



HAL
open science

La participation des aporoi aux guerres serviles sous la République romaine et leur relation avec les esclaves révoltés : idéologie dominante, praxis populaire et discordes civiles

Fernando Martín Piantanida

► To cite this version:

Fernando Martín Piantanida. La participation des aporoi aux guerres serviles sous la République romaine et leur relation avec les esclaves révoltés : idéologie dominante, praxis populaire et discordes civiles. Histoire. Université Bourgogne Franche-Comté; Universidad de Buenos Aires. Facultad de filosofía y letras, 2018. Français. NNT : 2018UBFCC011 . tel-02146353

HAL Id: tel-02146353

<https://theses.hal.science/tel-02146353v1>

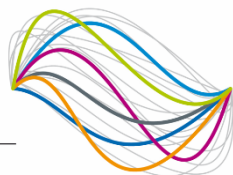
Submitted on 3 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UBFC

UNIVERSITÉ
BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ



UBA

Universidad de Buenos Aires
Argentina virtus robur et studium

THESE DE DOCTORAT DE L'ETABLISSEMENT UNIVERSITE BOURGOGNE FRANCHE-COMTE

PREPAREE A UFR Sciences du langage de L'Homme et de la Société

Ecole doctorale n°594

Sociétés, Espaces, Pratiques, Temps

Doctorat en Histoire

Par

M. Fernando Martín PIANTANIDA

La participation des *aporoï* aux guerres serviles sous la République romaine et leur relation avec les esclaves révoltés. Idéologie dominante, praxis populaire et discordes civiles

Thèse présentée et soutenue à Buenos Aires, le 30 mai 2018

Composition du Jury :

Civilité, Nom, prénom	Fonction et établissement d'exercice
Mme, Pittia, Sylvie	Professeur Histoire romaine, université de Paris 1 Sorbonne, Président du Jury et Rapporteur
Mme, Schettino, Maria Teresa	Professeur Histoire romaine, université de Mulhouse (UHA), Rapporteur
M. Gallego, Julian,	Professeur Histoire ancienne, université de Buenos Aires (Argentine), Examineur
M. Astarita, Carlos,	Professeur Histoire ancienne, université de Buenos Aires (Argentine), Examineur
M., Gonzales, Antonio	Professeur Histoire romaine, université de Franche-Comté (Besançon), Directeur de thèse
M., Garcia Mac Gaw, Carlos	Professeur Histoire romaine, université de La Plata (Argentine), Codirecteur de thèse

Titre : La participation des *aporoï* aux guerres serviles sous la République romaine et leur relation avec les esclaves révoltés. Idéologie dominante, praxis populaire et discordes civiles

Mots clés : guerres serviles - esclaves révoltés - les hommes libres et pauvres - participation - idéologie - discordes civiles

Résumé : Compte tenu de l'importance de l'antinomie esclavage/liberté dans la pensée des Grecs et des Romains à l'époque classique, la participation de quelques hommes libres aux mouvements dirigés par des esclaves révoltés renvoie à un problème complexe. Les esclaves-marchandises, définis comme « choses », étaient représentés comme des étrangers, comme les « autres » contre lesquels tous les citoyens (autant les riches propriétaires d'esclaves que les pauvres paysans et artisans) se sont définis eux-mêmes comme unité. La dichotomie esclave/citoyen servait à nuancer d'un point de vue idéologique les rapports d'exploitation et les différences de richesse entre les citoyens. Malgré les différences juridiques, politiques, idéologiques et sociales qui séparaient les hommes libres des esclaves, les sources narratives nous disent que certains hommes libres n'ont pas réprimé les esclaves rebelles comme ils auraient dû le faire en solidarité avec les riches, mais ont participé, au contraire, au pillage des biens de ces derniers ou se sont joints aux esclaves dans les révoltes. Dans ce travail nous étudions la participation de quelques hommes libres et pauvres (*aporoï*) aux guerres serviles sous la République romaine et leur relation avec les esclaves révoltés, problématique parfois négligée par l'historiographie. Face au courant historiographique qui néglige la participation des libres et celui qui la surestime, nous revalorisons une ligne de recherche qui atteste le caractère servile des insurrections (puisque il semble que le rôle principal de ces révoltes ait été tenu par les esclaves, tant du point de vue qualitatif que quantitatif) en affirmant parallèlement que la participation des hommes libres en fut un élément important.

Nous croyons que cette lecture est la plus fidèle aux témoignages de nos sources et que nous apportons quelques éléments pour la repenser en abordant son étude dans le cadre de l'imaginaire démocratique classique qui tendait à encourager la solidarité citoyenne face à la menace servile, en analysant chaque révolte séparément afin d'évaluer la relation établie entre les couches inférieures de la société et en dégageant la participation des *aporoï* par leur révolte parallèle ou par leur intégration dans les rangs rebelles comme des symptômes des fortes tensions civiles à l'intérieur du corps citoyen que nous définissons en termes de *stáseis* (discordes civiles) dont les révoltes serviles se sont nourries. C'est pourquoi nous croyons que la participation des *aporoï* fut au moins un facteur parmi d'autres favorisant les insurrections serviles. Dans le cas de la première guerre sicilienne et dans celui de la guerre des gladiateurs, nous soutenons l'idée de l'existence d'une alliance conjoncturelle entre les esclaves révoltés et les *aporoï*. En revanche, dans le cas de la seconde guerre servile, nous défendons l'interprétation selon laquelle les libres pauvres ont profité de l'occasion pour piller les propriétés des riches. Notre analyse vise à nuancer les visions théoriques les plus inflexibles qui en fonction de l'importance des barrières juridiques et idéologiques entre les hommes libres et les esclaves affirment l'absolue incommunicabilité entre les deux groupes. Il y eu des exceptions, comme par exemple dans les guerres serviles où un secteur des masses plébéiennes et libres a ignoré les constructions idéologiques qui représentaient les esclaves comme leur strict contraire.

Title : The participation of the *aporoï* in the late-republican servile wars and their relationship with the rebel slaves. Dominant ideology, popular praxis and civil discords

Keywords : servile wars - rebel slaves - the impoverished free men - participation - ideology - civil discords

Abstract : The participation of free men in the movements led by rebellious slaves sets a complex problem in terms of the importance of the freedom/slavery antinomy in the thinking of the ancient Greeks and Romans. The chattel-slaves, defined as things, were represented as foreigners. The slaves served as the ‘Others’ against which all citizens, from the rich slave owners to the poor artisans and peasants, defined themselves as a unity. The contrast between the slave and the citizen made it possible to shade, from an ideological point of view, the relations of exploitation and the differences of wealth between the citizens. This tended to suppress the social conflict between them. Despite the significant legal and political differences between the free and the enslaved, and the ideological representation that was made of it, the sources narrate that some free men not only did not repress the rebel slaves in the great servile revolts, in solidarity with their rich fellow citizens, but they plundered these last ones or joined the fugitives. In the present work, we study the participation of impoverished free men (*aporoï*) in the late-republican servile wars and the relationship they established with the rebel slaves, a problem that has sometimes been neglected by the historiography or only partially treated. Some historiographical currents neglected the participation of the *aporoï* in the servile wars, and others overestimate it. In opposition, we revalue a line of investigation that, on the one hand, maintains the servile nature of the insurrections, since, the main role was apparently of the rebel slaves, but on the other hand affirms that the participation of free men was an important element.

We believe that this point of view is the most appropriate for the testimonies of the sources and we contribute elements to rethink it. Those elements include: to focus the study within the framework of the classic democratic imaginary that will tend to promote the citizen solidarity facing the servile threat; to analyse each revolt individually to evaluate the relationship between the subaltern sectors; and understand the participation of the *aporoï*, either its parallel rebellion or its inflow to the rebel ranks, as the symptom of tensions within the citizen body that can be defined in terms of *stáseis* (civil discords), of which the servile revolts nurtured from the beginning. Therefore, the participation of the *aporoï* is a factor, among others, that helped the growth of the servile revolts. In the case of the first Sicilian revolt and the revolt of Spartacus, we maintain the existence of a conjunctural alliance between the rebellious slaves and the *aporoï*. In contrast, in the second Sicilian revolt, we defend the interpretative line that supports the idea that there was no relationship between the two groups, but rather two parallel revolts: the free poor simply took advantage of the opportunity in the servile revolt to plunder the properties of the rich. Our work attempts to nuance the most rigid theoretical views that affirm the absolute incommunicability between plebeians and slaves. There were occasions, albeit unusual, where the abyss that separated the free man from the slave did not seem to be so great, at least not to the *aporoï*, who ignored the imaginary that pitted them against the dishonored social dead. The servile wars were one of those cases.

INDICE

Résumé	ii
Abstract	iii
Agradecimientos	ix
Resumen	x
Résumé substantiel en français	xi
Introduction Générale.....	xi
Chapitre I : Les sources pour l'étude des guerres serviles et la narration des faits.....	xiv
Chapitre II : Diodore de Sicile : historien, copiste acritique ou romancier des guerres serviles siciliennes ?	xiv
Chapitre III : L'historiographie des guerres serviles	xx
Chapitre IV : L'historiographie de la participation des hommes libres aux guerres serviles dans le monde antique.....	xxiii
Chapitre V : L'analyse des sources sur la participation des hommes libres et leur relation avec les esclaves révoltés au cours des guerres serviles	xxv
INTRODUCCION GENERAL	1
1. Definición del tema de estudio. La actuación de los <i>aporoí</i> en las guerras serviles tardorrepublicanas como problema historiográfico: tensión entre la ideología dicotómica ciudadano/esclavo y la praxis popular.....	4
1.1. La ideología dicotómica ciudadano/esclavo	6
1.2. Revueltas serviles y reacciones ciudadanas	25
2. Plan de trabajo	29
2.1. Capítulo I	29
2.2. Capítulo II	29
2.3. Capítulo III	33
2.4. Capítulo IV	34
2.5. Capítulo V	35
2.6. Apéndice: Fragmentos y pasajes de las fuentes narrativas sobre la participación de los hombres libres en las guerras serviles.....	36
3. Supuestos historiográficos: historicismo y saber por acumulación.....	36
CAPÍTULO I	40

Las fuentes para el estudio de las guerras serviles y la narración de los hechos	40
<i>Introducción</i>	40
1. Las fuentes para el estudio de las guerras serviles	40
1.1. Breves alusiones que recuerdan la existencia de las guerras serviles	41
1.2. Las fuentes arqueológicas	42
1.3. Las narrativas de las guerras serviles	49
2. La narración de los hechos	54
2.1. La primera guerra servil en Sicilia (c. 136-132 a.C.):	54
2.2. La segunda guerra servil en Sicilia (104-100 a.C.):	60
2.3. “La guerra de Espartaco” (73-71 a.C.):	64
CAPITULO II	69
Diodoro de Agirio: ¿historiador, copista acrítico o novelista de las guerras serviles sicilianas?	69
<i>Introducción</i>	69
1. El método histórico diodoreo y la crítica moderna	71
1.1. La visión negativa de Diodoro: “ein so miserabler Skribent” según la <i>Quellenforschung</i>	72
1.2. La corriente de revalorización de Diodoro y su obra	74
2. Reexaminación de los argumentos de la línea de investigación de las revueltas serviles que rechaza a Diodoro como fuente histórica a la luz de los aportes de la corriente revalorizadora del historiador siciliano	79
2.1. El anacronismo de los caballeros romanos como jueces de los gobernadores provinciales y el debate de la crítica moderna sobre los terratenientes italianos en la primera guerra servil	82
2.2. El Rechazo del relato diodoreo desde un punto de vista económico: la tesis de Verbrughe	86
2.3. Diodoro como un novelista	90
2.4. La tesis de la contradicción entre el relato diodoreo y las fuentes numismáticas .	92
2.5. La argumentación que rechaza la supuesta fuente de Diodoro: Posidonio de Apamea	95
3. Análisis del relato diodoreo de las revueltas serviles sicilianas en relación con el conjunto de la <i>B.H.</i>	97
3.1. ὠφέλεια y ἐπιείκεια en las guerras serviles sicilianas	99
3.2. La responsabilidad del gobierno romano en Sicilia por las guerras serviles	111

3.3. El “azar” (τυχή) y la participación de los libres	112
4. ¿La ideología dicotómica ciudadano/esclavo en la narrativa dioderea de las guerras serviles?.....	123
<i>Conclusión</i>	130
CAPÍTULO III	137
La historiografía de las guerras serviles	137
<i>Introducción</i>	137
1. Consideraciones preliminares sobre el concepto de “revolución”	138
2. La historiografía moderna sobre las guerras serviles tardorrepublicanas.....	140
2.1. La historiografía del siglo XIX hasta la revolución de octubre: el abolicionismo y la cuestión social.....	143
2.2. La historiografía del “corto siglo XX” (1917-1991): las guerras serviles, ¿“revoluciones” o “rebeliones”?.....	152
2.3. La historiografía de comienzos del siglo XXI: ¿hacia la desmitificación de Espartaco y una “vuelta a las fuentes”?.....	169
3. Reconsideración de algunos lugares comunes en la historiografía moderna de las guerras serviles a partir de las evidencias documentales.....	174
3.1. El objetivo de los esclavos rebeldes: ¿invertir los roles sociales?.....	175
3.2. La incertidumbre sobre los propósitos de Espartaco: un enigma difícil de resolver	180
3.3. La inexistencia entre los esclavos de un comportamiento de “clase”	183
4. La significación de las guerras serviles en el marco del pensamiento de los antiguos.	188
<i>Conclusión</i>	193
CAPÍTULO IV	196
La historiografía de la participación de los hombres libres en las guerras serviles del mundo antiguo	196
<i>Introducción</i>	196
1. La historiografía decimonónica sobre la participación de los libres	198
<i>Balance de La historiografía decimonónica:</i>	205
2. La historiografía soviética sobre la participación de los libres.....	205
<i>Balance de la historiografía soviética:</i>	211
3. La historiografía occidental sobre la participación de los libres. Siglos XX-XXI.....	212
<i>Balance de la historiografía occidental:</i>	225

4. Criterios de recorte historiográfico	225
<i>Conclusión</i>	228
CAPÍTULO V	230
Análisis de las fuentes sobre la participación de los hombres libres y su relación con los esclavos rebeldes en las guerras serviles tardorrepublicanas	230
<i>Introducción</i>	230
1. Fuentes narrativas sobre la participación de algunos hombres libres en las guerras serviles tardorrepublicanas.....	231
1.1. En la primera guerra servil siciliana.....	231
1.2. En la segunda guerra servil siciliana.....	233
1.3. En la guerra de Espartaco.....	234
2. Definición de la condición socioeconómica, jurídico-política y étnica de los hombres libres que participaron en las guerras serviles.....	235
2.1. En la primera revuelta servil siciliana:.....	235
2.2. En la segunda revuelta servil siciliana:	238
2.3. En la revuelta de Espartaco:	241
3. La relación entre los libres pobres y los esclavos rebeldes en las guerras serviles: ¿“causa común”, “revueltas paralelas” o “mutua hostilidad”?	247
3.1. El problema de la relación entre “el populacho” (ὁ δημοτικὸς ὄχλος) y los esclavos rebeldes en la primera revuelta siciliana	248
3.2. El problema de la relación entre los “campesinos sin tierra” y los esclavos rebeldes en la segunda revuelta siciliana	262
3.3. La relación entre “los libres de los campos” y los esclavos rebeldes en el <i>bellum Spartacium</i>	267
4. Cómo pensar la participación de los <i>aporoí</i> en las revueltas serviles: hacia una interpretación de las guerras serviles en el marco de tensiones civiles preexistentes	271
4.1. La actuación de los <i>aporoí</i> en las guerras serviles como síntoma de <i>stásis</i>	272
4.2. El contexto general y las situaciones locales.....	277
4.3. Analogía de la participación de los <i>aporoí</i> en las guerras serviles con un caso de solidaridad de la plebe romana con los esclavos	287
4.4. La participación de los <i>aporoí</i> en las guerras serviles: un elemento importante de las revueltas.....	287
4.5. Los <i>aporoí</i> en las revueltas serviles: un límite del enfoque de Bradley	289
5. Nuestra postura historiográfica	292

<i>Conclusión</i>	293
CONCLUSIONES GENERALES	296
APÉNDICE: FUENTES	303
1. La primera guerra servil siciliana:.....	303
Diod. 34/35.2.48:.....	303
Diod. 34/35.2.14:.....	303
2. La segunda guerra servil siciliana:.....	304
Diod. 36.6:	304
Diod. 36.11:	304
3. La guerra de Espartaco:.....	305
App. BC. 1.14.116:.....	305
App. BC. 1.14.117:.....	305
Plut. <i>Crass.</i> 9.3:.....	306
FIGURAS	307
Figura 1: La serie monetaria del rey Euno-Antíoco con la efigie de Deméter de Enna. Colección del Museo Británico: 1868,0730.156.....	307
Figura 2: La serie monetaria conmemorativa de la victoria de Manio Aquilio en la segunda revuelta servil siciliana. Colección del Museo Británico: R.8578.....	307
BIBLIOGRAFÍA	308
Diccionarios y útiles:	308
Ediciones y traducciones:.....	308
Estudios:.....	311

Agradecimientos

Quisiera agradecer en primer lugar a mis directores de tesis, el Dr. Carlos García Mac Gaw y M. Le Professeur Antonio Gonzales, quienes muy amablemente me han brindado su plena disponibilidad a lo largo de esta empresa, sus claros consejos y su aliento, todo lo cual me ha permitido mejorar significativamente mi labor. En suma, les debo mucho, y la presencia de ambos se manifiesta especialmente en los aspectos positivos que pueda tener este trabajo; por el contrario, los errores son exclusivamente míos. También quisiera agradecer a los profesores Dr. Julián Gallego y M. Le Professeur Guy Labarre, quienes me han dado una gran ayuda.

Mi agradecimiento también se dirige a las siguientes instituciones de la República Argentina y de Francia: principalmente al CONICET, pues sin su beca doctoral esta investigación no hubiera sido posible; segundo, al Consejo Regional del Franco Condado, cuyo excelente programa de becas para Latinoamérica me concedió anteriormente la posibilidad de realizar un Master en la Université de Franche-Comté, que ha sido de notable importancia para mi formación; y finalmente al programa de becas Saint-Exupéry que me brindó la posibilidad de hacer una estadía de investigación doctoral en la UFC, en el marco de mi cotutela internacional de tesis.

Del mismo modo deseo expresar mi agradecimiento a mis compañeros de trabajo en Argentina y en Francia: en la UBA, a mis colegas de la cátedra de Historia Antigua II (Esteban Noche, Mariano Requena, Diego Paiaro, Rodrigo Laham Cohen, Agustín Saade, Sergio Amor) y de todo el Instituto de Historia Antigua y Medieval “Prof. José Luis Romero” (IHAM); en Francia, a mis compañeros del Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité (ISTA), que siempre me han recibido tan amablemente; tuve el agrado de conocer la calidad humana del equipo de investigadores y profesores de Besançon, algunos de los cuales coincidieron conmigo durante mis estancias de investigación (Frederic Spagnoli, Rudy Chaulet, Julien Demaille, Guillermo Alvar, Antón Alvar, Bernat Montoya Rubio, Martina Atzori y Paloma Guijarro). El ISTA me ha permitido disponer del ingente patrimonio de su biblioteca y aprender de las conferencias y actividades científicas allí realizadas.

Deseo agradecer a mi familia por brindarme todo su apoyo a lo largo de estos años de investigación: a mi madre Ana María Sturiale; a mi padre Rubén Ángel Piantanida; a mi hermano Juan Pablo Piantanida; y a mi hermana Ana Paula Piantanida.

Una parte importante de este trabajo versará sobre Diodoro Sículo, de quien alguna vez se dijo que “era un hombre pequeño con grandes pretensiones”. Algunas veces me he sentido así frente a mi tesis, pero espero resulte un trabajo fructífero y agradezco a todas las personas que han contribuido para la consecución de ese fin, cuya mención completa supera los límites del presente espacio.

Resumen

La participación de hombres libres en los movimientos dirigidos por esclavos rebeldes plantea un complejo problema en función de la importancia que tenía la antinomia libertad/esclavitud en el pensamiento de los antiguos griegos y romanos. Los esclavos-mercancía, definidos como cosas, eran representados como extranjeros, los “otros” frente a los cuales todos los ciudadanos (tanto los ricos propietarios de esclavos como los pobres artesanos y campesinos) se definían a sí mismos como una unidad. El contraste entre el esclavo y el ciudadano permitía matizar desde un punto de vista ideológico las relaciones de explotación y las diferencias de riqueza entre los ciudadanos, tendiendo a suprimir el conflicto social entre ellos. Pese a las significativas diferencias jurídicas y políticas entre libres y esclavos, y a la representación ideológica que de ellas se hacía, las fuentes narran que unos hombres libres no solo no reprimieron a los esclavos rebeldes en las grandes revueltas serviles, solidarizándose con sus conciudadanos ricos, sino que saquearon a estos últimos o se integraron en las filas de los fugitivos. En el presente trabajo estudiamos la participación de hombres libres empobrecidos (*aporoí*) en las guerras serviles tardorrepublicanas y la relación que establecieron con los esclavos rebeldes, problema que a veces ha sido descuidado por la historiografía o parcialmente tratado. Frente a la corriente historiográfica que descuida la participación de los *aporoí* en las guerras serviles, y frente aquella que la sobreestima, nosotros revalorizamos una línea de investigación que mantiene el carácter servil de las insurrecciones, puesto que, según parece, el papel principal fue el de los esclavos rebeldes, tanto desde el punto de vista cualitativo como cuantitativo, pero que al mismo tiempo afirma que la participación de hombres libres fue un elemento importante. Creemos que esta lectura es la más ajustada a los testimonios de las fuentes y aportamos elementos para repensarla: enfocar su estudio en el marco del imaginario democrático clásico que tendía a fomentar la solidaridad ciudadana frente a la amenaza servil; analizar de manera individual cada revuelta para evaluar la relación establecida entre los sectores subalternos; y comprender la participación de los *aporoí*, ya sea su revuelta paralela o su aflujo a las filas rebeldes, como síntomas de tensiones al interior del cuerpo ciudadano que podemos definir en términos de *stáseis* (discordias civiles), de las cuales las revueltas serviles se nutrieron desde el comienzo. Por consiguiente, la participación de los *aporoí* es un factor, entre otros, que ayudó al crecimiento de las revueltas serviles. Para el caso de la primera revuelta siciliana y de la revuelta de Espartaco, sostenemos la existencia de una *alianza coyuntural* entre los esclavos rebeldes y los *aporoí*. En cambio, en la segunda revuelta siciliana, defendemos la línea interpretativa según la cual no hubo ninguna relación entre los dos grupos, sino que se trató de dos revueltas paralelas: los pobres libres simplemente aprovecharon la oportunidad de la revuelta servil para saquear las propiedades de los ricos. Nuestro trabajo tiende a matizar las visiones teóricas más rígidas que afirman la absoluta incomunicabilidad entre plebeyos y esclavos. Hubo ocasiones, probablemente inusuales, donde el abismo que separaba al hombre libre del esclavo no parecía ser tan grande, o al menos así lo sintieron los *aporoí* que hicieron caso omiso del imaginario que los contraponía a los deshonrados muertos sociales. Las guerras serviles constituyeron uno de esos casos.

Résumé substantiel en français

Introduction Générale

Dans ce travail, nous étudions la participation de certains hommes libres aux guerres serviles sous la République romaine et leur relation avec les esclaves révoltés. Ce sujet constitue un problème complexe, parfois négligé par l'historiographie, notamment, dans la perspective dominante aujourd'hui, à savoir, celle de Bradley (1998).

En effet, en considérant tout simplement les différences politiques, juridiques, idéologiques et sociales entre les libres et les esclaves — deux groupes déjà très hétérogènes eux-mêmes — l'historiographie se retrouve devant le défi d'expliquer la participation de quelques hommes libres aux mouvements de contestation sociale dirigés par les esclaves révoltés. Comment est-il possible que des hommes libres puissent participer à ces révoltes avec les esclaves rebelles étant donné les grandes différences existantes entre les deux groupes, qui sont fondées essentiellement sur des critères d'ordre juridique et idéologique ? Nous excluons de cette question et de notre recherche la participation d'esclaves au cours des guerres civiles de la fin de la République, parce que ces épisodes sont évidemment un phénomène d'une nature très différente : le rôle principal est celui des politiciens (riches citoyens romains) qui utilisaient les esclaves comme des instruments dans la lutte pour le pouvoir. C'est ainsi que certains acteurs politiques pouvaient armer leurs esclaves ou les appelaient à participer aux coups d'État et les incitaient à se libérer. De la même façon, Aristonikos, dans le but de revendiquer le trône de Pergame, a rassemblé « une multitude de pauvres (ἀπόρων) et d'esclaves (δούλων) »¹. En revanche, les révoltes serviles sont des mouvements de protestation sociale dans lesquels les protagonistes sont les esclaves et leurs revendications.

La résistance à l'esclavage s'est exprimée de différentes façons dans le monde antique : la fuite des esclaves, le sabotage de la production, l'assassinat des maîtres, le banditisme et l'insurrection. Cette dernière n'a pas été le mécanisme de résistance le plus habituel (Bradley 1998, p. 44), mais le plus spectaculaire. Seule trois des révoltes

¹ Notre traduction Strabon, XIV, 1, 38. Sur la participation des pauvres et des esclaves au cours de la révolte d'Aristonikos, voir Delplace 1978, p. 40.

serviles de l'Antiquité classique ont atteint l'ampleur de véritables guerres, avec des armées de milliers d'hommes mobilisées par les deux parties, batailles, sièges et conquêtes de villes (Finley 1982, p. 149). C'est pourquoi elles revêtent un caractère exceptionnel. Ces guerres serviles ont eu lieu entre les années 140 et 70 av. J.-C. : les deux premières en Sicile sous la direction d'Eunous pour la première guerre et celle de Salvius pour la seconde. La dernière grande révolte, celle « des gladiateurs », s'étend sur une grande partie de la péninsule italique et fut dirigée par Spartacus.

La participation de quelques hommes libres au cours des grandes révoltes d'esclaves du monde antique est une question à laquelle se consacre notre travail. Nous avons posé quatre questions relatives à ce problème, quatre questions qui ont guidé notre recherche et auxquelles nous allons tenter de répondre au cours de notre travail : i) est-ce que les hommes libres participèrent vraiment aux guerres serviles et qu'est-ce qu'ils ont fait ? ; ii) qui étaient ces hommes libres ? ; iii) quel type de relation les hommes libres ont-ils établi avec les esclaves révoltés ? et iv) comment analyser la participation conjointe de certains hommes libres et d'esclaves révoltés au cours des trois guerres serviles ?

L'introduction générale se divise en trois parties. D'abord, afin de bien comprendre la complexité de notre sujet de recherche, nous discutons en détail les différences entre les citoyens et les esclaves selon les critères des Grecs et des Romains. Dans ce sens, nous commençons par une analyse approfondie d'une ancienne représentation idéologique qui opposait les esclaves aux citoyens, et dans ce cadre nous insérons l'étude de la participation des hommes libres aux guerres serviles. Ensuite, nous décrivons le plan de travail de notre thèse en faisant une brève référence au contenu de chaque section et aux arguments que nous soutiendrons. Puis, nous expliquons les supports historiographiques qui ont façonné notre travail, en s'appuyant sur une conception de l'histoire qui puise dans l'historicisme et la connaissance historique fondamentalement par accumulation.

En ce qui concerne la première partie de l'introduction, c'est-à-dire, le caractère problématique de notre sujet de recherche, nous soutenons les choses suivantes. L'antinomie esclavage-liberté était très significative dans la pensée des Anciens de la Grèce et de Rome à l'époque classique. Ces concepts émergent parallèlement à l'avènement de la *polis*. Les esclaves-marchandises, définis comme choses (*res*), sont des étrangers, les « autres », contre lesquels se sont définis comme un ensemble unique

les citoyens eux-mêmes (autant les riches propriétaires d'esclaves que les pauvres paysans et artisans). La dichotomie esclave-citoyen servait pour nuancer d'un point de vue idéologique les rapports d'exploitation et les différences de richesse entre les citoyens. L'esclave était incorporé à la société comme un ennemi permanent et interne, un intrus dans l'espace sacré, il était le symbole de l'ennemi vaincu (voir : Patterson 1982).

De plus, l'esclavage étant une relation de pouvoir — comme toute relation humaine — très particulière, puisque l'esclavage est l'une des formes les plus extrêmes des relations de domination (Patterson 1982, p. 1), le pouvoir total ou propriété sur l'esclave signifie l'exclusion des revendications et des pouvoirs des autres sur lui. Dans ce but, le maître avait besoin de la reconnaissance et de l'appui des membres non-esclaves de sa communauté. Un maître isolé se confrontait à de graves risques (Patterson 1982, p. 35), comme Platon l'avait écrit (*Plat. Rep.* 9.578d) : il était essentiel pour la sécurité des propriétaires riches d'avoir le soutien de tous les citoyens afin de garantir la répression des esclaves. Dans le même sens, Xénophon (*Hieron*, IV, 3) souligne que les citoyens agissent volontairement comme des gardiens les uns des autres face à la menace des esclaves.

Dans cette perspective, on pourrait croire à une hostilité des citoyens libres à l'égard des esclaves en général et au cours des insurrections serviles en particulier. Ainsi, Staerman postule que la population libre était en général plutôt hostile aux esclaves, et, notamment, les paysans considéraient les esclaves comme des ennemis (1962, p. 25-26). Cette hostilité des paysans libres contre les esclaves peut être vérifiée avec l'exemple suivant que fournit Staerman. En 198 av. J.-C. à Setia, les esclaves puniques achetés par les habitants s'étaient révoltés, mais le préteur L. Cornelius Lentulus écrasa le soulèvement d'esclaves à l'aide des paysans recrutés sur la place (Staerman 1975, p. 177). En outre, cette hostilité s'exprime — selon l'historienne soviétique — dans le mouvement des Gracques, parce que « ceux qui suivirent Tiberius étaient hostiles aux esclaves (...) Une telle position vis-à-vis des esclaves de la part de la plèbe rurale, éliminait naturellement toute idée d'une alliance avec eux » (1975, p. 165). Ni Tiberius ni Caius Gracchus n'ont essayé d'attirer les esclaves, et ces derniers n'avaient aucune sympathie pour les Gracques.

Cependant, il existe quelques références chez les écrivains anciens quant à la participation de certains hommes libres (quelques-uns parmi eux étaient citoyens

romains et d'autres pérégrins) au cours des grandes révoltes serviles du monde antique². Il s'agit d'un problème historiographique paradoxal, puisque cette participation devient une contradiction si l'on prend en compte les considérations juridiques, politiques et idéologiques de l'antinomie esclavage-liberté que nous avons déjà signalée, et cela impose un défi démonstratif vraiment complexe, alors que les passages des sources qui évoquent cela sont très brefs et imprécis. C'est pourquoi la problématique est complexe et difficile à résoudre, car elle est parfois négligée par l'historiographie moderne, notamment chez Bradley, aujourd'hui considéré comme l'auteur le plus important en ce qui concerne les révoltes d'esclaves dans l'Antiquité, qui omet son analyse et sous-estime son importance.

Chapitre I : Les sources pour l'étude des guerres serviles et la narration des faits

Le chapitre I se divise en deux parties. En premier lieu, nous abordons le problème des sources pour l'étude des grandes révoltes serviles en indiquant les différents types de sources et leur état de conservation. En second lieu, nous réalisons un bref récit des événements à partir des principales sources littéraires que l'on a conservées, c'est-à-dire que nous fournissons la narration factuelle des trois guerres serviles afin de disposer d'une base de données sur laquelle nous développerons notre analyse.

Cependant la crédibilité du récit diodoréen des guerres serviles siciliennes a été remise en cause par certains auteurs. Il s'agit d'une question très importante pour notre propos, parce que, si Diodore — la source principale pour l'étude des deux révoltes siciliennes — n'est pas utile comme source historique, les possibilités de connaissance de ces révoltes deviennent vraiment réduites. Alors, l'acceptation ou non de Diodore comme document historique doit être le point de départ de notre analyse. C'est pourquoi nous consacrons le prochain chapitre à cette question.

Chapitre II : Diodore de Sicile : historien, copiste acritique ou romancier des guerres serviles siciliennes ?

² Diod. 34/35.2.48 ; 36.6 ; 36.11 ; App. BC. 1.14.116-7 ; Plut. *Crass.* 9.3.

Dans ce chapitre nous essayons de répondre à la question de la crédibilité historique du récit diodoréen des guerres serviles siciliennes. Le chapitre II se divise en quatre parties.

Dans un premier temps, nous commençons notre étude en décrivant l'image négative de Diodore forgée par la philologie allemande du XIX^{ème} siècle. Cette perspective, devenue hégémonique, insiste sur trois critiques topiques de l'historien sicilien. La première critique aborde Diodore comme un simple copiste servile ou un « copiste stupide » sans aucun esprit critique ni originalité : il se bornerait donc à copier servilement les sources sans les comprendre. La seconde critique suppose que Diodore n'utilisait qu'une source pour chaque période ou sujet traité. Enfin, la troisième critique affirme que le Sicilien n'a jamais utilisé directement les travaux originaux des grands historiens (Hérodote, Thucydide, Xénophon) quand un dérivé mineur était disponible pour lui.

Nous réexaminons la question de la méthode historique de Diodore à la lumière des études d'un courant de revalorisation de l'auteur et de son œuvre depuis la fin du dernier siècle. Grâce à ces travaux nous croyons que les trois critiques topiques de l'érudition allemande sont très discutables. La méthode historique diodoréenne peut donc être déconstruite de la manière suivante :

- Diodore était un historien universel, essentiellement un compilateur ;
- il a paraphrasé les narrations des faits de ses sources avec un registre linguistique propre et uniforme, ce dernier correspondant aux gens éduqués de son temps ;
- il résumait ses sources et les coupait ;
- il faisait quelques réflexions, principalement morales tout en restant très fidèle à l'information factuelle de ses sources ;
- il ajoutait, surtout dans les préfaces, des commentaires sur la politique, la philosophie et l'historiographie ;
- il intervenait activement aussi pour choisir entre des témoignages divergents, critiquait d'autres historiens et ajoutait des détails érudits à partir de ses propres connaissances.

Bref, Diodore est un compilateur intelligent et critique dans la maîtrise de ses sources.

Dans un deuxième temps, à la lumière du courant de revalorisation de Diodore, nous examinons les arguments du point de vue historiographique sur les guerres serviles qui refuse la crédibilité historique du récit diodoréen des révoltes siciliennes. Cette ligne d'interprétation affirme que les « guerres serviles », en réalité, furent des soulèvements provinciaux contre la domination romaine. La critique la plus importante que nous faisons à cette ligne historiographique, c'est que ses arguments sont liés aux préjugés (négatifs envers Diodore) du positivisme allemand du XIX^{ème} siècle, lesquels ont fortement été remis en question par les études les plus récentes tendant à réhabiliter Diodore. Par exemple, le fait de penser Diodore comme un incompetent, capable de commettre de graves erreurs, ou comme un copiste qui n'utilise qu'une source pour chaque période ou sujet, sont des préjugés très discutables. Nous distinguons et réfutons cinq arguments différents sur cette ligne historiographique (bien qu'ils puissent se combiner dans l'explication de certains auteurs) :

- les doutes sur les chevaliers romains et les Italiens résidant en Sicile (Verbrugge 1972, Morton 2013) ;

- le rejet du récit diodoréen d'un point de vue économique en raison des divergences entre la description de l'économie sicilienne chez Diodore et celle présente chez Tite-Live et chez Cicéron (la thèse de Verbrugge 1972) ;

- l'idée selon laquelle Diodore a écrit son récit d'une manière littéraire, non historique, en utilisant des *topoi* et stéréotypes littéraires de son époque (Morton 2009, 2013) ;

- la thèse selon laquelle les sources numismatiques contredisent l'histoire diodoréenne en montrant que la révolte était essentiellement un soulèvement provincial contre la domination romaine (Manganaro 1982, Morton 2009) ;

- le rejet de la présumée source utilisée par Diodore pour raconter les révoltes siciliennes, à savoir, Posidonius d'Apamée (Manganaro 1967, Verbrugge 1974).

Dans un troisième temps, nous nous différencions de la procédure habituelle des historiens des guerres serviles, à savoir, étudier le récit diodoréen des révoltes siciliennes comme une section *sui generis* de la *Bibliothèque Historique* liée directement à sa source présumée (Posidonius). Puisque cette procédure d'analyse, qui vient de l'érudition allemande, a coupé la *Bibliothèque Historique* en parties isolées selon les sources présumées de Diodore, cela est très discutable à la lumière des études récentes qui réhabilitent l'historien sicilien. Nous n'abordons pas la question des sources

qui ont été utilisées par Diodore. En revanche, selon notre perspective, il s'agit d'étudier le récit de Diodore comme une source en soi. Nous croyons donc qu'une analyse heuristique qui met en relation la narration diodoréenne des guerres serviles siciliennes avec le reste de la *Bibliothèque Historique*, dans une mise en perspective de la méthode historique et des principaux intérêts de son auteur, sera plus fructueuse et rendra plus vraisemblables les interprétations modernes sur les révoltes serviles.

C'est pourquoi, d'une part, nous analysons le récit diodoréen des guerres serviles siciliennes à partir de trois forces qui façonnent la narration diodoréenne tout au long de la *Bibliothèque Historique*, ce qui fournit une unité thématique structurante à travers :

- le « profit » moral pour le lecteur (ὠφέλεια) ;
- « la chance » / « la Fortune » (τυχή) ;
- « le comportement modéré » (ἐπιείκεια).

Nous explorons l'intérêt que les faits se déroulant en Sicile pouvaient avoir pour l'auteur selon ces axes. De cette façon, en tenant compte de la notion de bénéfice moral pour le lecteur, nous analysons les faits de la première révolte servile afin d'élucider les bons et les mauvais exemples que Diodore aimerait transmettre au lecteur. De plus, nous traitons, contrairement à tous les auteurs, le fragment Diod. 34/35.2.33 en fonction des intérêts de Diodore même. Nous pensons que ce fragment est le plus instructif pour comprendre la logique des révoltes serviles selon la pensée diodoréenne et que les deux guerres serviles siciliennes peuvent être expliquées à partir de ce fragment. En effet, les deux révoltes sont des situations d'injustice (παρανομία) qui conduisent les esclaves au désespoir (ἀπόνοια) et à la révolte, mais pour des raisons différentes. Tandis que dans la première révolte sicilienne l'accent est mis sur le manque de « modération » - un concept fondamental dans la pensée de Diodore - qui se manifeste dans les mauvais traitements des maîtres sur leurs esclaves, acte d'arrogance et mauvais exemple qu'il faut censurer. Dans le cas de la seconde révolte, l'intervention du gouvernement romain en Sicile est la cause de l'éclatement de la rébellion.

D'autre part, en ce qui concerne la question de savoir si Diodore était un admirateur ou un critique de l'impérialisme romain, nous soulignons qu'une lecture attentive du récit diodoréen des guerres serviles siciliennes renforce l'interprétation de Sacks (1990), Giovannelli-Jouanna (2011, p. 38), et notamment de Pittia (2011, p. 218), selon laquelle les critiques de Diodore sur certaines manifestations de l'impérialisme romain deviennent plus fortes quand il s'agit de la Sicile. En effet, nous pensons que

cela se vérifie précisément dans le cas des révoltes serviles siciliennes. Subtilement, Diodore nous dit que les Romains ont été les responsables des rébellions serviles, soit en remplissant l'île d'esclaves et en les maltraitant, dans le cas de la première insurrection, soit en amenant en Sicile des hommes injustement asservis et en suspendant la mesure légale qui réparait cette situation, dans le cadre de la seconde insurrection.

Une fois que nous avons rejeté la ligne historiographique qui remet en question la véracité du récit diodoréen et après avoir soutenu qu'il n'y a aucune raison pour se méfier des informations factuelles fournies par l'historien d'Agyrion, nous nous interrogeons sur la présence d'individus libres au sein d'une prédominance des esclaves rebelles chez Diodore. S'il transmet des informations vraisemblables issues de ses sources, nous ne pouvons rejeter *a priori* ni les éléments narratifs sur les esclaves comme le fait au moins partiellement la ligne historiographique qui parle de révoltes provinciales en hiérarchisant la participation des hommes libres ni les fragments liés à la participation de ces derniers, comme le fait Bradley (1998). Par conséquent, si la participation des deux groupes semble vraisemblable, on a besoin de l'expliquer.

Nous essayons de résoudre ce problème de la façon suivante. D'abord, nous recherchons pourquoi Diodore s'intéresse au pillage mené par des pauvres contre les riches au cours des révoltes serviles siciliennes. D'une part, nous croyons que le pillage par les pauvres constitue l'un des changements brusques de la Fortune (τυχή). D'autre part, Diodore exprime un mépris pour les citoyens les plus pauvres, que l'on observe à travers une analyse du δημοτικὸς ὄχλος tout au long de la *Bibliothèque* : ce groupe est toujours condamné par Diodore, au-delà des sources utilisées, soit comme assassin d'oligarques, soit comme une masse stupide manipulée par un tyran, soit comme des personnes jalouses et pilleuses des riches.

Ensuite, nous menons une analyse approfondie des oppositions discursives au sein de la narration diodoréenne. Chez Diodore nous avons découvert un récit complexe, composé d'une diversité d'oppositions discursives, qui ne se résume pas à une lutte simplement des esclaves révoltés contre les libres, comme l'expression *doulikòs pólemos* (« la guerre servile ») semble le suggérer (Diod. 34/35.2.1)³. En effet, chez Diodore, il existe quatre antagonismes discursifs : esclaves révoltés contre leurs

³ « Après la ruine des Carthaginois, alors que durant soixante ans les Siciliens prospéraient dans tous les domaines, la guerre servile se dressa contre eux (...) ». Trad. Goukowsky 2014, p. 84.

maîtres ; esclaves révoltés contre toute la communauté libre ; l'armée des esclaves révoltés contre l'armée romaine ; enfin, une lutte entre libres riches et pauvres que l'on peut définir comme *stásis* (discorde civile), cependant celle-ci ne se trouve pas en relation avec les autres oppositions.

Et, en dernier lieu, nous recherchons les possibles conditionnements idéologiques de Diodore afin de répondre aux questions suivantes : comment intégrer pleinement la participation des esclaves révoltés et des libres appauvris dans une perspective qui ne nie pas la véracité d'aucun de ces éléments ? En même temps il faut expliquer la contradiction chez Diodore entre le schéma de la révolte servile (comme des conflits qui opposent des esclaves rebelles aux libres) et la dimension de discorde civile (*stásis*) sans sous-estimer tout à fait l'importance de cette dernière.

Nous suggérons l'hypothèse selon laquelle Diodore et ses sources ont idéologiquement déformé les faits de Sicile, mais de manière pas totalement consciente ou délibérée quand ils étiquettent les mouvements comme « serviles ». La distorsion pourrait être partiellement inconsciente en raison de l'influence d'une idéologie à travers laquelle ils comprenaient ces faits : celle de la dichotomie citoyen/esclave. Dans ce sens, nous reprenons l'hypothèse de Hunt (1998) pour le cas de la guerre grecque pendant la période classique et nous l'appliquons au récit diodoréen des guerres serviles en Sicile. Nous croyons que l'idéologie dichotomique pourrait avoir simplifié l'interprétation des événements. Bien que le rôle principal de ces révoltes ait été tenu par les esclaves révoltés, autant du point de vue qualitatif que quantitatif, cette idéologie aurait réduit la perception de la dimension de *stásis* en présentant les faits comme une lutte simplement des esclaves rebelles contre tous les libres, selon les barrières juridiques entre les deux ordres. C'est pour cela, peut-être, que dans le fragment Diod. 34/35.2.33 le complot d'esclaves contre leurs maîtres particuliers (*doúlōn epiboulàs*) devient « des révoltes terribles pour la communauté politique »⁴ (*apostáseis phoberás koinē taís pòlesi*), à partir du moment où les esclaves attaquent leurs maîtres. La violence restreinte contre ceux-ci s'étend idéologiquement comme une menace contre tous les libres, au travers d'une procédure consistant à identifier au niveau de l'imaginaire social la situation des propriétaires d'esclaves avec tous les citoyens.

Bref, à la question principale qui a guidé l'étude de ce chapitre, nous répondons que le récit diodoréen des guerres serviles siciliennes est une source historique valide

⁴ Trad. Goukowsky 2014, p. 92.

pour l'étude de ces révoltes. Nous soutenons qu'il faut accepter toute l'information factuelle fournie par Diodore. Toute l'information diodoréenne doit être jugée correcte *a priori*, à moins que l'on démontre le contraire *a posteriori*, comme l'erreur d'anachronisme très connue des jugements par extorsion (Diod. 34/35.2.27 ; 34/35.2.31). C'est dans ce cadre que nous développons notre analyse en admettant la totalité de la narration de Diodore sur les guerres serviles. Nous pensons que l'on ne doit pas prendre une partie du récit diodoréen pour l'accepter/souligner ou la négliger/refuser en fonction des intérêts du chercheur comme on l'a fait dans l'historiographie des révoltes serviles (par exemple chez Bradley au sujet de la participation des libres pauvres). Le défi pour l'historien moderne est de donner une interprétation des révoltes qui explique toute l'information factuelle de Diodore, non de faire des découpages arbitraires. C'est à cette tâche que sont consacrés les prochains chapitres.

Chapitre III : L'historiographie des guerres serviles

Ce chapitre traite de l'historiographie moderne des guerres serviles et notamment de la question de l'interprétation des révoltes, mais nous abordons aussi quelques questions théoriques liées à l'application de concepts modernes à l'étude de la pratique de la violence par les groupes subalternes du monde antique classique. Le chapitre III se divise en quatre parties.

En premier lieu, nous commençons notre étude en discutant brièvement le concept moderne de « révolution » qui vient de la Révolution Française : une transformation soudaine et radicale de l'organisation politique, sociale et économique d'une société, qui implique une mobilisation des masses et l'utilisation de la violence. Nous réfléchissons à cette catégorie car elle a été fondamentale pour l'étude des guerres serviles.

En second lieu, nous reconstruisons les principales lignes de la recherche historique moderne (XIX^{ème}-XXI^{ème} siècles) sur les grandes révoltes d'esclaves du monde antique. Cette section se divise en trois parties. D'abord, nous traitons des recherches historiques du XIX^{ème} siècle. Ensuite, nous expliquons la polémique historiographique entre les historiens soviétiques (marxistes) et certains historiens occidentaux (non marxistes) autour de l'interprétation des révoltes. Il s'agit d'une

question qui a façonné les études historiques au siècle dernier : nous consacrons un paragraphe pour chacun de ces courants. *Grosso modo*, on peut résumer les postures de la façon suivante. Tandis que l'historiographie soviétique a vu les révoltes d'esclaves comme des épisodes révolutionnaires de la lutte des classes dans le monde antique — cette thèse a été soutenue jusque dans les années 1950 —, en revanche, l'historiographie occidentale a défendu le caractère non révolutionnaire de ces révoltes en les considérant comme des « rébellions » puisque les esclaves ne formaient pas une classe sociale. Enfin, nous faisons référence à quelques travaux publiés au début de notre siècle.

En troisième lieu, nous critiquons — à partir d'une analyse des sources — quelques lieux communs du discours historiographique moderne sur les révoltes serviles anciennes. Ainsi, le postulat selon lequel le but des esclaves rebelles était d'inverser les rôles sociaux est vraiment faible et discutable. Il s'appuie sur deux faits : les travaux forcés des maîtres aux ateliers des armes pendant la première révolte sicilienne, et, au cours de la révolte de Spartacus, les trois cents prisonniers de l'armée romaine sacrifiés comme gladiateurs à l'honneur de Crixus. Nous croyons qu'il est plus raisonnable de les interpréter plutôt comme des actions de guerre qu'une véritable réalisation d'un but ou d'un projet d'ordre sociale dessiné par les insurgés. En effet, ces actions se comprennent mieux dans le contexte spécifique dans lequel elles se développent : la guerre contre les maîtres et l'armée romaine. C'est pourquoi, nous soutenons que ces actions sont des actions de guerre et de vengeance, ou avec d'autres mots, des actions de vengeance contre les maîtres qui se voient justifiées par un contexte de guerre. Ensuite, nous réfléchissons à la problématique des objectifs de Spartacus, en soulignant que les difficultés pour les déterminer proviennent des sources. Enfin, nous abordons le problème de l'absence d'un comportement « classiste » des esclaves, non pour le réfuter, mais pour le confirmer. Cependant nous signalons des nuances aux expressions les plus extrêmes. En outre, dans ces paragraphes, nous réfléchissons à l'application des catégories suivantes des sciences sociales : « révolution », « classe sociale », « ordre » et « statut ».

Et, en dernier lieu, nous repensons le problème de la compréhension du caractère des révoltes serviles d'une autre manière, à savoir, en étudiant leur signification dans le cadre de la pensée des Anciens. Ainsi, on peut voir un aspect très significatif qui est négligé du point de vue de l'utilisation du concept moderne de « révolution » : la capacité des esclaves révoltés pour remettre en question la légitimation idéologique de

leur dépendance. Puisque, bien que les révoltes ne soient pas « révolutionnaires » dans le sens moderne, les esclaves n'ont pas recherché l'abolition de l'esclavage comme institution sociale, les actions des insurgés (se libérant par la force ; créant leur propre État ; mettant quelques-uns de leurs maîtres aux travaux forcés) rompent avec le discours dominant qui justifie leur dépendance : l'esclavage comme un fait naturel (Aristot. *Pol.* 1.1254a). Ces actions montraient donc que l'esclavage ne se fondait que par l'exercice de la force. Nous ne soutenons pas qu'il faille abandonner la recherche qui part du concept moderne de « révolution », puisque l'historiographie peut poser la question, mais on doit prendre en compte cet aspect des révoltes qui seul peut être compris à partir de la pensée des Anciens. De ce point de vue, les révoltes serviles ont été plus que de simples « rébellions » comme l'étaient les fuites d'esclaves selon Bradley (1998).

Comme bilan de ce parcours historiographique nous soulignons les observations suivantes. Nous démontrons deux choses fondamentales. D'une part, l'importance d'un chemin historiographique pour l'étude des guerres serviles, tâche à laquelle nous nous sommes consacrés tout au long de ce chapitre. D'autre part, il est évident que les guerres serviles ont été étudiées dans une grande mesure à partir des préoccupations et des intérêts contemporains, ce que confirme le jugement de Croce selon lequel « toute histoire est contemporaine ».

En effet, au XIX^{ème} siècle les historiens ont non seulement étudié la chronologie et les sources des guerres serviles du monde antique, mais ils se sont aussi intéressés à deux aspects de cette période, ce qui a contribué à façonner leur intérêt pour les anciennes révoltes serviles à partir de deux problématiques modernes : la lutte pour l'abolition de l'esclavage des Noirs et l'apparition de la « question sociale ». Dans ce cadre, au milieu du XIX^{ème} siècle, d'importantes études basées sur une analyse des sources, par exemple chez Wallon et chez Mommsen, ont été publiées. Entre la fin du XIX^{ème} et le milieu du XX^{ème} siècle, un courant « moderniste » vise à transférer les mêmes catégories de la société moderne et industrielle vers l'étude historique du monde antique, mais elle le fait de manière acritique et avec des résultats négatifs.

À partir de la révolution bolchévique, les historiens se sont principalement intéressés à la question de l'interprétation des révoltes en prenant comme point de départ les concepts modernes de « lutte des classes » et de « révolution ». Dans le cadre de cette perspective de recherche, une forte controverse a opposé les historiens marxistes

aux non marxistes. L'étude de l'esclavage ancien — y compris la lutte des esclaves — est devenue au XX^{ème} siècle un terrain d'affrontement entre les historiens communistes et les anticommunistes (Dumont 1987, p. 252 ; Finley 1982, p. 72-83). Bien que tous les historiens marxistes n'aient pas été soviétiques, le marxisme occidental n'a pas montré un grand intérêt aux révoltes populaires et aux révoltes d'esclaves à l'époque hellénistique. Il n'existe pas non plus d'idées communes parmi les auteurs qui permettent d'affirmer qu'ils ont formé une école sur le sujet (Martínez Lacy 1995, p. 80). Tandis que l'historiographie soviétique a jugé les guerres serviles comme des luttes révolutionnaires des esclaves contre les maîtres (le but était donc l'abolition de l'esclavage), l'historiographie occidentale, grâce à une lecture plus fidèle à l'esprit de la documentation antique, a réfuté les affirmations soviétiques. De cette manière, l'historiographie occidentale a montré que les guerres serviles n'étaient ni des révolutions ni des expressions d'une lutte des classes des esclaves.

Nous montrons que la perspective de recherche qui part du concept moderne de révolution a eu des effets négatifs pour l'historiographie. D'un côté, certains historiens soviétiques ont forcé l'interprétation des sources à cause de leur idéologie. De l'autre côté, quelques auteurs occidentaux ont envisagé les révoltes serviles comme des épisodes mineurs, sans importance, comparables à la fuite, ce qui tend à sous-estimer l'impact et la signification des révoltes à cette époque-là.

Une fois que nous avons réfléchi sur l'idéologie des esclaves révoltés et leurs possibles buts, il reste encore à analyser d'un point de vue historiographique un autre problème central pour notre travail qui se trouve en relation avec la question précédente : la participation de certains hommes libres aux guerres serviles. C'est la tâche que nous réalisons dans le prochain chapitre.

Chapitre IV : L'historiographie de la participation des hommes libres aux guerres serviles dans le monde antique

Le propos de ce chapitre vise à retracer les lignes de la recherche historique moderne au sujet du problème de la participation des hommes libres aux guerres serviles antiques. Nous ne pouvions développer ce propos qu'après avoir examiné dans le chapitre précédent l'histoire de l'historiographie moderne des anciennes guerres serviles. En effet, le problème de la participation des hommes libres aux guerres serviles est une question dérivée d'autres problèmes qui ont retenu l'attention de la plupart des

historiens. C'est pour cela que ce chapitre et le précédent sont étroitement liés d'un point de vue historiographique.

Le chapitre IV se divise en quatre parties. Les trois premières sont consacrées à l'historiographie moderne de la participation des libres aux guerres serviles. En dernier lieu, afin de clarifier les débats, nous classons les auteurs en fonction de certains critères historiographiques. Il s'agit d'abord de prendre en compte l'importance que les historiens ont accordée à la participation des hommes libres. Ensuite, il faut tenir compte de l'interprétation par les historiens de la relation entre les libres pauvres et les esclaves dans les deux révoltes sicilienne. Enfin, il faut s'intéresser à ladite « alliance » ou « union » entre les pauvres libres et les esclaves rebelles qui a été défendue par certains érudits.

Dans ce chapitre, nous montrons que la question de la participation des hommes libres aux guerres serviles se constitue comme un problème en soi au XX^{ème} siècle. Cependant, déjà au XIX^{ème} siècle, certains historiens avaient signalé la participation des libres aux révoltes serviles et même défini leur relation avec les esclaves révoltés en termes de « cause commune ». La question a été reformulée par les historiens soviétiques selon leur théorie de la « révolution des esclaves » et dans ce cadre d'interprétation l'ouvrage le plus célèbre est celui de Mišulin (1952 [1936]). Celui-ci a affirmé que l'hétérogénéité sociale de l'armée de Spartacus a été la cause principale de l'échec de la « révolution », puisque les paysans prolétarisés étaient une classe « réactionnaire » qui agissait comme un obstacle pour le mouvement révolutionnaire des esclaves. L'historiographie occidentale a répondu de manière diverse aux thèses soviétiques par rapport à ce sujet. Il est difficile de classer tous les historiens. Mais trois tendances peuvent être reconnues. La première reprend ou partage partiellement certaines idées des historiens soviétiques, comme le fait d'admettre l'importance de la participation des libres pauvres tout en conservant le caractère de *bellum servile*, et d'expliquer socialement et économiquement cette participation (par exemple, Brisson, Capozza et Pareti, bien que celui-ci parle aussi des motivations politiques). La seconde interprétation néglige la participation des hommes libres dans les révoltes serviles en tant que sujet d'analyse (notamment Bradley). Enfin, un dernier courant affirme que la composante des libres était plus importante que celle des esclaves rebelles. Les révoltes deviennent, de ce point de vue, des réactions indigènes contre la domination romaine.

L'explication ici revêt un caractère politique (Manganaro, Rubinsohn, Levi, Verbrugge).

Une fois que nous avons élucidé les principales lignes de la recherche historique et les débats au sujet de la participation des hommes libres aux guerres serviles, nous sommes prêts pour analyser en profondeur l'ensemble des évidences primaires afin d'établir notre propre thèse. Le prochain chapitre est justement consacré à cette tâche.

Chapitre V : L'analyse des sources sur la participation des hommes libres et leur relation avec les esclaves révoltés au cours des guerres serviles

Dans le premier chapitre, nous avons indiqué les différents types de sources telles qu'elles nous sont parvenues. Dans le second chapitre, nous avons argumenté en faveur de l'utilisation de Diodore comme source historique. Dans le troisième chapitre, nous avons développé l'analyse de l'historiographie moderne des guerres serviles antiques, notamment autour de la question de l'interprétation du caractère des insurrections (« rébellions » ou « révolutions » ?). Dans le quatrième chapitre, nous avons tracé les lignes historiographiques sur la participation des hommes libres. Alors, dans ce chapitre nous analysons les sources primaires au sujet de cette participation dans le but de répondre aux quatre questions que nous avons posées dans l'introduction générale : i) est-ce que les hommes libres participèrent vraiment aux guerres serviles et qu'est-ce qu'ils ont fait ? ; ii) qui étaient ces hommes libres ? ; iii) quel type de relation les hommes libres ont-ils établis avec les esclaves révoltés ? ; iv) comment penser la participation conjointe de certains hommes libres et d'esclaves révoltés au cours des trois guerres serviles ?

Le chapitre V se divise en cinq parties :

Dans un premier temps, nous citons les fragments et passages des sources narratives (Diod. 34/35.2.48 ; 34/35.2.14 ; 36.6 ; 36.11 ; App. *BC.* 1.14.116-7 ; Plut. *Crass.* 9.3) qui parlent des libres pauvres dans le but de démontrer leur participation au cours des révoltes serviles. À partir de là, il devient impensable de négliger l'importance de la participation des hommes libres et pauvres (*aporoï*) dans les révoltes serviles, comme le fait par exemple Bradley (1998, p. 78). Les *aporoï* ont pillé les propriétés des riches ou se sont joints à l'armée de Spartacus.

Dans un deuxième temps, nous définissons qui étaient ces hommes libres d'un

point de vue socio-économique, ethnique et politico-juridique. Au sujet de la première insurrection sicilienne, les hommes libres et pauvres y ayant participé appartenaient à la plèbe urbaine : des prolétaires libres des cités qui furent des paysans et petits propriétaires avant d'être dépossédés. Il semble que la majorité de la « populace » était composée d'indigènes, qui auraient été des Siciliens : Grecs, Sicules et Sicanes. Du point de vue des autorités romaines, ces Siciliens, Sicules et Sicanes étaient, à cette époque, des pérégrins (individus qui étaient nés libres et habitaient l'une des provinces de l'empire romain, mais qui n'étaient pas citoyens romains). En ce qui concerne la seconde révolte sicilienne « les [paysans] libres non propriétaires de terres » (notre traduction, Diod. 36.11) étaient des travailleurs libres de la campagne : des paysans qui avaient perdu leurs lopins de terres et sont devenus salariés. Concernant la définition ethnique, juridique et politique de ce groupe il en va de même que lors de la révolte précédente : la plupart de ces hommes libres seraient des indigènes siciliens, Grecs, Sicules et Sicanes, eux aussi pérégrins. Nous pensons cependant qu'il ne faut pas exclure la participation de quelques citoyens romains qui pourraient avoir intégré la « populace » lors de la première révolte servile, et des paysans dépossédés lors de la seconde. Enfin, pour ce qui est de la révolte de Spartacus, les hommes libres qui y participèrent étaient des paysans proléтарisés de la campagne qui travaillaient dans l'agriculture et l'élevage. La plupart de ceux-ci seraient des Italiens, citoyens de Rome.

Dans un troisième temps, nous abordons le problème de la relation établie entre les esclaves révoltés et les hommes libres et pauvres au cours des insurrections. Nous analysons les sources en traitant au cas par cas, c'est-à-dire que nous réexaminons l'évidence en abordant chaque révolte spécifiquement. Nous croyons que cette procédure est la plus appropriée. En revanche, la plupart des auteurs postulent une théorie applicable à toutes les révoltes, ils lisent une « collaboration » / « cause commune » ou au contraire ils voient une « non collaboration » / « des révoltes parallèles » entre les acteurs libres et serviles.

Nous avons vu qu'il existe trois perspectives historiographiques. D'abord, une interprétation réalisée par Manganaro (1980) et reprise par d'autres auteurs qui affirme qu'une « collaboration » a toujours existé entre l'homme servile et l'homme libre révolté : les hommes libres et pauvres ont fraternisé avec les esclaves et se sont associés avec eux dans la révolte. Il s'agirait donc d'une alliance entre les esclaves rebelles et les hommes libres proléтарisés (cette perspective a son origine chez des historiens comme

Mommsen, Mišulin, Pareti, Capozza, Brisson). Ensuite, une autre ligne historiographique soutient qu'il existait une différence entre le comportement des hommes libres et celui des esclaves. Il s'agirait donc de deux rébellions différentes, sans aucun rapport entre les deux groupes. C'est à cette perspective qu'appartient la théorie de Canfora (1985). Mais avant lui, Green (1961) avait déjà établi une hypothèse similaire concernant la première révolte servile sicilienne et Vogt (1974 [1965]) et Finley (1986b [1968]) pour le cas des deux insurrections siciliennes. Enfin, il existe une autre ligne historiographique représentée uniquement par La Rocca (2004) qui considère que l'attitude des esclaves vis-à-vis des hommes libres pendant la première guerre servile sicilienne n'a pas seulement été étrange, mais « réciproquement hostile ».

Après avoir confronté ces différentes interprétations historiographiques par l'examen des preuves fournies par les sources et après avoir analysé chaque révolte de manière détaillée et individuelle, nous soutenons finalement, du moins partiellement, la perspective historiographique de Manganaro qui suppose l'existence d'une « collaboration » entre esclaves révoltés et hommes libres pauvres dans le cas de la première guerre sicilienne et dans celui de la guerre des gladiateurs. Cependant, nous préférons parler d'une *alliance conjoncturelle*, dans le sens de la situation spécifique (socio-économique et politique) sur laquelle ces révoltes se sont développées. En revanche, dans le cas de la seconde guerre servile, il semble que nous ne pouvons pas parler de « collaboration », puisque l'action des hommes libres insurgés semble ne se résumer qu'au pillage des riches. Dans ce cas, nous rejoignons la ligne interprétative de Canfora (1985).

Dans un quatrième temps, nous abordons la question du comment penser la participation conjointe de certains hommes libres et d'esclaves révoltés au cours des trois guerres serviles ? Nous soutenons que la participation des *aporoï* aux guerres serviles révèle de fortes tensions civiles préexistantes que nous définissons en termes de *stásis* (discorde civile). Ces *stáseis* ont une dimension socio-économique (les différences de richesse parmi les hommes libres) et probablement aussi une autre politique, au moins dans le cas de la première révolte sicilienne (une crise de l'intermédiation de l'élite sicilienne). Dans un contexte de fortes agitations civiles, il est possible de comprendre que l'idéologie dichotomique citoyen/esclave ait été ignorée à un point tel que les *aporoï* ne répriment pas les esclaves révoltés, comme Platon et Xénophon le pensaient. En revanche, non seulement les *aporoï* ont pillé les riches

propriétaires (dans la première révolte sicilienne plus fortement encore que les esclaves et dans la seconde en se répandant à travers les campagnes organisés en bandes criminelles), mais aussi, au moins dans le cas de la révolte d'Eunous et celle de Spartacus, ils se sont joints aux mouvements rebelles dirigés par des esclaves. Ces actions expriment une haine profonde pour les élites et des tensions importantes à l'intérieur du corps civique dont les révoltes serviles se sont nourries. C'est pourquoi nous croyons que la participation des *aporoï* fut au moins un facteur parmi d'autres permettant la croissance des révoltes.

Et, en cinquième lieu, nous établissons notre propre posture historiographique par rapport aux différents courants de recherche autour de la question de la participation des hommes libres au cours des guerres serviles du monde antique. Nous avons critiqué, d'une part, l'approche comparative de Bradley (fondée sur le phénomène moderne des sociétés de « marrons ») dans le sens où elle néglige l'analyse de la participation des hommes libres. Cette omission devient injustifiée si l'on prend en compte l'allusion faite à ce sujet par les sources et son caractère problématique. D'autre part, nous avons également contesté la vision qui soutient que la principale force dans les rangs rebelles fut constituée par les libres dans des révoltes de réactions indigènes contre la domination romaine (Manganaro, Levi, Rubensohn, Verbrugge, Guarino). Nous avons argumenté qu'il n'existe pas de raisons pour discréditer les sources littéraires (il devient clair chez elles que les esclaves révoltés ont été l'élément le plus important). Alors, face à ces deux lignes d'interprétation (celle que néglige la participation des libres et celle que la surestime) nous revalorisons une ligne de recherche plus ancienne (Vogt, Mišulin, Pareti, Brisson, dont les origines remontent au XIX^{ème} siècle). Dans cette perspective, nous soutenons le caractère servile des insurrections (puisqu'il semble que le rôle principal de ces révoltes a été tenu par les esclaves révoltés, autant du point de vue qualitatif que quantitatif) en affirmant parallèlement que la participation des hommes libres en fut un élément important. Nous croyons que cette lecture est la plus ajustée aux témoignages de nos sources et que nous avons apporté quelques éléments pour la repenser : aborder son étude dans le cadre de l'imaginaire démocratique classique qui tendait à encourager la solidarité citoyenne face à la menace servile ; analyser chaque révolte individuellement afin d'évaluer la relation établie entre les secteurs subalternes ; et comprendre la participation des *aporoï* soit leur révolte parallèle ou leur afflux vers les rangs rebelles, comme des symptômes de tensions

civiles préexistantes que nous définissons en termes de *stáseis*. En effet, les pauvres libres n'ont pas réprimé les esclaves insurgés. En revanche, ils ont participé au pillage des riches et, dans certains cas (la première et la troisième guerre servile), se sont joints aux esclaves révoltés dans une *alliance conjoncturelle*. Par conséquent, la participation des *aporoï* aux révoltes serviles était au moins un facteur, parmi d'autres, qui favorisa la croissance des rébellions.

Notre analyse ne vise pas à surestimer le rôle des libres pauvres dans les guerres serviles. Il semble que seulement une partie minoritaire de la population libre a convergé vers la révolte d'Eunous ou s'est volontairement jointe à la bande de gladiateurs fugitifs. Mais la participation des *aporoï* aux rébellions serviles aide à expliquer, partiellement au moins, le succès relatif des grandes révoltes serviles.

Enfin, notre analyse n'implique pas une réfutation complète de l'opinion conventionnelle selon laquelle les luttes plébéiennes et celles des esclaves suivaient des voies parallèles. Il n'y a eu aucune révolution prolétarienne unifiée, comme l'ont soutenu certains auteurs modernistes ou soviétiques. Mais une étude rigoureuse des sources, comme nous le faisons dans notre travail, vise à nuancer les visions théoriques les plus inflexibles comme celles de Frezza et d'Utchenko, qui en fonction de l'importance des barrières juridiques et idéologiques entre les hommes libres et les esclaves affirment l'absolue incommunicabilité entre les deux groupes. Peut-être que cela a été la règle, mais il y eut des exceptions, comme dans le cas des guerres serviles où une part des masses plébéiennes et libres a ignoré les constructions idéologiques qui représentaient les esclaves comme leur opposé.

INTRODUCCION GENERAL

“Ce n’étaient pas seulement les esclaves, mais aussi les hommes libres démunis de ressources qui perpétraient toute espèce de pillage et de crime [...]”.
Diodoro Sículo, *Bibliotheca Histórica*, 36.11, Trad. Goukowsky (2014, p. 165).

“Pourquoi des hommes libres avaient-ils rejoint les rangs des esclaves ?”.
Yann Le Bohec (2016, p. 115).

“[la lucha plebeya y la de los esclavos] Son dos líneas distintas e independientes de lucha, que en aquella época no podían unirse: el abismo que separaba los intereses del esclavo y los del hombre libre (más, si este era ciudadano romano) era demasiado grande [...]”.
Utchenko (1978a, p. 87).

“Motivi e significato di questa partecipazione [nelle guerre servili siciliane, la partecipazione di uomini che schiavi non erano] costituiscono (come si è già detto a proposito di tutti i moti « servili » del II e I secolo) un problema da approfondire”.
Giulia Stampacchia (1980, p. 111).

En la primera cita del encabezado Diodoro habla de la participación de hombres libres en la segunda guerra servil siciliana. El presente trabajo toma como principal objeto de análisis la participación de hombres libres en las tres grandes revueltas de esclavos de fines de la República romana y la relación que ellos establecieron con los esclavos rebeldes, cuyo estudio sistemático constituye una propuesta original. El tema que investigamos conforma un complejo problema que en ocasiones ha sido descuidado por la historiografía, notablemente por el enfoque de Bradley (1998) que podría considerarse dominante en la actualidad. Trataremos las guerras serviles como instancias de protesta social con carácter agregativo, pues en ellas confluyeron diferentes sectores sociales y jurídicos.

En el mundo antiguo clásico la participación conjunta de esclavos y hombres libres en una misma instancia de lucha o protesta social plantea un desafío explicativo, pues se halla en contradicción con las significativas diferencias jurídicas, políticas y sociales que existían entre ambos grupos y con la representación ideológica que de ellas se hacía. Especialmente problemático resulta para el caso de movimientos protagonizados por esclavos rebeldes tales como las grandes revueltas serviles tardorrepublicanas. La principal pregunta que nos hemos planteado como disparador del

presente estudio consiste en pensar cómo fue posible que unos hombres libres puedan haber participado en las revueltas protagonizadas por esclavos rebeldes, dadas las grandes diferencias existentes entre ambos sectores y siendo los esclavos personas deshonradas ubicadas en el último lugar de la escala social⁵. En este sentido debe entenderse la pregunta que plantea Le Bohec con respecto a los libres que se unieron a los gladiadores fugados en la revuelta de Espartaco (2016, p. 115). Es decir, aparentemente era tanta la diferencia entre libres y esclavos que algunos historiadores, como por ejemplo Utchenko (1978a, p. 87), aseveran taxativamente que no podía existir ningún cruce entre los movimientos de protesta de ambos grupos. Nuestro trabajo se enmarca en la línea de pensamiento de la cita de Stampacchia (1980, p. 111). La autora refiere en pocas palabras al carácter problemático de la participación de hombres libres durante las guerras serviles tardorrepublicanas y hace hincapié en que se trata de una cuestión que debe ser profundizada, tarea a la cual nos consagramos en la presente tesis.

Por el contrario, los esclavos convocados por los grupos dirigentes en sus disputas por el poder configuran un fenómeno diferente puesto que allí los esclavos son utilizados como un instrumento subordinado a los intereses de las luchas facciosas entre los libres. Así, por ejemplo, durante las guerras civiles un ciudadano romano podía armar a sus esclavos con el fin de emplearlos en golpes de Estado o incitarlos a liberarse. El enrolamiento de esclavos en las luchas civiles fue una práctica ya utilizada por Sila que posteriormente se volvió frecuente con Mario, Cinna, etc. En esas luchas entre las clases dirigentes los esclavos asumen un rol pasivo⁶. De la misma manera, también Aristónico en su reivindicación del trono de Pérgamo reunió a “una multitud de pobres (ἀπόρων) y esclavos (δούλων)”⁷. Tales episodios no serán abordados en nuestro trabajo. Por el contrario, las revueltas de esclavos son movimientos con un claro contenido de protesta social en los cuales los protagonistas son los esclavos y sus reivindicaciones.

La resistencia a la esclavitud se expresó de diferentes maneras en el mundo antiguo: la huida de los esclavos, el sabotaje de la producción, el asesinato de los amos,

⁵ Patterson 1982, p. 10.

⁶ Véase: Levi 1972b, p. 169-170, quien sostiene que, los esclavos son explotados y traicionados por personajes inescrupulosos que en contra de las convenciones morales y jurídicas de la época convocan esclavos; Staerman 1975, p. 164.

⁷ Nuestra traducción; Estrabón, XIV, 1, 38. Sobre la participación de pobres y esclavos en la revuelta de Aristónico, véase Delplace 1978, p. 40.

el bandidaje y la insurrección (Staerman 1978, p. 174). Esta última no fue el mecanismo de resistencia más habitual (Bradley, 1998, p. 44), pero sí la forma más espectacular. Solo tres revueltas serviles de la Antigüedad Clásica alcanzaron el grado de auténticas guerras con ejércitos de miles de hombres por ambas partes, batallas, asedios y conquistas de ciudades (Finley 1982, p. 149). Por lo cual revisten un carácter excepcional y son habitualmente llamadas por la historiografía antigua y moderna con la denominación de “guerras serviles”. Al lo largo de este trabajo estudiaremos hechos que no constituían la regla en el mundo antiguo clásico, sino su excepción. Este aspecto no debe ser olvidado. De todas maneras, la excepcionalidad de determinados acontecimientos no los margina de la investigación histórica, por el contrario, no hace más que exigir un mayor esfuerzo para intentar comprenderlos.

Las tres guerras serviles ocurrieron aproximadamente entre los años 140 y 70 a.C. Las dos primeras en Sicilia, durante la segunda mitad del siglo II a.C. El principal líder de la primera revuelta fue un esclavo llamado Euno; el de la segunda Salvio. La última guerra servil es sin duda la más conocida por el público común, esto es, la revuelta de los gladiadores, que se extendió por toda la península itálica y fue dirigida por Espartaco.

Las partes en las que se divide la presente Introducción General son las siguientes. En primer lugar, con el fin de comprender cabalmente la complejidad de nuestro tema de investigación, vamos a discutir detalladamente las diferencias entre ciudadanos y esclavos según el pensamiento de los antiguos griegos y romanos. En este sentido, comenzaremos realizando un profundo análisis de una representación ideológica antigua que contraponía esclavos con ciudadanos, y en ese marco insertaremos el estudio de la participación de libres en las guerras serviles. En segundo lugar, describiremos el plan de trabajo de nuestra tesis haciendo una breve referencia al contenido de cada sección y los argumentos que sostendremos. En tercer lugar, explicitaremos algunos supuestos historiográficos, esto es, determinadas concepciones de la Historia que modelan en cierta medida el desarrollo de nuestro trabajo.

1. Definición del tema de estudio. La actuación de los *aporoí* en las guerras serviles tardorrepublicanas como problema historiográfico: tensión entre la ideología dicotómica ciudadano/esclavo y la praxis popular

Uno de los problemas más complejos e importantes del estudio moderno de las guerras serviles del mundo antiguo es la participación en ellas de algunos hombres libres. Pues, de la valoración que se haga de la composición social de estos movimientos depende en gran medida la interpretación de su carácter, las estrategias rebeldes y, al menos para caso de la revuelta de Espartaco, las supuestas divergencias. Sin embargo, aun cuando muchos de los especialistas reconocen la participación de libres en las guerras serviles, por lo general no se detienen a explicar por qué la cuestión resulta un problema historiográfico, y su mención suele ser sucinta en el análisis global de las revueltas y en la narración de los hechos⁸.

En particular, no existe ningún estudio sistemático sobre la participación de hombres libres en las tres guerras serviles del mundo antiguo y sobre la relación que establecieron con los esclavos rebeldes en el curso de las revueltas⁹. En este sentido,

⁸ Sobre las breves referencias de los historiadores modernos con respecto la participación de hombres libres en la primera guerra servil siciliana, véase: Wallon 1879, p. 300; Mommsen 1955, p. 124-5; La Lumia 1874, p. 77, 79, 85-6, 101; Scramuzza 1937, p. 242-3; Pareti 1953, p. 291, 304; Capozza 1956, p. 84-5, 96; Green 1961, p. 15; Toynbee 1965, p. 326; Vogt 1974, p. 54; Guarino 1979, p. 49, 51, 57; Manganaro 1980, p. 438; Canfora 1985, p. 159; Finley 1986b, p. 148-9; Dumont 1987, p. 255-268; La Rocca 2004, p. 156; Sánchez León 1991, p. 19-20; Urbainczyk 2008, p. 13, 40; Schiavone 2011, p. 54-5; Posadas 2012, p. 25.

Para el caso de la segunda guerra servil siciliana, véase: Wallon 1879, p. 306; Mommsen 1955, p. 188; La Lumia 1874, p. 121-2; Pareti 1953, p. 480; Capozza 1956, p. 84-5, 96; Brisson 2011, p. 170; Toynbee 1965, p. 330; Vogt 1974, p. 59; Guarino 1979, p. 56-7; Rubinsohn 1982, p. 449-451; Canfora 1985, p. 159; Finley 1986b, p. 148-9; Dumont 1987, p. 255-268; Salles 2005, p. 79; Sánchez León 1991, p. 43; Schiavone 2011, p. 58; Posadas 2012, p. 25.

Para el caso de la guerra de Espartaco, véase: La Lumia 1874, p. 141-2; Pareti 1953, p. 690; Brisson 2011, p. 206-7; Vogt 1974, p. 61; Guarino 1979, p. 70, 98-9; Dumont 1987, p. 273-281; Salles 2005, p. 14-5; Sánchez León 1991, p. 56-8; Bradley 1998, p. 99; Schiavone 2011, p. 29; Urbainczyk 2008, p. 22; Posadas 2012, p. 86; Strauss 2012, p. 22, 66-9; Le Bohec 2016, p. 88-9, 115-6.

⁹ Hay algunos trabajos que estudian con cierto detalle la participación de los libres en las guerras serviles tardorrepublicanas, pero solo en determinadas revueltas, no en todas ellas, y generalmente se limitan al análisis de las fuentes narrativas. Podemos señalar los siguientes estudios: Canfora (1985), solo aborda el

nuestro trabajo constituye una propuesta inédita.

Algunos estudiosos simplemente se limitan a señalar que la participación de libres constituye un problema, e incluso exhortan a profundizar su estudio, pero omiten la causa de ello¹⁰. El trabajo historiográfico de Orena (1984) representa una excepción, puesto que el autor repara en el problema que implica la participación de libres en la revuelta de Espartaco en tanto cruce de fronteras jurídicas e ideológicas¹¹. De todas maneras, su reflexión se concentra en la guerra de los gladiadores.

Nuestro estudio se propone precisamente llenar ese vacío. Pero ante la falta de una explicación precisa en la historiografía moderna, nuestro objetivo en la presente Introducción General consiste en explicitar y desarrollar una problemática que frecuentemente se supone sobreentendida. A tales efectos nos dedicaremos a rastrear los principales trazos de una representación ideológica que tuvo una significativa importancia en el pensamiento de los antiguos griegos y romanos de la época clásica, a saber, la de la antinomia esclavitud/libertad¹². Para lo cual haremos —sin pretensión de exhaustividad— una revisión bibliográfica de algunos trabajos de los especialistas modernos más destacados junto con el análisis de fuentes que resulten esclarecedoras. Queremos demostrar, pues, que es solo en función de esta ideología de clasificación social binaria que logramos comprender cabalmente el carácter problemático y contradictorio de la participación de hombres libres en las guerras serviles, la cual bajo ningún modo puede ser naturalizada, como hace Martínez Lacy¹³, ni descuidado su

caso de las revueltas serviles sicilianas y únicamente analiza la narrativa diodorea, sin tener en cuenta las evidencias numismáticas; Dumont (1987, p. 273-281) trata en profundidad la cuestión en la revuelta de los gladiadores; Orena (1984), la revuelta de Espartaco; Verbrugge (1974), la primera revuelta servil en Sicilia; Manganaro (1967; 1980; 1982; 1983) estudia esencialmente la primera revuelta siciliana; Rubinsohn (1971), el *bellum Spartacium*.

¹⁰ Por ejemplo: Shaw 2001, p. 181; Stampacchia 1980, p. 111; Yavetz 1991, p. 10.

¹¹ Orena 1984, p. 16, 189, 228, 232-3.

¹² Finley 1964, p. 236.

¹³ Martínez Lacy 1995, p. 91, dice lo siguiente: “[...] ningún movimiento político-social es realizado exclusivamente por un grupo de gente sin mezcla: siempre se encontrará a libres en rebeliones de esclavos, a habitantes de las ciudades en rebeliones campesinas, etc. Lo importante es considerar qué grupo social detenta y conserva la iniciativa y de qué manera participa cada quien”. Consentimos la declaración final de la cita, relativa a determinar qué grupo social es el más importante en un movimiento, pero no aceptamos la primera opinión vertida por el autor, esto es, que “siempre se encontrará a libres en rebeliones de esclavos”. En el presente estudio demostraremos que no es cierto, no siempre sucedió e

tratamiento, como por ejemplo hace Bradley¹⁴.

1.1. La ideología dicotómica ciudadano/esclavo

Como ha sido argumentado por Finley y por otros estudiosos, los conceptos opuestos de esclavitud y libertad emergen paralelamente con el advenimiento de la *pólis*, siendo complementarios e interdependientes: el avance de la libertad y de la esclavitud, más precisamente de la esclavitud-mercancía, se desarrolla al mismo tiempo¹⁵. Con la *pólis*, los hombres se polarizan en dos grupos: por un lado, los

incluso cabría esperar lo contrario conforme a la ideología que contraponía al ciudadano con el esclavo, razón por la cual deviene un problema la participación del elemento libre en las revueltas serviles.

¹⁴ En su análisis de la primera revuelta servil, en el capítulo tercero de su obra, Bradley 1998, p. 46-65, no hace ninguna alusión al tema; para la segunda revuelta, si bien reconoce la participación de libres en el saqueo de las propiedades de los ricos, es solo para restarle importancia al hecho, aduciendo que “[...] Diodorus’s view must be regarded as tendentious and exaggerated” (1998, p. 78).

¹⁵ Finley 1959, p. 164; 1964, p. 237-8; Austin & Vidal-Naquet 1986, p. 34, 60; Wood 2015, p. 110, afirma: “[...] the freedom of the citizen and the degradation of the slave were but two sides of the same coin”. Para un análisis filológico de la evidencia correspondiente a la emergencia simultánea de los conceptos opuestos ciudadanía/esclavitud durante el desarrollo de la *pólis*, véase: Pohlenz 1963, p. 8-15; Raaflaub 1983, p. 533; 1985, p. 54-70; cf. Wood 2015, p. 131-5. No obstante, más allá de la concomitancia de la libertad con la esclavitud, existen divergencias entre los eruditos con respecto a cuál es la relación de causalidad entre ambas. A saber, para algunos, entre los cuales podemos señalar a Pohlenz (1963, p. 7), Raaflaub (1985, p. 29-54) y Patterson (1991, p. xiii), es la práctica de la esclavitud la que generó la invención de la libertad como un valor social. Por el contrario, Finley sostiene que fue la libertad de los ciudadanos (la *pólis*) la que desembocó en el surgimiento por vez primera en la historia de una sociedad esclavista: en primer lugar, el campesinado griego conquistó mediante sus luchas la libertad personal, su derecho a la tierra y a la ciudadanía, lo cual impulsó como consecuencia un incremento inusitado de la esclavitud-mercancía proveniente del exterior. Esta última fue una respuesta de los grandes terratenientes a su imposibilidad de explotar al campesinado de su propia comunidad mediante la esclavitud por deudas u otras formas de “trabajo involuntario” que quedaron abolidas en Atenas a partir de Solón en el 594 a.C., y en Roma a partir de la abolición del *nexum* en el 326 a.C. (Finley 1982, p. 109-110, 114). De manera similar, Wood 2015, p. 128, considera que la idea de la libertad, nacida de la experiencia del campesinado en relación con la aristocracia terrateniente y el Estado, precedió la expansión inusual de la esclavitud, si bien alcanzó su máxima claridad conceptual a partir del crecimiento de la esclavitud y su contraste con ella. También se produjo un ascenso parejo de la libertad y la esclavitud en un contexto histórico diferente, esto es, en los Estados Unidos de América desde el siglo

ciudadanos libres; por el otro, los no ciudadanos, en cuya categoría se encuentran principalmente los esclavos-mercancía, puesto que estos son representados como los extranjeros totales¹⁶. Los griegos inventaron la idea de la libertad individual y el cuadro institucional en el que ella podía funcionar; en el mundo pre-griego, el del Cercano Oriente Antiguo y el de los micénicos, no existía el concepto de “hombres libres”, pues allí los esclavos-mercancía no tuvieron un rol tan importante. Tanto la ciudadanía como la esclavitud-mercancía fueron unas invenciones de los griegos¹⁷ y la libertad comportaba el derecho de poseer a otros individuos como esclavos¹⁸. De esta manera, desde su creación, la oposición entre libertad y esclavitud es un asunto muy importante en la mentalidad de los antiguos¹⁹.

Los juristas romanos, por ejemplo, en base a un criterio dicotómico separaban taxativamente a los hombres libres de los esclavos. Es el caso de Gayo, *Instituciones*, I, 3, 9, quien señala lo siguiente: “La principale distinction afférente au droit des personnes est que les hommes sont libres ou esclaves”²⁰. Igualmente, el orador Quintiliano, *Instituciones oratorias*, V, 10, 26, contrapone libres con esclavos²¹.

Pero no solamente desde el punto de vista jurídico-político, sino también del ideológico esta antinomia era muy significativa para los antiguos griegos y romanos. El contraste con los esclavos era fundamental para la autoconcepción de los ciudadanos griegos²². Pericles, por ejemplo, en su discurso fúnebre a los soldados atenienses muertos en combate, define la libertad personal de los ciudadanos por la capacidad de

XVII al XIX. Véase: Morgan 2009, p. 18, que refiere a este proceso como “la paradoja central de la historia de los Estados Unidos de Norteamérica”.

¹⁶ Austin & Vidal-Naquet 1986, p. 60; Patterson 1991, p. 78.

¹⁷ Finley 1959, p. 164; Patterson, 1991, p. 42.

¹⁸ Finley 1964, p. 236.

¹⁹ A tal punto que Ste. Croix 1988, p. 167-8, sugiere que los griegos y los romanos estaban “inhibidos” ideológicamente para reconocer ciertas formas de trabajo no libre distintas de la esclavitud-mercancía, tales como la servidumbre y la servidumbre por deudas, porque dividían a la humanidad en solo dos grupos: libres y esclavos. Por lo cual no existen palabras en griego o en latín para definir precisamente esas formas mixtas entre la plena esclavitud y la completa libertad, sino que son referidas con las mismas palabras que utilizaban para los esclavos. Los ilotas, por ejemplo, eran considerados esclavos por los griegos, pese a que su condición no era exactamente la misma. Véase: Hunt 1998, p. 16-8.

²⁰ Reinach 1965, p. 2.

²¹ Butler, p. 214-5.

²² Hunt 2011, p. 23.

disponer de su propio cuerpo, esto es, en contraste implícito con los esclavos, quienes no poseen dicha cualidad (Tucídides, *Historia de la guerra del Peloponeso*, II, 41, 1)²³. De manera similar, Esquilo, hace decir al coro de los ancianos persas que la condición que define al ciudadano ateniense es no tener dueño ni rey (*Los persas*, 242)²⁴.

En el mundo greco-romano la mayoría de los esclavos-mercancía eran extranjeros²⁵, más precisamente, ellos eran los extranjeros por excelencia²⁶. El crecimiento de la idea de la libertad política durante el siglo V a.C. contribuyó a otra tendencia contemporánea: la impresión creciente de que solo los no griegos eran aptos para la esclavitud. Por consiguiente, mientras que a los griegos les pertenecía la libertad política, a los no griegos, es decir, a los bárbaros, la esclavitud²⁷. El esfuerzo más serio en justificar esta visión conforme a un orden natural se encuentra en *La Política* (I, 1254a) de Aristóteles²⁸. Esta idea será posteriormente trasladada al mundo romano, aplicando el mismo criterio para diferenciar a los ciudadanos romanos de los que no lo eran (los bárbaros)²⁹. No obstante, nos interesa resaltar que esta concepción según la cual la esclavitud es una condición inherente a los bárbaros se trata más bien de una construcción ideológica griega de la diferencia entre libres y esclavos que de una precisa realidad histórica *stricto sensu*, aun si la mayoría de los esclavos eran bárbaros. Pues los griegos podían caer en condición de esclavitud a causa de las guerras y Aristóteles mismo señalaba que en su época había “otros” que no pensaban que la esclavitud fuera una institución fundada en la naturaleza, sino una convención arbitraria basada en el uso de la fuerza y por lo tanto injusta (*La Política*, I, 1253b)³⁰.

Al respecto debe tenerse en cuenta el concepto de “muerte social” desarrollado por Patterson, el cual caracteriza la condición de la esclavitud. En efecto, el esclavo era un muerto social, pues él no tenía ninguna existencia social más allá de su amo; el

²³ Smith 1956, p. 330-1; cf. Torres Esbarranch 1990, p. 455. Seguimos la interpretación de este pasaje realizada por Patterson 1991, p. 100-1.

²⁴ Weir Smyth 1922, p. 128-9; seguimos la interpretación de Wood 2015, p. 127.

²⁵ Finley 1982, p. 95: “[...] el esclavo era siempre un foráneo desarraigado”.

²⁶ Austin, Vidal-Naquet 1986, p. 60; Dockès 1984, p. 16; Patterson 1991, p. 78.

²⁷ Hunt 2011 p. 24-5.

²⁸ Finley 1959, p. 153.

²⁹ Se trata de un lugar común en los discursos republicanos que pueblos asiáticos tales como los judíos, lidios, sirios y medos, habían “nacido para la esclavitud”. Véase Finley 1982, p. 155, n. 98.

³⁰ García Valdés 1988, p. 54.

esclavo sufría un proceso a través del cual era desocializado y despersonalizado, esto es, era violentamente arrancado de su medio, perdiendo sus lazos familiares y comunitarios³¹. Posteriormente él era introducido a la comunidad de su amo. En el caso de las sociedades esclavistas cuyo más temprano modo de reclutamiento servil era predominantemente externo, es decir, esclavos de origen extra comunitario —como Grecia y Roma en la época clásica³²— la muerte social del esclavo era representada y explicada culturalmente de una manera “intrusiva”: el esclavo era incorporado a la sociedad como un enemigo permanente e interno, no podía pertenecer a la comunidad, pues era el producto de una cultura extranjera y hostil. Él era una afrenta viviente a los dioses locales, un intruso en el espacio sagrado. Además, el esclavo era el símbolo del enemigo vencido y de la superioridad de los dioses locales y de la comunidad del amo sobre los extranjeros. Entonces, según esta representación de la muerte social existe una asociación muy fuerte del esclavo con el enemigo³³, y así era expresado utilizándose un

³¹ Patterson 1982, p. 38

³² Finley 1982, p. 154: “Había esclavos griegos en Grecia y esclavos itálicos en Roma, pero se trataba de casualidades desdichadas; las expresiones ideológicas giraban invariablemente alrededor de los “bárbaros”, los extranjeros, que componían la gran mayoría”. El caso de Roma durante el imperio presenta mayores matices, pues algunos autores sostienen que probablemente los *expositi* (los niños abandonados) eran la fuente principal de la esclavitud (por ejemplo, Ramin & Veyne 1981, p. 475), a los cuales debe agregarse los esclavos nacidos dentro de la casa del amo (los *vernae*) y los ciudadanos indigentes que se vendían a sí mismos como esclavos o a sus hijos. En este sentido, la cita de Finley no sería correcta, pues probablemente los esclavos durante el imperio no fueran mayoritariamente no itálicos. Sin embargo, caben dos salvedades. En primer lugar, nosotros resaltamos nuevamente, que se trata más bien de “expresiones ideológicas” —en los términos del autor—, es decir, de representaciones de la realidad que configuran al esclavo en el plano del imaginario social como un extranjero. En segundo lugar, como señala Patterson, incluso si con el tiempo el modo de reclutamiento servil se modifica, por ejemplo, de externo a interno —probablemente este sea el caso del paso de la Italia romana del período tardorrepúblicano al Principado—, la forma culturalmente adoptada para representar la muerte social del esclavo va a estar determinada por el modo inicial de reclutamiento (1982, p. 39).

³³ Patterson 1982, p. 39; Ober 1989, p. 270-1, señala que los atenienses consideraban a los esclavos como unos enemigos naturales del orden político, pues presumían que odiaban el sistema que los mantenía en su condición servil. Los oradores áticos utilizaban como *topoi* contra sus rivales expresiones tales como “mi oponente es un esclavo” o “tiene un origen servil”, en tanto que se entendía que el esclavo no compartía el fondo común de creencias que unía a todos los ciudadanos y era un enemigo de la *pólis*. Además, los oradores atacaban a sus oponentes por realizar acciones serviles, esto es, comportarse de acuerdo con un ethos servil contrapuesto al ethos del ciudadano. También los oradores romanos

vocabulario militar. En Grecia, por ejemplo, el agente estatal responsable de la regulación pública de los esclavos era el arconte de guerra; en Roma, una palabra comúnmente empleada para referir a los esclavos era *captivus*³⁴.

Además, siendo la esclavitud una relación de poder muy particular, puesto que ella es una de las más extremas formas de relación de dominación³⁵, el poder total o propiedad sobre el esclavo significa la exclusión de los reclamos y de los poderes de otros sobre él. Para que el amo lo obtenga necesitaba el reconocimiento y apoyo, al menos tácito, de los miembros no esclavos de su comunidad, para así asumir el poder soberano sobre otra persona. Los ciudadanos griegos y romanos no vinculados directamente con la esclavitud, es decir, no propietarios de esclavos, deben aceptar la institución como el orden normal de las cosas³⁶, y el amo necesita disponer de su apoyo³⁷. Un amo aislado se enfrentaba a graves riesgos³⁸. En efecto, esto había sido señalado por Platón, *República*, IX, 578d-e, quien argumentaba que era fundamental para la seguridad de los propietarios ricos contar con el apoyo de todos los ciudadanos a los efectos de garantizar la represión de sus esclavos:

“—Sabes que estos particulares [los ciudadanos ricos de una *pólis* que poseen muchos esclavos] viven sin miedo y no temen a sus servidores.

—¿Qué podrían temer?

—Nada; pero ¿te das cuenta de la causa?

—Sí: que *todo el Estado* (πᾶσα ἡ πόλις) va en auxilio de cada uno de estos particulares.

—Hablas correctamente. Ahora bien, si alguno de los dioses sacara del Estado a uno solo de esos hombres que poseen cincuenta esclavos o más, con su mujer e hijos, y lo pusiese con el resto de su patrimonio y de los sirvientes en un desierto donde *ningún hombre libre* (μηδεὶς τῶν ἐλευθέρων) pudiera acudir en su auxilio, ¿cuál piensas que

censuraban las acciones y gestos característicos de la conducta servil, como encogerse de hombros (Véase Bradley 1994, p. 27).

³⁴ Patterson 1982, p. 39-40.

³⁵ Patterson 1982, p. 1.

³⁶ Patterson 1982, p. 36.

³⁷ Patterson 1982, p. 20.

³⁸ Patterson 1982, p. 35; 1991, p. 10.

sería el temor que lo asaltase, y cuán grande, de que él, sus hijos y su mujer perecieran a manos de los esclavos?”³⁹

En el mismo sentido, también Jenofonte (*Hierón*, IV, 3) destaca el hecho de que los ciudadanos actúan voluntariamente como guardias unos de otros frente a la amenaza de los esclavos: “*los ciudadanos* (πολιται) se defienden mutuamente con sus lanzas de los esclavos, sin cobrar nada [...]”⁴⁰.

Se debe advertir que tanto el “hombre libre” (μηδεις τῶν ἐλευθέρων) de Platón como “los ciudadanos” (πολιται) de Jenofonte no refieren exclusivamente a los propietarios de esclavos, esto es, a una supuesta solidaridad de clase entre los amos⁴¹, sino a los ciudadanos, como un colectivo político, es decir, a “todo el Estado” (πᾶσα ἡ πόλις). Estos pasajes demuestran que los antiguos griegos, o al menos los aristócratas, esperaban que todos los ciudadanos, independientemente de las desigualdades sociales, actúen solidariamente conforme a su común condición jurídica reprimiendo a los esclavos que cometieran crímenes contra ciudadanos particulares.

Es importante resaltar que esta forma de pensar según la cual la sociedad se divide en dos mediante una oposición entre ciudadanos libres y esclavos no es un fiel reflejo de realidad, o en todo caso nosotros no consideramos que lo sea⁴², sino que constituye una forma de representación de la realidad⁴³. Esto es, se trata de una

³⁹ Trad. Eggers 1986, p. 433 (la inclusión de las palabras en griego y las cursivas son nuestras); cf. Shorey 1942, p. 362-3. Basándose en este pasaje Dockès establece una correlación entre Estado (fuerte) y esclavismo, consistente en la necesidad de la existencia del primero para la realización del segundo, esto es, las relaciones de explotación esclavistas requieren para su reproducción la represión centralizada y eficaz del Estado, siendo insuficiente la efectuada en forma privada (1984, p. 45-6, 261).

⁴⁰ Trad. Gutiñas Tuñón 1984, p. 33 (la inclusión de las palabras en griego y las cursivas son nuestras); cf. Marchant 1946, p. 24-7.

⁴¹ Cf. Ste. Croix 1988, p. 85-6.

⁴² Por el contrario, diversas tradiciones políticas e historiográficas han juzgado al trabajo servil como el fundamento de la política en el mundo antiguo clásico. De esta manera, autores ligados a una línea de pensamiento conservadora-antidemocrática, como Mitford, elaboraron “el mito de la multitud ociosa” sobre la cual descansaba la democracia ateniense, esto es, los ciudadanos atenienses no trabajaban porque poseían esclavos, lo cual les permitía dedicarse a la política. Por otra parte, el marxismo ha retomado una perspectiva similar: Marx y Engels concibieron a la *pólis* clásica como el Estado de los ciudadanos explotadores de esclavos. Sobre las críticas al “mito de la multitud ociosa”, véase: Wood 2015, p. 5-41.

⁴³ Existen muchos ejemplos que ilustran que las fronteras entre la esclavitud y la libertad podían ser superadas en la práctica más allá de la manumisión de esclavos. Por una parte, hay evidencias de que

ideología y como tal la analizamos, sin adentrarnos —en este trabajo— en las discusiones relativas a su coherencia con la realidad de la sociedad ateniense y romana en sus períodos clásicos⁴⁴. Retomamos la noción de ideología formulada por Paul Ricœur⁴⁵, la cual integra los dos aspectos de este concepto: por un lado, el integrador o positivo elaborado por Geertz⁴⁶, esto es, la ideología es un sistema de símbolos culturales a través del cual la realidad es interpretada y comprendida; por el otro, el

algunos esclavos lograron hacerse pasar por hombres libres. Tal el caso de un esclavo fugitivo, Barbario Filipino, quien, antes de que fuera descubierto, fue elegido para ser pretor (Véase Wiedemann 2005, p. 64-5). Estos casos se dieron particularmente en tiempos de inestabilidad política, y fue una de las razones que llevaron a Augusto a reafirmar las distinciones entre los diferentes grupos de estatus e imponer normas más estrictas para la manumisión (Wiedemann 2005, p. 4). Por otra parte, fueron frecuentes los casos de esclavitud voluntaria, aunque estuvieran prohibidos por las leyes. A saber, por un lado, algunos hombres libres decidían a causa de su extrema miseria venderse como esclavos, esto es, la esclavitud *ad pretium participandum*; por otro lado, había libres quienes paradójicamente —teniendo en cuenta el estatus degradado del *servus*— contemplaban la esclavitud como una forma de promoción social, pues su objetivo era convertirse en *actor* (administrador de los bienes) de un ciudadano rico. Este último caso es el de los esclavos *ad actum gerendum*, y algunos de ellos llegaron a integrar la *familia* del emperador, como por ejemplo Pallas, ministro de Claudio. Un *actor* imperial o privado, pese a su estatus servil, era un personaje importante. Estos dos casos de esclavitud voluntaria son sumamente significativos para los intereses de nuestro trabajo. Solo son referidos por la jurisprudencia, pero no por las fuentes literarias, ya que se trataba de un tema tabú, indecente y peligroso, del cual no convenía hablar porque ponía bajo sospecha la condición de todos los hombres libres (Véase Ramin & Veyne 1981, p. 472, 496). Los esclavos *ad pretium participandum* y *ad actum gerendum* demuestran que pese a la condición deshonrosa de la esclavitud había hombres libres que, ya sea por su extrema pobreza o por su anhelo de ascender, rompían con la ideología dicotómica ciudadanía/esclavitud convirtiéndose por su propia voluntad en esclavos.

⁴⁴ No queremos discutir puntualmente en qué medida esta ideología se aproximaba a la realidad histórica. Para el caso de la Atenas clásica, esto conllevaría a tratar debates tales como la extensión de la posesión de esclavos en el conjunto de los atenienses, cuyas posiciones historiográficas van desde Jameson 1977/8, quien argumenta que la mayoría de los hogares de los granjeros requerían, deseaban y tenían esclavos; al planteo de Wood 1983, quien, por el contrario, sostiene que la mayoría de los hogares atenienses y sus tierras eran trabajadas por los campesinos y sus familias. Esta discusión, además, implicaría dilucidar el grado de distribución y concentración de la tierra entre los atenienses (Hanson 2003, p. 227-232, sostiene que existía una relativa igualdad de posesión de la tierra entre los ciudadanos). Para Roma, dicha cuestión derivaría en el extenso debate relativo al esclavismo (Véase: García Mac Gaw 2015a).

⁴⁵ Ricœur 1994 p. 47-56.

⁴⁶ Geertz 1973, p. 193-233.

negativo, desarrollado por Marx en *La ideología Alemana*⁴⁷, a saber, este sistema simbólico se encuentra condicionado por intereses de clase que actúan distorsionando la realidad, deformándola o simplificándola, con el fin de constituir una expresión idealizada de las relaciones materiales dominantes, y en este sentido la ideología es comprendida como “falsa conciencia” opuesta a la vida social real o realidad entendida como praxis. Ambos aspectos de la ideología, el integrador de Geertz y el negativo o deformador de Marx, son conectados por Ricœur mediante la categoría weberiana de *Herrschaft* (autoridad/dominación)⁴⁸, la cual conduce a la pregunta de qué sistema de autoridad intenta legitimar la ideología⁴⁹.

En el presente trabajo nos apartamos metodológicamente de dos posibles caminos del análisis marxista de lo “ideológico”. A saber, por un lado, el de aplicar rigurosamente el concepto marxista de ideología dominante a la antigüedad clásica; por el otro, el de aceptar la premisa de que el consenso de los dominados a su propia explotación es el elemento fundamental para lograr la cohesión social. A continuación, desarrollamos lo dicho.

En primer lugar, nos distanciamos parcialmente del concepto marxista de ideología dominante⁵⁰, en tanto este no parece aplicarse correctamente al mundo antiguo clásico. A saber, no resulta pertinente concebir al pequeño y mediano campesinado grecorromano como sujeto incorporado ideológicamente (en contra de sus intereses

⁴⁷ Marx 2010, p. 98-9.

⁴⁸ Por el cual una orden de los actores dominantes logra generar el efecto de su cumplimiento voluntario por parte de los subordinados. Véase: Guzzini 2015/6, p. 103.

⁴⁹ Ricœur 1994, p. 56.

⁵⁰ El cual implica que en una sociedad de clases existe una clase dominante que mediante su control de los medios para la producción material ejerce también un control de los medios de producción intelectual. Por consiguiente, las ideas dominantes de una época dada no son más que las ideas de la clase dominante, esto es, la expresión idealizada de las relaciones materiales que sustentan su dominio de clase. La ideología dominante opera penetrando e infectando la conciencia de las clases subordinadas, quienes interpretan su existencia material a través de las categorías elaboradas por la clase dominante. Así, la ideología dominante oculta la explotación de las clases subordinadas, imposibilitando que ellas vean con claridad la vida social real (la praxis), y generando en las clases subordinadas una falsa conciencia. Véase Marx 2010, p. 98-9. Para una crítica a este concepto véase: Abercrombie, Hill & Turner 2015, p. 1, 158, quienes argumentan que la tesis de la ideología dominante, difundida bajo distintas versiones en el marxismo moderno, es empíricamente falsa y teóricamente injustificada, especialmente la suposición esencial de que las clases subordinadas son incorporadas ideológicamente; Scott 1985, p. 314-321.

materiales objetivos) a un conjunto de valores y creencias exclusivo de la aristocracia y unilateralmente elaborado por ella. Más concretamente, en la Atenas clásica, por ejemplo, los valores aristocráticos y sus patrones de conducta se incorporaron a la ideología política democrática sin socavar los valores igualitarios. La difusión de los ideales de la *kalokagathía* (la conducta intachable) y la nobleza de descendencia demuestran, como sostiene Ober, el poder de la ideología popular para apropiarse y resignificar términos que antes implicaban la exclusividad de unos pocos dentro del cuerpo ciudadano, y utilizar en su propio beneficio los patrones de comportamiento aristocrático. Así, la competencia entre los aristócratas por el favor del pueblo fue alentada en función del reconocimiento público de que las masas eran los únicos jueces válidos de sus concursos. De la misma manera, la superior educación, capacidad y riqueza material de la élite eran aceptadas solo en tanto se mostraran beneficiosas para todo el cuerpo ciudadano⁵¹. A tal punto que el autor habla de una imperfecta hegemonía ideológica de las masas sobre la élite⁵².

En suma, la captura y resignificación de valores y comportamientos aristocráticos por parte del *dêmos* en el ámbito político de la democracia y su utilización en beneficio propio nos compele a evitar aplicar *in totus* la tesis de la ideología dominante para la antigua ciudad-Estado, puesto que las interacciones ideológicas entre la élite y las masas parecen tomar la forma de un diálogo complejo. De todas maneras, consideramos pertinente rescatar la idea de deformación u ocultamiento que una ideología puede efectuar sobre las clases subordinadas. Y en este sentido, utilizamos el enfoque de Ricœur en tanto retoma este aspecto como el rasgo más importante del concepto marxista de ideología, integrándolo a su vez en un marco que reconoce la estructura simbólica de la vida social⁵³

En segundo lugar, tomamos otro distanciamiento, en este caso respecto a las diferentes corrientes de análisis que jerarquizan la idea del consenso sobre la coerción como el componente decisivo de la cohesión social⁵⁴. Una de esas corrientes deriva precisamente de estudiosos marxistas. A saber, el concepto de Marx de la ideología dominante ha sido reelaborado por Antonio Gramsci, quien, para el caso específico de

⁵¹ Ober 1989, p. 291-2, 333.

⁵² Ober 1989, p. 332-3; cf. Farrar 2008, p. 8.

⁵³ Ricœur 1994, p. 51-2.

⁵⁴ Véase Astarita 2005, p. 191.

las sociedades capitalistas occidentales, le dio el nombre de *hegemonía*, esto es, la dirección cultural que ejerce la burguesía sobre el proletariado en el ámbito de la sociedad civil, a través de la cultura, la religión, la educación, los sindicatos y los medios de comunicación. Lo cual implica la idea de que el dominio de clase se realiza no tanto por la coerción del Estado sino por el consentimiento de los trabajadores a su propia explotación⁵⁵.

Posteriormente, otros marxistas (Althusser, Miliband, Poulantzas, Habermas y Marcuse), en su intento de acabar con las formas más extremas de determinismo económico se enfocaron en la dominación ideológica concerniente a la “superestructura”, y le dieron a esta última un cierto grado de autonomía, reformulando en formas disímiles el concepto gramsciano de hegemonía. Sin embargo, el resultado fue que muchos de los sucesores de Gramsci, como por ejemplo Althusser, reemplazaron el determinismo económico que querían evitar por el determinismo ideológico⁵⁶.

Nosotros nos separamos de esta tradición analítica según la cual todas las clases dominantes a lo largo de la historia han obtenido el consentimiento de los explotados a su propia explotación, y este consentimiento es más importante para la cohesión social que la coerción. Por ejemplo, Godelier⁵⁷. Entonces, conforme a esta perspectiva, la investigación histórica debe establecer las diferentes formas que dicho consentimiento adquirió. Queremos evitar precisamente un error que ha sido imputado a este enfoque, a saber, la tendencia a sobreestimar la integración de una sociedad a través del consenso de las clases subordinadas obtenido mediante la ideología dominante o hegemonía⁵⁸.

⁵⁵ Anderson 1976, p. 22; Poulantzas 2007, p. 169-171; Scott 1985 p. 315-6. Sobre la historia del concepto de hegemonía y los distintos significados en la obra de Gramsci, véase: Anderson 1976, p. 15-25.

⁵⁶ Scott 1985 p. 315-7.

⁵⁷ Godelier 1989, p. 186, sostiene lo siguiente: “Es necesario, pues, que las ideas sean tenidas por fundamentalmente «verdaderas» por la mayoría de los miembros de una sociedad, por los dominantes lo mismo que por los dominados, para que se conviertan en dominantes [...] Todo poder dominante se compone de dos elementos indisolublemente combinados que le dan su fuerza: la violencia y el consentimiento. Nuestro análisis nos conduce necesariamente a afirmar que, de los dos componentes del poder, la fuerza mayor no es la violencia de los dominantes, sino el consentimiento de los dominados a su dominación”.

⁵⁸ Abercrombie, Hill & Turner 2015, p. 159, señalan que es una debilidad inherente a la tesis de la ideología dominante; Anderson 1976, p. 29; Scott 1985 p. 317.

Pues, la obtención del consenso de los explotados mediante la falsa conciencia de la ideología dominante no parece ser una premisa igualmente válida para todas las sociedades con diferencias de clase. Al respecto, se observan contrastes manifiestos entre el capitalismo y feudalismo. En efecto, como sostiene Astarita (2005, p. 184-192), mientras que en el capitalismo, a partir del hecho de que la explotación no es evidente, adquiriendo la forma de una relación salarial libremente contraída en la cual el obrero aparentemente recibe como remuneración la totalidad del producto de su trabajo, la ideología funciona ocultando la explotación; en el feudalismo, por el contrario, la explotación es flagrante (el campesino la observa como una sustracción periódica de una parte del producto de su trabajo, sea en la forma de corvea o en especie), por consiguiente, la ideología no funciona para ocultarla, sino para justificarla, y hacia este fin se dirige el conocido imaginario de los tres órdenes dilucidado por Duby (1980)⁵⁹. Pero la ideología dominante en la sociedad feudal no determina el comportamiento de todos los sectores sociales, sino principalmente el de su clase dominante organizada estamentalmente, y el margen del consenso de los dominados es muy estrecho, limitándose a la élite aldeana; el campesinado, en cambio, hace caso omiso de la ideología y solo la fuerza del brazo secular garantiza la extracción del plustrabajo⁶⁰.

Con respecto al mundo antiguo clásico, un análisis del consenso de las clases

⁵⁹ Cf. Anderson 1976, p. 30, quien señala que la ideología feudal consiste en la aceptación de la superioridad de una clase dirigente reconocida; en cambio, la ideología en el capitalismo se basa en la creencia de la inexistencia de cualquier clase dominante bajo la forma de la democracia representativa de los ciudadanos.

⁶⁰ Astarita 2005, p. 193; cf. Abercrombie, Hill & Turner 2015, p. 157-8, quienes sostienen que en el feudalismo y en el capitalismo temprano existió una ideología dominante bastante coherente, la cual, sin embargo, no incorporó a las clases subordinadas, sino a las clases dominantes; en el capitalismo tardío, en cambio, sucede lo contrario, esto es, son las clases subordinadas las incorporadas por la ideología, pero no las dominantes. Los autores explican los efectos diferenciales de la ideología dominante sobre las distintas clases en función de la eficacia del aparato de transmisión utilizado para la difusión ideológica. Así, mientras que, en el feudalismo las prácticas religiosas eran a menudo incomprensibles para el campesinado, y en el capitalismo temprano los aspectos ideológicos de la iglesia, el sistema educativo e incluso el lugar de trabajo no lograron un masivo involucramiento de los trabajadores; en el capitalismo tardío, en cambio, si bien su ideología dominante tiene un menor grado de definición y las clases dominantes se encuentran relativamente menos incorporadas, el aparato de transmisión es comparativamente mucho más eficiente, en virtud del desarrollo de los medios de comunicación y un sistema masivo de educación obligatoria, logrando así la incorporación ideológica de las clases subordinadas.

subalternas debe tener en cuenta la gran diversidad de estatus jurídicos, pues, como toda sociedad precapitalista, su organización en órdenes y estamentos conlleva a “una confusión inextricable de los elementos económicos con los políticos, religiosos, etc., en la estructura económica objetiva de la sociedad”⁶¹: ciudadanos, esclavos, metecos, etc. Y a su vez la combinación de estos estatus, puesto que el ciudadano de una *pólis* podía ser al mismo tiempo extranjero en otra. Además, la expansión romana produjo una mayor complejidad, existiendo en el imperio romano una gran variedad de estatus de personas libres, a saber, un hombre podía ser libre y ciudadano de su comunidad, pero sin disponer de la ciudadanía romana, o bien poseer ambas⁶². En este sentido, los sicilianos libres en el s. II a.C. eran *peregrini*, es decir, hombres libres de la provincia de Sicilia, ciudadanos sicilianos, pero carentes de ciudadanía romana⁶³.

Nosotros creemos que un análisis del consenso de los esclavos para garantizar su propia explotación⁶⁴, si bien no carece de sentido, reviste una menor utilidad⁶⁵. Pues, la esclavitud se basa —a nuestro entender— en una relación producida y reproducida fundamentalmente a través del uso de la fuerza, por consiguiente, hay una clara primacía de la violencia sobre el consenso, y en este sentido presenta similitudes con la extracción del excedente de producción del campesino medieval.

En cambio, para el caso de la tensa relación entre los *aristoi* y el *dêmos* dentro

⁶¹ Lukács 2002, p. 109.

⁶² Finley 1964, p. 243; 2003, p. 87.

⁶³ Daremberg & Saglio 1877-1919, p. 389.

⁶⁴ Por ejemplo, Godelier 1989, p. 194-5.

⁶⁵ En la perspectiva de la consecución del consenso entre los esclavos deben comprenderse los siguientes elementos: la manumisión; la concesión de un *peculium* al esclavo; y la creación de lazos emocionales entre el esclavo y el amo producto de la incorporación del primero a la *familia* del segundo. Siguiendo el enfoque de Patterson (1982) sobre la “muerte social” del esclavo, nosotros creemos que esos factores tendrían un lugar si bien no completamente desdeñable, de menor importancia frente al uso de la fuerza o su empleo potencial. Cf. Kudlien, quien destaca el lado agradable de la esclavitud, haciendo hincapié en los sentimientos de afección y lealtad entre esclavos y amos (citado por McKeown 2007, p. 33-4). Por otra parte, entre los medios tendientes a generar el consenso de los esclavos podría incluirse la teoría aristotélica de la esclavitud natural, pues ella sostenía que la esclavitud era también en beneficio de los propios esclavos, partícipes de la razón, pero incapaces de poseerla (Aristóteles, *La Política*, I, 1254b-1255a; García Valdés 1988, p. 58-9). Cabe preguntarse si los esclavos conocían esta justificación teórica y aún más, si la aceptaban. De todas maneras, los esclavos rebeldes de las grandes revueltas tardorrepublicanas evidentemente no creían tener una naturaleza servil.

del cuerpo ciudadano de una *pólis*⁶⁶, cuyo conflicto en ocasiones derivó en abiertos enfrentamientos civiles (*stásis*), la idea del consenso ideológico resulta —con los reparos metodológicos arriba señalados— pertinente, y presenta algunas similitudes con nuestra moderna sociedad en función de la igualdad de los ciudadanos ante la ley (*isonomía*), su participación en el gobierno democrático, y, al mismo tiempo, la existencia de desigualdades sociales⁶⁷. Es decir, la división jurídica e ideológica entre libres y esclavos, que constituía una realidad visible en el mundo antiguo clásico, podía en ocasiones encubrir otras realidades como las diferencias de riqueza y las relaciones de explotación entre ciudadanos ricos y pobres. En este plano reside la utilidad del análisis de lo ideológico, pues, como señala Luporini, la ideología es hablar de la realidad, aunque solo de una parte de ella, y en esto consiste su aspecto encubridor-aparencial⁶⁸.

En la Atenas clásica, por ejemplo, Ober señala que las tensiones generadas por el mantenimiento simultáneo de la desigualdad social y la igualdad política se resolvían en el plano ideológico, mediante una serie de compromisos definidos por la retórica jurídica que borraban la brecha entre las reales desigualdades sociales y el ideal de la igualdad, unificando al cuerpo ciudadano. Para este fin, el discurso público, principalmente el judicial, jugó un rol clave: mediaba entre la élite y las masas y propiciaba una armonía entre ambos sectores, evitando enfrentamientos abiertos⁶⁹.

⁶⁶ Finley 1986a p. 113, señala: “Tanto en Atenas como en Roma [...] hubo una tensión constante entre los líderes de la élite y el populacho, incluso el campesinado”. Para el caso de Atenas véase Ober 1989, p. 294-5, 305. Constituye un lugar común entre algunos eruditos señalar que la “lucha de clases” en el mundo grecorromano no fue entre esclavos y amos, sino entre los ciudadanos ricos y pobres, esto es, entre propietarios y no propietarios de tierras, siendo las consignas “revolucionarias” de los ciudadanos empobrecidos la cancelación de las deudas y la redistribución de la tierra. Véase: Austin & Vidal-Naquet 1986, p. 38-41; cf. Finley 1986a p. 25, 143-5. Por el contrario, Ste. Croix 1988, p. 85, 336-337, considera que hubo una incesante lucha de clases entre explotadores y explotados desarrollada principalmente entre amos y esclavos, y que la lucha entre ricos y pobres en el cuerpo ciudadano es solo la lucha de clases en el plano político, cuyo objetivo era el control del Estado.

⁶⁷ En el caso de la Atenas durante la época clásica, el poder económico de los aristócratas sobre los ciudadanos más pobres derivaba simplemente de la posesión de más y mejores tierras, a partir de lo cual entablaban relaciones de explotación bajo la forma de arrendamiento o de trabajo asalariado estacional, sin implicar ningún estatus jurídico o tributario diferencial. Véase Wood 2015, p. 114-5.

⁶⁸ Luporini, citado por Astarita 2005, p. 73-4.

⁶⁹ Ober 1989, p. 304-5.

Una vez elucidados los reparos metodológicos señalados, consideramos que es relevante indagar sobre tres cuestiones relativas a la ideología dicotómica antigua que contraponía libres con esclavos: en primer lugar, cuál es el antónimo predominante del esclavo, el hombre libre en general, el ciudadano en particular, o más precisamente el amo, es decir, el ciudadano propietario de esclavos; en segundo lugar, qué función cumplía esta ideología, en el sentido de qué sistema de autoridad intentaba legitimar y qué intereses de clase podría ocultar; y, por último, si esta ideología fue ampliamente compartida en la sociedad ateniense y romana en sus períodos clásicos.

Resulta evidente la dificultad de cada uno de los interrogantes planteados. En lo concerniente a la primera cuestión, una respuesta precisa solo podría ser el resultado de una investigación exhaustiva y comparativa de los distintos géneros literarios en Atenas y Roma en sus períodos clásicos, lo cual trasciende la ambición del presente estudio. En líneas generales, se puede decir que los filósofos griegos al igual que los juristas romanos organizan sus ideas en pares de oposiciones mutuamente excluyentes⁷⁰. Pero mientras los primeros tienden a ubicar al amo como la antinomia predominante del esclavo⁷¹, por ejemplo, Aristóteles, *La Política*, 1253b⁷²; los segundos, por ejemplo, Gayo, *Instituciones*, I, 3, 9, hablan del hombre libre, el cual se subdivide en otras categorías.

Creemos que el estudio de Mactoux (1980) puede resultar esclarecedor para dilucidar las primeras dos cuestiones que hemos planteado. En efecto, la autora ha mostrado a través de un análisis sistemático de la palabra δοῦλος (incluyendo su campo lexical asociado y sus pares oposicionales) en el corpus de los oradores áticos del período clásico, que δοῦλος tenía no solo un valor individual en tanto que un bien poseído por su amo, necesario para la οἰκία, sino también -y esto nos interesa en tanto función ideológica- un valor político, colectivo, a saber, era utilizado para la auto-representación de la sociedad ateniense. El vocablo δοῦλος vehiculiza los lazos entre los ciudadanos, sea directamente o por mediación de la πόλις⁷³. Aunque el par oposicional más frecuente es δοῦλος/ἐλεύθερος, el sentido expresado detrás de ἐλεύθερος, término polisémico, refiere a toda la esfera inherente al ciudadano (πολίτης). Es decir, la

⁷⁰ Wiedemann 2005, p. 2.

⁷¹ Hunt 2011, p. 25.

⁷² García Valdés 1988, p. 53.

⁷³ Mactoux 1980, p. 51.

oposición predominante del esclavo en el corpus de los oradores áticos es el ciudadano⁷⁴. La palabra *δοῦλος* entra en la elaboración de una imagen ideal, “contribuant à doter la société d'une unité symbolique par l'évacuation, au plan de l'imaginaire, des antagonismes sociaux”⁷⁵, como, por ejemplo, el existente entre metecos (extranjeros) y ciudadanos atenienses. Esta representación social idealizada, cabe aclarar, es la elaboración de la élite ciudadana, propietaria de esclavos, que se expresa a través de los oradores áticos⁷⁶.

Por consiguiente, con respecto a la primera cuestión, creemos que el análisis de Mactoux (1980) posibilita pensar que la antinomia predominante del esclavo es el ciudadano, si bien los conceptos de libertad y ciudadanía se encuentran estrechamente vinculados.

Con respecto a la función de esta ideología binaria, podemos decir que ella intenta legitimar -en términos del concepto weberiano de *Herrschaft*- el gobierno democrático de los ciudadanos de la *pólis*. Ahora bien, el liderazgo político en la antigua ciudad-Estado (incluyendo aquí el caso de la República Romana) fue monopolizado durante toda su historia por los ciudadanos más ricos⁷⁷, y en este punto podemos observar el aspecto deformador —en sentido marxista— de esta ideología, a saber, las clases dominantes propietarias de esclavos —tal como se observa en los discursos de los oradores áticos— proyectan su relación de propiedad sobre los esclavos al conjunto de los ciudadanos, lo cual permite, en el plano del imaginario, mitigar las tensiones entre los ciudadanos ricos y pobres, creando la imagen ideal de un cuerpo ciudadano homogéneo en contraposición a los esclavos. En este sentido, varios eruditos coinciden en señalar que el contraste entre el esclavo y el ciudadano permitía matizar desde un punto de vista ideológico las relaciones de explotación y las diferencias de riqueza entre los ciudadanos, tendiendo de esta manera a suprimir el conflicto social entre ellos y propiciando empatía y solidaridad por parte de los ciudadanos pobres hacia

⁷⁴ Mactoux 1980, p. 62, 73.

⁷⁵ Mactoux 1980, p. 215; Ober 1989, p. 308, señala que la retórica pública no sólo revelaba la tensión social, sino que fue un medio fundamental para resolverla.

⁷⁶ Mactoux 1980, p. 56; Ober 1989, p. 308. La mayoría de los discursos privados conservados fueron escritos por profesionales, esto es, por logógrafos, a quienes acudían los litigantes de la élite ciudadana.

⁷⁷ Finley 1986a, p. 88.

los más ricos⁷⁸. Esta solidaridad es esperada en el caso de esclavos rebeldes, como vimos precedentemente. La contraposición ideológica entre ciudadanos y esclavos sirve, al menos en cierto grado, para propiciar la *homonomia*, a saber, una condición en la que todos los ciudadanos piensan lo mismo, independientemente de las diferencias sociales y políticas, las cuales se subsumen en una comunidad unificada de interés⁷⁹.

Debe tenerse en cuenta que la dicotomía ciudadano/esclavo es solo una de las representaciones ideológicas de las clases dominantes grecorromanas, y más precisamente es característica del pensamiento democrático⁸⁰. En efecto, al menos para el caso de la Atenas clásica, como señala Hunt, aunque el discurso democrático fuese el dominante, dividiendo a las personas en esclavos y ciudadanos, existían pensamientos extremistas, que, por el contrario, tendían a borrar los límites entre ambas categorías⁸¹. A saber, se puede distinguir, por un lado, en los círculos oligárquicos el pensamiento antidemocrático, que tiende a eliminar la distinción entre esclavos y ciudadanos, pues la principal diferencia —según esta ideología— es entre la élite y todos los demás, la “multitud” (ὄχλος, πλῆθος, etc.), incluyendo en esta última tanto a los ciudadanos

⁷⁸ Véase: Ober 1989, p. 5-6, 27 n. 63; Raaflaub 1983, p. 532; Patterson 1991, p. 80; Farrar 2008, p. 7-8; Hunt 1998, p.132-3; 2011, p. 25; Mactoux 1980, p. 215; Wood 2015, p. 121. Aunque no necesariamente la utilización de esclavos genera *per se* solidaridad entre los libres. Esto depende de la sociedad en la cual la esclavitud se desarrolla. A diferencia de la Atenas clásica, por ejemplo, la élite de los imbangalas de África en el siglo XIX no utilizaba a los esclavos y libertos para que los no esclavos nativos tuvieran sentimientos de solidaridad con ella. Por el contrario, la élite imbangala utilizaba a sus propios esclavos y libertos para que la ayudaran a excluir a los no esclavos nativos del proceso de decisiones cívicas (Véase: Patterson 1991, p. 28.).

⁷⁹ Ober p. 297.

⁸⁰ No es nuestra intención tratar el debate historiográfico existente en relación con los orígenes de la idea de igualdad entre los ciudadanos, que caracteriza a la *pólis* clásica y conforma el fundamento del gobierno democrático. Nos limitamos simplemente a señalar que, en términos generales, existen dos líneas interpretativas. Por un lado, una que sostiene que la noción de igualdad ciudadana proviene de concepciones y prácticas desarrolladas por los aristócratas entre los límites estrechos de su clase, luego derivadas al resto de los ciudadanos; por otro lado, la que afirma que su origen se halla en el imaginario campesino. Véase: Gallego 2009, p. 21-9, quien propone una posición intermedia, tomando elementos de ambas perspectivas. Por otra parte, esta ideología dicotómica que contrapone ciudadanos con esclavos se encuentra en la base de la idealización antigua del campesino y soldado que lucha por su *pólis*, constituyendo uno de los componentes fundamentales de la moderna teoría de la “Revolución hoplita”. Véase: Echeverría Rey 2008.

⁸¹ Hunt 1998, p. 135-8.

pobres como a los esclavos⁸². En efecto, conforme a la mentalidad aristocrática todos los ciudadanos que ofrecieran su trabajo a cambio de un salario estaban en la misma situación que los esclavos, siendo igualmente no aptos para la vida política⁸³. Por otro lado, en el extremo opuesto —si bien las evidencias son escasas— los demócratas radicales parecen haber tenido cierta afinidad por los esclavos.

Por último, quisiéramos abordar la cuestión de la representatividad de esta ideología en el conjunto de la sociedad griega y romana. Es decir, ¿este sistema imaginario compuesto por una rígida división entre ciudadanos y esclavos, elaborado por los propietarios de esclavos, era igualmente compartido por los ciudadanos pobres, carentes de propiedades, esto es, por los *aporoí*⁸⁴? Se trata, pues, de evaluar el éxito de esta ideología. En efecto, como señala Finley con respecto a la “notable unanimidad” existente entre los antiguos griegos y romanos acerca de los criterios de riqueza y pobreza: “La ideología nunca se divide claramente de acuerdo con las líneas de clase; por el contrario, su función, si ha de ser útil, consiste precisamente en cruzar esas líneas [...]”⁸⁵. Por consiguiente, la pregunta a plantear es si la ideología dicotómica esclavitud/libertad cruzó todas las líneas de clase o riqueza en el cuerpo ciudadano.

De nuevo, la pregunta presenta una extrema dificultad. En este caso, no solo por la diversidad en el espacio y en el tiempo, sino además por el problema de la escasez de fuentes que expresen los puntos de vista de las clases oprimidas⁸⁶. Sin embargo, en cuanto concierne a esta cuestión, Hunt señala lo siguiente:

“[...] although the philosophers consider slave and master a natural pair, in popular discourse the opposite of slave was citizen —despite the fact that at least half of the

⁸² Por ejemplo, Jenofonte, *Recuerdos de Sócrates*, I, 2, 6; I, 5, 6. En estos pasajes se considera esclavos a aquellos que cobran un salario.

⁸³ Wood 2015, p. 50-1, 134.

⁸⁴ Sobre el significado, véase: Ste. Croix 1988, p. 173. El término aparece en Diodoro, 36.6: τῶν ἐλευθέρων οἱ ἄποροι, para designar a los libres que saquean a los ricos en la segunda revuelta siciliana. Esta definición general e imprecisa, dada por la versión fociana del texto diodoreo, nosotros la tomamos para aplicarla en forma genérica a los libres que participan en todas las guerras serviles, pues todos tienen en común su situación de pobreza material y libertad jurídica. No obstante, un análisis exhaustivo del elemento libre que participa en cada caso revela distinciones. Analizaremos sus diferencias en el capítulo V.

⁸⁵ Finley 2003, p. 70.

⁸⁶ Véase: Ste. Croix 1988, p. 514-527.

citizen body did not own slaves and artisans sometimes worked next to slaves at identical jobs” (Hunt 2011, p. 25).

Las evidencias provenientes de una serie de fuentes diversas tales como las pinturas de los vasos⁸⁷, las máscaras cómicas y los tribunales de justicia, las cuales podrían expresar ideas del ciudadano común o ampliamente aceptadas, muestran que los atenienses del período clásico no sólo representaban la diferencia entre esclavos y ciudadanos, sino que insistían en señalar la oposición entre ambos⁸⁸.

Si aceptamos como premisa que el teatro se dirige hacia un público amplio y expresa de forma literaria estereotipos sociales aceptados, y tomamos en cuenta la representación de los esclavos en la obra de Aristófanes, se llega a la misma conclusión. En efecto, Vogt sostiene que en las comedias de Aristófanes la clase servil en su conjunto era generalmente despreciada. A menudo los libres podían trabajar junto a los esclavos, pues no había distinciones entre las tareas efectuadas por hombres libres o esclavos. Pero estos últimos eran indefectiblemente degradados ante la mirada del público⁸⁹.

Por consiguiente, para el caso de la Atenas clásica, podemos decir que la ideología dicotómica del ciudadano en contraste con el esclavo se hallaba bastante extendida entre la población ciudadana en general, al menos por cuanto podemos inferir de las evidencias existentes. Es decir, dicha ideología sería relativamente exitosa, pues parece cumplir —en los términos de Finley— su función en tanto atraviesa las diferencias de riqueza en el cuerpo ciudadano.

En lo que concierne a Roma, ¿acaso corresponde el mismo juicio que para la Atenas clásica? Al respecto cabe señalar que, rigurosamente hablando, hubo diferencias en la manera en cómo fue practicada la esclavitud-mercancía, no solo entre Atenas y Roma, sino también en cada *pólis* griega y municipio italiano en particular⁹⁰. En cuanto

⁸⁷ Los esclavos aparecen en el arte ateniense hacia fines del siglo VI a.C. Es la democracia la que creará una iconografía distintiva de la esclavitud. Los esclavos se diferencian por sus cortes de cabello, ropa, sus rasgos brutalizados y su pequeño tamaño. Más concretamente, el esclavo es representado con la talla de un niño, aunque tenga los rasgos de un hombre mayor. Esta diferencia de tamaño apuntaba a resaltar las diferencias entre esclavos y libres. Véase: Himmelmann 1971.

⁸⁸ Hunt 1998, p. 132.

⁸⁹ Vogt 1974, p. 8.

⁹⁰ Wiedemann 2005, p. xiv.

a la comparación entre Atenas y Roma en sus períodos clásicos, existieron, en efecto, unas “sutiles diferencias”⁹¹. Podemos señalar dos que resultan evidentes. En primer lugar, los romanos esclavizaban personas y manumitían esclavos en una escala mucho mayor que los griegos, práctica que le resultaba extraña a estos últimos y que intentó ser explicada por Dionisio de Halicarnaso, *Historia Antigua de Roma*, IV, 24⁹². En segundo lugar, los libertos romanos se convertían en ciudadanos, si bien se les prohibía ciertas actividades, fundamentalmente la carrera política y militar. La manumisión y la concesión de ciudadanía (restringida) a los libertos implican una concepción más inclusiva de la ciudadanía romana que la ateniense y una sociedad más abierta y dinámica, pues los romanos entendían que la clave de la consolidación de su expansión consistía en integrar a los pueblos conquistados, fueran súbditos libres o esclavos⁹³. En efecto, la esclavitud no necesariamente debe ser comprendida como una condición permanente de las personas, sino que puede funcionar como un proceso de integración de *outsiders*. Así sucedió, por ejemplo, en algunas sociedades africanas. Este modelo no tiene aplicación para Grecia, pues los esclavos liberados no adquirían la ciudadanía, sino el estatus de metecos (extranjeros). Pero el caso de Roma presenta algunas analogías con la esclavitud entendida como proceso de integración⁹⁴.

Sin embargo, existe un consenso entre los eruditos⁹⁵ —incluso de diversas corrientes de pensamiento— con respecto al hecho de que la antinomia entre el esclavo y el ciudadano, aun teniendo en cuenta las importantes transformaciones que se produjeron en el transcurso de los siglos y las diferencias señaladas entre Grecia y Roma, permaneció como una ideología fuerte en el pensamiento de los antiguos griegos y romanos, y no solo para la época clásica, sino también durante toda la Antigüedad. En este sentido, citamos a modo de ejemplo a Wiedemann (2005, p. 4):

“Whatever the proportion of slaves who might win their freedom or be transferred to *paramone*-status in Greece, and the degree to which ex-slaves would be integrated into Roman society, this did not alter the universal prejudice felt against slaves by those who were free. The evidence is equally strong for Greece and Rome, at all periods”.

⁹¹ Nuestra traducción, Garnsey 2004, p. 25.

⁹² Alonso y Seco 1984, p. 41-2.

⁹³ Véase: Garnsey 2004, p. 25; Hunt 1998, p. 206-209.

⁹⁴ Wiedemann 2005, p. 2-4.

⁹⁵ Véase: Finley 1975a, p. 81; Ste.Croix 1988, p. 167; Thébert 1989, p. 146; Wiedemann 2005, p. 4.

En efecto, nosotros agregamos que una serie de indicios así lo confirman. A nivel jurídico, por ejemplo, la libertad seguía siendo definida por oposición a la esclavitud, como lo expresa la ya citada sentencia de Gayo (*Instituciones*, I.3.9), quien vivió en el siglo II d.C. Esta será reproducida en los mismos términos por las *Instituciones* que el emperador Justiniano publicó en el 533 d.C. (I.iii.pr.)⁹⁶. A nivel ideológico, también podemos inferir que la dicotomía ciudadano/esclavo seguía siendo importante, al menos esto se percibe a través de una carta de Séneca (*Epístolas Morales*, 47.5) en la cual él discutía contra una opinión expresada en un proverbio que decía así: “Todos los esclavos son enemigos” (*quot servi, tot hostes*)⁹⁷. Es decir, la hostilidad hacia los esclavos, vistos como enemigos, evidentemente era una forma de pensar extendida en su época (siglo I d.C.). El filósofo se oponía a ella, pues la juzgaba como un acto de insolencia de parte de los amos para con sus esclavos, a quienes se debía — según él — tratar con humanidad y admitirlos en la mesa, conforme a los criterios del estoicismo⁹⁸.

En síntesis, la antinomia esclavitud/libertad era muy importante en el pensamiento de los antiguos griegos y romanos durante el período clásico. Los esclavos-mercancía, definidos como cosas (*res*), son unos extranjeros, los “otros” frente a los cuales todos los ciudadanos (tanto los ricos propietarios de esclavos como los pobres artesanos y campesinos) se definen a sí mismos como una unidad. El contraste entre el esclavo y el ciudadano permitía matizar desde un punto de vista ideológico las relaciones de explotación y las diferencias de riqueza entre los ciudadanos, tendiendo de esta manera a suprimir el conflicto social entre ellos. El esclavo era así incorporado a la sociedad como un enemigo interno y permanente, un intruso en el espacio sagrado. Él era el símbolo del enemigo vencido.

1.2. Revueltas serviles y reacciones ciudadanas

⁹⁶ Ste.Croix 1988, p. 167.

⁹⁷ Citado por Hopkins 1981, p. 148; cf. Roca Melia 1986, p. 276, quien traduce el proverbio de la siguiente forma: “tantos son los enemigos cuantos son los esclavos”.

⁹⁸ Sobre el estoicismo de Séneca, véase Gonzales 2013.

Desde esta perspectiva, se puede pensar que existía una hostilidad de parte de los ciudadanos libres hacia los esclavos en general, y particularmente durante las insurrecciones serviles. Así, la historiadora soviética Staerman, si bien reconoce la dificultad de tratar las relaciones establecidas entre cultivadores libres y esclavos debido a la existencia de unos datos raros y contradictorios, afirma que la población libre era en general hostil a los esclavos, y especialmente los campesinos libres, quienes consideraban a los esclavos como unos enemigos⁹⁹. La hostilidad de los campesinos libres hacia los esclavos podía ser despertada por el hecho de que los dueños de las *villae* a menudo arrebatában con la ayuda de sus esclavos armados las parcelas de tierra de sus vecinos pobres; además, los campesinos pensaban que los esclavos rurales eran la causa indirecta de su pobreza. Según Staerman, a medida que ellos perdían sus tierras, estas eran cultivadas por los esclavos. Por otra parte, el crecimiento de la población servil les impedía encontrar empleos como jornaleros o pastores. Las diferencias jurídicas eran generalmente invocadas por los campesinos libres como un factor de diferenciación y de hostilidad, puesto que los libres sometidos por deudas se esforzaban en subrayar que ellos no eran esclavos, pues se distinguían de estos porque conservaban sus derechos¹⁰⁰. Esta hostilidad de los campesinos libres para con los esclavos puede verificarse con el siguiente ejemplo que proporciona la historiadora soviética: en el 198 a.C., en Secia, se rebelaron los esclavos púnicos comprados por los habitantes, pero el pretor, L. Cornelio Léntulo, puso fin al levantamiento servil con la ayuda de los campesinos reclutados sobre el lugar¹⁰¹.

La fuente es Tito Livio, XXXII, 26, 11-2, quien refiere al reclutamiento con el cual se sofocó la revuelta servil en los siguientes términos: “[...] a cuantos encontraba por el campo [el pretor] los obligaba a empuñar las armas y seguirlo, tras pedirles que prestaran juramento. Con esta apresurada leva armó unos dos mil hombres [...]”¹⁰². En este caso, vemos, pues, que la fuerza coercitiva complementaria señalada por Platón y Jenofonte precedentemente, se cumple, si bien los reclutas son en cierta manera compelidos por el pretor a formar la leva¹⁰³. También la revuelta de esclavos que se

⁹⁹ Staerman 1962, p. 25-6.

¹⁰⁰ Staerman 1962, p. 25.

¹⁰¹ Staerman 1975, p. 177.

¹⁰² Villar Vidal 1993, p. 129. Cf. Shaw 2001, p. 70.

¹⁰³ Esto no es un caso excepcional, pues en principio la represión de las incipientes revueltas de esclavos, entendidas como *tumultus*, a menudo era realizada con milicias, en tanto no se combatía contra ejércitos

produjo en Delos como secuela de la primera guerra servil fue aplastada por la intervención activa de los ciudadanos del lugar, como nos informa Orosio V, 9, 5: “[...] en Delos fueron igualmente derrotados *por los ciudadanos (oppidanis)*, que se les adelantaron, *los esclavos que se habían sublevado en otro levantamiento (serui nouo motu intumescentes)*”¹⁰⁴. En ambos casos, el de Secia y el de Delos, las fronteras entre esclavos y ciudadanos se encuentran claramente delimitadas. Los esclavos en rebelión son reprimidos por el conjunto de los libres, conforme a la ideología que los contraponía.

Además, esta hostilidad se expresa —según Staerman— en el movimiento de los Graco, pues la autora señala que sus partidarios eran hostiles a los esclavos, lo cual eliminaba cualquier posibilidad de una idea de alianza con los esclavos por parte de la plebe rural¹⁰⁵.

Son varios los autores que se inscriben en una línea interpretativa según la cual en función de la importancia de la antinomia esclavo/ciudadano, se postula la absoluta impermeabilidad entre los movimientos populares de los libres y los *bella servilia*, pues —según este enfoque— se trataría de dos lógicas completamente diferentes¹⁰⁶.

Empero, pese a todo esto, existen algunas referencias en obras de escritores antiguos (Diodoro Sículo, Plutarco de Queronea y Apiano de Alejandría) que mencionan la participación de algunos hombres libres en las grandes revueltas serviles¹⁰⁷. Más precisamente, estos autores describen que unos libres pauperizados

regulares. También existieron tropas milicianas en las guerras serviles tardorrepublicanas (Diodoro, 34/35.2.18; 36.4; Apiano, *Guerras Civiles*, I, 116). Pero la diferencia entre estas y el caso de Secia es que esta última es reprimida exclusivamente con las tropas milicianas reclutadas sobre el camino y no se observa ni desertión entre los milicianos (como en la revuelta de Espartaco: Apiano, *Guerras Civiles*, I, 116, lo cual probablemente llevara a Craso al establecimiento de una severa medida para reinstaurar la disciplina, a saber, la *decimatio*. Véase: Apiano, *Guerras Civiles*, I, 118), ni libres pobres saqueando a los ricos terratenientes y propietarios de esclavos, como veremos a continuación.

¹⁰⁴ Trad. Sánchez Salor 1982, p. 34 (la inclusión de las palabras en latín y las cursivas son nuestras); cf. Yavetz 1991, p. 39.

¹⁰⁵ Staerman 1975, p. 165.

¹⁰⁶ Por ejemplo, Frezza 1979, p. 325; Utchenko 1978a, p. 87.

¹⁰⁷ Para la primera guerra servil siciliana: Diodoro, 34/35.2.48. Para la segunda guerra servil siciliana, dos fragmentos equivalentes: uno, proveniente del resumen fociano, Diodoro 36.6; el otro, de los *Excerpta Constantiniana*, Diodoro 36.11. Para la revuelta de Espartaco: Apiano, *Guerras civiles*, I, 14, 116-7. Cf. Dumont 1987, p. 278, quien no considera que Apiano, *Guerras civiles*, I, 14, 117 refiera a hombres libres,

realizaron acciones de saqueo a las propiedades de los ricos terratenientes, o se unieron a la banda de esclavos rebeldes, lo cual constituye una contradicción con la lógica de la ideología dicotómica que hemos referido precedentemente. Pero los pasajes son muy breves e imprecisos. Es por esto que el tema es complejo, difícil de resolver y a veces ha sido descuidado por la historiografía moderna (omitiendo su análisis y subestimando su importancia), como lo muestra el caso de Bradley. Por el momento solo queremos argumentar que la participación de los libres en las guerras serviles puede ser estudiada de una forma más fructífera teniendo en cuenta la ideología dicotómica ciudadano/esclavo, pues, es solo en función de ella que podemos comprender cabalmente el carácter problemático de dicha participación. Además, esta ideología quizás nos permita comprender mejor el sentido de la participación de los libres.

Hemos planteado cuatro preguntas fundamentales que actúan como ejes de nuestra investigación y que intentaremos responder: i) ¿realmente participaron hombres libres en las guerras serviles y qué hicieron?; ii) ¿quiénes eran esos hombres libres?; iii) ¿qué relación establecieron con los esclavos rebeldes?; iv) ¿cómo se puede pensar su participación en las revueltas dirigidas por esclavos?

Sin embargo, nuestra principal problemática no se encuentra aislada, sino que está ligada a un conjunto de problemas interdependientes que la historiografía moderna plantea al estudio de las grandes revueltas de esclavos de la Antigüedad. Estos otros problemas historiográficos, o al menos los más importantes, a través de los cuales se puede descomponer analíticamente el tema de las guerras serviles, son los siguientes: las fuentes, los diferentes tipos, su estado de conservación y credibilidad; el carácter de las insurrecciones y la ideología de los rebeldes; la pertinencia de la aplicación de los conceptos “revolución”, “rebelión”, “clase social”, “orden”, “estamento” para la investigación de la praxis violenta de los sectores subalternos; las condiciones económicas de Sicilia; la discusión sobre la dominancia del modo de producción esclavista para la Italia romana; los factores religiosos y nacionalistas de las revueltas; y el bandidismo.

Por consiguiente, no es apropiado abordar el problema de la participación de algunos hombres libres en las revueltas serviles sin ponerlo en relación con otros problemas. Razón por la cual también vamos a tratar algunos de ellos, aunque sin la

sino que se trataría de vocablos peyorativos que designarían al conjunto de los rebeldes; y Plutarco, *Vidas Paralelas*, Craso, 9, 3.

pretensión de exhaustividad. Entonces, nuestro plan de nuestro trabajo se compone de la siguiente manera.

2. Plan de trabajo

2.1. Capítulo I

En el Capítulo I nos ocuparemos del problema de las fuentes para el estudio de las grandes revueltas de esclavos. Nuestro objetivo consistirá simplemente en indicar cuáles son los diferentes tipos de fuentes que disponemos, su estado de conservación y las dificultades y posibilidades que presentan. En segundo lugar, a partir de los principales relatos de los historiadores antiguos, haremos una narración sintética de las guerras serviles tardorrepublicanas a los efectos de constituir una base de datos sobre la cual realizaremos nuestro análisis y fundamentaremos nuestra tesis en los capítulos siguientes.

2.2. Capítulo II

En el Capítulo II vamos a abordar el problema de la credibilidad del relato diodoreo de las guerras serviles puesto que su veracidad ha sido cuestionada por una línea historiográfica que tiende a considerar que las revueltas fueron fundamentalmente levantamientos provinciales contra la dominación romana. La cuestión constituye un asunto muy importante, pues se trata de saber si la información que nos proporciona Diodoro -nuestra principal fuente para el estudio de las dos revueltas sicilianas- es históricamente válida o no. En el caso negativo, las posibilidades para el conocimiento de los hechos se ven fuertemente cercenadas. Razón por la cual nuestra investigación ha comenzado por la “cuestión diodorea”.

En primer lugar, empezamos el capítulo dilucidando la imagen negativa que la filología alemana decimonónica forjó sobre Diodoro, a saber, como un “copista estúpido”. Este juicio se volvió hegemónico en el ámbito académico. A continuación, reconsideraremos la cuestión del método diodoreo a la luz de los estudios recientes de

una corriente que revaloriza y rehabilita a Diodoro y su obra¹⁰⁸. Esta corriente data de fines del siglo pasado a la actualidad. A partir de estos trabajos veremos que muchas de las críticas de la erudición positivista alemana se comprueban falsas, y que sería más correcto contemplar a Diodoro como un compilador inteligente, crítico en el uso de sus fuentes.

En segundo lugar, a la luz de los aportes de la corriente revalorizadora de Diodoro reexaminaremos los argumentos de la línea historiográfica de las guerras serviles que niega credibilidad histórica al relato diodoreo de las revueltas sicilianas. Esta línea interpretativa sostiene que las llamadas “guerras serviles” sicilianas tuvieron fundamentalmente un carácter de levantamientos provinciales contra la dominación romana, razón por la cual rechaza la narrativa diodorea, ya que, si bien Diodoro refiera a la participación de hombres libres, resulta claro que en su relato el rol principal es el de los esclavos. Sostendremos como principal punto de crítica a esta línea historiográfica que muchos de sus argumentos se encuentran vinculados a los prejuicios de la erudición alemana decimonónica (tan negativa para con Diodoro), y que han sido fuertemente cuestionados por los estudios más recientes tendientes a revalorizarlo. Por consiguiente, afirmaremos que no existen razones para desconfiar de la información fáctica que nos brinda Diodoro.

En tercer lugar, nos diferenciaremos del procedimiento habitual de los historiadores de las guerras serviles consistente en estudiar al relato diodoreo de las revueltas sicilianas como una sección *sui generis* de la *B.H.* vinculada directamente a su supuesta fuente, Posidonio de Apamea. Este procedimiento de análisis, ligado a la erudición alemana, que recortaba a la *B.H.* en partes inconexas entre sí en función de las supuestas fuentes que seguía Diodoro, resulta muy cuestionable a la luz de los recientes estudios que rehabilitan al historiador siciliano. No nos adentraremos en la cuestión de cuál o cuáles fuentes fueron utilizadas por Diodoro. En cambio, nuestro enfoque consistirá en estudiar a Diodoro como una fuente en sí misma, pues creemos que un análisis que vincule el relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas con el resto de la *B.H.*, esto es, con el método histórico y los principales intereses de su autor, podría resultar más fructífero, haciendo más verosímiles las interpretaciones modernas sobre las revueltas serviles. Intentaremos desarrollar las posibilidades heurísticas de esta

¹⁰⁸ La historia universal de Diodoro Sículo se intitula *Bibliotheca Histórica*, en adelante la abreviaremos de la siguiente manera: *B.H.*

metodología. En este sentido analizaremos el relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas a partir de tres fuerzas que modelan la narrativa diodorea a lo largo de toda la *B.H.*, proveyéndole unidad temática y estructura, independientemente de las fuentes que utilizara Diodoro en cada parte: “el beneficio” moral para el lector (ὠφέλεια); “el azar”/“la Fortuna” (τυχή); y “el comportamiento moderado” (ἐπιείκεια). De esta manera, vinculado con la noción de beneficio moral para el lector, analizaremos los hechos de la primera revuelta dilucidando cuáles serían los buenos y los malos ejemplos que Diodoro quisiera transmitirle al lector. Trataremos, además, a diferencia de todos los autores, el fragmento Diod. 34/35.2.33 en función de los intereses del mismo Diodoro, y sostendremos que este fragmento es el más esclarecedor a la hora de entender la lógica de las revueltas serviles según el pensamiento diodoreo, y que las dos guerras serviles sicilianas pueden ser explicadas a partir de él.

Posteriormente, habiendo rechazado la línea historiográfica que cuestiona la veracidad del relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas y habiendo sostenido que no existen razones contundentes para desconfiar de la información fáctica que nos brinda el historiador de Agirio, nos enfrentaremos al problema de compatibilizar la presencia de elementos libres en su relato con el predominio de los esclavos rebeldes. Es decir, si Diodoro, conforme a su método histórico empleado a lo largo de la *B.H.*, nos transmite informaciones fieles a sus fuentes, no podemos rechazar *a priori* ni los elementos narrativos centrados en los esclavos —ampliamente mayoritarios—, tal como lo hace, al menos parcialmente, la línea historiográfica que habla de revueltas provinciales, jerarquizando la participación de hombres libres; ni los fragmentos relativos a la participación de estos últimos, tal como hace Bradley (1998). Por consiguiente, si la participación de ambos sectores es aparentemente cierta, cómo conciliarla en la narrativa diodorea.

Abordaremos la cuestión de la siguiente manera. En principio, indagaremos sobre los intereses de Diodoro para que refiriera, aunque sea mínimamente, a las acciones de saqueo de los sicilianos pobres contra los ricos en las revueltas serviles. Luego, realizaremos un análisis exhaustivo de los pares oposicionales en la narrativa diodorea y distinguiremos distintos antagonismos, los cuales revelan un conflicto más complejo que el de una exclusiva revuelta de esclavos. De esta manera, veremos que la dimensión de *stásis* se halla en forma contradictoria con el resto del esquema narrativo, constituido por un conflicto en principio doméstico de esclavos rebeldes contra sus

amos, luego extendido contra la totalidad de los libres, en el cual finalmente interviene el ejército romano.

En cuarto y último lugar, indagaremos sobre los posibles condicionamientos ideológicos de Diodoro que podrían actuar modelando su narrativa. Sugeriremos a modo de hipótesis que la ideología dicotómica ciudadano/esclavo podría haber operado en la narrativa diodorea simplificando los hechos, concibiendo a las revueltas como unas luchas de esclavos rebeldes contra libres, conforme a las barreras jurídicas entre ambos órdenes, y dificultando la cabal percepción de que al interior de los libres existían tensiones que pueden ser descritas en términos de *stásis*. En este sentido retomaremos el enfoque de Hunt (1998) para el caso de la guerra griega durante el período clásico y lo aplicaremos a la narrativa diodorea de las guerras serviles sicilianas.

En suma, a la pregunta principal que guía la investigación del capítulo II responderemos que el relato diodereo de las guerras serviles sicilianas es una fuente histórica válida a partir de la cual puede realizarse el análisis historiográfico moderno. Sostendremos que toda la información que nos brinda Diodoro debe ser considerada correcta *a priori*, a menos que se demuestre lo contrario *a posteriori*, como el error de anacronismo de los caballeros romanos actuando como jueces de los gobernadores salientes. Es en este marco que nosotros continuaremos nuestro análisis, es decir, admitiendo la totalidad de la narración diodorea de las guerras serviles. Creemos que no se debe tomar una parte de su relato para aceptarla/subrayarla o descuidarla/rechazarla en función de los intereses del investigador moderno, como habitualmente se hace en la historiografía de las revueltas serviles (por ejemplo, Bradley en relación con la participación de los libres). El desafío para el historiador moderno es formular una interpretación de las revueltas que dé cuenta de la totalidad de la información factual diodorea, no hacer recortes arbitrarios. Este será nuestro objetivo en los próximos capítulos.

Habiendo aceptado a Diodoro como fuente histórica válida para el conocimiento de las revueltas serviles sicilianas, será momento de trazar un recorrido historiográfico de las diferentes e incluso opuestas interpretaciones que los historiadores modernos han hecho de las fuentes narrativas de las guerras serviles tardorrepublicanas. Pues no solo enfocamos nuestro tema de investigación en el marco del pensamiento clásico y sobre la base de una evaluación crítica de las fuentes, sino también a través de una senda

historiográfica. En efecto, los dos capítulos siguientes (III y IV) son estudios historiográficos.

2.3. Capítulo III

El capítulo III versará sobre la historiografía moderna de las guerras serviles tardorrepublicanas y fundamentalmente sobre la cuestión de la interpretación de las revueltas. Pero también abordaremos algunas cuestiones teóricas vinculadas con la aplicación de conceptos modernos para el estudio de la praxis violenta de los sectores subalternos del mundo antiguo clásico. El capítulo se dividirá en cuatro partes.

En primer lugar, comenzaremos nuestro estudio tratando brevemente el concepto moderno de “revolución” que proviene de la Revolución Francesa. Nos interesa reflexionar sobre esta categoría en tanto ha sido fundamental para el estudio de las guerras serviles.

En segundo lugar, vamos a trazar las principales líneas de la investigación histórica moderna (siglos XIX-XX y comienzos del XXI) sobre las grandes revueltas de esclavos del mundo antiguo. Dividiremos esta sección en tres partes. Primero, trataremos las investigaciones históricas del siglo XIX. Segundo, reconstruiremos la polémica historiográfica entre los historiadores marxistas y los no marxistas en torno a la interpretación de las revueltas, que ha modelado el curso de los estudios históricos durante el siglo XX. Veremos que el enfoque que parte del concepto moderno de “revolución” ha traído efectos perniciosos para la historiografía: por un lado, algunos historiadores soviéticos han forzado la interpretación de las fuentes por motivos ideológicos; por el otro, algunos importantes autores occidentales han considerado las revueltas serviles como episodios menores, carentes de significación, incluso equiparables a la fuga, lo cual tiende a subestimar el impacto y significado que tuvieron en su propia época. Tercero, referiremos a algunas obras de comienzos de este siglo.

En tercer lugar, a partir de un análisis de las fuentes haremos una revisión crítica de ciertos lugares comunes del discurso historiográfico moderno sobre las antiguas revueltas de esclavos: primero, rechazaremos el postulado según el cual los esclavos rebeldes buscaron como propósito de sus revueltas invertir los roles sociales; segundo, reflexionaremos sobre la problemática de los objetivos de Espartaco, haciendo hincapié en que las dificultades derivan de las fuentes; tercero, abordaremos el tópico de la

ausencia de comportamiento “clasista” de los esclavos, no para refutarlo, sino para confirmarlo, pero señalando matices a sus expresiones más extremas. Además, en estos apartados reflexionaremos a través de un diálogo continuo con las fuentes sobre la cuestión de la aplicación de las siguientes categorías de las ciencias sociales: “revolución”, “clase social”, “orden” y “estatus”.

En cuarto y último lugar, vamos a replantear de otra manera el problema de la comprensión del carácter de las revueltas serviles: considerar cuál habría sido su significado en el cuadro de pensamiento de los antiguos griegos y romanos. Resaltaremos otros aspectos que tienden a ser desdeñados por el enfoque que toma como punto de partida el concepto moderno de revolución.

2.4. Capítulo IV

En el capítulo IV delinearemos las principales líneas de la investigación histórica moderna concerniente específicamente a la participación de los hombres libres en las grandes revueltas serviles, tarea que solo podemos desarrollar correctamente luego de haber examinado en el capítulo anterior la historia de la historiografía moderna de las antiguas guerras serviles. Pues, la problemática de la participación de los libres en gran medida revista la forma de un desprendimiento de otras cuestiones que han sido el foco de atención de la mayoría de los historiadores. Razón por la cual este capítulo y el anterior se encuentran estrechamente vinculados desde un punto de vista historiográfico.

Este capítulo se dividirá en cuatro partes. Las tres primeras serán una división de la historiografía moderna acerca de la participación de los libres en las guerras serviles tardorrepublicanas. Veremos que el tema se fue configurando como un problema en sí mismo solo con el transcurso del tiempo, como un derivado de otras preocupaciones. Su problematización se dio fundamentalmente en el siglo XX, pero ya durante el siglo XIX algunos historiadores advirtieron la participación de los libres en las revueltas serviles e incluso definieron su relación con los esclavos rebeldes en términos de “causa común”.

En cuarto y último lugar, con el fin de ordenar los debates, vamos a clasificar a los autores en torno a determinados criterios de corte historiográfico: sus concepciones con respecto a la importancia relativa de la participación de los libres en las revueltas; el tipo de relación establecida entre los esclavos rebeldes y los pobres libres; y las

diferentes explicaciones de la llamada —según algunos estudiosos— “unión” o “causa común” entre ambos grupos.

2.5. Capítulo V

Habiendo comprendido la naturaleza problemática de la participación de hombres libres en las guerras serviles (Introducción General), habiendo visto los diferentes tipos y estados de conservación de las fuentes que disponemos (capítulo I) y argumentado en favor del uso del relato diodoreo como documento válido de información histórica (capítulo II), y luego de haber examinado las principales corrientes historiográficas sobre la interpretación de las revueltas (capítulo III) y específicamente acerca de la relación entre libres y esclavos (capítulo IV), estaremos en condiciones en este capítulo de analizar en profundidad las evidencias antiguas de nuestra principal problemática: la participación de algunos hombres libres en las guerras serviles y la relación que establecieron con los esclavos rebeldes. En este capítulo responderemos a las cuatro preguntas que hemos planteado como ejes de nuestra investigación.

El capítulo se divide en cinco partes. En primer lugar, vamos a demostrar la participación de los hombres libres citando los pasajes correspondientes de las fuentes narrativas; su participación debe ser ante todo verificada, pues hay autores que la omiten. En segundo lugar, analizaremos quiénes eran esos hombres libres desde un punto de vista socioeconómico, jurídico-político y étnico. En tercer lugar, abordaremos el problema de la relación entre los *aporoí* y los esclavos rebeldes. Vamos a realizar nuestro análisis de las fuentes tratando a cada revuelta por separado, razón por la cual esta sección se subdividirá en tres apartados concernientes a cada guerra servil. En cuarto lugar, abordaremos la cuestión de cómo pensar esta participación conjunta de algunos hombres libres y esclavos rebeldes durante las guerras serviles. Nuestro enfoque apuntará a comprender la acción de los *aporoí* en el marco de tensiones civiles preexistentes a las revueltas serviles. Dividiremos esta sección en cinco apartados. Y, en quinto lugar, asentaremos nuestra propia postura historiográfica con respecto a las distintas corrientes de investigación de las guerras serviles y la participación de los libres en ellas.

2.6. Apéndice: Fragmentos y pasajes de las fuentes narrativas sobre la participación de los hombres libres en las guerras serviles

En este apéndice citamos en su lengua original los fragmentos y pasajes de las fuentes que narran la participación de los hombres libres en las guerras serviles, los cuales hemos analizado en profundidad en el capítulo V. El objetivo del apéndice consiste en que el lector pueda cotejar las traducciones modernas que hemos empleado y realizado en nuestro trabajo con los textos originales.

3. Supuestos historiográficos: historicismo y saber por acumulación

El presente trabajo se enmarca en los siguientes supuestos historiográficos. En primer lugar, se inscribe en una perspectiva historicista, pues considera que la escritura de la historia es ella misma histórica, por lo cual cada obra debe ser analizada en función de su contexto de elaboración. Además, como señala Hopkins retomando la conocida sentencia de Benedetto Croce: “Toda historia es historia contemporánea y no solo refleja los prejuicios de las fuentes, sino también los intereses y conceptos actuales” (Hopkins 1981, p. 5). En efecto, nuestro principal interés reside en la participación de hombres libres en las guerras serviles y en su relación con los esclavos rebeldes. Pero ese hecho histórico se encuentra mediado por dos tipos de condicionamientos ideológicos que vamos a tener en cuenta a lo largo de nuestro trabajo: por un lado, la(s) ideología(s) de nuestras fuentes, las cuales, como veremos fundamentalmente con Diodoro en el capítulo II, no son simples descripciones de los acontecimientos, sino que se hallan condicionadas por distintos intereses e ideas que modelan las narrativas de los escritores antiguos; por el otro, las ideologías de los historiadores modernos, quienes a partir de los intereses y posturas político-historiográficas de su propia época han modelado el conocimiento histórico de las grandes revueltas serviles tardorrepublicanas. Filtrar ambos tipos de ideologías (antiguas y modernas) para acceder en algún punto al conocimiento de los hechos no resulta nada sencillo, pero cuanto menos debemos tenerlas presentes en la creencia de que, en cierta medida al menos, podremos conocer algunos aspectos significativos de ese pasado lejano. Nuestro trabajo consistirá en una investigación tanto primaria como secundaria, puesto que realizaremos un análisis de las fuentes, el cual será a su vez

encuadrado en el marco de una revisión de la historia de la historiografía sobre nuestro tema de estudio.

Pero el hecho de contemplar cada escritura histórica en una perspectiva historicista no solo aplica a los trabajos ajenos, sino también al nuestro. No resulta fácil explicitar los condicionamientos históricos de los intereses y enfoques que modelan nuestra propia empresa. Sin embargo, un síntoma de nuestra época se manifiesta con total claridad, a saber, el sentimiento de incertidumbre y preocupación por el futuro cercano, que Hobsbawm, en su visión del porvenir del tercer milenio expresó de la siguiente manera:

“Vivimos en un mundo cautivo, desarraigado y transformado por el colosal proceso económico y técnico-científico del desarrollo del capitalismo que ha dominado los dos o tres siglos precedentes. Sabemos, o cuando menos resulta razonable suponer, que este proceso no se prolongará *ad infinitum*. El futuro no solo no puede ser una prolongación del pasado, sino que hay síntomas externos e internos de que hemos alcanzado un punto de crisis histórica [...] Nuestro mundo corre riesgo a la vez de explosión y de implosión, y debe cambiar. No sabemos a dónde vamos, sino tan solo que la historia nos ha llevado hasta este punto [...] Sin embargo, una cosa resulta clara: si la humanidad ha de tener un futuro, no será prolongando el pasado o el presente” (2007, p. 576).

En efecto, vivimos en un momento complejo que puede ser descrito en términos de crisis. Y una crisis que también abarca ideologías. Por un lado, la disolución de la URSS a fines del siglo pasado expuso el fracaso del socialismo soviético; por el otro, las políticas neoliberales han sido incapaces en muchos países de generar condiciones de vida aceptables para millones de personas sumidas en la pobreza, desempleo y/o precarización laboral. A su vez, algunos sectores de la economía mundial se muestran competitivos explotando fuerza de trabajo en condiciones que han sido definidas como “modern slavery”. Más precisamente se estima que en la actualidad aproximadamente 45,8 millones de personas se encuentran bajo alguna forma de “esclavitud moderna” en 167 países del mundo, pero en su mayor parte en India, China, Pakistán, Bangladesh y Uzbekistán¹⁰⁹.

Por otra parte, en varios países del mundo actualmente una porción de sus electorados apoya medidas de flexibilización laboral o reformas jubilatorias que actúan

¹⁰⁹ Véase: *The Global Slavery Index 2016*.

a desmedro de las conquistas obtenidas por el movimiento obrero décadas atrás. Se trata de políticas cuyo intento de legitimación consiste, parcialmente al menos, en presentarlas como medidas en beneficio de todos los ciudadanos; lo cual puede ser interpretado en términos del concepto de ideología dominante o hegemonía cultural, y la importancia que esta reviste para la cohesión social en el capitalismo tardío, según el enfoque de algunos estudiosos¹¹⁰. En este sentido, en una parte de nuestro trabajo hablaremos de una ruptura ideológica de un sector de las clases subalternas libres durante las guerras serviles tardorrepúblicas. Creemos que, como señala Ste. Croix (1988, p. 11), se puede aprender mucho estudiando cuidadosamente el mundo antiguo y contemporáneo, teniendo en cuenta, desde luego, sus significativas diferencias. Pero precisamente el análisis del comportamiento ideológico de los ciudadanos pobres en contextos de *isonomía* con algún tipo de gobierno democrático y la existencia simultánea de desigualdades sociales, constituye una similitud interesante para estimular una reflexión comparativa.

En segundo lugar, partimos del supuesto de que la Historia es una disciplina que crece fundamentalmente por acumulación antes que por ruptura de paradigmas o revoluciones del conocimiento. En este sentido, veremos a lo largo de nuestro trabajo distintos autores y corrientes historiográficas, pero aun cuando no coincidamos en mucho o en poco con varios de ellos, esto no significa que sus contribuciones carezcan de todo valor y deban ser desdeñadas, lo cual constituye una actitud bastante frecuente en la historiografía moderna de las guerras serviles. Tómese a modo de ejemplo el desprecio de muchos autores por la investigación soviética, si bien buena parte de ella careció de sustento empírico; o la actitud etnocéntrica —si se nos permite la expresión— de algunos autores angloparlantes, consistente en citar casi con exclusividad trabajos escritos en su propia lengua, marginando a un lugar secundario las producciones en otros idiomas (hecho que se advierte con claridad simplemente al leer la bibliografía de sus obras). Por el contrario, nosotros nos hemos esforzado por, en la medida de nuestras posibilidades, limitaciones y recursos, abarcar cuanto más pudimos de la vastísima historiografía de las guerras serviles, independientemente de las perspectivas ideológicas, países o lenguas. Puesto que, a nuestro modo de ver, dos consideraciones son fundamentales. Por un lado, como dijo Paul Veyne, “pour caractériser la valeur d’un historien, sa richesse d’idées et son aperception des nuances

¹¹⁰ Abercrombie, Hill & Turner 2015, p. 157-8.

comptent-elles beaucoup plus que sa conception de l'histoire"¹¹¹. Por el otro, parafraseando a Ste. Croix (1988, p. 122), el avance de nuestra disciplina se trata en gran medida de “subirnos a los hombros de enanos”¹¹², pues creemos que todos los autores y enfoques han contribuido, aunque en grados desiguales, al conocimiento de los hechos, aportando cosas útiles. De este modo, no resultará extraño que en ocasiones rechacemos el esquema de pensamiento o el argumento principal de una línea historiográfica, pero recuperemos de ella ciertos aspectos que nos resulten pertinentes. Finalmente, nosotros esperamos que nuestro trabajo también pueda aportar un peldaño más en esta tarea colectiva de elevar el conocimiento histórico.

¹¹¹ Veyne 2010, p. 299.

¹¹² La imagen del intelectual subido en los hombros de gigantes (los grandes hombres del pasado) que le permiten ver más lejos no es original de G.E.M. de Ste. Croix sino de Bernardo de Chartres y fue recogida por su discípulo Juan de Salisbury en su *Metalogicum* (III, 4) del año 1159. La frase fue repetida posteriormente por muchos otros desde Isaac Newton en adelante. Pero Ste. Croix la reformula en términos de los “hombros de enanos” en el sentido de que incluso los pequeños aportes contribuyen al avance del conocimiento.

CAPÍTULO I

Las fuentes para el estudio de las guerras serviles y la narración de los hechos

“Ce sont les vainqueurs qui écrivent l’Histoire”.
George Orwell, 1984.

“tutto quanto sappiamo di Spartaco lo dobbiamo a quel che hanno ricordato di lui i suoi mortali nemici”.
Aldo Schiavone (2012, p. vii).

Introducción

En este capítulo vamos a abordar la problemática de las fuentes para el tema que investigamos en el presente trabajo. Nuestro objetivo consiste simplemente en indicar cuáles son los diferentes tipos de fuentes que disponemos y su estado de conservación, señalando además las dificultades y posibilidades que presentan. La primera parte del capítulo estará consagrada precisamente a esa tarea. En segundo lugar, a partir de los principales relatos de los historiadores antiguos, haremos una narración sintética de las guerras serviles tardorrepublicanas a los efectos de constituir una base de datos sobre la cual realizaremos nuestro análisis y fundamentaremos nuestra tesis en los capítulos siguientes.

1. Las fuentes para el estudio de las guerras serviles

Ante todo, hay que decir que lamentablemente no tenemos textos escritos por los mismos esclavos. Las fuentes literarias que conservamos fueron escritas por la clase dominante. Este es el punto de vista de los amos, hostil a las revueltas de esclavos (Bradley 1998, p. 31-2), más allá de que el estoicismo se encuentre presente en algunas fuentes, por ejemplo, en Diodoro, abogando por un trato justo a los esclavos. Sin embargo, la hostilidad a la revuelta servil es manifiesta en su descripción negativa de los líderes, como veremos en el capítulo II. Por lo tanto, la distorsión y la parcialidad en el registro histórico debe ser tenida en cuenta desde el principio: se trata de un factor

muy importante para entender algunas limitaciones y problemas historiográficos, en especial el programa y la ideología de los rebeldes -que vamos a discutir en el capítulo III. En este sentido, las fuentes que conservamos de las guerras serviles se ajustan al espíritu de la sentencia de Orwell en *1984* y a la declaración de Schiavone con respecto a Espartaco, cuyas citas figuran en el encabezado del presente capítulo. Tampoco tenemos textos contemporáneos, pues todas las fuentes escritas que han llegado hasta nosotros son de naturaleza derivada (Bradley 1998, p. 133; Dumont 1987, p. 198).

Disponemos de tres tipos diferentes de fuentes para el estudio de las grandes revueltas de esclavos de la Antigüedad Clásica. En primer lugar, breves alusiones que recuerdan la existencia de las guerras serviles. En segundo lugar, las fuentes arqueológicas, entre las cuales se encuentran: las numismáticas (las monedas acuñadas por el rey esclavo de la primera revuelta siciliana y la moneda romana que conmemora la victoria de Manio Aquilio, el vencedor de la segunda revuelta siciliana); los proyectiles de los esclavos rebeldes de la segunda revuelta siciliana y de Lucio Calpurnio Pisón de la primera; el *elogium* de Polla; y un mural hallado en Pompeya sobre Espartaco. En tercer lugar, las narrativas de las guerras serviles escritas por los autores griegos Diodoro Sículo, para el caso de las revueltas sicilianas; Plutarco de Queronea y Apiano de Alejandría, los principales escritores para la revuelta de Espartaco¹¹³. Floro (2.8.20) y Orosio (5.24.1-8; 18-19) también escribieron sobre la revuelta de Espartaco, no obstante, a nuestro juicio, si bien sus textos no deben ser descuidados, presentan una menor importancia frente a los relatos relativamente más extensos de Plutarco y Apiano¹¹⁴. A continuación, tratamos por separado estos distintos tipos de fuentes.

1.1. Breves alusiones que recuerdan la existencia de las guerras serviles

Se trata de pequeñas referencias que aluden a las guerras serviles sea en obras de varios autores, o en las *Verrinas* de Cicerón¹¹⁵, o en los trabajos de retóricos,

¹¹³ Salles 2005, p. 7; Stampacchia 1976, p. 11; Schiavone 2011, p. 113.

¹¹⁴ Cf. Le Bohec 2016, p. 22-5, quien pone en un pie de igualdad la información provista por Salustio, Floro, Plutarco, Apiano y Orosio.

¹¹⁵ Sobre las *Verrinas*, véase: Dubouloz & Pittia (dir.) (2007).

compiladores y abreviadores¹¹⁶. Si bien en ocasiones proporcionan información relevante sobre algunos aspectos concretos, resultan de una utilidad secundaria (Dumont 1987, p. 198-9).

1.2. Las fuentes arqueológicas

Se han descubierto distintos soportes materiales que datan o refieren a las guerras serviles tardorrepublicanas, sean monedas, proyectiles de plomo, una inscripción en piedra y un mural en Pompeya.

1.2.1. Las monedas acuñadas por el rey Euno-Antíoco

Solo en el caso de la primera revuelta servil siciliana disponemos de fuentes numismáticas elaboradas por los esclavos rebeldes. Se trata de cuatro tipos de series monetarias de bronce que fueron acuñadas por el rey Euno-Antíoco. Estas monedas se diferencian por las distintas imágenes de dioses cuya identificación no es segura en todos los casos, pero se cree que serían Deméter, Dioniso o Heracles, Zeus y probablemente Ares. La emisión más significativa, sobre la cual se ha enfocado la

¹¹⁶ Para la primera guerra servil siciliana: Estrabón, *Geografía*, 6.2.6-7; Cicerón, *Verrinas*; T. Livio, *Períocas*, 56, 58, 59; L. Floro 2.7.1-8; Ateneo de Náucratis, *El Banquete de los eruditos*, 12.542b; S. Frontino, *Estratagemas* 4.1.26; Valerio Máximo, *Hechos y Dichos Memorables* 2.7.3, 2.7.9, 3.7.3, 4.3.10, 6.9.8; Orosio, *Historias*, 5; Apiano, *Guerras Civiles*, 1; San Agustín, *La Ciudad de Dios*, 3.26; Plutarco, *Vidas: Sila*. Para segunda guerra servil siciliana: L. Floro, 2.7.9-12; Dión Casio, *Historia de Roma*, libro 27, fragmento 101 [93.1-3], fragmento 104 (93.4); Ateneo de Náucratis, *Banquete de los Eruditos*, 6.272 d-f; Cicerón, *Verrinas*, 2.2.54(136), 2.3.26(66), 2.3.54(125), 2.5.2(5), 2.5.3(7), 2.5.3(8), 2.5.4(10), 2.5.6(14), 2.5.47(124); Apiano, *Guerras Mitridáticas* 12.9.59, *Guerras Ibéricas*, 99; Orosio, *Historias*, 5.15.22. Para la guerra de los gladiadores: César, *La Guerra de las Galias*, 1.40.5-6; Cicerón, *Verrinas* 2.5.1.1, 2.5.2.5, 2.5.6.14, 2.5.15-16(39-42), 2.5.62(161), 2.5.63(164), *En Defensa de la Ley Manilia*, 28, 30, *En Defensa de Sestio*, 67, *Pis.*, 58; Salustio, *Historias*, libro 3, fragmento 90, 91, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 102, 106, libro 4, fragmento 20, 21, 22, 32, 41; Ateneo de Náucratis, *Banquete de los Eruditos*, 6.272 ss.; Diodoro Sículo 38-39.21-1; T. Livio, *Períocas*, 95, 96, 97; Veleyo Patérculo, *Historia Romana*, 2.30.5-6; Plinio, *Historia Natural*, 15.38.125, 33.14.49; Frontino, *Estratagemas*, 1.5.20, 1.5.21, 1.5.22, 1.7.6, 2.4.7, 2.5.34; Tácito, *Anales*, 3.73, 15.46; L. Floro 2.8.20; Apiano, *Guerras Mitridáticas*, 109; Orosio, *Historias*, 5.24.1-8, 18-19; San Agustín, *La Ciudad de Dios*, libro 3. 26.

mayoría de los autores y cuya crítica es unánime en el reconocimiento de la deidad representada, es la que porta la efigie de Deméter de Enna. Existen tres ejemplares de esta emisión (Sánchez León 2004, p. 137). Nosotros utilizamos uno de estos, la figura 1 de nuestro trabajo¹¹⁷, perteneciente a la colección del Museo Británico N° 1868,0730.156:



Esta moneda es un pequeño bronce de 3,43 g., que tiene sobre el anverso: la cabeza velada de Deméter en perfil derecho y una corona de espigas. Sobre el reverso: una espiga y la inscripción a ambos lados BACI sobre la derecha y ANTIO sobre la izquierda; es decir, *basileus Antiochos* (“rey Antíoco”). La moneda es comprensible en el contexto de las tierras fértiles del sudoeste siciliano¹¹⁸.

Esta serie monetaria es muy significativa para la comparación con las fuentes escritas, puesto que, por un lado, ella constituye uno de los pocos registros elaborados por los mismos esclavos rebeldes que ha llegado hasta nosotros; por el otro, ella es portadora de la propaganda rebelde, esto es, expresa la manera en la que el rey Euno-Antíoco deseaba ser visto. Sin embargo, resulta imposible reconstruir toda la historia de la primera guerra servil únicamente con monedas¹¹⁹. Trataremos con detalle el significado de esta serie monetaria en los capítulos II y V.

1.2.2. La serie monetaria conmemorativa de la victoria de Manio Aquilio¹²⁰

¹¹⁷ Tomada de Ghey & Leins (eds.) 2010.

¹¹⁸ Véase: Manganaro 1967, p. 215; Verbrugge 1974, p.53; Morton 2009, p. 85; Sánchez León 2004, p. 137.

¹¹⁹ Cf. Morton 2009; 2012.

¹²⁰ Tomada de Ghey & Leins (eds.) 2010; Colección del Museo Británico N° R.8578.



Se trata de una serie monetaria acuñada aproximadamente hacia el 70 a.C., después de la guerra de Espartaco, por Manio Aquilio, uno de los responsables de fabricar monedas para el Estado romano y nieto del cónsul y procónsul homónimo que acabó con la segunda guerra servil siciliana. La moneda conmemora la victoria de Aquilio sobre los esclavos rebeldes. En el anverso se lee la inscripción *Virtus*; sobre el reverso el nombre del acuñador: “Manio Aquilio, hijo de Manio, nieto de Manio”, con una figura de una mujer personificando a la provincia romana de Sicilia (Shaw 2001, p. 116). Esta moneda, a nuestro entender al menos, si bien no carece de valor, resulta de una utilidad absolutamente marginal para el estudio de la segunda guerra servil, y suele ser ignorada por los especialistas en su tratamiento de las revueltas.

1.2.3. Los proyectiles de los bandos beligerantes

Se han descubierto en Sicilia numerosos ejemplares de una serie de fundiciones de plomo utilizadas como proyectiles arrojados con resorteras (σφενδόνας) durante las guerras serviles. Algunos de estos misiles de plomo poseen inscripciones, haciendo referencia a los generales, a los dioses invocados o bien contienen algunas expresiones bromistas¹²¹.

Para el caso de la primera guerra servil no se disponen de proyectiles de plomo del ejército rebelde, sino solo ejemplares de las tropas romanas. En efecto, ha sido descubierto en Enna un proyectil con el nombre “L. Piso L.f./co(n)s(ul)”, que referiría a Lucio Calpurnio Pisón, cónsul en el 133 a.C., derrotado por los esclavos rebeldes. Por otra parte, existe otro ejemplar con la inscripción “LEN” sobre un lado, adornado con la

¹²¹ Sobre los proyectiles de plomo de las guerras serviles sicilianas, véase Manganaro 1982, p. 240-3, cuyo análisis seguimos en el presente apartado.

espina de un pez en el otro lado, que haría referencia a (*Cornelius*) *Len(tulus)*, pretor en Sicilia, quien también fue derrotado por los esclavos rebeldes.

Para el caso de la segunda guerra servil se descubrieron proyectiles de plomo pertenecientes al ejército rebelde. Se distinguen entre estos un grupo caracterizado por la aclamación Νίκη (Νίκα) seguida por el nombre en genitivo de una de las siguientes divinidades (Μάτηρ, Ἡρακλῆς, Ζεὺς, Ἄρτεμις, Ἀθήνα) o de Ἀθηνίων y en dos ejemplares de Σῶς en uno, de Τρύφων en el otro. Los primeros muy probablemente están relacionados con las operaciones de guerrilla guiadas por Atenión, identificado con uno de los líderes de la segunda revuelta servil siciliana. A su vez, los proyectiles con las inscripciones Σῶς y Τρύφων se refieren al otro líder de los esclavos rebeldes, que Diodoro (36.7.1) denomina Σάλουιος (*Salvius*), quien al asumir como rey se da el nombre de Τρύφων. El valor de estas fuentes reside en que confirman los nombres de los líderes rebeldes dados por Diodoro.

1.2.4. El *elogium* de Polla (*CIL I². 638*):

VIAM FECEI AB REGIO AD CAPVAM ET | IN EA
 VIA PONTEIS OMNEIS MILIARIOS | TABELARIOSQVE POSEIVEI
 HINCE SVNT | NOV CERIAM MEILIA LI CAPVAM XXCIII | MVRANVM
 LXXIII COSENTIAM CXXIII | VALENTIAM CLXXX AD FRETVM
 AD | STATVAM CCXXXI REGIVM CCXXXVII | SVMA AF CAPVA
 REGIVM MEILIA CCCXXI | ET EIDEM PRAETOR IN | SICILIA FVGITEIVOS
 ITALICORVM | CONQVAEISIVEI REDIDEIQVE | HOMINES
 DCCCCXVH EIDEMQVE | PRIMVS FECEI VT DE AGRO POPLICO |
 ARATORIBVS CEDERENT PAASTORES | FORVM AEDISQVE POPLICAS
 HEIC FECEI¹²².

Durante el Renacimiento se descubrió en la localidad italiana de Polla (en la antigua Lucania) una inscripción romana en piedra que celebra al constructor, un cónsul, del camino que unía Capua a Rhegium. El *elogium* informa que su autor, cuando actuaba como pretor en Sicilia, devolvió 917 esclavos fugitivos a sus amos italianos.

¹²² Tomado de Wiserman 1964, p. 30.

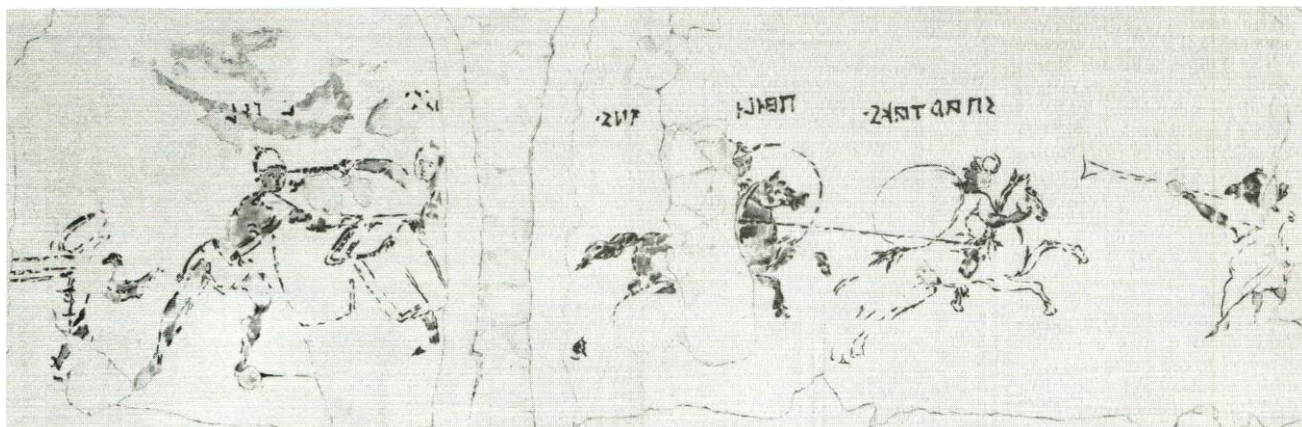
Además, dice que él fue el primero en Italia en tomar tierra de los pastores y darlas a los agricultores. Finalmente, se indica que él construyó el foro y los edificios públicos del lugar. Pero falta la primera fila, en la cual se encontraba el nombre de su autor, que en consecuencia es desconocido para nosotros. Desde su descubrimiento hasta la actualidad varios eruditos han esbozado distintas hipótesis sobre la autoría del *elogium*: desde el Renacimiento hasta *circa* el 1800 se creía que la inscripción refería a Manio Aquilio (cónsul en el 101 a.C.); posteriormente, Mommsen identificó al autor con Publio Popilio Lenas (cónsul en el 132 a.C.); luego Bracco argumentó por Tito Annio Lusco (cónsul 153); después Wiseman (1964) ha sugerido a Tito Annio Rufo (cónsul en el 128 a.C.); y Verbrugghe (1973, p. 33) argumenta por Apio Claudio Pulcro (cónsul en el 143 a.C.)¹²³ La cuestión de la autoría del *elogium* de Polla es relevante para nuestros fines en tanto según algunas argumentaciones podría constituir una fuente para la primera guerra servil. En efecto, mientras que la hipótesis renacentista de Manio Aquilio que referiría a la segunda revuelta servil siciliana ha sido dejada de lado por los eruditos modernos, tanto la argumentación de Mommsen como la de Wiseman apuntan a considerar que el *elogium* de Polla refiere a hechos vinculados a la primera guerra servil o al bandidismo de los esclavos pastores que la precedió. A saber, por un lado, Mommsen sostiene que la inscripción alude a Popilio, quien habría sido pretor de Sicilia *c.* el 135 a.C., por lo cual el historiador alemán pensó que la segunda parte de la inscripción -la devolución de 917 esclavos a propietarios italianos- habla de una acción tomada por Popilio contra el bandidismo de los esclavos, que constituye el prelude de la primera guerra servil; por el otro, Wiseman señala que Tito Annio Rufo podría haber sido pretor en Sicilia durante o inmediatamente después de la primera guerra servil y el *elogium* de Polla haría referencia a su intervención en ese contexto. Es en función de ello que algunos editores modernos clasifican al *elogium* de Polla entre las fuentes de la primera revuelta de esclavos en Sicilia (por ejemplo, Yavetz 1991, p. 43-4).

No es nuestra intención en el presente trabajo tratar de resolver la secular discusión sobre la autoría del *elogium* de Polla. Simplemente nos limitamos a resaltar dos reparos para su utilización como fuente de la primera guerra servil: en primer lugar, no es absolutamente seguro que ella refiera a la primera guerra servil o al bandidismo que la precedió, no obstante, es cuanto menos una posibilidad; en segundo lugar, las

¹²³ Sobre las distintas hipótesis con respecto a la autoría del *elogium* de Polla, véase: Verbrugghe 1973, p. 25-6; Wiserman 1964, p. 30-1.

dudas no solo conciernen a su autoría-datación, sino también a su contenido, pues no resulta claro si los esclavos capturados en Sicilia eran de propietarios italianos que residían en la isla o bien en la península itálica¹²⁴; en este último caso los esclavos se habrían fugado de Italia y habrían viajado a Sicilia, donde fueron capturados por el pretor.

1.2.5. La pintura pompeyana sobre Espartaco:



(Tomado de Strauss 2012, p. 160)

Hasta el momento prácticamente no se han descubierto fuentes arqueológicas concernientes a la rebelión de Espartaco. Una de las excepciones la constituye esta pintura encontrada en 1927 en una casa de Pompeya. La pintura data de aproximadamente el 70 a.C. y está compuesta de dos escenas. La de la derecha representa la persecución de un jinete a otro. Frente al perseguido aparece un personaje con una tuba o trompa, que ha sido interpretado como un músico romano que daría alerta de la llegada de los jinetes al campamento. Se hallan además inscripciones en osco, escritas de derecha a izquierda. Por un lado, sobre el jinete perseguido dice SPARTAKS (“Espartaco”); por el otro, sobre el perseguidor, dice PHILI(CS) ... NS, que puede ser traducido como “Felix Pompeyano” o “Felix de Pompeya”.

Por otra parte, en la escena izquierda, distanciada de la anterior, se encuentran dos hombres luchando que podrían ser gladiadores o soldados, con una pequeña estructura a su izquierda que probablemente sea un altar. Esta escena quizás no tenga

¹²⁴ Esta última es la interpretación de Verbrugge 1973, p. 26, 29-30, quien argumenta contra la utilización del *elogium* de Polla como fuente de la primera guerra servil.

relación directa con la escena de la derecha, pudiendo pertenecer a una pintura distinta. La cuestión no resulta clara.

Las interpretaciones de los eruditos modernos han sido diversas. La diferencia fundamental reside ante todo entre quienes consideran que la pintura refiere a Espartaco, en virtud del nombre escrito en osco (*Spartaks*) y la proximidad espacial de Pompeya con el lugar donde comenzó la rebelión de Espartaco (el *ludus* de Capua y el Vesubio); y quienes piensan que no. Pero, a su vez existen otras divergencias.

Mišulin interpretó que el mural pompeyano no solo habla de Espartaco, sino de su muerte y de su asesino. A saber, el historiador soviético entendía que la pintura refiere a la batalla final en la cual muere Espartaco, y confirmaría la narración de Apiano (*BC*. 1.14.120), según la cual comenzó la contienda a caballo (la escena derecha) y murió de rodillas en la escena izquierda, en manos de Felix de Pompeya, a quien Mišulin le adjudicó la categoría de centurión romano (1952, p. 82-3)¹²⁵.

Otros autores (como Shaw y Fields) también consideran que la pintura refiere a Espartaco, pero no se trata de su asesino, sino que su autor sentiría cierta simpatía por él, en función de la procedencia social baja del pintor, pues el grafito era un arte predominantemente popular y además la lengua osca, que probablemente era la hablada por la capa más humilde de la ciudad; por otro lado, otros autores (como Beard, Pesando y Kolendo) creen que el mural refiere simplemente a algún tipo de combate gladiatorio y a un gladiador llamado Espartaco, pero sin que tenga que ver necesariamente con el líder de la tercera guerra servil¹²⁶.

Por su parte, Posadas (2015, p. 48), en un estudio reciente, sostiene que la traducción de la inscripción osca es “Espartaco - afortunado Cosinio” y que la pintura se relaciona con un episodio concreto de la revuelta de los gladiadores, a saber, la persecución de Espartaco al pretor Cosinio en el 73 a.C. relatada por Plutarco (*Vida de Craso*, 9.5-6). Según Posadas, la importancia del mural estriba en lo siguiente:

“apoya la versión de Salustio de la que toma su relato Plutarco, da una idea de las armas de Espartaco (escudo circular y lanza), y es un testimonio de que los samnitas y oscos

¹²⁵ Cf. Guarino 1979, p. 88-9, quien descrea que Felix de Pompeya haya sido el asesino de Espartaco.

¹²⁶ Véase Posadas 2015, p. 46.

—pues en dicho lenguaje está escrita la inscripción— estaban en minoría en la ciudad y apoyaban a Espartaco en su lucha contra Roma”¹²⁷.

Nosotros consideramos interesante la interpretación de Posadas. De todas maneras, si bien la pintura pompeyana no carece de significación, su identificación con Espartaco es solo una posibilidad, y en el mejor de los casos se trataría de una fuente absolutamente secundaria y complementaria de la información procedente de las narraciones.

1.3. Las narrativas de las guerras serviles

En tercer lugar, disponemos de las narraciones hechas por los autores griegos Diodoro Sículo, para las revueltas sicilianas, Plutarco de Queronea y Apiano de Alejandría, para la revuelta de Espartaco. Estas fuentes de información son las más importantes, y en función de ellas haremos un relato sucinto de los hechos. Se puede afirmar entonces que nuestro corpus de las guerras serviles es esencialmente el provisto por la historiografía antigua (Martínez Lacy 1995, p. 6).

Estos tres escritores no son contemporáneos de los acontecimientos que narran. Sus escritos son de un carácter derivado, pues utilizan como sus propias fuentes -al menos parcialmente- los trabajos de otros historiadores (Bradley 1998, p. 133). Las obras que hablan de las guerras serviles son las siguientes: las dos revueltas sicilianas fueron relatadas por Diodoro Sículo (c. 90 – c. 30 a.C.), en los libros XXXIV-XXXVI de su *Bibliotheca Histórica*. La revuelta de los gladiadores ha sido narrada principalmente por dos autores: por un lado, Plutarco de Queronea (c. 45-120 d.C.), en cuatro secciones (8-11) de la biografía de Marco Licinio Craso, de su libro *Vidas Paralelas*; por otra parte, Apiano de Alejandría (c. 95- c. 165 d.C.), en cinco secciones (116-120) del libro I de *Las Guerras Civiles en Roma*.

Con respecto a Diodoro Sículo, analizaremos en detalle su método histórico, sus intereses y concepciones de la Historia en el capítulo II. Por ahora nos limitamos a hacer una breve referencia a su vida, su obra, y al estado de conservación de los libros XXXIV-XXXVI.

¹²⁷ Posadas 2015, p. 48.

No tenemos mucha información sobre Diodoro. Como a menudo en la Antigüedad, casi todo lo que sabemos sobre este enigmático historiador universal deriva de las declaraciones contenidas en su propia obra. Diodoro nació alrededor del 90 a.C., nativo de Agirio (Diod. 1.4.4), la moderna Agira (Green 2006, p. 2-3). Diodoro nos dice que consagró cerca de treinta años a la composición de su historia. Él era de lengua griega, pero los contactos con los romanos en Sicilia le habían dado un profundo conocimiento del latín. Así, era capaz de utilizar los recursos tanto en latín como en griego de las bibliotecas de Roma, que, según su propia declaración, constituía su principal lugar de estudio. También nos dice que viajó mucho por Europa y Asia con el fin de familiarizarse con los países y pueblos sobre los que escribía (Farrington 1947, p. 56).

La *Bibliotheca Histórica*, compuesta en el siglo I a.C., no se conserva completa. Esta es una historia universal que comportaba cuarenta libros, de los cuales veinticinco se encuentran perdidos, sobre todo los últimos veinte, donde el autor llegaba hasta la época contemporánea. Por consiguiente, los libros XXXIV-XXXVI, nuestra principal fuente para las revueltas sicilianas, se conservan solo de manera indirecta y fragmentaria a través de dos versiones bizantinas¹²⁸: un resumen del siglo IX hecho por el Patriarca de Constantinopla Focio, incluido en su *Bibliotheca*; y algunos fragmentos discontinuos reagrupados por temas en la colección del siglo X que el emperador bizantino Constantino VII ordenó escribir¹²⁹. Se trata de una antología que compilaba pasajes de historiadores antiguos bajo cincuenta y tres rúbricas, de las cuales solamente nos han llegado cuatro. De manera que parece que estos libros de Diodoro fueron conservados enteros hasta esa época.

Cabe señalar que el resumen de Focio y los *Excerpta Constantiniana* no son iguales, ya que ambos subrayan diferentes aspectos de los libros originales de Diodoro según los intereses de sus editores. Por lo cual creemos que es necesario trabajar con ambas versiones en forma paralela. Varios fragmentos extendidos de los extractos de Constantino no tienen ninguna contrapartida en el resumen fociano¹³⁰. En los

¹²⁸ Véase: Bradley 1998, p. 133-136; Dumont 1987, p. 200-3; Finley 1986b, p. 145; Martínez Lacy 1995, p. 102-106; Sánchez León 2002, p. 217; Urbainczyk 2008, p. 81-90; Wiedeman, 2005, p. 192-3.

¹²⁹ Bajo las siguientes rúbricas: “*Excerpta de virtutibus et vitiiis*”, “*Excerpta de sententiis*”, y “*Excerpta de insidiis*”.

¹³⁰ Por ejemplo, el comportamiento de los pobres libres, Diod. 34/35.2.48.

fragmentos equivalentes, la versión de Focio está siempre más condensada que la de los extractos constantinianos, y además el texto fociano no es un resumen neutro. Los extractos constantinianos quizás sean más confiables y preferibles que el resumen de Focio, sin embargo, ellos tampoco reproducen literalmente el original diodoreo. Estos fragmentos no están exentos de la reescritura, especialmente si se tiene en cuenta el recorte de la colección por temas (Dumont 1987, p. 201-203). Por otra parte, los *Excerpta* son abundantes para la primera insurrección, pero para la segunda son prácticamente inexistentes. Por lo tanto, las dos versiones bizantinas no constituyen simples copias del texto original de Diodoro (Martínez Lacy 1995, p. 103).

Plutarco de Queronea (c. 45-120 d.C.) escribió la gran obra *Vidas Paralelas*, cuyas secciones 8 a 11 de la biografía de Marco Licinio Craso constituyen una de las dos fuentes principales sobre la revuelta de Espartaco. *Vidas Paralelas* es un conjunto de ejemplos morales extraídos de la historia. El autor apunta a transmitir al público unos mensajes morales más que a realizar una investigación histórica profunda; la visión plutarquiiana de la Historia es la de una disciplina al servicio de la moral (Martínez Lacy 1995, p. 104; Pérez Jiménez 1985, p. 71). Aunque la autoridad de las fuentes es un aspecto importante para juzgar el comportamiento más o menos historiográfico con el cual Plutarco desarrolla su tarea de biógrafo, lo que es verdaderamente distintivo de la biografía plutarquiiana es la intención moralizante, que recrea la individualidad de sus personajes (Pérez Jiménez 1985, p. 85). Plutarco utiliza la comparación por pares de personajes seleccionados por él mismo. Hay algunas vidas que se han perdido. Pero no es el caso de la de Craso, que siendo uno de los políticos más importantes del siglo I a.C. acaparó la atención de Plutarco, y este trazó su paralelo con Nicías. En este contexto se inserta la narración plutarquiiana de la revuelta de los gladiadores.

El otro relato principal del levantamiento de Espartaco se encuentra en las secciones 116 a 120 del libro I de *Las guerras civiles en Roma*, escrito por Apiano¹³¹. Apiano era un griego de Alejandría que vivió fundamentalmente durante la primera mitad del siglo II d.C. Él escribió una *Historia de Roma* en griego, que según Focio, comportaba veinticuatro libros, once de los cuales han llegado hasta nosotros en forma completa. En relación con los otros libros, solo conservamos unos fragmentos citados en compilaciones bizantinas del siglo IX. La historia de Apiano tiene una originalidad, a saber, ella se organiza tanto geográfica como cronológicamente, contando la historia de

¹³¹ Sobre Apiano y su obra, véase el estudio introductorio fundamental de Gabba 1958, p. vi-xlii.

Roma desde los orígenes hasta las conquistas de Trajano (Martínez Lacy 1995, p. 104; Torrens 1993, p. 9). El objetivo fundamental de la obra es mostrar cómo se formó el Imperio Romano a partir de las diferentes regiones que se integraron a su dominación después de la conquista. Apiano escribe la historia de estos países antes y después de la conquista romana. El criterio del trabajo histórico de Apiano es etnográfico. El historiador egipcio exalta la grandeza del imperialismo romano, considerando que su dominio está fundado en la justicia (Gabba 1958, p. xiv-xvi). El *Leimotiv* de su historia fueron las guerras romanas, a las cuales el autor les consagra los diferentes libros. Así, por ejemplo, había un libro sobre las guerras contra Siria, hoy incompleto. Y como Roma sufrió guerras internas, Apiano escribió cinco libros que se ocupan de las *Guerras Civiles*, los cuales han llegado completos hasta nosotros, evocando el período de la crisis que comenzó a finales del siglo II a.C. con los hermanos Graco y termina con Augusto y la instauración del Principado. Con respecto al juicio sobre Apiano en tanto historiador, Gabba señala lo siguiente: “Appiano vale per le fonti che usa. In altri termini, la sua importanza come fonte storica è per noi grande (in certi casi, addirittura eccezionale), ma come storico è assai limitata” (1958, p. xvii).

En lo que concierne a las fuentes de nuestras fuentes, hay que decir que este es un problema muy complejo. En relación con Diodoro, la crítica desde 1810 ha sido casi unánime designando a las *Historiae* de Posidonio de Apamea como la fuente más importante o la única utilizada por Diodoro para narrar las revueltas serviles sicilianas. No obstante, también se han sugerido otros escritores como fuentes secundarias de Diodoro; este es el caso de Cecilio de Caleacte, quien había escrito un tratado sobre las revueltas de esclavos que no ha llegado hasta nosotros (Dumont 1987, p. 203-4). El argumento para hacer de Posidonio la principal fuente de Diodoro es el Fragmento 59 de las *Historiae* de Posidonio, conservado a través de Ateneo de Náucratis (12.542b), el cual habla del lujo excesivo de la pareja de amos Damófilo y Megalis (cuyos esclavos se rebelaron y así comenzó la primera guerra servil) de una manera similar a Diodoro (34/35.2.34-6). Aunque Dumont afirma que esto no es una prueba concluyente, pues “sería necesario eliminar las hipótesis de fuentes comunes o de etapas intermedias entre Posidonio y Diodoro”¹³². Nosotros creemos que Dumont tiene razón al afirmar que

¹³² Nuestra traducción, Dumont 1987, p. 206; cf. Martínez Lacy 1995, p. 105-6, quien piensa que la similitud entre los fragmentos señalados vuelve más probable la hipótesis de la dependencia directa de Posidonio que la de fuentes intermedias.

“directa o indirectamente, Diodoro seguramente utilizó múltiples fuentes. No hay ninguna razón para excluir a Posidonio ni para atribuirle a este la paternidad de todo Diodoro”¹³³. Volveremos sobre esta cuestión en el próximo capítulo, donde la trataremos con mayor profundidad.

Con respecto a la fuente que emplearon Plutarco y Apiano para sus narrativas de la revuelta de los gladiadores, desde la edición de Maurenbrecher en 1891 de los fragmentos de las *Historiae* de Salustio se ha formado un acuerdo entre los especialistas de la tradición del movimiento de Espartaco, a saber, que tanto Plutarco como Apiano utilizaron de un modo diferente una misma fuente, esto es, los libros III-IV de las *Historiae* de Salustio¹³⁴, de los cuales solo se conservan unos pocos fragmentos. Salustio, si bien rechaza la revuelta de los gladiadores, otorga un trato favorable a Espartaco (Sánchez León 1991, p. 50). Apiano y Plutarco manipularon conforme a sus distintos intereses y finalidades a Salustio. De esta manera Levi explica las diferencias existentes -según él- entre los relatos de ambos autores: el estudioso italiano afirma que hay una diferencia muy significativa entre Plutarco y Apiano, pues mientras que según Plutarco y todos los otros autores que han utilizado como fuente a Tito Livio, el movimiento es típica y principalmente de esclavos; en cambio, según Apiano, la formación y el origen de la fuerza de Espartaco se deriva del enrolamiento de libres y de desertores más que de esclavos, y así el movimiento no es exclusivamente una revuelta servil como lo es para todas las otras fuentes (Levi 1972a, p. 173). Por otro lado, se suele distinguir la tradición salustiana, cuyas derivaciones son Plutarco y Apiano, benévola con Espartaco, de otros autores como Floro y Orosio cuya tradición provendría de Livio, más peyorativa para con Espartaco y su movimiento¹³⁵. Sin embargo, Stampacchia (1976), en un estudio sistemático de las fuentes relativas al *bellum Spartacium*, ha cuestionado la división tradicional en solo dos tradiciones, la liviana y la salustiana, pues junto a estas existirían otras independientes entre sí. Guarino, por su parte, niega la misma existencia de tradiciones, debido a que considera que los autores antiguos solo refieren a un fondo común de noticias mal conocidas sobre la revuelta de los gladiadores a partir de las cuales ellos comenzaron la mitificación de Espartaco (1979, p. 22-24).

¹³³ Nuestra traducción, Dumont 1987, p. 211.

¹³⁴ Levi 1972a, p. 171; Strauss 2012, p. 23. Cf. Le Bohec 2016, p. 23; Schiavone 2011, p. 113-4.

¹³⁵ Véase Guarino 1979, p. 22; Schiavone 2011, p. 113.

No nos proponemos en el presente estudio adentrarnos en una revisión de las tradiciones de las fuentes del *bellum Spartacium*. Simplemente nos interesa retener los siguientes puntos: por una parte, tanto Plutarco como Apiano, cuyas narrativas son las principales fuentes escritas que han llegado hasta nosotros, derivarían sus escritos de las *Historiae* de Salustio; por otra parte, los distintos autores antiguos que refieren a la revuelta de Espartaco en ocasiones se contradicen entre sí sobre determinados aspectos, y no resulta sencillo conciliarlos¹³⁶.

2. La narración de los hechos

En los siguientes apartados nos proponemos realizar, a partir de las principales fuentes escritas que han llegado hasta nosotros (Diodoro, Plutarco y Apiano), una síntesis de los acontecimientos conocidos como “las guerras serviles” de la República Romana. Nuestro objetivo reside meramente en explicitar los hechos que analizaremos en los capítulos siguientes.

2.1. La primera guerra servil en Sicilia (c. 136¹³⁷-132 a.C.):

Después de la segunda guerra púnica, la economía siciliana, debilitada por el conflicto, se recuperó rápidamente, mostrando cierta prosperidad. Comenzó a desarrollarse en aquel momento el sistema del latifundio explotado por mano de obra servil. Los terratenientes sicilianos se hicieron ricos y compraron muchos esclavos-mercancía, cuyos cuerpos marcaban con hierro candente (Diod. 34/35.2.1). Los caballeros romanos (*equites*) y los italianos (Diod. 34/35.2.27) residentes en Sicilia (Diod. 34/35.2.3), dos grupos que eran grandes propietarios de tierras y de esclavos,

¹³⁶ Le Bohec 2016, p. 22.

¹³⁷ El año preciso en el cual comenzó la revuelta es desconocido. Diodoro dice —según el epítome fociano— que empezó sesenta años después de la derrota de Cartago en la segunda guerra púnica, es decir, en el 201 a.C. (Diod. 34/35.2.1). El año 141 a.C. marcaría entonces el inicio de la primera guerra servil. Pero resulta claro que esta cifra de sesenta años es una aproximación. Además, otras fuentes señalan diferentes fechas: Tito Livio (*Períocas*, 56) indica la fecha del 134 a.C.; según Orosio (5.6.3) sería el 135 a.C. Sin embargo, esas dataciones tampoco son exactas ni están exentas de dudas (Véase: Bradley 1998, 140-1; Sánchez León 2002, p. 218).

hicieron lo mismo. Estos ricos propietarios se vieron afectados por el lujo y la insolencia (Diod. 34/35.2.26). Los sicilianos más ricos rivalizaban con los italianos en arrogancia (Diod. 34/35.2.27). Los esclavos jóvenes fueron usados como pastores y los restantes de la manera en que los amos consideraron pertinente. Del texto de Diodoro se deduce que las actividades en las que trabajaban los esclavos eran diversas: ganadería, agricultura, trabajo doméstico, como escoltas armados de sus amos, e incluso eran objeto de explotación sexual. Diodoro afirma que los esclavos fueron muy maltratados por sus amos, particularmente los esclavos pastores. A estos no les proporcionaban ni comida ni ropa, por lo cual se veían compelidos a recurrir al bandidaje para conseguir su subsistencia. Incluso los alentaban a robar (Diod. 34/35.2.27; 2.38). De esta manera los esclavos recorrían la isla en grupos armados cometiendo muchos robos y asesinatos (Diod. 34/35.2.2)¹³⁸. Estos esclavos bandidos comenzaron agrediendo y matando a los viajeros solitarios en las carreteras; posteriormente, entraron por la noche a las propiedades de los pequeños agricultores, a quienes les robaban sus cosechas y mataban a los que se resistían (Diod. 34/35.2.28).

Los esclavos pastores fueron los que se convirtieron en bandidos porque sus condiciones de trabajo los preparaban para el bandidaje. Vivían al aire libre, eran itinerantes, estaban armados con garrotes, lanzas y palos, y se vestían con pieles de lobo o de jabalí. Su aspecto era realmente aterrador (Diod. 34/35.2.29). Este bandidismo fue causado por el hecho de que sus amos no querían pagar el sustento de sus esclavos (Diod. 34/35.2.27). Diodoro precisa que los gobernadores (*praetores*) de la provincia trataron de impedir el bandidismo, sin embargo, puesto que la mayoría de los dueños de estos esclavos-bandidos eran caballeros romanos, en virtud de lo cual actuaban como jueces en los tribunales que juzgaban los casos de extorsión contra los gobernadores salientes, entonces, estos últimos tuvieron que aceptar las bandas de ladrones en la isla por connivencia (Focio: Diod.34/35.2.3; el fragmento equivalente de los *Excerpta*: Diod. 34/35.2.31). No obstante, esta explicación constituye un flagrante error de

¹³⁸ Existen dos líneas de interpretación sobre los responsables del bandidismo, en función de las dos versiones conservadas del texto diodoreo. Según el resumen de Focio, los grandes terratenientes sicilianos, pero también y sobre todo los caballeros romanos que no daban alimentación ni vestimenta a sus esclavos, permitiéndoles así utilizar el bandidismo para ganarse la vida, serían los responsables (34/35.2.1-3). Según la versión de los *Excerpta* (34/34.2.27), los culpables serían los italianos. Por consiguiente, solo se puede decir que estos tres grupos fueron responsables del bandidismo de los esclavos pastores.

anacronismo, porque los *equites* no poseían el control de esos tribunales antes de la *lex iudiciaria* (también conocida como *lex repetundarum*) de Cayo Graco en el 122 a.C. (Apiano, *Guerras Civiles*, 1.22)¹³⁹. Tal vez este error proviene de la fuente de Diodoro.

Los esclavos estaban —dice Diodoro— indignados por los malos tratos que les infringían sus amos. Discutieron la posibilidad de una revuelta y esperaron la oportunidad de ponerla en práctica (Diod. 34/35.2.4). La explosión de la revuelta está ligada a una pareja de dueños de esclavos, a saber, Damófilo¹⁴⁰, un rico habitante de Enna, y su esposa Megalis. Damófilo poseía gran cantidad de tierra y de esclavos. Usaba algunos de estos como su guardia personal con la cual recorría la isla; otros esclavos los empleaba para tareas agrícolas en sus *villae*¹⁴¹; otros como pastores (a quienes no les proporcionaba comida ni ropa); y otros como sus sirvientes. Damófilo tenía un estilo de vida muy lujoso (Diod. 34/35.2.34-36). La pareja trataba muy mal a sus esclavos. Los marcaba con hierro candente e incluso los torturaba por placer. Exasperados por esos abusos, los esclavos decidieron rebelarse y matar a sus amos (Focio, Diod 34/35.2.10 = Const. Diod. 34/35.2.37); pero antes de hacerlo, fueron a consultar a Euno para saber si tendrían el consentimiento de los dioses (Diod. 34/35.2.10). Euno es descrito por Diodoro en los siguientes términos (34/35.2.5-9): era un esclavo sirio, originario de Apamea, cuyo amo era un cierto Antígenes de Enna; se trataba de un mago y un hacedor de milagros; afirmaba que era capaz de predecir el futuro a través de sueños y recibir las órdenes de los dioses; soplabo fuego con su boca; antes de la revuelta había dicho, incluso ante la presencia de su amo, que la diosa siria Atargatis se le había aparecido para decirle que un día sería rey. Diodoro es escéptico acerca de las cualidades de Euno como mago y hacedor de maravillas, pues dice que él era un “charlatán” y explica detalladamente cómo hacía el “truco” del fuego utilizando un combustible y una cáscara de nuez que metía en su boca. No obstante, Euno había ganado una gran reputación, razón por la cual los esclavos, antes de comenzar la revuelta, le preguntaron si tendrían la aprobación de los dioses. Euno, usando el “truco” de las llamas, les respondió afirmativamente y los alentó a poner inmediatamente en

¹³⁹ Sobre la ley de *repetundis* de Cayo Graco véase Lopez Barja de Quiroga & Lomas Salmonte 2004, p. 174.

¹⁴⁰ La descripción de Damófilo y su trato cruel hacia sus esclavos se encuentra más completa en la versión constantiniana (Diod. 34/35.2.34-8) que en la de Focio (Diod. 34/35.2.10).

¹⁴¹ Se puede deducir esto a partir de la referencia diodorea sobre los esclavos encadenados de Damófilo (Diod. 34/35.2.36).

marcha su plan (Diod. 34/35.2.10).

Entonces, cuatrocientos esclavos se reunieron y se armaron de manera improvisada para apoderarse de la ciudad de Enna, con Euno como jefe, quien flameaba fuego por su boca para animar a los rebeldes. Estos entraron a las casas de los amos y los mataron, incluyendo a los bebés. Se les unió un gran número de esclavos de la ciudad, quienes después de matar a sus propios amos, asesinaron —dice Diodoro— a “otras [personas]”: el historiador siciliano parece referirse aquí a otros propietarios de esclavos y no a toda la población libre de Enna (Diod. 34/35.2.12)¹⁴².

Damófilo y Megalis no estaban en la ciudad de Enna en ese momento. Se hallaban en una casa de campo que poseían cerca de la ciudad. Cuando Euno se dio cuenta de esto, despachó algunos de sus hombres para que capturaran a Damófilo y su esposa. Los esclavos perdonaron a la hija de la pareja porque ella había sido amable con ellos (Diod. 34/35.2.39). Entonces Diodoro nos brinda la enseñanza moral de los hechos (Diod. 34/35.2.40): Los esclavos rebeldes, aunque estaban enfurecidos contra todos los amos y recurrieron a una “implacable violencia y venganza” (ἀπαράιτητον ὕβριν καὶ τιμωρίαν) contra ellos, esto no era a causa de su “cruel naturaleza” (ὠμότητα φύσεως), sino “por el arrogante tratamiento” (διὰ τὰς [...] ὑπερηφανίας) que antes habían recibido de los amos. Es decir, según Diodoro la moraleja de la rebelión es que los esclavos deben ser bien tratados para garantizar la armonía entre ellos y sus amos, y, de este modo, evitar las revueltas serviles.

Damófilo y Megalis fueron llevados con las manos atadas a la espalda hacia el teatro de Enna, donde una multitud de rebeldes se encontraba reunida en asamblea. Damófilo habló para salvar su vida, y como estaba convenciendo a una parte de la muchedumbre, dos esclavos (Hermias y Zeuxis) que lo odiaban profundamente, sin esperar el juicio del pueblo, lo mataron con una espada y un hacha. Entonces, la asamblea eligió a Euno como su rey, no por sus habilidades militares ni por su coraje, sino por sus milagros. También en virtud de que a los rebeldes les parecía que su nombre representaba un buen presagio y porque Euno había impulsado la revuelta

¹⁴² Examinaremos en profundidad este episodio en los capítulos III y V.

(Diod. 34/35.2.14). Euno se dio a sí mismo el nombre de “Antíoco”¹⁴³ y el de “sirios” (Σύριος) a sus súbditos (Diod. 34/35.2.24; cf. 34/35.2.42)¹⁴⁴.

Como líder absoluto, Euno convocó a una asamblea y, acto seguido, el texto diodoreo parece indicar que el rey rebelde mató a todos los ciudadanos de Enna. Sin embargo, resulta claro que aquí Diodoro se refiere a los dueños de esclavos, y no a todos los ciudadanos. Por consiguiente, Euno mató a todos los amos que habían sido tomados prisioneros durante la conquista de Enna, con la excepción de los que podían fabricar armas. A estos últimos los puso forzosamente a realizar la tarea en los talleres. Euno, él mismo, mató a sus amos, Antígenes y Pitón (Diod. 34/35.2.15; cf. 34/35.2.41).

Luego tomó los ornamentos reales y se ciñó una diadema. Además, proclamó reina a la mujer que vivía con él, igualmente originaria de la misma ciudad siria. El rey Antíoco creó un consejo real y armó a más de seis mil hombres. Enroló a muchos esclavos, y debido a la superioridad numérica de su ejército, pudo vencer a las tropas romanas. Diodoro dice que su ejército rápidamente llegó a una cifra de diez mil hombres (34/35.2.16).

Por otra parte, y al mismo tiempo, un cierto Cleón, un bandido y pastor de caballos, de origen cilicio, dirigió otra revuelta de esclavos fugitivos, cuyo grupo consistía en cinco mil hombres. Cleón invadió y devastó la ciudad de Agrigento y sus alrededores. Aunque tenía grandes ambiciones, Cleón se unió a Euno, subordinándose a él como un comandante que sirve a su rey (Diod. 34/35.2.17; cf. 34/35.2.43).

Llegó entonces un general de Roma, Lucio Placio Ipseo, con una tropa de ocho mil sicilianos, pero fue derrotado por el ejército rebelde, cuyo número llegó a los veinte mil. Poco después, aumentó a unos doscientos mil. Los rebeldes fueron los vencedores

¹⁴³ Nombre típico de los reyes seléucidas.

¹⁴⁴ Resulta problemático el significado del término “sirios” (Σύριος). Al respecto existe una gran discusión entre los especialistas modernos: el historiador alemán Vogt (1974, p. 52), considera que el vocablo “sirio” era la manera usual en aquella época para describir al Imperio Seléucida, entonces los súbditos del nuevo reino rebelde son llamados “sirios” porque este Estado era una monarquía seléucida trasplantada al Occidente; Morton (2009, p. 40-1) señala que los términos “sirio” y “asirio” eran intercambiables en las obras de los escritores griegos y romanos, por lo cual el término “sirio” podía indicar una persona originaria de toda la región sirio-palestina y no un lugar específico; Dumont (1987, p. 218), a diferencia de ambos, piensa que se trata de una Siria mística, no geográfica; Goukowsky (2014, p. 325), sugiere que el término “sirios” podría ser un sinónimo de *cobardes*, como una auto burla de Euno, retomando una acusación de los romanos a los esclavos rebeldes.

en varias batallas contra los romanos (Diod. 34/35.2.18). Las noticias del éxito de los rebeldes se extendieron, de modo que los esclavos de muchos lugares los imitaron: ciento cincuenta se rebelaron en Roma; más de mil en el Ática; así como también en Delos y en muchos otros lugares, que Diodoro no especifica. Pero la acción rápida de las autoridades aplastó a todas estas pequeñas revueltas serviles (Diod. 34/35.2.19).

En Sicilia, por otro lado, los rebeldes tomaron algunas ciudades y los ejércitos enemigos fueron descuartizados (Diod. 34/35.2.20). La llegada del cónsul Publio Rupilio marcó el punto de inflexión en la guerra. Él recuperó Taormina, después de un terrible asedio que sometió a los rebeldes a una cruel hambruna (los rebeldes devoraron primero a sus hijos, después a sus esposas, y finalmente se comieron entre ellos). La ciudad cayó por traición: un esclavo sirio llamado Sarapión abrió las puertas de la ciudadela. Rupilio torturó a los esclavos rebeldes de Taormina y luego los arrojó desde un precipicio (Diod. 34/35.2.21).

Entonces Rupilio apuntó hacia Enna, a la cual asedió, sometiendo a los rebeldes a una severa hambruna. Cleón, junto a un grupo de hombres, salió de la ciudad para combatir a Rupilio, pero murió en la batalla. Rupilio capturó esta ciudad también por traición (Diod. 34/35.2.21). Euno escapó de Enna con algunos de sus guardias y se escondió en un lugar de difícil acceso. Sin embargo, los guardias sabían que el general Rupilio estaba en camino y que la derrota era inevitable, por lo cual se apuñalaron recíprocamente. Euno encontró refugio en una cueva con cuatro de sus sirvientes: un cocinero, un panadero, un bañista y un bufón (Diod. 34/35.2.22). Los romanos sacaron a Euno de allí y lo arrojaron en una prisión de Morgantina, donde murió y su cuerpo se descompuso. Diodoro muestra aquí toda su hostilidad contra el rey rebelde diciendo que falleció “de una manera digna de sus imposturas” (nuestra traducción, Diod 34/35.2.23). Rupilio atravesó toda Sicilia con un pequeño número de tropas y purgó la isla de bandidos.

Sobre el fin de la *narratio* y fuera de contexto —al menos tal como se conserva el texto— Diodoro afirma en la versión de los *Excerpta* —sin fragmento equivalente en el resumen fociano— que los sicilianos pobres participaron en la revuelta, encantados de la desgracia de los ricos (Diod. 34/35.2.48). En el capítulo V, analizaremos con profundidad este tema, que constituye la principal problemática de nuestro objeto de estudio. Por el momento, simplemente lo mencionamos.

Por último, con respecto al alcance geográfico de la revuelta, hay que señalar que esta se desarrolló en una sola región, a saber, la zona centro-oriental de la isla y en un medio fundamentalmente urbano. Las ciudades capturadas por los insurgentes fueron las siguientes: Enna, Taormina, Morgantina, Agrigento y Catania (Diod. 34/35.2.20-22; Estrabón 6.2.6; Orosio 5.9.5)¹⁴⁵. Quizás fueron más, incluso podríamos decir que lo más probable es que otras ciudades estuvieran implicadas en la rebelión, pero no lo sabemos a ciencia cierta, por lo cual no se puede aseverar. La estrategia rebelde de esta revuelta fue la ocupación de las ciudades como bases seguras desde las cuales llevar a cabo incursiones de saqueo (Bradley 1998, p. 63).

2.2. La segunda guerra servil en Sicilia (104-100 a.C.):

Esta revuelta se extendió en una mayor escala que la anterior. De hecho, mientras que la primera guerra servil se desarrolló en una única región, esto es, esencialmente el oriente siciliano, la segunda abarcó toda Sicilia. Aunque el contexto económico y social de esta revuelta fue, al menos hasta donde podemos vislumbrarlo a partir de las fuentes, similar al de la revuelta anterior (con un desarrollo del latifundio esclavista), un hecho puntual hizo desencadenar el estallido de la segunda guerra servil. Diodoro lo narra de la siguiente manera: cuando Mario, cónsul por segunda vez, hizo su expedición contra los cimbrios en el año 104 a.C., el Senado romano lo autorizó a reclutar soldados en las naciones aliadas; entonces Mario pidió una contribución a Nicomedes III, rey de Bitinia, pero este le respondió que muchos de sus súbditos habían sido substraídos por la especulación de los publicanos romanos y vendidos como esclavos en las provincias del imperio. El Senado ordenó a todos los gobernadores de las provincias que liberaran a las personas de los reinos aliados reducidas injustamente a la esclavitud por la actuación de los publicanos. Este decreto fue aplicado en Sicilia por el gobernador Licinio Nerva. Rápidamente, en dos días, más de ochocientos esclavos se presentaron en Siracusa y fueron liberados por el gobernador. Todos los esclavos de la isla estaban entusiasmados con la posibilidad de su liberación (Diod. 36.3). Sin embargo, frente a la gran cantidad de esclavos que demandaban su libertad y la protesta de sus propietarios, Licinio Nerva cambió su decisión, ordenando reenviar hacia sus

¹⁴⁵ Sobre la geografía de la revuelta, véase Morton 2014.

amos a todos los que llegaban para reclamar su liberación. A continuación, los esclavos cuyo pedido fue rechazado, se retiraron al santuario de los Palicos, que era un asilo respetado para los esclavos fugitivos, y se rebelaron¹⁴⁶. Esta noticia se extendió por toda la isla y estallaron varios focos de rebelión. En el territorio vecino de Halicyae (una pequeña ciudad en el oeste de Sicilia) treinta esclavos —bajo el mando de un hombre llamado Vario— pertenecientes a dos hermanos ricos, se sublevaron: primero, mataron a sus amos cuando dormían, luego pasaron por las *villae* vecinas y llamaron a los esclavos a la libertad. Esa misma noche, más de ciento veinte esclavos se reunieron y ocuparon una fortaleza. Otros ochenta esclavos armados se les unieron. Licinio Nerva partió para luchar contra los rebeldes, pero al descubrir que la fortaleza era invencible, recurrió a la traición. El pretor prometió salvarle la vida a Cayo Titinio, un bandido famoso en esa época. Este aceptó y se infiltró entre los rebeldes, traicionándolos y así entregando la fortaleza. Los esclavos rebeldes fueron derrotados (Diod. 36.3).

Sin embargo, en torno a Heraclea Minoa, en la costa meridional del occidente siciliano, otros ochenta esclavos se sublevaron y mataron a su amo, Publio Clonio, quien era un caballero romano. Los rebeldes se comprometieron a reclutar a otros esclavos y ocuparon el monte Capriano, en el sur de la isla. Incitaron a otros esclavos a rebelarse. En el lapso de siete días, con la llegada de muchos esclavos fugitivos que se armaron de manera improvisada, los rebeldes eran más de ochocientos, y pronto no menos de dos mil. Marco Titinio marchó contra los rebeldes con los seiscientos hombres de la guarnición de Enna, pero los rebeldes salieron victoriosos y se apoderaron de muchas armas. En ese momento, los esclavos de toda Sicilia -nos dice Diodoro- estaban dispuestos a rebelarse. Muchos esclavos se rebelaban a diario, y en pocos días los rebeldes tenían más de seis mil. Se reunieron en asamblea y eligieron rey a un hombre llamado Salvio, que era famoso por su habilidad en el arte de la adivinación y por tocar la flauta en los espectáculos de mujeres. Habiéndose convertido en rey, Salvio ordenó, por un lado, evitar las ciudades, porque las juzgó fuentes de pereza y lujo; por otro lado, dividió a los rebeldes en tres grupos, asignando a cada uno

¹⁴⁶ El santuario de los Palicos, situado cerca de *Leontini* y ligado al lago Naftia, era tanto un sitio tradicional para el asilo de los esclavos maltratados como un símbolo de la independencia siciliana. Los Palicos eran unas divinidades del inframundo adoradas por los indígenas sículos. A mediados del siglo V a.C. Ducetio, el líder de una revuelta de liberación sícula, centró su culto en los dioses gemelos. Véase: Bradley 1998, p. 68; Vogt 1974, p. 57, 64; Sánchez León 1991, p. 40-1; Meurant 1998, p. 14-33; Krzystof 2004, p. 54-60; Finley 1986b, p. 30.

de ellos un comandante militar, y les ordenó recorrer la campaña y reunirse todos en un lugar y momento determinado. A través de estas excursiones de saqueo los rebeldes se apoderaron de una gran cantidad de caballos y ganado. De esta forma, en poco tiempo, formaron una fuerza de caballería de dos mil hombres y al menos veinte mil infantes, todos entrenándose militarmente. Los rebeldes atacaron la ciudad de Morgantina y la sitiaron con vigor. El gobernador Licinio Nerva acudió en defensa de la ciudad con diez mil soldados italianos y sicilianos. Atacó el campamento de los rebeldes cuando estos estaban ocupados en el asedio. Licinio Nerva descubrió que los rebeldes tenían mujeres cautivas en su campamento. Los esclavos rebeldes derrotaron a las tropas del pretor. Salvio le perdonó la vida a los cuatro mil prisioneros que había capturado. Pero Morgantina resistió. Después de este éxito, Salvio dobló su ejército y se convirtió en el amo de la campaña. Reanudó el asedio de Morgantina e intentó sublevar a los esclavos domésticos de la ciudad prometiéndoles la libertad. Los amos de Morgantina buscaron contrarrestar la propaganda de la causa rebelde: hicieron la misma promesa a los esclavos de la ciudad, a saber, que obtendrían la libertad si permanecían fieles y luchaban contra los insurgentes; los esclavos de Morgantina prefirieron la oferta de sus amos y lucharon valientemente, logrando levantar el asedio. Pero la intervención de Licinio Nerva, que no aprobó la promesa de libertad realizada por los amos, provocó la revuelta de la mayoría de esos esclavos, quienes así se unieron a Salvio. Sin embargo, Morgantina no cedió al asedio (Diod. 36.4).

En el territorio de Segesta y Lilibeo los esclavos también se inclinaron a la revuelta. Como líder de este movimiento se encontraba un hombre llamado Atenión, de origen cilicio. Era el administrador de dos hermanos muy ricos y un experto en la astronomía. Atenión primero sedujo a los doscientos esclavos bajo su autoridad, luego a los que estaban en el vecindario. De esta manera, en cinco días, había reunido a más de mil hombres. Cuando fue elegido rey, se ciñó una diadema, y, a diferencia de otros líderes rebeldes, no enroló indiscriminadamente en su ejército a todos los que se presentaban ante él. En cambio, alistó a los más idóneos para la actividad militar, mientras que los otros fueron consagrados a actividades productivas. De este modo, Atenión pudo proporcionar comida en abundancia para sus soldados. Logró reunir a más de diez mil hombres. Atenión intentó asediar a la inexpugnable ciudad de Lilibeo, pero no tuvo éxito (Diod. 36.5). Al igual que Euno, Atenión decía que tenía una relación directa con los dioses: afirmaba que los dioses le habían dicho que un día sería rey de

toda Sicilia; cuando renunció al asedio de Lilibeo dijo que los dioses se lo habían ordenado. Una vez más, al igual que con Euno, Diodoro no cree en sus extraordinarias habilidades religiosas (Diod. 36.5).

En este punto de la narración, Diodoro nos dice que toda la isla se vio afectada por la revuelta, no solo a causa de la multitud de esclavos rebeldes sino también por los libres pobres de Sicilia, quienes se entregaron al saqueo y a todo tipo de excesos (Diod. 36.6 = 36.11). En el capítulo V analizaremos este tema en profundidad. Por el momento nos contentamos con mencionarlo.

Después del asedio fallido de Morgantina Salvio recorrió el país hasta la llanura de *Leontini* con un ejército de al menos treinta mil hombres de elite. Hizo sacrificios a los héroes Palicos y les consagró un manto púrpura¹⁴⁷ para agradecerles por las victorias conseguidas. Por otra parte, los rebeldes le dieron a Salvio el nombre real de Trifón¹⁴⁸. Al igual que en la primera guerra servil, los oponentes de los esclavos insurrectos esperaban que los dos líderes rebeldes lucharan y se destruyeran entre sí. Pero de nuevo la disidencia no ocurrió, aunque Trifón haya en principio retenido como prisionero a Atenión. Este último, una vez liberado, se puso bajo el mando de Trifón con la función de general. Trifón se apoderó de la ciudad de Triocala, donde construyó su palacio real y reforzó la fortaleza de la ciudad, que ya era de difícil acceso. El rey eligió esta ciudad como capital de su reino por tres razones: en virtud de sus fuentes de agua dulce; por sus tierras fértiles; y por tener una fortaleza situada en un enorme bloque de piedra. Trifón construyó además un gran foro para contener un gran pueblo. También conformó un consejo cuyos miembros fueron elegidos entre los hombres más sabios. El rey vestía la toga pretexta y la túnica laticlavia, y era precedido de lictores armados con hachas (Diod. 36.7)¹⁴⁹.

El Senado romano envió a Lucio Licinio Lúculo con una tropa de diecisiete mil hombres. Pero Lúculo no tuvo éxito y fue condenado al exilio (Diod. 36.8-9). Cayo

¹⁴⁷ Es posible que se trate de una toga pretexta o laticlavia capturada a los romanos.

¹⁴⁸ Quizás en imitación del monarca usurpador de Siria llamado Diodoto y conocido como Trifón (142-138 a.C.). Véase Yavetz (1991, p. 76). Como señala Sánchez León (1991, p. 47), retomando a Pareti (1927), resulta interesante percibir en este caso una diferencia con Euno, a saber, Salvio no se dio a sí mismo el nombre real como hizo Euno, sino que le fue dado por sus seguidores.

¹⁴⁹ Se tratan, evidentemente, de símbolos romanos. Por esto se suele decir que la monarquía de Salvio, además de poseer elementos helenísticos dado el nombre real de Trifón, tenía elementos romanos. Véase Vogt 1974, p. 59.

Servilio fue enviado para reemplazarlo, pero corrió el mismo destino que el general Lúculo (Diod. 36.9). Salvio devastó toda la isla, pero repentinamente murió. Atenión lo reemplazó: recogió una gran cantidad de botín cuando sitiaba ciudades y saqueaba la campaña (Diod. 36.9).

La guerra terminó cuando uno de los cónsules del año 101 a.C. fue enviado a Sicilia: Cayo Aquillio, que derrotó y mató en batalla a Atenión. Aquilio prometió al último grupo de mil esclavos rebeldes que los dejaría con vida si se rendían. Los esclavos se rindieron, pero el cónsul no cumplió su promesa y los esclavos fueron llevados a Roma para batirse contra las fieras en el circo (Diod. 36.10).

2.3. “La guerra de Espartaco”¹⁵⁰ (73-71 a.C.):

La revuelta comenzó en el 73 a.C. en la escuela de gladiadores más famosa de Capua, cuyo dueño (*lanista*) era Cornelio Léntulo Batiato. En ella se entrenaban, para combatir en los juegos, unos esclavos tracios, galos y germánicos. Doscientos de ellos decidieron fugarse, aunque fueron denunciados (Plut. *Crass.* 8.2); de todas maneras, setenta y dos¹⁵¹, armados con cuchillos de cocina, lograron escaparse después de enfrentarse a la guardia de la escuela (App. *BC.* 1.14.116). Espartaco era un gladiador de origen tracio que previamente —según Apiano— había servido en el ejército romano, pero fue capturado como prisionero de guerra y vendido a Roma como esclavo; Espartaco fue el organizador de la rebelión, pues persuadió a sus compañeros de que era mejor arriesgar sus vidas con el fin de recuperar la libertad que servir de espectáculo en las arenas de los romanos (App. *BC.* 1.14.116). Plutarco dice que Espartaco era inteligente, fuerte, sabio, gentil y educado a la manera griega; además, tenía un halo de religiosidad, puesto que Plutarco habla de que en el momento en que Espartaco fue llevado a Roma para ser vendido, vio en un sueño a una serpiente envuelta alrededor de su cabeza; su esposa, también de origen tracio y una adivina experta en el culto a Dionisio, le explicó que este presagio significaba que algún día tendría un gran y

¹⁵⁰ De esta manera generalmente se llamaba en la Antigüedad a la revuelta de los gladiadores de Capua (Plut. *Crass.* 8.1).

¹⁵¹ La cifra varía según las fuentes: conforme a Plutarco (*Crass.* 8.2), se trataría de sesenta y ocho; de acuerdo con Tito Livio (*Per.* 95) y Orosio (5.24.1), setenta y cuatro; según Velejo Patérculo (2.30.5), sesenta y cuatro; y Cicerón (*Add. Att.* 6.2.8) dice cincuenta.

terrible poder (Plut. *Crass.*8.3).

En el camino los esclavos rebeldes encontraron y se apoderaron de unos carruajes que transportaban armas de gladiadores hacia otras ciudades, y así pudieron armarse. Luego, los insurrectos ocuparon una posición naturalmente fuerte, a saber, las laderas del Vesubio, que, en esa época, estaban —a diferencia de hoy— cubiertas de vegetación. Allí muchos esclavos fugitivos y algunos hombres libres del campo se unieron a los rebeldes, quienes descendieron del Vesubio para llevar a cabo saqueos en los territorios vecinos (App. *BC.* 1.14.116). La distribución equitativa del botín hecha por Espartaco atrajo rápidamente a muchas personas (App. *BC.* 1.14.116). En cuanto a la cuestión del liderazgo de la revuelta, existe una divergencia entre las fuentes. Por un lado, Salustio y los escritores que lo siguen (Plutarco y Apiano) consideran a Espartaco como el líder supremo de la rebelión desde el principio hasta el final, ayudado por dos lugartenientes galos (Crixo y Enomao). Por otro lado, los escritores que aparentemente usan a Livio como fuente ponen a los tres líderes rebeldes en el mismo rango.

En principio, el Estado romano emplea tropas reducidas para luchar contra estos *latrones*. De esta forma, dos pretores fueron enviados desde Roma. En primer lugar, Cayo Claudio Glabro, quien, junto a una tropa de tres mil hombres ocupó el acceso al Vesubio con el fin de someter allí a los insurgentes, pero fue derrotado por ellos de la siguiente manera: Espartaco y sus hombres, mediante el uso de cuerdas hechas con sarmientos de viñas, descendieron inesperadamente de un acantilado rocoso considerado un obstáculo insuperable, razón por la cual no estaba custodiado por las tropas del pretor. El sorpresivo ataque dio la victoria a Espartaco. En ese momento muchos vaqueros y pastores del país se unieron a los rebeldes (Plut. *Crass.* 9.3). Luego, hacia fines del 73 - comienzos del 72 a.C., los rebeldes, quienes se encontraban en Lucania, llevaron a cabo saqueos (Sall. *Frag.* 98). Entonces Publio Varinio marchó contra ellos, pero fue derrotado por Espartaco, cuyo ejército después de esta victoria ascendió a setenta mil hombres. Espartaco ordenó la fabricación de armas y la realización de ejercicios militares (App. *BC.* 1.14.116)

Luego del triunfo de Espartaco frente a Varinio los rebeldes marcharon hacia el norte de Italia. En este momento las fuentes no están de acuerdo en cuanto al propósito de los rebeldes y parecen sugerir disidencias entre los insurgentes: según Plutarco (*Crass.* 9) Espartaco quería llevar a los rebeldes tracios y galos hacia sus países de origen, de manera tal de liberarlos allí, por lo cual condujo su ejército a los Alpes; sin

embargo, él no cruzó las montañas porque sus soldados no querían regresar a sus hogares natales, pues, exaltados por su éxito, preferían saquear Italia. Por otro lado, Crixo se puso a la cabeza de los germanos y permaneció en el sur, marchando hacia Apulia. Entonces el Senado romano decidió enviar los dos cónsules del año 72 a.C.: Lucio Gelio Públícola y Gneo Cornelio Léntulo Clodiano. El primero derrotó a Crixo y sus hombres (una tropa de diez mil); Crixo murió en combate. Léntulo marchó hacia los Alpes contra el ejército de Espartaco, y Gelio, tras la victoria sobre Crixo, emprendió la misma dirección. Pero Espartaco venció a los dos cónsules, y posteriormente también derrotó a Cayo Casio Longino, el gobernador de la Galia Cisalpina. Según Apiano (App. BC. 1.14.117), la tropa de Crixo en la región de Apulia estaba compuesta de treinta mil hombres. Apiano nos dice, al igual que Plutarco, que Espartaco se dirigió hacia los Alpes y la Galia. Por otro lado, Apiano no indica el motivo de este curso. En este momento, cuando Espartaco se encontraba en los Alpes, los dos cónsules del 72 a.C. llegaron para combatirlo: Léntulo, colocado frente al ejército de los esclavos; y Gelio, que acababa de derrotar a Crixo, sobre su espalda. Espartaco los derrotó uno tras otro y los obligó a retirarse en desorden. Espartaco mató a trescientos prisioneros romanos en honor a Crixo¹⁵², y con su ejército tomó camino a Roma, luego de pasar a todos sus prisioneros por la espada. Muchos “desertores” querían integrarse a su ejército, pero Espartaco no los admitió. Una vez más, derrotó a los dos cónsules en el Piceno. Según Apiano, Espartaco renunció a su primer objetivo de marchar sobre Roma porque consideraba que su ejército no tenía la fuerza suficiente para vencer y ninguna ciudad lo apoyaba (Ap. BC. 1.14.117). Posteriormente, Apiano refiere que Espartaco se apoderó de la ciudad de Turio y sus montañas vecinas. Desde allí los insurgentes incursionaron en los pueblos vecinos.

Por lo tanto, comparando la narrativa de Plutarco (*Crass.* 9) con la de Apiano (BC. 1.14.117), se puede decir lo siguiente: cuando los rebeldes se encontraban en el sur de Italia en la primavera del 72 a.C., Crixo se separó del ejército principal que se dirigía al norte (bajo el mando de Espartaco) y marchó hacia Apulia, pero fue derrotado por el cónsul Gelio. El Senado romano había enviado los dos cónsules del año 72 (Gelio y Léntulo) para luchar contra los rebeldes. Después de la muerte de Crixo, ambos cónsules fueron derrotados por Espartaco y sus hombres en los Alpes, quienes se

¹⁵² Según Floro (2.8.9), estos prisioneros fueron obligados por Espartaco a combatir entre sí como gladiadores.

dirigían hacia sus países natales —según Plutarco— con el objetivo de convertirse allá en hombres libres. Sin embargo, aunque nadie podía evitar que Espartaco y su ejército cruzaran los Alpes, estos no lo hicieron ya que —según Plutarco— los soldados de Espartaco estaban exaltados por el éxito y prefirieron saquear Italia. Entonces Espartaco marchó hacia Roma con la intención de apoderarse de la ciudad, pero tampoco lo hizo, porque —según Apiano— Espartaco pensó que sus fuerzas no estaban aún lo suficientemente preparadas¹⁵³.

Luego, hacia fines del 72 a.C., el Senado eligió a Marco Licinio Craso para comandar las operaciones militares contra los rebeldes, un ciudadano distinguido por su nacimiento y riqueza. Craso estaba decidido a marchar contra los insurgentes. Con el objetivo de fortalecer el espíritu guerrero entre las filas de su ejército, Craso estableció una antigua y severa medida militar, a saber, la *decimatio*, mediante la cual se ejecutaba a un soldado de cada diez perteneciente a cada una de las unidades que habían sido derrotadas. En el 71 a.C. Espartaco —de acuerdo con nuestras fuentes— había cambiado su objetivo: ahora él se dirigía con sus hombres hacia el sur de Italia, allende Lucania. Más precisamente, Espartaco quería cruzar el mar para llegar a Sicilia con la esperanza de rebelar allí a los esclavos, reavivando así las guerras serviles en la isla. Razón por la cual Espartaco había iniciado negociaciones con los piratas cilicios, quienes le habían prometido proporcionar los barcos con los que cruzarían el mar. Sin embargo, Craso impidió el paso a los insurgentes y los arrinconó en el Brucio construyendo un gran foso y un muro. Además, los piratas traicionaron a los rebeldes, incumpliendo su promesa (Ap. *BC.* 1.14.118; Plut. *Crass.* 10.1-9).

Los insurgentes sufrieron en Brucio algunas derrotas en manos del ejército de Craso, perdiendo así a un millar de sus hombres. A partir de estos fracasos, algunos rebeldes desertaron. Pero Espartaco finalmente logró derribar el bloqueo de Craso y cruzar Lucania. Pompeyo, que acababa de llegar de Iberia, también fue designado para luchar contra los rebeldes (Ap. *BC.* 1.14.119; Plut. *Crass.* 10).

En una última batalla contra Craso¹⁵⁴, Espartaco y muchos de sus hombres fueron asesinados. Los sobrevivientes del ejército de Espartaco se reagruparon en cuatro

¹⁵³ Profundizaremos esta problemática de la división de las fuerzas rebeldes y el plan de Espartaco en el capítulo III.

¹⁵⁴ Se desconoce la localización precisa de la batalla, pero probablemente haya tenido lugar al norte de Lucania.

grupos, los cuales fueron masacrados, con la excepción de seis mil que fueron capturados y crucificados a lo largo de la Vía Apia que iba de Capua a Roma (Ap. *BC.* 1.14.120; Plut. *Crass.* 11).

A pesar de las diferencias entre Plutarco y Apiano en cuanto a la manipulación de su fuente común (Salustio), la historiografía moderna generalmente no discute la veracidad de sus relatos del *bellum Spartacium* en tanto documentos de información histórica válida¹⁵⁵. Sin embargo, no se puede decir lo mismo del relato diodoreo de las revueltas serviles sicilianas.

En efecto, existe una corriente historiográfica dentro de los estudios de las guerras serviles tardorrepublicanas que tiende a desacreditar al relato diodoreo de las revueltas de esclavos en Sicilia, pues concibe a estas fundamentalmente como levantamientos provinciales contra la dominación romana. De acuerdo con este criterio la interpretación propuesta por Diodoro o su fuente se haría en detrimento de los hechos, los cuales estarían perdidos para nosotros. En consecuencia, Diodoro no sería útil para reconstruir la historia de las dos primeras guerras serviles.

El problema de la veracidad histórica de Diodoro es una cuestión muy importante, puesto que, si Diodoro no es útil como fuente histórica, nuestras posibilidades de conocimiento de las revueltas sicilianas se ven considerablemente cercenadas. Por consiguiente, la aceptación o no de Diodoro como documento histórico debe ser el punto de partida de nuestro análisis. Tarea a la cual nos consagramos en el próximo capítulo.

¹⁵⁵ Con la excepción de Guarino (1979, p. 22-3, 75, 101), que considera que la revuelta de Espartaco fue un fenómeno mal conocido, sobre todo en sus comienzos, a partir de lo cual los romanos construyeron “el mito de Espartaco”, fruto de malentendidos, de temores y de fines propagandísticos tendientes a desacreditar el movimiento configurándolo como un *bellum servile*.

CAPITULO II

Diodoro de Agirio: ¿historiador, copista acrítico o novelista de las guerras serviles sicilianas?

“Diodore de Sicile, le plus érudit des historiens grecs, qui acquit une grande célébrité pour avoir rassemblé en un seul corps tous les documents historiques”.
Eusebio de Cesarea, *Praep. Ev.* 1.6.9 (trad. Migne 1843, p. 512).

“[Diodorus is] a mere epitomizer and an incompetent”.
Stylianou (1998, p. 49).

“Da molti indizi si è portati a ritenere che questo sia il momento propizio perché nella storiografia sul mondo antico venga riaperta una ‘questione diodorea’”.
Corsaro (1998, p. 405).

Introducción

Las citas del encabezado expresan de manera diáfana el contraste entre el juicio de la crítica antigua y la moderna con respecto a la calidad de Diodoro como historiador. En efecto, desde la Antigüedad hasta el siglo XIX Diodoro fue considerado con gran estima, tal como lo expresa Eusebio de Cesarea. Pero la erudición alemana decimonónica marcó un punto de inflexión juzgando al historiador siciliano de manera muy negativa e imponiendo esa imagen de forma predominante en el ámbito académico, de la cual Stylianou es un ejemplo reciente.

La cuestión de la credibilidad histórica de Diodoro es particularmente relevante para el caso de las guerras serviles sicilianas del siglo II a.C., puesto que el relato diodoreo en los libros XXXIV-XXXVI de la *Bibliotheca Histórica* es nuestra principal fuente escrita de los acontecimientos. En el caso de que su narración carezca de validez, nuestra capacidad de comprensión de los hechos se ve considerablemente cercenada.

El procedimiento habitual durante los siglos XIX y XX ha sido el de basar el estudio de las guerras serviles sicilianas en la narración diodorea. Por ejemplo, Wallon (1879), Mommsen (1955 [1854-6]), Mišulin (1952 [1936]), Westermann (1945), Pareti (1953), Brisson (2011 [1959]), Green (1961), Vogt (1974 [1965]), Bradley (1998 [1989]). Sin embargo, una corriente relativamente nueva en los estudios de las guerras serviles tardorrepublicanas, que data de los años '60 del siglo pasado a la actualidad,

sostiene que en verdad no fueron “guerras serviles” o exclusivamente “serviles” como la tradición antigua y moderna las ha concebido, sino fundamentalmente levantamientos provinciales contra la dominación romana. Esta perspectiva, en la cual se inscriben varios autores (Manganaro 1967; 1980; 1982; 1983; Rubinsohn 1982; Verbrugge 1972; 1973; 1974; 1975; Levi 1980; Guarino 1979; Morton 2009; 2012), jerarquiza la participación de los hombres libres en las revueltas. No obstante, para sostener dicha tesis es menester rechazar el relato diodereo, pues si bien Diodoro señala la participación de libres resulta claro que en su narrativa el rol principal es el de los esclavos.

Por consiguiente, la pregunta central a la que intenta responder este capítulo es la siguiente: ¿la narración diodorea de las guerras serviles sicilianas es una fuente histórica válida? La premisa de nuestra investigación es que el relato diodereo de las grandes revueltas de esclavos en Sicilia se puede comprender mejor si se lo relaciona con el resto de su obra, esto es con la totalidad de la *B.H.*: con su método histórico, con los temas y concepciones de la Historia que le dan unidad a su obra. Además, consideramos que Diodoro representa las actitudes intelectuales de su época, esto es, la de fines del período helenístico.

Las partes constitutivas del presente capítulo son las siguientes. En primer lugar, dilucidaremos el método histórico de Diodoro haciendo una sintética revisión de los estudios especializados. En este sentido, distinguiremos dos corrientes de pensamiento de la crítica moderna con respecto a la calidad de Diodoro como historiador. Por un lado, la consideración negativa sobre Diodoro forjada por la filología alemana decimonónica. Por el otro, una corriente de revalorización de Diodoro que data de fines del siglo XX a la actualidad.

En segundo lugar, reexaminaremos los argumentos de la corriente historiográfica de las guerras serviles que cuestiona la credibilidad histórica del relato diodereo de las guerras serviles sicilianas a la luz de los modernos estudios de la línea de investigación que revaloriza a Diodoro como historiador.

En tercer lugar, estudiaremos el relato diodereo de las guerras serviles sicilianas no de forma aislada, como habitualmente se hizo, sino en relación con el resto de su obra, es decir, con el conjunto de la *B.H.*, conforme a la premisa que un análisis de este tipo puede arrojar mayor claridad para la interpretación de los fragmentos conservados de las guerras serviles.

En cuarto y último lugar, indagaremos sobre la ideología en Diodoro, esto es, si es posible pensar que un determinado sistema simbólico, más concretamente la antinomia ciudadano/esclavo, tan importante para los antiguos griegos y romanos -como hemos visto en la Introducción General-, pudiese condicionar la narrativa diodorea de las guerras serviles.

1. El método histórico diodereo y la crítica moderna

Diodoro fue un historiador siciliano¹⁵⁶ del siglo I a. C. Nació c. 90 a.C. en Agirio. Su lengua y cultura eran griegas, pero sabía correctamente latín por sus contactos con los romanos en la isla (Diod. 1.4.4). Vivió hasta c. el 30 a.C. Consagró treinta años de su vida, aproximadamente entre el 60 y 30 a.C., a escribir en griego una historia universal compuesta de cuarenta libros, intitulada *Bibliotheca Histórica*¹⁵⁷. Solo quince de esos libros han llegado completos hasta la actualidad, mientras que los otros veinticinco se encuentran perdidos, y solo subsisten en diversos estados fragmentarios¹⁵⁸. Precisamente los libros XXXIV-XXXVI que narran las guerras serviles sicilianas se conservan en forma indirecta y fragmentaria a través de dos versiones bizantinas: por un lado, un resumen del siglo IX que Focio, el patriarca de Constantinopla, incluye en su *Bibliotheca*; por el otro, unos extractos discontinuos reagrupados por temas¹⁵⁹ en la colección del siglo X que ordenó hacer el emperador

¹⁵⁶ El término Σικελιώτης -ου, designa al siciliano de origen griego diferenciándolo del siciliano nativo (Σικελός), antiguo habitante de la isla. Véase: Liddell & Scott, *A Greek English Lexicon*, s.v. Σικελιώτης -ου. La traducción más precisa de este término al castellano sería “siciliota”. Véase: Yarza, *Diccionario griego español*, s.v. Σικελιώτης -ου. No obstante, en el presente trabajo utilizamos “siciliano” y “siciliota” como equivalentes, y generalmente hablamos de “sicilianos” para designar a todos los habitantes de la isla.

¹⁵⁷ Sobre los datos biográficos de Diodoro, Véase: Oldfather 1933, p. vii-xi; Chamoux & Bertrac 1993, p. vi-ix; Green 2006, p. 2-7.

¹⁵⁸ Sacks 1990, p. 3.

¹⁵⁹ Bajo los siguientes títulos: “*Excerpta de virtutibus et vitiis*” (extractos sobre virtudes y vicios), “*Excerpta de sententiis*” (extractos sobre sentencias), y “*Excerpta de insidiis*” (extractos sobre complots).

bizantino Constantino VII¹⁶⁰. En los pasajes equivalentes la versión fociana es siempre más reducida que los extractos constantinianos, y además no se trata de un resumen neutro. Los extractos constantinianos quizás sean más confiables en cuanto a la reproducción textual de su original diodoreo, no obstante, la colección tiene un recorte temático, razón por la cual habría una manipulación del original y las citas no serían completamente literales. Por otra parte, los *Excerpta* son abundantes para la primera guerra servil, pero para la segunda son muy escasos. Finalmente, debe tenerse en cuenta que el resumen fociano y los *Excerpta Constantiniana* no son iguales entre sí, pues enfatizan diferentes aspectos de los libros originales de Diodoro conforme a los intereses de sus editores, y por consiguiente consideramos que es necesario trabajar con ambas versiones¹⁶¹.

En lo concerniente al juicio de la crítica erudita sobre la calidad de Diodoro como historiador, se constata que desde la Antigüedad hasta el siglo XVIII él fue un autor muy leído y elogiado. Plinio lo elogia en su *Historia Natural* (praef. 25)¹⁶² al igual que Eusebio de Cesarea (*Praep. Ev.* 1.6.9). También los eruditos bizantinos (Malalas, Focio y Constantino VII) lo estiman en mucho. Además, desde el siglo XV hasta fines del XVII Diodoro fue una figura influyente en el pensamiento inglés¹⁶³.

1.1. La visión negativa de Diodoro: “ein so miserabler Skribent” según la *Quellenforschung*

Sin embargo, esos elogios antiguos contrastan con las críticas modernas. En efecto, a partir del siglo XIX se produce un cambio significativo en la consideración de

¹⁶⁰ Sobre las versiones bizantinas de los libros fragmentarios de las revueltas serviles, véase: Rathke 1904, p. 3-7; Bradley 1998, p.133-136; Dumont 1987, p. 200-3; Sánchez León 2002, p. 217; Urbainczyk 2008, p. 81-90; Verbrugge 1975, p. 189; Wiedemann 2005, p. 192-3; Pittia 2011, p. 173-4, 199-201.

¹⁶¹ Botteri 1992, p. 30-4, considera que en líneas generales tanto el resumen fociano como los extractos constantinianos reproducen fielmente a Diodoro; cf. Pittia 2011, p. 173-4 n. 14, que acepta la fiabilidad del resumen fociano con respecto al original diodoreo, mientras que mantiene algunos reparos sobre la versión de los extractos constantinianos; cf. Dumont 1987, p. 202-3, que al revés de la autora anterior, cree que cada vez que disponemos de fragmentos equivalentes de ambas versiones son más confiables los conservados en la colección de Constantino VII.

¹⁶² *apud Graecos desiit nugari Diodorus et βιβλιοθήκης historiam suam inscripsit* (Rackham 1967, p. 16).

¹⁶³ Véase: Chamoux 1990, p. 243; Corsaro 1998, p. 405; Green 2006, p. 31.

Diodoro por parte de los filólogos alemanes. Ellos aplicaron los principios de la *Quellenforschung* (la investigación de las fuentes de una obra) y juzgaron a la *B.H.* como una obra menor, de carácter derivado, pues se trataría de una simple compilación de citas de diferentes autores anteriores a Diodoro y más competentes que él, cuyas obras en su mayor parte se encuentran perdidas para nosotros. Los eruditos alemanes buscaron identificar las fuentes que en cada parte habría copiado Diodoro, casi textualmente y sin criterio —según ellos—, y así desguazaron su obra y le negaron su integridad como un trabajo unificado y su lugar en la historia de las ideas. Tal es el caso de Jacoby, quien en su monumental *Fragmente der Griechischen Historiker* (1923-1958) recorta la obra de Diodoro en capítulos enteros atribuidos supuestamente a Éforo, Timeo, Hecateo de Abadeo, Posidonio, etc¹⁶⁴. Conforme sostiene Corsaro (1998, p. 405-6), el primero en concebir en forma tan negativa a Diodoro y su obra fue Niebuhr, el fundador del moderno historicismo filológico, que se refiere al siciliano como “a very miserable historian”, a quien debemos utilizar con mucho cuidado, pues pierde el hilo de su narración y la retoma al azar, cometiendo muchos errores (Niebuhr 1850, p. 369). Luego, los sucesores de Niebuhr desarrollaron esta perspectiva, particularmente Volquardsen (1868), pero también Wilamowitz¹⁶⁵, Shwartz (1903) y Jacoby (1923-1958).

De esta manera la filología alemana decimonónica forjó una imagen muy negativa de Diodoro, de la cual podemos reconocer tres críticas tópicas, en el sentido de que se han convertido en lugares comunes: la primera consiste en considerar a Diodoro como *un simple esclavo copista* o expresiones similares tales como “un miserable burócrata” o “un copista estúpido”¹⁶⁶, tan bueno como la fuente que utilizaba¹⁶⁷: carecía de criterio y originalidad, él solo se limitaba a copiar servilmente las fuentes sin entenderlas, él era un plagiador; la segunda sostiene que Diodoro solo utilizaba una única fuente para cada período o tema que trataba; y la tercera argumenta que el siciliano jamás utilizó directamente las obras originales de los grandes historiadores

¹⁶⁴ Véase: Chamoux 1990, p. 247; Green 2006, p. 33; Collin Bouffier 2011, p. 10-11; Corsaro 1998, p. 405; Sacks 1990, p. 3-4.

¹⁶⁵ Citado por Chamoux & Bertrac 1993, p. xxi; citado por Green 2006, p. 1.

¹⁶⁶ Por ejemplo, Wilamowitz, quien se refería a Diodoro como “ein so miserabler Skribent”, citado por Chamoux & Bertrac 1993, p. xxi; o también Bizière, quien escribe de Diodoro “slavish dependence on his sources”, citado por Sacks 1990, p. 4.

¹⁶⁷ Véase: Meister 1967, p. 1-5; Volquardsen 1868, p. 54-63.

antiguos (Heródoto, Tucídides, Jenofonte) cuando un derivado menor estaba disponible a su alcance¹⁶⁸.

Esta visión negativa según la cual Diodoro es un “esclavo copista” carente de talento y originalidad se volvió hegemónica en el ámbito académico hasta fines del siglo XX, si bien no faltaron autores que defendieron al historiador siciliano: como por ejemplo Neubert (1890)¹⁶⁹, Oldfather (1933), Palm (1955) y Laqueur (1958). Pero todavía en la actualidad algunos autores sostienen la perspectiva negativa; tal es el caso de Stylianos (1998).

1.2. La corriente de revalorización de Diodoro y su obra

Ahora bien, desde fines del siglo XX surgió una corriente que revaloriza al historiador siciliano y cada vez son más los autores que se inscriben en ella. Como señala la cita de Corsaro (1998, p. 405) en el encabezado del presente capítulo, la cuestión diodorea se encuentra reabierto. Sacks (1990) fue el primero en realizar un trabajo sistemático rehabilitando a Diodoro como un autor original mediante un estudio exhaustivo de los prefacios de la *B.H.* En efecto, Sacks ha demostrado que Diodoro es responsable de mucho del material no narrativo de su historia y que representa las corrientes políticas y estéticas de su tiempo¹⁷⁰. Después de él, han sido muchos los trabajos que se inscriben en esta corriente de rehabilitación de Diodoro y su obra, entre los cuales podemos mencionar los siguientes: Rubincam (1987; 1989), cuyos trabajos son anteriores a la publicación del libro de Sacks; Chamoux (1990; 1993); Ambaglio (1995); Corsaro (1998); Green (2006); etc.¹⁷¹.

1.2.1. Análisis de Diodoro a la luz de las investigaciones recientes que lo revalorizan: su concepción de la Historia, ideas e intereses

Nosotros creemos que es en función de este enfoque renovador que debemos

¹⁶⁸ Volquardsen 1868, p. 26-47.

¹⁶⁹ Él refutó los influyentes argumentos de Volquardsen con respecto a la falta de originalidad de Diodoro, pero su ensayo fue ignorado. Véase: Green 2006, p. x; Sacks 1990, p. 4.

¹⁷⁰ Sacks 1990, p. 5.

¹⁷¹ Véase: Collin Bouffier 2011, p. 11-3.

reconsiderar las cuestiones relativas a Diodoro en tanto historiador, esto es, su método histórico, sus intereses e ideas. Todo lo cual le da un carácter unitario a la *B.H.*, independientemente de la o las fuentes que usara para la narrativa en cada parte de su obra.

La Historia es para Diodoro una instructora moral. Razón por la cual el siciliano se propuso escribir una historia universal (κοινή ιστορία), pues mediante la preservación de los ejemplos que la historia nos brinda, sean tanto los positivos de los hombres de bien, los cuales debemos imitar, como los negativos perpetrados por los malvados, los cuales debemos censurar, los lectores obtienen un beneficio moral, ya que los ejemplos históricos tienen un valor demostrativo (Diod. 1.1.4; 10.12). El conocimiento histórico brinda al lector las enseñanzas de experiencias ajenas, compensando su propia inexperiencia y sin correr ningún riesgo (Diod. 1.1.2). En el período helenístico la justificación más importante para escribir una obra histórica era precisamente el otorgamiento de beneficio (ὠφέλεια) o utilidad (τὸ χρήσιμον) para el lector. En este sentido Diodoro representa fielmente el pensamiento de su época, pues la noción de beneficio moral constituía un lugar común en el período helenístico y ella se encuentra en el centro de la *B.H.* Pero también Diodoro expresa las ideas de su época cuando reivindica la παρηγορία (Diod. 15.1.1), que permite al historiador elogiar a los buenos y censurar a los malos. Así, el historiador se involucra en un aspecto subjetivo de la Historia, como es el de juzgar los hechos y los hombres que los realizan. Los personajes de la historia diodorea son juzgados en términos morales por su autor, con una visión ética antes que política. Ni la noción de beneficio moral ni la παρηγορία fueron tomadas directamente de sus fuentes, tal como los eruditos alemanes decimonónicos sostenían, sino que pertenecen a la propia concepción de Diodoro, esto es, a su filosofía de la historia¹⁷².

Tampoco Diodoro es original en escribir una historia universal, pues en algún sentido esta noción ya había sido corriente desde la época de Heródoto (Green 2006, p. 14), y para el momento en que escribe Diodoro ya había una larga tradición de escritores de historias universales: Éforo de Cumas, Teopompo de Quíos, Timeo de Tauromenio, Polibio y Posidonio de Apamea¹⁷³.

¹⁷² Chamoux & Bertrac 1993, p. xv; 1990, p. 249; Corsaro 1998, p. 426; Green 2006, p. 3; Giovannelli-Jouanna 2011, p. 29-30; Sacks 1990, p. 23-4, 34-5.

¹⁷³ Sobre la idea de una historia universal y los historiadores universales griegos, véase Corsaro 1998.

La originalidad de Diodoro estriba en la escala de su historia universal. Se propuso escribir por vez primera una historia de los acontecimientos humanos desde los orígenes hasta su propia época (el comienzo de la guerra de las Galias, 60/59 a.C.), que incluía los tiempos míticos y las naciones bárbaras¹⁷⁴. Diodoro mismo se enorgullecía del alcance de su historia y criticaba a los historiadores universales precedentes por haber fallado en este aspecto, sea por omitir los hechos de los pueblos bárbaros al limitarse a la historia de los griegos, o por excluir los tiempos míticos (Diod. 1.3.2-3).

Es momento de reconsiderar la cuestión del método histórico de Diodoro. Es decir, ¿cómo trabajaba en tanto historiador? ¿podemos confiar en las narrativas que nos brinda? Al respecto debe decirse que si bien ocasionalmente Diodoro manejaba documentos de primera mano (Chamoux & Bertrac 1993, p. xxxi), su método histórico era la compilación, esto es, utilizaba como fuentes los trabajos de otros historiadores realizando una síntesis de ellos. Como dice Chamoux:

“Une histoire universelle ne peut évidemment être composée de première main : l'auteur doit nécessairement s'en remettre aux travaux d'autrui, dont il s'efforce de faire la synthèse pour l'instruction de son lecteur. Il est donc, par force, un compilateur et lui en faire grief n'est pas honnête. Diodore ne s'en est jamais caché. Bien au contraire, il se montre justement fier de l'effort énorme qu'il a fourni [...]”¹⁷⁵.

En esto también Diodoro es un reflejo de su época (Corsaro 1998, p. 418). Entonces, cabe preguntarse sobre la calidad de Diodoro como compilador, es decir, ¿era “un copista estúpido” o acrítico tal como lo juzgaba el positivismo alemán decimonónico? Podemos afirmar que existe unanimidad sobre el hecho de que Diodoro era muy fiel a sus fuentes, las cuales modificaba de forma mínima (Green 2006, p. 36). Solo es posible comprobar el grado en que Diodoro transmitía la información fáctica de sus fuentes en las partes de la *B.H.* en las que su fuente es declarada y esta ha llegado hasta nosotros. Existe un único caso en que tal comparación es posible, a saber, con Agatárquida de Cnido, cuyo cotejo ha sido estudiado por Palm (1955). La autora

¹⁷⁴ Chamoux & Bertrac 1993, p. xvi; Giovannelli-Jouanna 2011, pp. 21-22; Green 2006, p. 13.

¹⁷⁵ Chamoux 1990, p. 246; Oldfather 1933 p. xvii, señala que el mismo título de la obra (*Bibliothèque*), inusual para la época, ya indicaba a los lectores la naturaleza compilatoria de su trabajo, esto es, no pretendía ser más que un resumen útil de hechos que se encontrarían desarrollados con mayor detalle en otras obras.

demuestra que Diodoro (3.12-48) reproduce fielmente las narraciones de su fuente, alterando solamente la expresión, pues utiliza su propio registro lingüístico. Es una característica del método compilatorio diodoreo la de parafrasear las narrativas de sus fuentes con una expresión lingüística uniforme, correspondiente al lenguaje que utilizaban las personas cultas de su época (fines del helenismo) cuando solo querían dar cuenta de los hechos. Así pues, Diodoro no se limita a transcribir pasivamente las fuentes¹⁷⁶.

La fidelidad de Diodoro a sus fuentes es un aspecto que ya había sido resaltado por la perspectiva del positivismo filológico alemán del siglo XIX, que contemplaba, sin embargo, tan negativamente a Diodoro en términos de originalidad. Pero esto no significa que Diodoro se limitara exclusivamente a copiar servilmente sus fuentes, sin ningún criterio, como esa línea interpretativa lo afirma¹⁷⁷, o que solo las modificara en cuanto a su forma, esto es, la lengua utilizada. Diodoro también intervenía activamente en la elección entre testimonios a veces divergentes. En efecto, él era muy fiel al autor que seguía para su narración, pero cuando este no coincidía con sus propios juicios morales o visiones, el siciliano buscaba otra fuente que lo reemplazara¹⁷⁸. Además, Diodoro hacía críticas a los historiadores anteriores¹⁷⁹ y agregaba reflexiones moralizantes juzgando los hechos que fielmente narra¹⁸⁰. Por consiguiente, Diodoro se

¹⁷⁶ Véase: Chamoux & Bertrac 1993, p. xvii-xviii; lxix; Green 2006, p. 37.

¹⁷⁷ Sacks 1990, p. 19; Chamoux & Bertrac 1993, p. xxi.

¹⁷⁸ Drews 1962, p. 391.

¹⁷⁹ Sea por fallar en realizar una historia universal (Diod. 1.3.2, donde probablemente el autor polemiza con Éforo de Cumas por no tratar ni los hechos de los bárbaros ni los tiempos mitológicos. Véase: Parreu Alasà 2001, p. 160); sea por el exceso de recursos retóricos en sus narrativas (así Diodoro atacaba a Timeo de Tauromenio, pues sus excesos de oratoria eran famosos en la Antigüedad. Véase Sacks 1990, p. 113); sea por la invención (por ejemplo, sobre las causas de la inundación del Nilo, en Diod. 1.23.2; 1.69.7), que era una parte importante de la teoría retórica, también rechazada por Diodoro para la Historia, pues él consideraba que los despliegues retóricos debían ser reducidos al mínimo en los escritos históricos (Véase: Sacks 1990, p. 111); sea por la afición a relatos extraordinarios o incredulidad, y en este sentido criticaba a Heródoto (véase Green 2006, p. 3-4); sea por escribir largos proemios en detrimento de la información factual, de la cual Diodoro era partidario de incluir tanto como fuera posible en cada libro (en este sentido, el proemio al libro XIII puede interpretarse como una polémica contra Éforo de Cumas), mientras que elogia la precisión de una narrativa (generalmente a Tucídides y Jenofonte, por ejemplo, en Diod. 1.37.3; pero también a Agatárquida de Cnido y a Artedemio en Diod. 3.11.2-3; y a Timeo en Diod. 5.1.3, 13.90.6, 21.17.1. Véase: Sacks 1990, p. 19, 108).

¹⁸⁰ Chamoux 1990, p. 250.

muestra como un compilador inteligente, crítico en el uso de sus fuentes (Chamoux & Bertrac 1993, p. xxix, lii).

Una de las principales preocupaciones de Diodoro como historiador es su respeto a la verdad, buscada en su investigación histórica. Esta búsqueda de la verdad explica su característica de mantenerse fiel a las narrativas de sus fuentes, es decir, no modificarlas, pues Diodoro cree que los ejemplos históricos nos enseñan y él extrae lecciones morales de esos hechos con el fin de instruir al lector. Diodoro critica fuertemente a los historiadores que deliberadamente manipulan el relato de los hechos, faltando así a la verdad (Diod. 13.90.6-7)¹⁸¹.

En suma, el procedimiento del método histórico diodoreo era el siguiente: parafrasear la narrativa factual de sus fuentes, resumirlas, cortarlas y hacer algunas reflexiones, principalmente moralizantes, pero siempre permaneciendo muy próximo a su fuente. Y, particularmente en los prefacios, también agregar libremente comentarios sobre la política, la filosofía y la historiografía¹⁸².

Con respecto a la segunda crítica tópica, según la cual Diodoro solo utilizaba una única fuente para cada período o tema que trataba, ella también ha sido refutada. En efecto, algunos estudios han comprobado la presencia de varias fuentes en algunas partes de la *B.H.*¹⁸³, aspecto que ya había sido advertido por Oldfather (1933, p. xvii). Por otra parte, Diodoro agregaba —además de juicios morales— ciertos detalles eruditos o técnicos provenientes de sus propias lecturas.

Finalmente, también ha sido seriamente cuestionada en la actualidad la tercera crítica tópica, esto es, la idea de que Diodoro jamás utilizó directamente las obras originales de los grandes historiadores antiguos (Heródoto, Tucídides y Jenofonte) cuando un derivado menor estaba al alcance, lo cual constituye una grosera exageración,

¹⁸¹ Véase Chamoux & Bertrac 1993, p. xi, xviii, xxx.

¹⁸² Véase: Bizière 1974, p. 370, 374, quien señala que Diodoro es un compilador que modifica muy poco sus fuentes y en eso consiste su utilidad; Sacks 1990, p. 6.

¹⁸³ Véase Chamoux (1990, p. 247-8). Así, por ejemplo, mientras que Reinhardt (1912, p. 492) consideraba que Diodoro se basó exclusivamente en Hecateo para escribir la cosmogonía del libro I, los trabajos de Spoerri (1959) y Burton (1972) muestran que es arbitrario atribuir toda la cosmogonía diodorea exclusivamente a Hecateo, pues ella tiene elementos eclécticos que habrían sido tomados de una diversidad de fuentes. Lo mismo sucede con los libros XIII-XV en los cuales Diodoro trata sobre Dionisio el Antiguo. En efecto, Sanders (1987, p. 113-125) argumenta que Diodoro no se basó en un único autor, sino que utilizó críticamente varios autores, con independencia de juicio.

pues en los libros XI-XII Diodoro los cita¹⁸⁴. Además, se ha demostrado que Diodoro no era un inculto, sino un típico representante de la cultura tardohelenística, y las lecturas de esos historiadores eran comunes para los griegos cultos de la época¹⁸⁵.

2. Reexaminación de los argumentos de la línea de investigación de las revueltas serviles que rechaza a Diodoro como fuente histórica a la luz de los aportes de la corriente revalorizadora del historiador siciliano.

Creemos que también es en función de los estudios precedentes, revalorizadores de Diodoro y su obra, que debemos reexaminar los argumentos de la línea historiográfica de las guerras serviles que niega credibilidad histórica al relato diodoreo de las revueltas sicilianas. En efecto, veremos que muchos de esos argumentos se basan en críticas al historiador siciliano cuyas raíces se encuentran en los prejuicios de la erudición alemana decimonónica, severamente negativa para con Diodoro.

Desde comienzos del siglo XIX la crítica erudita ha indicado casi unánimemente que Posidonio de Apamea¹⁸⁶ es la fuente de la narración diodorea de las guerras serviles sicilianas, ya sea de la primera o de ambas. La prueba más importante ha sido el reconocimiento de una similitud entre un fragmento diodoreo de la primera guerra servil (Diod. 34/35.2.34-6), relativo a la riqueza (τρυφή) de Damófilo, con un fragmento de las *Historias* de Posidonio conservado a través de Ateneo de Náucratis (12.542b)¹⁸⁷. Desde entonces, la tendencia predominante entre los eruditos fue considerar a Posidonio como la única fuente que utilizó Diodoro para su narración de las guerras serviles sicilianas: con seguridad —según esta perspectiva— para la primera revuelta de esclavos, y muy probablemente también para la segunda. Jacoby recortó el relato diodoreo de la primera revuelta y lo adjudicó como fragmentos de Posidonio sin

¹⁸⁴ Green 2006, p. 24-5, 37.

¹⁸⁵ Chamoux & Bertrac 1993, p. xxv.

¹⁸⁶ Sobre Posidonio de Apamea, véase: Laffranque 1964; Edelstein & Kidd 2004.

¹⁸⁷ Aparentemente habría sido Bake, J. (1810), *Posidonii Rhodii Reliquiae Doctrinae*, Leiden, el primero en reconocer la similitud entre ambos fragmentos. Véase: Dumont 1987, p. 203. Pero el primero en realizar una teoría tendiente a demostrar que los fragmentos diodoreos de la historia romana coincidían a la perfección con la idea que se hacía de Posidonio fue Busolt, G. (1890), “Quellenkritische Beiträge zur Geschichte der römischen Revolutionszeit”, *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, 141, p. 321-349, 405-438. Véase Goukowsky 2014, p. xi; Botteri & Raskolnikoff 1979, p. 139.

presentar una justificación para tal procedimiento¹⁸⁸. A través de la supuesta copia casi textual que habría hecho Diodoro —conforme a la visión negativa que de él tenía la *Quellenforschung*— se encontraría intacto el pensamiento del filósofo sirio sobre la esclavitud y las revueltas serviles, negándose a Diodoro toda intervención activa en su propia escritura. Entre los historiadores de las guerras serviles que ejemplifican lo dicho, es decir, la lectura de Posidonio a través de Diodoro, podemos mencionar a Canfora (1999, p. 9, 13), Pareti (1927, p. 46; 1953, p. 292-3), Vogt (1974, p. 40), Verbrugge (1975, p. 189), Guarino (1979, p. 47), Levi (1980, p. 1347, 1355), etc.

A comienzos del siglo XX, sin embargo, en el seno de la erudición italiana la credibilidad histórica del relato diodoreo de las guerras serviles comenzó a ser cuestionada por la similitud entre ambas revueltas. Más precisamente, primero Ciaceri (1918) y luego Giacobbe (1926) —retomando la tesis del autor anterior—, sostuvieron que solo una de las narraciones diodoreas de las revueltas serviles sería verdadera, esto es, la de la segunda; en cambio, la narración de la primera sería falsa, pues su relato habría sido modelado conforme al esquema de los hechos genuinos de la segunda. Ciaceri, por su parte, argumentó que el origen de las duplicaciones sería producto de la mezcla de dos fuentes que realizó Diodoro, a saber, Posidonio por un lado, y Cecilio de Caleacte por el otro, cuya monografía era favorable a los esclavos y con mayores detalles que la de Posidonio pero inventados¹⁸⁹. Giacobbe señaló que las falsas duplicaciones provendrían de la mente del pueblo siciliano, que en su recuerdo tendió a mezclar ambas revueltas y tanto Posidonio como Cecilio de Caleacte, las fuentes del relato diodoreo, recogieron la información para sus obras mediante la tradición oral¹⁹⁰. En contra de estas tesis escribió Pareti (1927; 1965) afirmando los siguientes puntos: el relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas tuvo una única fuente, a saber, Posidonio; Diodoro no pudo conocer la monografía de Cecilio de Caleacte; y las

¹⁸⁸ Dumont 1987, p. 203, n. 229.

¹⁸⁹ Sabemos por Ateneo de Náucratis (6.104.17-19) que Cecilio de Caleacte escribió una obra sobre las guerras serviles sicilianas: σύγγραμμα δὲ ἐκδέδωκε περὶ τῶν δουλικῶν πολέμων Κακίλιος ὁ ῥήτωρ ὁ ἀπὸ Καλῆς ἀκτῆς.

¹⁹⁰ Verbrugge 1975, p. 193-4, retoma, al menos parcialmente, algunos aspectos de la argumentación de Ciaceri y Giacobbe tendiente a cuestionar la veracidad histórica del relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas en función de las similitudes existentes entre ambas revueltas; cf. Morton 2014, que destaca las diferencias entre ambas desde el punto de vista de las estrategias adoptadas por los rebeldes en cada una de ellas.

similitudes de ambas revueltas son todas reales, en parte involuntarias o casuales (debidas al mismo ambiente geográfico e histórico), y en parte voluntarias o de imitaciones (los hechos de la primera guerra servil habían influido sobre la segunda como precedente histórico, es decir, eran un modelo para los protagonistas de esta última).

No obstante, más allá de la discusión entre los eruditos italianos con respecto a similitudes de las narraciones de ambas revueltas, la tendencia predominante entre los historiadores de las guerras serviles fue aceptar la credibilidad histórica del relato diodoreo conforme al prestigio de su supuesta fuente, esto es, Posidonio de Apamea. Así, los historiadores han basado el estudio de las guerras serviles sicilianas fundamentalmente en Diodoro¹⁹¹, aunque sus interpretaciones de los acontecimientos hayan sido divergentes e incluso opuestas, dando lugar a una intensa polémica entre los historiadores marxistas soviéticos y los occidentales no marxistas, que más adelante desarrollaremos (véase el tercer capítulo).

Pero a partir de fines de la década de 1960 una nueva corriente en los estudios sobre las guerras serviles de la República Romana niega la credibilidad histórica del relato diodoreo de las revueltas sicilianas, pues sostiene que ellas no fueron “guerras serviles” o exclusivamente “guerras serviles” como la tradición antigua y moderna las ha concebido, sino fundamentalmente levantamientos provinciales contra la dominación romana o una combinación de revueltas serviles y revueltas provinciales¹⁹². La definición precisa varía en matices según los autores. Esta perspectiva, en la cual se encuentran Manganaro (1967; 1980; 1982; 1983), Rubinsohn (1982), Verbrugge (1972; 1974; 1975), Levi (1980), Guarino (1979) y Morton (2009; 2012), tiende a jerarquizar la participación de los hombres libres en las revueltas. Para sostener esta tesis es menester rechazar completa o parcialmente al relato diodoreo, pues si bien Diodoro señala la participación de libres, es claro que en su narrativa el rol principal es el de los esclavos.

Podemos distinguir cinco líneas argumentativas de esta corriente historiográfica, las cuales pueden complementarse y combinarse en forma diversa en la formulación

¹⁹¹ Mišulin 1952; Westermann 1945; Pareti 1953; Brisson 2011; Green 1961; Vogt 1974; Bradley 1998.

¹⁹² Nosotros encontramos que el primer trabajo en esta línea ha sido el artículo de Manganaro 1967. Luego el mismo autor profundizó este enfoque en trabajos sucesivos y ha sido seguido por otros autores.

particular de cada uno de estos autores¹⁹³. Sin embargo, a los efectos de ser claros en nuestra exposición, consideramos que resulta conveniente discernirlas y tratarlas por separado. Así pues, los argumentos para desacreditar el relato diodoreo de las guerras serviles son los siguientes: en primer lugar, el énfasis en el anacronismo de Diodoro cuando este señala la actuación de los caballeros como jueces en los juicios a los gobernadores salientes y las dudas planteadas sobre la factibilidad de que hubiera romanos e italianos residentes en Sicilia tal como indica el historiador de Agirio (Verbrugge 1972, p. 559; Morton 2009, p. 23); en segundo lugar, el rechazo del relato diodoreo desde un punto de vista económico por las supuestas discrepancias de la descripción de la economía siciliana hecha por Diodoro con las que ofrecen Tito Livio y Cicerón (la tesis de Verbrugge 1972; 1974); en tercer lugar, la idea según la cual Diodoro escribió su narración de forma literaria, no histórica, utilizando *topoi* y estereotipos literarios de su época (Morton 2009; 2012); en cuarto lugar, la tesis según la cual las fuentes numismáticas contradicen el relato diodoreo indicando que la revuelta fue esencialmente un levantamiento provincial contra la dominación romana (Manganaro 1982; Morton 2009); y en quinto lugar, la impugnación de la supuesta fuente utilizada por Diodoro para narrar las revueltas sicilianas, esto es, Posidonio de Apamea (Manganaro 1967; Verbrugge 1974).

2.1. El anacronismo de los caballeros romanos como jueces de los gobernadores provinciales y el debate de la crítica moderna sobre los terratenientes italianos en la primera guerra servil

Resulta un lugar común en la crítica erudita moderna señalar que Diodoro

¹⁹³ La refutación de algunos de estos argumentos ya ha sido desarrollada por Dumont 1987, p. 213-221. Sin embargo, nosotros establecemos un criterio de clasificación parcialmente diferente e intentamos además completar el cuadro trazado por Dumont con la incorporación de los estudios más recientes de esa corriente historiográfica y con el análisis de la evidencia proveniente de las fuentes numismáticas y arqueológicas, las cuales fueron a penas tratadas por Dumont y que han adquirido un particular relieve con los trabajos de Morton. Por otra parte, Dumont se inscribe —aunque solo parcialmente— en la línea de la erudición alemana decimonónica en tanto considera a Diodoro como un mero copista, e incluso si bien niega que Posidonio sea la única fuente del relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas, como lo hacía la *Quellenforschung* (1987, p. 211), por comodidad sigue tomando al erudito sirio como la fuente principal del historiador siciliano y creyendo que los juicios más reflexivos sobre las revueltas vendrían directamente de Posidonio (1987, p. 240).

cometió un flagrante error de anacronismo al decir que los gobernadores romanos en Sicilia no podían impedir el bandidismo de los esclavos-pastores promovido por sus propios amos debido a que la mayoría de estos eran caballeros romanos, los cuales actuaban como jueces en los juicios por concusión a los gobernadores salientes¹⁹⁴. Entonces los gobernadores hicieron connivencia con el bandidismo (Diod. 34/35.2.3 = 34/35.2.31). La declaración de Diodoro es errónea en tanto el control del orden ecuestre en esos juicios es posterior a la primera guerra servil, pues data de la *lex iudicaria* de Cayo Graco en el 122 a.C. Posteriormente, el mismo Diodoro (34/35.25.1) atribuye correctamente esta ley a Cayo Graco. Habitualmente el error ha sido imputado a la supuesta fuente diodorea, es decir, a Posidonio, en función de su presunta aversión hacia el orden ecuestre¹⁹⁵.

Algunos autores de la corriente historiográfica que sostiene principalmente el carácter provincial de los levantamientos llamados “guerras serviles” hacen hincapié precisamente en este error de Diodoro para desacreditar su relato. Tal es el caso de Verbrughe (1972, p. 559) y el de Morton. Este último deduce de ese anacronismo que Diodoro no construye su narración de manera histórica, sino moralmente, utilizando *topoi* políticos de su propia época (Morton 2009, p. 23), y que la descripción literaria y peyorativa que hace Diodoro de Euno y su error de anacronismo sobre los caballeros proyecta severas dudas al uso del relato diodoreo de las guerras serviles como fuente histórica (Morton 2013, p. 251-2).

Con respecto a este argumento nosotros señalamos las siguientes críticas. En primer lugar, como sostiene Dumont (1987, p. 215), es posible que este error sea producto de una única introducción para ambas guerras serviles presente en una fuente monográfica utilizada por Diodoro, y un mal recorte de los materiales no altera su valor. En segundo lugar, siguiendo a Goukowsky (2014, p. 321-2 n. 29), conviene relativizar el anacronismo diodoreo, pues Diodoro parece haber sido el ejemplar más temprano de una larga y atestiguada tradición que confunde la autoridad de la *lex iudicaria* de Cayo Graco con su hermano Tiberio. En tercer lugar, hemos visto que los estudios más recientes sobre Diodoro tienden a mostrar que este no era “un copista estúpido”, sino un

¹⁹⁴ Walton 1967, p. 57 n. 2 = Yavetz 1991, p. 24 n. 2; Canfora 1999, p. 53 n. 2, sostiene que se trata de un error de Posidonio; Goukowsky 2014, p. 321-2 n. 29.

¹⁹⁵ Cf. Sacks 1990, p. 211, que discute la opinión convencional sobre el supuesto sesgo anti-ecuestre de Posidonio.

historiador con criterio que manejó un ingente material para escribir su historia universal (Chamoux 1990, p. 246; Green 2006, p. 25). Diodoro, señala Green (2006, p. 30), cometía errores, como todos los historiadores, pero ellos deben ser explicados de manera racional y debe tenerse en cuenta que muchos de esos errores son producto de que Diodoro dejó incompleta su revisión final de la *Bibliothèque*. Estas tres críticas apuntan a sostener que, *si bien Diodoro comete un error de anacronismo flagrante, esto no invalida la veracidad histórica de todo el relato diodoreo de la primera guerra servil o de ambas.*

En relación con la problemática del anacronismo relativo a los caballeros actuando como jueces de los juicios contra los gobernadores provinciales se encuentra otra cuestión que ha sido intensamente debatida, a saber, la alusión a los latifundistas italianos. En efecto, existen diferentes referencias en el relato diodoreo sobre el origen de la mayor parte de los grandes terratenientes y propietarios de esclavos en Sicilia, y, vinculado a esto, sobre los culpables del estallido de la primera revuelta servil. Por un lado, Diodoro señala que la mayoría de los terratenientes eran extranjeros, más precisamente caballeros romanos e italianos. Diodoro indica en algunos fragmentos que eran los terratenientes italianos en Sicilia quienes compraban muchos esclavos, los trataban cruelmente marcando sus cuerpos, no les proveían lo necesario para su subsistencia y los alentaban al bandidismo, siendo un mal ejemplo para los terratenientes sicilianos debido a su arrogancia, afición al lujo y maldad (34/35.2.27; 34/35.2.32; 34/35.2.34); a su vez, Diodoro parece especificar en otros fragmentos - como afirma Goukowsky 2014, p. 321 n. 25- que la mayor parte de esos italianos, y de los dueños de la tierra y de esclavos en Sicilia, eran caballeros romanos y estos -como señalamos en los párrafos precedentes- intimidaban a los gobernadores romanos en función de su actuación como jueces (34/35.2.3 = 34/35.2.31). Por otro lado, Diodoro indica que los terratenientes sicilianos actúan imitando el mal ejemplo de los italianos en su maltrato a los esclavos (34/35.2.27; 34/35.2.34), el caso más significativo es el de Damófilo:

“Il y avait un certain Damophilos, citoyen d'Enna, immensément riche, arrogant dans ses manières, qui [...] chercha à égaler non seulement l'existence fastueuse des Italiens de Sicile, mais aussi la multitude de leurs esclaves ainsi que l'inhumanité et la dureté

dont ils usaient envers eux”. (Diod. 34/35.2.34)¹⁹⁶.

En virtud de este fragmento nosotros entendemos que Diodoro manifiesta una actitud que fundamentalmente responsabiliza a los romanos por la primera guerra servil (como sostiene Sacks 1990, p. 144-151), ya sea porque la mayoría de los terratenientes eran caballeros romanos y esto impedía combatir el bandidaje inicial (34/35.2.3 = 34/35.2.31), o porque los italianos introducen la explotación servil a gran escala y con una lógica de explotación tendiente a obtener el máximo beneficio¹⁹⁷, convirtiéndose en un mal ejemplo que los sicilianos imitan, esto es, son la fuente de su degeneración moral (34/35.2.27; 34/35.2.32; 34/35.2.34), aunque luego Diodoro explicita que el responsable de la revuelta y que causó la ruina de su país fue Damófilo (Diod. 34/35.2.35).

La factibilidad de la presencia itálica para la época de la primera guerra servil ha dado lugar a un amplio debate. Frank, Carcopino, Manganaro y Verbrugge rechazan la existencia de un gran número de latifundistas itálicos en Sicilia, mientras que la mayoría de los eruditos (entre los cuales se encuentra Pareti, Mazza, Coarelli, Dumont) argumenta por más numerosos propietarios italianos en Sicilia¹⁹⁸. Específicamente Sacks remarca que las alusiones a los italianos son de carácter general, con un error de anacronismo evidente, y por lo tanto dudosas, pero no necesariamente falsas, pues pueden pertenecer a una tradición local siciliana según la cual la culpa de la revuelta era de los romanos e italianos, y a la cual Diodoro se adscribiría. Por el contrario, las referencias a los sicilianos son específicas, con narraciones ricas en detalles, tal como es el caso de Damófilo (Sacks 1990, p. 148-151).

No es nuestra intención tratar detalladamente este debate, y algunos de sus aspectos los desarrollamos líneas abajo en otros apartados. Ahora simplemente quisiéramos destacar los siguientes puntos. En primer lugar, Diodoro señala como grandes propietarios a sicilianos, italianos y caballeros romanos (Coarelli 1981, p. 10), lo cual es al menos posible, más allá de que resulte difícil —o quizás imposible—

¹⁹⁶ Trad. de Goukowsky 2014, p. 93.

¹⁹⁷ Mazza 1985 p. 102, sostiene que la denuncia estoica de Diodoro-Posidonio en términos morales por el comportamiento corrompido de los amos afectados al lujo, no es más que el nuevo comportamiento de los propietarios de esclavos conforme a la nueva lógica económica de las relaciones de explotación entre amo y esclavo.

¹⁹⁸ Véase Sacks 1990, p. 143.

dilucidar el origen de la mayoría de los terratenientes en esa época. En segundo lugar, si, como habitualmente se acepta (Pareti 1927, p. 46; Coarelli 1981, p. 10-12), Tito Livio, retomado por Floro, derivaría su fuente de otra tradición, diferente a la de Diodoro, en función de la distinta cifra del ejército rebelde dada por estos autores, y aun así Floro (2.7) señala la presencia de ciudadanos romanos como grandes terratenientes en Sicilia para aquella época¹⁹⁹, entonces el relato diodoreo se vuelve más verosímil. En tercer lugar, si se considera que el *elogium* de Polla refiere verdaderamente a la primera guerra servil o al bandidismo que la precedió y que los esclavos capturados en Sicilia eran de propietarios italianos residentes en la isla —es decir, los dos reparos que hemos señalado en el capítulo I—, tal como lo hizo Mommsen²⁰⁰, entonces existe otra fuente alternativa que refuerza la plausibilidad de la presencia itálica señalada por el relato diodoreo. Por último, y a pesar de lo dicho, si bien sería posible la presencia de terratenientes romanos e itálicos en Sicilia, creemos, al igual que Sacks, que Diodoro atribuye la responsabilidad de la primera revuelta servil al dominio romano en la isla, interpretación que —agregamos nosotros— se vuelve más verosímil teniendo en cuenta una imputación similar existente en el relato diodoreo de la segunda guerra servil. Pero de esto hablaremos en otro apartado.

2.2. El Rechazo del relato diodoreo desde un punto de vista económico: la tesis de Verbrugghe

Esta tesis ha sido desarrollada por Verbrugghe, principalmente en su artículo de 1972, y tiene en su formulación una relación complementaria con los aspectos tratados en el apartado anterior. Su argumentación es la siguiente. El autor afirma que existe un desacuerdo irreconciliable entre las tres fuentes principales que describen la economía de Sicilia luego de la segunda guerra púnica, entre los años 210 y 70 a.C. Es decir, que tanto Tito Livio (30.38.5), quien habla de la isla con anterioridad a las revueltas de esclavos, en torno al 210-190 a.C., como Cicerón (*Verr.* 2.2.188), quien refiere a la época del gobierno de Verres en Sicilia, durante el segundo lustro de la década del '70 a.C., contradicen la descripción diodorea de la economía siciliana cuando se produjo la

¹⁹⁹ *terram frugum ferax et quodam modo suburbana provincia latifundis civium Romanorum tenebatur.*

²⁰⁰ Cf. Verbrugghe 1973, quien argumenta contra la utilización del *elogium* de Polla como fuente de la primera guerra servil atribuyendo su autoría a Apio Claudio Pulcro (cónsul en el 143 a.C.).

primera guerra servil (c. 136-132 a.C.). Las diferencias entre estas fuentes giran entorno a tres cuestiones: en primer lugar, cuál es la principal actividad económica de la isla; en segundo lugar, la composición de la mano de obra; y, en tercer lugar, el origen de la mayoría de los grandes terratenientes. Por un lado, Diodoro —según la interpretación de Verbrugge— declara que hacia el 140 a.C. la principal industria de la isla era la ganadería, los caballeros romanos e italianos constituían una gran parte de los terratenientes en Sicilia, contralando la producción ganadera, y ellos utilizaban un gran número de esclavos como pastores; por otro lado, en cambio, Tito Livio y Cicerón dicen —conforme a la lectura de Verbrugge— que antes y después de las guerras serviles, respectivamente, la producción de trigo era la industria principal, los sicilianos de origen griego, o por lo menos de nombre, conformaban la mayoría entre los terratenientes de la isla, y Cicerón (*Verr.* 2.3.27) indica que las pequeñas propiedades de esos ciudadanos sicilianos, trabajadas por ellos mismos y sus familias, eran predominantes (véase Verbrugge 1972, p. 535, 548-9, 558-9).

Verbrugge dice que dos han sido los métodos para tratar de resolver las diferencias entre Livio-Cicerón y Diodoro. En primer lugar, se trata de aceptar como válida la información de las tres fuentes y de buscar las causas de las diferencias en los años que las fuentes no hablan. Toynbee (1965, p. 210-227, 313-331) es el autor más importante de esta línea interpretativa, y así él tiene que ser capaz de explicar el cambio de la economía siciliana del trigo a la ganadería durante el tiempo transcurrido entre la descripción de Tito Livio y la de Diodoro, y luego invertir el proceso, es decir, el cambio de una economía basada en la ganadería a otra basada en la producción de trigo por pequeños terratenientes independientes, durante el tiempo que transcurre entre Diodoro y Cicerón (Verbrugge 1972, p. 550-551). Entonces, para explicar estos cambios, Toynbee recupera las ideas de Carcopino (1906). En cuanto a la primera transformación económica, Carcopino (1906) y Toynbee (1965), habiendo aceptado el relato diodoreo sobre la extensión de la ganadería, supusieron que el problema en Sicilia sería similar al del sur de Italia, a saber, la ocupación ilegal del *ager publicus*. Según ellos, el problema que ocasionó la primera guerra servil fue el abuso del *ager publicus* por los grandes terratenientes con el fin de destinar esas tierras a la ganadería y utilizar muchos esclavos. Entonces Rupilio debió corregir esta ocupación ilegal: la *lex Rupilia* habría vuelto la economía siciliana hacia la producción de trigo (Verbrugge 1972, p. 552).

Sin embargo, Verbrugge rechaza la explicación del primer cambio económico argumentando que, si Sicilia hubiera hecho tal transformación de la agricultura a la ganadería, deberíamos poder explicar de dónde habría sacado Roma el grano para su abastecimiento, y no conocemos ninguna otra fuente capaz de reemplazar a Sicilia (Verbrugge 1972, p. 550-551). Con respecto a la segunda explicación, relativa al pasaje de una economía centrada en la producción ganadera a otra agrícola basada en el trigo, Verbrugge dice que no hay absolutamente ninguna prueba de que Rupilio impulsara la misma suerte de reformas agrarias que las graquianas en Italia. Además, no hay ninguna indicación de que el *ager publicus* fuera ocupado ilegalmente en Sicilia, y teniendo en cuenta el hecho de que no existen registros de colonias romanas enviadas a Sicilia durante las reformas graquianas, entonces una supuesta reforma solo habría beneficiado a los pobres sicilianos de origen griego, y no hay razón para creer que la legislación romana sobre la tierra pudiera ser conferida a una provincia con fines altruistas (Verbrugge 1972, p. 552).

El otro método para tratar las diferencias de las fuentes consiste en cambiar el relato de Diodoro para llevarlo lo más cerca posible a la descripción económica de la isla que nos brinda Cicerón. El autor más importante que desarrolla este enfoque es Scramuzza (1937), quien rechaza que todos los esclavos rebeldes en Sicilia fueran esclavos-pastores así como su existencia masiva en Sicilia (citado por Verbrugge 1972, p. 552-3). Pero Verbrugge critica a Scramuzza diciendo que no proporciona ninguna razón por la cual Diodoro hubiera cometido tales errores y modificaciones (1972, p. 553).

Por lo tanto, Verbrugge concluye que es imposible imaginar una serie de circunstancias para explicar las diferencias entre las fuentes y que solo existe una forma de hacerlo: la descripción de la economía siciliana dada por Diodoro es incorrecta y las dificultades en su narración son insuperables a partir del acuerdo existente entre Livio y Cicerón. Entonces, Verbrugge concluye que “Diodorus' account of the economic situation of Sicily must be rejected”, pues este no es históricamente válido (1972, p. 559)²⁰¹. Posidonio, la fuente utilizada por Diodoro, habría extendido el contexto económico y social del sur de Italia a Sicilia (Verbrugge 1975, p. 200).

Coarelli refutó la tesis de Verbrugge demostrando

²⁰¹ De manera similar, en otro artículo, Verbrugge sostiene que “the information found in Diodorus' account of the two wars is not trustworthy” (1975, p. 189).

“l'inconsistenza e l'arbitrarietà del procedimento adottato”. Pues, Verbrugge realiza una confrontación entre tres fuentes que son muy diversas entre sí según el tema tratado: ellas hablan de realidades demasiado diferentes desde el punto de vista cronológico y geográfico. De esta forma, debe tenerse en cuenta, por ejemplo, que Cicerón solo se ocupa del área de cultivo de cereales, mientras que casi no dice nada de la parte sudoriental de la isla, donde se concentró el sistema de latifundios con la producción pastoral que fue el foco de las guerras serviles (Coarelli 1981, p. 9).

Por otro lado, Coarelli recrimina a Verbrugge que este último realiza una lectura muy tendenciosa de las fuentes. Por ejemplo, Coarelli dice que es falso que Diodoro señale que la actividad económica más importante de la isla sea la ganadería, como afirma Verbrugge, y también que todos los rebeldes mencionados por Diodoro (doscientos mil) sean esclavos-pastores, o que estos fueran la mayoría de los rebeldes (1981, p. 10). Diodoro habla de agricultura y ganadería en Sicilia durante el siglo II a.C. No hay duda del hecho de que en el texto diodoreo el sistema del latifundio siciliano era una producción agrícola y pastoral. El rol de los esclavos pastores devino dominante al comienzo de la revuelta por la simple razón de que podían moverse libremente y estaban armados. Ellos fueron el factor determinante desde el punto de vista militar, sin embargo, se deduce del relato diodoreo que eran una clara minoría en comparación con los esclavos que provenían de las *ergastula* (Coarelli 1981, p. 10-11). Otra prueba es aportada por Livio, que en su tratamiento de las guerras serviles, al menos por cuanto se puede inferir de las *Períocas* (56; 58; 59) y de Floro (2.7.1-8) -que toma a Livio como fuente- presenta un cuadro de la situación económica análogo al de Diodoro. Dumont, por su parte, critica lo mismo a Verbrugge, esto es, el carácter arbitrario de su lectura de la narración diodorea (Dumont 1987, p. 219-220).

Los comentarios precedentes bastan para cuestionar severamente la tesis de Verbrugge. Pero nos interesa resaltar algo que ha sido pasado por alto en las críticas hechas por Coarelli y Dumont. A saber, esta interpretación de Verbrugge acerca de la imposibilidad de la descripción económica de Sicilia del relato diodoreo hunde sus raíces en la concepción negativa de la erudición alemana decimonónica, esto es, en la supuesta incompetencia de Diodoro. En este sentido Verbrugge hace un argumento por analogía: la inadecuada imagen de la economía siciliana se trataría de un error de anacronismo de Diodoro equivalente al que ha sido comentado en lo referente a la

actuación de los caballeros como jueces en los juicios por concusión a los gobernadores provinciales, antes de la *lex iudicaria* de Cayo Graco (122 a.C.), para explicar cómo los gobernadores de Sicilia fueron intimidados por los grandes terratenientes e integrantes del orden ecuestre (Diod. 34/5.2.3). De la misma manera, según Verbrugge, Diodoro cometió otro horrible error en su descripción general de la economía de Sicilia (1972, p. 559). Es decir, ciertos aspectos del relato diodoreo serían igualmente equívocos por analogía. No obstante, hemos visto que los estudios más recientes sobre Diodoro tienden a mostrar que no era un “un copista estúpido”, sino un historiador con criterio que manejó un ingente material para escribir su historia universal.

2.3. Diodoro como un novelista

En tercer lugar, hay una línea argumentativa que consiste en pensar que Diodoro construyó su relato no como un historiador, sino como un novelista. Esta idea es sostenida principalmente por Manganaro (1967), Guarino (1979) y Morton (2009; 2013). El primer autor, siguiendo la tradición erudita alemana, ve directamente a Posidonio en el relato diodoreo de ambas revueltas. Él considera que Posidonio cometió una verdadera falsificación histórica (“Eine wirkliche Geschichtsfälschung”) presentando al reino de Euno como una típica monarquía siria, porque Posidonio estaba afectado por un patriotismo local²⁰². Entonces Posidonio habría descripto las acciones del líder rebelde sirio mediante un esquema según el cual exagera el aspecto sirio del evento, a la manera de un poema sobre un héroe de los esclavos rebeldes en Sicilia con el fin de magnificar la gloria de los sirios. Así, se trataría puramente de una revuelta de esclavos sirios (Manganaro 1967, p. 214).

Guarino también concibe que detrás de la narrativa diodorea se halla directamente a Posidonio (1979, p. 47), pero sugiere una distorsión deliberada hecha por Diodoro y Orosio de los hechos de la primera guerra servil (1979, p. 57), con el objeto de desacreditar un movimiento que tenía fundamentalmente un carácter de revuelta autonomista siciliana y en el cual participaron los jornaleros libres y los pequeños agricultores autónomos (1979, p. 52, 57).

²⁰² Ni Ciaceri 1918 ni Giacobbe 1926, quienes también desacreditaban la historicidad de los fragmentos diodoreos de la primera revuelta servil, acusaron de falsificador a Posidonio como lo hace Manganaro. Véase: Pareti 1927, p. 46.

Morton, por su parte, considera que las descripciones de los dos líderes de la primera guerra servil (el rey-mago Euno y el bandido-pastor Cleón) no son históricas sino literarias. Diodoro habría construido sus imágenes de una manera muy negativa, apelando a *topoi* literarios peyorativos tendientes a proporcionar unas figuras fácilmente reconocibles en la mente de los antiguos lectores. Asociando esas características con los roles vitales de los dirigentes en la revuelta, Diodoro apunta a desacreditar al movimiento (Morton 2009, p. 73). Así, por una parte, Euno es presentado como un rey-mago, un estereotipo negativo, oriental y extraño a las prácticas religiosas grecorromanas y en su calidad de mago Euno es descrito como un “charlatán”, sus habilidades son un engaño (Morton 2009, p. 57-8; 2013, p. 245-9); la descripción de la aclamación de Euno como rey parece haber sido compuesta con el objetivo literario de caracterizarlo negativamente, en tanto que Diodoro explicita que no fue elegido ni por su “alentía” (ἀνδρεία) ni por su capacidad de “comando militar” (στρατηγία) —dos cualidades de los generales y reyes que Diodoro típicamente considera propias de los personajes destacados—, sino por hacer maravillas, por poner en marcha la revuelta, y porque su nombre parecía un agüero favorable; es decir, el rey esclavo, así configurado por Diodoro, es, implícitamente contrastado, la antítesis del buen líder y monarca helenístico (Morton 2013, p. 239-241). Euno, hacia el fin de la revuelta, se oculta por cobardía en unas cuevas, es decir, es un “rey cobarde”, aspecto que también lo configura como el opuesto de un buen rey helenístico (Morton 2013, p. 242); cuando Euno es hallado en las cuevas solo se encuentra rodeado de acompañantes que sirven para la lujuria (un cocinero, un panadero, un masajista y un bufón), por lo tanto, es retratado como un monarca degenerado, y su cobarde huida es contrastada directamente con sus antiguos guardias que se quitan la vida unos a otros (Morton 2013, p. 243); Euno muere vilmente por sarna (Morton 2013, p. 242). Además, Diodoro y todos los otros escritores antiguos, se refieren al rey esclavo como Euno, a los efectos de negarle su título real de Antíoco, esto es, mostrando un rechazo a sus aspiraciones políticas (Morton 2009, p. 45, 48, 55-6). Por otra parte, Cleón es descrito utilizando el estereotipo negativo del bandido, asociado con su actividad de pastor y su origen ciliciano (vinculado en la época a la piratería). Por consiguiente, es difícil aceptar las descripciones diodoreas de los líderes rebeldes, en términos de su validez histórica, pues la utilización de estos estereotipos demostraría que Diodoro construyó su narrativa de manera literaria (Morton 2009, p. 67-8, 72). En suma, a partir de la conformación

literaria del retrato de los líderes rebeldes, principalmente de Euno, Morton sostiene que “we cannot trust the impression given by the text for historical purposes” (2013, p. 251).

A esta línea de argumentación, señalamos la siguiente crítica: el reconocimiento de palabras negativas (*magos, leites*) y de algunas similitudes con estereotipos literarios (como el del bandido ciliciano), no constituye una prueba del tratamiento no histórico, es decir literario, de las descripciones diodoreas de los jefes rebeldes, más allá de que sea cierto que “la representación de Euno en Diodoro es implacablemente hostil” (nuestra traducción, Morton 2013, p. 251). La utilización de palabras, juicios y estereotipos negativos no significan que no existe un fondo de verdad, un fondo histórico en las imágenes de los líderes de la revuelta trazadas por Diodoro. Este es el punto de vista que la mayoría de los eruditos de las guerras serviles comparte (Vogt 1974; Green 1961; Bradley 1998; Urbainczyk 2008; etc.) y nosotros también. Por ejemplo, el hecho de que Diodoro hable de las cualidades mágicas de Diodoro como un “charlatán”, como un fraude, no implica que las habilidades mágicas y religiosas de Euno no hayan existido ni sido importantes para construir su liderazgo, aunque hayan sido despreciadas por los escritores antiguos. Al contrario, el elemento mágico y/o religioso deviene una constante de la personalidad de los tres líderes principales de las guerras serviles (Euno, Salvio y Espartaco), y resulta difícil creer que todas las referencias de las fuentes con respecto a estos atributos fueron invenciones literarias tendientes a volver en su contra a los lectores antiguos.

Por otra parte, queremos destacar que los estudios recientes de la línea revalorizadora de Diodoro señalan que este tenía una honesta preocupación por la veracidad de la narración histórica. Como hemos visto, Diodoro era muy fiel a las narrativas de sus fuentes, modificando solo el lenguaje y adhiriendo reflexiones moralizantes. Incluso criticaba el empleo excesivo de la retórica en detrimento de las narraciones. Por consiguiente, la imagen de un Diodoro novelista no se corresponde con el juicio de al menos una parte de la crítica moderna y de su método histórico, anteriormente tratado.

2.4. La tesis de la contradicción entre el relato diodoreo y las fuentes numismáticas

En cuarto lugar, podemos ubicar el argumento según el cual las fuentes

numismáticas²⁰³ contradicen al relato diodoreo. Conforme a nuestra investigación, nosotros encontramos que el primero en hacer una lectura en clave contradictoria entre la serie monetaria acuñada por Euno con la efigie de Deméter de Enna y el relato diodoreo ha sido Manganaro (1967), y que él también fue el primero en interpretar que a partir de la efigie de Deméter se desprende un mensaje político concreto, esto es, que el rey rebelde buscó el apoyo de los campesinos sicilianos, ya que Deméter era la antigua diosa venerada por los sicilianos y la moneda muestra que Euno la convirtió en patrona de su reino (Manganaro 1967, p. 215). Frente a un pequeño pero elocuente y único documento, como la moneda de Deméter del rey Euno-Antíoco, la construcción siria de Posidonio se desmorona (1967, p. 216). En verdad, la monarquía de Euno revistió la forma de una tiranía griega (1967, p. 214), y la revuelta no se trató tanto de una revuelta de esclavos sirios sino más bien del despertar de un nacionalismo siciliano (1967, p. 218). Para este autor, Euno sin duda tuvo el apoyo o al menos la buena voluntad de los campesinos sicilianos (1967, p. 214).

El análisis de Manganaro de la emisión monetaria con la efigie de Deméter será retomado por Verbrugge (1974) agregando simplemente, mediante la citación del trabajo de White (1964), que el culto de Deméter siempre jugó un rol importante en la vida política siciliana y particularmente fue un punto de encuentro entre los sicilianos y un símbolo anti-romano durante la segunda guerra púnica. Los romanos reaccionaron salvajemente destruyendo el santuario de Deméter en Morgantina en el 211 a.C. (Verbrugge 1974, p. 54-55). Sin embargo, Verbrugge se aparta de la especulación de Manganaro sobre Posidonio para esbozar su propia hipótesis, la cual desarrollaremos en el próximo apartado.

Morton (2009; 2012) ha retomado y ampliado este enfoque, al punto de considerar que el análisis de la evidencia de las fuentes numismáticas nos puede servir para corregir y reinterpretar el relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas. Conforme al análisis de este autor, las monedas sugieren que el rey Antíoco era muy cuidadoso con la elección de las imágenes. La presencia de Deméter en la moneda del rey Antíoco es, según Morton (2009, p. 100), contradictoria con el relato diodoreo, pues este último resalta su vínculo con la diosa siria Atargatis.

Para comprender la moneda con la efigie de Deméter debemos tener en cuenta la

²⁰³ Solo en el caso de la primera revuelta servil siciliana disponemos de fuentes numismáticas. Véase Capítulo I.

historia siciliana. A propósito de la segunda guerra púnica, Tito Livio escribe el nombre de las ciudades sicilianas que apoyaron a los cartagineses contra Roma. Entre esas ciudades Tito Livio menciona a Enna, Morgantina y Agrigento. Aunque el rey Antíoco controlaba las dos últimas, Morgantina y Agrigento habían sido repobladas después de su reconquista por los romanos (Liv. 26.21.40) y es razonable suponer que lo fueron con habitantes pro-romanos. En cambio, Enna fue sometida a una masacre brutal de sus ciudadanos, pero no existe ninguna referencia a un repoblamiento. Se conoce gracias a Cicerón, que Taormina era una fiel aliada de Roma (Morton 2009, p. 94). La ciudad de Enna y su culto asociado de Deméter eran unos símbolos de resistencia contra la dominación romana invocados en el curso de la segunda guerra púnica. El culto de Deméter actuó como un punto de encuentro para los sicilianos en su rebelión anti-romana, lo cual se plasmó en una serie de monedas acuñadas que celebraban la unión siciliana con la efigie de la diosa (White 1964, p. 272). Antíoco, a través de la imagen de Deméter, precisamente invoca este mensaje político. Así, es comprensible que el rey de la revuelta no quisiera referirse a las ciudades que habían sido pro-romanas desde el comienzo de la segunda guerra púnica (como Taormina) o que habían sido repobladas después de la reconquista romana, aun si el rey dominaba su territorio (Morgantina y Agrigento). Esto podría sugerir que ciertas ciudades habían sido conquistadas por los rebeldes (Taormina, Morgantina y Agrigento) mientras que otras como Enna habían sido parte de la rebelión (Morton 2009, p. 96). El mensaje político del rey Antíoco, el cual solo podemos reconstruir a través de sus monedas, ha sido elegido para invocar los símbolos de la resistencia siciliana a la dominación romana sobre la isla (2009, p. 96-7). El éxito del rey se ve confirmado —según Morton— por sus repetidas victorias militares en el curso de la revuelta (2009, p. 98). La cultura siciliana y la autonomía fueron alentadas por el rey rebelde. Antíoco representaba, pues, una amenaza para el control central de Roma.

Nosotros retomamos este análisis de la serie monetaria con la efigie de Deméter realizado por Manganaro (1967), Verbrugge (1974, p. 53-4) y Morton (2009, p. 96-100), en cuanto afirma que los esclavos rebeldes han utilizado la imagen de la diosa como una clara invocación a los sicilianos griegos orientales, esto es, como un intento de ganarse la simpatía de los sicilianos para su causa, puesto que el culto a Deméter era una práctica extendida en la isla y un símbolo de resistencia contra la dominación romana. Este análisis permite dar un cabal sentido a la serie monetaria con la efigie de

Deméter y parece, a todas luces, más pertinente que considerar a dicha moneda como producto de la casualidad, ya que los esclavos tomaron Enna, tal como lo hace Dumont (1987, p. 263). Sin embargo, rechazamos la idea según la cual a partir de esta fuente numismática se deba pensar que los principales elementos de la revuelta fueron los sicilianos libres y entonces la llamada “guerra servil” se trató esencialmente de una revuelta provincial. Es decir, nosotros consideramos que la evidencia proveniente de la serie monetaria con la efigie de Deméter²⁰⁴ puede interpretarse como un complemento al relato diodoreo. Los trabajos de Sánchez León (2002; 2004) nos respaldan en nuestra interpretación. La autora española afirma que la información numismática confirma la tradición de las fuentes literarias (Cicerón y Diodoro) sobre el primer *bellum servile* en Sicilia. Si bien la tradición diodorea subraya la relación del rey Antíoco con la diosa siria Atargatis (Diod. 34/35.2.7), Sánchez León (también Bradley 1998, p. 57) indica que la asimilación de las dos divinidades, esto es, Deméter y Atargatis, era posible puesto que existían algunos rasgos comunes: ellas eran unas manifestaciones de la Gran Madre bajo su forma oriental (Atargatis) o local (Deméter), que podía ser venerada por los esclavos orientales gracias a una asimilación de su diosa, símbolo de la fecundidad de la naturaleza (Sánchez León 2004, p. 140). Entonces, la presencia de Deméter en la moneda del rey Antíoco no es contradictoria con el relato diodoreo, tal como afirma Morton (2009, p. 100). Volveremos sobre esta cuestión en el capítulo V, pero en este momento nos interesa señalar que la serie monetaria con la imagen de la Diosa Madre no impugna el relato de Diodoro de la primera revuelta servil en Sicilia.

2.5. La argumentación que rechaza la supuesta fuente de Diodoro: Posidonio de Apamea

Generalmente los historiadores de las guerras serviles han confiado en el relato diodoreo de las revueltas sicilianas en virtud del prestigio que la tradición antigua le concedía a su supuesta fuente, esto es, Posidonio de Apamea. Sin embargo, Manganaro (1967) y Verbrugge (1974) han desacreditado el valor de Posidonio, aunque de diferentes maneras. Manganaro, como vimos, esboza la hipótesis según la cual

²⁰⁴ Sin duda, se trata de un documento muy significativo, pues como sostiene Morton, la evidencia numismática es la única fuente elaborada por los mismos esclavos rebeldes que ha llegado hasta nosotros y representa la manera en la que el rey Euno quería ser visto por los otros.

Posidonio habría cometido una verdadera falsificación histórica al momento de escribir sobre las revueltas sicilianas, puesto que él estaría afectado por su orgullo nacionalista sirio, lo cual lo habría llevado a escribir una narrativa en forma de poema al líder sirio de los esclavos (Euno) en detrimento de los hechos reales, desfigurando así el verdadero carácter siciliano de la revuelta y subrayando su aspecto sirio. En cambio, Verbrugge (1974) sostiene que Posidonio, siempre considerado como la fuente principal de Diodoro, no habría sido un deliberado falsificador afectado por su nacionalismo, como sugiere Manganaro (1967), sino que habría sido engañado por la aristocracia siciliana pro-romana instalada luego de la segunda guerra púnica. Esta aristocracia beneficiaria de Roma no habría querido que la rebelión fuese una revuelta provincial porque eso habría puesto en peligro su propia posición. Entonces, cuando Posidonio recogió oralmente la información de la revuelta, provista por esa aristocracia, recibió el relato de una rebelión servil en Sicilia (Verbrugge 1974, p. 48), que, por otra parte, le complacía más a Roma y a sus admiradores, puesto que la propaganda de la fortaleza del imperialismo romano no era congruente con la narración de revueltas provinciales (1974, p. 60). La rebelión de esclavos en Sicilia fue una combinación de rebelión servil y revuelta provincial (1974, p. 48, 59).

En síntesis, conforme a esta línea de argumentación Posidonio habría fallado en narrar las revueltas serviles sicilianas, sea por falsificar conscientemente los hechos (Manganaro 1967) o por su incredulidad (Verbrugge 1974), y entonces, la narración diodorea, basada en la de Posidonio, carecería de credibilidad histórica.

Pero este argumento presenta las siguientes dificultades. En primer lugar, se trata de meras especulaciones, pues no existen pruebas para sostener que Posidonio haya mentido o haya sido engañado. En segundo lugar, y más importante aún, en tanto parte de la premisa de la dependencia posidoniana, no existe razón para atribuir la totalidad del relato diodereo de las guerras serviles sicilianas a Posidonio²⁰⁵. Esa premisa se

²⁰⁵ Dumont 1987, p. 211; Kidd (Véase: Edelstein & Kidd 2004, p. xx) señala que, más allá del fuerte consenso existente en torno a que Diodoro en sus libros V y XXXIV/XXXV habría utilizado a Posidonio, en ningún lugar de la *Bibliothèque* Diodoro cita por su nombre a Posidonio -lo cual resulta significativo, agregamos nosotros siguiendo a Chamoux 1990 p. 246, teniendo en cuenta que Diodoro, a diferencia de la mayoría de los historiadores antiguos, no duda en citar sus fuentes-, y la identificación de cualquier pasaje con él debe basarse en otras evidencias, razón por la cual —a diferencia de Jacoby— Edelstein y Kidd no incluyen los fragmentos diodoreos de la primera guerra servil en su colección de fragmentos de Posidonio, es decir, como aquellos que con seguridad se puede aseverar que provienen del polímata sirio;

encuentra vinculada a la crítica tópica según la cual Diodoro solo utilizaba una única fuente para cada período que relataba, la cual, como hemos visto, se comprueba falsa en varias partes de la *B.H.* a la luz de estudios recientes.

3. Análisis del relato diodoreo de las revueltas serviles sicilianas en relación con el conjunto de la *B.H.*

Hemos visto que los historiadores habitualmente han estudiado el relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas como una sección *sui generis* de la *B.H.* vinculada directamente a su supuesta fuente, Posidonio de Apamea, e incluso han sacado conclusiones en virtud de la *Tendenz* del filósofo sirio²⁰⁶. Pero este procedimiento de análisis, vinculado a la erudición alemana, la cual recortaba a la *B.H.* en partes inconexas entre sí en función de las supuestas fuentes que seguía Diodoro, resulta muy cuestionable a la luz de los recientes estudios que rehabilitan al historiador siciliano. No es nuestro objetivo dilucidar cuál o cuáles fuentes fueron utilizadas por Diodoro. Como señala Collin Bouffier (2011, p. 11): “On a donc joué au jeu des attributions pendant plus d’un siècle”. Creemos que algunos estudiosos han ido demasiado lejos en su especulación sobre las distintas tradiciones historiográficas en los

Laffranque 1964, p. 111, tampoco utiliza en su libro a los fragmentos diodoreos como una derivación directa de Posidonio, y considera que la práctica de amalgamar fuentes, muy extendida entre los historiadores de la época de Diodoro, seguramente también se encuentra en la *Bibliothèque*; Càssola 1982, p. 768 y ss., sostiene que el supuesto de que Posidonio no sea la única fuente de los últimos libros diodoreos está bien fundado; cf. Green 2006, p. 23, que sigue sosteniendo que la influencia más importante en Diodoro es Posidonio y que el relato diodoreo de las guerras serviles quizás fue tomado directamente del filósofo sirio.

²⁰⁶ Por ejemplo, Verbrugge 1975 analiza la estructura narrativa de los fragmentos diodoreos como derivaciones directas de Posidonio y así vincula, por un lado, lo que el autor llama “episodic adventure stories” en los fragmentos diodoreos (episodios breves de historias independientes, como el de la hija de Damófilo), con fragmentos que fehacientemente datan de Posidonio, en tanto casos de “historia trágica”, provistos de un fuerte contenido retórico (1975, p. 191-2 n. 10); por el otro, relaciona la narración diodorea de las revueltas serviles con el relato posidoniano del crecimiento de la piratería en el Mediterráneo, pues -según Verbrugge y Strasburger- ambos estarían constituidos por un único modelo narrativo empleado para los dos acontecimientos (1975, p. 201).

fragmentos diodoreos de la primera guerra servil²⁰⁷. Nosotros no queremos jugar ese juego. Es decir, no nos interesa discutir si Diodoro realmente utilizó a Posidonio, o en qué medida lo hizo, pudiendo utilizar también otras fuentes, tales como Cecilio de Caleacte, los *Annales* de Calpurnio Pisón²⁰⁸, o alguna otra desconocida para los estudiosos modernos²⁰⁹. Nuestro interés reside en estudiar a Diodoro como una fuente en sí misma tal como lo ha recomendado Vial: “Les recherches sur l’origine du texte de Diodore doivent céder le pas à l’étude de ce texte, considéré lui-même comme une source pour l’historien d’aujourd’hui”²¹⁰. Pues, en efecto, creemos que un análisis que vincule el relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas con el resto de la *B.H.*, esto es, con el método histórico y los principales intereses de su autor, puede resultar más fructífero, haciendo más verosímiles las interpretaciones modernas sobre las revueltas serviles²¹¹.

En este sentido, retomamos el enfoque de la corriente de revalorización de Diodoro, principalmente el utilizado por Sacks (1990), y lo aplicamos al estudio del relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas²¹². Este autor considera que Diodoro

²⁰⁷ Tal es el caso de Rizzo 1976, por ejemplo, que cree poder distinguir dos líneas historiográficas a partir de las dos versiones bizantinas de los fragmentos diodoreos conservados de la primera guerra servil: mientras que los *Excerpta constantiniana* recogerían a Posidonio como una de las fuentes del relato diodoreo, el resumen fociano correspondería a Cecilio de Caleacte.

²⁰⁸ Dumont 1987, p. 210 señala lo siguiente: “Les Annales de L. Calpurnius Pison suggérées par Rathke comme source de la tradition livienne pourraient aussi, d’après W. Forrest et T. Stinton, avoir été utilisées par Diodore”.

²⁰⁹ Con respecto a los autores romanos que podrían haber escrito sobre las revueltas serviles en Sicilia, véase: Verbrugge 1975, p. 192-3 n. 11.

²¹⁰ Citado por Collin Bouffier 2011, p. 13.

²¹¹ Cf. Morton 2013, que también estudia el relato diodoreo de las guerras serviles en relación con otras partes de la *B.H.* y trata a Diodoro como una fuente en sí misma. Sin embargo, Morton aplica esta metodología en función de desacreditar a Diodoro como fuente histórica válida para el estudio de las revueltas serviles sicilianas en tanto considera que el siciliano construyó su narrativa en forma literaria, pues su objetivo era predisponer a sus lectores contra el movimiento de los esclavos rebeldes. No obstante, como hemos visto, esta postura no es congruente con al menos una parte importante de la moderna crítica erudita que tiende a revalorizar a Diodoro como un historiador con criterio y con una honesta vocación por la verdad.

²¹² Si bien el mismo Sacks 1990, p. 142-154 estudia la primera guerra siciliana, creemos que en esta ocasión en particular el autor se mantiene demasiado apegado a la tradición de la erudición alemana al vincular el relato diodoreo de la primera revuelta servil siciliana a Posidonio. Lo cual le impide

llenó y organizó su trabajo con sus propios pensamientos²¹³. Sacks (1990, p. 7) acepta como fuente de un pasaje dado la asignación más habitual o probable indicada por la mayoría de los eruditos, con el fin de demostrar que los pensamientos allí encontrados están también en otras partes de la *B.H.* en las que la *Quellenforschung* ha identificado otra fuente. Así, por ejemplo, el proemio del libro XXXVII es frecuentemente atribuido a Diodoro porque no posee una claridad digna de Posidonio, considerado la fuente para la narrativa diodorea de ese libro. No obstante, Sacks sostiene que una mejor razón para atribuir a Diodoro la autoría de dicho proemio es que este tiene una similitud con otras partes de la *B.H.* en las que Diodoro no estaba utilizando a Posidonio. Tres importantes conceptos o temas modelan la narrativa diodorea como fuerzas que actúan en la historia, impregnando toda la *B.H.* y proveyéndole unidad temática y estructura: “el beneficio” moral para el lector (ὠφέλεια/τὸ χρήσιμον); “el azar/la Fortuna” (τυχή); y “el comportamiento moderado” (ἐπιείκεια), asociado a la “filantropía” (φιλανθρωπία)²¹⁴.

Nosotros pensamos que es en función de estos conceptos fundamentales, los cuales recorren toda la *B.H.*, que se debe analizar los fragmentos diodoreos de las revueltas serviles sicilianas. A continuación, procedemos a realizar este análisis.

3.1. ὠφέλεια y ἐπιείκεια en las guerras serviles sicilianas

Comencemos por preguntarnos por qué Diodoro escribiría sobre las guerras serviles sicilianas, cuál sería su interés, y vinculado a esto, qué beneficio moral sacaría el lector de estos hechos, es decir, qué enseñanza y cuáles serían los buenos ejemplos a imitar-elogiar y los malos a evitar-repudiar, conforme a la concepción diodorea de la Historia. En este sentido, veremos que dos temas centrales del pensamiento diodoreo se entrelazan en los fragmentos de la primera revuelta servil: “el beneficio” moral para el lector (ὠφέλεια) y “el comportamiento moderado” (ἐπιείκεια).

El interés del historiador de Agirio en narrar los hechos de los esclavos rebeldes puede ser explicado por tres factores. En primer lugar, por su humanismo y

desarrollar en este caso toda la potencialidad de su propio enfoque. Nosotros nos proponemos precisamente llevar a cabo esa tarea.

²¹³ Algo que ya había sido advertido por Oldfather 1933, p. xvii-xviii.

²¹⁴ Sacks 1990, p. 23.

universalismo estoico²¹⁵. Esto es, Diodoro cree que todos los seres humanos son hermanos entre sí, habitando un único universo (Diod. 1.1.3). Por lo cual el historiador de Agirio se interesa en todos los hombres, incluyendo a los esclavos y esto se manifiesta con claridad en su narrativa de las guerras serviles. No obstante, creemos que la adscripción diodorea al estoicismo no debe ser exagerada, pues, como sostienen Chamoux y Bertrac, Diodoro no es un autor que pueda ser encuadrado de forma taxativa a una línea de pensamiento, más bien él manifiesta un eclecticismo filosófico y religioso que funda los principios morales sobre los que concibe y escribe su historia, fruto de una educación muy extendida en el siglo I a.C. consistente en tomar en cuenta las lecciones de las diversas escuelas filosóficas (1993, p. xxii, xv).

En segundo lugar, estas revueltas sucedieron en Sicilia, la patria de Diodoro, que ocupa una plaza privilegiada, pues la isla constituye uno de los tres sitios fundamentales a partir de los cuales se narra la historia humana en la *B.H.: Egeo-Sicilia-Roma*²¹⁶.

Y, en tercer lugar, los hechos de las revueltas serviles dejan, según Diodoro, una enseñanza clara, a saber, los esclavos deben ser tratados con moderación por sus amos y no se debe esclavizar a personas injustamente, de lo contrario se producen revueltas contra toda la comunidad política (Dumont 1987, p. 246, 252). Este último punto debemos tratarlo con mayor profundidad.

3.1.1. Diod. 34/35.2.33: un esquema teórico de revuelta servil

Existe un fragmento, Diod. 34/35.2.33, cuya importancia no ha pasado desapercibida para los eruditos, pues en él se halla una profunda reflexión sobre el ejercicio del poder y, en ese marco, sobre las revueltas serviles. Pero precisamente en función de la lucidez del fragmento, incompatible con el prejuicio sobre Diodoro en términos de un “copista estúpido”, comúnmente se lo ha tratado como una derivación de su supuesta y más competente fuente: Posidonio de Apamea. Así, por ejemplo, Verbrughe (1975, p. 195), Mazza (1985, p. 106), Dumont (1987, p. 246-7)²¹⁷ y Sacks

²¹⁵ Sobre el estoicismo en Diodoro, véase Farrington 1947, p. 60, 61, 68.

²¹⁶ Véase: Collin Bouffier 2011, p. 14; Giovannelli-Jouanna 2011, p. 21.

²¹⁷ Dumont 1987 trata este fragmento en las páginas 246-7 de su obra. Si bien no indica explícitamente en ellas que la autoría sea de Posidonio, eso se infiere de su análisis, pues Dumont considera que

(1990, p. 144). Por el contrario, nosotros queremos abordarlo desde el punto de vista de las ideas y creencias de Diodoro mismo, siguiendo el enfoque de la nueva corriente de revalorización del historiador siciliano, independientemente de que utilizara a Posidonio o no. Creemos que este fragmento es el más esclarecedor a la hora de entender la lógica de las revueltas serviles según el pensamiento diodoreo. Analicémoslo pues, en detalle, intercalando algunas referencias de otros fragmentos que permitan desarrollarlo.

Diod. 34/35.2.33, según la flamante traducción de Goukowsky, dice lo siguiente:

“Ce n'est pas seulement dans le gouvernement d'une cité que les personnes occupant une situation élevée doivent faire preuve de *modération* (ἐπιεικῶς) avec les humbles ; dans la vie privée également les gens sensés doivent user de douceur (πρᾶως) envers les esclaves. Car *l'arrogance* (ὕπερηφανία) et *la dureté* (βαρύτης) provoquent *dans les cités des discordes civiles entre hommes libres* (ἐν μὲν ταῖς πόλεσιν ἀπεργάζεται στάσις ἐμφυλίου), tandis qu'elles suscitent dans les demeures particulières des simples citoyens des *complots d'esclaves* (δούλων ἐπιβουλάς) *contre les maîtres* (τοῖς δεσπόταις) et *des révoltes terribles pour la communauté politique* (ἀποστάσεις φοβεράς κοινῆ ταῖς πόλεσι). Plus le pouvoir dévie vers *la cruauté* (ὠμότητα) et *l'iniquité* (παρανομίαν), plus le caractère des sujets (τῶν ὑποτεταγμένων) s'ensauvage (ἀποθηριοῦται) et mène à l'égarement du désespoir (ἀπόνοιαν). Tous ceux en effet dont la Fortune (τύχη) a fait des humbles cèdent de leur plein gré la place aux grands personnages pour ce qui est de la noblesse et de la réputation ; en revanche, si on les prive de l'humanité à laquelle ils ont droit, ils deviennent les ennemis des maîtres qui les commandent sans douceur”²¹⁸.

“El comportamiento moderado” (ἐπιείκεια), especialmente en las circunstancias favorables, es un concepto central que recorre toda la *B.H.*, independientemente de la variedad de fuentes que use Diodoro y los casos en los que sea aplicado²¹⁹. Más precisamente, la *épieikeia* es la cualidad más importante, la primera en la escala de

especialmente los fragmentos diodoreos más reflexivos de la primera guerra servil provendrían del filósofo sirio (1987, p. 240).

²¹⁸ Goukowsky 2014, p. 92 (la inclusión de las palabras en griego y las cursivas son nuestras).

²¹⁹ Sacks 1990, p. 205, señala: “Diodorus constructs the *Bibliothēke* around a program for moral living. Again and again, he judges individuals and nations by how benevolently they act while enjoying good fortune [...]”.

valores de Diodoro, que según los contextos designa la equidad, la moderación, la clemencia o la indulgencia. Este concepto se encuentra vinculado en el autor con la justicia y la virtud humana, designada por el término “filantropía” (φιλανθρωπία). La *épieikeia* y la *philanthrôpia* son virtudes características de la civilización y cualidades necesarias para ejercer el poder²²⁰.

Según el historiador de Agirio, en el fragmento citado, quienes están en una posición superior deben comportarse de forma moderada (ἐπιείκεια) con los más humildes y con “suavidad” (πρᾶως), sea tanto en el gobierno de una ciudad, como en la administración de la casa. Pues la “soberbia” (ὕπερφανία) y la “dureza” (βαρύτης) provocan “discordias civiles entre los hombres libres” (ἐν μὲν ταῖς πόλεσιν ἀπεργάζεται στάσις ἐμφυλίου), y en las casas particulares llevan a unos “complots de esclavos” (δούλων ἐπιβουλάς) “contra los amos” (τοῖς δεσπότης). La revuelta servil comienza entonces, como un hecho doméstico²²¹. Pero el complot de esclavos contra sus amos particulares (δούλων ἐπιβουλάς) se transforma a continuación en un “terrible levantamiento concertado contra el conjunto del Estado” (ἀποστάσεις φοβεράς κοινῆ ταῖς πόλεσι), esto es, contra la totalidad de los libres.

Para Diodoro lo determinante para explicar las causas de las revueltas serviles son “los malos tratos de los amos” (τῶν δεσποτῶν κακουχίας) a sus esclavos, lo cual es entendido como un comportamiento afectado por la soberbia (ὕπερφανία), es decir, por la falta de “moderación” (ἐπιείκεια) —como se observa en varios fragmentos, por ejemplo, en el caso de Diod. 34/35.2.26. Es cierto que en este mismo fragmento Diodoro señala que tanto los malos tratos, como la soberbia, el modo de vida lujoso (τρυφήν) y la violencia (ὄβριον) de los amos son producto del exceso de prosperidad (Διὰ γὰρ τὴν ὑπερβαλὴν τῆς εὐπορίας). Pero nosotros creemos que no debe interpretarse que la esclavitud-mercancía es concebida por Diodoro, simplemente reproduciendo a Posidonio, según la antigua visión de la erudición alemana, como una institución degenerada vinculada al lujo (τρυφή), y en este sentido Diodoro expresaría una visión

²²⁰ Giovannelli-Jouanna 2011, p. 32-3. Así, por ejemplo, la *épieikeia* era la principal característica del ejercicio del poder de Gelón e incluso la utilizaba con sus enemigos, convirtiéndose en un ejemplo a imitar. Su elogio recorre el libro XI. Gelón, junto con César, es el personaje histórico más admirado por Diodoro. Por el contrario, los tiranos son el anti-modelo de la moderación y se caracterizan por su “ambición” (πλεονεξία), como por ejemplo Agatocles (2011, p. 34).

²²¹ Goukowsky 2014, p. 84.

crítica de dicha institución²²². Si bien en el período helenístico el lujo y la soberbia se trataban de *topoi* relacionados, la diferencia es importante. Al respecto, es significativo que, en este mismo fragmento, cuando Diodoro señala que “similares eventos” (τὸ παραπλήσιον) ocurrieron en Asia, aludiendo a la revuelta de Aristónico, resume la causa del levantamiento de los esclavos en los malos tratos de los amos (τῶν δεσποτῶν κακουχίας), sin hacer ninguna alusión al exceso de riqueza y al lujo.

Nosotros sostenemos que el fragmento Diod. 34/35.2.33 representa más fielmente el pensamiento diodoreo, pues el trato justo o injusto de los poderosos con lo más humildes es un concepto clave en Diodoro que recorre la *B.H.*, y lo aplica tanto para explicar la caída de los imperios como las discordias civiles y los levantamientos de esclavos. Precisamente Sacks sostiene que este enfoque expresa más genuinamente el pensamiento de Diodoro para explicar la caída de los imperios que la decadencia de las costumbres por el apego a la τρυφή, de origen posidoniano. Análogamente nosotros sostenemos que la noción de falta de moderación de los amos es lo que mejor explica el origen de las revueltas serviles según el pensamiento diodoreo, muy claro en el caso de la primera guerra servil siciliana²²³.

3.1.2. La enseñanza moral explícita de la primera revuelta: tratar con moderación a los esclavos

Conforme a nuestra perspectiva, los amos sicilianos, cuando gozaban de la buena fortuna, fallaron en tener un comportamiento moderado con los esclavos, maltratándolos. Estos malos tratos de los amos (τῶν δεσποτῶν κακουχίας) a sus esclavos se verifican en los siguientes hechos: marcaban sus cuerpos; los golpeaban por placer; y no les daban de comer ni de vestir, exhortándolos a conseguir su sustento por medio del bandidaje (Diod. 34/35.2.2; 2.4; 2.10; 2.27; 2.32). La riqueza que disfrutaban en ese momento los amos era una prueba de sus comportamientos morales, y la mayoría falló por soberbia (ὑπερφανία), razón por la cual constituyen un mal ejemplo que los

²²² Cf. Canfora 1982; 1999, p. 17-8; Montoya Rubio 2014, p. 159-164.

²²³ Cf. Sacks 1990, p. 144-5, quien considera que en el caso de las guerras serviles la causa reside en la descomposición social por apego al lujo, con lo cual Diodoro estaría siguiendo a Posidonio. A nuestro entender, aquí Sacks se mantiene demasiado apegado a la tradición positivista alemana vinculando a Diodoro con Posidonio.

lectores deben repudiar y tomar como contra-modelos, representados particularmente por la pareja ennense de amos, Damófilo y Megalis²²⁴. Damófilo era muy rico (τὴν οὐσίαν μεγαλόπλουτος), “arrogante en sus maneras” (τὸν τρόπον ὑπερήφανος), y trataba a sus esclavos con “inhumanidad” (ἀπανθρωπίαν) y “dureza” (βαρύτητα) (Diod. 34/35.2.34). Él castigaba a sus esclavos simplemente por “crueldad” (Diod. 34/35.2.37: τὴν ὀμότητα τῶν τρόπων). Al cambiar la Fortuna (τυχή), Damófilo y los soberbios amos de Sicilia fueron castigados.

Pero no todos los ricos hicieron esto. Al respecto, es significativo el episodio de la hija de Damófilo, narrado en Diod. 34/35.2.39 = 34/35.2.13. Ella es presentada al lector como un buen ejemplo, pues estando en la misma circunstancia de riqueza que sus padres actuó, a diferencia de ellos, amablemente con los esclavos. La hija de Damófilo se distingue “por la simplicidad de sus formas y sus sentimientos de humanidad” (ἀπλότητι δὲ τρόπων καὶ φιλανθρωπία). Ella socorría a los esclavos torturados por sus padres, y era amada por todos “a causa de su moderación” (διὰ τὴν ἐπιείκειαν). Debido a esto los esclavos rebeldes no osaron violarla ni lastimarla, e incluso para protegerla la llevaron a Catania, donde tenía familiares, escogiendo a los más calificados esclavos para la tarea, entre los cuales se encontraba Hermias, uno de los asesinos de su padre.

Por consiguiente, el contraste entre Damófilo y su hija es muy claro. Mientras que el primero careció de moderación, caracterizándose por su “arrogancia” (ὑπερήφανος), “inhumanidad” (ἀπανθρωπίαν), “dureza” (βαρύτητα)²²⁵, y “crueldad” (ὀμότητα)²²⁶, su hija, en cambio, se distingue por su “humanidad” (φιλανθρωπία) y “moderación” (ἐπιείκειαν). Ambos obtuvieron distintas recompensas, acordes a sus comportamientos al cambiar la Fortuna. Mientras que Damófilo fue asesinado, su hija fue perdonada y custodiada para salvaguardar su vida.

Entonces Diodoro explicita la enseñanza moral de los hechos para sus lectores (Diod. 34/35.2.40): Los esclavos rebeldes, aunque estaban enfurecidos contra todos los amos y recurrieron a una “implacable violencia y venganza” (ἀπαραίτητον ὄβριον καὶ τιμωρίαν) contra ellos, esto no era a causa de su “cruel naturaleza” (ὀμότητα φύσεως), sino “por el arrogante tratamiento” (διὰ τὰς [...] ὑπερηφανίας) que antes habían

²²⁴ Sobre los malos tratos de Damófilo y Megalis infligidos a sus esclavos, véase: Diod. 34/35.2.36-7.

²²⁵ Diod. 34/35.2.34

²²⁶ Diod. 34/35.2.37.

recibido de los amos²²⁷.

Si los amos arrogantes —como Damófilo y Megalis— son malos ejemplos, qué debemos decir de los esclavos rebeldes en general, y de sus líderes en particular, conforme a los parámetros morales del autor. Al respecto, se ha dicho a menudo que Diodoro expresa una cierta simpatía hacia ellos²²⁸, generalmente en función de su supuesto estoicismo compatible con Posidonio²²⁹. En lo que respecta a la relación amos-esclavos, el historiador de Agirio entiende, como vimos, que la responsabilidad de la primera guerra servil siciliana reside en los amos “a causa del arrogante tratamiento” (Diod. 34/35.2.40). No obstante, si bien Diodoro comprende la causa de violencia servil, él no la defiende, y los esclavos rebeldes, al realizar acciones violentas contra sus amos -aunque estos sean crueles y arrogantes- son también un mal ejemplo, que amerita la censura. Esto se expresa en los siguientes hechos. En primer lugar, Diodoro señala que los esclavos rebeldes comenten horribles crímenes contra los amos y sus familias. Por ejemplo, en la conquista de la ciudad de Enna, ellos entran a las casas de los amos, los matan, incluyendo a los bebés lactantes, y aparentemente violan a sus mujeres ante su presencia (Diod. 34/35.2.11-12). Los esclavos hacen sufrir en exceso (ὕπερβολήν) a los libres (Diod. 34/35.2.25). En segundo lugar, Diodoro refiere a la revuelta de los esclavos en términos peyorativos: Diod. 34/35.2.20: τὸ κακόν (“le mal”²³⁰); Diod. 34/35.2.48: πολλῶν καὶ μεγάλων κακῶν (“une foule de grands malheurs”²³¹). En tercer lugar, su principal líder, Euno, es descrito también en términos peyorativos, como un “impostor” en lo relativo a sus cualidades de mago y adivino²³² y

²²⁷ Cf. Diod. 34/35.2.13, que es el fragmento equivalente del resumen fociano al fragmento Diod. 34/35.2.40 de los *Excerpta constantiniana*. Pero este último es más completo que el anterior.

²²⁸ Como por ejemplo Urbainczyk 2008, p. 82, quien dice lo siguiente: “What is noteworthy here is the overall moral purpose for his work and the sympathy that Diodorus has for the slaves”.

²²⁹ Càssola 1982, p. 768.

²³⁰ Goukowsky 2014, p. 88

²³¹ Goukowsky 2014, p. 98

²³² Diodoro describe a Euno como: 34/35.2.5: un μάγος καὶ τερατουργός (“une manière de charlatan et faiseur de tours”; Goukowsky 2014, p. 85); 34/35.2.8: τῷ τερατίᾳ (“imposteur”; Goukowsky 2014, p. 85); La predicción de Euno, según la cual algún día sería rey, es descrita como 34/35.2.9: ἡ τερατεία (“l’imposture”, Goukowsky 2014, p. 85; “his charlatanism”, Walton 1967, p. 61; “smargiassata”, Canfora 1999, p. 35).

como un “cobarde” en su papel de rey²³³. Es evidente, pues, la hostilidad de Diodoro para con Euno, la cual también se manifiesta en llamarlo la mayoría de las veces por su nombre personal, Euno, y no por su nombre real, Antíoco, esto es, el nombre que se dio a sí mismo cuando asumió como rey (Diod.34/35.2.24), con lo cual Diodoro, como señala Morton, le niega legitimidad al rey rebelde²³⁴.

Euno, el mismo asesinó a sus propios amos, Antígenes y Pitón (34/35.2.14). Como rey (Diod.34/35.2.41; cf. Diod.34/35.2.15), decidió matar a los amos que habían sido tomados prisioneros en la conquista de Enna, a excepción de dos grupos: por un lado, aquellos que podían fabricar armas, los cuales fueron obligados a realizar la tarea; por el otro, a quienes lo habían tratado “con humanidad” (φιλανθρώπως) en los banquetes que daba su antiguo amo (Diod.34/35.2.41). En este último caso, Euno mostró moderación. Al respecto, es significativo el juicio diodoreo: ante este “extraordinaire retournement de la Fortune”²³⁵ (τῆς τύχης περιπέτειαν) por el cual Euno devino rey, ellos fueron recompensados, debido a un pequeño acto generoso como fue el hecho de tratarlo bien en los banquetes de su ex amo. Estos amos, en virtud de su buen comportamiento, serían un buen ejemplo para el lector, y como tales fueron recompensados cuando cambió la Fortuna, es decir, se les perdonó la vida.

Pero existe también el caso de un rico amo que, a pesar de tener una buena reputación, no corrió con la misma suerte que los anteriores y pereció vilmente a manos de los esclavos rebeldes. Se trata del caso de Gorgus de Morgantina, “un hombre distinguido por su riqueza y su gran reputación” (πλούτῳ καὶ δόξῃ διαφέρων)²³⁶.

Es evidente la finalidad moral de esta narrativa. Y aún más, es claro que Diodoro construye su relato de las guerras serviles en función de sus fines morales y del esquema

²³³ Diod. 34/35.2.14: Euno es elegido rey no por su coraje ni su habilidad militar, sino por su *τερατεία* (“*imposture*”, Goukowsky 2014, p. 87; “*marvels*”, Walton 1967, p. 65; “*per le sue doti di ciarlatano*”, Canfora 1999, p. 43; Diod. 34/35.2.22: *Εὔνου* [...] *ἔφυγεν ἀνάδρωος* (“*Eunous s’enfuit lâchement*”, Goukowsky 2014, p. 89); además, Diodoro (34/35.2.22) refiere a Euno como *τερατίας Εὔνου* καὶ *βασιλεύς* (“*Eunous, l’imposteur roi*”, Goukowsky 2014, p. 87), quien se había refugiado “*par lâcheté*” (*διὰ δειλίαν*); 34/35.2.23: Euno terminó su vida de una manera acorde a su *ῥαδιουργίας* (“*vilenie*”, Goukowsky 2014, p. 89), esto es, murió en una cárcel y su cuerpo se descompuso. En contraste con Euno, Diodoro (34/35.2.21) dice que Cleón combatió “*heroicamente*” (*ἠρωϊκῶς*).

²³⁴ Véase: Morton 2009; 2014.

²³⁵ Goukowsky 2014, p. 96.

²³⁶ Diod. 34/35.11.

de revuelta servil que en términos teóricos presenta en el fragmento 34/35.2.33. Pero esto no significa que Diodoro sea un novelista, en el sentido de que invente narrativas, las cuales tomaba de sus fuentes con mucha fidelidad, tal como hemos visto. Sino que Diodoro seleccionaría los hechos de sus fuentes sobre las guerras serviles que ilustren su esquema de pensamiento. Tampoco sería correcto exagerar en la adecuación de la narrativa conforme a un esquema preconcebido. Pues, como señala Robert, Diodoro, contrariamente a su contemporáneo Dionisio de Halicarnaso, no busca demostrar una teoría reuniendo un conjunto de pruebas que sustenten su propósito; por lo general él se propone narrar los hechos y se contenta con el argumento de autoridad de sus fuentes, a las que sigue fielmente (Robert 2011, p. 45). Sin embargo, hemos visto que Diodoro no es un simple *excerpteur* que cose de una punta a la otra unos extractos de obras anteriores, sino que construye su obra en función de ciertas preocupaciones y creencias fundamentales (Chamoux & Bertrac 1993, p. lii). Una de ellas es precisamente su énfasis en el comportamiento moderado, y en la medida en que las narrativas de sus fuentes parecieran comprobar su validez, Diodoro -creemos nosotros- podría haberlas utilizado para destacar en su propia narración la importancia de la moderación.

La primera revuelta servil siciliana, como dice Pittia (2011, p. 201), se adecua bien a las elecciones por temas de los extractores constantinianos, pues se trata de un episodio en el cual hay vicios, virtudes, complots y enseñanzas de los hechos. En cambio, la segunda revuelta servil coincide menos con esas rúbricas, quizás es por eso -nosotros creemos- que se conservan mucho menos extractos constantinianos que para el caso de la primera. Focio es, para la segunda revuelta, la principal vía de transmisión del texto original diodoreo.

3.1.3. La enseñanza moral implícita de la segunda revuelta: no se debe esclavizar personas injustamente

La segunda revuelta servil siciliana se diferencia de la anterior, pues —como sostiene Dumont 1987, p. 248— su causa no reside en los malos tratamientos de los amos a sus esclavos, que como hemos visto, es la explicación principal del pensamiento diodoreo para toda revuelta servil. El comportamiento moderado es un concepto central de Diodoro y recorre toda la *B.H.* En su narración de la primera guerra servil Diodoro lo aplica al estallido de la revuelta, pues su causa reside en el mal trato de los amos,

comprendido como manifestación de soberbia y su contracara, la falta de moderación. Todo esto se encuentra ausente en la segunda guerra servil²³⁷.

De todas maneras, aunque la segunda guerra servil no se ajuste al énfasis diodoreo sobre el comportamiento moderado, ella no es incompatible con el esquema teórico delineado en Diod. 34/35.2.33. Pues bien, si en el caso de la primera guerra servil es el maltrato de los amos, su “crueldad” (ὀμότητα) lo que lleva a los esclavos a un estado de salvajismo que los rebaja, esto es la ἀποθηρίωσις, y los lleva a la “desesperanza” (ἀπόνοιαν)²³⁸; en el caso de la segunda guerra servil es la situación de injusticia (παρανομίαν) provocada por el gobierno romano en Sicilia lo que conduce a los esclavos al salvajismo y la desesperanza.

En efecto, la revuelta liderada por Salvio se desencadena por un hecho puntual, narrado en Diod. 36.3. A saber, cuando Mario iba a realizar una expedición contra los cimbrios, el Senado le otorgó la autorización para convocar tropas aliadas de países ultramarinos. Mario envió entonces unos emisarios al rey de Bitinia, Nicomedes, pero este se rehusó alegando que la mayoría de los bitinios habían sido sustraídos por los publicanos (τῶν δημοσιωνῶν) y se encontraban como esclavos en las provincias del imperio. Por consiguiente, el Senado decretó que ningún aliado libre de nacimiento debía ser esclavo en una provincia y que los pretores debían velar por su liberación. Entonces, Licinio Nerva, el pretor de Sicilia, en aplicación del *senatus consultum*, ordenó procedimientos judiciales para tratar el tema en la isla. De este modo, en pocos

²³⁷ Cf. Dion Casio, fr. 27.93.1. Dion presenta una versión distinta de los hechos. Según Dion, pues, el pretor habría intervenido para mediar los conflictos preexistentes entre amos y esclavos, a raíz de algunas injusticias cometidas por los primeros. Entonces Nerva habría citado a todos los esclavos que se quejaban de sus amos. Dumont 1987, p. 232, trata de conciliar ambas versiones : “Licinius Nerva a parfaitement pu faire comparaître les esclaves avec la double intention de libérer les sujets alliés selon la demande du Sénat et d’éviter les autres excès des maîtres. Il aurait escompté ainsi réduire une tension qu’il avait pu constater, croyant tirer correctement la leçon de la révolte précédente”. Además, Dumont considera que “Il y a donc, de la part du récit de Diodore, simplification significative” (1987, p. 250). Pero nosotros pensamos que la versión de Diodoro, en virtud de su proximidad histórica con los hechos, el conocimiento de la isla y su método histórico es mucho más confiable que la de Dion Casio.

²³⁸ O en los términos de Diod.34/35.2.10, la arrogancia de los amos (ὕπερφανία) manifiesta en sus malos tratos, lleva a la reducción de los esclavos a un estado de salvajismo, y así estos reaccionan con odio, llevándolos a la revuelta (ἀποστάσεως) y al asesinato de los amos (φόνου τῶν κύριων). Sobre esta rebaja de los esclavos a un estado de salvajismo y por derivación, a la revuelta, véase: Mazza 1985.

días, más de ochocientos esclavos fueron liberados. Y según Diodoro, todos los esclavos de la isla aspiraban a la libertad. Pero los “notables”, exhortaron al pretor a desistir de estos procedimientos. Y este accedió a su pedido, dejando así de ocuparse con celo de los tribunales, y cuando otros esclavos llegaron a él en Siracusa reclamando su liberación, Nerva los reprendía y les ordenaba que volvieran con sus amos. A continuación, los esclavos se reagruparon, abandonaron Siracusa, se refugiaron en el templo de los Palicos y comenzaron a hablar de revuelta (ἀποστάσεως). A partir de entonces, estallaron varios focos de revuelta en distintos lugares, cuyo resultado sería la segunda guerra servil.

Los amos, en el caso de la segunda revuelta servil, no aparecen maltratando a los esclavos. Solo en un episodio ellos actúan de manera negativa como grupo de presión con el fin de que el pretor desistiera de liberar a quienes habían sido injustamente esclavizados. En este caso, los amos aparecen como sobornadores de Licinio Nerva, quien se deja corromper, sea porque el gobernador actuase movido por el dinero o porque quisiera ser bien considerado por los “notables”. Y en otra ocasión (Diod. 36.4), frente al sitio de la ciudad de Morgantina realizado por el ejército rebelde comandado por Salvio, los amos de la ciudad ofrecen la libertad a sus esclavos con la condición de que estos combatieran a su favor contra los esclavos rebeldes. Y ante la oferta de libertad de Salvio y la de los amos, los esclavos de la ciudad eligen la de sus amos y consiguieron levantar el sitio. No obstante, fue otra vez la intervención del pretor Licinio Nerva, anulando las liberaciones, lo que hizo que la mayor parte de los esclavos de la ciudad pasara finalmente del lado de los rebeldes.

Es decir, en ambas ocasiones, es la intervención del Estado romano encarnado en la persona del gobernador Licinio Nerva la que produce una situación de injusticia (παρανομίαν) que lleva a los esclavos a la desesperanza (ἀπόνοιαν) y a la revuelta²³⁹. En efecto, en el primer caso, el gobierno romano deja de aplicar una ley aparentemente justa, como la de liberar a quienes siendo ciudadanos de naciones aliadas habían sido esclavizados, lo cual significa que ya previamente Roma habría cometido una injusticia al esclavizar a estas personas; en el segundo caso, el gobernador interviene para anular un trato entre amos y esclavos. En ambas ocasiones, la acción mediadora del Estado romano en las relaciones privadas entre amos y esclavos en la isla puede ser interpretada

²³⁹ Cf. Verbrughe 1975, p. 196, que en función de las críticas diodoreas a Licinio Nerva considera que la moraleja de la segunda guerra servil es que uno debe cumplir con su deber.

como injusta, conforme al fragmento Diod. 34/35.2.33, aunque Diodoro no sea explícito. Debe agregarse, además, que dicho *senatus consultum* venía a reparar una injusticia previa. Por otra parte, Nerva es también criticado por Diodoro (36.4) por demorarse en actuar contra los esclavos rebeldes y así les da una posibilidad de fortalecer su posición.

Por consiguiente, nosotros sostenemos que no solo la primera guerra servil puede explicarse conforme al esquema Diod. 34/35.2.33, tal como lo hacen Verbrugge (1975, p. 195), Mazza (1985, p. 105-6) y Dumont (1987, p. 246-7), sino también la segunda. Pues, en ambas hay situaciones de injusticia (παρανομίαν) que llevan a los esclavos a la desesperanza (ἀπόνοϊαν) y a la revuelta, aunque por motivos distintos. Si en la primera el énfasis está puesto en la falta de “moderación” —un concepto clave del pensamiento diodoreo—, que se manifiesta en el maltrato de los amos a sus esclavos, entendido como un acto de “arrogancia”, y como tal un mal ejemplo a censurar; en la segunda, es la intervención del gobierno romano en la isla la que ocasiona la revuelta servil, en principio permitiendo que sean injustamente esclavizados ciudadanos libres de naciones aliadas, y luego desistiendo de aplicar la medida judicial que reparaba esta situación (como señala Dumont 1987, p. 249, quien, sin embargo, no reconoce que esto mismo es también compatible con el fragmento Diod. 34/35.2.33). Nosotros consideramos que el hecho de que Diodoro narre la segunda revuelta sin hacer mención de los malos tratos y su conexión con la idea de falta de moderación, típicamente diodoreo, es una prueba más de que nuestro historiador privilegia la narrativa de sus fuentes frente a sus propias ideas ejes.

La segunda revuelta es en algunos puntos muy diferente a la primera. Por un lado, no se observan juicios moralizantes explícitos deducidos de los hechos, tan típicos de Diodoro, como en la primera. Nosotros creemos que esto se debe a que los hechos de la segunda guerra servil que Diodoro transmitió fielmente, conforme a su método histórico habitual, no se ajustaban exactamente a los hechos de la primera, principalmente porque los amos no podían ser culpados de “arrogancia” y falta de moderación. Por otra parte, existe un tono más positivo en el trato a los líderes rebeldes, que se manifiesta en señalar la mayor parte de las veces a Salvio por su nombre real (Trifón) una vez que había adoptado este, e incluso Diodoro elogia la valentía de Atenión y el final heroico de los mil esclavos que se mataron en Roma.

3.2. La responsabilidad del gobierno romano en Sicilia por las guerras serviles

La crítica al gobierno romano en Sicilia está presente en ambos relatos de las guerras serviles. Y esto debe ser vinculado a otra cuestión que recorre la *B.H.* y es objeto de debate entre los eruditos, a saber, si Diodoro expresa en su historia universal una visión crítica o favorable del imperialismo romano. Nosotros retomamos lo señalado por Sacks, quien considera que, si bien Diodoro es a veces ambiguo o incluso contradictorio, en su conjunto él es moderadamente crítico de Roma²⁴⁰; algunos pasajes de su obra, entre los cuales se encuentran las guerras serviles sicilianas, contienen sentimientos de oposición historiográfica y sugieren un escritor que, sin una hostilidad violenta, está disconforme con el éxito romano²⁴¹. Veamos esto en el caso de las guerras serviles sicilianas.

En la primera, la crítica al gobierno romano en Sicilia es más velada que en la segunda, y solo se infiere la culpabilidad de los romanos en última estancia. En efecto, Diodoro nos indica que los amos sicilianos están imitando a los italianos ricos residentes en la isla en el trato soberbio a los esclavos²⁴². Por consiguiente, sería responsabilidad de la dominación romana la introducción de tantos esclavos en la isla, su trato inhumano y la falta de control del bandidismo servil, incluso alentado por los amos²⁴³. En este caso, tratándose de declaraciones de carácter general, no narrativas, frente a los fragmentos narrativos en los cuales se refieren hechos que conciernen a propietarios sicilianos de origen griego, creemos que es razonable ponerlos en duda. Pero esto no significa que sean falsos, sino que Diodoro compartiría una opinión local, siciliana, de la responsabilidad de los romanos en la revuelta servil²⁴⁴. No obstante, dicha opinión no encuentra asidero en los datos fácticos que nos narra Diodoro.

Para el caso de la segunda guerra servil, la crítica al gobierno romano por esclavizar injustamente a ciudadanos libres de naciones aliadas y por suspender la acción legal que reparaba esta situación, es más clara, pero de ningún modo completamente explícita o severa.

En síntesis, nosotros pensamos que una lectura atenta del relato diodoreo de las

²⁴⁰ Sacks 1990, p. 117. Cf. Oldfather 1933, p. x.

²⁴¹ Sacks 1990, p. 127.

²⁴² Diod. 34/35.2.27; 34/35.2.34.

²⁴³ Sobre el bandidismo de los esclavos-pastores promovido por sus amos, véase: Capozza 1974-5.

²⁴⁴ Sacks 1990, p. 148-151.

guerras serviles sicilianas refuerza la interpretación de Sacks; la de Giovannelli-Jouanna, quien sostiene que la crítica de Diodoro a Roma no es nunca frontal ni explícita, sino que toma la forma de lo implícito, de lo no dicho²⁴⁵; y, particularmente coincidimos con Pittia, quien afirma que la crítica diodorea a ciertas manifestaciones del imperialismo romano se vuelve más aguda cuando se trata de Sicilia²⁴⁶. Nosotros creemos que justamente esto se observa en las revueltas serviles sicilianas: discretamente, de forma sutil, Diodoro nos dice que fueron culpa de los romanos, sea por inundar la isla con esclavos y maltratarlos, en el caso de la primera insurrección servil, o por llevar a Sicilia hombres injustamente esclavizados y suspender la medida legal que reparaba esa situación, en el caso de la segunda.

3.3. El “azar” (τυχή) y la participación de los libres

En la sección precedente hemos reconsiderado los argumentos de la línea historiográfica que cuestiona la veracidad del relato diodereo de las guerras serviles sicilianas y hemos sostenido, a la luz de las modernas investigaciones que rehabilitan a Diodoro, que no existen razones contundentes para desconfiar de la información fáctica que nos brinda el historiador de Agirio. Entonces, el problema a tratar ahora es el siguiente: si Diodoro, conforme a su método histórico empleado a lo largo de la *B.H.*, nos transmite informaciones fieles a sus fuentes, no podemos rechazar *a priori* ni los elementos narrativos centrados en los esclavos —ampliamente mayoritarios—, tal como lo hace, al menos parcialmente, la línea historiográfica que habla de revueltas provinciales, jerarquizando la participación de hombres libres; ni los fragmentos relativos a la participación de estos últimos, tal como hace Bradley (1998). Entonces, si la participación de ambos sectores es aparentemente cierta, ¿cómo conciliarla en la narrativa diodorea?

Realizaremos nuestro análisis en dos etapas. En primer lugar, indagaremos por qué a Diodoro le podría haber interesado referir, aunque sea mínimamente, la participación de libres en las revueltas serviles. En segundo lugar, distinguiremos distintos pares de oposiciones en su narrativa que revelan un conflicto más complejo que el de una simple revuelta de esclavos. Y, en tercer lugar, sugeriremos como

²⁴⁵ Giovannelli-Jouanna 2011, p. 38.

²⁴⁶ Pittia 2011, p. 218.

hipótesis que Diodoro (y sus fuentes) hablaron solo mínimamente de los pobres libres porque pudieron estar influenciados por la dicotomía ciudadano/esclavo.

3.3.1. Los *aporoí* en la narrativa diodorea de las guerras serviles: el “azar” (τυχή) y el desprecio por la multitud (ὄχλος)

Existen algunos fragmentos²⁴⁷ en los cuales inequívocamente Diodoro señala la participación de algunos sicilianos libres y pobres en las guerras serviles, a saber, ellos saquean a los ricos terratenientes, e incluso en el caso de la primera revuelta lo hacen con mayor destrucción que los esclavos rebeldes, lo cual, para Canfora (1999, p. 18), expresa el odio que el oligarca Posidonio sentía hacia el *dêmos*. Sin embargo, hemos visto que resulta cuestionable juzgar fragmentos diodoreos a partir de la tendencia política de su supuesta fuente. En cambio, nosotros sostenemos que estos fragmentos también pueden ser analizados en función de los intereses e ideas de Diodoro que recorren toda su obra. En este sentido, creemos que dos aspectos resultan relevantes. En primer lugar, tanto en el fragmento donde se describe la acción criminal de los sicilianos pobres en la primera revuelta (Diod. 34/35.2.48) como en el de la segunda (Diod. 36.11), aparece significativamente el “azar” (τυχή), que es uno de los principales conceptos que modelan la narrativa diodorea a lo largo de la *B.H.* Ella aparece alrededor de unas 250 veces y es la fuerza más prevaeciente y variable en la *B.H.*, jugando roles muy diferentes. Sin embargo, para Diodoro la τύχη está principalmente conectada con el comportamiento moderado (ἐπιείκεια), pues la gente inteligente, disfrutando de la buena fortuna, siempre debe tomar precauciones (comportarse con moderación) contra el inevitable cambio de la fortuna²⁴⁸. En los fragmentos señalados (Diod. 34/35.2.48; 36.11), la τύχη expresa ese cambio inesperado de situación a través del cual quienes antes gozaban de prosperidad y eran los primeros en reputación (los ricos), son ahora tratados de forma insolente no solo por los esclavos rebeldes, sino también por los pobres libres -e incluso peor por estos últimos. Es decir, las acciones de saqueo de los

²⁴⁷ Para el caso de la primera guerra servil: Diod. 34/35.2.48, proveniente de los extractos constantinianos, sin fragmento equivalente en el resumen fociano; para el caso de la segunda revuelta: Diod. 36.6, del resumen fociano, y su fragmento equivalente y más completo, Diod. 36.11, de los extractos constantinianos.

²⁴⁸ Véase: Sacks, 1990: 38-40.

ciudadanos pobres a los ricos sicilianos son relevantes para Diodoro en tanto que ellas expresan uno de esos giros bruscos e inesperados de la fortuna²⁴⁹. ¿Pero los ricos fallaron por soberbia (ὕπερφανία) en tratar con ἐπιείκεια y φιλανθρωπία a los esclavos y a los pobres libres, y debido a eso fueron castigados por la divinidad (το δαιμόνιον) cuando cambió la fortuna (τύχη)? La respuesta es negativa, pues, como hemos visto precedentemente, solo en el caso del tratamiento a los esclavos en la primera guerra servil los amos son culpables de arrogancia. Pero esto no se aplica ni al tratamiento de los esclavos en la segunda guerra servil ni al de los pobres en ambas revueltas. En este sentido, Diodoro es bien explícito en atribuir el saqueo realizado por los pobres libres a los ricos en ambas guerras a motivos económicos, a saber, él habla de “las desigualdades de riqueza” y “la envidia” que esto generaba en los pobres. Trataremos este aspecto en profundidad en el capítulo V, pero por el momento nos interesa señalar que tales fragmentos resultan muy significativos, pues ante una información fáctica que no se adecua a su antinomia conceptual privilegiada (moderación/soberbia), típicamente diodorea para explicar el malestar y revuelta de los humildes contra los poderosos, conforme se ve en 34/35.2.33, Diodoro se mantiene fiel a la información de sus fuentes y no altera la narrativa en función de sus ideas.

En segundo lugar, existe otra razón por la cual Diodoro podría haberse interesado en el saqueo de los libres, esto es, su actitud despectiva para con los ciudadanos más pobres, “la multitud” (Sacks 1990, p. 184). El historiador de Agirio sería, aparentemente, un hombre pudiente que no necesitaba trabajar ni depender del auspicio de algún noble para consagrar su tiempo a escribir la *B.H.* Los pobres libres que saquean a los ricos en las guerras serviles son descritos en los siguientes términos. Para el caso de la primera, Diod.34/35.2.48: ὁ δημοτικὸς ὄχλος (el populacho); para el caso de la segunda, Diod. 36.6: τῶν ἐλευθέρων οἱ ἄποροι (“les hommes libres démunis de ressources” = Cf. fragmento equivalente de los *excerpta* 36.11: τῶν ἐλευθέρων οἱ τὰς

²⁴⁹ Para la primera guerra servil, Diod. 34/35.2.48: “la envidia (φθόνος) [del ὁ δημοτικὸς ὄχλος] cambió desde la pena producida anteriormente a alegría cuando contempló cómo la resplandeciente Fortuna (τῆς τύχης) [de los ricos] se derrumbó hasta una condición que antes era despreciada por ellos” (nuestra traducción). Para la segunda guerra servil, Diod. 36.11: “Los hombres que en un tiempo se habían mantenido en lo alto en sus ciudades por su reputación y riqueza, ahora debido a este inesperado cambio de la Fortuna (τῆς τύχης μεταβολήν), no sólo perdían sus propiedades de manera violenta a manos de los esclavos fugitivos, sino que además eran forzados a lidiar con el trato insolente de aquellos nacidos libres” (nuestra traducción).

ἐπὶ τῆς χώρας κτήσεις οὐκ ἔχοντες (“des hommes libres qui ne possédaient pas les biens situés à la campagne”).

Analizaremos detalladamente a estos libres empobrecidos en el capítulo V. Pero ahora tomemos el caso del llamado “ὁ δημοτικὸς ὄχλος” en la primera guerra servil siciliana, que, “envidioso” de los ricos, saquea sus fincas, incluso con mayor destrucción que los esclavos rebeldes. Es interesante indagar la actitud diodorea para con este sector en diferentes secciones de la *B.H.*, independientemente de las fuentes que utilizara el siciliano. Al respecto, existen otros tres casos en la *B.H.*, en los cuales Diodoro narra acciones del δημοτικὸς ὄχλος. En 3.48.1-8: Diodoro narra una fuerte *stásis* en Córira, un “gran conflicto civil y matanza” (μεγάλην στάσιν καὶ σφάγην), en el cual el δημοτικὸς ὄχλος odia a los oligarcas, acude a los atenienses para combatirlos y mata a cientos de ellos, y junto al ejército mesenio alojado por el general ateniense Conón, incluso libera a los esclavos para fortalecerse frente a los oligarcas. En Diod. 13.92.1-7 el δημοτικὸς ὄχλος apoya a Dionisio I de Siracusa en su intento de convertirse en tirano, pero lo hace sin darse cuenta del propósito tiránico de este, es decir, el δημοτικὸς ὄχλος es tonto, cae en la estrategia del tirano. En Diod. 15.40.1-5 se narran brevemente las *stáseis* de algunas ciudades del Peloponeso, esto es, cómo algunas de ellas luego de la derrota espartana por lo tebanos recuperaron la democracia y allí el δημοτικὸς ὄχλος, rencoroso, exilió, mató y confiscó los bienes de muchos de los antiguos oligarcas que tenían el poder durante la hegemonía espartana.

En síntesis, el análisis del δημοτικὸς ὄχλος a lo largo de la *Bibliothèque* revela que este sector es siempre repudiado por Diodoro, independientemente de las fuentes que utilizara y los casos que tratara, descrito en términos peyorativos: sea como asesino de oligarcas, o masa tonta y gregaria en manos de un tirano, o sector rencoroso, o envidioso y saqueador de los ricos.

Pero resta aún considerar cómo se presenta la participación de los libres en relación con el resto de la narrativa diodorea de las guerras serviles. En el estado fragmentario de conservación de los libros, los extractos referentes a la actuación de los pobres libres se encuentran descontextualizados y resulta ciertamente difícil reconstruir su lugar preciso en el original diodoreo. De todas maneras, creemos que puede resultar fructífero un análisis de los distintos pares de antagonismos que existen en la narrativa diodorea, a los efectos de evaluar la coherencia de la participación de los libres en el conjunto del relato.

3.3.2. Oposiciones discursivas en el relato diodereo de las guerras serviles

Los hechos de Sicilia son habitualmente referidos por la historiografía antigua y moderna como “guerras de esclavos”. Sin embargo, hemos realizado un análisis minucioso del texto diodereo identificando los distintos antagonismos existentes a lo largo de su relato, y así hemos reconocido una serie de pares oposicionales.

Si bien no es posible discernir una única oposición para cada fragmento, pues, en ocasiones, en un mismo fragmento coexisten diversas oposiciones, nuestro análisis revela una estructura más compleja del texto diodereo, compuesta por una serie de antagonismos discursivos ascendentes que articulan su narrativa, y que nosotros relacionamos -principalmente en el caso de la primera guerra- a un esquema teórico de revuelta servil, esto es, el delineado en el fragmento Diod. 34/35.2.33.

Las etapas en las cuales se estructuran las llamadas “guerras serviles” sicilianas son las siguientes: en primer lugar, las grandes revueltas de esclavos se tratan de conflictos domésticos entre algunos esclavos y sus amos particulares, que en los términos del fragmento Diod. 34/35.2.33 se expresan como unos “complots de esclavos” (δούλων ἐπιβουλάς) “contra los amos” (τοῖς δεσπότηαις); en segundo lugar, esa oposición servil se extiende hacia el conjunto de los libres, es decir, esclavos rebeldes contra hombres libres, que en los términos de Diod. 34/35.2.33 se refiere como un “terrible levantamiento concertado contra el conjunto del Estado” (ἀποστάσεις φοβερὰς κοινῆ ταῖς πόλεσι); en tercer lugar, en el marco de este conflicto extendido, intervienen las tropas romanas para defender al conjunto de los libres, y así el conflicto alcanza la dimensión de una guerra (πόλεμος) que enfrenta a dos ejércitos, a saber, el de los esclavos rebeldes por un lado, y el de los romanos por el otro; finalmente, existe también una dimensión conflictiva que podemos definir en términos de *stásis* (discordia civil)²⁵⁰, a saber, un antagonismo entre ciudadanos pobres y ricos, pero que se encuentra separado de las oposiciones precedentes y en forma contradictoria con ellas. Esta última oposición no se ajusta al esquema del fragmento Diod. 34/35.2.33. A continuación,

²⁵⁰ En el mundo griego, o, mejor dicho, en el Ática, la palabra *stásis* refiere al conflicto entre conciudadanos, a la guerra en el interior de una ciudad, que se distingue de *pólemos*, que designa la guerra contra un enemigo exterior. Sobre el significado de esta palabra griega y su empleo para el caso de Roma, véase: Botteri 1989.

detallamos los distintos antagonismos discursivos dedicando un apartado a cada uno de ellos e identificando los fragmentos que les corresponden en ambas revueltas.

3.3.2.1. Esclavos vs. amos

El antagonismo discursivo es en este caso el existente entre esclavos (designados con los términos ἀποστάται, οἱ δοῦλοι, οἰκετεία, δραπέται) y amos (designados con los términos κύριοι, δεσπότες, τῶν ἐκκαρπουμένων). En la primera guerra servil los fragmentos correspondientes a este antagonismo discursivo son los siguientes: Diod. 34/35.2.10: Damófilo y Megalis, una pareja de amos de la ciudad de Enna, maltratan a sus esclavos de forma inhumana: τὴν [...] ἀπανθρωπίαν περὶ τοὺς δούλους. Los maltratados esclavos, reducidos al nivel de bestias salvajes (ἀποθηριωθέντες), reaccionaron con odio y emprendieron la revuelta (ἀποστάσεως) y el asesinato de sus amos (καὶ φόνου τῶν κυρίων); Diod. 34/35.2.11-12: Los esclavos maltratados por Damófilo y Megalis reúnen a otros, sumando en total unos cuatrocientos ([τοὺς δούλους] τετρακοσίους τῶν ὁμοδούλων) y toman la ciudad de Enna; entran en las casas de los amos y matan a mucha gente, incluso asesinan a bebés de pecho y violan mujeres. Se les unen “una multitud de esclavos de la ciudad” (πολλοῦ αὐτοῖς πλήθους τῶν ἀπο τῆς πόλεως δούλων). Esta matanza es cometida solo contra los dueños de esclavos de la ciudad de Enna (Cf. Diod.34/35.2.41: πάντας, “todos”, refiere a los amos que habían sido tomados prisioneros en la conquista de Enna, quienes fueron ejecutados por Euno, a excepción de los que lo habían tratado amablemente durante los banquetes de su antiguo amo); Diod. 34/35.2.12: τῶν δούλων vs. τοὺς ἄλλους (“los otros”, en referencia a los amos); Diod. 34/35.2.25-26: τῶν τὴν κρατίστην νήσον τῶν ἐκκαρπουμένων (“los que explotaban la isla más poderosa”, es decir, los amos), τῶν δεσποτῶν vs. οἰκετῶν, δούλων (esclavos); Diod. 34/35.2.25-27: πρὸς τὰς γεωργίας ἕκαστος τῶν πολλὴν χώραν κεκτημένων (cada uno de los grandes terratenientes) vs. οἰκετῶν. En este fragmento se habla de los malos tratos infligidos a los esclavos; Diod.34/35.2.46: οἱ δοῦλοι vs. τῶν ἰδίων κυρίων (“sus amos”). Euno, durante el sitio de una ciudad desconocida, monta un espectáculo de mimos para los habitantes de la ciudad en el que representaba la revuelta (ἀποστάσεως) y el conflicto entre τῶν ἰδίων κυρίων (“sus amos”) vs. οἱ δοῦλοι (“los esclavos”). En esas escenas los esclavos les reprochaban a los amos su τὴν ὑπερηφανίαν καὶ τὴν ὑπερβολὴν τῆς [...] ὕβρεως (“arrogancia y violencias excesivas”); Diod.

34/35.2.37 = 34/35.2.10: οἱ δοῦλοι vs. τοὺς κυρίου/τῶν κυρίων; Diod. 34/35.2.40: τῶν ἀποστατῶν δούλων (“los esclavos rebeldes”) vs. ὅλην τὴν οἰκίαν τῶν δεσποτῶν (“la entera casa de sus amos”).

En la segunda guerra servil siciliana: Diod. 36.3: Habiendo decretado el Senado que ningún aliado de nacimiento libre sería esclavo en una provincia y que los pretores debían velar por su liberación, Licinio Nerva, el pretor de Sicilia, dio la libertad a muchos esclavos (δούλων) en aplicación del *senatus consultum*, y ordenó unos procedimientos judiciales. Así, en algunos días más de ochocientos esclavos obtuvieron la libertad. Y todos los que eran esclavos en la isla aspiraban también a la libertad. 36.3: Pero “les notables” (οἱ δ’ ἐν ἀξιώμασι συνδραμόντες) exhortaron al pretor a que abandonara esta empresa. Él, sea que haya sido persuadido por el dinero (χρήμασι), o por el deseo de ser bien visto, renunció a ocuparse con celo de esos tribunales, y cuando los esclavos venían a buscarlo (a Siracusa) para obtener la libertad, los reprendía y les ordenaba volver con sus amos (εἰς τοὺς ἰδίους κυρίους). Los esclavos (οἱ δοῦλοι) se reagruparon, abandonaron Siracusa, y se refugiaron en el templo sagrado de los Palicos, y hablaban de una revuelta (ἀποστάσεως). A partir de entonces estallaron varios focos de revueltas de esclavos, en principio contra sus propios amos, cuyo antagonismo es entonces evidente, esclavos (οἰκέται) vs. amos (ἰδίους δεσπότης); luego esos esclavos invitan a otros a liberarse (τὴν ἐλευθερίαν τοὺς δούλους). La revuelta se extiende y alcanza la dimensión de guerra entre esclavos rebeldes (ἀποστατῶν) y romanos (τοῦ κατὰ Ῥωμαίων πολέμου). Finalmente, el pretor, con ayuda de Gaius Titinius, un bandido, venció por traición a los rebeldes, y así puso fin “a la primera sedición de esclavos fugitivos” (πρώτη τῶν δραπετῶν στάσις). En este fragmento el antagonismo entre esclavos y amos es en principio mediado por el Estado romano, el cual actúa como árbitro. Es una decisión del pretor de Siracusa, la de dejar de ocuparse de los casos de hombres libres reducidos a la esclavitud en Sicilia, la que conlleva a la revuelta de los esclavos contra sus amos y contra el Estado romano. Aunque los “notables” exhortan al pretor en esta dirección, quizás con sobornos, la condena no es explícita por parte de Diodoro, ni para con los amos ni para con Licinio Nerva. De todas maneras, la suspensión de la aplicación del *senatus consultum* pone al gobierno romano en Sicilia y al poder de los amos sobre los esclavos en una situación de *paranomía* que hace comprensible la revuelta, aunque dicho juicio está implícito. A continuación, los esclavos comienzan revueltas en varios focos, primero contra sus propios amos, y luego

incitando a otros esclavos a rebelarse. Finalmente, el conflicto adquiere la dimensión de una guerra entre el ejército de esclavos y el romano. Es decir, en este mismo fragmento coexisten distintos niveles de antagonismo: esclavos vs. amos y esclavos vs. los romanos.

3.3.2.2. Los esclavos rebeldes vs. el conjunto de los libres

En este caso el par oposicional es el constituido por esclavos (referidos con ὁ δουλικὸς [...] πόλεμος, ἀποστάται, δοῦλοι, οἰκετεία, δραπέται) y el conjunto de los libres (designados con Σικελῶν, ἐλευθέρων o con topónimos). Para la primera revuelta los fragmentos correspondientes a este antagonismo discursivo son los siguientes: Diod. 34/35.2.1: ὁ δουλικὸς [...] πόλεμος (“la guerra servil”) ἐπασνέστη (“se levantó”) τῶν Σικελῶν [...] αὐτοῖς (“contra los sicilianos”) = Diod.34/35.2.25: στάσις [...] δούλων (una sedición de esclavos) ocurrió ἐν τῇ Σικελίᾳ (“en Sicilia”); πᾶσα [...] νῆσος (“toda la isla”) corrió el riesgo de caer bajo el poder de los δραπετῶν (“esclavos fugitivos”), quienes fijaron como único límite a su autoridad “el excesivo sufrimiento de los hombres libres” (τὴν τῶν ἐλευθέρων ὑπερβολὴν τῶν ἀκληρημάτων). El antagonismo es pues entre los esclavos, por un lado, referidos con στάσις [...] δούλων y δραπετῶν, y los libres, por el otro, referidos como tales (ἐλευθέρων) o bien por el conjunto de la isla con las expresiones ἐν τῇ Σικελίᾳ y πᾶσα [...] νῆσος; Diod.34/35.2.20: πόλεις [...] αὐτανδροί (“unas ciudades con sus habitantes”) vs. τῶν ἀποστάντων (“los rebeldes”). En este fragmento se señala que unas ciudades enteras fueron tomadas por los esclavos rebeldes; Diod. 34/35.2.48: πολλῶν καὶ μεγάλων κακῶν (“muchas y grandes desgracias”), expresión con la cual Diodoro alude a la guerra servil vs. τοῖς Σικελιώταις (“los sicilianos”).

Para la segunda revuelta siciliana no existen fragmentos que contengan este nivel de oposición discursiva entre los esclavos rebeldes y el conjunto de los libres, no obstante, no debe inferirse de ello que necesariamente no existieran en el texto original diodoreo, sino que simplemente debemos decir que no se conservan en la versión fragmentaria de su relato de la segunda revuelta que ha llegado hasta nosotros.

3.3.2.3. El ejército de los esclavos rebeldes vs. el ejército romano

Ahora el antagonismo discursivo es entre los esclavos rebeldes y los romanos adquiriendo la dimensión de una guerra. Para la primera revuelta los fragmentos correspondientes son: Diod. 34/35.2.16: πλῆθος ἄπειρον οἰκετῶν (“una multitud innumerable de esclavos”) vs. στρατηγοῖς Ῥωμαίων (“pretorees romanos”); Diod. 34/35.2.18: οἱ ἀποστάται (“los rebeldes”) vs. Ῥωμαίους (“romanos”). En este fragmento las fuerzas rebeldes vencen a las tropas romanas comandadas por el pretor Lucio Ipseo; Diod. 34/35.2.20: Ῥωμαίων (“romanos”) vs. τοὺς ἀποστάντας (“los asediados”). En este fragmento se narra cómo los romanos, comandados por Rupilio, recuperan la ciudad de Taormina, tras un duro asedio efectuado contra los rebeldes. Estos últimos, asediados en la ciudad, son δραπετῶν (“esclavos fugitivos”); Diod. 34/35.2.21: ὁ στρατηγὸς (“el general”, es decir, Rupilio) vs. τῶν ἀποστατῶν (“los rebeldes”). En este fragmento se narra cómo el general Rupilio sitió a la ciudad de Enna, reduciendo a los rebeldes a una condición de miseria; Diod. 34/35.2.46: οἱ δοῦλοι vs. τοὺς Ῥωμαίους.

Para la segunda revuelta: 36.4: ἀποστάταις (“rebeldes”) vs. ὁ [...] στρατηγὸς (“el pretor”, es decir Licinio Nerva), στρατιωτῶν (“soldados”, se trata de los soldados romanos). En este fragmento se relatan luchas entre el ejército rebelde y las tropas del pretor Licinio Nerva; Diod. 36.8: τῶν ἀποστατῶν, οἱ δραπέται (“los esclavos fugitivos”) vs. οἱ Ῥωμαῖοι (los romanos); Diod. 36.10: τῶν ἀποστατῶν (“los rebeldes”), κατὰ Σικελίαν τῶν οἰκετῶν πόλεμος (“la guerra servil en Sicilia”) vs. Ἀκύλλιος στρατηγὸς (“Cayo Aquilio”, uno de los cónsules romanos, enviado a Sicilia para tomar el mando contra los esclavos rebeldes).

3.3.2.4. Dimensión de *stásis*: conflicto entre sicilianos pobres vs. los ricos

El antagonismo en este caso es entre libres, a saber, algunos sicilianos pobres son hostiles a los grandes propietarios de tierras y de esclavos. Para la primera revuelta los fragmentos son los siguientes: Diod. 34/35.2.48: ὁ δημοτικὸς ὄχλος (el “populacho”), de una ciudad no nombrada, realiza incursiones de saqueo en el campo a las propiedades de los ricos, referidos en el fragmento Diod. 34/35.2.25-26: τῶν τὴν κρατίστην νήσον τῶν ἐκκαρπουμένων (“los que explotaban la isla más poderosa”). Se

trata evidentemente de una dimensión de *stásis* (discordia civil). Cf. Goukowsky 2014, p. 54; Diod. 34/35.2.14: Habiéndose reunido “la multitud de rebeldes” (τοῦ πλήθους τῶν ἀποστατῶν) en el teatro de Enna, Damófilo y Megalis fueron llevados allí para ser sometidos a un juicio sumario. Damófilo habló para salvar su vida y como se estaba ganando a “muchos de la multitud” (πόλλους τοῦ πλήθους), Hermias y Zeuxis, dos esclavos que lo odiaban con especial rencor, lo mataron sin esperar “el formal juicio del pueblo” (τὴν ἀκριβῆ τοῦ δήμου κρίσιν). Es significativo el empleo del vocablo δῆμος. Nosotros creemos, al igual que Goukowsky (2014, p. 54), que Diodoro no podría designar con este término a los esclavos, o a una masa compuesta exclusivamente por esclavos, por consiguientes τοῦ δήμου podría hacer referencia a que junto a los esclavos rebeldes estaba en el teatro de Enna el “populacho” (ὁ δημοτικὸς ὄχλος) que saqueaba las propiedades agrarias de los ricos, señalado en Diod. 34/35.2.48. Desarrollaremos este tema en profundidad en el capítulo V. Por el momento nos limitamos a mencionar el asunto.

Para la segunda revuelta: Diod. 36.6: τῶν ἐλευθέρων οἱ ἄποροι (“los pobres libres”) = cf. fragmento equivalente de los *Excerpta* 36.11, el cual es más completo que el de la versión fociana precedente: τῶν ἐλευθέρων οἱ τὰς ἐπὶ τῆς χώρας κτήσεις οὐκ ἔχοντες (“los libres no propietarios de tierras”) vs. τῶν εὐπόρων (“los ricos”), ταῖς τῶν εὐπόρων οὐσίαις (“los bienes de los ricos”). En este fragmento se narra cómo unos pobres sin tierras saqueaban las haciendas de los ricos. Lo hacían διὰ τὴν ἀπορίαν ἅμα καὶ ἀνομίαν (“por la pobreza como por la ilegalidad”). διὸ καὶ πᾶς τόπος ἔγεμεν ἀρπαγῆς βιαίου ταῖς τῶν εὐπόρων οὐσίαις ἐνεξουσιαζούσης (“como cada región estaba llena de violencia y saqueo, causaban disturbios y disfrutaban de tener una completa licencia para saquear las propiedades de los ricos”). En esta última expresión Diodoro extiende la situación de *stásis* a toda Sicilia. Y luego dice que en cada ciudad reinaba la confusión. Pero a continuación la lógica de *stásis* se ve entrecruzada por el antagonismo de esclavos vs amos.

3.3.2.5. Balance de los antagonismos discursivos

A través de un análisis minucioso de las oposiciones discursivas constatamos que la narrativa diodorea de las llamadas “guerras serviles” presenta una estructura compleja. Como señalamos precedentemente, no es posible discernir para cada

fragmento un solo antagonismo, pues en ocasiones coexisten diversos pares oposicionales. Pero podemos trazar algunas líneas directrices del relato diodoreo. En primer lugar, cuando Diodoro habla de manera general refiere a los hechos como “una guerra de esclavos” que se levanta contra el conjunto de los libres. Así, por ejemplo, en la introducción de la primera revuelta²⁵¹. Pero, cuando él comienza a narrar parece seguir, por lo menos hasta el tercer antagonismo, el esquema delineado en el fragmento Diod. 34/35.2.33. Pues, en principio se trata de un complot de esclavos contra sus amos particulares (δούλων ἐπιβουλὰς), causado por un poder abusivo, esto es, en el caso de la primera guerra servil, por la “arrogancia” (ὕπερηφανία) y la “dureza” (βαρύτης) de los amos; para la segunda, por la “injusticia” (παρανομίαν) ocasionada por la esclavización de hombres libres de pueblos aliados y por la suspensión de la ley que la corregía. En ambos casos la situación lleva a que los esclavos se vuelvan salvajes (ἀποθηριοῦται), caigan en la desesperación (ἀπόνοιαν) y sientan un odio ciego que los conduce al asesinato de los amos. Pero a continuación, el complot doméstico inicial se transforma en un “terrible levantamiento concertado contra el conjunto del Estado” (ἀποστάσεις φοβερὰς κοινῇ ταῖς πόλεσι). Es entonces cuando intervienen los romanos, y aquí el conflicto toma la dimensión de una guerra entre el ejército de esclavos rebeldes y el de los romanos, con batallas y asedios.

Pero resta el cuarto antagonismo discursivo, esto es, el de libres pobres contra libres ricos, que en nuestra opinión podemos llamar *stásis*, aunque Diodoro no lo califica así. Esta oposición discursiva no encaja en el esquema de oposiciones precedentes y del esquema del fragmento Diod. 34/35.2.33. Incluso es incrustada en la narrativa de forma contradictoria con la presentación del conflicto como una “guerra de esclavos” contra el conjunto de los sicilianos libres. Dicha contradicción entre pares de antagonismos se observa con claridad en el fragmento Diod. 34/35.2.48:

“*Une foule de grands malheurs (πολλῶν καὶ μεγάλων κακῶν) s'étant abattue sur les Siciliens (τοῖς Σικελιώταις), les masses populaires (ὁ δημοτικὸς ὄχλος) non seulement ne compatissaient pas à tous ces malheurs, mais bien au contraire elles s'en réjouissaient, car elles étaient jalouses de la différence des conditions sociales et de*

²⁵¹ Diod. 34/35.2.1: ὁ δουλικὸς [...] πόλεμος (“la guerra servil”) ἐπασνέστη (“se levantó”) τῶν Σικελῶν [...] αὐτοῖς (contra los sicilianos).

l'inégalité des moyens d'existence"²⁵².

En efecto, a la presentación general del conflicto en términos de las desgracias de la guerra servil (πολλῶν καὶ μεγάλων κακῶν) contra los sicilianos (τοῖς Σικελιώταις), Diodoro inserta un conflicto en términos de *stásis* que no encaja con la lógica de esclavos contra amos debido a los malos tratamientos, sino que tiene una dimensión de libres pobres contra ricos y cuya causa es la desigualdad económica. Para esto Diodoro separa al ὀδημοτικὸς ὄχλος del conjunto de los sicilianos (τοῖς Σικελιώταις), aunque en verdad ὀδημοτικὸς ὄχλος era una parte integrante de los sicilianos. Entonces, el problema consiste en explicar estas lógicas contradictorias en el discurso diodoreo.

4. ¿La ideología dicotómica ciudadano/esclavo en la narrativa diodorea de las guerras serviles?

Resulta excepcional entre los eruditos de las guerras serviles indagar sobre los posibles condicionamientos ideológicos en la narrativa diodorea. Entre esas excepciones se encuentra el trabajo de Mazza (1985), quien estudia la ideología del historiador en términos antropológicos. Esto es, el autor observa en el relato diodoreo —siempre viendo detrás de él al genio de Posidonio— una contraposición fundamental de carácter antropológico y peculiar de toda la etnografía griega, a saber, entre el estado de civilidad y el de barbarie. El exceso de riqueza conduce a los amos sicilianos a su degeneración, maltratando a los esclavos-pastores y sometiéndolos a un estado de salvajismo ajeno a la vida del ciudadano en la *pólis*. Lo cual lleva a los esclavos a la revuelta contra la comunidad organizada de los dominadores.

Nuestra intención en el siguiente apartado es reflexionar sobre los posibles condicionamientos ideológicos del relato diodoreo, y en este sentido, integrar la dimensión antropológica trazada por Mazza en un nivel ideológico superior. Es decir, reflexionar sobre qué sistema simbólico estaría operando en Diodoro cuando escribió su narrativa de las guerras serviles sicilianas.

Nos interesa particularmente poder dar cuenta de la contradicción que se observa

²⁵² Goukowsky 2014, p. 98.

en el discurso diodoreo entre la presentación general de las revueltas serviles como conflictos de esclavos rebeldes contra el conjunto de los libres y la dimensión concomitante de una discordia entre ciudadanos. Para resolver esta contradicción caben las siguientes posibilidades.

En primer lugar, considerar que la participación de pobres libres fue tan reducida e insignificante que no altera en nada la dinámica principal, esto es, la de un conflicto en principio de esclavos contra amos, y después, de una lucha de los esclavos rebeldes contra el conjunto de los libres. Conforme a este razonamiento, Diodoro se centraría en la acción de los esclavos, con solo breves alusiones a los pobres libres, puesto que estos últimos carecerían de importancia. En este sentido Goukowsky (2014, p. 54) considera que no se puede hablar con propiedad de *stásis* ni extender esto a todo Sicilia, pues Diodoro (34/35.2.48) solo habla de una ciudad que desconocemos el nombre y no tenemos el contexto del fragmento. Sin embargo, nosotros creemos que Diodoro en ese fragmento bien pudo estar hablando tanto de una ciudad como de la mayoría o la totalidad de ellas, y que, además, una suma de las evidencias con respecto a la participación de los libres —las cuales trataremos detalladamente en el capítulo V— apunta verdaderamente a una situación de *stásis* en Sicilia, aunque desde luego no podamos medirla ni debemos exagerarla, esto es, sobredimensionarla en relación con el protagonismo indiscutible del elemento servil.

En segundo lugar, cabe la posibilidad de sugerir la hipótesis de la distorsión deliberada de los hechos mediante un esquema que forzaría su narrativa e interpretación. En este sentido, Manganaro (1967, p. 214) imputó a Posidonio como un falsificador consciente de los hechos de Sicilia al presentarlos como una guerra servil siríaca; Verbrugge (1974, p. 48) sostuvo que en verdad Posidonio habría sido engañado por la aristocracia local siciliana (consciente del hecho) cuando recabó la información para escribir sus historias; y Guarino (1979, p. 52, 57-8), por su parte, sugiere la distorsión deliberada por Diodoro y Orosio con el objeto de desacreditar movimientos que tenían fundamentalmente un carácter de revuelta autonomista siciliana, en los cuales participaron los jornaleros libres y los pequeños agricultores autónomos. No obstante, estas hipótesis descansan en el “mito germánico” de Posidonio como única fuente del relato diodoreo, perspectiva que puede ser criticada a la luz de las modernas investigaciones sobre Diodoro y su obra, tal como hemos visto. Del mismo modo, Guarino (1979, p. 75, 101) considera que la revuelta de Espartaco fue

distorsionada ideológicamente por los autores antiguos para deslegitimar el movimiento, configurando el “mito de Espartaco” como un *bellum servile* para ocultar la participación de hombres libres.

En tercer y último lugar, nosotros querríamos sugerir otra hipótesis, a saber, que Diodoro y sus fuentes pudieron distorsionar ideológicamente los hechos de Sicilia pero no de forma completamente consciente o deliberada con la intención de desacreditar los movimientos calificándolos de “serviles”, sino por encontrarse bajo la influencia de la ideología de la dicotomía ciudadano/esclavo, a partir de la cual entendieron los hechos²⁵³. En este sentido retomamos el análisis realizado por Hunt (1998) para el caso de la guerra griega durante el período clásico. El autor estudia la participación de esclavos-mercancía e ilotas en la guerra griega clásica. Contra la opinión convencional, según la cual estos grupos solo tuvieron un rol marginal, si es que tuvieron alguno, Hunt a través de un análisis de los historiadores griegos clásicos (Heródoto, Tucídides y Jenofonte) muestra que los esclavos e ilotas tuvieron un papel importante, pero su participación fue generalmente omitida o descuidada por motivos ideológicos: por una parte, los esclavos eran considerados débiles, cobardes y femeninos, no aptos para la guerra; por la otra, y más importante, bajo la influencia de la dicotomía ciudadano/esclavo la guerra era una actividad estrechamente vinculada a los ciudadanos en la cual no podían involucrarse los esclavos. Por estas razones, los historiadores griegos del período clásico se encuentran incómodos a la hora de narrar la participación de esclavos en las batallas, pues deseaban mantener puras e impermeables las categorías de ciudadano/esclavo, y tienden a minimizar u omitir su participación²⁵⁴. Solo

²⁵³ Resumimos lo visto en la Introducción General en los siguientes términos. La antinomia esclavitud/libertad era muy importante en el pensamiento de los antiguos griegos y romanos durante el período clásico (Finley 1975a, p. 81). Esos conceptos emergen paralelamente con el advenimiento de la *pólis* (Finley 1959, p. 164). Los esclavos-mercancía, definidos como cosas (*res*), son unos extranjeros, los “otros” frente a los cuales todos los ciudadanos (tanto los ricos propietarios de esclavos como los pobres artesanos) se definen a sí mismos como una unidad. El contraste entre el esclavo y el ciudadano permitía matizar desde un punto de vista ideológico las relaciones de explotación y las diferencias de riqueza entre los ciudadanos, tendiendo de esta manera a suprimir el conflicto social entre ellos (Hunt 2011, p. 23-5). El esclavo era así incorporado a la sociedad como un enemigo interno y permanente, un intruso en el espacio sagrado. Él era el símbolo del enemigo vencido (Patterson 1982, p. 38-9).

²⁵⁴ Heródoto, por ejemplo, omite la participación de esclavos junto a los atenienses en la batalla de Maratón en el 490 a.C. Tucídides, igualmente omite algunos episodios de participación servil, pues su

ocasionalmente refieren a la actuación de los esclavos en las guerras²⁵⁵. Pero un análisis de sus narrativas demuestra que, en efecto, esclavos e ilotas participaron y jugaron un rol significativo²⁵⁶.

Sugerimos como hipótesis retomar el enfoque de Hunt y aplicarlo al caso de las guerras serviles, pues ellas son la imagen especular —si se nos permite la expresión— de la supuesta exclusividad ciudadana en la esfera militar sostenida por la antinomia ciudadano/esclavo. Por consiguiente, ¿podrían participar hombres libres en una “revuelta de esclavos” o en una “guerra servil”? ¿Estarían cómodos los historiadores del período clásico romano al narrar la participación de libres junto a esclavos en movimientos protagonizados por estos últimos, desafiando así la frontera ideológica entre ciudadanos y esclavos? ¿la antinomia ciudadano/esclavo dificultaría en algún grado la percepción de la participación de los *aporoí* en las revueltas serviles tal como obstaculizaba a los antiguos discernir con claridad a los ilotas de los esclavos-mercancía? ¿Diodoro, en concreto, estaría inhibido ideológicamente para narrar los hechos de Sicilia en toda su complejidad?

Hemos visto en la Introducción General que la ideología dicotómica que contrapone esclavos a ciudadanos es inherente al pensamiento democrático. A su vez, hemos señalado en el presente capítulo que uno de los factores por los cuales Diodoro se interesaría en referir a los *aporoí* saqueadores en las revueltas serviles sería su desprecio por las multitudes ciudadanas. Por consiguiente, parecería que, conforme a su

técnica habitual es marginar a los esclavos, a quienes no incorpora dentro de su visión global de la guerra del Peloponeso. Véase: Hunt 1998, p. 26, 54; 2011, p. 29.

²⁵⁵ Los ilotas, por ejemplo, pelearon junto a los espartanos en la famosa batalla de las Termópilas. Pero Heródoto (8.25.2) menciona su participación de una manera que Hunt señala como característica del tratamiento histórico griego de los combatientes ilotas y esclavos: su presencia se menciona solamente de pasada y casi de forma accidental. En este caso, Heródoto habla de la participación de ilotas en la batalla como algo secundario a una anécdota enfocada en la credulidad persa. Heródoto informa que Jerjes organizó excursiones en el campo de batalla y que los persas pensaban que todos los muertos eran únicamente tespíos y lacedemonios, pero no se dieron cuenta de que algunos de los muertos eran ilotas. Si Heródoto no hubiera relatado esta historia de la credulidad persa, nunca podríamos haber sospechado que los ilotas lucharon en las Termópilas. Véase: Hunt 1998, p. 31.

²⁵⁶ “En las Guerras Persas, en las Guerras del Peloponeso y en varias campañas de la primera mitad del siglo IV, los esclavos y los ilotas tomaron partes significativas y ocasionalmente decisivas, como soldados, remeros, rebeldes o desertores” (nuestra traducción, Hunt 1998, p. 218).

sesgo oligárquico, Diodoro no tendría inhibiciones ideológicas (o dificultades psicológicas) en hablar mal de ciudadanos pobres, pues él, como oligarca, los pondría en un pie de igualdad junto con los esclavos y a ambos contrapuestos a los aristócratas. Sin embargo, si bien Diodoro verdaderamente manifiesta un cierto desprecio por los sectores más bajos de la ciudadanía, Sacks sostiene que él no parece ser un autor oligárquico o antidemocrático como usualmente es retratado. Para Diodoro la democracia puede funcionar bien a veces (Diod. 12.2.3; cf. 11.68.5-6) y él elogia las acciones de una democracia cuando otro relato sacado de la misma tradición no lo hace. La crítica diodorea a la democracia —señala Sacks— se encuentra más bien en las democracias erráticas que facilitan el auge de los demagogos, o específicamente a grupos o excesos de una democracia (Sacks 1990, p. 167). Por lo tanto, el pensamiento político de Diodoro no impediría la posibilidad, al menos, de la influencia ideológica de la antinomia esclavo/ciudadano, tan importante para los antiguos griegos y romanos.

La influencia de la ideología dicotómica ciudadano/esclavo en Diodoro como sistema simbólico a través del cual se da sentido a los acontecimientos podría explicar la dificultad de su narrativa para dar cabalmente cuenta de la complejidad de los hechos, sin necesidad para nosotros como analistas modernos de tener que minimizar la participación de los libres a un nivel absolutamente insignificante (cf. Bradley 1998) o de suponer una deformación completamente deliberada por parte de su supuesta fuente (cf. Manganaro 1967), o de los informantes de ella (cf. Verbrugge 1974), o del mismo Diodoro (cf. Guarino 1979). Lo cual no significa negar que en las revueltas sicilianas el rol principal haya sido el de los esclavos rebeldes, tanto desde un punto de vista cualitativo, pues ellos dirigieron los movimientos, como cuantitativo, en tanto parece que los esclavos fueron mayoría. Tampoco queremos indicar que toda la tradición historiográfica antigua habría deformado deliberadamente los acontecimientos de Sicilia, idea que resultaría inverosímil teniendo en cuenta la diversidad de autores que refirieron a las revueltas de esclavos en la isla, más allá de Diodoro, entre los cuales podemos mencionar a Posidonio, Cecilio de Caleacte y la analística romana que incluiría a Calpurnio Pisón (Pareti 1927, p. 46).

La hipótesis que queremos sugerir apunta a señalar que la ideología dicotómica podría haber operado en la narrativa diodorea simplificando los hechos, concibiendo las revueltas como unas luchas de esclavos rebeldes contra libres, conforme a las barreras jurídicas entre ambos órdenes, y dificultando la cabal percepción de que al interior de

los libres existían tensiones que pueden ser descritas en términos de *stásis*, las cuales ayudaron al éxito de las revueltas de esclavos, pues la sociedad no se fracturó en dos bloques (esclavos en sedición y ciudadanos) como esa ideología postulaba. Quizás pueda explicarse en estos términos que en el fragmento Diod. 34/35.2.33 el complot de esclavos contra sus amos particulares (δούλων ἐπιβουλὰς) se transforme en un “terrible levantamiento concertado contra el conjunto del Estado” (ἀποστάσεις φοβερὰς κοινῆ ταῖς πόλεσι), pues a partir del momento en que los esclavos atacan a sus amos, esa agresión restringida contra estos últimos se extiende ideológicamente como una amenaza contra todos los libres, mediante un procedimiento que consiste en identificar en el plano del imaginario social la condición de los propietarios de esclavos con todos los ciudadanos²⁵⁷. Es posible señalar que este procedimiento es “ideológico” en tanto la propia narrativa diodorea revela que es falaz pensar que los esclavos rebeldes agrediesen *strictu sensu* a todos los sicilianos libres. En efecto, Diodoro señala que: “los [esclavos] rebeldes [...] se abstuvieron de dañar a cualquiera cuyo trabajo era la agricultura”²⁵⁸ (οἱ μὲν ἀποστάται [...] τῶν τε πρὸς τὴν γεωργίαν ὀρμηκῶτων ἀπέιχοντο). Lo cual resulta contradictorio incluso en el mismo fragmento cuando líneas arriba Diodoro (34/35.2.48) presenta el conflicto oponiendo la revuelta servil a todos los sicilianos: “Cuando [estas] muchas y grandes desgracias cayeron sobre los sicilianos”²⁵⁹ (“Ὅτι πολλῶν καὶ μεγάλων κακῶν ἐπισυμβάντων τοῖς Σικελιώταις).

Es decir, existe una contradicción entre la información factual —que nos habla de una realidad compleja, compuesta de una serie de diversos antagonismos— y la perspectiva con la cual se observan los acontecimientos y se les da sentido, esto es, como “revuelta de esclavos”, entendiendo con esta designación una amenaza para todo el colectivo de los libres.

Esta operación mental no es exclusiva de Diodoro y/o su(s) fuente(s). Encontramos similitudes, por ejemplo, entre Diodoro y Orosio. En efecto, Orosio (5.9.5) habla de la primera revuelta servil como *el mal*: “la primera yesca del mal que arrancó en Sicilia”²⁶⁰ (*illo primo Siciliensis mali fomite*), de la misma manera que lo

²⁵⁷ Como Mactoux 1980 ha mostrado en el caso del corpus de los oradores áticos del período clásico.

²⁵⁸ Nuestra traducción. Cf. Goukowsky 2014, p. 99: “les révoltés (...) se gardaient de toucher aux personnes qui s'étaient consacrées à l'agriculture”.

²⁵⁹ Nuestra traducción. Cf. Goukowsky 2014, p. 98: “Une foule de grands malheurs s'étant abattue sur les Siciliens”.

²⁶⁰ Sánchez Salor 1982, p. 34

hace Diodoro (34/35.2.20), para quien la revuelta de esclavos es “le mal”²⁶¹ (τὸ κακόν). Y, análogamente a Diodoro (34/35.2.48), Orosio (5.6.3) también proyecta ideológicamente la hostilidad de la revuelta servil hacia la totalidad de los libres del lugar donde ella ocurre cuando refiere al mayor perjuicio que causa una revuelta de esclavos comparada con los levantamientos civiles: “el esfuerzo de la gente libre tiende a levantar a su patria, mientras que el de los esclavos tiende a perderla”²⁶² (*quia intentione commouetur libera multitudo ut patriam augeat, seruilis ut perdat*).

En suma, observamos que algunos escritores antiguos cuando hablan de “revueltas serviles” o “guerras serviles” operan con la antinomia ciudadano/esclavo, pues conciben esos conflictos como una amenaza contra toda la colectividad de los libres, a través de un dispositivo ideológico consistente en identificar la situación del propietario de esclavos con todo el cuerpo ciudadano, y de esta manera la revuelta de esclavos es imaginada como “el mal” que amenaza a todos los ciudadanos. Esto se ve tanto en Diodoro como en Orosio. Nos distanciamos de la hipótesis de la total distorsión deliberada sugerida por Guarino (1979, p. 57-8) en tanto consideramos que la operación ideológica pudo haber sido no completamente consciente. Es decir, esta ideología pudo condicionar la narrativa de los hechos en forma al menos parcialmente inconsciente favorecida por el hecho de la participación y conducción de los esclavos rebeldes. No obstante, desde luego, la designación con el nombre de “revuelta servil” o “guerra servil” constituye una etiqueta peyorativa que tiende a descalificar deliberadamente los hechos así referidos.

Algunos autores²⁶³ han hecho hincapié en el rol que desempeñaron las ideologías modernas para modelar el estudio de la esclavitud antigua. Nuestro análisis de la narrativa diodorea apunta a resaltar la importancia de la ideología de nuestras fuentes. Por consiguiente, la esclavitud antigua debe ser contemplada teniendo en cuenta las ideologías antiguas y modernas que condicionan su estudio.

En este capítulo hemos intentado demostrar que en las llamadas “guerras serviles sicilianas” aun cuando el rol más importante sea el de los esclavos, pues nosotros así lo creemos, esos movimientos presentan una fisonomía más compleja que la que sugieren las denominaciones “revuelta servil” o “guerra servil”, en tanto que estos términos

²⁶¹ Goukowsky 2014, p. 88.

²⁶² Sánchez Salor 1982, p. 29.

²⁶³ Finley 1982, p. 11-83; McKeown 2007.

parecen indicar un conflicto entre los esclavos rebeldes y los propietarios de esclavos, luego proyectado ideológicamente contra el conjunto de los libres. En todo caso estas categorías necesitan ser redefinidas para abarcar también la dimensión de *stásis* entre los hombres libres. La insuficiencia del término “second slave insurrection” ya fue señalada por Rubensohn (1982, p. 443) para el caso de la segunda revuelta siciliana.

Conclusión

En el presente capítulo hemos planteado e intentado responder a la pregunta sobre la credibilidad histórica del relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas en tanto la cuestión resulta de importancia capital a los intereses de nuestro trabajo, pues Diodoro constituye la principal fuente para el conocimiento de los hechos.

En primer lugar, comenzamos nuestro estudio observando que la filología alemana decimonónica forjó una imagen muy negativa de Diodoro, que se volvió hegemónica en el ámbito académico, y de la cual hemos reconocido tres críticas que devinieron lugares comunes: la primera, considerar a Diodoro como *un simple esclavo copista* o “un copista estúpido”, que carecía de criterio y originalidad, él solo se limitaba a copiar servilmente las fuentes sin entenderlas; la segunda, la creencia de que Diodoro solo utilizaba una única fuente para cada período o tema que trataba; y la tercera, que el siciliano jamás utilizó directamente las obras originales de los grandes historiadores antiguos (Heródoto, Tucídides, Jenofonte) cuando un derivado menor estaba disponible a su alcance.

Hemos reconsiderado la cuestión del método diodoreo a la luz de los estudios de una corriente que revaloriza y rehabilita a Diodoro y su obra, la cual data de fines del siglo pasado a la actualidad. A partir de estos trabajos hemos visto que las tres críticas típicas de la erudición positivista alemana se comprueban falsas. A saber, el procedimiento del método histórico diodoreo era el siguiente: Diodoro era un historiador universal, esencialmente un compilador; él parafraseaba la narrativa factual de sus fuentes con un registro lingüístico propio y uniforme correspondiente a las personas cultas de su época; resumía sus fuentes y las cortaba; hacía algunas reflexiones, principalmente moralizantes, pero siempre permaneciendo muy próximo a la información fáctica de sus fuentes; particularmente en los prefacios agregaba libremente comentarios sobre la política, la filosofía y la historiografía; también

intervenía activamente en la elección entre testimonios divergentes, hacía críticas a los historiadores que utilizaba y agregaba detalles eruditos que él mismo aportaba en función de su propio conocimiento. En suma, Diodoro se muestra como un compilador inteligente, crítico en el uso de sus fuentes.

En segundo lugar, a la luz de los aportes de la corriente revalorizadora de Diodoro hemos examinado los argumentos de la línea historiográfica de las guerras serviles que niega credibilidad histórica al relato diodoreo de las revueltas sicilianas. Pues, esta línea interpretativa sostiene que las llamadas “guerras serviles” sicilianas tuvieron fundamentalmente un carácter de levantamientos provinciales contra la dominación romana. Hemos sostenido como principal punto de crítica a esta línea historiográfica —y en esto se basa la originalidad de nuestra refutación— que muchos de esos argumentos se encuentran vinculados a los prejuicios de la erudición alemana decimonónica (tan negativa para con Diodoro), y que han sido fuertemente cuestionados por los estudios más recientes tendientes a revalorizarlo. Por ejemplo, considerar a Diodoro como un incompetente, capaz de cometer graves errores, o un copista que solo utilizaba una única fuente para cada período o tema que trataba. En este sentido hemos reconocido y refutado cinco argumentos diferentes, que en la formulación particular de algunos autores pueden combinarse: en primer lugar, las dudas planteadas sobre la factibilidad de los caballeros romanos e italianos residentes en Sicilia (Verbrugge 1972; Morton 2013); en segundo lugar, el rechazo del relato diodoreo desde un punto de vista económico por las supuestas divergencias de la descripción de la economía siciliana hecha por Diodoro con las que ofrecen Tito Livio y Cicerón (la tesis de Verbrugge 1972); en tercer lugar, la idea según la cual Diodoro escribió su narración de forma literaria, no histórica, utilizando *topoi* y estereotipos literarios de su época (Morton 2009; 2013); en cuarto lugar, la tesis según la cual las fuentes numismáticas contradicen el relato diodoreo indicando que la revuelta fue esencialmente un levantamiento provincial contra la dominación romana (Manganaro 1982; Morton 2009); y en quinto lugar, la impugnación de la supuesta fuente utilizada por Diodoro para narrar las revueltas sicilianas, esto es, Posidonio de Apamea (Manganaro 1967; Verbrugge 1974).

En tercer lugar, nos hemos diferenciado del procedimiento habitual de los historiadores de las guerras serviles, consistente en estudiar el relato diodoreo de las revueltas sicilianas como una sección *sui generis* de la *B.H.* vinculada directamente a su

supuesta fuente, Posidonio de Apamea. Pues, este procedimiento de análisis, ligado a la erudición alemana, que recortaba a la *B.H.* en partes inconexas entre sí en función de las supuestas fuentes que seguía Diodoro, resulta muy cuestionable a la luz de los recientes estudios que rehabilitan al historiador siciliano. No hemos entrado en el juego de cuál o cuáles fuentes fueron utilizadas por Diodoro. En cambio, nuestro enfoque consistió en estudiar a Diodoro como una fuente en sí misma, pues creemos que un análisis que vincule el relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas con el resto de la *B.H.*, esto es, con el método histórico y los principales intereses de su autor, podría resultar más fructífero, haciendo más verosímiles las interpretaciones modernas sobre las revueltas serviles. Así, hemos intentado desarrollar las posibilidades heurísticas de esta metodología.

En este sentido, hemos analizado el relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas a partir de tres fuerzas que modelan la narrativa diodorea a lo largo de toda la *B.H.*, proveyéndole unidad temática y estructura: “el beneficio” moral para el lector (ὠφέλεια); “el azar/la Fortuna” (τυχή); y “el comportamiento moderado” (ἐπιείκεια). Hemos visto el interés que los hechos de Sicilia podrían tener para el autor en función de estos ejes. Así, vinculado con la noción de beneficio moral para el lector, hemos analizado los hechos de la primera revuelta dilucidando cuáles serían los buenos y los malos ejemplos que Diodoro quisiera transmitirle al lector. Hemos tratado, además, a diferencia de todos los autores, el fragmento Diod. 34/35.2.33 en función de los intereses del mismo Diodoro, y hemos sostenido que este fragmento es el más esclarecedor a la hora de entender la lógica de las revueltas serviles según el pensamiento diodoreo y que las dos guerras serviles sicilianas pueden ser explicadas a partir de él. En efecto, en ambas hay situaciones de injusticia (παρανομία) que llevan a los esclavos a la desesperanza (ἀπόνοια) y a la revuelta, aunque por motivos distintos. Si en la primera el énfasis está puesto en la falta de “moderación” —un concepto clave del pensamiento diodoreo—, que se manifiesta en el maltrato de los amos a sus esclavos, entendido como un acto de “arrogancia”, y como tal un mal ejemplo a censurar; en la segunda, es la intervención del gobierno romano en la isla la que ocasiona la revuelta servil, en principio permitiendo que sean injustamente esclavizados ciudadanos libres de naciones aliadas, y luego desistiendo de aplicar la medida judicial que reparaba esta situación.

Por otro lado, con respecto al debate en torno a la cuestión de si Diodoro fue un

admirador o un crítico del imperialismo romano hemos sostenido que una lectura atenta del relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas refuerza la interpretación de Sacks, Giovannelli-Jouanna (2011, p. 38), y particularmente la de Pittia (2011, p. 218), quien afirma que la crítica diodorea con respecto a ciertas manifestaciones del imperialismo romano se vuelve más aguda cuando se trata de Sicilia. En efecto, nosotros creemos que precisamente esto se observa en las revueltas serviles sicilianas: discretamente, de forma sutil, Diodoro nos dice que fueron culpa de los romanos, sea por inundar la isla con esclavos y maltratarlos, en el caso de la primera insurrección servil, o por llevar a Sicilia hombres injustamente esclavizados y suspender la medida legal que reparaba esa situación, en el caso de la segunda.

Una vez que, partiendo de las modernas investigaciones que rehabilitan a Diodoro, rechazamos la línea historiográfica que cuestiona la veracidad del relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas y sostuvimos que no existen razones contundentes para desconfiar de la información fáctica que nos brinda el historiador de Agirio, nos enfrentamos al problema de compatibilizar la presencia de elementos libres en su relato con el predominio de los esclavos rebeldes. Es decir, si Diodoro, conforme a su método histórico empleado a lo largo de la *B.H.*, nos transmite informaciones fieles a sus fuentes, no podemos rechazar *a priori* ni los elementos narrativos centrados en los esclavos —ampliamente mayoritarios—, tal como lo hace, al menos parcialmente, la línea historiográfica que habla de revueltas provinciales, jerarquizando la participación de hombres libres; ni los fragmentos relativos a la participación de estos últimos, tal como hace Bradley (1998). Por consiguiente, si la participación de ambos sectores es aparentemente cierta, es necesario conciliarla en la narrativa diodorea.

Hemos intentado abordar la cuestión de la siguiente manera. En principio, indagamos por qué a Diodoro le podría haber interesado referir, aunque sea mínimamente, las acciones de saqueo de los sicilianos pobres a los ricos en las revueltas serviles, y en este sentido destacamos que, por un lado, ellas expresan uno de esos giros bruscos e inesperados de la Fortuna (τυχή); por el otro, Diodoro manifiesta una actitud despectiva para con los ciudadanos más pobres, lo cual se observa a través de un análisis del δημοτικὸς ὄχλος a lo largo de la *Bibliothēke*: este sector es siempre repudiado por Diodoro, independientemente de las fuentes que utiliza y los casos que trata, descrito en términos peyorativos, sea como asesino de oligarcas, o masa tonta y gregaria en manos de un tirano, o sector rencoroso, o envidioso y saqueador de los

ricos.

Posteriormente, hemos realizado un análisis exhaustivo de los pares oposicionales en la narrativa diodorea y distinguimos distintos antagonismos, los cuales revelan un conflicto más complejo que el de una exclusiva revuelta de esclavos. De esta manera, la dimensión de *stásis* se halla en forma contradictoria con el resto del esquema narrativo, constituido por un conflicto en principio doméstico de esclavos rebeldes contra sus amos, luego extendido contra la totalidad de los libres y finalmente interviniendo el ejército romano.

En cuarto y último lugar, hemos indagado sobre los posibles condicionamientos ideológicos de Diodoro con el fin de responder a las siguientes cuestiones: cómo integrar cabalmente la participación de esclavos rebeldes y libres empobrecidos en una perspectiva que no niegue veracidad a ninguno de esos elementos; a su vez explicar la contradicción existente en la narrativa diodorea entre el esquema de revuelta servil (como conflictos de esclavos rebeldes contra el conjunto de los libres) y la dimensión de discordia civil (*stásis*), sin sostener que la participación de los pobres libres fuese tan reducida e insignificante que no altera en nada la dinámica principal, ni adscribir a la hipótesis de la completa distorsión deliberada de los hechos.

Hemos sugerido como hipótesis que Diodoro y sus fuentes pudieron distorsionar ideológicamente los hechos de Sicilia pero no de forma completamente consciente o deliberada, al etiquetar los movimientos como “serviles”, sino que también la distorsión pudo ser parcialmente inconsciente, es decir, en función de estar bajo la influencia de una ideología a través de la cual entendieron los hechos, a saber, la de la dicotomía ciudadano/esclavo. En este sentido hemos retomado el enfoque de Hunt (1998) para el caso de la guerra griega durante el período clásico y lo hemos aplicado a la narrativa diodorea de las guerras serviles sicilianas.

La hipótesis que sugerimos apunta a señalar que la ideología dicotómica podría haber operado en la narrativa diodorea simplificando los hechos, concibiendo a las revueltas como unas luchas de esclavos rebeldes contra libres, conforme a las barreras jurídicas entre ambos órdenes, y dificultando la cabal percepción que al interior de los libres existían tensiones que pueden ser descritas en términos de *stásis*, las cuales ayudaron al éxito de las revueltas de esclavos, pues la sociedad no se fracturó en dos bloques (esclavos en sedición y ciudadanos) como esa ideología postulaba. Quizás pueda explicarse en estos términos que en el fragmento Diod. 34/35.2.33 el complot de

esclavos contra sus amos particulares (δούλων ἐπιβουλὰς) se transforme en un “terrible levantamiento concertado contra el conjunto del Estado” (ἀποστάσεις φοβερὰς κοινῆ ταῖς πόλεσι), pues a partir del momento en que los esclavos atacan a sus amos, esa agresión restringida contra estos últimos se extiende ideológicamente como una amenaza contra todos los libres, mediante un procedimiento que consiste en identificar en el plano del imaginario social la condición de los propietarios de esclavos con todos los ciudadanos. Es posible señalar que este procedimiento es “ideológico” en tanto la propia narrativa diodorea revela que es falaz pensar que los esclavos rebeldes agrediesen *strictu sensu* a todos los sicilianos libres. Es decir, existe una contradicción entre la información factual —que nos habla de una realidad compleja, compuesta de una serie de diversos antagonismos— y la perspectiva con la cual se observan los acontecimientos y se les da sentido, esto es, como “revuelta de esclavos”, entendiendo con esta designación una amenaza para todo el colectivo de los libres.

Esta operación mental no es exclusiva de Diodoro y/o su(s) fuente(s). Encontramos similitudes, por ejemplo, entre Diodoro y Orosio (5.9.5). En suma, creemos que algunos escritores antiguos cuando hablan de “revueltas serviles” o “guerras serviles” operan con la antinomia ciudadano/esclavo, pues conciben esos conflictos como una amenaza contra toda la colectividad de los libres, a través de un dispositivo ideológico consistente en identificar la situación del propietario de esclavos con todo el cuerpo ciudadano, y de esta manera la revuelta de esclavos es imaginada como “el mal” que amenaza a todos los ciudadanos. En este sentido hemos resaltado lo problemático que resulta el término “revuelta servil” / “guerra servil”, en tanto este parece implicar un movimiento de esclavos rebeldes contra el conjunto de los ciudadanos libres.

En suma, a la pregunta principal que guió la investigación del presente capítulo respondemos que el relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas es una fuente histórica válida a partir de la cual se debe realizar el análisis historiográfico moderno. Consideramos que toda la información que nos brinda Diodoro debe ser considerada correcta *a priori*, a menos que se demuestre lo contrario *a posteriori*, como el error de anacronismo de los caballeros romanos actuando como jueces de los gobernadores salientes. Es en este cuadro que nosotros desarrollamos nuestro análisis, es decir, admitiendo la totalidad de la narración diodorea de las guerras serviles. Creemos que no se debe tomar una parte de su relato para aceptarla/subrayarla o descuidarla/rechazarla

en función de los intereses del investigador moderno, como habitualmente se hace en la historiografía de las revueltas serviles (por ejemplo, Bradley en relación con la participación de los libres). El desafío para el historiador moderno es formular una interpretación de las revueltas que dé cuenta de la totalidad de la información factual diodorea, no hacer recortes arbitrarios. Este será nuestro objetivo en los próximos capítulos.

Una vez que aceptamos a Diodoro como fuente histórica válida para el conocimiento de las revueltas serviles sicilianas, es momento de trazar un recorrido historiográfico de las diferentes e incluso opuestas interpretaciones que los historiadores modernos hicieron de las fuentes narrativas de las grandes revueltas serviles tardorrepúblicas, y principalmente en torno a la cuestión del carácter de estos movimientos, tarea a la cual nos dedicaremos en el próximo capítulo.

CAPÍTULO III

La historiografía de las guerras serviles

“ogni vera storia è storia contemporanea [...] perché è evidente che solo un interesse della vita presente ci può muovere a indagare un fatto passato, il quale, dunque, in quanto si unifica con un interesse della vita presente, non risponde a un interesse passato, ma presente”.

Benedeto Croce (2002, p. 14).

“Die Geschichte aller bisherigen Gesellschaft ist die Geschichte von Klassenkämpfen”.
Karl Marx, *Manifest der Kommunistischen Partei*

“the theory formulated by Comrade Stalin, and its sensitive and clear analysis ... Some decrees of the Party and the government and the personal speeches of Comrade Stalin give historians not only important directions, but also solve concrete historical problems [...]”.

Alexander Mišulin

“C’est que l’étude des faits a été excessivement faussé par l’idéologie”.

Yann Le Bohec (2016, p. 19).

Introducción

El presente capítulo versará sobre la historiografía moderna de las guerras serviles tardorreplicanas y fundamentalmente sobre la cuestión de la interpretación de las revueltas. Pero también abordaremos algunas cuestiones teóricas vinculadas con la aplicación de conceptos modernos para el estudio de la praxis violenta de los sectores subalternos del mundo antiguo clásico. El capítulo se dividirá en cuatro partes.

En primer lugar, comenzaremos nuestro estudio tratando brevemente el concepto moderno de "revolución" que proviene de la Revolución Francesa. Nos interesa reflexionar sobre esta categoría en tanto ha sido fundamental para el estudio de las guerras serviles.

En segundo lugar, vamos a trazar las principales líneas de la investigación histórica moderna (siglos XIX-XX y en menor medida comienzos del siglo XXI) sobre las grandes revueltas de esclavos del mundo antiguo. Dividiremos esta sección en tres

partes. Primero, trataremos las investigaciones históricas del siglo XIX; segundo, reconstruiremos la polémica historiográfica entre los historiadores marxistas y los no marxistas en torno a la interpretación de las revueltas, que ha modelado el curso de los estudios históricos durante el siglo XX, razón por la cual destinaremos un apartado para cada una de esas corrientes; y, tercero, referiremos a algunas obras de comienzos de este siglo.

En tercer lugar, a partir de un análisis de las fuentes haremos una revisión crítica de ciertos lugares comunes del discurso historiográfico moderno sobre las antiguas revueltas de esclavos: primero, rechazaremos el postulado según el cual los esclavos rebeldes buscaron como propósito de sus revueltas invertir los roles sociales; segundo, reflexionaremos sobre la problemática de los objetivos de Espartaco, haciendo hincapié en que las dificultades derivan de las fuentes; tercero, abordaremos el tópico de la ausencia de comportamiento “clasista” de los esclavos, no para refutarlo, sino para confirmarlo, pero señalando matices a sus expresiones más extremas. Además, en estos apartados reflexionaremos a través de un diálogo continuo con las fuentes sobre la cuestión de la aplicación de las siguientes categorías de las ciencias sociales: “revolución”, “clase social”, “orden” y “estatus”.

En cuarto y último lugar, vamos a replantear de otra manera el problema de la comprensión del carácter de las revueltas serviles: considerar cuál habría sido su significado en el cuadro de pensamiento de los antiguos griegos y romanos. Nos interesa simplemente resaltar otros aspectos que tienden a ser desdeñados con el enfoque que toma como punto de partida el concepto moderno de revolución.

1. Consideraciones preliminares sobre el concepto de “revolución”

A menudo el término “revolución” no es definido en los trabajos de los historiadores y de los sociólogos profesionales, y es utilizado con diferentes significados, incluso contradictorios (Finley 1986c, p. 49). Por ejemplo, hay autores como Skocpol (1984, p. 21), que establecen una diferencia entre revoluciones políticas (cambios en la estructura del Estado) y revoluciones sociales (transformaciones en la estructura de clases).

Sin embargo, existe un fondo común en la categoría moderna de “revolución”. Esta viene del siglo XVIII, particularmente de la Revolución Francesa (Finley 1986c, p.

49-50). El concepto moderno de “revolución” hace referencia a una transformación súbita y radical de la organización política, social y económica de una sociedad, implicando una movilización de masas y la utilización de la violencia (Asensio Alonso 2012). Desde este punto de vista, la “revolución” es una ruptura con el orden establecido y difiere de las “rebeliones” o “revueltas” en tanto que estas últimas son protestas violentas contra algunas injusticias, pero sin entrañar ninguna ruptura.

Finley sostiene que las tentativas histórico-universales de situar los acontecimientos del mundo grecorromano, y del mundo precapitalista en general, bajo la simple rúbrica de “revolución”, privan inevitablemente al concepto de cualquier valor para el análisis histórico. Por lo tanto, el autor rechaza el empleo de este término para la Antigüedad. Sin embargo, Finley revaloriza el uso del concepto en los casos en los cuales los antiguos eran conscientes de profundos cambios en la esfera política, que en ocasiones se refieren en las fuentes griegas con la expresión *metabole politeion* (Finley 1986c, p. 50). De esta manera, Finley cree que el concepto es relevante para explicar el aumento de la participación popular en el gobierno, un hecho que puede describirse como “revolucionario”, aunque faltan algunas características modernas; este proceso sucedió en las ciudades-Estado griegas, pero no en Roma (Finley, 1986c).

El objetivo del estudio de Martínez Lacy (1995) es precisamente explorar la relevancia de la noción de “revolución” para interpretar las rebeliones de la Grecia helenística (Sicilia, Grecia y Anatolia, entre los años 323 y 30 a.C., incluyendo las tres guerras serviles). Al igual que Finley, Martínez Lacy no cree que el concepto de “revolución” pueda tener un valor histórico-universal puesto que el concepto en sí mismo es histórico.

A lo largo del presente capítulo veremos que durante el siglo XX y en alguna medida también en la segunda mitad del siglo XIX, el debate sobre el carácter de las revueltas serviles del mundo antiguo fue abordado por la historiografía moderna fundamentalmente con el concepto contemporáneo de “revolución”. La mayoría de los autores que estudiaremos no explican el significado del término “revolución” que utilizan, no obstante, se puede deducir de sus trabajos. En la mayoría de los casos, especialmente durante el siglo pasado, el significado es esencialmente el mismo, a saber, la “revolución” se concibe como una transformación radical de la organización social y política de una sociedad conforme a las características de la revolución bolchevique. Por consiguiente, si los esclavos persiguieron no solo conquistar su propia

libertad sino también abolir la esclavitud como institución social, es decir, imaginar una sociedad diferente de la que vivían (sin esclavitud), entonces las revueltas serviles fueron “revolucionarias”. Ahora bien, si los esclavos solo buscaron ganar su propia libertad, estas revueltas no fueron más que meras “rebeliones”, es decir, protestas violentas contra las injusticias del orden social existente, pero no un cuestionamiento total del mismo. Las concepciones de “revolución”, “proceso revolucionario” y “clase social” presentes en la mayoría de los autores del siglo pasado provienen de la revolución bolchevique. Por lo tanto, esta se convierte en una suerte de prisma, mayormente implícito, a través del cual los historiadores del siglo XX han estudiado los fenómenos antiguos. Analizaremos los resultados y las limitaciones de esta perspectiva de investigación.

2. La historiografía moderna sobre las guerras serviles tardorreplicanas

No resulta para nada sencillo el intento de escribir una historia de la historiografía sobre las antiguas guerras de esclavos. La dificultad es evidente, a saber, la bibliografía es inmensa. Para dimensionar lo dicho basta con mencionar la lista realizada por el estudioso japonés Masaoki Doi, quien catalogó 244 títulos de obras históricas elaboradas entre los años 1726-1978, consagradas solamente al *bellum Spartacium*²⁶⁴. Si se incorporan los trabajos posteriores y los concernientes a las revueltas sicilianas, la bibliografía se multiplica.

La inmensidad de la producción historiográfica, junto a la orientación hacia un público amplio, explica que muchos trabajos ni siquiera hagan un esbozo de la producción historiográfica existente y escriban como si fuesen los primeros. Tómese a modo de ejemplo la siguiente expresión de Guarino:

“I riferimenti, più o meno ampi, della storiografia contemporanea a Spartaco ed alle rivolte servili sono ovviamente numerosissimi. Raccoglierli e classificarli tutti è pressoché impossibile, né sarebbe utile ai nostri fini, dal momento che molti di essi sono di seconda mano”²⁶⁵.

²⁶⁴ Doi 1978, p. 2-15.

²⁶⁵ Guarino 1979, p. 123.

A continuación, el autor solo registra unos pocos trabajos que él considera fundamentales. Lo dicho sobre Guarino constituye un lugar común en varios libros consagrados a las grandes revueltas serviles de fines de la República.

Pero no solo el ingente tamaño sino también la gran diversidad lingüística de la bibliografía dificulta su dominio al historiador moderno. En efecto, hay escritos en alemán, francés, inglés, italiano, español, ruso, japonés, varias lenguas eslavas, etc. Y no siempre se dispone de traducciones o referencias de terceros.

Sin embargo, la omisión de un verdadero estudio introductorio sobre la historia del conocimiento histórico de las guerras serviles, cuya ventaja reside en un encuadramiento historiográfico de los resultados de investigación del autor, no es una cualidad exclusiva de obras destinadas a un público amplio, como la de Guarino (1979), Schiavone (2011), Strauss (2012), Le Bohec (2016), etc. Ese descuido por la reflexión historiográfica también es frecuente en trabajos dedicados a un público más selecto, como por ejemplo el libro de Bradley (1998) y el de Urbainczyk (2008), que carecen de cualquier intento de reconstrucción de la historia de la historiografía de las guerras serviles.

Así pues, tanto la vastedad de la bibliografía como su diversidad lingüística constituyen obstáculos que dificultan un encuadramiento historiográfico de nuestro tema de investigación. De todas maneras, por más difícil que resulte, consideramos que es necesario hacerlo con el fin de avanzar en el conocimiento histórico de los hechos que estudiamos. Tal como lo ha resaltado el trabajo de Orena (1984), el perfil de la reflexión historiográfica se comprueba una senda necesaria y fructífera. De lo contrario se corren los siguientes riesgos: sea emprender líneas de investigación ya adoptadas; llegar a resultados ya formulados y presentarlos como novedosos; o bien equivocarse en la atribución de la autoría de determinadas tesis; o sobreestimar el carácter novedoso de un enfoque que ya tenía antiguos precedentes. Veremos algo de tales inconvenientes en este capítulo y en el siguiente.

Por consiguiente, aunque no pretendemos ser exhaustivos, vamos a trazar una historia de la historiografía de las guerras serviles tardorrepublicanas. Nuestro propósito consiste en reconstruir las principales líneas por las cuales ha transcurrido el estudio histórico moderno de las grandes revueltas de esclavos del mundo antiguo, y, en el marco de nuestra perspectiva historicista, *el principal argumento a demostrar será que*

cada trabajo lleva inexorablemente las marcas de su propio tiempo, tal como lo expresa la cita de Croce en el encabezado.

Para realizar esta labor nos valdremos principalmente de nuestras propias lecturas de la gran mayoría de los trabajos que citamos, complementadas con los relativamente pocos estudios historiográficos que existen sobre el asunto. Estos son los siguientes: unas valiosas páginas en la obra de Dumont (1987, p. 161-5); una parte del trabajo de Martínez Lacy (1995, p. 47-97); el estudio historiográfico de Orena sobre el *bellum Spartacium* (1984); y fundamentalmente la obra de Wolfgang Zeev Rubinsohn (1993), *Die grossen Sklavenaufstände der Antike: 500 Jahre Forschung*, que nos ha sido de gran ayuda, especialmente para la amplia producción de la historiografía alemana del siglo XIX²⁶⁶. Para la historiografía soviética, ante nuestra imposibilidad de leer directamente en ruso, hemos utilizado las traducciones al francés, castellano y alemán de algunas obras, pero especialmente nos basamos en las síntesis historiográficas de Raskolnikoff (1976; 1980) y de Rubinsohn (1987).

Procederemos a realizar nuestra reconstrucción de la historia de la historiografía de las guerras serviles de manera fundamentalmente cronológica, pero también tendremos en cuenta ciertas agrupaciones en función de orientaciones ideológicas en la medida en que esto nos resulte pertinente. Como toda labor clasificatoria, los criterios para delimitar épocas y agrupar autores en determinadas corrientes historiográficas e ideológicas pueden resultar en cierta medida antojadizos y discutibles. Pero la necesidad de esbozar una clasificación para manipular semejante cantidad de autores resulta incuestionable.

Dividimos la producción historiográfica moderna en tres partes, a saber: primero, los trabajos realizados durante el siglo XIX hasta la Revolución Rusa, en tanto consideramos que esta se convierte en un punto de inflexión; segundo, las obras escritas durante el siglo XX, que en gran medida coincide con el llamado “corto siglo XX” de Hobsbawm (2015)²⁶⁷; y, tercero, mencionaremos algunos estudios recientes de comienzos del siglo XXI.

²⁶⁶ Probablemente Rubinsohn haya sido el mayor erudito sobre las guerras serviles tardorrepublicanas en virtud de un manejo —a nuestro juicio al menos— insuperable de la bibliografía.

²⁶⁷ El hacedor del concepto fue Ivan Berend, antiguo presidente de la Academia Húngara de Ciencias, de quien Hobsbawm —tal como él mismo señala— lo tomó (2015, p. 10). Nosotros empleamos el término para nombrar el período de investigación histórica que abarca desde la revolución bolchevique hasta la

2.1. La historiografía del siglo XIX hasta la revolución de octubre: el abolicionismo y la cuestión social

A decir verdad, ya existen referencias a las antiguas guerras de esclavos en los escritos de los humanistas italianos. Pero ellas revisten un carácter tangencial en sus obras, pues los humanistas italianos se interesaron principalmente en la caída del imperio romano²⁶⁸. Por otro lado, la Ilustración del siglo XVIII marcó una nueva forma de escribir la Historia, e igualmente importante de cara a la comprensión de la producción historiográfica resultaron las revoluciones del período (de los Estados Unidos de América y de Francia) y la lucha por la abolición de la esclavitud negra contemporánea. En efecto, la esclavitud devino un tema central en la vida política y cultural europea. La condena a la esclavitud negra configuró el rechazo de la esclavitud antigua, y en ese marco se insertan las referencias a las antiguas guerras serviles en las obras de Montesquieu, Rousseau, Voltaire, etc. (Rubinsohn 1993, p. 28-9).

No obstante, la producción historiográfica moderna consagrada a las guerras serviles de la República romana comienza en el siglo XIX. Es decir, los primeros trabajos que toman como foco de atención a las antiguas guerras de esclavos y las abordan en base a un estudio riguroso de las fuentes, con el método histórico de la cita a pie de página, son decimonónicos. Al respecto, Dumont, señala lo siguiente:

“Les premières recherches, comme celles de G. Rathke et de ses prédécesseurs du XIX^e siècle avaient essentiellement porté sur l'établissement des faits, la chronologie des révoltes, les sources des textes subsistants”²⁶⁹.

Permítasenos corregir al gran erudito francés, que en mucho utilizamos y estimamos en el presente trabajo: no es cierta la aserción de Dumont, pues —y esto nos interesa demostrar y resaltar en la presente sección— ya en el siglo XIX las guerras serviles del mundo antiguo fueron en gran medida estudiadas a partir de determinadas

disolución de la Unión Soviética, es decir, los años 1917-1991. Se trata de una ligera modificación con respecto a Hobsbawm, para quien el “corto siglo XX” abarca los años 1914-1991.

²⁶⁸ Rubinsohn 1993, p. 8.

²⁶⁹ Dumont 1987, p. 161.

preocupaciones políticas y sociales contemporáneas. En efecto, allende la existencia de trabajos como el de Rathke (1904), cuyo énfasis se centra en dilucidar las fuentes para el estudio de las antiguas revueltas de esclavos y su cronología, se percibe en muchos otros una preocupación por dos cuestiones contemporáneas: la primera, es la lucha en favor del movimiento abolicionista contra la esclavitud negra; y la segunda, constituye lo que podríamos llamar “la cuestión social”, esto es, los problemas que ocasionaban en aquel entonces la industrialización, el crecimiento de las ciudades, las malas condiciones habitacionales y sanitarias, y la emergencia del movimiento obrero en la escena política. A continuación, desarrollaremos lo dicho.

La historiografía moderna sobre la esclavitud antigua comienza con un trabajo notable, a saber, el de Wallon (1879 [1847]), quien no solo era un importante político sino también un destacado académico. Como resulta ampliamente conocido, Wallon era un ferviente partidario del abolicionismo. Su interés por la esclavitud contemporánea lo condujo a realizar un estudio rigurosamente documentado sobre la esclavitud en el mundo antiguo clásico. El mismo autor lo indica en el prefacio de la primera edición de su obra:

“L'esclavage chez les anciens ! Il peut sembler étrange qu'on aille le chercher si loin, quand il est encore parmi nous. En prenant cette route nous ne détournons point les esprits de la question coloniale ; nous voudrions les y ramener, au contraire, et les fixer à une solution. L'esclavage est un fait identique dans tous les pays et dans tous les temps: nul ne le conteste ; et les partisans du *statu quo* font appel à l'antiquité au profit de leur cause. Il n'est point inutile de voir si, par l'ensemble de ses témoignages, elle répond à leurs prétentions. Aussi, tout en nous renfermant dans le passé, nous ne perdons point de vue la question moderne [...]”²⁷⁰.

En ese marco se inserta su tratamiento de las antiguas revueltas de esclavos: “Chapitre VIII : Réaction de l'esclavage. — Guerres serviles, guerres civiles”²⁷¹. Wallon consideraba destructiva a la esclavitud, pero no solo por razones morales, sino también por su peligrosidad para el Estado y los amos. Como él mismo dice: “L'esclavage n'était pas seulement un danger dans la famille; il fut aussi, comme nous l'avons vu ailleurs, un

²⁷⁰ Wallon 1879, Vol. I, p. iv.

²⁷¹ Wallon 1879, Vol. II, p. 279-324.

péril dans l'État"²⁷². Según Wallon, la resistencia violenta de los esclavos era un acompañamiento característico de esta institución. No obstante, él ya señaló correctamente la excepcionalidad de los levantamientos serviles, pues, a pesar de que ponían en peligro a la comunidad, no constituían la forma más habitual de resistencia a la esclavitud²⁷³. Para Wallon el objetivo de Espartaco era uno solo, a saber, el de volver a su patria y conseguir allí la libertad, pero sus compañeros no lo entendían así porque querían disfrutar saqueando Italia y Espartaco luchó en vano contra esto²⁷⁴. Wallon da una cierta explicación de las revueltas serviles tardorrepublicanas: la condición de los esclavos en Roma era muy agobiante, lo cual generaba odio en los esclavos y deseo de venganza (1879, Vol. II, p. 324). A nuestro entender, el trabajo de Wallon tiene un enorme valor y utilidad, y debe ser tenido en cuenta en la actualidad.

Niebuhr (1850 [1812]), el padre del moderno historicismo filológico, de quien ya hemos hablado en el capítulo II sobre Diodoro, también escribió algunas páginas sobre las grandes revueltas serviles del mundo antiguo²⁷⁵. Al igual que Wallon, Niebuhr era un enemigo declarado de la esclavitud contemporánea, y, además, un defensor de la liberación campesina (Rubinsohn 1993, p. 40). Nos interesa destacar dos cosas fundamentales de su trabajo, en tanto deben ser consideradas posteriormente a la hora de juzgar la novedad de ciertos enfoques del siglo XX: en primer lugar, Niebuhr considera que tanto en Sicilia como en todo el sur de Italia la causa de las revueltas serviles reside en el paso aparentemente completo de una agricultura basada en el trabajo libre a otra que empleaba mano de obra servil, y es precisamente la ausencia de hombres libres lo que permitió que se desarrollaran las revueltas; por otro lado, el autor ya hace analogías con las revueltas de esclavos de la América colonial, esto es, con el fenómeno cimarrón. Hacemos hincapié en la siguiente cita relativa a la primera guerra servil siciliana:

“Their leader was a Syrian of the name of Eunus, who like Jean François in St. Domingo, in 1791, assumed the diadem. The war was carried on with the same inhuman

²⁷² Wallon 1879, Vol. II, p. 287-8.

²⁷³ Rubinsohn 1993, p. 38-9.

²⁷⁴ Wallon 1879, Vol. II, p. 312.

²⁷⁵ Niebuhr 1850, p. 269-272; 406-7.

barbarities as are perpetrated in all servile wars, in the West Indies or North America”²⁷⁶.

El pasaje citado es claro: el autor realiza una analogía entre la primera guerra servil siciliana y la revuelta de Santo Domingo, en Haití. Se trata de un precedente muy interesante del enfoque de Bradley, que probablemente sea el dominante en la actualidad y que líneas abajo trataremos en detalle.

En 1847 Nitzsch, uno de los alumnos de Niebuhr, publicó una monografía sobre los hermanos Graco y sus predecesores en la cual trata la primera guerra servil siciliana²⁷⁷. En este apartado, simplemente queremos señalar que Nitzsch probablemente fue el primer autor que consideró determinante el papel de los pobres libres en la revuelta²⁷⁸. Volveremos sobre este punto con mayor profundidad en el próximo capítulo, cuando tratemos específicamente la historiografía de la participación de los pobres libres en las guerras serviles.

Mommsen, con la publicación de su obra *Römische Geschichte* entre 1854-6, ganadora del premio nobel de literatura en 1902, conscientemente emprendió el camino de la modernización; esto es, contemplar la historia antigua a través de imágenes modernas y hacer evaluaciones subjetivas de los hechos con el fin de utilizar la Historia para la educación política de los ciudadanos. Su decisión se comprobó exitosa, pues ninguna obra histórica hasta entonces, quizás con la excepción de Gibbon, disfrutó durante tanto tiempo de semejante popularidad (Rubinsohn 1993, p. 42). Se observa con claridad esta tendencia modernizante en su obra a través del empleo que realiza el autor de términos tales como “el capital”, “los capitalistas”, “el proletariado”, para narrar la historia de Roma. Además, Mommsen ya comienza a utilizar “revolución” para la crisis de la República; de todas maneras, el sentido en que emplea ese vocablo no es el de una transformación radical de la estructura social, tal como lo será en muchos autores del siglo XX, sino el de una ruptura que hizo Tiberio Graco con respecto a las prácticas constitucionales (Mommsen 1955, p. 141).

Nos interesa resaltar tres cosas del tratamiento mommseniano de las guerras serviles. En primer lugar, su concepción de que durante el período tardorrepublicano la

²⁷⁶ Niebuhr 1850, p. 270.

²⁷⁷ Nitzsch, K. W. (1847), *Die Gracchen und ihre nächsten Vorgänger*, Berlin 1847.

²⁷⁸ Véase: Rubinsohn 1993, p. 40.

proletarización del campesinado pequeño propietario de Italia y de algunas provincias es total, siendo reemplazado por mano de obra servil. Veamos la siguiente expresión del autor:

“Llegó la crisis de la que había de salir la revolución romana [...] En otro tiempo, agobiado el pequeño propietario por los gastos, se había transformado en simple mediero, por cuenta de su acreedor. En la actualidad, muere por la competencia de los cereales procedentes del extranjero o producidos por el trabajo de los esclavos [...] Si, a diferencia de los tiempos antiguos, no pierde el hombre su libertad por causa de las deudas, en cambio, el esclavo legalmente comprado y pagado sustituye al trabajador [...] En resumen, el resultado viene a ser el [...] *aniquilamiento por los grandes dominios del cultivo en pequeño*, en una parte de las provincias primero, y después en Italia propia [...] *los brazos libres desaparecían en Italia y en las provincias ante las bandas de esclavos* (las cursivas son nuestras)”²⁷⁹.

En segundo lugar, queremos hacer hincapié en los principales intereses del autor sobre las revueltas de esclavos. Mommsen era un oponente acérrimo de la esclavitud, no obstante, se preocupó más por los peligros que las revueltas serviles traían al orden público y al gobierno romano. En efecto, para él las revueltas serviles no constituían un problema socioeconómico, sino principalmente político, a saber, se trataban de malas medidas del gobierno romano que impidieron la contención de las insurrecciones serviles (Rubinsohn 1993, p. 42). Veamos la siguiente expresión del autor:

“Para extinguir el proletariado se necesita un gran poder y una gran prudencia administrativa, y, sin embargo, no son siempre suficientes para ello; pero al menos se consigue sin muchos esfuerzos anularlo políticamente en toda sociedad grande y bien organizada. En realidad, sería muy cómodo no tener que temer más peligros de las clases pobres y desheredadas que los que hacen correr en las selvas los osos y los lobos. Solo a los políticos cobardes, o a los que no miran los asuntos públicos sino por el lado del miedo a las masas, ocurre predecir la destrucción del orden social, por efecto de las sublevaciones de los esclavos, o por las insurrecciones de los proletarios. En Roma era fácil, pero no se supo refrenar a estas masas oprimidas, y sin embargo [...] tenía el

²⁷⁹ Mommsen 1955 p. 119-120.

Estado medios de acción inagotables ¡Grave síntoma de debilidad era esta insuficiencia del Gobierno de la República, síntoma también de otros vicios mayores!”²⁸⁰.

Mommsen prosigue denunciando la falta de represión del pretor de Sicilia a los esclavos bandidos, pues este actuó en connivencia con los grandes terratenientes, propietarios de esos esclavos. Nos interesa destacar que las revueltas serviles y la participación en ellas de los libres desposeídos claramente traen a la mente del autor el problema de “la cuestión social” de su época. Para Mommsen, las guerras serviles son una amenaza al orden público y deben ser severamente contenidas, al igual que los disturbios sociales de los trabajadores de su época. En este marco, el autor no solo advierte la participación de “trabajadores libres” en las guerras serviles sicilianas, sino también habla específicamente de “unión” y “causa común” con los esclavos rebeldes²⁸¹. Pero veremos esto con mayor detalle en el siguiente capítulo.

En tercer lugar, Mommsen señala que la revuelta de Espartaco fracasó por dos factores: primero y principalmente, por “la falta de plan”; segundo, por la división del ejército de los esclavos rebeldes conforme a sus nacionalidades, a saber, los heleno-bárbaros por un lado, y los celto-germanos por el otro, cuyas diferencias se expresaron en el disenso entre el tracio Espartaco, a quienes seguían los primeros, y el galo Crixo, a quienes seguían los segundos (1955, p. 628). Esta hipótesis de la heterogeneidad étnica de los rebeldes será retomada posteriormente por el historiador soviético Mišulin (1952) y por varios otros.

Si “la cuestión social” ya se encuentra presente en Mommsen (1955), más explícita será todavía en los trabajos de La Lumia y de Bücher. Comencemos por el primero de ellos. El estudioso palermitano publicó en 1872 su monografía sobre las guerras serviles sicilianas —aunque también con una sucinta referencia a la revuelta de Espartaco—, reeditada en 1874. En la primera página de su obra, La Lumia señala lo siguiente:

“Il presente lavoro, uscito in luce due anni addietro, mirò a descrivere una delle più notevoli fasi percorse dalla *quistione sociale* qual fu vista elevarsi e dibattersi nell'antico mondo. E poichè la materia delle Guerre Servili sta intimamente connessa alle peculiari

²⁸⁰ Mommsen 1955 p. 125-6.

²⁸¹ Mommsen 1955 p. 124-5; 188.

condizioni del paese e del tempo, giovò premettere un quadro un po' largo della Sicilia convertita in provincia di Roma”²⁸².

Dos cosas relacionadas pueden inferirse de la cita: en primer lugar, la evidente preocupación por la “quistione sociale” de su propia época, que lo conduce a realizar una investigación histórica de hechos considerados semejantes en el mundo antiguo; en segundo lugar, el énfasis que el autor coloca en el contexto local, es decir, provincial de Sicilia, por encima del contexto general, de cara a la comprensión de las revueltas. En efecto, como el autor señala en otra parte: “Il problema sociale dell'antico mondo sovrapponevasi alle condizioni speciali dell'isola ridotta a provincia romana” (1874, p. 67-8).

En otros lugares de su obra resulta muy claro cómo el autor estudia las revueltas serviles sicilianas en función de su interés por la problemática social de su propia época, y lo hace con un punto de vista despectivo de las manifestaciones populares contemporáneas (1874, p. 81).

Destacamos los siguientes puntos del trabajo de La Lumia. En primer lugar, el autor concibe que se difunde en la isla la gran propiedad trabajada por esclavos en desmedro de la pequeña propiedad, y cita como autoridad a Mommsen (*Röm. Gesch.*, IV)²⁸³; incluso considera que la disminución de los pequeños propietarios, notable en la misma Italia continental, fue peor en Sicilia, porque “el cultivador romano estaba menos expuesto a abusos que el cultivador indígena” (nuestra traducción; La Lumia 1874, p. 57).

Su análisis de las revueltas es sobre todo narrativo, es decir, enfocado en el relato de los hechos. En ningún momento el autor se adentra a pensar qué querían o buscaban los esclavos, es decir, no aborda el problema que luego en el siglo XX será clave: el de la interpretación de su carácter. De todas maneras, subrayamos un aspecto importante en su trabajo, a saber: La Lumia advierte la presencia de hombres libres en las tres guerras serviles, pero fundamentalmente en la primera, y establece una relación de unión y causa común con los esclavos rebeldes (1874, p. 77).

²⁸² La Lumia 1874, p. 4. Las cursivas son nuestras.

²⁸³ La Lumia 1874, p. 63.

Las preocupaciones por la cuestión social también serán evidentes en la monografía de Bücher publicada en 1874²⁸⁴, que se convertiría en una de las investigaciones en alemán más citadas. Su obra se encuentra bajo la influencia de la teoría económica moderna. Para el autor, “la oligarquía del dinero” y “el pauperismo”, surgieron por el desarrollo económico del antiguo sistema del *oikos*²⁸⁵. “La cuestión social” (*die sociale Frage*), nace precisamente de las contradicciones de la evolución económica del antiguo sistema, pero las condiciones del mundo antiguo eran mucho más difíciles que en los tiempos modernos²⁸⁶. La cuestión social se desarrolló del doble antagonismo del proletariado y la esclavitud con la oligarquía monetaria, es decir, la antigua “*die sociale Frage*” tenía un doble derivado.

En el análisis de Bücher se percibe cierta influencia marxista con respecto a la lucha de clases. En estos términos describe al levantamiento de Aristónico: este llevó a cabo —según el autor— una lucha de clases de los proletarios libres y los esclavos entrelazada con las propias pretensiones de Aristónico por el trono de Pérgamo. Según Bücher, la guerra de Aristónico fue el punto más alto del gran movimiento que se desarrolló contra el Estado y su oligarquía monetaria a fines de la República. En el caso de la primera guerra servil siciliana, Bücher no refiere a una lucha común entre libres y esclavos, pero afirma que, con la revuelta de Aristónico en Asia Menor finalmente se llegó a realizar “un frente común” (*eine gemeinsame Front*) entre los proletarios libres y no libres²⁸⁷.

Según Rubinsohn, Bücher puso en marcha un proceso de “modernización histórica incuestionable” (nuestra traducción) que tendría consecuencias nefastas para la investigación posterior²⁸⁸. En efecto, si bien ya Mommsen y Bücher dan un paso adelante en la interpretación de la historia antigua con categorías modernas, no obstante, ellos no fueron estrictamente “modernistas”, al menos en el sentido de que no llevaron a su máximo desarrollo esta metodología histórica, tal como lo harían algunos escritores posteriores. No creemos que resulte necesario tratar detalladamente a cada uno de los autores modernistas, pues, en gran medida, sus trabajos han sido de poco valor y

²⁸⁴ Bücher, K. (1874), *Die Aufstände der unfreien Arbeiter 143-129 v. Chr.*, Frankfurt.

²⁸⁵ Citado por Rubinsohn 1993, p. 48.

²⁸⁶ Bücher 1874, p. 9.

²⁸⁷ Citado por Rubinsohn 1993, p. 49.

²⁸⁸ Rubinsohn 1993, p. 49.

rechazados por las investigaciones posteriores. Una caracterización de conjunto será suficiente. A continuación, realizamos lo dicho.

La corriente “modernista” se caracteriza por la aplicación de las categorías modernas de las ciencias sociales al mundo antiguo. Los modernistas escribieron sus obras entre fines del siglo XIX y mediados del siglo XX. Lo que los distingue como corriente es el hecho de que los historiadores modernistas han descuidado las especificidades de cada período histórico aplicando directamente las ideas modernas al análisis de los hechos antiguos. Los fundamentos de este procedimiento modernista se basan en suposiciones ahistóricas. De esta manera, los historiadores Robert von Pöhlmann²⁸⁹, William Tarn, Ulrich Kahrstedt²⁹⁰, Max Cary, Friedrich Oertel y Mikhail Rostovtzeff (1967), emplearon como realidades propias del mundo antiguo los siguientes conceptos modernos: “comunismo”; “socialismo”; “cuestión social”; “lucha de clases”; “revolución social”; “dictadura del proletariado”; “burguesía”; “proletariado”; “capital”; etc. Todas estas categorías de la sociedad industrial capitalista fueron aplicadas por ellos en su tratamiento de las revueltas populares de la Grecia helenística²⁹¹. Kahrstedt incluso habló de una suerte de “bolchevismo” en el mundo antiguo²⁹². Martínez Lacy habla de este autor como “el más extremista, con una imaginación rayana en el delirio, de los historiadores modernistas” (1995, p. 58).

Siguiendo el análisis del erudito mexicano Martínez Lacy, creemos que los modernistas fracasaron en su intento de interpretar el mundo antiguo en términos modernos porque ignoraron las peculiaridades tanto de las antiguas *póleis* y reinos como las de la sociedad capitalista. Por lo tanto, estos historiadores han considerado las revueltas del mundo antiguo como “revoluciones” y las reivindicaciones populares como “programas revolucionarios”. Las ideas políticas y sociales de la época en la que vivieron los historiadores modernistas condicionaron su interpretación de los hechos antiguos (Martínez Lacy 1995, p. 66).

²⁸⁹ Pöhlmann, R. (1925), *Geschichte des Sozialismus und der soziale Frage in der antiken Welt*, München; citado por Rubinsohn 1993, p. 53-55, 226.

²⁹⁰ Kahrstedt K. (1929), “Das Zeitalter des antiken Sozialismus und Kommunismus”, *Hellas-Jahrbuch*, p. 105-118; citado por Rubinsohn 1993, p. 61, 217.

²⁹¹ Sobre los “modernistas” como corriente historiográfica y sus escritos acerca de las revueltas populares durante el período helenístico, véase Martínez Lacy 1995, p. 50-63, 96.

²⁹² Citado por Martínez Lacy 1995, p. 58-9.

De todas maneras, aunque los resultados del enfoque modernista fueron muy negativos, creemos que todos los autores y corrientes han contribuido, al menos en algo, al conocimiento de las antiguas guerras serviles -tal como dijimos en la Introducción General. En este sentido, el aporte de los modernistas consiste en haber aplicado por vez primera las categorías modernas de las ciencias sociales al estudio de las revueltas del período helenístico, aunque en su mayor parte de forma acrítica.

Sin embargo, no es necesario detenernos en demasía con los estudios “modernistas”, pues la controversia que durante el siglo XX marcó el curso de la investigación histórica sobre las grandes revueltas serviles del mundo antiguo, fue la oposición entre la perspectiva historiográfica soviética (marxista) y la occidental (no marxista). A continuación, nos consagraremos precisamente a abordar en profundidad estas corrientes historiográficas examinando las tesis de los autores más importantes.

2.2. La historiografía del “corto siglo XX” (1917-1991): las guerras serviles, ¿“revoluciones” o “rebeliones”?

Durante la mayor parte del siglo XX el interés de la investigación histórica se centró claramente en el carácter de las revueltas serviles. Esta reorientación fue determinada por unas razones políticas: el marxismo, la revolución bolchevique y las condiciones políticas de la historiografía en la Unión Soviética y en las democracias populares (Dumont 1987, p. 161-2). Partiendo del enfoque marxista se postuló la existencia de las clases sociales en el mundo antiguo clásico, se consideró a los esclavos como integrantes de una clase social y a la lucha de clases como el motor de la historia -conforme al espíritu del *Manifiesto Comunista* y su célebre frase que citamos en el encabezado. Así, y con los acontecimientos de la Revolución Rusa siempre como un prisma, sea explícito o implícito, se formuló la pregunta de si las revueltas serviles constituyeron un momento importante en la lucha de clases y si ellas fueron episodios revolucionarios que dieron lugar a una nueva sociedad o al menos a cambios importantes en el orden social existente²⁹³. De esta manera, la historiografía ha abordado el estudio de las guerras serviles del mundo antiguo con el imaginario moderno de “revolución” (una transformación del orden social), trasladándolo al mundo antiguo para así juzgar el carácter de los acontecimientos: bien como “revoluciones” o

²⁹³ Dumont 1987, p. 163.

como “rebeliones”, en función de si los esclavos rebeldes buscaron deliberadamente la abolición de la esclavitud o no, respectivamente²⁹⁴.

En el cuadro de esta línea de investigación se produjo una fuerte controversia entre los historiadores marxistas y los no marxistas. El estudio de la esclavitud antigua —incluyendo allí al de las revueltas serviles— confirma claramente la sentencia de Croce del encabezado: “ogni vera storia è storia contemporanea [...]”. En efecto, la Sicilia de Euno y de Salvio se convirtió durante el siglo XX en un campo de batalla entre historiadores comunistas y anticomunistas²⁹⁵. Aunque no todos los historiadores marxistas hayan sido soviéticos, el marxismo occidental no mostró mucho interés por las revueltas populares y las revueltas de esclavos del período helenístico. Tampoco existen ideas comunes entre sus autores como para que se pueda afirmar que se formó una escuela sobre el tema²⁹⁶. El debate entre los historiadores marxistas y los no marxistas con respecto a las revueltas serviles del mundo antiguo consiste fundamentalmente en la oposición entre la historiografía soviética (marxista) y la occidental (no marxista). A *grosso modo* se puede resumir las posiciones de la siguiente manera: mientras que la historiografía soviética vio a las revueltas de esclavos como episodios revolucionarios de la lucha de clases en el mundo antiguo —tesis que se mantuvo hasta mediados de la década de 1950; por el contrario, la historiografía occidental sostuvo el carácter no revolucionario de estas revueltas, a las cuales consideró “rebeliones”, y que no fueron expresiones de la lucha de clases por la simple razón de que los esclavos no formaban una clase social. Sin embargo, existen matices y excepciones a este contraste dicotómico entre la historiografía soviética y la occidental. A continuación, abordamos primero a la historiografía soviética; posteriormente trataremos la occidental.

2.2.1. La historiografía soviética

Como señalan Raskolnikoff (1975) y Petit (1978), podemos distinguir varios períodos en la historiografía soviética de la Antigüedad en función de los hechos políticos y la línea determinada por el partido comunista: en primer lugar, 1917-1928,

²⁹⁴ García Mac Gaw 2015b.

²⁹⁵ Dumont 1987, p. 252; Finley 1982, p. 72-83.

²⁹⁶ Martínez Lacy 1995, p. 80.

período durante el cual los soviéticos no se interesan por la esclavitud antigua; en segundo lugar, 1929-1934, período durante el cual se constituye una metodología de estudio sobre estas cuestiones, aunque los trabajos retoman dogmáticamente a Engels; en tercer lugar, 1935-1956, es el período estalinista, durante el cual el materialismo histórico es dogmatizado, a saber, Stalin impone algunas de sus ideas sobre la Antigüedad como “la revolución de los esclavos” para explicar la transición de la esclavitud al feudalismo; las obras están modeladas por el estalinismo histórico, que es un esquema de evolución en etapas necesarias y sucesivas cuya evolución final es la sociedad soviética; y, en cuarto lugar, desde el XX Congreso del Partido Comunista de la Unión Soviética (PCUS) en adelante, momento que se distingue por un rechazo al dogmatismo del período precedente. En efecto, el XX Congreso del PCUS acontecido en 1956 marca un punto de inflexión a partir del cual “los historiadores de la Antigüedad, liberados de la influencia estalinista, comienzan a abrirse al mundo exterior [...]”²⁹⁷ y a producir obras de mejor calidad (desde el punto de vista de su sustento en las fuentes antiguas). A continuación, profundizaremos este recorrido de la historiografía soviética.

Ante todo, cabe señalar que Marx y Engel solo escribieron unas pocas notas aisladas sobre la Antigüedad, y nunca trataron profundamente el estudio de la lucha de clases en el mundo antiguo. El primer marxista que estudió la relación entre “la lucha de clases” y la “revolución” en la Antigüedad fue Karl Kautsky a partir de 1902. Él señaló que, si bien existieron luchas de clases en el mundo antiguo, no hubo ningún episodio similar a nuestra concepción de la revolución social. Posteriormente, los historiadores soviéticos comenzaron sus estudios de la Antigüedad retomando las ideas de Kautsky (Martínez Lacy 1995, p. 66-69).

En 1932, Sergei Kovaliov publicó un artículo donde define metodológicamente el estudio de las clases sociales y sus luchas en la Antigüedad²⁹⁸. El autor afirmó que el antagonismo de clase más importante del mundo antiguo era la oposición entre esclavos y amos. Sin embargo, existieron otros antagonismos secundarios, esto es, entre los ciudadanos ricos y pobres. Estos antagonismos no produjeron una revolución²⁹⁹. Dicho

²⁹⁷ Nuestra traducción; Raskolnikoff 1975, p. 11.

²⁹⁸ Kovaliov S. (1932), “La teoría de Marx y Engels sobre el modo de producción antiguo” (en ruso), *IGAIMK*, 12, p. 9-10; citado por Martínez Lacy 1995, p. 69, 242.

²⁹⁹ Citado por Martínez Lacy 1995, p. 69-70.

esquema de clases de la sociedad antigua, elaborado por Kovaliov, fue ampliamente retomado hasta devenir un lugar común en la historiografía soviética. Así, por ejemplo, se puede encontrar en un artículo de Utchenko (1978b [1951]).

El horizonte cambió drásticamente cuando el 19 de febrero de 1933 Stalin declaró lo siguiente: “the great slave-uprisings of the declining Roman republic annihilated the slave-owner class and the slave-owner society”³⁰⁰. Es decir, el discurso de Stalin apuntaba a señalar que “la revolución de los esclavos” había eliminado a los amos y abolido el sistema esclavista de explotación del trabajo, lo cual condujo a la transición del esclavismo al feudalismo. Según Stalin, hubo muchas revoluciones en la historia, pero solo la revolución bolchevique engendró una sociedad sin explotación; las otras revoluciones fueron parciales porque solo reemplazaron la explotación de una clase social por otra. Entonces, la sociedad soviética se convierte en el resultado final de la historia, al cual todas las sociedades necesariamente llegarán a través de revoluciones sucesivas.

Durante el período 1935-1956, los historiadores soviéticos han explorado la tesis de Stalin sobre la “revolución de los esclavos” como el factor clave de la transición del esclavismo al feudalismo, creándose un programa para la investigación soviética y a la vez su solución³⁰¹. Las revueltas serviles ocupan un lugar privilegiado en las obras publicadas entre 1934 y 1941³⁰². Pero el problema para los historiadores soviéticos consistía en documentar una revolución inexistente. La solución que encontraron es explicada por Raskolnikoff en los siguientes términos:

“Pour résoudre ces difficultés, les chercheurs sont amenés à envisager une révolution en deux étapes, la première aux II^e-I^e siècles avant notre ère, la seconde aux III^e-V^e siècles de notre ère. Cette théorie, formulée dès 1933, se trouve ensuite au cœur de tous les travaux sur les mouvements sociaux dans l'Antiquité” (1975, p. 126).

Es decir, la respuesta de los historiadores soviéticos fue agrupar a todas las revueltas de esclavos (o episodios en los que participaron esclavos) bajo el título de “la revolución de los esclavos” y dividir a esta en dos períodos: el primero, durante los

³⁰⁰ Citado por Rubinsohn 1987, p. 6; Martínez Lacy 1995, p. 70.

³⁰¹ Martínez Lacy 1995, p. 70-1; Vittinghof 1978, p. 100-1.

³⁰² Raskolnikoff 1975, p. 135.

siglos II-I a.C., contenía las guerras serviles tardorrepublicanas; el segundo, incluía el fin de la sociedad esclavista y la caída del Imperio Romano de Occidente en los siglos III-V d.C. (Martínez Lacy, 1995, p. 71). Mientras que la primera fase de la “revolución de los esclavos” fue derrotada por la instauración del Imperio, la segunda fue victoriosa, causando la caída del Imperio Romano de Occidente y del régimen esclavista. Kovaliov, en un artículo publicado en 1934³⁰³, desarrolló esta tesis de las dos fases de la “revolución de los esclavos”, separadas entre sí por el considerable lapso de tres siglos.

La principal obra con este enfoque histórico fue la de Alexander Vasilievic Mišulin, *La revuelta de Espartaco*, publicado en ruso en 1936 (*Spartakovskoe vosstanie*), reeditada rápidamente para corregir los errores cronológicos que tenía, y posteriormente traducida al alemán en 1952. Se trata de la primera exposición sistemática con abundante documentación. En efecto, el libro se basa en un estudio escrupuloso de las fuentes y ocupa un lugar privilegiado en la historiografía soviética. Mišulin fue quizás uno de los historiadores más importantes de la Unión Soviética. Como señala el subtítulo del libro (“La Revolución de los Esclavos en Roma en el siglo I a.C.”), el autor toma como punto de partida la aserción de Stalin, a quien elogia en los mejores términos, tal como leemos en la cita del encabezado de este capítulo. Mišulin quiere demostrar que la revuelta de Espartaco —que según él se trata de una “revolución”— constituye la primera etapa de la revolución de los esclavos que acabó con la sociedad antigua. El autor postula que las tres grandes revueltas serviles son expresiones de la principal lucha de clases de la Antigüedad (la de los esclavos contra los amos) y que ellas fueron “revolucionarias” porque los esclavos habían perseguido - según Mišulin- la destrucción del sistema esclavista³⁰⁴.

Mišulin sostiene que en la época de la revuelta de Espartaco la autoconciencia de los esclavos se volvió lo suficientemente fuerte para intentar la auto-liberación, y su victoria habría causado la caída del sistema esclavista. La revolución de Espartaco, si bien no triunfó, produjo consecuencias importantes, a saber: socavó el dominio de clase de los amos, los cuales se vieron forzados a aceptar una dictadura militar (el Principado). Esta última intensificó los conflictos de clase y condujo a una revolución

³⁰³ Kovaliov S. (1934), “El problema de la revolución social en la sociedad antigua” (en ruso), *IGAIMK*, 90, p. 285-328; citado por Martínez Lacy 1995, p. 72, 242; Rubinsohn 1987, p. 46.

³⁰⁴ Véase: Dumont 1985, p. 163; Martínez Lacy 1995, p. 72-74; Raskolnikov 1975, p. 137-9; Staerman 1975, p. 182.

de esclavos y campesinos que en los siglos IV-V d.C. acabó con el esclavismo. Además, el autor afirmaba que Espartaco, concebido como el líder del primer movimiento de liberación en la historia, tenía un programa de colectivización de la tierra³⁰⁵.

Mišulin encuadra a las guerras serviles en el marco de una generalizada difusión del latifundio esclavista y proletarización del pequeño campesinado. En este sentido, advertimos un punto de encuentro con algunas visiones del agro itálico tardorrepblicano de los historiadores alemanes del siglo XIX (Niebuhr, Mommsen), lo cual no sorprende, pues Rubinsohn subraya la fuerte dependencia que los historiadores soviéticos tenían de los alemanes, especialmente entre los años 1936-1955 (Rubinsohn 1987, p. 2). Pero Mišulin entendía las grandes revueltas serviles como un síntoma de la crisis del sistema esclavista.

Los postulados de Mišulin ya han sido ampliamente refutados³⁰⁶, por lo cual no vale la pena insistir en el hecho de que sus interpretaciones son, obviamente, insostenibles con las fuentes antiguas. Actualmente ni siquiera es citado en muchas obras de la especialidad, como las de Bradley (1998) y Urbainczyk (2008). No obstante, hasta fines de los '70 todavía era elogiado por algunos autores, tal es el caso de Guarino (1979).

Por último, señalamos que Mišulin concedió una gran importancia a la cuestión de la participación de hombres libres pauperizados en las guerras serviles de fines de la República Romana. Pero dejaremos su planteo para el próximo capítulo. Por ahora solo nos interesa mencionarlo.

El libro de Mišulin (1952) probablemente sea una de las mayores expresiones de los estudios históricos que, en el marco de la historiografía moderna de las guerras serviles, han deformado tanto los acontecimientos antiguos por motivos ideológicos. En este sentido debe comprenderse la cita de Yann Le Bohec que figura en el encabezado, concerniente a la revuelta de Espartaco (2016, p. 19).

Quisiéramos concluir nuestro comentario sobre la obra de Mišulin señalando que ella no solo tiene insuperables dificultades desde el punto de vista de su calidad histórica, sino también una historia trágica, la cual expresa en gran medida las atrocidades del estalinismo. Si se nos permite la expresión, es un libro “manchado con sangre”. A saber, Mišulin era un funcionario del partido comunista, y dos académicos

³⁰⁵ Citado por Rubinsohn 1987, p. 7-9.

³⁰⁶ Especialmente por Vogt 1974.

rusos (Preobrazcenskij y Sergeevskij) fueron “desaparecidos” y asesinados simplemente por hacer una revisión crítica de la obra; lo cual no implica necesariamente responsabilidad directa de Mišulin. Preobrazcenskij fue encarcelado en 1937 y asesinado en 1941, luego de cuatro años de prisión. Sergeevskij fue “desaparecido” en 1938³⁰⁷.

En esta etapa del estalinismo (1935-1956), los historiadores soviéticos de la Antigüedad definen a las revueltas serviles como movimientos revolucionarios de la lucha de clases de los esclavos contra los amos, lo cual condujo a una intensa polémica con la historiografía occidental no marxista. Esta afirmó en oposición a las tesis soviéticas que las revueltas serviles no fueron “luchas de clases” porque los esclavos no formaban una “clase social” y que tampoco fueron “revolucionarias” puesto que los esclavos no buscaron la abolición de la esclavitud como institución social. Los historiadores soviéticos, quienes llamaban “burguesa” a la historiografía occidental, acusaron a esta de suprimir las pruebas de los postulados soviéticos (Yavetz 1991, p. 9, 118). Las obras soviéticas de la época fueron deficientes tanto por su falta de argumentación empírica, es decir, por la carencia de sustento en las fuentes, como por el estéril dogmatismo teórico con el que fueron elaboradas. Estos trabajos han sido rechazados tanto por la historiografía occidental como por la investigación soviética posterior, esto es, el propio Kovaliov en 1947 se desdijo de la teoría de la revolución de los esclavos en dos fases³⁰⁸ y luego también la criticaron Staerman (1976) y Utchenko (1978a).

Después de la muerte de Stalin en 1953, el año 1956 marca un punto de inflexión, no solo en la vida política de la Unión Soviética, sino también en la producción historiográfica. En efecto, en ese año toma lugar el XX Congreso del PCUS donde se rechaza el dogmatismo de la era estalinista. La historiografía soviética se renueva y produce algunas obras importantes de elaboración teórica marxista, trabajos más sustentados en las fuentes. Elena Mikhailovna Staerman fue una de las más importantes especialistas de la Antigüedad entre los historiadores soviéticos, y probablemente la más leída por los historiadores occidentales³⁰⁹. En 1952, la

³⁰⁷ Véase: Rubinsohn 1987, p. 48.

³⁰⁸ Kovaliov S. (1947), “Dos problemas de historia romana” (en ruso), *VLGU*, p. 86-99; citado por Martínez Lacy 1995, p. 76, 242; Rubinsohn 1987, p. 10-11, 46.

³⁰⁹ Citada por Finley 1982.

historiadora publicó un artículo³¹⁰ en el que rechazaba la tesis de “la revolución de los esclavos” según la cual las guerras serviles de los siglos II-I a.C. fueron manifestaciones de la crisis del sistema esclavista y de la primera etapa de la “revolución”. Staerman afirma que estas revueltas no deben vincularse a fenómenos muy diferentes como lo son los movimientos de masas de los siglos III-V d.C. (las insurrecciones *bagaudae* y la de los agonistas) calificados como “revolucionarios” por la autora. Ella afirma que durante el período de las grandes rebeliones serviles de fines de la República el modo de producción esclavista alcanzó su máximo desarrollo (Staerman 1976, p. 66, 83). Las revueltas de esclavos —dice la autora— favorecieron la caída de la República aristocrática romana, basada en la gran propiedad de la tierra vinculada a la fuerte supervivencia de los métodos arcaicos de explotación, que precedieron al esclavismo: las relaciones entre patronos y clientes. Con el Principado, la economía se perfecciona: las *villae* de tamaño mediano surgen como resultado de la división de los latifundios; la propiedad privada crece; y también los intercambios comerciales. Después de atravesar esta fase, la esclavitud se agota y finalmente declina³¹¹.

Por último, para el período 1966-1975 Raskolnikoff señala que las investigaciones soviéticas evocan la lucha de clases de los esclavos, no obstante, “elles insistent plutôt sur des formes de résistance moins spectaculaires. Il n'y a pratiquement rien sur Spartacus et son soulèvement” (1980, p. 33).

2.2.2. La historiografía occidental

La historiografía occidental sobre las revueltas serviles del mundo antiguo se desarrolló en oposición a la soviética y centrándose particularmente en refutar la tesis de “la revolución de los esclavos” (Dumont 1987, p. 253). Sin embargo, la historiografía occidental no les otorgó mucho espacio a las revueltas serviles, pues las consideró de importancia marginal para el devenir de la historia romana (Yavetz 1991, p. 9; Urbainczyk 2008, p. 100). Estos trabajos han señalado fundamentalmente lo mismo, mostrando un llamativo consenso, a saber, que las revueltas serviles no fueron expresiones de la “lucha de clases” porque los esclavos no constituían una clase social; tampoco fueron movimientos “revolucionarios” puesto que los esclavos no tenían la

³¹⁰ Staerman 1976.

³¹¹ Staerman 1976, p. 67.

intención de abolir la esclavitud; por lo tanto sus levantamientos fueron simplemente “rebeliones”; e incluso en ciertos casos algunos historiadores occidentales afirmaron que los esclavos rebeldes solo querían crear un Estado esclavista propio invirtiendo los roles sociales con sus amos —cuestión que trataremos en profundidad líneas abajo.

A continuación, vamos a revisar las tesis de los principales autores que han marcado la trayectoria de esta línea historiográfica en polémica contra la soviética, y veremos que una de las consecuencias de este enfoque, observable en las obras de algunos autores, ha sido forjar una imagen negativa de las revueltas de esclavos en función de lo que no llegaron a ser, es decir, revoluciones. Pues, algunos de estos autores las estudiaron partiendo del concepto moderno de “revolución” (una transformación social). Con este punto de vista, ellos no observaron ninguna característica asimilable a tal concepto, por lo cual las guerras serviles se convirtieron en episodios menores de resistencia a la esclavitud, similares a la fuga. Así, el significado de las revueltas serviles es juzgado por estos historiadores a través del prisma de la revolución bolchevique. Entonces las revueltas serviles de la Antigüedad son contempladas negativamente, muy a la sombra de la transformación revolucionaria de octubre de 1917.

Westerman (1945, p. 8-10) afirma que en cualquier sociedad esclavista los esclavos tienen derechos (de alimentación, vestimenta y vivienda) no definidos legalmente, pero sancionados por la costumbre. Su tesis es que en la Antigüedad existía “un código social esclavo” y la principal causa de la primera revuelta siciliana habría sido la violación de este código social por parte de los amos; aunque el autor no refiere explícitamente al debate “rebelión” o “revolución”, está implícito en su análisis que la primera guerra servil siciliana no fue “revolucionaria” sino simplemente una reacción violenta de los esclavos ante el incumplimiento de sus propietarios, pues estos fallaron en proporcionarles los bienes necesarios para su subsistencia.

Hacia mediado de siglo se publican dos interesantes trabajos, a saber: por un lado, una monumental historia de Roma, *Storia di Roma e del mondo romano*, escrita por el historiador italiano Luigi Pareti (1953), en cuyo tomo tercero el autor aborda cada una de las guerras serviles tardorrepublicanas; por otro lado, una monografía del erudito francés Jean-Paul Brisson (2011 [1959]), intitulada *Spartacus*, pero que en verdad estudia las tres grandes revueltas de esclavos. Estas obras no toman como su foco de interés la polémica en torno a la interpretación de las revueltas, esto es, si deben ser

consideradas “revoluciones” o “rebeliones”. Por lo cual podrían considerarse al margen de la presente sección. Más bien se centran en un estudio minucioso de los hechos, al estilo de las obras eruditas del siglo XIX. Pero quisiéramos mencionar ahora estos trabajos en tanto nos parecen significativos, sobre todo para el análisis de la participación de los hombres libres, y para que su inclusión en los próximos capítulos, donde nos consagramos a la cuestión, no resulte *ex nihilo*. En particular, retomaremos la perspectiva de Pareti.

Por otro lado, cabe destacar la conjetura de ambos autores acerca de los planes de Espartaco: este nunca habría querido regresar a los países natales de sus seguidores vía los Alpes, ni se habría enemistado con Crixo, tal como nos relata Plutarco, sino que la división de tropas con diferentes direcciones respondería a un plan estratégico; y Brisson señaló que Espartaco habría buscado encender las llamas del *bellum sociale* en Italia. Líneas abajo trataremos con mayor detalle esta cuestión. Por el momento nos limitamos a señalar que tales planteos, retomados y ampliados en estudios recientes, ya aparecen en las obras de Pareti y Brisson, aparentemente de forma independiente entre sí (Orena 1984, p. 141-2).

A comienzos de la década del '60 Peter Green publica un artículo (1961) cuyo principal interés reside en tratar la cuestión revolucionaria de la primera guerra servil siciliana. Para el caso de esta revuelta, el autor sostiene que nada puede ser más anacrónico que un programa revolucionario para la abolición de la esclavitud basado en la monarquía y en la religión, y que esta idea tiende a oscurecer los verdaderos motivos de la primera guerra servil, que no fueron ni comunistas ni anarquistas (1961, p. 20). Según Green, no hay ninguna duda de que la revuelta no fue una forma de socialismo primitivo. El reino de Euno estaba modelado conforme a la imagen de la monarquía seléucida que él mismo había conocido en Siria antes de devenir esclavo. Por lo tanto, Euno deliberadamente quiso establecer una monarquía seléucida en Sicilia, razón por la cual les dio el nombre de “sirios” a los nuevos ciudadanos (1961, p. 20). Además, Green afirma que en el siglo II a.C. el concepto de reino helenístico era la única ideología válida que podía ofrecer una oposición eficaz al dominio romano (1961, p. 21). Entonces, la primera guerra servil siciliana no fue una revolución comunista antigua contra la esclavitud ni cualquier otro tipo de revuelta económica socialista. La causa de la insurrección fue la presencia, en los latifundios serviles, de sirios y cilicios inteligentes, libres de nacimiento que no estaban en contra de la esclavitud como

institución, sino que se opusieron violentamente a su propia esclavización. El reino de Euno-Antíoco no careció de clases sociales ni de clases serviles en su constitución; el propio Euno tenía un conjunto de sirvientes domésticos a su disposición (1961, p. 24).

El historiador Joseph Vogt, de la Alemania Occidental, escribió una de las obras más influyentes para el curso de la historiografía occidental de las revueltas serviles del mundo antiguo, a saber, *Sklaverei und Humanität: Studien zur antiken Sklaverei und ihrer Erforschung* publicada en alemán 1965 y traducida al inglés en 1974. El capítulo tercero de su obra se encuentra consagrado al estudio de las guerras serviles tardorrepublicanas (Vogt 1974, p. 39-92)³¹². A nuestro juicio, constituye uno de los mejores trabajos de la bibliografía moderna, y en virtud de la amplia difusión que muchas de sus observaciones tendrán en la bibliografía occidental sucesiva, es menester que abordemos el estudio de Vogt en profundidad.

El libro de Vogt (1974) toma la forma de una polémica contra las tesis soviéticas. Vogt afirma que es una característica de las guerras serviles de la Antigüedad³¹³ la voluntad no proclamada de los esclavos rebeldes de esclavizar a los amos, y, por lo tanto, de mantener el sistema esclavista (1974, p. 37). En la primera revuelta siciliana, Vogt considera que el Estado creado por los insurgentes solo buscaba invertir la sociedad; de ningún modo el reino rebelde se propuso conformar un sistema social comunista (1974, p. 54). Para el estilo de vida del ejército de Espartaco, Vogt postula que sin duda este fue un “comunismo de guerra”, sin embargo, no hay ninguna prueba que muestre el deseo de remodelar la sociedad. El objetivo de los rebeldes de la revuelta de los gladiadores era el de llevar a los esclavos a sus tierras natales (1974, p. 61), es decir, fuera de Italia (1974, p. 76).

Por lo tanto, los esclavos rebeldes de las guerras serviles buscaron recuperar su libertad, ya sea creando un nuevo Estado —en el caso de las dos revueltas sicilianas— o regresar a sus antiguos hogares —en la revuelta de los gladiadores (1974, p. 73); pero ellos nunca exigieron que la esclavitud fuera abolida (1974, p. 89), sino que la aceptaron como institución (1974, p. 90). Las estrategias de guerra de Euno y de Salvio pueden

³¹² Este capítulo ya había sido publicado por separado en 1957, escrito en alemán: *Struktur der antiken Sklavenkriege*.

³¹³ Vogt (1974) incluye dentro de las “guerras serviles” de fines de la República, no solo a las revueltas sicilianas y a la de Espartaco, sino también a la de Aristónico en Asia Menor.

describirse como guerras de guerrillas, aterrorizando y saqueando el campo indefenso (1974, p. 75).

Además, Vogt, discutiendo con algunos autores modernistas (por ejemplo, Kahrstedt), refuta la existencia de un socialismo o comunismo antiguo y de un movimiento proletario internacional y bolchevique al interior de las revueltas del siglo II a.C. (1974, p. 83). Nosotros creemos que se puede advertir en el análisis de Vogt una visión negativa de las antiguas revueltas serviles, ya que ellas no portaban nada progresista y los esclavos solo buscaban invertir los roles sociales (convertirse ellos mismos en hombres libres y esclavizar a sus amos). Pensamos que el prisma de la revolución de octubre a través del cual el autor contempla los hechos antiguos arroja una sombra negativa sobre las luchas de los esclavos del mundo romano.

Por otra parte, Vogt señala que las grandes revueltas serviles ocurrieron en un breve período de tiempo, entre los años 140 y 70 a.C., lo cual conduce al autor a afirmar que las insurrecciones provienen de causas coyunturales y no estructurales. En efecto, Vogt señala que las causas del estallido de las guerras serviles se hallan en la coyuntura, es decir, en los específicos hechos políticos y sociales característicos de la época comprendida entre el 140 y 70 a.C.: la llegada masiva de esclavos, entre los cuales había antiguos hombres libres que deseaban recuperar su libertad; el deterioro de sus condiciones de vida; la decadencia de los reinos orientales y el aumento de la piratería y el bandidismo en Asia Menor; la falta de visión de los miserables amos en Sicilia quienes no les dieron a sus esclavos ni comida ni ropa, por lo cual estos se dedicaban al robo (1974, p. 40-2, 44-5). En resumen, la combinación de violencia y debilidad, autoridad y anarquía creó una atmósfera “revolucionaria” (1974, p. 46). No había ninguna doctrina en esa época entre los ciudadanos libres que aspirara a la abolición de la esclavitud, entonces debemos rechazar como causa posible de las revueltas serviles la existencia de una nueva doctrina social (1974, p. 40).

En cuanto al comportamiento colectivo de los esclavos, el historiador alemán dice que ellos estaban dispersos en las ciudades y en los campos, sin cohesión ni sentido de solidaridad. El gobierno y la sociedad de ciudadanos libres se unieron contra esta multitud de esclavos rebeldes débilmente organizada. Las revueltas de esclavos deben ser consideradas como movimientos inarticulados de masas (1974, p. 50). Durante este período de rebelión los esclavos mostraron un mínimo grado de solidaridad; no obstante, Vogt utiliza el término “clase” para referir a los esclavos. El autor declara que

en las revueltas sicilianas no hubo ninguna unidad entre los insurgentes (1974, p. 89).

Además, Vogt sostiene que la monarquía de Euno tiene un rasgo seléucida, ya que Euno se dio a sí mismo el título real de Antíoco y a sus súbditos el nombre de “sirios”. El término “Siria” era la forma habitual en la época de describir al Imperio seléucida (1974, p. 52). En consecuencia, el Estado creado durante la primera revuelta servil en Sicilia es un Estado seléucida transportado al oeste, y en el cual no hay evidencias de la construcción de una nueva estructura social (1974, p. 54). La monarquía de Salvio-Trifón en la segunda revuelta servil siciliana tuvo tanto elementos helenísticos como romanos (1974, p. 59).

Vogt también enfatizó la importancia de las motivaciones religiosas y nacionalistas en las revueltas serviles. En relación con los factores religiosos, el erudito alemán habló del papel desempeñado por los cultos indígenas en las revueltas sicilianas (como el santuario de los Palicos o la diosa Deméter de Enna). Pero lo más importante fue, según él, el lugar de la diosa siria Atargatis en la primera revuelta (1974, p. 64-5). En cuanto a la cuestión nacional, Vogt se refiere al nacionalismo sirio en virtud de la designación de “sirios” que Euno les dio a sus seguidores. De esta manera, la primera revuelta servil tiene un rasgo de lucha nacional y religiosa siria (1974, p. 69).

Moses Finley, uno de los más destacados clasicistas del siglo XX, a decir verdad no fue un especialista *strictu sensu* de las revueltas serviles del mundo antiguo. Sin embargo, en su libro consagrado a la historia de Sicilia (publicado en inglés en 1968 con el título *Ancient Sicily to the Arab Conquest*, y traducido al francés en 1986), dedica unas lúcidas páginas a las guerras serviles acontecidas en la isla (1986b, p. 143-153). Finley sostiene la misma tesis que Green: el rey rebelde de la primera revuelta siciliana, Euno, intentó hacer de su reino una copia de la monarquía seléucida que reinaba en Siria (1986b, p. 147). En cuanto al carácter de la revuelta, Finley afirma lo siguiente:

“Ce que voulaient les esclaves, ce n'était pas une révolution sociale ; ils n'étaient pas abolitionnistes ; il n'y avait pas non plus, comme certains historiens l'ont sérieusement cru un moment, une « internationale communiste » manœuvrant dans les coulisses quand la rébellion s'étendit à d'autres régions du monde méditerranéen. Il ne sert à rien d'explorer trop profondément leurs motivations et leurs buts : il n'est pas vraisemblable qu'aucun d'entre eux, même Eunous, n'ait jamais mis au point un véritable programme. Ils se révoltaient parce qu'ils voulaient se libérer et prendre leur revanche, et ensuite vivre en hommes libres dans le seul monde qu'ils connussent » [...] Comment aurait été

organisée une Sicile sous le règne d'Eunous ? La réponse va de soi : elle aurait pris la forme d'une monarchie hellénistique, cet État dans lequel des gens comme Eunous avaient été élevés” (1986b, p. 147).

Por otro lado, Finley rechaza el concepto de “clase social” para el análisis de la sociedad antigua³¹⁴; por lo tanto, piensa que la “clase”, desde un punto de vista marxista o no marxista, no constituye un concepto apropiado para el estudio de la Antigüedad, a excepción de hablar de manera imprecisa, como las expresiones “clases dominantes” y “clases inferiores” (1975b, p. 61). En cambio, Finley utiliza las categorías de “orden”³¹⁵ y “estatus”³¹⁶ y concibe a la sociedad del mundo grecorromano como un espectro de órdenes y estatutos que se extiende entre los dos extremos teóricos: el esclavo-mercancía y el hombre perfectamente libre (1975b, p. 84-5; 1959, p. 147). Entonces, en esta línea teórica, las revueltas de esclavos no son consideradas “luchas de clase”, sino conflictos entre grupos en diferentes puntos del espectro que se disputan ciertos derechos y privilegios. Finley dice: “[les esclaves se révoltèrent] pour eux-mêmes et

³¹⁴ El modelo económico y social del mundo greco-romano de Finley (1975b) se basa en la noción de “estatus”, que el autor retoma de Weber. Este último pensaba que la categoría más importante para el análisis de las sociedades del pasado era la situación de estatus (la pretensión efectiva de privilegios positivos o negativos fundada en el modo de vida y la educación de un grupo de hombres), y consideraba que el hombre de la Antigüedad era un *homo politicus*, interesado en la economía y la riqueza como medios para promover el éxito político y militar de su ciudad-Estado; mientras que, el hombre moderno es un *homo oeconomicus* que apunta a la ganancia como un fin en sí mismo. Entonces, Weber argumentaba que el mercado y la clase no eran tan importantes en las sociedades antiguas como lo son en las sociedades modernas.

³¹⁵ Finley explicita que un “orden” es un grupo legalmente definido al interior de una sociedad dada, con unos privilegios e incapacidades bien precisas en uno o varios campos de actividad (en la política, la economía, la militar, legal, religiosa y marital) y se encuentra en una relación jerárquica con otros órdenes (1975b, p. 54).

³¹⁶ Finley propone la categoría de “estatus” para distinguir situaciones como el caso de los libertos ricos quienes eran antiguos esclavos, y que desde el punto de vista del sentido marxista de “clase” devendrían similares a los senadores romanos. Los libertos ricos tenían grandes propiedades y un estilo de vida lujoso, pero se les prohibía por ley realizar algunas actividades y no podían participar en ciertos círculos sociales. Sin embargo, señalamos nosotros, el autor no da una definición precisa de este concepto y él mismo reconoce su tratamiento vago y fuertemente psicológico. Finley menciona solo el ejemplo de Trimalción, un liberto rico y personaje literario de la novela *Satiricón*, escrita por Petronio. Por consiguiente, se trata de una categoría de análisis operativa a través de ejemplos, pero sin ninguna definición rigurosa (Finley 1975b, p. 62).

leur statut, non contre l'esclavage en tant qu'institution : ils ne voulaient pas, pour simplifier, abolir l'esclavage" (1975a: 85-6).

En 1979 aparece una monografía consagrada al *bellum Spartacium* que habrá de tener repercusiones interesantes en trabajos recientes, razón por la cual la incluimos en esta sección. Se trata de la obra de Antonio Guarino, cuyo título ya nos indica mucho sobre su contenido: *Spartaco. Analisi di un mito*. En efecto, el autor apunta a desmitificar la historia de Espartaco, pues Guarino sostiene que mucho de lo que conocemos del gladiador es un mito, en parte antiguo, en parte moderno. A saber, el mito antiguo deviene de los mismos romanos, contemporáneos a los hechos, quienes, a raíz de malentendidos, temores y fines propagandísticos tendientes a desacreditar su movimiento, fueron elevando a esta figura menor (1979, p. 23). En verdad, la revuelta de Espartaco habría sido un episodio de disconformidad poco dramático e importante, pero que a partir del mito de la propaganda romana se fue agigantando en etapas sucesivas. El mito moderno es el "mito de Stalin", con el cual los historiadores soviéticos han hecho de Espartaco un exponente de la "lucha de clases" y de la "revolución". Guarino rechaza la denominación de "servil" para la revuelta de los gladiadores sosteniendo que se trató más bien de una revuelta "campesina" (1979, p. 116), pues él resalta la importancia de la participación de libres.

Por otra parte, para Guarino Espartaco no tuvo ningún plan estratégico: ni una evasión hacia los Alpes, ni un pasaje a Sicilia, ni mucho menos la conquista de Roma y la destrucción de la República. Sus tácticas, si bien ingeniosas, fueron limitadas y con características de una guerrilla de bandidos antes que una guerra de guerrillas. Las disidencias entre los rebeldes fueron el fruto de superficiales interpretaciones de un modo de combatir que los romanos no comprendían (1979, p. 103).

La obra de Guarino integra, como lo hemos visto en el capítulo II, una corriente historiográfica de las guerras serviles que tiende a argumentar que las revueltas no fueron predominante o exclusivamente serviles, sino fundamentalmente rebeliones provinciales contra la dominación romana (Manganaro, Verbrugghe, Levi, Rubinsohn, Morton). Esta perspectiva de análisis no constituye un enfoque dominante dentro de la investigación occidental, pero ha dado lugar a interesantes trabajos que retomaremos en los siguientes capítulos. Por el momento nos interesa destacar que el aspecto mítico, es decir, de una falsificación de los hechos, es un término que a partir de Guarino aparece en algunos trabajos recientes, y su influencia en este sentido es evidente.

Keith Bradley muy probablemente sea el autor más importante en la actualidad sobre las revueltas serviles de la Antigüedad y su enfoque es, en consecuencia, la visión dominante. Su libro *Slavery and Rebellion in the Roman World*, publicado por vez primera en 1989 y reeditado en 1998, apunta a demostrar el carácter no revolucionario de las grandes revueltas serviles por la ausencia de una búsqueda deliberada de cambiar el orden social, razón por la cual las denomina “rebeliones”. El trabajo tiene un enfoque comparativo basado en el fenómeno de las sociedades cimarronas de la América colonial, y, partiendo del hecho de que estas tuvieron por regla general un carácter no revolucionario, lo extiende a las guerras serviles del mundo antiguo (1998, p. 17, 126).

El hecho de vincular la esclavitud antigua con la esclavitud colonial moderna no constituye un enfoque nuevo. Resulta conocido que el estudio moderno de la esclavitud antigua ha sido condicionado y motivado por las ideologías contemporáneas en torno a la cuestión del abolicionismo y el repudio moral de la esclavitud negra en las colonias durante el siglo XIX (Finley 1982, p. 13-17). Ya lo hemos visto líneas arriba con el trabajo del gran erudito francés Henri Wallon. La novedad del enfoque de Bradley reside en estudiar directamente la esclavitud antigua a partir de la moderna, porque el autor considera que los rasgos de las sociedades cimarronas del Nuevo Mundo pueden servir de principio rector para la investigación de las revueltas serviles de la Antigüedad (1998, p. 17, 126). Método que, según él, resulta fructífero además para cubrir la ausencia de información de las exiguas fuentes romanas comparadas con las de la esclavitud moderna³¹⁷. La premisa (más bien implícita) de este enfoque es que el sistema esclavista es esencialmente el mismo más allá de las peculiaridades del contexto histórico, es decir, se trata de un enfoque transhistórico, y como la esclavitud es la misma en todos los lugares en los que se desarrolló, las respuestas son igualmente las mismas. Como señala Dumont (1990, p. 17), el enfoque de Bradley corre el riesgo de ser más reductor que explicativo.

Si bien en los términos descritos la perspectiva de Bradley resulta novedosa, es menester matizar en cierta medida su innovación. En efecto, hemos descubierto a lo largo de nuestra investigación que ya a comienzos del siglo XIX Niebuhr hacía analogías entre las revueltas serviles antiguas y modernas considerándolas

³¹⁷ En este sentido Bradley señala en otra obra suya: “reference will be made throughout this book to slavery in later history as a means of compensating for the inadequacy of the Roman sources” (1994, p. 9).

esencialmente equivalentes, tal como mostramos líneas arriba (1850, p. 270). Lo dicho vuelve a resaltar la importancia de una senda historiográfica para el estudio de las guerras serviles del mundo antiguo.

Las “sociedades cimarronas” de la América colonial son definidas por Bradley como comunidades de esclavos fugitivos en revuelta, organizadas en refugios sobre una base paramilitar con el fin de crear una vida alternativa a la que ellos llevaban como esclavos. Se trata de sociedades separadas de las plantaciones, pero manteniendo con estas una relación parasitaria, a saber, las sociedades cimarronas dependen del saqueo de las propiedades vecinas para obtener la subsistencia y las armas. Los refugios cimarrones funcionan como un punto de atracción para aquellos que aún están esclavizados. Generalmente se ubicaban fuera de las comunidades de origen, en lugares de difícil acceso, y practicaban una guerra de guerrillas. En algunos casos estas sociedades cimarronas perduraron durante mucho tiempo, como por ejemplo Palmares, y algunas incluso lograron obtener un reconocimiento formal de la sociedad blanca. Entre los rasgos más importantes de estas sociedades se hallan, por un lado, el hecho de que estaban continuamente en guerra con los esclavistas para mantener su libertad (1998, p. 4); por el otro, que no tuvieron un carácter revolucionario, puesto que solo en Santo Domingo a fines del siglo XVIII los esclavos lograron convertir la rebelión en revolución (1998, p. 12).

Bradley hace una distinción conceptual entre “revolución” y “rebelión”. Él define el primer concepto como la sustitución global de una forma de gobierno y de la organización social por otra; mientras que la “rebelión” solo significa una protesta violenta contra las injusticias de los regímenes esclavistas. Los esclavos rebeldes buscaron únicamente la liberación personal a través de la rebelión, pero no fueron revolucionarios. Ellos no persiguieron la realización de transformaciones radicales de los órdenes políticos y sociales. La progresión de la rebelión a la revolución, con la excepción de la revolución haitiana, nunca se ha concretado en la historia del Nuevo Mundo (1998, p. 14). De esta manera, se puede interpretar las revueltas serviles del mundo romano a través del conocimiento derivado de las sociedades esclavistas modernas (1998, p. 16). Esto significa que las revueltas serviles de la Antigüedad clásica tienen un carácter cimarrón, es decir, no revolucionario (1998, p. 17).

A nuestro parecer, la visión de Bradley sobre las antiguas revueltas de esclavos es la más negativa. Ya dijimos que podemos observar cierta desvalorización del

significado histórico de estos acontecimientos en la perspectiva de Vogt, pero en la obra de Bradley (1998) se acentúa aún más. Bradley, al igual Vogt, afirma los siguientes puntos: no se puede pensar a los esclavos como una “clase social” debido a la falta de cohesión entre ellos, producto de su gran heterogeneidad (étnica, lingüística y funciones productivas); el resultado es que no es perceptible ningún sentimiento común de identidad o comunidad de objetivos³¹⁸; los esclavos rebeldes de Sicilia e Italia solo querían recuperar su libertad y vengarse de sus crueles dueños; las revueltas comenzaron como pequeños grupos de esclavos y luego aumentaron inesperadamente, careciendo de planes estratégicos; los esclavos de la Antigüedad clásica no podían albergar la esperanza de realizar una transformación radical de las estructuras sociales e institucionales (1998, p. 103-4); las guerras serviles tardorrepublicanas no fueron movimientos revolucionarios de masas sino accidentes históricos precipitados por una combinación de circunstancias que nunca se repetirían (1998, p. 126). A pesar de esas coincidencias, Bradley va más allá de Vogt al considerar que la fuga y la revuelta son equivalentes: la huida de esclavos no amenazó la estructura social, pues todos los *servi fugitivi* buscaban la libertad personal dentro de los contornos del orden social establecido, de la misma forma que los esclavos rebeldes de las guerras serviles (1998, p. 130).

Nosotros pensamos que esta idea no es correcta, ya que debe tenerse en cuenta que la fuga y la revuelta son dos tipos diferentes de resistencia³¹⁹. En efecto, mientras que la revuelta es necesariamente una acción colectiva violenta que requiere una organización y movilización constante entre los insurgentes; por otro lado, la fuga puede ser individual, sin demandar ningún tipo de organización y sin implicar el uso de la fuerza.

2.3. La historiografía de comienzos del siglo XXI: ¿hacia la desmitificación de Espartaco y una “vuelta a las fuentes”?

³¹⁸ Bradley 1998, p. 20, 23, 26-7, 31, 35, 81.

³¹⁹ Se puede definir “la resistencia” como una acción de oposición de algún tipo. En función de su grado de reconocimiento —por el poder y por los observadores en general— y de la intención de los protagonistas, se pueden clasificar diferentes tipos de resistencia. Véase Einwohner & Hollander 2004, p. 538-9.

En términos relativos, poco tiempo ha transcurrido entre la disolución de la URSS (en 1991) y la actualidad, es decir, todavía no se han cumplido ni dos décadas. En virtud de lo cual quizás no sea un lapso temporal suficiente como para aventurarse a un intento de caracterización global de los estudios publicados sobre las guerras serviles tardorrepublicanas. No obstante, podemos afirmar algo: el tema no ha perdido interés. Así lo comprueban una serie de trabajos publicados en los últimos años. En efecto, recientemente han aparecido varias obras³²⁰, ediciones y/o reediciones de fuentes³²¹, y tesis doctorales consagradas a la temática³²². Sin pretensión de exhaustividad, quisiéramos referir a por lo menos algunos de estos trabajos.

En 2008 Urbainczyk publicó un libro (*Slave Revolts in Antiquity*) consagrado a las guerras serviles de la República romana, incluyendo allí a la revuelta de Aristónico. La autora critica ciertos aspectos del enfoque tradicional de la historiografía occidental durante el siglo XX, que hemos descrito líneas arriba, aunque en verdad ella no rompe con su esquema de pensamiento, es decir, con el hecho de estudiar a las revueltas serviles esencialmente a partir del concepto moderno de “revolución”. Urbainczyk señala que es un error abordar las fuentes de las revueltas serviles desestimando el terror que ellas revelan, y que también fallamos en comprender el verdadero impacto que causaron las insurrecciones en la sociedad si asumimos que estaban condenadas al fracaso desde el comienzo. Además, Urbainczyk observa el fundamento revolucionario de las revueltas en función de la búsqueda activa del enfrentamiento militar por parte de los esclavos rebeldes (2008, p. 2).

Concluiremos esta sección haciendo una sucinta referencia a tres recientes e interesantes monografías consagradas al *bellum Spartacium*, las cuales, no obstante, contienen algunas alusiones tangenciales a las revueltas serviles sicilianas. Estamos hablando de los siguientes libros: Strauss (2012 [2009]); Schiavone (2011); y Le Bohec (2016). A continuación, trataremos por separado a cada uno de ellos.

En 2009 Barry Strauss publicó un libro intitulado *The Spartacus War*, traducido posteriormente al castellano (2012). Según nuestra opinión, la obra se caracteriza principalmente por un fuerte contenido especulativo, a saber, constantemente el autor a lo largo de su narrativa de la revuelta intenta llenar la falta de información de las fuentes

³²⁰ Urbainczyk 2008; Strauss 2012 [2009]; Schiavone 2011; Posadas 2012; Le Bohec 2016.

³²¹ Yavetz 1991; Shaw 2001; Wiedemann 2005.

³²² Morton 2012.

reconstruyendo lo que pudo haber sucedido, apelando a lo plausible, siendo recurrentes expresiones tales como “podemos imaginarnos que [...]”; “puede que [...]”. Pero no resaltamos este aspecto en forma negativa, sino más bien descriptiva de su metodología, pues el autor desarrolla con notable destreza la técnica de la reconstrucción histórica en base a analogías con otras fuentes literarias, arqueológicas, estimaciones modernas, etc. En nuestro juicio, la obra resulta muy interesante, y su técnica de reconstrucción histórica, hasta cierto punto al menos, novedosa. Sin embargo, insistimos en que su obra es fuertemente especulativa. Con respecto al tradicional debate sobre si la revuelta de los gladiadores fue revolucionaria o no, Strauss señala lo siguiente:

“No sabemos si [Espartaco] quiso abolir la esclavitud, pero, si fue así, apuntó por lo bajo [...] Nuestras respuestas deben basarse menos en lo que Espartaco decía, sobre lo que conocemos poco, que en lo que hizo. Por necesidad, debemos ser especulativos”³²³.

Finalmente, señalamos que se encuentra presente en la obra de Strauss la referencia a la dimensión mítica enfatizada por Guarino, si bien para criticarlo. Al respecto, el autor señala que “aunque Espartaco fuese tema de leyenda no fue un mito [...] Espartaco fue real” (Strauss 2012, p. 23). No obstante, el autor refiere con elogios a la obra de Guarino: “su argumento no convence, pero resulta altamente estimulante (2012, p. 264)”.

El erudito italiano Aldo Schiavone publicó en 2011 una monografía intitulada *Spartaco, le armi e l'uomo*. En la primera línea de su trabajo ya se observa la problemática del “mito” resaltada por Guarino: “Questo non è un libro sul mito di Spartaco. È un racconto biografico, radente i fatti e i personaggi” (Schiavone 2011, p. vii). Es decir, el autor se propone apartarse de los relatos ficcionales en torno a la figura del gladiador y atenerse a una narración de los hechos y personajes en base a un estudio riguroso de las fuentes. No obstante, a lo largo de su trabajo Schiavone frecuentemente recurre a conjeturas y reconstrucciones históricas para llenar los vacíos de la documentación antigua (2011, p. viii), tal como señalamos precedentemente para el caso de Strauss.

Schiavone representa un enfoque marxista renovado que pretende distanciarse de algunos aspectos tradicionales de los estudios realizados en el marco de esa perspectiva;

³²³ Strauss 2012, p. 25-6.

lo cual se manifiesta notablemente por el hecho de que el historiador italiano rechaza tajantemente la aplicación del concepto de “lucha de clases” para el mundo antiguo clásico (2011, p. 76). En efecto, considera que jamás existió en la historia de Roma “conciencia de clase” ni “lucha de clases”, y menos aún por parte de los esclavos (2011, p. 73); la sociedad romano-itálica del siglo I a.C. es de “órdenes” y “estatus”, no de clases sociales (2011, p. 75). Sin embargo, llamativamente Schiavone permanece muy próximo a ciertas visiones tradicionales del marxismo (y también de los historiadores alemanes del s. XIX, como hemos visto precedentemente) concernientes a la difusión del esclavismo. A saber, el autor en reiteradas ocasiones hace referencia a una prácticamente completa difusión de los esclavos en el campo italiano tardorrepúblicano acompañada de una casi total extinción del campesinado romano-itálico pequeño propietario, arruinado por las largas campañas militares y por la competencia con el latifundio esclavista que tendía a la concentración de la tierra³²⁴.

En cuanto a los objetivos de Espartaco, sin duda, se trata de una preocupación constante del autor, quien señala que el tema es apasionante y oscuro, y solo podemos deducir las intenciones de Espartaco a partir de la secuencia de sus acciones (2011, p. 70). Schiavone rechaza completamente la tesis marxista soviética según la cual Espartaco fue el máximo exponente de una conciencia de clase de los esclavos y de una “revolución servil” que se propuso acabar con la esclavitud (2011, p. 72); sostiene que nada hace suponer que el gladiador tracio actuara en nombre de todos los esclavos ni que buscara una revolución (2011, p. 76-7). Para esta cuestión, Schiavone realiza la siguiente conjetura: en principio Espartaco habría querido simplemente combatir a Roma en las mejores condiciones posibles; sin embargo, posteriormente (en la primavera del año 72 a.C.) cambió de plan, pues desde entonces dejó de comportarse como el jefe de una banda de esclavos fugitivos y se propuso atacar a Roma, para lo cual intentó transformar la revuelta servil en una guerra anti-romana y civil. Conforme a tales designios, Espartaco quiso ampliar su base social y reavivar las heridas del *bellum sociale*, pero fracasó, porque no consiguió el apoyo de ninguna ciudad (2011, p. 73, 79).

En 2016 Le Bohec publicó una obra intitulada *Spartacus, chef de guerre*. El autor apunta a desmitificar la historia de Espartaco, cuyo mito ha sido creado -denuncia él- por los historiadores marxistas y por los cineastas americanos, quienes trazaron una imagen completamente falsa (2016, p. 15). Como resulta evidente, de nuevo

³²⁴ Schiavone 2011, p. 49, 61, 73-4, 81,

constatamos la influencia del trabajo de Guarino (1979) en torno a la mitificación de la revuelta de los gladiadores. Le Bohec repudia los efectos de las ideologías modernas en el estudio del *bellum Spartacium*, diciendo lo siguiente: “C’est que l’étude des faits a été excessivement faussé par l’idéologie” (2016, p. 19). El efecto pernicioso del marxismo no solo se manifiesta en los trabajos de los historiadores soviéticos, sino también en muchos de los occidentales, pues ellos estaban —según el autor— substancialmente adeptos a esta doctrina (2016, p. 20). El propósito de Le Bohec es el estudio de los hechos, pues ahora —según el autor—, la ideología marxista se ha enfriado, y los verdaderos problemas que debe responder el historiador -concernientes a la cronología de los hechos- vuelven a aparecer. Ellos habían sido descuidados por los historiadores (2016, p. 21). Por consiguiente, el autor “vuelve a las fuentes”.

A nuestro modo de ver el rasgo distintivo de la obra es el de una *histoire événementielle* con especial énfasis en lo militar y de un fuerte sesgo antimarxista. En efecto, con respecto a los objetivos de Espartaco, el autor rechaza la principal pregunta rectora de la investigación histórica del siglo XX, esto es, si Espartaco buscó llevar a cabo una revolución y una lucha de clase, diciendo que ya nadie se interesa por esto, a excepción de “quelques nostalgiques de cette idéologie” (2016, p. 20); y posteriormente declara: “cette question sans intérêt” (2016, p. 179). Más llamativo aún resulta el siguiente hecho, a saber, nótese cómo Le Bohec refiere en la bibliografía de su libro a la famosa novela histórica de Howard Fast sobre la que se basó la película *Spartacus* de 1960, dirigida por Stanley Kubrick: “Fast, H. 1954, *Spartacus* [en allemand], Berlin, 407 p. (*très marxiste*)”³²⁵. Esto es, gentilmente Le Bohec advierte al lector sobre la orientación ideológica de un escritor como quien previene al prójimo de un peligro inminente. Y, finalmente, mención aparte amerita el siguiente comentario irónico: “[les esclaves] il est peu probable qu’ils aient envisagé d’entreprendre une lutte des classes (aspect social), comme on l’a écrit, car ils n’avaient pas lu Karl Marx” (2016, p. 109). La reflexión teórica de Le Bohec nos conduce a preguntarnos si ya habría una edición del *Manifiesto Comunista* en 1381, cuando en ocasión de la gran revuelta campesina ocurrida en Inglaterra el sacerdote John Ball predicaba su famoso sermón “Cuando Adán araba y Eva hilaba, quién era el caballero”.

De todas maneras, aunque Le Bohec se desinteresa por la polémica del siglo XX, aborda los posibles planes de Espartaco. En efecto, según el autor, el principal objetivo

³²⁵ Le Bohec 2016, p. 204; las cursivas son nuestras.

de los rebeldes era volver a sus países de origen cruzando los Alpes³²⁶, y mientras tanto saquear Italia (2016, p. 135); sin embargo, posteriormente Espartaco abandonó la idea de retornar por vía terrestre, puesto que —según la hipótesis del autor— era muy peligroso cruzar los Alpes (2016, p. 135), y eligió la ruta marítima (2016, p. 150). La tesis que quiere demostrar el autor es que Espartaco fue un auténtico jefe de guerra, pues armó un verdadero ejército con sus esclavos (2016, p. 107).

En suma, estas tres obras que hemos analizado expresan un distanciamiento, en grados disímiles según el autor, de la tradicional investigación histórica del siglo XX. A saber, se observa una preocupación manifiesta por distanciarse del “mito” de Espartaco, y en esto vemos la influencia de la obra de Guarino, y fundamentalmente de los mitos modernos: las “falsas” construcciones ideológicas de algunos historiadores marxistas, no marxistas y cineastas americanos, según las cuales Espartaco sería un líder revolucionario o un fervoroso luchador por la libertad³²⁷. Resultado de ello es que se observa una tendencia común hacia un estudio más riguroso de los hechos, “una vuelta a las fuentes”, que nosotros juzgamos como una respuesta saludable y lógica teniendo en cuenta que algunos trabajos han deformado tanto la interpretación de los hechos, tal como el de Mišulin (1952). De todas maneras, cabe preguntarse por las posibilidades y límites de esta “vuelta a las fuentes”. Es decir, en qué medida un estudio riguroso de las evidencias antiguas puede despejar las dudas sobre las revueltas serviles y el *bellum Spartacium* en particular. Sin pretensión de agotar la cuestión, simplemente a modo de reflexión, nos dedicaremos parcialmente a esta labor en la próxima sección, analizando algunos lugares comunes del discurso historiográfico moderno.

3. Reconsideración de algunos lugares comunes en la historiografía moderna de las guerras serviles a partir de las evidencias documentales

En este apartado nos proponemos reflexionar sobre la aplicación de determinadas categorías para el estudio de las revueltas serviles del mundo antiguo.

³²⁶ Tal como había dicho Wallon 1879, Vol. II, p. 312, hace más de un siglo.

³²⁷ Recordamos que Espartaco ha sido admirado tanto por comunistas como por no comunistas. Entre estos últimos, Ronal Reagand, por ejemplo, lo citaba como un paladín de la lucha por la libertad (Straus 2012, p. 23).

Particularmente nos interesa la cuestión de la pertinencia de los conceptos “revolución” y “clase social”: procederemos a evaluarlos a través de una confrontación entre sus definiciones y las evidencias documentales de las guerras serviles.

Pensamos que la aplicación de las categorías derivadas de las modernas ciencias sociales al estudio de la Antigüedad es por principio al menos, correcta, siempre y cuando se haga con los reparos metodológicos necesarios, a saber, teniendo en cuenta las importantes diferencias históricas, de manera tal de evitar los errores de la corriente “modernista”. Pues, en caso de adoptar una postura hiper crítica sobre el uso de conceptos modernos, creemos, siguiendo a Annequin, Clavel-Lévêque y Favory (1975, p. 27), que existe el riesgo de pensar a la sociedad del pasado únicamente de la misma forma en que ella se pensó a sí misma, es decir, de caer en una “autodefinición” de la estructura social antigua, de compartir para cada época histórica su propia ilusión, su “ideología”. Pero lo determinante estriba, sin dudas, en los resultados del concepto adoptado, es decir, si este ayuda o no a entender el tema de estudio en función de la capacidad operativa que muestra para el manejo de las fuentes (Finley 1986c, p. 59).

En este sentido emprenderemos una revisión crítica de algunos lugares comunes en la historiografía occidental vinculados con la aplicación de los conceptos de “revolución” y “clase social”. A saber, en primer lugar, abordaremos el tópico de la inversión social, según el cual el objetivo perseguido por los esclavos rebeldes en el curso de sus revueltas fue el de intercambiar los roles sociales con los amos. En segundo lugar, reflexionaremos sobre la problemática de los objetivos de Espartaco, haciendo hincapié en que las dificultades derivan de las fuentes. En tercer lugar, abordaremos el tópico de la ausencia de comportamiento “clasista” de los esclavos, no para refutarlo, sino para confirmarlo, pero señalando matices a sus expresiones más extremas.

3.1. El objetivo de los esclavos rebeldes: ¿invertir los roles sociales?

A modo de balance de los resultados arrojados por la línea de investigación histórica que utiliza el concepto moderno de “revolución”, debemos concluir los siguientes puntos. Por un lado, fuentes antiguas no dicen que los esclavos rebeldes buscaron abolir la esclavitud como institución social, razón por la cual no se puede afirmar que las revueltas fueron “revolucionarias”, tal como hizo la historiografía

soviética entre los años '30 y '50 del siglo pasado. En cuanto a la cuestión de la supuesta existencia en las guerras serviles de un programa socialista o comunista antiguo, o de un movimiento proletario internacional o bolchevique señalado por algunos historiadores “modernistas”, hay que decir que la historiografía occidental correctamente ha refutado esas disparatadas afirmaciones. En efecto, siguiendo el análisis de Green (1961, p. 24) y Vogt (1974, p. 83), no existe ninguna evidencia para atribuir a esos movimientos una característica de “izquierda” en términos modernos. El reino de Euno-Antíoco no carecía de clases sociales, pues el rey rebelde tenía cuatro sirvientes personales: un cocinero, un panadero, una bañista y un bufón (Diod. 34/35.2.22).

Por otro lado, las fuentes hablan muy poco de las motivaciones y los objetivos de los insurgentes, y lo hacen desde un punto de vista hostil a la revuelta servil, por lo cual pensamos, al igual que Strauss (2012, p. 26) y Schiavone (2011, p. 69), que debemos deducir los objetivos de los rebeldes a partir de sus acciones. Sin embargo, creemos que debe tenerse en cuenta que estas acciones se desarrollan en el contexto de guerras, razón por la cual probablemente no sean idénticas a sus principales propósitos.

Se puede sostener, sin lugar a duda, como señalan Vogt (1974) y Bradley (1998), que los esclavos rebeldes persiguieron dos cosas: en primer lugar, recuperar su libertad; y, en segundo lugar, tomar venganza contra sus crueles dueños -aunque esto último *strictu sensu* no se aplica para el caso de la segunda revuelta siciliana, tal como hemos visto en el capítulo II. Con respecto al primer objetivo, el anhelo de recuperar la libertad, las formas de llevarlo a cabo han sido las siguientes: en las revueltas sicilianas los esclavos rebeldes erigieron un nuevo Estado —según el modelo de las monarquías seléucidas— en el cual vivirían como hombres libres; en la revuelta de Espartaco, *quizás*³²⁸ planearon regresar a sus países natales (según Vogt 1974, p. 73). El segundo objetivo, la búsqueda de venganza contra sus amos, está relacionada con un aspecto sostenido por varios autores, a saber, el supuesto plan de los esclavos de invertir los roles sociales. Se trata sin duda de un lugar común en la historiografía occidental: conforme a nuestra investigación encontramos que probablemente haya sido Vogt el primero en sostenerlo (1974, p. 83)³²⁹, y luego fue reproducido por muchos autores,

³²⁸ Luego explicaremos por qué decimos “quizás”, es decir, con un cierto grado de duda.

³²⁹ El primero o el más influyente solo en el marco de la historiografía occidental, pues sabemos por medio de Rubinsohn 1987, p. 4-5, que en 1931 Baženov sostenía la tesis de la inversión social. A saber,

hasta convertirse en un tópico³³⁰. En virtud de la difusión que ha tenido consideramos que resulta oportuno tratarlo en detalle.

Habitualmente, los autores que aseveran este tópico no se detienen en un análisis exhaustivo de su fundamento empírico. Por consiguiente, es menester indagar cuáles son las pruebas para sostener la tesis de la inversión social. Hemos encontrado que solo existen dos episodios concretos referidos por las fuentes: por un lado, en la primera guerra servil siciliana, Diodoro (34/35.2.15) indica que algunos propietarios de esclavos fueron obligados a fabricar armas encadenados después de la conquista de Enna; por el otro, en la revuelta de los gladiadores, Floro (2.8.9) dice que Espartaco sacrificó prisioneros romanos en honor a Crixo, haciéndolos luchar como gladiadores —a través de App. BC, 1.14.117, sabemos que fueron unos 300 hombres en total. Analicemos en detalle los pasajes señalados.

En cuanto a los amos forzados a fabricar armas, ante todo se debe comprender la acción precedente, es decir, la conquista de Enna, y particularmente si la violencia allí ejercida por los esclavos fue solo contra los amos o los ciudadanos en general. La ciudad fue tomada por 400 esclavos armados de manera improvisada. Entraron a las casas de los amos y los mataron, incluso a sus bebés. Muchos esclavos de la ciudad se unieron a la revuelta. Después de matar a sus propios amos asesinaron —nos dice Diodoro— a “otras” personas, a saber, otros propietarios de esclavos, y no toda la población libre de Enna (Diod. 34/35.2.11). Entonces, las víctimas de violencia servil durante la conquista de Enna son únicamente los propietarios de esclavos, tal como sostienen Green (1961, p. 14) y Bradley (1998, p. 58). Una vez que la asamblea rebelde elige rey a Euno, Diodoro —en la versión del resumen fociano— nos dice lo siguiente, conforme a la flamante traducción de Goukowsky:

“Il [Eunous] réunit une assemblée et fit périr les habitants d'Enna faits prisonniers, ceux du moins qui n'avaient pas pour métier de fabriquer des armes. Ceux-là, il mit les au travail enchaînés” (Diod. 34/35.2.15)³³¹.

Baženov era un historiador marxista ruso que negaba que la revuelta de Espartaco haya sido un conflicto de clases y que hubiera una ideología revolucionaria de los esclavos; él afirmaba que el único objetivo de los esclavos consistió en intercambiar los roles con sus amos. Lamentablemente, las purgas estalinistas acabaron con la vida de Baženov.

³³⁰ Por ejemplo: Alföldy 1996, p. 101; Hopkins 1981, p. 149; Schiavone 2011, p. 87.

³³¹ Goukowsky 2014, p. 87.

Este fragmento es realmente confuso. Parece sugerir que algunos ciudadanos comunes fueron obligados a trabajos forzados, es decir, todos aquellos que no se dedicaban a la fabricación de armas. Así lo han entendido algunos historiadores, por ejemplo, Kovaliov (1959, p. 196). Pero, teniendo en cuenta que la violencia de la conquista de la ciudad había sido dirigida solamente contra los dueños de esclavos, “los prisioneros” referidos por Diodoro son los amos que no habían sido asesinados durante la conquista. Por consiguiente, la interpretación correcta del fragmento es —en nuestra opinión— la de Finley:

“Sa première tâche [...] [celle d'Eunous comme roi] fut de décider du sort des propriétaires d'esclaves à Enna [...] Eunous établit une distinction simple : tous ceux qui pouvaient travailler efficacement à fabriquer des armes furent enchaînés et mis au travail; les autres furent sommairement exécutés” (1986b, p. 146).

El problema entonces es cómo interpretar esta acción. Se trata en efecto de una inversión de roles, pues los esclavos devienen libres y algunos amos se convierten en esclavos, o al menos trabajan encadenados. Orena ha señalado, para el caso del *bellum Spartacium*, que la debilidad de la tesis de la inversión social consiste en que no tiene en cuenta que el vuelco violento e inmediato de los roles con la sustitución de los esclavos con los libres, o más genéricamente, de los pobres con los ricos, era una visión negativa de la historiografía antigua³³².

Nosotros queremos señalar otra línea de crítica a la tesis de la inversión social, tomando como fidedignos los pasajes señalados. A saber, creemos que la acción de los amos devenidos trabajadores forzados no debe ser juzgada como *el objetivo* de los esclavos rebeldes, es decir, la búsqueda de la inversión de roles sociales. En nuestro juicio tal interpretación del fragmento sería exagerada y descontextualizada. Exagerada porque no todos los amos devinieron esclavos. En efecto, el mismo Diodoro señala que no todos los amos de Enna fueron asesinados ni convertidos en esclavos por Euno, puesto que el rey rebelde perdonó a aquellos que previamente habían sido amables con él; estos fueron liberados (Diod. 34/35.2.41). En cuanto a la descontextualización, pensamos que la tesis de la inversión social no tiene en cuenta el marco en el que se

³³² Orena 1984, p. 59.

realiza la acción descrita. Creemos que la interpretación más apropiada es considerar esta acción de sometimiento de algunos amos como un acto de guerra y de venganza en el contexto de la lucha que comenzaba, pues los esclavos necesitaban armas. En este sentido rescatamos el énfasis que Le Bohec (2016, p. 21) realiza en lo militar para el caso de la insurrección de Espartaco, pues, en efecto, las grandes revueltas que estudiamos también fueron guerras, y este aspecto no debe ser olvidado. Sin embargo, creemos que es lícito afirmar —en función del hecho analizado— que muy probablemente los esclavos rebeldes del reino de Euno no concebían un mundo sin esclavitud.

En cuanto a los 300 prisioneros del ejército romano que Espartaco hizo batirse a duelo como gladiadores, Floro (2.8.9), conforme a la traducción inglesa de Forster, lo refiere en los siguientes términos:

“He [Spartacus] also celebrated the obsequies of his officers who had fallen in battle with funerals like those of Roman generals, and ordered his captives to fight at their pyres, just as though he wished to wipe out all his past dishonour by having become, instead of a gladiator, a giver of gladiatorial shows”³³³.

Pensamos que este pasaje, sin duda, debe ser interpretado más como una acción de venganza en el marco de una guerra que como *el objetivo* de los esclavos rebeldes. En apoyo de nuestra lectura se encuentra la declaración de Apiano, quien claramente señala que Espartaco actuó para vengar la muerte de Crixo, caído en combate contra Lucio Gelio Publícola: “Espartaco sacrificó a trescientos prisioneros romanos en represalia por la muerte de Crixo (App. BC. 1.14.117)”³³⁴. De manera similar, Schiavone interpreta el sacrificio gladiatorio de los prisioneros romanos como un acto de guerra de un ejército de hombres libres en territorio enemigo (2012, p. 69-70); pero curiosa y paradójicamente, después concluye que todas las guerras serviles tardorrepublicanas solo buscaban invertir los roles sociales (2012, p. 86-7), de manera tal de —creemos nosotros— adecuar su juicio al tópico de Vogt, ya visto líneas arriba.

En conclusión, el postulado según el cual los esclavos rebeldes apuntaron a invertir los roles sociales como *el objetivo* de sus revueltas —un tópico en la

³³³ Foster 1929, p. 245.

³³⁴ Sancho Royo 1985, p. 150.

bibliografía occidental— es realmente débil y cuestionable: su único sustento documental se halla en breves pasajes que refieren a dos hechos puntuales cuya importancia resulta exagerada y descontextualizada por esta perspectiva. Nosotros creemos que resulta más razonable interpretar esos hechos más como actos de guerra que la realización de un objetivo o proyecto final del orden social concebido por los insurgentes. En efecto, estas acciones se entienden mejor en el contexto específico en el que se desarrollan: la guerra contra los amos y el ejército romano. Por lo tanto, estas acciones son actos de guerra y de venganza, o, dicho de otro modo, acciones de venganza contra los amos y los soldados romanos que deben ser dotadas de sentido en su contexto bélico. El verdadero plan de los esclavos rebeldes de las revueltas sicilianas apuntaba, como hemos dicho, a la conformación de Estados en los cuales pudieran vivir como hombres libres, sin implicar en sentido estricto la esclavización de todos los amos, y muchos menos la de la población libre en general (retomaremos la cuestión en el capítulo V). No obstante, esos reinos de ninguna manera contemplaron un mundo sin clases sociales y sin esclavitud.

3.2. La incertidumbre sobre los propósitos de Espartaco: un enigma difícil de resolver

Pero si el plan de los esclavos rebeldes de las revueltas sicilianas parece claro, hasta cierto punto al menos, en lo que concierne a la revuelta de los gladiadores existe una gran incertidumbre, la cual deriva de los propios textos antiguos. A saber, las fuentes (App. *BC.* 1.14.117; Plut. *Crass.* 9) parecen indicar una divergencia entre los líderes rebeldes respecto al programa de acción del año 72 a.C.: mientras que Espartaco, al frente de la mayor parte del ejército, integrada por galos y tracios, marcha hacia el norte de Italia con la intención —según Plutarco, *Crass.* 9— de llevar a los rebeldes a sus países de origen vía el cruce de los Alpes; Crixo encabeza a los germanos y permanece en el sur, marchando hacia Apulia (según Plutarco, *Crass.* 9, los germanos fueron insolentes y se separaron de Espartaco). Crixo es asesinado por Gelio en combate. Sin embargo, una vez que Espartaco derrota a las tropas de los dos cónsules y del gobernador de las Galia, no cruza los Alpes, aunque ya nadie podía impedirlo. Plutarco (*Crass.* 9) dice que la causa reside en que Espartaco perdió el control de su ejército: sus soldados abandonan el plan de cruzar los Alpes y prefieren saquear Italia.

Entonces Espartaco cambia su objetivo: se propone marchar sobre Roma, pero finalmente no ataca la ciudad debido a que (según nos informa Apiano. *BC.* 1.14.117) considera que su ejército no está preparado. Luego se dirige al sur de Italia con la intención de navegar a Sicilia y encender allí la llama de la revuelta servil, pero no logra hacerlo.

Por lo tanto, según las fuentes, más concretamente Plutarco (*Crass.* 9), parece que la separación de las tropas rebeldes y la trayectoria errática de Espartaco pueden explicarse respectivamente por las disidencias entre Espartaco y Crixo y por los problemas de mando de Espartaco para controlar a sus soldados. Sin embargo, existen motivos para desconfiar de la explicación plutarquiana. Con respecto a la supuesta intención de cruzar los Alpes, por ejemplo, dos son las razones: por un lado, se percibe en la narrativa de Plutarco y probablemente en la mayor parte de la tradición antigua — como sostiene Schiavone 2011, p. 72— una intención de encasillar a Espartaco en el estereotipo del esclavo fugitivo que desea volver a su hogar; y, por otro lado, nada le impedía a Espartaco cruzar los Alpes luego de derrotar a los dos cónsules y al gobernador de la Galia. Con respecto a esta cuestión, Le Bohec, para quien el plan original de Espartaco era cruzar los Alpes, recurre a la hipótesis según la cual el ejército de Espartaco no cruzó Módena porque era más peligroso atravesar sus desfiladeros que vencer a un ejército romano en campaña (2016, p. 135). Pero esta idea desdeña el hecho de que, como es sabido, ya Aníbal había cruzado los Alpes. Resulta difícil suponer que el ejército de Espartaco desconociera la hazaña del gran general cartaginés. Otra posibilidad es pensar que los insurgentes preferirían una vida de bandidos en Italia, conforme nos indica Plutarco (*Crass.* 9). Tal es la postura de Strauss (2012, p. 136); y mucho antes ya lo había señalado Mommsen (1955, p. 628): “Mas a pesar de sus brillantes triunfos, no dejaron de ser lo que eran, una horda de bandidos y de rebeldes, destinados a perecer [...]”. Una hipótesis alternativa consiste en pensar que los rebeldes habrían querido acabar con Roma.

No es nuestra intención realizar una revisión minuciosa de los hechos y proponer una nueva reconstrucción o interpretación de estos. Simplemente queremos mostrar y subrayar que la cuestión de la separación del ejército rebelde en dos tropas (una comandada por Espartaco marchando al norte y la otra encabezada por Crixo con dirección hacia el sur) y la trayectoria errática de Espartaco (su vuelta hacia el sur) constituye un enigma, del cual las fuentes no pueden dar cuenta en forma cabal, incluso

se contradicen. A partir de este enigma se ha abierto y se sigue abriendo un terreno fértil para las especulaciones de los historiadores modernos. Al respecto, las conjeturas son múltiples y la discusión es vastísima. No es nuestro objetivo resolverla ni hacer un tratamiento exhaustivo, sino insistir en el carácter problemático de una mera historia acontecimental del *bellum Spartacium*, y por lo tanto los límites que presenta el enfoque que apunta a deducir los propósitos rebeldes de sus acciones (Strauss, Schiavone), si bien nosotros convenimos con esta perspectiva, pues no queda otra metodología para inferir el plan rebelde. Otra posibilidad es desinteresarse completamente de él, señalando que Espartaco nunca tuvo ningún plan definido, como por ejemplo hace Guarino (1979). En suma, aunque se puedan esgrimir reconstrucciones históricas plausibles e interesantes, *strictu sensu* no dejan de ser especulaciones, que en mayor o en menor grado tienen puntos débiles.

A modo de ejemplo, veamos una posible conjetura de los planes originales de Espartaco que toma distancia del relato plutarquiano, y con la cual nosotros coincidimos. A saber, tanto Pareti (1953, p. 695), Brisson (2011, p. 213) y Schiavone (2011, p. 64) indican que parece lógico suponer que la separación entre Espartaco y Crixo no fue por una diferencia de opinión, sino que obedeció a un plan militar estratégico de división de fuerzas, al igual que el rey Salvio en la segunda revuelta siciliana había dividido su ejército en tres secciones (Diod. 36.4). Por lo tanto, Crixo habría tratado de apoyar a las regiones del sur y Espartaco al norte, razón por la cual él no cruza los Alpes, de hecho, este nunca habría sido su plan (Schiavone 2011, p. 40). Después de la muerte de Crixo, Espartaco se dirigió hacia el sur para completar la tarea del difunto. Particularmente interesante nos resulta la reconstrucción de Schiavone, que considera que Espartaco se propuso convertir su revuelta en una guerra anti-romana y civil, reavivando las heridas del *bellum sociale* e intentando ampliar su base social con las masas plebeyas itálicas (2011, p. 79). En esta perspectiva, el único plan de Espartaco y los rebeldes habría sido destruir el Imperio Romano, y así obtener su libertad. Esto podría explicar de manera coherente la trayectoria de Espartaco y su ejército (de sur a norte y luego al revés), puesto que él estaría intentando encender la revuelta en toda la Italia romana y golpear en el corazón de su dominio. Esta pues, es la conjetura que a nuestro juicio resulta más plausible, de todas maneras, a decir verdad, es menester reconocer que es una reconstrucción entre otras posibles.

El estudio riguroso de las fuentes, ahora llamado “desmitificación”, ya era practicado por varios historiadores del siglo XIX (Wallon, Mommsen, etc.) y XX (Brisson, Pareti, Vogt, etc.). Los resultados de los flamantes estudios no revelan conclusiones substancialmente diferentes de las de aquellos eruditos, porque las fuentes del *bellum Spartacium* —y sus problemas— siguen siendo las mismas. La “vuelta a las fuentes” es —en nuestra opinión— una saludable y lógica respuesta a gran parte de la producción historiográfica del siglo XX realizada en el marco de la guerra fría. No obstante, la “desmitificación” presenta límites, lo suficientemente importantes como para impedir la completa resolución del “enigma de Espartaco”.

3.3. La inexistencia entre los esclavos de un comportamiento de “clase”

En lo que concierne al problema de la aplicación del concepto moderno de “clase social”, ya hemos visto que Finley lo rechaza para el estudio de la sociedad antigua y elige las categorías de “orden” y “estatus”. Este enfoque es retomado por varios autores, entre ellos el destacado historiador Pierre Vidal-Naquet, uno de los especialistas franceses más importantes en historia antigua griega. En efecto, él utiliza las categorías de “orden” y “estatus” y sostiene que el concepto moderno de “clase social” no es apropiado para la antigua Grecia (Vidal-Naquet 2004, p. 212). Este autor considera que nuestra categoría moderna de clase parece estar vinculada a tres fenómenos muy distintos: en primer lugar, una clase como un grupo de hombres que ocupan un lugar bien definido en la escala social, por ejemplo, cuando hablamos de “clase media”; en segundo lugar, una clase se define por el lugar ocupado en las relaciones de producción este es el enfoque principal del marxismo; y, en tercer lugar, la clase social se define por “la prise de conscience d’intérêts communs, l’emploi d’un langage commun, une action commune dans le jeu politique et social” (2004, p. 212). Esta última es también una idea que proviene de Marx, más precisamente de su obra *El 18 de Brumario de Luis Bonaparte*, cuando señala que los pequeños campesinos franceses no constituyen una “clase para sí”. Vidal-Naquet afirma que ninguna de las categorías de la sociedad ateniense clásica, a saber, los ciudadanos, los extranjeros residentes (metecos) y los esclavos, constituyen una clase en ninguna de las definiciones mencionadas, es decir, ni desde el punto de vista del nivel en la escala social, ni del de las relaciones de producción, ni del de la conciencia (2004, p. 214).

En cuanto a los esclavos específicamente, Vidal-Naquet dice que existieron enormes diferencias entre ellos, aunque jurídicamente el estatus personal sea muy similar para todos (2004, p. 212). Además, el autor señala que los esclavos no jugaron ningún rol en los conflictos sociales violentos y que no hubo ninguna reivindicación colectiva de los esclavos de manera tal que nos permita definirlos como clase social en el sentido de la tercera definición, ni en los episodios más dramáticos de la historia griega ni romana (2004, p. 217).

Partiendo del enfoque y la argumentación de Finley-Vidal-Naquet, constituye un lugar común en la historiografía occidental de las guerras serviles tardorrepublicanas enfatizar la falta de solidaridad entre los esclavos durante las revueltas y la ausencia de una comunidad de interés entre ellos³³⁵. Esta línea de interpretación piensa a la “clase” de acuerdo con el tercer significado de Vidal-Naquet, es decir, por el grado de conciencia de clase o acción colectiva.

Nosotros creemos que el enfoque de Finley-Vidal-Naquet resulta en gran medida conveniente, sobre todo como rechazo de las expresiones del “marxismo vulgarizado”, como la historiografía soviética de los años '30-'50 que concebía a las guerras serviles tardorrepublicanas como una lucha de clases revolucionaria de los esclavos contra los amos, y cuyo ejemplar más célebre es la obra de Mišulin (1952 [1936]).

Una alternativa dentro del marxismo que se aparta tanto de la perspectiva de Finley-Vidal-Naquet como de las visiones marxistas vulgarizadas es la interpretación de G.E.M. de Ste. Croix. En efecto, el erudito británico entiende que el significado fundamental de “clase social” en el pensamiento de Marx no es la posición relativa que ocupan las personas con respecto a los medios de producción, ni el grado de conciencia colectiva, sino una relación social: una clase social es “la expresión social colectiva del hecho de la explotación”, la manera en la que esta se encarna en la estructura social, y “la lucha de clases” implica la explotación o la resistencia a ella, sin necesidad de una acción colectiva por parte de una clase (Ste. Croix 1988, p. 60-1).

Sin embargo, en este apartado nos interesa retomar el enfoque de Finley y Vidal-Naquet en virtud de su amplia difusión en la historiografía contemporánea y aplicarlo a las narrativas de las guerras serviles con la intención de verificarlo en forma práctica. Entonces, reexaminemos la evidencia con respecto a este tema.

³³⁵ Véase: Bradley 1998, p. 20, 23, 26-7, 31, 35, 81; Vogt 1974, p. 89; incluso Schiavone 2011, p. 73-6, en el marco de una perspectiva marxista, comparte este juicio.

Ante todo, es menester explicitar una impresión general que se advierte rápidamente del análisis de las narrativas: es cierto que no hay una fuerte solidaridad, y mucho menos completa, entre los esclavos durante las revueltas. La división más importante se observa entre los esclavos del campo y los que viven en las ciudades, pues la mayoría de estos últimos no se rebelaron³³⁶. La primera guerra servil es, de todas las rebeliones, aquella en la que los esclavos se han apoderado de más ciudades. En efecto, sabemos que los insurgentes capturaron las siguientes ciudades: Enna, Taormina, Morgantina, Agrigento y Catania (Diod. 34/35.2.20-22; Estrabón 6.2.6; Orosio 5.9.5)³³⁷. Quizás fueron más, pero no lo sabemos a ciencia cierta. La estrategia rebelde de esta revuelta fue la ocupación de las ciudades como bases seguras desde las cuales llevar a cabo incursiones de saqueo (Bradley 1998, p. 63). Solo en el caso de Enna sabemos que los esclavos urbanos colaboraron con los esclavos rebeldes del campo cuando asaltaron la ciudad, ya que Diodoro así lo señala (34/35.2.12). Las otras ciudades fueron atacadas y tomadas por esclavos rebeldes, aunque no sabemos si los esclavos urbanos los ayudaron. Quizás el éxito o el fracaso del asedio de una ciudad dependió de la colaboración o no de esclavos urbanos y de hombres libres empobrecidos, pero no lo sabemos.

En lo que concierne a la segunda guerra servil siciliana y a la revuelta de los gladiadores, se puede decir que los esclavos rebeldes prácticamente no obtuvieron ningún apoyo de parte de los esclavos urbanos. Razón por la cual, tal vez se pueda explicar la estrategia adoptada por el rey Salvio-Trifón, a saber, la de evitar las ciudades, consideradas por él como fuentes de holgazanería y lujo -según nos informa Diodoro (36.4). No obstante, Salvio atacó la ciudad de Morgantina, pero esta resistió el asedio (Diod 36.4); posteriormente Salvio se apoderó de la ciudad de Triocala, construyó allí su palacio real y reforzó la fortaleza de la ciudad (Diod. 36.7); Atención

³³⁶ Staerman 1962 explica la no participación de los esclavos urbanos en las revueltas serviles afirmando que había una gran diferencia de mentalidad entre los esclavos urbanos y los rústicos. Ella señala que los esclavos urbanos estaban en una mejor posición que los esclavos rurales; además, los esclavos urbanos estaban mucho más ligados a la plebe libre que los esclavos del campo, especialmente por los *collegia* (1962, p. 32). El artesano libre, pero humilde y despreciado por la élite, reconoció fácilmente al esclavo como un camarada. Y los esclavos y los libertos de las ciudades, de hecho, o de derecho, constituían una parte de la plebe y compartían sus intereses (1962, p. 32-3). Strauss (2012, p. 70), mantiene similares consideraciones.

³³⁷ Sobre la geografía de la revuelta, véase Morton 2014.

intentó asediar a la ciudad inexpugnable de Lilibeo, pero no tuvo éxito (Diod. 36.5). En la revuelta de los gladiadores, Apiano nos dice que ninguna ciudad apoyó a los rebeldes (BC. 1.14.117); Espartaco solo pudo tomar la ciudad de Turio (BC. 1.14.119). Por consiguiente, en líneas generales se comprueba cierta la declaración de Vogt según la cual las ciudades eran un límite para el poder de los insurgentes (1974, p. 75).

Sin embargo, en nuestra opinión, debe percibirse al mismo tiempo que en cada teatro de operaciones los esclavos rebeldes sistemáticamente hicieron intentos de reclutar partidarios, es decir, de sublevar a los esclavos que aún estaban bajo el dominio de sus amos, como lo señala Vogt (1974, p. 76). A su vez, debe apreciarse -agregamos nosotros- que en gran medida sus intentos fueron exitosos, si bien limitados, desde luego. Más específicamente, tuvieron éxito en el contexto de la campaña. Allí, los intentos de sublevar a otros esclavos siempre resultaron exitosos. Los siguientes fragmentos de la segunda guerra servil constituyen llamados explícitos de los esclavos rebeldes del campo a otros esclavos aún en dependencia para sumarse a la rebelión, y con una respuesta positiva de estos últimos: Diod. 36.3; 36,4; 36.5. Para el caso del *bellum Spartacium* existen otros fragmentos o pasajes donde se indica que muchos esclavos fugitivos y hombres libres del campo se unieron, si bien las fuentes no dicen que fue producto de un llamado de los esclavos rebeldes, resulta lógico suponerlo, en particular en el contexto de una propaganda efectuada por ellos: Apiano, BC. 1.14.116; Plutarco, *Crass.* 9.

Pero en términos generales los esclavos urbanos los rechazaron. Existe un hecho muy significativo en la segunda guerra servil, tanto para mostrar el comportamiento disímil de los esclavos urbanos respecto de los rústicos como para percibir la falta de cohesión entre los esclavos. El episodio es el siguiente: Salvio se encontraba asediando Morgantina e intentó sublevar a los esclavos domésticos de la ciudad prometiéndoles la libertad; pero los amos de Morgantina buscaron contrarrestar la propaganda de la causa rebelde y entonces hicieron la misma promesa a los esclavos de la ciudad, es decir, que obtendrían la libertad si permanecían fieles y luchaban contra los insurgentes; los esclavos de Morgantina prefirieron la oferta de sus amos y lucharon valientemente, logrando levantar el asedio; sin embargo, el pretor Licinio Nerva suspendió la aplicación de la promesa de los amos, pues él no la aprobaba, y provocó que la mayoría de esos esclavos urbanos se unieran a Salvio (Diod. 36.4). Lo importante radica en que los amos lograron hacer combatir a sus esclavos contra los rebeldes, lo cual demuestra

la debilidad del concepto de clase como grupo con consciencia de sí para el caso de los esclavos. De todas maneras, no debe sorprender el hecho, pues no solo por la falta de cohesión que caracteriza a los esclavos, sino también por el siguiente factor que señala Gramsci (2004, p. 493): “los grupos subalternos sufren siempre la iniciativa de los grupos dominantes, incluso cuando se rebelan y se levantan”.

En conclusión, tomando el sentido de “clase social” como el grado de conciencia que un colectivo tiene de sí mismo, concluimos que el comportamiento “clasista” de los esclavos rebeldes en las guerras serviles es ciertamente muy limitado: la mayor barrera entre los esclavos es la existente entre el campo y la ciudad, pues esta última generalmente no se incorpora a las rebeliones serviles. En este sentido, el enfoque de “órdenes” y “estatus” de Finley-Vidal-Naquet se muestra conveniente, tanto para refutar visiones modernizantes de la historia antigua y/o vulgarizaciones mecanicistas del marxismo, como para explicar en cierta medida la derrota de las revueltas serviles. En efecto, la ausencia de una completa unificación de los esclavos es una debilidad de sus rebeliones, y un factor -entre otros- de sus derrotas, como lo ejemplifica la lucha entre ellos promovida exitosamente por los amos de Morgantina. Sin embargo, entre los esclavos rurales se observa un cierto grado de solidaridad y cierta facilidad para sublevarse. Este aspecto no debe ser completamente desdeñado.

Por lo tanto, la historia de los conflictos sociales en el mundo antiguo se diferencia de la especificidad de los conflictos de clase (orientados por lo “económico”) de la moderna sociedad industrial. En este sentido, el conflicto social antiguo sirve más bien como un contrapunto del moderno. No obstante, nos interesa matizar este enfoque. A saber, esta perspectiva no debe ser exagerada, pues, si bien el reconocimiento de un “nosotros” entre los esclavos es a todas luces exiguo, existe hasta un cierto punto, aunque sea mínimo, y especialmente entre los esclavos del campo. De lo contrario sería difícil explicar el éxito relativo que tuvieron estas revueltas de esclavos, a saber, devenir auténticas guerras. Para esto los esclavos rebeldes tuvieron que superar las importantes dificultades procedentes de su gran heterogeneidad: productiva, lingüística, cultural, etc. Lo cual trae a colación la discusión en torno a la importancia de los factores “nacionales” en las revueltas, es decir, si el origen común de muchos esclavos pudo facilitar su entendimiento: sirios en el caso de la primera guerra servil; tracios, galos, celtas y germánicos en la de Espartaco. Pero se trata de otra problemática que no vamos a desarrollar en este trabajo.

4. La significación de las guerras serviles en el marco del pensamiento de los antiguos

Actualmente resulta un lugar común señalar que la cuestión de saber si los esclavos querían realmente abolir la esclavitud es solo una pregunta de los académicos modernos, en virtud de lo cual debe ser relegada a un segundo plano. Esta era la opinión de Vogt, luego retomada por Finley y otros autores, hasta devenir un tópico (véase: Dumont 1987, p. 257). Según nuestro parecer, este punto de vista presenta un acierto y un equívoco. Este último consiste en que, como hemos visto a lo largo del capítulo, los historiadores habitualmente estudian un hecho del pasado a partir de los intereses de su propia época, y en este sentido no resulta justo criticar a los autores que plantean y tratan la cuestión, tal como hace Le Bohec (2016). Pues, ¿con qué intereses estudiar el pasado si no es a partir de preocupaciones contemporáneas? Ahora bien, la opinión de Vogt-Finley es correcta —según nosotros— en tanto expresa que resulta en gran medida anacrónico trasladar la categoría moderna de “revolución” al mundo antiguo, porque ella misma es histórica. En efecto, su génesis se ubica en la Revolución Francesa y bolchevique.

Hemos visto que una consecuencia negativa del enfoque que parte del concepto moderno de revolución, dominante durante el siglo XX, ha sido o bien deformar la información de las fuentes para convertir a los esclavos rebeldes en una clase social revolucionaria (Mišulin 1952), o bien contemplar de forma negativa las revueltas serviles como meros episodios de protesta social violenta, insignificantes en comparación con la revolución bolchevique (Vogt 1974; Bradley 1998). Esta última postura corre el riesgo, como lo ha señalado Urbainczyk (2008), de subestimar el impacto que en su propio tiempo causaron las revueltas. En el presente apartado quisiéramos reconsiderar el significado de las revueltas en el marco del pensamiento de los antiguos romanos, con el fin precisamente de asir mejor el impacto que pudieron causar en su época. Nuestro argumento es el siguiente: no impugnamos *per se* el planteo de la pregunta en torno al carácter revolucionario de las revueltas, en tanto inquietud académica, pero creemos que el estudio de las guerras serviles no debe ser enmarcado principalmente —y mucho menos exclusivamente— en función del concepto moderno de “revolución”, pues este se muestra incapaz de valorar el significado de las revueltas

en su propia época. A continuación, exploramos las posibilidades de un enfoque que intente dotar de sentido a las revueltas serviles en su propio contexto.

Para comprender qué impacto pudieron tener en su tiempo las grandes revueltas serviles, es menester, en primer lugar, tener en cuenta cómo era legitimada la esclavitud-mercancía desde el punto de vista ideológico. Es decir, cómo era concebida y justificada dentro del propio imaginario de la sociedad greco-romana³³⁸. En la Introducción General hemos tratado algunos aspectos relacionados con este tema, pero nuestro interés se centraba en el contraste ideológico con los hombres libres. Ahora quisiéramos dirigir nuestra atención exclusivamente a los esclavos, más concretamente, al imaginario que legitimaba su sometimiento.

La reflexión más profunda sobre la esclavitud que se haya realizado en el mundo antiguo —o mejor dicho que haya llegado hasta nosotros— fue la de Aristóteles en el siglo IV a.C. Fue él quien elaboró la justificación ideológica clásica de la esclavitud, esto es, su conocida teoría de la esclavitud natural. Aristóteles afirma que la esclavitud se funda sobre un orden natural entre los seres humanos, es decir, que los esclavos lo son por naturaleza, pues ellos nacieron para servir, y los amos lo son también por naturaleza, pues estos últimos nacieron para ordenar³³⁹. Esta teoría tiene problemas argumentativos, esencialmente porque es una falacia circular: son esclavos porque así lo determina su naturaleza y la prueba de su naturaleza servil es que son esclavos³⁴⁰. Y estos problemas no escapaban a la inteligencia del propio filósofo, quien reconocía que había casos en los que “[...] hay esclavos, y también libres, que no lo son por naturaleza” (*Pol.* 1.1255b³⁴¹).

Sin embargo, Aristóteles ya señalaba que en su época había “otros” filósofos que no pensaban que la esclavitud fuera una institución fundada sobre la naturaleza (*Pol.* 1.1253b). Estos sostenían que no había diferencias entre los esclavos y los amos. Los roles eran definidos de manera arbitraria, a saber, por el uso de la fuerza. Entonces, la esclavitud era una institución contraria a la naturaleza, puesto que se basa en la violencia, y por consiguiente era injusta³⁴². Sin embargo, esos “otros” representaban una

³³⁸ Véase: García Mac Gaw 2015b.

³³⁹ Aristot. *Pol.* 1.1254a.

³⁴⁰ *Pol.* 1.1254b.

³⁴¹ Trad. García Valdés 1988, p. 62.

³⁴² Aristot. *Pol.* 1.1253b.

minoría entre las clases dominantes. Lo que más apreciaban los griegos era disfrutar de una vida de reflexión. Razón por la cual es posible comprender por qué en los escritos utópicos los griegos encontrarán más fácil abolir el casamiento y la propiedad privada que la esclavitud o la guerra³⁴³.

Si aceptamos como premisa que, en algún punto esta concepción fue trasladada a Roma resignificando el concepto de bárbaro (ahora entendido como no romano), tal como argumenta Finley (1982, p. 155, n. 98)³⁴⁴, y que, solo a mediados del siglo I a.C. el estoicismo³⁴⁵ se volvió la filosofía más popular entre las clases dominantes romanas, tal como afirma Farrington (1947, p. 84), entonces podemos intentar comprender en su contexto el significado de la violencia rebelde de las grandes revueltas serviles. A saber, ella exponía en forma abierta y evidente que la esclavitud se basaba en la fuerza bruta, tal como afirmaban esos “otros” pensadores aludidos por Aristóteles. Los levantamientos serviles —como sostiene García Mac Gaw 2015b— le ponían un límite a la institución de la esclavitud más allá de lo que pensarán los esclavos o de sus objetivos. Agregamos nosotros, la acción violenta de los esclavos rebeldes refutaba en la práctica el discurso dominante que justificaba su sometimiento, esto es, la teoría aristotélica de la esclavitud natural³⁴⁶. Mediante la praxis violenta los esclavos se

³⁴³ Vogt 1974, p. 37.

³⁴⁴ Se trata de una cuestión controversial; cf. Dumont 1990, p. 11, quien rechaza la idea de una continuidad de la teoría aristotélica de la esclavitud natural de Grecia a Roma, pues el autor señala que esa teoría fue con posterioridad a Aristóteles en gran medida desconocida y abandonada.

³⁴⁵ El estoicismo fue la escuela filosófica más influyente durante el período helenístico. Esta corriente se opone a la idea según la cual un bárbaro o un ciudadano que sufría la captura en la guerra podía ser considerado legítimamente esclavo. Pero el estricto código ético del estoicismo afirmaba la existencia de un estado moral de la persona que era definido por su valor, no porque fuese libre o esclavo. Así, solo el sabio era realmente libre, mientras que el ignorante y el malvado eran necesariamente unos esclavos. El estoicismo hizo entonces de la esclavitud una cuestión de comportamiento ético personal. Véase: Vogt 1974, p. 40.

³⁴⁶ ¿Es necesariamente contradictoria la praxis violenta de los esclavos con la teoría de la esclavitud natural? Podría sostenerse que no, en el sentido de que esos esclavos rebeldes encarnaran la excepción de la que hablaba Aristóteles, esto es, personas libres por naturaleza que injustamente habían sido esclavizadas ¿Pero puede entenderse en estos términos de excepcionalidad o equívoco un número tan grande de esclavos como el que alcanzaron los rebeldes? (Diodoro 34/5.2.18 habla de 200.000 rebeldes en la primera guerra servil; aunque este número no pueda ser tomado literalmente como fehaciente, ni tampoco que en su totalidad estuviese integrado por ex esclavos, pues también podría abarcar a los sicilianos pobres que saquearon despiadadamente las propiedades de los ricos, sin duda la cifra de

liberaron a sí mismos, crearon Estados monárquicos en los cuales pudieran vivir como hombres libres —en el caso de las revueltas sicilianas— y pusieron a algunos de sus ex propietarios a trabajos forzados o a los soldados romanos a pelear como gladiadores. Así, los esclavos fueron capaces de romper con al menos un aspecto de la sociedad existente, esto es, con una representación ideológica que los concebía como inferiores por naturaleza. Aunque los rebeldes no buscaran deliberadamente la abolición de la esclavitud como institución social —probablemente jamás llegaron a concebir semejante idea—, y en el sentido moderno entonces sus revueltas no fueran “revoluciones” al estilo de los jacobinos de fines del siglo XVIII o de los bolcheviques de comienzos del XX, la ruptura en el plano ideológico revaloriza la importancia del impacto de estos acontecimientos en su propio contexto, de una manera más adecuada que referirse a ellas como meras “rebeliones” que fallaron en ser “revoluciones” conforme a la perspectiva de Bradley (1998). Quizás en este sentido debemos comprender la enseñanza moral que Diodoro brindaba a los lectores antiguos sobre la revuelta servil, al señalar, con una postura estoica y contraria a la tesis aristotélica, lo siguiente:

“Así pues se revelaba que lo ocurrido no era la crueldad salvaje de la naturaleza de los esclavos con respecto a los amos, sino la devolución de los males que previamente habían recibido de ellos” (Diod. 34/35.2.13; nuestra traducción).

Cabe preguntarse cuáles fueron las consecuencias de las insurrecciones serviles tardorrepublicanas, esto es, si produjeron algún cambio que podamos registrar, y si esto avala nuestro análisis precedente. Al respecto debe decirse que no se observan modificaciones posteriores en algún ámbito que explícitamente los escritores antiguos

esclavos insurrectos debió ser muy grande). Además, todos ellos coincidiendo en tiempo y espacio. Aun así, si fuera comprendido —ya sea por los mismos esclavos rebelados o por testigos contemporáneos— que estos hombres fueron injustamente sometidos y representaban una excepción a la regla según la cual los esclavos eran tales por su naturaleza, permanecería pendiente la dificultad de explicar que algunos de los amos fueron convertidos en esclavos por sus ex esclavos con el fin de fabricar armas para la revuelta. Entonces esos amos serían también una excepción, es decir, se trataría de libres que en verdad por su naturaleza debían ser esclavos. En conclusión, es en extremo difícil compatibilizar la teoría de la esclavitud natural con la praxis violenta rebelde en las guerras serviles en tanto que expresión de una excepcionalidad. En virtud de lo dicho sostenemos que la violencia rebelde refuta en la práctica la teoría de la esclavitud natural.

imputen como producto directo de las guerras serviles³⁴⁷. De hecho, la explotación esclavista continuó funcionando por mucho tiempo y jamás volvieron a repetirse episodios de este tipo. Por lo cual, la vinculación de cualquier aspecto ulterior con las revueltas serviles de los siglos II-I a.C. es terreno de especulación, no de prueba irrefutable.

No obstante, nos resulta interesante el análisis de Dumont, quien sostiene que la principal consecuencia de las guerras serviles fue que la clase dirigente romana comenzó a interesarse en la esclavitud y sus debates, hasta entonces ámbito exclusivo de los griegos, y a tomar una posición teórica propia (1987, p. 166). Más concretamente, el erudito francés sostiene que la teoría de la revuelta tal como nos es conservada a través de Diodoro fue elaborada por la clase política romana al momento mismo que ella se enfrentó a este problema, es decir, el relato diodoreo de la primera revuelta siciliana constituye la posición oficial romana frente al problema servil (Dumont 1987, p. 241). La conclusión del poder romano, luego de la primera revuelta servil fue, según Dumont, la siguiente:

“il [le pouvoir roman] a jugé (on pouvait s'y attendre) que l'institution esclavagiste devait être maintenue mais qu'elle ne pourrait être maintenue qu'à condition de rendre sans objet les critiques fondées des adversaires de l'esclavage : l'esprit de justice devait pénétrer l'esclavage” (1987, p. 248.).

Esta actitud de intervención del poder romano en las relaciones amo-esclavo luego se observará en la segunda guerra servil siciliana. En efecto, allí, en dos oportunidades el Estado romano encarnado en la figura del pretor Licinio Nerva, mediará en las relaciones entra esclavos y amos, y su resultado será negativo, pues desencadenará la revuelta, tal como hemos visto en el capítulo II. A su vez, la reflexión de Dumont apunta a la cuestión de en qué medida las grandes revueltas serviles tardorrepublicanas contribuyeron a la difusión entre las élites de una perspectiva estoica frente al problema de la esclavitud y en las legislaciones del Principado tendientes a poner límites a la violencia de los amos contra sus esclavos, no para abolir la esclavitud,

³⁴⁷ A excepción quizás de la *lex Rupilia* en Sicilia, posterior a la primera guerra servil, pero se sabe poco de ella.

sino para fortalecerla³⁴⁸. Pero la vinculación entre guerras serviles, estoicismo y mediación estatal, es solo una hipótesis, y en todo caso no conforma un problema a tratar en el marco de nuestro trabajo.

Por otra parte, quisiéramos señalar que es también en el marco del pensamiento de los antiguos griegos y romanos donde se comprende con mayor claridad el impacto de la participación “criminal” de los *aporoí* en las guerras serviles. En efecto, tal como hemos visto en el estudio que realizamos en nuestra Introducción General, la falta de solidaridad de los pobres libres para con los propietarios ricos y el saqueo de sus propiedades se manifiesta como un complejo problema teniendo en cuenta la ideología que contraponía esclavos y ciudadanos. Y más aún en el caso de que la relación entre los *aporoí* y los esclavos rebeldes sea de algún tipo de unión. Pero los historiadores han dado diferentes e incluso opuestas interpretaciones de la relación entre los pobres libres y los esclavos rebeldes. El próximo capítulo precisamente se dedica a reconstruir la historia de la historiografía de la participación de los libres en las guerras serviles tardorrepublicanas.

Conclusión

A modo de balance de este recorrido de la historiografía moderna sobre las revueltas serviles del mundo antiguo quisiéramos señalar las siguientes observaciones. Hemos querido demostrar dos cosas fundamentales. Por un lado, la importancia de una senda historiográfica para el estudio de las guerras serviles, tarea a la cual nos hemos consagrado a lo largo del capítulo; por otro lado, resulta evidente que las guerras serviles fueron estudiadas en gran medida a partir de las preocupaciones e intereses contemporáneos, conforme a la sentencia de Croce que encabeza el presente capítulo.

Durante el siglo XIX los historiadores no solo se ocuparon de la cronología y las fuentes, según los criterios de la historia científica de Leopold von Ranke, tal como algunos estudiosos han creído; sino que también se perciben en los trabajos decimonónicos dos aspectos de su propia época que configuran sus intereses por las

³⁴⁸ En este sentido Finley (1986a p. 158) señala lo siguiente: “La *humanitas* de Séneca y de Plinio, como el ocasional decreto imperial que tendía a suavizar tal o cual violencia contra los esclavos, y que sin duda ayudaba a los esclavos individuales en su relación personal (hasta donde las leyes eran practicables y practicadas), servía para reforzar la institución, no para abolirla”.

antiguas revueltas serviles: la lucha por el abolicionismo de la esclavitud negra y la emergencia de la “cuestión social”. En este marco, a mediados del siglo XIX aparecen importantes estudios basados en un análisis de las fuentes, tales como los de Wallon y Mommsen. Entre las postrimerías del siglo XIX y mediados del XX se desarrolla una corriente “modernista” que pretende trasladar las mismas categorías de la moderna sociedad industrial a la historia del mundo antiguo, pero lo hace de forma acrítica y con resultados anacrónicos.

A partir de la revolución bolchevique, los intereses de los historiadores se concentran fundamentalmente en la cuestión de la interpretación de las revueltas tomando como punto de partida los conceptos modernos de “lucha de clases” y de “revolución” (una transformación radical y violenta en la estructura social). En este marco se produjo una fuerte polémica entre la historiografía soviética y la occidental no marxista. En líneas generales se puede decir que, mientras la primera consideró a las guerras serviles como expresiones de la lucha de clases de los esclavos contra los amos y como movimientos revolucionarios que aspiraron a la abolición de la esclavitud; la segunda refutó los postulados soviéticos basándose en una lectura más fiel al espíritu de la documentación antigua. De esta manera, la historiografía occidental demostró que las guerras serviles no fueron revoluciones y rechazó considerarlas como expresiones de la lucha de clases de los esclavos.

Hemos visto que el enfoque del estudio de las guerras serviles tardorrepublicanas en función del concepto moderno de revolución ha traído efectos perniciosos para la historiografía: por un lado, algunos historiadores soviéticos han forzado la interpretación de las fuentes por motivos ideológicos; por el otro, algunos importantes autores occidentales han considerado las revueltas como episodios menores, carentes de significación, incluso equiparables a la fuga, lo cual tiende a subestimar el impacto y significado que tuvieron en su propia época.

Por último, hemos revisado críticamente algunos lugares comunes del discurso historiográfico occidental y hemos explorado la posibilidad de comprender el significado de las grandes revueltas serviles en el marco del pensamiento de los antiguos griegos y romanos. Así, hemos visto que el hecho de que los esclavos se liberaran a través de la fuerza, constituyeran Estados y en ocasiones invirtieran roles con sus ex propietarios, rompía con la representación ideológica que legitimaba su

dependencia, exponiendo de forma flagrante que la esclavitud era una institución fundada en el uso de la fuerza.

CAPÍTULO IV

La historiografía de la participación de los hombres libres en las guerras serviles del mundo antiguo

“los trabajadores libres, en su odio encarnizado contra los plantadores, hicieron causa común con los insurrectos”.

Theodor Mommsen (1955 [1855], p. 124-5).

“la collaborazione prestata agli schiavi ribelli dalle «borghesie» siceliote”.

Giacomo Manganaro 1982, p. 243 n. 33.

“la straneità sia delle plebi rurali che del proletariato urbano alle agitazioni servili: quella stessa estraneità (che ho chiamato incotagiabilità) che si nota fra le antiche sommosse servili e le agitazioni plebee”.

Paolo Frezza (1979, p. 325).

Introducción

Como hemos visto en la Introducción General, la participación de hombres libres en las guerras serviles plantea un complejo problema teniendo en cuenta la importancia que tenía la antinomia libertad/esclavitud en el pensamiento de los antiguos griegos y romanos. Los esclavos-mercancía, definidos como cosas, eran representados como unos extranjeros, los “otros” frente a los cuales todos los ciudadanos (tanto los ricos propietarios de esclavos como los pobres artesanos y campesinos) se definían a sí mismos como una unidad. El contraste entre el esclavo y el ciudadano permitía matizar desde un punto de vista ideológico las relaciones de explotación y las diferencias de riqueza entre los ciudadanos, tendiendo a suprimir el conflicto social entre ellos. El esclavo era así incorporado a la sociedad como un enemigo interno y permanente, un intruso en el espacio sagrado que simbolizaba al enemigo vencido y encarnaba la deshonra de su alienación natal. Aún así, pese a la importancia de este imaginario social y las diferencias jurídicas y políticas que separaban a los esclavos de los libres, las fuentes nos relatan que durante las grandes revueltas de esclavos algunos hombres libres no solo no colaboraron para reprimir a los insurrectos y solidarizarse con los ricos, sino

que saquearon a estos últimos.

En el presente capítulo nuestro objetivo consiste en delinear las principales líneas de la investigación histórica moderna en torno a esta problemática, tarea que solo podemos desarrollar correctamente luego de haber examinado en el capítulo anterior la historia de la historiografía moderna de las antiguas guerras serviles. Pues, la problemática de la participación de los libres en gran medida revista la forma de un desprendimiento de otras cuestiones que han sido el foco de atención de la mayoría de los historiadores. Razón por la cual este capítulo y el anterior se encuentran estrechamente vinculados desde un punto de vista historiográfico.

El presente capítulo se divide en cuatro partes. Las tres primeras serán una división de la historiografía moderna acerca de la participación de los libres en las guerras serviles tardorreplicanas. En cuarto y último lugar, con el fin de ordenar los debates, vamos a clasificar a los autores en torno a determinados criterios de corte historiográfico: sus concepciones con respecto a la importancia de la participación de los libres; el tipo de relación establecida entre libres y pobres; y las diferentes explicaciones de la llamada —según algunos estudiosos— “alianza” o “unión” entre los libres pobres y los esclavos rebeldes.

La bibliografía sobre nuestro objeto de interés es ciertamente abundante, tal como hemos hablado en el capítulo anterior. Pero en este caso se incorpora una dificultad adicional, a saber, el carácter indirecto o secundario que esta cuestión reviste en la mayoría de los trabajos. Es decir, la participación de hombres libres en las guerras serviles es, en su mayor parte, un desprendimiento secundario de otras cuestiones que en la bibliografía ocupan el centro de interés: durante el siglo XIX los estudios hacen hincapié en la narración de las revueltas, las fuentes, la cronología, la “cuestión social”, etc.; durante el siglo XX la historiografía gira en torno a la interpretación de las revueltas y la ideología de los rebeldes. Por consiguiente, nuestra investigación en el presente capítulo frecuentemente se basa en advertir los breves pasajes o menciones tangenciales que los historiadores realizan sobre nuestro tema de interés, la mayor parte de las veces sin ningún análisis exhaustivo del conjunto de evidencias disponibles. Para el caso de la primera revuelta siciliana, por ejemplo, generalmente los autores se limitan a una sucinta referencia de un único fragmento (Diod. 34/35.2.48).

Otro hecho importante para tener en cuenta es el siguiente: la participación de los pobres libres en las guerras serviles se fue configurando como un problema

historiográfico en sí mismo solo con el transcurso del tiempo, y fundamentalmente a partir de la década del '30 del siglo pasado por las polémicas aseveraciones de la historiografía soviética. Razón por la cual el tema que estudiamos es en ocasiones solo una breve alusión en las narrativas de los historiadores, sobre todo de mediados del siglo XIX.

Vamos a reconstruir la historia de la historiografía de la participación de los libres en las guerras serviles tardorrepublicanas. Si bien no pretendemos ser exhaustivos, nuestro objetivo consiste en trazar las principales líneas de investigación e indicar los autores más importantes que han abordado este problema. Vamos a clasificar las diferentes explicaciones de los historiadores con el fin de ordenar el debate.

Tal como hemos hecho en el capítulo anterior, procederemos a realizar nuestra reconstrucción de la historiografía de manera fundamentalmente cronológica, pero también tendremos en cuenta ciertas agrupaciones en función de orientaciones ideológicas en la medida que nos resulte pertinente. Como dijimos precedentemente, los criterios para delimitar épocas y agrupar autores en determinadas corrientes historiográficas e ideológicas pueden resultar en cierta medida antojadizos y discutibles. Pero la necesidad de clasificación resulta incuestionable.

Dividiremos la producción historiográfica moderna en tres partes, a saber: primero, los trabajos realizados durante el siglo XIX; segundo, analizaremos el tratamiento de la participación de los libres en la historiografía soviética; y, tercero, la historiografía occidental de los siglos XX-XXI.

1. La historiografía decimonónica sobre la participación de los libres

En el transcurso de nuestra investigación hemos descubierto que los primeros autores modernos que han advertido y subrayado la participación de hombres libres en las guerras serviles han sido los historiadores alemanes decimonónicos Nitzsch y Mommsen, y el gran erudito francés Henri Wallon³⁴⁹. Más concretamente, en 1847 dos

³⁴⁹ Desde luego que ya hubo autores anteriores a Nitzsch, Mommsen, y Wallon que hicieron alguna mención al saqueo realizado por los pobres libres en las revueltas serviles. Por ejemplo, hemos hallado el caso de Scrofani (1807). Pero obras como la suya no podrían considerarse lo que hoy entendemos por "historiografía moderna", esto es, con un estudio riguroso de las fuentes. La monografía de Scrofani es, desde el punto de vista de los parámetros historiográficos modernos, en verdad pésima. Su trabajo carece

autores publican trabajos en los cuales abordan la cuestión. Ellos son Nitzsch (1847) y Wallon (1879, Vol. II [1847]). Desconocemos las influencias recíprocas o la hipótesis de una fuente común. De cualquier manera, poco después Mommsen (1955 [1854-6]) también trata el tema. A continuación, desarrollamos lo dicho.

Niebuhr (1850 [1812]), el padre del moderno historicismo filológico³⁵⁰, no advierte la presencia de hombres libres en ninguna de las guerras serviles (1850, p. 269-272, 406-7). Así, la revuelta de Espartaco, por ejemplo, es concebida como una lucha exclusivamente de los esclavos contra los romanos y los libres.

Henri Wallon (1879, Vol. II [1847]), en el marco de su documentada historia de la esclavitud antigua con fines abolicionistas, advirtió en su narración de las guerras serviles tardorrepúblicas la participación de hombres libres. En efecto, en el caso de la primera revuelta siciliana repara en el saqueo que realizan los pobres libres a los sicilianos ricos. El autor define esa participación como “ayuda” a la revuelta de los esclavos:

“la populace de Sicile, plus rapprochée de leur condition par sa misère que des riches par la liberté, applaudissait à ces révolutions de la fortune et y aidait même [...] cette foule urbaine, sous prétexte de marcher contre eux, se répandait dans les campagnes, portant l'incendie et le pillage là où les autres [les esclaves] s'étaient abstenus”³⁵¹.

Es decir, “la populace de Sicile”, “cette foule urbaine”, aplaudía a la revuelta porque estaba más cerca por su miseria a la condición de los esclavos que a la de los ricos por su libertad. Se trata de una explicación social de su participación.

Wallon señala que en la segunda revuelta servil “la populace des villes”, enemiga de las clases superiores, desolaba las campañas. Parecería que el autor piensa que los libres empobrecidos utilizaron la revuelta servil para saquear a los ricos (Wallon

de notas a pie de páginas, de citas de bibliografía secundaria o primaria; se trata simplemente de una narración de los hechos con el juicio de valor de los antiguos romanos. A saber, los esclavos rebeldes — según el autor— estaban movidos por su sed de odio y libertad, y su revuelta solo trajo grandes crímenes y desgracias a Sicilia. Scrofani no advierte los saqueos de los libres en la primera guerra servil, pero en la segunda sí lo reconoce: parece sugerir que se trata de una criminalidad paralela y en competencia con el de los esclavos. En contraste con la historia profesional del siglo XIX, el autor les inventa libremente discursos a los protagonistas de los hechos.

³⁵⁰ Corsaro 1998, p. 405.

³⁵¹ Wallon 1879, Vol. II, p. 300.

1879, Vol. II, p. 306). Es menester aclarar que no podemos esperar un discernimiento claro con respecto al tipo de relación establecida entre libres y esclavos en los autores más antiguos, porque se trata de una cuestión que solo con el correr del tiempo se va a ir configurando como un problema específico en la historiografía. Sin embargo, resulta interesante reconocer en la medida de lo posible lo que aparentemente pensaban los eruditos decimonónicos acerca de este tema. En todo caso, para la segunda revuelta siciliana Wallon no es tan claro como en la revuelta anterior.

En la guerra de los gladiadores si bien Wallon (1879, Vol. II, p. 312) reconoce que en las laderas del Vesubio se le unen pastores a Espartaco (“les pâtres du voisinage”), no es claro si él piensa que eran libres o esclavos, y no advierte el pasaje de Apiano que específicamente habla de “algunos hombres libres” (*Guerras civiles*, 1.14.116).

En 1847 Nitzsch publicó —como señalamos en el capítulo anterior— una monografía sobre los hermanos Graco y sus predecesores, donde el autor trata la primera guerra servil siciliana. Nitzsch probablemente fue el primer autor que consideró determinante el papel de los pobres libres en la revuelta³⁵². Él dice que, en Sicilia: “la población más pobre de las ciudades estaba furiosa, pero sin poder levantarse contra los abusos. Sin embargo, los esclavos comenzaron a sentir su poder, y llegaron a la idea de vengarse contra sus amos en guerra abierta”³⁵³. Nitzsch no llegó a la opinión de un frente común entre los esclavos y los pobres libres, pero señala lo siguiente: “la gente pequeña de las ciudades tomó todo esto como una guerra contra los grandes” (der geringe Haufen in den Städten faßte das Ganze als einen Krieg gegen die Großen)³⁵⁴. Es decir, la oposición entre rico y pobre, gran terrateniente y pequeño campesino, fue determinante para él (Rubinsohn 1993, p. 40). Según Nitzsch, por lo menos hasta donde llegamos a comprender, si bien no hay una alianza entre esclavos rebeldes y libres empobrecidos, el papel de estos últimos fue importante, y los libres aprovecharon la situación de la revuelta servil para hacer su propia guerra contra los propietarios ricos.

Theodor Mommsen, preocupado por el orden público y la contención de los conflictos sociales de su propia época, no solo advierte la participación de hombres libres en las guerras serviles, aunque solo en el caso de las dos revueltas sicilianas, sino

³⁵² Véase: Rubinsohn 1993, p. 40.

³⁵³ Nuestra traducción; Nitzsch 1847, p. 287.

³⁵⁴ Nuestra traducción; Nitzsch 1847, p. 290.

también define la relación que establecieron con los esclavos rebeldes de ambas revueltas en términos de “unión” y “causa común”³⁵⁵. Veamos concretamente los pasajes en los que el autor señala lo dicho.

En el caso de la primera revuelta servil siciliana, Mommsen dice lo siguiente: “De todas partes acuden a unírsele rudos pastores de la montaña, y hasta *los trabajadores libres*, en su odio encarnizado contra los plantadores, *hicieron causa común con los insurrectos*” (las cursivas son nuestras)³⁵⁶. Para la segunda, él declara: “[...] *los proletarios libres hicieron causa común* con ellos [los esclavos], ya abiertamente o ya en secreto” (las cursivas son nuestras)³⁵⁷. Con respecto a la explicación de esta unión/causa común de los trabajadores libres a los esclavos el autor parece inclinarse por una de tipo socioeconómica, a saber, por la ruina del pequeño propietario —cuya proletarización es para él total— frente a la competencia de los grandes terratenientes que utilizan mano de obra servil y concentran la posesión de la tierra (Mommsen 1955 p. 119-120).

Finalmente, para el caso de la guerra de los gladiadores Mommsen solo hace una breve referencia a “los tráfugas de los alrededores” (1955, p. 626), con lo cual aludiría a los desertores de las tropas romanas, finalmente aceptados por Espartaco (Apiano, *Guerras civiles*, 1.14.117), pero no advierte a los “hombres libres de los campos” de Apiano (*Guerras civiles*, 1.14.116), ni a los “pastores y vaqueros” de Plutarco, (*Craso*, 9.3).

Nos interesa resaltar en este momento un descubrimiento de nuestra investigación: con Mommsen comienza una línea historiográfica que habla de la participación de los hombres libres en las guerras serviles en términos de “causa común” con los esclavos. Lo destacamos porque esta concepción habrá de tener lejanos sucesores en el siglo XX y equívocas atribuciones de autoría. Más concretamente, un gran erudito italiano, Luciano Canfora (1985), señalará lo siguiente:

“Una recente interpretazione, dovuta a Manganaro e ripresa dal Mazza, pone l'accento sul ruolo dei liberi nelle rivolte e sostiene che tra liberi e schiavi ribelli si sarebbe stabilita collaborazione o addirittura osmosi [...] Il pensiero di Manganaro —che è del

³⁵⁵ Mommsen 1955 p. 124-5; 188.

³⁵⁶ Mommsen 1955, p. 124-5.

³⁵⁷ Mommsen 1955, p. 188.

resto sulla scia interpretativa di Pareti, e piu di recente di Capozza— viene così sintetizzato da Mazza: ‘Diodoro rileva, enfatizzandola, l'alleanza tra schiavi e liberi proletarizzati, che si verificò soprattutto nella seconda guerra servile’ [...]’³⁵⁸.

Permítasenos corregir a Canfora (1985). Su atribución de la autoría de esa línea interpretativa no es correcta, pues su origen no se halla en Pareti (1953)-Capozza (1956)- Manganaro (1980). Aunque este último retome la interpretación del primero, en verdad la génesis de la tesis de la “unión”/“colaboración” entre libres y esclavos en las guerras serviles se encuentra mucho antes, en el siglo XIX, y aparentemente —según hemos hallado nosotros— su hacedor sería Mommsen. Lo dicho demuestra la importancia y pertinencia de un encuadramiento historiográfico de nuestro tema de investigación.

Otto Siefert publicó en 1860 una monografía sobre las guerras de esclavos en Sicilia³⁵⁹. El autor consideraba que “la política principal de los romanos contra sus provincias [...] sirve en buena medida para explicar la aparición de disturbios peligrosos”³⁶⁰. Esto es, las rebeliones de los esclavos se producen no tanto por el contexto de la esclavitud, sino examinado la administración provincial romana. Siefert sostuvo la opinión de una lucha común de los esclavos y de los pequeños terratenientes contra los grandes terratenientes y Roma, cuyo objetivo fue la fundación por los esclavos de un reino propio. Esta lucha fracasó, en contraste con el éxito de los esclavos de Santo Domingo, a causa del poder y la tenacidad romana (citado por Rubinsohn 1993, p. 46).

La Lumia (1874 [1872]) advierte la participación de los libres en las guerras serviles sicilianas. Para la primera señala que “hacen causa común con los esclavos”, pero Euno los constriñe a fabricar armas (1874, p. 77). Es decir, aquí el autor consideraría, a partir del fragmento Diod. 34/35.2.15, que los pobres libres fueron sometidos a trabajos forzados, cosa que hemos refutado en el capítulo II. Además, el erudito palermitano afirma lo siguiente:

³⁵⁸ Canfora 1985, p. 159.

³⁵⁹ Siefert O. (1860), *Sklavenkriege auf Sizilien*, Programm d. Kgl. Gymnasiums Altona. Citado por Rubinsohn 1993, p. 46.

³⁶⁰ Nuestra traducción, citado por Rubinsohn 1993, p. 46.

“En las varias ciudades los plebeyos lugareños prestaron su oído [a la revuelta contra los ricos propietarios, romanos e indígenas], asomaron la cabeza, desde que vieron además llegar una hora para los infelices y los parias del mundo” (nuestra traducción)³⁶¹.

El autor no tiene ninguna duda de la unión y causa común de los proletarios libres de Sicilia con los esclavos rebeldes. En efecto, al respecto señala lo siguiente:

“no hay duda de que, en la isla, por violencia o por fraude, casi en represalia por las connivencias anteriores, algunos proletarios libres se pusieron junto a los esclavos” (nuestra traducción)³⁶².

Y resulta interesante —en nuestra consideración al menos— el análisis de las solidaridades de “clase” que realiza el autor: hubo una solidaridad entre esclavos y proletarios libres por su mala condición, esto es, una solidaridad por lo bajo equivalente a la existente por arriba entre la aristocracia mercantil romana y el patriciado local siciliano (1874, p. 66). De esta manera se configura una explicación social de la unión de los libres con los esclavos rebeldes. Los ricos terratenientes, de origen siciliano o italianos, huían de la furia de los proletarios libres (1874, p. 84-6).

Para la segunda guerra servil La Lumia también advierte la presencia de libres saqueando a los ricos, pero en cuanto a su relación con los esclavos rebeldes el autor no es tan explícito como en el caso de la primera. Parece referir que sencillamente la plebe siciliana se rebeló al mismo tiempo contra la aristocracia de la isla, pero se trataría de revueltas paralelas, no de una “unión” o “causa común”, términos que en este caso no emplea (1874, p. 121-2). Nos interesa destacar el siguiente comentario del autor:

“los ricos, los amos, [estaban] expuestos a las contumelias e injurias de una clase y de otra. En aquellas revoltosas multitudes indígenas no estaba como objetivo definido y bien preciso luchar contra el poder de Roma, sí un cúmulo de rencores y de iras que rompía en actos desordenados y feroces [...]” (Nuestra traducción)³⁶³.

Es decir, La Lumia esboza en términos sutiles una explicación de índole política, a saber, un cierto rencor de las multitudes indígenas contra la dominación romana. Tomemos nota de esta tenue insinuación de carácter anti-romano señalada por el

³⁶¹ La Lumia 1874, p. 79.

³⁶² La Lumia 1874, p. 101.

³⁶³ La Lumia 1874, p. 122.

estudioso palermitano, porque posteriormente tendrá verdaderos desarrollos en los planteos de algunos autores del siglo XX.

La revuelta de Espartaco es tratada de forma muy sucinta por La Lumia. Sobre la cuestión de la participación de los libres, el autor solo dice lo siguiente: “Sotto la condotta di Spartaco [...] era una levata di gladiatori nelle vicinanze di Capua, seguita in breve da proletari e da servi”³⁶⁴. Es decir, el autor parece sugerir, como en el caso de la primera, una relación de “unión”. Sin embargo, su referencia a la revuelta de los gladiadores es mínima.

Terminaremos este recorrido del siglo XIX con el artículo del estudioso irlandés Mahaffy (1890), cuyo estudio tiene un enfoque modernizante de la historia antigua, y, en este sentido, lo empleamos como un ejemplo del tratamiento “modernista” de la participación de los libres en las revueltas serviles. El autor estudia las tres guerras serviles de manera diferente, señalando aspectos disímiles de ellas. Hace hincapié en las nacionalidades de los esclavos en cada revuelta para explicar las diferencias que tuvieron: sirios y cilicios en las guerras serviles sicilianas; tracios, galos y germanos en la de Espartaco. Mahaffy estudia el objetivo de cada revuelta. En las de Sicilia, los rebeldes buscaron establecer reinos en territorio romano, de tipo selúcida en la primera; y con rasgos romanos en la segunda. Con respecto a la revuelta de los gladiadores, el autor señala que los rebeldes querían volver a sus países de origen (1890, p. 177).

Mahaffy solo advierte la participación de libres para el caso de la segunda guerra servil. El autor habla de “pobres y oprimidos” contra los “capitalistas” (los terratenientes romanos que explotaban mano de obra servil para vender mercancías en el mercado). El autor considera que hubo una unión entre esos pobres y los esclavos rebeldes. En efecto, Mahaffy declara lo siguiente:

“For Diodorus tells us that the poorer free population now made *common cause* with the slaves, so that it was not merely a war of slaves against freemen, but of the poor and oppressed against the capitalists, and the armies of the State which supported them” (las cursivas son nuestras)³⁶⁵.

³⁶⁴ La Lumia 1874, p. 141-2.

³⁶⁵ Mahaffy 1890, p. 175-6.

Mahaffy no trata el tema de la participación de libres en las otras dos guerras serviles, esto es, ni en la primera revuelta siciliana ni en la de Espartaco. Pero con respecto a la revuelta de Aristónico en Pérgamo, vuelva a sostener el mismo punto de vista que para la segunda revuelta siciliana³⁶⁶.

Balace de La historiografía decimonónica:

En suma, sin pretensión de exhaustividad, nos interesa destacar lo siguiente: el hecho de reconocer la participación de los libres junto a los esclavos en las guerras serviles y definir su relación con ellos en términos de “causa común” no es una novedad del siglo XX, y menos del XXI, porque así lo hacían varios autores decimonónicos: Mommsen 1955 [1854-6]; La Lumia 1874 [1872]; Mahaffy 1890, etc.

2. La historiografía soviética sobre la participación de los libres

Si bien varios historiadores decimonónicos ya advirtieron la participación de libres en las guerras serviles tardorrepublicanas, resaltaron hasta cierto punto su importancia, e incluso hablaron de una relación de unión/causa común con los esclavos en determinadas revueltas (variando en cada caso conforme al autor), los historiadores soviéticos replantearon la cuestión. A saber, ellos profundizaron su carácter problemático al insertarla en el contexto de su mayor interés: el carácter revolucionario de las revueltas. En este sentido, los historiadores soviéticos comenzaron a indagar los posibles efectos que habría tenido la participación de los libres pauperizados en la lucha revolucionaria de los esclavos. A continuación, desarrollamos lo dicho.

Aparentemente, al menos hasta donde ha llegado nuestra investigación, los primeros historiadores soviéticos en replantear el problema de la participación de los libres en el marco de la concepción “revolucionaria” de las grandes revueltas serviles de fines de la República, fueron Kovaliov y Mišulin, aproximadamente hacia 1933-4. Veamos el planteo y la discusión de estos autores.

³⁶⁶ Mahaffy 1890, p. 182.

En el artículo de 1934³⁶⁷ donde Kovaliov desarrolló la tesis de la “revolución de los esclavos” en dos etapas, conforme al espíritu de la sentencia de Stalin, el autor también afirmó que durante la primera etapa de la “revolución” los “campesinos parcelarios de Roma e Italia y los elementos democráticos radicales y proletarios” se unieron a los esclavos rebeldes. A pesar de la variedad de estos grupos rebeldes que participaron —según el autor— en la lucha contra el Estado esclavista, Kovaliov sostuvo que se podía hablar de “un frente antiesclavista objetivamente único” en el cual la principal fuerza motriz estaba constituida por los esclavos (nuestra traducción, citado por Raskolnikoff 1975, p. 129). Tales ideas son en algún punto similares a las de Bücher (1874) sobre el levantamiento de Aristónico, pues, tal como vimos en el capítulo pasado, el historiador alemán sostenía que en la revuelta de Aristónico se concretó “un frente común” (eine gemeinsame Front) entre los proletarios libres y no libres³⁶⁸.

Por otra parte, Mišulin, antes de la publicación de su libro (1952 [1936]), ya había anunciado sus tesis sobre la revolución social en una comunicación para el plenario de la IGAIMK en mayo de 1933 (Raskolnikoff 1975, p. 135). En su libro, Mišulin (1952) desarrolla el problema de la participación de los libres en las guerras serviles y le concede una gran importancia. Él formuló una explicación social de esta participación, que Raskolnikoff la resume en los siguientes términos: “el desarrollo intensivo de la gran propiedad esclavista tiene por consecuencia la ruina de los pequeños productores, quienes vienen a engrosar las filas del proletariado urbano” (nuestra traducción; 1975, p. 137). Así, los pequeños productores son llevados a rebelarse contra los propietarios de tierras y de esclavos. Pues, “arruinados y amenazados de perder su libertad, siempre estaban dispuestos a apoyar a los esclavos, en la medida en que su revuelta estaba dirigida contra los grandes propietarios” (nuestra traducción, Raskolnikoff 1975, p. 138).

Pero hemos visto que una explicación socioeconómica de la participación de los libres en las grandes revueltas serviles ya había sido formulada de diferentes maneras durante el siglo XIX (por ejemplo, Mommsen 1955 [1854-6]). Es decir, no se trata de ninguna novedad.

³⁶⁷ Kovaliov S. (1934), “El problema de la revolución social en la sociedad antigua” (en ruso), *IGAIMK*, 90, p. 285-328; citado por Martínez Lacy 1995, p. 72, 242; Rubinsohn 1987, p. 46.

³⁶⁸ Citado por Rubinsohn 1993, p. 49.

En cambio, sí va a ser novedoso el planteo que haga Mišulin con respecto al problema de la participación de los libres y sus consecuencias en el *bellum Spartacium*. Mišulin estudió las luchas serviles poniendo de relieve al mismo tiempo los antagonismos que existían entre los libres, e hizo hincapié en la importancia de la participación de estos en las revueltas. No obstante, el autor mantuvo la interpretación del carácter “servil” de las revueltas, conforme a la tradición antigua. Mišulin afirmaba “que los esclavos eran la clase principal enfrentada al sistema esclavista como tal, y que en las revoluciones de aquella época desempeñaba el papel de guía”³⁶⁹.

Para el caso de la revuelta de Espartaco, que ocupa la mayor parte de su obra, Mišulin va más lejos en su análisis. Él comparte la idea de la existencia de divergencias entre los rebeldes en función de la hipótesis mommseniana de la heterogeneidad étnica (los heleno-bárbaros y los celto-germanos). Pero establece una nueva hipótesis que en su planteo será la determinante para explicar el fracaso de la revolución de Espartaco: la diversidad social de los rebeldes. En efecto, Mišulin identifica en la revuelta dos grupos sociales, los libres y los esclavos, cuya diversidad condicionará la estrategia y sellará el fracaso³⁷⁰. Esto es, Mišulin afirma que en el ejército de Espartaco había, por un lado, el grupo de esclavos; por el otro, el de los ciudadanos pobres de las campañas que se habían unido a los esclavos rebeldes. Mientras que los esclavos eran “revolucionarios”, pues querían abolir la esclavitud en tanto sistema de explotación, los campesinos eran “reaccionarios”, puesto que no deseaban la liberación de todos los esclavos. El propósito de los ciudadanos pobres habría sido muy limitado, a saber, la restitución de las tierras que les había quitado la aristocracia. Los campesinos no comprendían que la solución a su problema habría sido la eliminación del sistema esclavista, tal como lo buscaban los esclavos, guías en este movimiento revolucionario. Los campesinos actuaron como una rémora para la revolución y la condenaron al fracaso. Pues, según Mišulin, a partir de esta división social en el ejército de Espartaco (esclavos y campesinos) se puede comprender la escisión entre Espartaco y Crixo, y, en última instancia, el fracaso de los insurgentes: mientras que Espartaco estaba a la cabeza de las masas serviles; Crixo era el líder de los campesinos, ya que esencialmente sus tropas estaban constituidas por los campesinos proletarizados del sur y los soldados romanos

³⁶⁹ Citado por Utchenko 1978a, p. 85.

³⁷⁰ Orena 1984, p. 46.

desertores. Esta divergencia de opinión sobre los objetivos de la revuelta, cuya causa radica en la diversidad social de los insurgentes, impidió la victoria de los rebeldes³⁷¹.

Y Mišulin prosigue con su análisis trazando analogías con la revolución rusa. En efecto, él considera que, así como en el Partido Comunista de la URSS el ala de oposición de izquierda (trotskistas) y el ala de oposición de derecha (Bujarin-Tomskij) había estorbado y saboteado la ejecución de los planes del gran líder Stalin, también el levantamiento de Espartaco tuvo “extremistas de izquierda (Crixo, Enomao, Casto, Gánico) y la “pequeña burguesía opositora” (los pobres libres), quienes estorbaron al gran líder Espartaco para llevar a cabo sus planes. Espartaco fracasó debido a la falta de disciplina de sus tropas y a las divisiones sociales de estas. Si él se los hubiera quitado de encima en el momento correcto, habría tenido la chance de triunfar. Por esto la oposición debe ser —según Mišulin— inexorablemente eliminada en el momento justo, con el fin de salvar la revolución. De esta manera, el autor usa ejemplos de la historia antigua para legitimar tanto la eliminación de los kulaks como la de la oposición dentro del partido en su propia época³⁷².

Huelga decir que la hipótesis de la diversidad social de los rebeldes, a partir de lo cual derivan estrategias diferentes entre Espartaco y Crixo, y, en última instancia el fracaso de la revuelta, con la atribución de planes precisos para cada sector social (mientras que los esclavos son “revolucionarios”, los campesinos son “reaccionarios”), no tiene ningún sustento en la documentación antigua, y es obra de la imaginación del autor proyectando realidades de su propia época al mundo antiguo. En este sentido, nos resulta interesante la siguiente reflexión de Raskolnikoff:

“On voit qu’une telle conception doit à l’analyse de la situation sociale en Russie au moment de la Révolution d’Octobre. Inconsciemment, Mišulin, et d’autres avec lui, identifient les esclaves aux prolétaires et les petits producteurs libres aux paysans russes modernes”³⁷³.

Por último, para concluir con Mišulin, señalamos que este autor sugirió que la integración entre esclavos y campesinos libres durante la revuelta de Espartaco se trató

³⁷¹ Staerman 1975, p. 182; Orena 1984, p. 65; Utchenko 1978a, p. 83.

³⁷² Rubinsohn 1987, p. 8.

³⁷³ Raskolnikoff 1975, p. 141.

de “un frente antiesclavista” y que la revuelta fue “una revolución proletaria” (nuestra traducción, citado por Staerman 1975, p. 182).

En un primer momento, durante la década del '30, Kovaliov crítica solo parcialmente los planteos de Mišulin. A saber, para esta época Kovaliov está de acuerdo con la idea del “frente antiesclavista” compuesto de esclavos (que dirigen el movimiento) y campesinos. Sin embargo, Kovaliov sostiene que la divergencia en el ejército de Espartaco no fue causada por las diferencias sociales de los insurgentes, sino por una falta general de disciplina y también por las diferencias étnicas. Entonces, Espartaco habría perdido el control de su ejército y se habría visto obligado a renunciar a su plan, que era llevar a los esclavos hacia sus tierras natales cruzando los Alpes. Además, el autor relativiza la importancia de la participación de los hombres libres junto a los esclavos. Según él, Mišulin habría sobreestimado el rol que desempeñaron los campesinos en la revuelta de los gladiadores. Kovaliov considera que en el período tardorrepublicano un abismo separa a los esclavos de los campesinos, el cual no desaparecerá sino entre el siglo III y V d.C., cuando los dos grupos formaron un amplio frente común. En 1935 Vladimir Sergeev contradice de manera severa a Kovaliov, reafirmando la importancia de los pobres libres en las revueltas³⁷⁴.

Posteriormente Kovaliov se desdice de la teoría de la revolución de los esclavos en dos fases. En efecto, en su *Historia de Roma*, Kovaliov (1959 [1947]) toma distancia de dicha teoría y para la primera guerra servil advierte la participación de los libres, principalmente con la intención de marcar una fuerte diferencia entre el comportamiento de los esclavos rebeldes y de los pobres libres: mientras que los primeros fueron sensatos con “las fuerzas productivas del país”, pues solo saquearon las grandes propiedades esclavistas, pero no las destruyeron; los libres, por el contrario, saqueaban y quemaban las fincas de los ricos. Sobre la participación de los libres, el autor señala lo siguiente:

“Completamente distinta fue la conducta del subproletariado urbano, que se sumó a la rebelión con sus acciones anárquicas, produciendo solo perjuicios a la causa de los esclavos”³⁷⁵.

374 Véase: Martínez Lacy 1995, p. 74; Staerman 1975, p. 182.

375 Kovaliov 1959, p. 198.

Es decir, los libres se “suman” a la revuelta servil, confluyen con ellos, pero su comportamiento “anárquico” por la mayor destrucción de sus saqueos, solo trae efectos perjudiciales a la revuelta de los esclavos. Para el caso de la segunda guerra servil, Kovaliov señala un comportamiento similar:

“Como ya había sucedido durante la primera rebelión, el subproletariado aprovechaba la ocasión para satisfacer su pasión por el saqueo y por la destrucción, aportando un fuerte elemento de anarquía al movimiento de los esclavos, mucho más organizado”³⁷⁶.

Finalmente, para la revuelta de los gladiadores, Kovaliov advierte la participación de libres, pero aparentemente solo el pasaje de Apiano (*BC*. 1.14.116), comprendiendo que a los gladiadores fugitivos se les unieron en el Vesubio además de otros esclavos, “peones escapados de las fincas cercanas”³⁷⁷, atraídos por el reparto igualitario del botín. A estos mismos, posteriormente el autor parece referirlos con la denominación “el populacho libre”, que probablemente siguió a Crixo, en su afán de no abandonar Italia (1959, p. 293). Sin embargo, el autor tiende a restarle importancia a la participación de libres, considerándola un elemento secundario, que no cambia el hecho general de aislamiento de todas las rebeliones serviles (1959, p. 297). Finalmente, Kovaliov desdeña la hipótesis de la heterogeneidad social para explicar el fracaso de la revuelta de Espartaco, pues él cree que las razones fundamentales de su derrota fueron las siguientes: la ausencia de un programa bien definido; la heterogeneidad étnica (hipótesis mommseniana); y la indisciplina (1959, p. 296-7).

Para terminar con la revisión de algunos de los autores soviéticos más importantes, señalaremos a Utchenko, quien rechaza la tesis de la “revolución de los esclavos” (1978a, p. 86). Permítasenos citar un largo pasaje de su obra, pues en ella el autor resume su pensamiento con respecto a la imposibilidad teórica de un cruce entre las revueltas de esclavos y los campesinos empobrecidos. Utchenko dice lo siguiente:

“sería [...] erróneo considerar la insurrección de los esclavos como parte integrante de la revolución campesina. Son dos líneas distintas e independientes de la lucha, que en aquella época no podían unirse: el abismo que separaba los intereses del esclavo y los del hombre libre (más, si este era ciudadano romano) era demasiado grande. Por muy

³⁷⁶ Kovaliov 1959, p. 246.

³⁷⁷ Kovaliov 1959, p. 291.

paradójico que parezca, ese abismo era sobre todo grande entre el esclavo y el campesino pauperizado. Ese muchas veces solo se distinguía del esclavo por su nacimiento libre. Precisamente por eso valoraba y destacaba la única diferencia [...] Con todo, la «alianza» del esclavo con el hombre libre en ningún caso dejaba de ser la alianza del jinete con su caballo. Al esclavo se le podía atraer, utilizar, tomarlo hasta cierto punto en consideración, pero de ninguna manera se le podía reconocer igual o semejante. Por eso ambas líneas de la lucha sociopolítica, la plebeya campesina y la de los esclavos, existían por separado y no podían, en aquellas condiciones, unirse³⁷⁸.

Es decir, Utchenko considera que la lucha campesina-agraria y la de los esclavos eran paralelas, bajo ningún punto de vista podían cruzarse, precisamente por la importancia de las diferencias jurídicas. Y además el autor traza una ingeniosa analogía de su planteo, a saber, a lo sumo la “alianza” entre ambos sectores sería la de un jinete con su caballo: los libres utilizarían como un instrumento a los esclavos para sus propios fines manejándolos a su voluntad.

Balance de la historiografía soviética:

En suma, la cuestión de la participación de hombres libres en las guerras serviles tardorrepublicanas fue replanteada y debatida por los investigadores soviéticos en el marco de su teoría de la “revolución de los esclavos”. Ellos no llegaron a la unanimidad en cuanto a la importancia de este fenómeno, pero hicieron hincapié en la presencia de libres en las guerras serviles. También postularon una unión y un apoyo de los pobres libres a los esclavos rebeldes y sostuvieron la existencia de un frente común de clases (esclavos y campesinos). La historiografía soviética, o al menos Mišulin, ofreció una explicación social: los campesinos persiguieron la restitución de sus tierras perdidas. Mišulin (1952 [1936]) argumentó que la heterogeneidad social del ejército de Espartaco fue la principal causa del fracaso de la “revolución”. Posteriormente, sus postulados fueron rechazados por la propia investigación soviética (Utchenko 1978a). En líneas generales, los planteos de los historiadores soviéticos se inscriben en el marco de una interpretación contemporánea de los antiguos acontecimientos, y en este sentido, en gran medida anacrónica.

³⁷⁸ Utchenko 1978a, p. 87.

3. La historiografía occidental sobre la participación de los libres. Siglos XX-XXI

La siguiente etapa en este recorrido historiográfico nos conduce a la historiografía occidental y sus respuestas a las tesis soviéticas. Procederemos de manera cronológica para la exposición de los autores más importantes

Luigi Pareti (1953), en su monumental historia de Roma, afirma el carácter servil de las grandes revueltas de esclavos, de la misma manera que la tradición historiográfica antigua, pero al mismo tiempo el autor hace hincapié en la participación de los pobres libres como un tema importante. Él explica esta participación tanto desde un punto de vista social como político. Social porque los campesinos libres desposeídos se unieron a los esclavos rebeldes contra los ricos terratenientes. En cuanto a lo político, porque los pobres consideraron a los romanos culpables de su miseria.

En efecto, Pareti señala que los pequeños propietarios rurales, desposeídos cuando sus parcelas de tierra fueron absorbidas por el sistema de los *latifundia*, reaccionaron contra los grandes terratenientes. En apariencia, los intereses de los campesinos contrastaban con los de los esclavos, pero devinieron jornaleros asalariados en los latifundios y la miseria común y la desesperación los unió a los esclavos: la plebe agraria y los esclavos se dieron asistencia mutua tanto en las revueltas sicilianas como en la de Espartaco. El movimiento, ciertamente social contra los ricos, asumía un aspecto político anti-romano, a saber, los campesinos desposeídos consideraban que los romanos eran los responsables de todas sus desgracias. El autor traza una analogía con Ducetio, pues en su revuelta de liberación los libres y los esclavos sículos vieron a los colonos griegos en Sicilia como unos opresores, de quienes debían deshacerse política y socialmente³⁷⁹.

En cuanto a la revuelta de Espartaco, Pareti relaciona la región donde se extendió la guerra de los gladiadores con la de los movimientos catilenarios, afirmando que se trata esencialmente de la misma zona, esto es, los alrededores de Roma: Capua, Brucio, Apulia, Piceno, Etruria y la Galia Cisalpina. Estos lugares se corresponden con la mayor difusión del latifundio, donde Espartaco tuvo una base social apropiada para el

³⁷⁹ Pareti 1953, p. 690-2.

reclutamiento de su ejército y donde Sila había desposeído a campesinos del lugar para reemplazarlos con sus veteranos. Sin embargo, la revuelta de Espartaco no prendió en las ciudades: ni los esclavos ni la plebe de las ciudades participaron en el levantamiento (Pareti 1953, p. 690-2).

Maria Capozza (1956), en un breve pero interesante artículo sobre las guerras serviles sicilianas también hace hincapié en la participación de los pobres libres como un elemento importante. Su explicación de esta participación es social, muy similar a la de Pareti. La difusión del latifundio esclavista tiene como consecuencia un proceso de polarización social al interior del orden de los libres: muchos pequeños propietarios rurales fueron desposeídos por los ricos terratenientes y dueños de esclavos, pues no podían competir contra el latifundio esclavista, y devinieron proletarios (1956, p. 84-5, 96). Razón por la cual estos desposeídos se unieron a los esclavos contra sus amos en ambas revueltas sicilianas. Aunque la autora duda en llamar “colaboración” a esta relación, especialmente porque Diodoro (36.11) señala que en la segunda revuelta los libres asesinaban a cualquiera que encontraran en su camino, ya sea libre o esclavo (1956, p. 96.). Esto se debe —inferimos nosotros— a que Capozza implícitamente piensa que la relación entre libres y esclavos tiene que ser la misma en ambas revueltas, estudiándolas en bloque, al igual que Pareti.

Brisson, en su libro sobre Espartaco, advierte la participación de los libres en las guerras serviles, pero no en todas. A saber, en su análisis de la primera revuelta siciliana (2011 [1959], p. 55-77), no hace ninguna referencia a la participación de hombres libres. En su tratamiento de la segunda revuelta siciliana, la cuestión es apenas mencionada, pero no analizada. Brisson se limita a decir lo siguiente: “Incluso los hombres libres, de condición modesta es cierto, hicieron causa común con los esclavos rebeldes” (nuestra traducción, 2011, p. 170). En el caso de la revuelta de Espartaco, tratada como una revuelta de esclavos, el autor señala como un factor importante la participación de los pobres libres. La explicación es social: la miseria engendrada por el enriquecimiento de una pequeña minoría —la de los grandes terratenientes— tiene por resultado que pastores, trabajadores agrícolas y campesinos arruinados se unieran a los esclavos en la revuelta (2011, p. 206-7).

Green (1961), en su artículo acerca de la primera revuelta servil siciliana, reconoce la participación de los libres (“the small freeholders”), pero afirma que su participación se reduce al siguiente hecho: los pequeños propietarios aprovecharon la

oportunidad para saquear a los ricos terratenientes. Aunque Green no proporciona una explicación elaborada de esa participación, ella debe entenderse también desde un punto de vista social: las diferencias de riqueza entre los libres. Además, Green sostiene que no hay ningún signo de cooperación entre esos pobres libres y los esclavos. Él se opone a la idea de que la revuelta fue una “generalizada revolución proletaria” (1961, p. 15) y cuestiona también las teorías desarrolladas por los soviéticos, especialmente a Mišulin, inclinados a sostener esta tesis.

Vogt (1974 [1965]), reconoce la participación de los pobres libres en las guerras serviles y le consagra importancia al hecho. En la primera revuelta siciliana, el autor afirma que “el proletariado libre de las ciudades” (nuestra traducción) no se ha unido a los esclavos rebeldes ni ha defendido el régimen existente, sino que solo aprovechó la ocasión para saquear y quemar descontroladamente las propiedades de los ricos (1974, p. 54). Lo mismo ocurre en la segunda revuelta siciliana: el proletariado libre saqueaba y mataba, pero no hubo solidaridad entre los esclavos y los libres (1974, p. 59). En cambio, en la revuelta de Espartaco, Vogt dice que a los esclavos rebeldes se les unió una oleada de campesinos empobrecidos y de trabajadores agrícolas, y, entre ellos, había algunas zonas donde años después Catilina encontró apoyo (1974, p. 61). Vogt no ofrece ninguna explicación de esta participación y unión.

Finley (1986b [1968]) no analiza la problemática de la participación de los pobres libres en las revueltas serviles sicilianas. Su punto de vista es el siguiente: “Hubo depredaciones, en las cuales tomaron parte los hombres libres, pobres y sin tierras —y a esto aparentemente se resume su contribución en este torbellino de acontecimientos” (nuestra traducción; 1986b, p. 148-9).

Frezza (1979, p. 325), al igual que Utchenko, sostiene que los movimientos plebeyos no se cruzaron nunca con las revueltas serviles. Más concretamente, el autor afirma que ni las masas plebeyas ni las serviles sintieron como propio el movimiento de revuelta procedente de la otra parte. El autor dice que la plebe rural y el proletariado urbano se mantuvo ajeno a las guerras serviles —y cita a Vogt (1974). Frezza llama “incontagiabilità” a la ausencia de interacción entre las revueltas serviles y las agitaciones plebeyas:

“la straneità sia delle plebi rurali che del proletariato urbano alle agitazioni servili: quella stessa straneità (che ho chiamato incotagiabilità) che si nota fra le antiche sommosse servili e le agitazioni plebee”³⁸⁰.

En cuanto a Bradley (1998 [1989]), ya hemos observado que no está interesado en nuestro problema. Él considera que debe pasarse por alto. En efecto, en su análisis de la primera revuelta siciliana (1998, p. 46-65) no dice nada de la participación de los pobres libres, llamativamente omitiendo el fragmento Diod. 34/35.2.48 que menciona el asunto. Luego, al final de su libro, el autor señala el tema, pero no lo examina (1998, p. 110). Para la segunda revuelta, Bradley admite que Diodoro declara que no solo los esclavos participaron, sino también los pobres libres, y que la anarquía ocupaba toda Sicilia. Pero Bradley rechaza esta parte del relato diodoreo por juzgarlo una declaración “retórica”. Sin embargo, no proporciona ningún argumento para apoyar ese juicio. Bradley declara lo siguiente: “la visión de Diodoro debe ser considerada como tendenciosa y exagerada” (nuestra traducción; 1998, p. 78)³⁸¹. En cuanto a la revuelta de Espartaco, Bradley afirma que su práctica de repartir el botín en partes iguales puede haber sido una medida especial para alentar a los trabajadores agrícolas descontentos a unirse al movimiento (1998, p. 93). Por lo tanto, Bradley reconoce que no solo esclavos participaron en el *bellum Spartacium*. Sin embargo, él piensa que no hay ninguna razón para creer que estos libres fueran numerosos o que hayan tenido una gran importancia (1998, p. 99). Su número no se puede calcular, pero de ninguna manera parece de importancia como para clasificar el movimiento en la línea de una revuelta campesina.

Hemos visto en los capítulos II y III, que existe una corriente relativamente nueva —de fines de los ‘60 a la actualidad— en los estudios sobre las guerras serviles de la República Romana. Esta corriente niega credibilidad histórica al relato diodoreo de las revueltas sicilianas, pues sostiene que ellas no fueron “guerras serviles” o exclusivamente “serviles” como la tradición antigua y moderna las ha concebido, sino fundamentalmente levantamientos provinciales contra la dominación romana, o una

³⁸⁰ Frezza 1979, p. 325.

³⁸¹ Sin embargo, hemos visto en el capítulo II de nuestro estudio que precisamente Diodoro no se caracteriza por ser un historiador aficionado por la retórica, sino al contrario.

combinación de revueltas serviles y revueltas provinciales³⁸². La definición precisa varía en matices según los autores. Esta perspectiva, en la cual se encuentran Manganaro (1967; 1980; 1982; 1983), Rubinsohn (1971; 1982), Verbrugge (1972; 1973; 1974; 1975), Levi (1980), Guarino (1979) y Morton (2009; 2012), tiende a jerarquizar la participación de los hombres libres en las revueltas. Para sostener esta tesis es menester rechazar completa o parcialmente el relato diodoreo, pues si bien Diodoro señala la participación de libres, es claro que en su narrativa el rol principal es el de los esclavos. Dumont (1987, p. 164-5) señala que esta corriente podría tener sus orígenes en las tesis de Vogt (puesto que él había hecho hincapié en el factor nacionalista) y en las de Mišulin (ya que este dio gran importancia a la participación de los hombres libres, sobre todo en la revuelta de Espartaco). Nosotros agregamos que no se debe olvidar la posible influencia de Pareti (1953), en tanto este autor fue uno de los primeros en hablar del factor político (anti-romano) para explicar la participación de los libres, además del factor social. Y antes que Pareti, La Lumia (1874) señaló un posible resentimiento anti-romano, pero apenas insinuó el tema.

Al jerarquizar el rol de los libres, esta corriente historiográfica lógicamente concibe que ellos se unieron a las revueltas serviles, pero esta línea de interpretación tiende a pensar que los libres habrían utilizado a los esclavos o sabido canalizar sus incipientes revueltas para sus propios fines: la resistencia a la dominación romana. Es decir, los esclavos de las llamadas “guerras serviles” habrían sido manipulados por los libres, tal como lo fueron en el marco del conflicto entre *populares* y *optimates*, jugando un rol pasivo en los acontecimientos. En el capítulo II ya hemos refutado esta corriente historiográfica argumentado que no existen razones contundentes para desacreditar al relato diodoreo de las revueltas sicilianas, y, por lo tanto, para sostener que el elemento fundamental de las revueltas fueron los libres, ni tampoco para afirmar que el carácter de las insurrecciones haya sido predominantemente provincial anti-romano. Veamos a continuación el planteo de algunos autores de esta corriente con respecto a la participación de los libres y su relación con los esclavos.

Guarino (1979) destaca la participación de los libres en las tres guerras serviles. Pero no solo de los libres desheredados, sino también de los ricos propietarios, al menos en el caso de la primera revuelta y en la de Espartaco (esto constituye una novedad);

³⁸² Nosotros encontramos que el primer trabajo en esta línea ha sido el artículo de Manganaro 1967. Luego el mismo autor profundizó este enfoque en trabajos sucesivos y fue seguido por otros autores.

define su relación con los esclavos rebeldes como “apoyo”; y tiende a considerar que los escritores antiguos deformaron deliberadamente la interpretación de los hechos para ocultar la participación de hombres libres, llevando los movimientos al significado de “revueltas serviles”. Veamos el tratamiento del autor para la primera y la última guerra servil, que son donde más desarrolla este asunto.

Si bien el autor considera que el nervio del ejército de las dos guerras serviles sicilianas eran los esclavos, destaca allí la participación de “los jornaleros libres y de los pequeños agricultores autónomos” (nuestra traducción; Guarino 1979, p. 57). Lo romanos no comprendieron este peculiar carácter de las revueltas sicilianas, y Diodoro y Orosio deformaron deliberadamente la interpretación de los acontecimientos llevándolos al significado de “revueltas serviles” (1979, p. 57). Guarino dice claramente que la revuelta de Euno y Cleón no fue una verdadera “revuelta servil”, sino ante todo “una rivolta autonomistica siciliana” (1979, p. 52).

La revuelta de Euno fue apoyada por sicilianos desheredados en busca de tumulto y botín —explicación social—, quienes se nuclearon entorno a Euno antes de la conquista de la ciudad de Enna (1979, p. 49). El proyecto rebelde consistía en dominar Sicilia bajo la forma de una monarquía seléucida. Pasado el primer momento de terror, los propietarios sicilianos apoyaron la revuelta, lo cual explica —según el autor— su éxito en la región oriental y la facilidad para conquistar allí las ricas ciudades de Catania y Taormina. Pero la política de Euno y de Cleón posteriormente disgustó al sector de los jornaleros libres y de los pequeños campesinos, porque seguían siendo pobres como antes y estaban excluidos, en cuanto sicilianos, del rol dominante que acaparaban los “sirios” (1979, p. 51). En el próximo capítulo criticaremos algunas de estas aseveraciones cuyo único sustento reside en la imaginación del autor.

En cuanto a la revuelta de los gladiadores, Guarino considera que las fuerzas de Espartaco crecían desmesuradamente porque incorporaban tanto libres (campesinos, vaqueros, pastores) como esclavos (1979, p. 70). El apoyo de los itálicos explica —según el autor— que fueran tan elevadas las masas de los insurgentes, imposible si estos hubieran sido solo gladiadores y otros esclavos fugados (1979, p. 72). Además, dado que a los romanos les importaba ocultar la larga participación de los itálicos en la revuelta, ya devenidos en gran parte ciudadanos romanos, le atribuyeron la etiqueta de “*bellum servile*”, es decir, de guerra contra los esclavos de origen extranjero, que era la mejor denominación para justificar la entrada en acción del ejército romano (1979, 75-

6). El autor concluye que la revuelta de Espartaco no ha sido una revuelta “servil”, sino una revuelta “campesina” ambientada en regiones particularmente deprimidas de la Italia romana (1979, p. 116)

Levi (1980) es quizás quien mejor expresa la tendencia de esta corriente historiográfica a minimizar el elemento servil de las grandes revueltas de esclavos. De hecho, el autor pone en el mismo plano a las guerras serviles sicilianas con la utilización de esclavos por parte de los dirigentes *optimates* y *populares* del período tardorrepublicano, como Cinna, Catilina, Clodio, etc.; lo cual, en nuestro punto de vista, es un claro error. Según el autor, las revueltas de Euno y Salvio fueron guerras en las cuales no faltó el enrolamiento de esclavos, como en las guerras civiles posteriores, pero ellas no tenían un carácter de guerras serviles, sino fundamentalmente de guerras anti-romanas y de independencia. Para el autor es secundario que sus líderes hayan sido esclavos (se trataba solo de una casualidad de los tiempos), lo importante —según él— es que eran comandantes de personalidad griega y siria capaces de comandar ejércitos (1980, p. 1360). Para borrar aún más los límites entre las guerras serviles y la utilización de esclavos en las guerras civiles, el autor incluso duda de que Salvio haya sido un esclavo. Levi sostiene que se debe admitir que los rebeldes de ambas revueltas sicilianas debieron tener ayuda en Sicilia y sugiere que quizás Euno pudo haber recibido una ayuda importante del exterior, a saber, de Siria (1980, p. 1356). En nuestra opinión, su artículo es más bien un ensayo, sin respaldo documental y con una premisa implícita sobre la esclavitud: presuponer al esclavo como un ser pasivo que debe ser necesariamente manipulado por una persona libre.

Verbrugghe, como vimos en el capítulo II, rechaza a Diodoro como fuente histórica válida de la primera revuelta servil siciliana, tanto desde el punto de vista de la descripción de la economía siciliana (Verbrugghe 1972), como impugnando la fuente que habría utilizado Diodoro para su relato, esto es, Posidonio de Apamea (Verbrugghe 1975). Ya hemos refutado estas aserciones en el capítulo II. Pero ahora nos interesa señalar otras pruebas que aporta el autor.

En otro artículo, Verbrugghe (1974) evalúa las distintas evidencias para sostener que la primera guerra servil fue en verdad una combinación de rebelión servil y revuelta provincial, cuya fuerza mayoritaria fue la población nativa siciliana. El autor organiza

su análisis en función de siete categorías³⁸³. Verbrugghe afirma que la revuelta fue conducida, por un lado, por Euno y Cleón, quienes comandaron a los esclavos; por el otro, por alguien que comandó a los libres o bien reconoció la superior capacidad de organización de los dos líderes esclavos. No obstante, esto último constituye una historia perdida para nosotros a causa de la distorsión deliberada de las fuentes, comprometidas en ocultar la ocasional debilidad del dominio romano en Sicilia (1974, p. 59-60).

Observaremos en detalle los trabajos de un erudito italiano, Giacomo Manganaro, pues él ha consagrado varios estudios específicos a la primera revuelta siciliana, y sus consideraciones han tenido muchas repercusiones: retomado por algunos, criticado por otros.

Manganaro, como vimos anteriormente, juzga que Posidonio cometió una verdadera falsificación histórica presentando a la monarquía de Euno como siria (1967, p. 213); pero además indicó que la monarquía de Euno constituía un poder a la manera de una tiranía griega y que sin duda tuvo el apoyo o al menos la buena voluntad de los campesinos sicilianos (1967, p. 214). Euno se nutrió de la aversión del *dēmotikòs óchlos*

³⁸³ Primero, el número de los esclavos, esto es, la cifra de 200.000 dada por Diodoro (34/35.2.18), corroborada por la suma de las de Tito Livio (*Per.* 56) y Floro (2.7.6.) que da un total de 130.000, número que debe haber incluido —según él— una mayoría de hombres libres, porque la isla no podía soportar 200.000 esclavos (Verbrugghe 1974, p. 50); segundo, la ocupación y la nacionalidad de los esclavos rebeldes, a saber, Verbrugghe rechaza que pudiese haber tantos pastores de origen sirio y considera que los rebeldes serían en su mayoría la población libre siciliana, lo cual le daría sentido a la monarquía helenística de Euno-Antíoco (1974, p. 52); tercero, la revuelta simultánea del ciliciano Cleón, que podría ser más fácilmente explicada según el autor por “la extendida desafección entre la población nativa de Sicilia” (nuestra traducción; 1974, p. 53); cuarto, la propaganda de los rebeldes (la moneda con la efigie de Deméter de Enna), la cual revelaría que los rebeldes utilizaron el culto de Deméter como un punto de reunión para los sicilianos, en tanto la devoción a la diosa había jugado anteriormente un rol importante en la resistencia siciliana contra Roma (1974, 53-5); quinto, los centros de la rebelión, ciudades tales como Enna (violentamente anti-romana durante la segunda guerra púnica, y cuyos habitantes fueron masacrados por los romanos; Liv. 24.37) y Taormina, que había sido una fortaleza sícula, establecida por los cartagineses en el 396 a. C.; sexto, el status de ciertas ciudades antes y después de las rebeliones, pues —según el autor, quien a su vez retoma a Manganaro— algunas ciudades habrían sido castigadas por Rupilio, quien les habría quitado su autonomía a causa del apoyo dado a los esclavos en la primera guerra servil, tal sería el caso de Tyndaris y Aitna (1974, p. 57-8); séptimo, la *Lex Rupilia* (legislación con la cual Sicilia fue reorganizada después de la primera guerra servil), cuya mayor parte versa sobre la manera en que Sicilia debía ser gobernada (la tasación y cómo los ciudadanos debían ser juzgados en las cortes).

contra los latifundistas. Manganaro también postuló la idea de que Euno buscó la aprobación de los campesinos sicilianos, lo cual se deduce —según él— de la moneda con la efigie de Deméter de Enna, la antigua diosa de los sicilianos. Euno la eligió la diosa patrona de su reino (1967, p. 215). Según el autor, esto contradice y refuta al relato de Diodoro-Posidonio sobre una monarquía siria (1967, p. 216). No se trató de una revuelta de esclavos sirios, sino más bien del despertar de un nacionalismo siciliano (1967, p. 218).

En trabajos sucesivos Manganaro continuó desarrollando su planteo, aunque señalando leves matices conforme a la publicación. A saber, en una obra de 1980 Manganaro vuelve a hacer hincapié en el rol de los libres. El autor postula que la chispa de la revuelta servil en Enna solo pudo devenir en un gran incendio, que los ejércitos consulares no lograron apagar durante años, por la participación del *dēmotikòs óchlos*, apenas recordado en la tradición diodorea. Manganaro afirma que los libres desposeídos, que habían crecido en número en las ciudades, fraternizaron con los esclavos, integrándose con ellos y dándole a la revuelta tenacidad y virulencia: fue por obra de la plebe urbana siciliana que ciudades como Enna, Taormina y quizás también Catania se sumaron a la revuelta contra Roma (1980, p. 438). Es decir, se trataría de una alianza entre esclavos rebeldes y libres proletarizados de las ciudades. Y muy significativo, en este trabajo Manganaro señala que quizás entre la multitud rebelde congregada en el teatro de Enna (Diod. 34/34.2.14) no solo habría esclavos, sino también estaría presente el *dēmotikòs óchlos* (1980, p. 438). En cuanto a la moneda con la efigie de Deméter de Enna, Manganaro dice lo siguiente: “rivela una intenzionale integrazione del nuovo re con un culto tipicamente ennese, caro alla plebe siceliota” (1980, p. 439).

Posteriormente, en dos breves artículos dedicados a la cuestión, el autor puntualizó las siguientes cosas. Manganaro (1982) señaló que la primera revuelta servil se trató más bien de un desesperado intento de desestabilización de la provincia romana de Sicilia por parte de algunas ciudades sicilianas. En el contexto de este movimiento, hubo elementos serviles considerablemente capacitados que asumieron la iniciativa y el rol preeminente; pero estos pudieron organizar ejércitos capaces de vencer a los pretores y cónsules romanos por más de un lustro solo gracias al consentimiento y a la aportación de los habitantes de ciudades rurales (como Enna y Morgantina) y costeras (como Catania y Taormina), sobre todo de cuantos de entre estos estaban descontentos

de la transformación que iba sufriendo el tradicional régimen de la tierra en Sicilia, al igual que el de Italia. El autor habla de “la collaborazione” entre esclavos y libres (1982, p. 240 n. 19), más concretamente, la colaboración prestada a los esclavos rebeldes por las “burguesías sicilianas”, pues la revuelta de los esclavos en Sicilia fue también una revuelta de vastos grupos de sicilianos contra el gobierno romano (1982, p. 243). Y Manganaro luego agrega que Euno había organizado un reino en el cual los esclavos y la población libre campesina “solidarizaron” entre sí (1983, p. 406-7).

En suma, el planteo de Manganaro sobre la primera guerra servil apunta a considerarla más bien como una revuelta siciliana contra la dominación romana resaltando la importancia de los sicilianos de las ciudades, al menos de algunas de ellas (Enna, Morgantina, Catania y Taormina), e incluiría también a las élites ciudadanas. La relación establecida con los esclavos rebeldes fue de “colaboración”, e “integración”, pues libres y esclavos fraternizaron. Al interior del grupo de las “borghesie siceliote” se destacan mayoritariamente los desposeídos sicilianos cuyo tamaño había crecido en las ciudades a causa de un proceso de transformación del agro siciliano similar al de Italia. Algunos autores italianos, sin dedicar trabajos específicos a la cuestión de la relación entre libres y esclavos en las guerras serviles sicilianas, sino más bien al desarrollo del esclavismo en Sicilia, retomaron el planteo de Manganaro. Uno de ellos es Mario Mazza, quien afirma que “Diodoro revela enfatizándola la alianza entre esclavos y libres proletarizados que se verificó sobre todo en la segunda guerra servil” (nuestra traducción)³⁸⁴. Según el autor, esta “alianza” era uno de los peligros más temidos de las clases hegemónicas de la sociedad romana tardorrepublicana. Mazza señala que la principal causa de las guerras serviles fue el rechazo al modo de producción esclavista, que se estaba probando en aquella época en la provincia de Sicilia. El desarrollo de las relaciones sociales de producción esclavistas, con una explotación ilimitada de los esclavos, estaba alterando el orden tradicional de la sociedad siciliana, su forma “clásica”. Y en función de esto Mazza entiende los desórdenes sociales a los que refiere Diodoro y la “alianza” entre esclavos y libres proletarizados (1981, p. 37). Su concepción de la economía siciliana de los siglos II-I a.C. es la de una situación en la cual coexisten varias formas de propiedad (el latifundio junto a la pequeña y mediana propiedad), y de producción (agrícola, ganadera). En líneas generales, el autor considera que Sicilia, luego de la segunda guerra púnica, sufría la misma transformación por la

³⁸⁴ Mazza 1981, p. 37; 1985, p. 103.

que atravesaba el agro romano-italico de la época: la concentración de la tierra, la proletarización de campesinos pequeños propietarios, el incremento de la esclavitud, etc. No obstante, este proceso fue limitado.

Sin embargo, la línea interpretativa de Pareti-Capozza-Manganaro-Mazza- que concibe una “colaboración”/“alianza” entre libres y esclavos en las revueltas serviles fue criticada por otros eruditos italianos. El primero de ellos es Canfora (1985). Este autor escribe un artículo dedicado puntualmente a analizar la interacción entre pobres libres y esclavos rebeldes en las dos revueltas serviles sicilianas. Canfora considera que existe una diferencia entre el comportamiento de los libres y el de los esclavos, pues serían dos rebeliones distintas e inconexas. El autor establece una antítesis entre por un lado, la rebelión espontánea, violenta e indiscriminada de los libres que usaron la revuelta servil como pretexto para saquear y quemar las *villae* de los ricos; y, por el otro, los esclavos rebeldes, quienes se mostraron más prudentes en el saqueo. Para Canfora la acción de los libres no es siquiera un “movimiento”, sino una explosión de rebelión latente y ciega: los libres, movidos por su envidia a los ricos, se entregan al saqueo y la destrucción. Los esclavos manifiestan una “voluntad estatal”, cuyas raíces provienen de un anterior estado de libertad, esto es, por haber integrado una comunidad estatal de tipo monárquico (Canfora 1985, p. 160-1).

El otro estudioso italiano que critica la perspectiva de la colaboración/alianza es La Rocca (2004), quien ha hecho el último aporte a la línea interpretativa de Canfora (1985). Pero a diferencia de este, La Rocca considera que los movimientos de esclavos y libres en la primera guerra servil siciliana no solo fueron extraños entre sí, sino “recíprocamente hostiles” (nuestra traducción; 2004, p. 163). Pues el autor sostiene que la relación que mantuvieron ambos sectores en la revuelta fue de antagonismo, interpretando las incursiones de saqueo realizadas por la plebe urbana, descritas en el fragmento Diod. 34/35.2.48, como “operaciones de policía rural dirigidas contra los esclavos rebeldes” (nuestra traducción; 2004, p. 161). Según La Rocca la plebe no se rebeló contra la aristocracia, por el contrario, fue leal a ella y hostil a los esclavos, contra quienes realizó misiones punitivas (2004, p. 164-5).

En cuanto a la revuelta de Espartaco específicamente, cabe señalar a los siguientes autores. En primer lugar, a Rubinsohn (1971), quien retomó la tesis de Manganaro (1967) acerca de la primera revuelta siciliana y la aplicó a la revuelta de los gladiadores. Verbrugge argumentó los siguientes puntos: el *bellum Spartacium* en

realidad no fue un movimiento servil, sino una revuelta del sur de Italia contra la dominación romana; el antagonismo de la guerra social continuaba existiendo en esas regiones; y los hombres libres participaron voluntariamente en el ejército de Espartaco en una mayor escala de lo que las fuentes indican. Pero en líneas generales su planteo no fue retomado por otros autores, a excepción de Guarino (1979).

Urbainczyk (2008) solo tangencialmente habla de la participación de libres en las grandes revueltas serviles tardorrepublicanas, con breves comentarios. En efecto, en el caso de la primera guerra servil se limita a afirmar que “los pobres libres de Sicilia” apoyaron a los rebeldes y se volvieron contra los amos, citando el fragmento diodereo 34/35.2.48³⁸⁵. En el caso de la segunda revuelta, la autora no repara en la participación de los libres (2008, p. 20-21). Para el *bellum Spartacium* Urbainczyk señala que a los gladiadores fugitivos rápidamente se les unieron otros esclavos y hombres libres (2008, p. 22).

Strauss (2012) advierte la participación de libres en el *bellum Spartacium*, y le concede importancia al tema. Señala que Espartaco atrajo a unos hombres libres, estos eran nacionalistas italianos y seguidores de Mitrídates. El autor dice: “aunque es probable que, al final, su mensaje solo atrajo a unos pocos hombres libres bajo su estandarte, fue suficiente para asustar a Roma”³⁸⁶. Y en este sentido Strauss comprende el dionisismo de Espartaco, detectable en la leyenda según la cual una serpiente se enroscó sobre la cabeza del gladiador cuando este dormía. Pues, la serpiente se vinculaba con Dionisio, y este dios —según el autor— permanecía como un símbolo de los pobres, de los esclavos, y de Italia, invocado por los itálicos en el *bellum sociale* y por Mitrídates (2012, p. 53-8).

Strauss ofrece dos motivos para la unión de los italianos libres al ejército de los gladiadores. El primero es social, pues se trataría de los granjeros libres que habían perdido sus tierras en el marco de la crisis tardorrepublicana, aunque dicho proceso no resultó en la completa desaparición del campesinado itálico. El autor señala lo siguiente: “sin duda algunos de ellos [los granjeros libres] miraban por encima del hombro a los esclavos. Pero si se sentían lo bastante desesperados, enfadados o intrépidos, no dudarían en unirse a Espartaco. Y, con toda probabilidad, muchos de hecho estaban desesperados”³⁸⁷.

³⁸⁵ Urbainczyk 2008, p. 13, 124 n. 19, 40.

³⁸⁶ Strauss 2012, p. 22.

³⁸⁷ Strauss 2012, p. 69.

El segundo motivo de unión es político, e implica no solo a los italianos de modesta condición, sino a las élites itálicas, al menos pasivamente, pues Strauss considera que los ricos nacionalistas italianos amargados por la derrota en la guerra social, no se habrían unido al ejército de esclavos fugitivos, pero “quizás hicieron la vista gorda en lugar de desempeñar un papel activo para resistir a Espartaco”³⁸⁸.

Schiavone (2011) repara en la problemática de la participación de los libres en las tres guerras serviles. Tanto para el caso de la primera como de la segunda revuelta siciliana el autor considera que la participación de los libres se trató de una especie de rebelión paralela. En efecto, en la primera revuelta siciliana el autor afirma que es cierto que al menos una parte de los sectores populares se involucró activamente en el movimiento. No obstante, él considera que el fragmento Diod. 34/35.2.48 —al cual cita— no describe una alianza, sino “una specie di rebellismo parallelo” (nótese aquí la subscripción a la perspectiva de Kovaliov-Canfora); y los esclavos, quienes buscaban instaurar un orden alternativo al de sus amos, eran más responsables que la plebe (2011, p. 54-5). La conformación de la monarquía helenística de Euno y las monedas batidas por el rey rebelde solo son mencionadas por el autor en tanto equivalente de los reinos de esclavos en el nuevo mundo, es decir, del fenómeno cimarrón (vemos aquí la subscripción al enfoque de Bradley). Para la segunda revuelta siciliana, el autor señala que esta vez el movimiento se centró en la campaña y no fueron tomadas ciudades importantes. Al igual que en la primera revuelta, la lucha de los esclavos fue acompañada paralelamente por la de la plebe rural, pero sin intersección entre ambas (2011, p. 58).

Con respecto al *bellum Spartacium*, Schiavone reconoce la inclusión de los libres referidos por Apiano (BC. 1.14.116) dentro de las tropas rebeldes. Schiavone afirma que los libres que siguieron a Espartaco constituían un “proletariado rural constreñido a trabajar a jornal en condiciones durísimas, auténticos inadaptados” (nuestra traducción)³⁸⁹. El autor vincula la unión de este grupo a los esclavos rebeldes con la -según él- ruina total del campesinado romano-itálico que caracteriza los siglos II-I a.C., y que constituye uno de los problemas cruciales del período. Schiavone declara que no se puede afirmar cuántos siguieron a Espartaco, pero probablemente no muchos (2011, p. 34). Posteriormente, hacia la primavera del 72 a.C., Espartaco habría querido

³⁸⁸ Strauss 2012, p. 69.

³⁸⁹ Schiavone 2011, p. 34.

—según la conjetura de Schiavone— transformar la revuelta servil en una guerra anti-romana y civil. Conforme a tales designios, Espartaco quiso ampliar su base social y reavivar las heridas del *bellum sociale*, pero fracasó porque no consiguió el apoyo de ninguna ciudad (2011, p. 73, 79).

Le Bohec reconoce que unos hombres libres se unieron al ejército de Espartaco, y destaca que sus condiciones de vida eran próximas a las de los esclavos (2016, p. 88). Pero el autor luego explicita que la explicación social de la unión es solo una hipótesis posible, no una prueba, y la nacionalista es rápidamente desestimada por él (2016, p. 115-6).

Balance de la historiografía occidental:

En suma, la historiografía occidental de los siglos XX-XXI vinculada con la participación de los libres en las guerras serviles ha tomado varios caminos: uno de ellos ha sido reparar en el tema y señalar que constituye un asunto importante de las revueltas, si bien estas deben ser consideradas esencialmente “serviles”, conforme a la tradición antigua (por ejemplo, Vogt, Paret, Brisson, Capozza); otra perspectiva ha sido descuidar la cuestión, juzgándola absolutamente marginal (el ejemplo más destacado es el de Bradley); por último, un enfoque que tiende a jerarquizar la participación del elemento libre sobre los esclavos y a pensar que las revueltas fueron esencialmente levantamientos provinciales contra la dominación romana (Manganaro, Rubinsohn, Verbrugge, Guarino).

4. Criterios de recorte historiográfico

Con el fin de ordenar el manejo de la abundante bibliografía, los distintos autores y los debates entre ellos, podemos establecer tres criterios de clasificación de las perspectivas historiográficas existentes en torno a la cuestión de la participación de los libres en las guerras serviles tardorrepublicanas: en primer lugar, en función de la importancia relativa que los historiadores le han atribuido a la participación de los libres; en segundo lugar, por la interpretación que han hecho los historiadores de la relación entre libres y esclavos en las dos revueltas sicilianas; y, en tercer lugar, por las

diferentes explicaciones de la participación de los libres, que en el planteo de algunos autores implica proporcionar las causas de su “unión” a los esclavos.

En lo que concierne al primer criterio de recorte historiográfico, es decir, a la importancia que los historiadores le han atribuido a la participación de libres en las guerras serviles, podemos reconocer tres líneas historiográficas:

- Primero, una línea historiográfica que tiende a mantener el carácter “servil” de las revueltas, conforme a la tradición antigua, pero al mismo tiempo destaca la participación de los hombres libres como un hecho importante (el énfasis relativo varía según el autor); los precedentes de esta perspectiva se encuentran en el siglo XIX, en tanto varios historiadores decimonónicos advirtieron la participación de libres en sus narrativas de las revueltas, tales como Wallon (1879 [1847]); Nitzsch (1847); Mommsen (1955 [1854-6]); La Lumia (1874 [1872]); Mahaffy (1890); etc. Pero los principales autores dentro de este enfoque, que solo con el tiempo se va configurando, son los siguientes: Mišulin (1952 [1936]); Pareti (1953); Brisson (2011 [1959]); Vogt (1974 [1965]); Strauss (2012 [2009]); Schiavone (2011); etc.
- Segundo, otra línea historiográfica que se desinteresa de la cuestión considerando la participación de libres como un hecho absolutamente marginal, que no modifica en nada la naturaleza “servil” de las revueltas y no amerita análisis. El representante más notable de esta visión es Bradley (1998 [1989]), pero también podríamos incluir a Finley (1986b [1968]).
- Tercero, una corriente historiográfica, que data de fines de los '60 a la actualidad, que tiende a jerarquizar la participación del elemento libre sublevado y a considerar a las revueltas fundamentalmente como levantamientos provinciales contra la dominación romana; en esta perspectiva se encuentran los siguientes autores: Manganaro (1967; 1980; 1982; 1983); Rubinsohn (1971; 1982); Verbrughe (1972; 1973; 1974; 1975); Levi (1972; 1980); Guarino (1979) y Morton (2009; 2012).

En cuanto al segundo criterio de recorte historiográfico, esto es, al tipo de relación establecida entre los libres que participaron en las dos revueltas sicilianas y los esclavos rebeldes, podemos reconocer tres líneas interpretativas:

- la primera afirma que entre el elemento servil y el libre existió una “unión”, “causa común”, “asistencia mutua”, “colaboración” o “alianza”: los términos varían según los autores y también su aplicación a cada insurrección, pero la idea fundamental es que los libres fraternizaron con los esclavos y se integraron a la revuelta. Hemos descubierto en el curso de nuestra investigación que esta línea interpretativa no data del siglo XX como algunos han creído, sino que tiene su origen en el siglo XIX, a saber, en Mommsen, quien definió la relación entre libres pobres y esclavos rebeldes en las dos guerras serviles sicilianas como “causa común”; posteriormente, esta interpretación fue retomada por otros autores (Siefert 1860; La Lumia 1874; Mahaffy 1890; etc.), y en el siglo pasado se desarrolla en los trabajos de Mišulin (1952 [1936]), Pareti (1953), Capozza (1956), Brisson (2011 [1959]), y fundamentalmente a través de Manganaro, quien redefine esa relación en términos de “colaboración”; Manganaro será retomado por otros autores, como por ejemplo Mazza (1985).
- la segunda línea interpretativa sostiene que hay una diferencia entre el comportamiento de los pobres libres y el de los esclavos rebeldes: se trata de dos rebeliones diferentes, sin ningún vínculo entre ambas, simplemente los pobres libres aprovecharon la ocasión de la insurrección servil para hacer su propia rebelión consistente en saquear a los ricos propietarios; a su vez, se suele destacar el hecho de que los libres empobrecidos saquearon con un mayor grado de destrucción que los esclavos rebeldes. Esta perspectiva se va configurando con el transcurso del tiempo³⁹⁰ y entre sus principales representantes se encuentran: Green (1961); Vogt (1974 [1965]); Kovaliov (1959 [1947]); Finley (1986b [1968]); Canfora (1985), quien en nuestro juicio es el autor más importante de este enfoque; Schiavone (2011).
- Tercero, una línea historiográfica representada únicamente por La Rocca (2004), y que podría considerarse una variante de la línea interpretativa anterior. La Rocca afirma que los movimientos de los esclavos y de los libres en la primera guerra servil siciliana no solo fueron extraños entre sí, sino “recíprocamente hostiles”: la plebe no se rebeló contra la aristocracia, sino que le fue leal, realizando acciones de policía contra los esclavos rebeldes.

³⁹⁰ Quizás tenga un lejano precedente en la obra de Nitzsch (1847), pero lo sabemos a ciencia cierta.

En lo que concierne al tercer criterio de recorte historiográfico, a saber, las causas atribuidas por los historiadores para explicar la participación de los libres en las guerras serviles, podemos distinguir dos causas principales, que en el planteo de algunos autores tienden a combinarse:

- explicación social: las diferencias de riqueza entre los libres, y especialmente la concentración de la tierra y la proletarización de los campesinos, conduce a que los libres pauperizados no ataquen a los esclavos rebeldes, sino que saqueen a los terratenientes ricos; razón por la cual se puede comprender sea la “causa común” con los esclavos rebeldes o “la revuelta paralela”, conforme al juicio adoptado en torno al tipo de relación establecida entre libres y esclavos.
- explicación política: se trata de un resentimiento provincial contra el dominio romano; dependiendo el autor puede abarcar solo a los libres empobrecidos o también a las élites locales.

Como se observa de lo expuesto, estos criterios de recorte historiográfico no son excluyentes entre sí, sino que tienden a cruzarse. Por ejemplo, conforme al primer criterio, un historiador puede considerar importante la participación de los libres en las revueltas y entender según el segundo y tercer criterio que la relación entre esclavos rebeldes y libres pobres es de “unión” y su explicación es “política”; mientras que, otro autor que comparte con el anterior el primer criterio puede contraponerse en cuanto al segundo y tercer criterio, esto es, considerar que la relación entre esclavos rebeldes y libres es de “revueltas paralelas” y su explicación es “social”.

Conclusión

En este capítulo hemos reconstruido las principales líneas de investigación histórica con respecto a la cuestión de la participación de los hombres libres en las guerras serviles tardorrepublicanas. Hemos visto que el tema se fue configurando como un problema en sí mismo solo con el transcurso del tiempo, fundamentalmente en el siglo XX, pero ya durante el siglo XIX algunos historiadores advirtieron la participación de los libres en las revueltas serviles e incluso definieron su relación con los esclavos rebeldes en términos de “causa común”. El tema fue replanteado por los historiadores

soviéticos conforme a su teoría de la “revolución de los esclavos”, y en ese marco interpretativo se destaca la obra de Mišulin (1952 [1936]), quien argumentó que la heterogeneidad social del ejército de Espartaco fue la principal causa del fracaso de la “revolución”, pues los campesinos proletarizados eran una clase “reaccionaria” que actuó como una rémora del movimiento revolucionario. La historiografía occidental del siglo XX y comienzos del XXI tomó varios caminos en relación con esta problemática: uno de ellos ha sido reparar en el tema y señalar que constituye un asunto importante de las revueltas, si bien estas deben ser consideradas esencialmente como “serviles”, conforme a la tradición antigua; otro fue el de omitir la cuestión, juzgándola absolutamente marginal; y el último, por el contrario, jerarquizó la participación del elemento libre sobre los esclavos y pensó que las revueltas fueron esencialmente levantamientos provinciales contra la dominación romana.

Por otra parte, con el fin de ordenar el manejo de la bibliografía, los distintos autores y los debates entre ellos, hemos establecido tres criterios de clasificación de las perspectivas historiográficas existentes en torno a la cuestión de la participación de los libres en las guerras serviles tardorrepublicanas: primero, en función de la importancia relativa que los historiadores le han atribuido a la participación de los libres; segundo, por la interpretación que han hecho los historiadores de la relación entre libres y esclavos en las dos revueltas sicilianas; y, tercero, por las diferentes explicaciones de la participación de los libres, que en el planteo de algunos autores implica proporcionar las causas de su “unión” a los esclavos.

Una vez que hemos trazado las principales líneas de investigación histórica, corrientes interpretativas y debates sobre la participación de los hombres libres en las guerras serviles tardorrepublicanas, estamos en condiciones de analizar en profundidad el conjunto de las evidencias primarias y establecer nuestra propia tesis. El siguiente capítulo precisamente se consagra a ese fin.

CAPÍTULO V

Análisis de las fuentes sobre la participación de los hombres libres y su relación con los esclavos rebeldes en las guerras serviles tardorrepúblicas

“Che tipo di rapporto venne a stabilirsi tra schiavi ribelli e liberi in rivolta?”.
Luciano Canfora (1985, p. 159).

“There is no sign of any co-operation between these free "poor whites" and the slaves: this argues strongly against the revolt having been a generalized proletarian revolution”.
Peter Green (1961, p. 15).

“Diodoro rileva, enfatizzandola, l'alleanza tra schiavi e liberi proletarizzati che si verificò soprattutto nella seconda Guerra Servile: essa rappresentava uno dei pericoli più temuti dalle classi egemoni della società romana repubblicana”.
Mario Mazza (1985, p. 103).

Introducción

Habiendo comprendido la naturaleza problemática de la participación de hombres libres en las guerras serviles (Introducción General), habiendo visto los diferentes tipos y estados de conservación de las fuentes que disponemos (capítulo I) y argumentado en favor del uso del relato diodoreo como documento válido de información histórica (capítulo II), y luego de haber examinado las principales corrientes historiográficas sobre la interpretación de las revueltas (capítulo III) y específicamente acerca de la relación entre libres y esclavos (capítulo IV), estamos en condiciones ahora de analizar en profundidad las evidencias antiguas de nuestra principal problemática: la participación de algunos hombres libres en las guerras serviles y la relación que establecieron con los esclavos rebeldes. Las preguntas que intenta responder nuestro estudio son las siguientes: i) ¿realmente participaron hombres libres en las guerras serviles y qué hicieron?; ii) ¿quiénes eran esos hombres libres?; iii) ¿qué relación establecieron con los esclavos rebeldes?; iv) ¿cómo se puede pensar su participación en las revueltas dirigidas por esclavos?

El capítulo se divide en cinco partes:

En primer lugar, vamos a demostrar la participación de los hombres libres citando los pasajes correspondientes de las fuentes narrativas; su participación debe ser ante todo verificada.

En segundo lugar, analizaremos quiénes eran esos hombres libres desde un punto de vista socioeconómico, jurídico-político y étnico.

En tercer lugar, abordaremos el problema de la relación entre los *aporoí* y los esclavos rebeldes. Vamos a realizar nuestro análisis de las fuentes tratando a cada revuelta por separado, razón por la cual esta sección se subdivide en tres apartados, concernientes a cada guerra servil.

En cuarto lugar, abordaremos la cuestión de cómo pensar esta participación conjunta de algunos hombres libres y esclavos rebeldes durante las guerras serviles. Nuestro enfoque apuntará a comprender la acción de los *aporoí* en el marco de conflictos civiles preexistentes. Dividiremos esta sección en cinco apartados.

En quinto lugar, asentaremos nuestra propia postura historiográfica con respecto a las distintas corrientes de investigación de las guerras serviles y la participación de los libres en ellas.

1. Fuentes narrativas sobre la participación de algunos hombres libres en las guerras serviles tardorrepublicanas

En la presente sección nos proponemos demostrar la participación de hombres libres en las guerras serviles, para lo cual citaremos los fragmentos y pasajes de las fuentes antiguas que mencionan el tema. Debemos realizar esta tarea puesto que hay autores modernos que, como vimos en el capítulo pasado, omiten cualquier referencia a la participación de los libres. A continuación, citamos los pasajes correspondientes a cada revuelta servil.

1.1. En la primera guerra servil siciliana

El fragmento Diod. 34/35.2.48: de los extractos constantinianos³⁹¹, narra que unos libres empobrecidos de una ciudad desconocida saqueaban a los ricos terratenientes; según la reciente traducción de Goukowsky:

“*Une foule de grands malheurs (πολλῶν καὶ μεγάλων κακῶν) s'étant abattue sur les Siciliens (τοῖς Σικελιώταις), les masses populaires (ὁ δημοτικὸς ὄχλος) non seulement ne compatissaient pas à tous ces malheurs, mais bien au contraire elles s'en réjouissaient (ἐπέχαιρε), car elles étaient jalouses de la différence des conditions sociales et de l'inégalité des moyens d'existence (προσεπιφθονῶν ἀνίσου τύχης καὶ ἀνωμάλου ζωῆς). L'envie (φθόνος) en effet, qui n'avait été d'abord ressentie que comme un chagrin, se transforma en joie, à la vue des splendeurs de la Fortune dégénéralant pour prendre une forme qu'elle dédaignait auparavant. Et, ce qui était le plus vexant de tout, alors que les révoltés, qui envisageaient l'avenir avec une sage prévoyance, ne mettaient pas le feu aux fermes et n'endommageaient pas les biens et les dépôts de grains qui s'y trouvaient, et qu'ils se gardaient de toucher aux personnes qui s'étaient consacrées à l'agriculture, le petit peuple (οἱ δημοτικοί), animé par l'envie (διὰ τὸν φθόνον), prenait pour prétexte les esclaves fugitifs (ἐπὶ τῇ προφάσει τῶν δραπετῶν), sortait en armes (ἐξιώντες) de la ville pour se rendre dans les campagnes et non seulement ils pillaient les biens, mais ils incendiaient les fermes*”³⁹².

Diod. 34/35.2.14: fragmento proveniente del epítome fociano³⁹³, donde Diodoro parece indicar la presencia de libres reunidos con los esclavos rebeldes en el teatro de Enna, después de que los esclavos se apoderaran de la ciudad; según la traducción de Goukowsky:

“Ayant traîné, comme nous l'avons dit, Damophilos et Mégallis, jusqu'à la ville, les envoyés les firent paraître dans le théâtre où la foule en révolte s'était rassemblée. Et, comme Damophilos s'était lancé dans une habile manœuvre pour sauver sa vie et que, dans la populace, beaucoup avaient été entraînés par ses propos, Hermeias et Zeuxis, pleins d'animosité contre lui, le traitèrent de menteur et, sans attendre *le jugement*

³⁹¹ Del cual no hay equivalente en el epítome fociano.

³⁹² Goukowsky 2014, p. 98-9 (la inclusión en la traducción de las palabras en griego y las cursivas son nuestras).

³⁹³ No existe fragmento equivalente en los extractos constantinianos

régulier du peuple (τὴν ἀκριβῆ τοῦ δήμου κρίσιν), l'un lui transperça le flanc de son épée tandis que l'autre lui coupa le cou avec sa hache”³⁹⁴.

1.2. En la segunda guerra servil siciliana

Diodoro 36.6: del resumen de Focio; donde se narran los saqueos que realizan unos libres empobrecidos a los ricos terratenientes; según la traducción de Goukowsky:

“La Sicile entière était en proie à la confusion et à une « Iliade de maux ». Ce n'étaient pas seulement les esclaves, mais aussi *les hommes libres démunis de ressources* (τῶν ἐλευθέρων οἱ ἄποροι) qui perpétraient toute espèce de pillage et de crime, et ils tuaient effrontément les esclaves et les hommes libres qu'ils rencontraient afin que personne n'aille rapporter leur furie. C'est pourquoi les habitants des villes estimaient que les biens qui se trouvaient à l'intérieur des remparts leur appartenaient à peine et que ceux qui se trouvaient à l'extérieur n'étaient plus à eux mais esclaves d'un régime de violence criminelle. Et beaucoup osaient en Sicile bien d'autres actes monstrueux”³⁹⁵.

Diodoro 36.11: de los *Excerpta constantiniana*, fragmento equivalente al anterior (36.6) pero más completo; según la traducción de Goukowsky:

“Ce n'était pas seulement la foule des esclaves lancés dans la révolte qui se livrait à des incursions mais *ceux des hommes libres qui ne possédaient pas les biens situés à la campagne* (τῶν ἐλευθέρων οἱ τὰς ἐπὶ χώρας κτήσεις οὐκ ἔχοντες)³⁹⁶ se tournaient vers le pillage et les exactions. Ceux en effet dont les biens étaient insuffisants, en raison de leur indigence et aussi de l'anarchie, se répandaient en dehors <des villes> à travers les campagnes, en bandes organisées, et enlevaient les troupeaux d'animaux domestiques, pillaient les céréales entreposées dans les bâtiments de ferme et tuaient en toute liberté ceux qu'ils rencontraient, homme libres et esclaves, afin qu'aucun d'entre eux ne répande

³⁹⁴ Goukowsky 2014, p. 87 (la inclusión en la traducción de las palabras en griego y las cursivas son nuestras).

³⁹⁵ Goukowsky 2014, p. 165 (la inclusión en la traducción de las palabras en griego y las cursivas son nuestras).

³⁹⁶ Seguimos aquí la edición de Walton (1967, p. 162) para insertar la expresión en griego del original diodoreo; cf. Goukowsky 2014, p. 166, quien transcribe el original en griego de manera ligeramente diferente: τῶν ἐλευθέρων οἱ τὰς ἐπὶ τῆς χώρας κτήσεις οὐκ ἔχοντες.

la nouvelle de leur rage et de leurs exactions. Comme c'était l'anarchie (car aucun magistrat romain ne rendait la justice), tous ces gens, ayant toute licence pour agir sans avoir de comptes à rendre, provoquaient quantité de grands malheurs. C'est pourquoi il n'y avait pas de localité qui ne fût remplie de pillages violents exercés en toute liberté sur les biens des riches. Ceux qui naguère dans les cités occupaient le premier rang aussi bien par la notoriété que par la richesse, perdaient alors leurs ressources, que les esclaves leur enlevaient avec violence, parce que la Fortune s'était retournée de façon inattendue, et qui plus est, soumis aux vexations des hommes libres, ils étaient obligés de le supporter avec résignation. C'est pourquoi tous estimaient que ce qui se trouvait à l'intérieur des portes était à peine à eux, mais que tout ce qui se trouvait à l'extérieur des remparts était la propriété d'autres gens et esclave du pouvoir inique exercé par la force brutale. Bref, régnaient dans chaque ville la confusion et le bouleversement du droit fondé sur les lois. Maîtres du pays découvert, les révoltés rendaient en effet inaccessibles les campagnes : ils étaient remplis de rancune contre les maîtres et ne se rassasiaient pas de leurs succès inattendus. Mais les esclaves qui se trouvaient à l'intérieur des remparts, l'esprit gagné par le mal et disposés à la révolte, inspiraient à leurs maîtres de très grandes craintes³⁹⁷.

1.3. En la guerra de Espartaco

Apiano, *Guerras civiles*, 1.14.116: narra que unos libres se unieron a los gladiadores fugados cuando se encontraban en el Vesubio; según la traducción de Combes-Dounous:

“[Le mont Vésuve] Là, de nombreux fugitifs et *quelques hommes libres des campagnes* (τινας ἐλευθέρους ἐκ τῶν ἀγρῶν) vinrent se joindre à lui [Spartacus]”³⁹⁸.

Apiano, *Guerras civiles*, 1.14.117: sobre las fuerzas que tenía el ejército de Espartaco; según la traducción de Combes-Dounous:

³⁹⁷ Goukowsky 2014, p. 165-6 (la inclusión de las palabras en griego y las cursivas son nuestras).

³⁹⁸ Combes-Dounous 1993, p. 163 (la inclusión de las palabras en griego y las cursivas son nuestras). No hemos podido utilizar la última traducción de Belles Lettres: Appien, *Histoire romaine. Tome VIII, Livre XIII: Guerres civiles, Livre I* (notas de François Hinard, edición y traducción de Paul Goukowsky), Paris, 2008.

“Toutes ses forces [celles de Spartacus] consistaient en esclaves, en déserteurs ou en *aventuriers* (σύγκλυδες)”³⁹⁹.

Plutarco, *Vidas Paralelas, Craso, 9.3*: sobre los hombres que se unen a los gladiadores fugados en la zona del Vesubio; según la traducción de Flacelière:

“Alors ils virent se joindre à eux un grand nombre de *pâtres* (βοτήρων) et de *bergers* (ποιμένων) du pays, gens combatifs et agiles”⁴⁰⁰.

2. Definición de la condición socioeconómica, jurídico-política y étnica de los hombres libres que participaron en las guerras serviles

Tratándose de las revueltas sicilianas, Diodoro Sículo —la principal fuente escrita de los acontecimientos— nos brinda las siguientes definiciones:

2.1. En la primera revuelta servil siciliana:

En el caso de la primera revuelta Diodoro escribe: ὁ δημοτικὸς ὄχλος, retomado posteriormente como οἱ δημοτικοὶ (34/35.2.48). La expresión ὁ δημοτικὸς ὄχλος ha sido traducida de diferentes formas por los eruditos: “the common people” (Walton 1967, p. 89; cuya traducción es retomada por Yavetz 1991, p. 23); “la populace” (Hoefler 1851, p. 411); “the citizen masses” (Wiedemann 2005, p. 198); “the democratic mob”, “the common people” (Shaw 2001, p. 93); “il popolo” (Canfora 1999, p. 47); “les masses populaires” (Goukowsky 2014, p. 98). Podemos traducirla correctamente al castellano como “el populacho”.

Los historiadores que trataron el tema han dado diferentes definiciones de este grupo social. Citaremos solo algunas con el fin de mostrar cuáles han sido los principales caminos de la reflexión historiográfica: según Wallon, se trata de “la populace de Sicile” (el populacho de Sicilia), “cette foule urbaine” (esa multitud

³⁹⁹ Combes-Dounous 1993, p. 165 (la inclusión de las palabras en griego y las cursivas son nuestras).

⁴⁰⁰ Flacelière 1972, p. 215 (la inclusión de las palabras en griego y las cursivas son nuestras).

urbana), que recibió con alegría la revuelta servil porque su miseria los acercaba más a la condición de los esclavos que su libertad a la de los ricos⁴⁰¹; según Mommsen eran “los trabajadores libres” que tenían un fuerte odio hacia los ricos⁴⁰² producto de la ruina del pequeño propietario, que en la concepción del autor es total⁴⁰³; conforme a La Lumia, “nelle varie città le plebi”⁴⁰⁴ (las plebes de varias ciudades), “proletarii liberi”⁴⁰⁵ (proletarios libres), es decir, este autor entiende que eran proletarios libres de algunas ciudades; según Mišulin son “campesinos” pequeños productores arruinados y amenazados de perder su propiedad, dispuestos a apoyar a los esclavos en la medida que su revuelta estaba dirigida contra los grandes propietarios⁴⁰⁶; según Pareti, “i piccoli proprietari e gli artigiani, decaduti a nullatenenti”⁴⁰⁷ (los pequeños propietarios y artesanos desposeídos), “le classi povere rurali indigene, e parte di alcune popolazioni cittadine, Enna, Morganzia, Taormina”⁴⁰⁸ (las clases pobres rurales indígenas y parte de algunas poblaciones ciudadanas); según Capozza es “la classe dei nullatenenti”⁴⁰⁹ (la clase de los desposeídos), quienes antes eran campesinos pequeños propietarios o trabajadores agrícolas, pero fueron desposeídos o dejaron de encontrar trabajo, respectivamente, por el desarrollo del latifundio esclavista, y entonces migraron a las ciudades para constituir la “turbolenta massa dei proletari”⁴¹⁰ (la turbulenta masa de los proletarios); Finley los define como “hommes libres, pauvres et sans terres”⁴¹¹ (hombres libres, pobres y sin tierras); según Green se trata de “the small freeholders”⁴¹² (los pequeños propietarios); Vogt, considera que este sector es “the free proletariat of the towns”⁴¹³ (el proletariado libre de las ciudades); según Manganaro, “lo strato dei liberi

⁴⁰¹ Wallon 1879, Vol. II, p. 300.

⁴⁰² Mommsen 1955, p. 124-5.

⁴⁰³ Mommsen 1955 p. 119-120.

⁴⁰⁴ La Lumia 1874, p. 79.

⁴⁰⁵ La Lumia 1874, p. 101.

⁴⁰⁶ Citado por Raskolnikoff 1975, p. 138 (nuestra traducción).

⁴⁰⁷ Pareti 1953, p. 296.

⁴⁰⁸ Pareti 1953, p. 304.

⁴⁰⁹ Capozza 1956, p. 96.

⁴¹⁰ Capozza 1956, p. 84-5.

⁴¹¹ Finley 1986b, p. 148.

⁴¹² Green 1961, p. 15.

⁴¹³ Vogt 1974, p. 54.

nullatenenti [ispessito accanto alle borghesie cittadine]”⁴¹⁴ (el estrato de los libres desposeídos que fue incrementándose alrededor de las ciudades); Canfora sostiene que es claro que se trata de “proletariado” o “sottoproletariado urbano”⁴¹⁵ (proletariado o lumpenproletariado urbano); de la misma manera La Rocca piensa que el populacho es “una plebe cittadina”⁴¹⁶ (una plebe urbana).

A pesar de ciertas diferencias entre los historiadores mencionados puede reconocerse entre algunos autores un cierto acuerdo: *ho dēmotikòs óchlos* que participa en la primera revuelta servil siciliana hace referencia a la plebe urbana. Se trata de proletarios libres de las ciudades quienes precedentemente —así lo infieren los estudiosos modernos, pues Diodoro no agrega mayores precisiones— habrían sido unos campesinos pequeños propietarios, pero producto de la pérdida de sus parcelas de tierra, devinieron *proletarii*. Evidentemente, los historiadores modernos tienden a deducir la supuesta desposesión agraria de esta plebe urbana al vincularla con el proceso de proletarización de una porción del campesinado itálico, que conforma uno de los problemas del período tardorrepblicano y que llevó a la propuesta de reforma agraria de Tiberio Graco.

En líneas generales creemos que esa definición socioeconómica es apropiada en tanto se vincula con el hecho de que la primera revuelta siciliana abarcó esencialmente a las ciudades tomadas por los rebeldes: Enna, Taormina, Morgantina, Agrigento y Catania⁴¹⁷. Diodoro escribe que el populacho hacía incursiones de saqueo al campo e incendiaba las propiedades de los ricos (34/35.2.48). Es decir, se debe pensar que esta plebe urbana de algunas ciudades salía al campo para saquear.

Queda por precisar los orígenes étnicos del “populacho” (*ho dēmotikòs óchlos*) y su estatus jurídico-político. Como afirma Pareti, parece que el populacho estaba compuesto mayoritariamente de indígenas⁴¹⁸. Serían sicilianos: griegos, sículos y sicanos⁴¹⁹. Desde el punto de vista de las autoridades romanas, esos sicilianos eran —

⁴¹⁴ Manganaro 1980, p. 438.

⁴¹⁵ Canfora 1985, p. 159.

⁴¹⁶ La Rocca 2004, p. 156.

⁴¹⁷ Diod. 34/35.2.20-22; Estrabón 6.2.6; Orosio 5.9.5.

⁴¹⁸ Pareti 1953, p. 304.

⁴¹⁹ Se debe recordar que cuando los colonos griegos comenzaron a instalarse en Sicilia en el siglo VIII a.C., encontraron allí tres pueblos diferentes: los sículos en la mitad oriental, los sicanos al oriente, y los élimos al noroeste. Las relaciones que las colonias griegas mantuvieron con los indígenas variaron desde

para esta época— unos *peregrini*. Se llamaba “peregrinos” a los individuos nacidos libres y habitantes de las provincias del imperio romano que no poseían ciudadanía romana⁴²⁰. Aunque la gran mayoría del populacho estaría compuesta de peregrinos sicilianos (de origen griego, sículo y sicano), no debe excluirse la posibilidad de que participaran también algunos ciudadanos romanos pobres.

2.2. En la segunda revuelta servil siciliana:

En lo que concierne a la segunda revuelta siciliana disponemos de dos definiciones de los hombres libres que participaron en ella. Diodoro, en el resumen fociano, menciona lo siguiente: τῶν ἐλευθέρων οἱ ἄποροι (Diod. 36.6), que podemos traducir como “los libres pobres”. Se trata de un término muy general. Pero se encuentra una definición más precisa en el fragmento equivalente de los *Excerpta* constantinianos: τῶν ἐλευθέρων οἱ τὰς ἐπὶ χώρας κτήσεις οὐκ ἔχοντες (Diod. 36.11), que podemos traducir al castellano como “los [campesinos] libres no propietarios de tierras”.

En efecto, conforme sostiene Canfora (1985, p. 159), Diod. 36.11 no solamente hace referencia a algunos libres (τῶν ἐλευθέρων) sin recursos (κτήσεις), es decir pobres, sino a pobres que no tienen tierras (ἐπὶ χώρας), esto es, se encuentran en el contexto rural. Entonces, aparentemente se trata de campesinos, en el sentido de habitantes del

lazos de amistad hasta formas de dominación y explotación. Los sículos eran la población más importante entre los indígenas. La helenización fue diferente en función de los grupos étnicos. Los sicanos parecen haber sido más resistentes a la helenización, y los élimos todavía más. Se sabe a partir de datos arqueológicos que hacia el año 500 a.C. toda la región sícula hasta Enna estaba aparentemente helenizada. Sin embargo, el proceso de helenización no destruyó la conciencia sícula, de lo contrario no podría comprenderse la revuelta étnica (sícula) de Ducetio a mediados del siglo V a.C. De todas maneras, según Finley, con el correr del tiempo Sicilia deviene totalmente griega: ella era y se sentía griega. Cada una de sus ciudades tenía las mismas características que las de Grecia: su plaza central —su ágora— sus templos y sus otros edificios públicos, sus necrópolis fuera de la ciudad, todo conforme al estilo helénico. Los colonos griegos llevaron y conservaron sus dialectos y escrituras, sus dioses y cultos, sus prácticas funerarias, su calendario y su organización política y social. La lengua hablada en la isla era un griego puro en el cual solamente algunas palabras sículas se introdujeron. Quizás la influencia más importante de los indígenas ha sido su religión, pero no es fácil trazar las líneas de este proceso, salvo por implicación, puesto que tanto los nombres de los dioses como los aspectos exteriores del culto fueron helenizados (Finley 1986b, p. 25-42).

⁴²⁰ Daremberg & Saglio 1877-1919, p. 389.

campo, y más precisamente campesinos sin tierras. De esta manera deben entenderse las traducciones de varias ediciones eruditas: “those freemen who possessed no holdings on the land” (Walton 1967, p. 163 = Yavetz 1991, p. 72); “free persons who lived in the countryside and had no possessions of their own” (Shaw 2001, p. 115)⁴²¹; “hommes libres qui ne possédaient pas les biens situés à la champagne” (Goukowsky 2014, p. 165). En suma, los libres que saquean a los ricos en la segunda revuelta siciliana serían campesinos sin tierras⁴²².

⁴²¹ No obstante, Shaw, luego parece considerar que se trata de habitantes de las ciudades, pues continúa su traducción de la siguiente manera: “Both because of their poverty and because of the general conditions of lawlessness, *the poor citizens of the cities* burst out into the countryside ... (las cursivas son nuestras; Shaw 2001, p. 115-6)”.

⁴²² Existe una amplia discusión en la historiografía, principalmente de lengua anglosajona, con respecto a la caracterización de los agricultores griegos del mundo antiguo, en especial acerca de los agricultores áticos de la época clásica. El debate gira en torno a la siguiente cuestión: si los agricultores helénicos deben ser definidos en base al concepto de campesino (*peasant*) o al de granjero (*farmer*). El primer término hace referencia a un pequeño productor que cultiva la tierra y cría animales utilizando para ello su propio trabajo y el de su familia, y produce principalmente para la auto subsistencia (la producción de valores de uso para la unidad familiar). Además, vive en pequeñas comunidades rurales y posee una cultura tradicional específica, opuesta a la de los grandes propietarios. El campesino se encuentra también en una situación de dependencia política y económica, pues debe pagar tributos al Estado y/o rentas a los grandes terratenientes. Por el contrario, el concepto de granjero (*farmer*) alude a un agricultor que produce para el mercado (valores de cambio) y no se encuentra sometido al pago de rentas y/o tributos. Véase: Gallego (2009, p. 181-192). Para nuestro caso, esto es, el de los pequeños propietarios sicilianos e italianos de los siglos II y I a.C., creemos que es más pertinente aplicar el concepto de *campesinos*, tal como lo hace Garnsey (1976, p. 221-235). Con más razón en el contexto de las guerras serviles sicilianas, puesto que Sicilia en el siglo II a.C. era una provincia romana, lo cual implicaba el pago del *tributum*. Además, en las guerras serviles se manifiesta una cierta identidad campesina (o quizás deberíamos decir “plebeya”) contraria a la de los grandes terratenientes, detectable en los saqueos a sus propiedades. No obstante, en este trabajo hablamos de *campesinos* principalmente con la denotación más básica de este vocablo, definida por la Real Academia Española de la siguiente manera: “dicho de una persona que vive y trabaja de forma habitual en el campo”. Así el término refiere sencillamente al habitante de la campaña que trabaja en ella, ya sea un pequeño o mediano productor (más allá de su vinculación con el mercado y si está o no sometido al pago de rentas y tributos), ya sea un trabajador asalariado de la actividad agrícola o ganadera. Esto nos permite referir como campesinos tanto a los pequeños agricultores del nivel de subsistencia como a los trabajadores rurales asalariados. Aparentemente, este último caso sería el de los sicilianos pobres del fragmento Diod. 36.11.

También para este caso, los historiadores discrepan parcialmente sobre la definición socioeconómica: Wallon piensa que se trata de “la populace des villes”⁴²³ (el populacho de las ciudades); Mommsen los considera, al igual que en el caso anterior, como “los proletarios libres”⁴²⁴; según Mišulin se trata de los pequeños campesinos⁴²⁵; conforme a Pareti se trata de los mismos elementos que en la primera revuelta siciliana, esto es, “nullatenenti avidi di vendetta” (desposeídos ávidos de venganza)⁴²⁶; Brisson habla de “les hommes libres, de condition modeste”⁴²⁷ (los hombres libres, de condición modesta); para Vogt es “the free proletariat”⁴²⁸ (el proletariado libre); según Capozza, al igual que en la primera revuelta, estos hombres son unos proletarios de las ciudades, antiguos campesinos pequeños propietarios que fueron desposeídos por los grandes terratenientes y marcharon a las ciudades⁴²⁹; Finley, lo mismo que para la primera guerra servil siciliana, los define como “hommes libres, pauvres et sans terres”⁴³⁰ (hombres libres, pobres y sin tierras); Canfora afirma que se trata de “lavoratori agricoli di condizione libera”⁴³¹ (trabajadores agrícolas de condición libre); Schiavone los considera “plebi rurali”⁴³² (plebes rurales).

Como dijimos precedentemente, nosotros coincidimos con la interpretación de Canfora (1985), esto es, τῶν ἐλευθέρων οἱ τὰς ἐπὶ χώρας κτήσεις οὐκ ἔχοντες (Diod. 36.11) parece hacer referencia a unos trabajadores libres del campo, pues la misma definición diodorea implica su relación con el campo y la no propiedad de tierras. Estos asalariados agrícolas que saquean a los ricos durante la segunda guerra servil presumiblemente habrían sido con anterioridad unos pequeños productores agrarios que perdieron sus parcelas de tierra. En este sentido, constatamos que la historiografía ha avanzado en distinguir la diferencia entre el elemento libre sublevado de la primera y de la segunda revuelta servil siciliana, pues no es exactamente el mismo, tal como muchos

⁴²³ Wallon 1879, Vol. II, p. 306.

⁴²⁴ Mommsen 1955, p. 188.

⁴²⁵ Mišulin, citado por Raskolnikoff 1975, p. 138.

⁴²⁶ Pareti 1953, p. 480.

⁴²⁷ Brisson 2011, p. 170.

⁴²⁸ Vogt 1974, p. 59.

⁴²⁹ Capozza 1956, p. 84-5, 96.

⁴³⁰ Finley 1986b, p. 148.

⁴³¹ Canfora 1985, p. 159.

⁴³² Schiavone 2011, p. 58.

historiadores lo han creído. En efecto, como afirma Canfora, hay diferencias estructurales: en la primera revuelta los libres pobres son proletarios de las ciudades; en la segunda, en cambio, se trata de campesinos sin tierras que trabajaban como asalariados, o, dicho de otro modo, proletarios del campo⁴³³.

Sin embargo, nosotros creemos que no convendría exagerar en una diferenciación tan taxativa entre proletarios urbanos y proletarios rurales, o pobres de las ciudades y pobres del campo, como hace Canfora (1985). Dos son los factores que nos llevan a matizar esa distinción. Primero y principal, que quizás la disyuntiva sea falsa y se trate de un mismo grupo. Jameson (1994), por ejemplo, señala que constituye un serio problema hallar en el registro arqueológico a los pobres rurales del mundo antiguo griego. Según este autor, los libres pobres, es decir, quienes no tenían tierras o poseían lotes muy pequeños como para ser autosuficientes, residirían en las ciudades; es allí donde deberíamos buscarlos. Porque Jameson cree que a los pobres les resultaría ventajoso habitar en las ciudades: vivirían del arrendamiento de parcelas de tierras cercanas, del trabajo agrícola estacional y de otros trabajos ocasionales como artesanos, vendedores, etc.

Otro factor para matizar la distinción entre proletarios rurales y urbanos es que quizás su origen social sea el mismo, a saber, el de campesinos pequeños propietarios quienes hipotéticamente habrían perdido su hacienda. Por consiguiente, si esto sucedió, los sicilianos pobres que participaron en cada revuelta servil serían el resultado de una desposesión de tierras. No podemos saberlo a ciencia cierta, las fuentes no lo permiten. En cuanto a la definición étnica, jurídica y política de este grupo social se debe decir lo mismo que para la primera revuelta: la mayoría de esos libres serían unos indígenas sicilianos: griegos, sículos y sicanos. Desde el punto de vista de las autoridades romanas, ellos eran unos peregrinos. Sin embargo, creemos que no debe excluirse la posibilidad de la participación de algunos ciudadanos romanos que podrían haber integrado la población de campesinos desposeídos de la campaña.

2.3. En la revuelta de Espartaco:

⁴³³ Canfora 1985, p. 159.

En cuanto a la guerra de los gladiadores disponemos de dos definiciones ofrecidas por Apiano y una por Plutarco. Por una parte, Apiano escribe lo siguiente: *τινας ἐλευθέρους ἐκ τῶν ἀγρῶν* (App. BC. 1.14.116), que podemos traducir como “algunos hombres libres de los campos”⁴³⁴. Apiano parece referirse a unos campesinos, muy probablemente sin tierras, es decir, unos campesinos proletarizados. En efecto, según Gabba se trata del “proletariado agrícola”⁴³⁵ (proletariado agrícola), y traduce la definición de Apiano de la siguiente manera: “*dei liberi provenienti dai campi*”⁴³⁶ (libres provenientes de los campos).

Por otra parte, Apiano (BC. 1.14.117) señala lo siguiente: “Todas esas fuerzas [las de Espartaco] consistían en esclavos, desertores y *chusma* (σύγκλυδες)”⁴³⁷. Aquí la palabra que haría referencia a los pobres libres sería *sygklydes*, pero esta es más imprecisa que la definición del pasaje precedente, y su significado ha sido objeto de discusión entre los estudiosos.

El problema es el siguiente. Apiano dice que las tropas de Espartaco estaban formadas por unos “esclavos” (θεράποντες), unos “desertores” (αὐτόμολοι) y unos σύγκλυδες. Con respecto a los “desertores” (αὐτόμολοι), Apiano se contradice, porque líneas arriba dice lo siguiente: “[Espartaco] No admitió a ninguno de los muchos *desertores* (αὐτομόλων) que trataron de unirse a él”⁴³⁸. Razón por la cual Dumont sostiene que los tres vocablos que componen las fuerzas de Espartaco en el pasaje BC. 1.14.117, son “une série de termes de plus en plus péjoratifs pour désigner une réalité unique”⁴³⁹, es decir, los tres términos son unas referencias peyorativas de un único grupo: los esclavos rebelados. Entonces αὐτόμολοι no significaría “desertores” del ejército romano, sino esclavos, designándolos con un término más peyorativo que el anterior, y σύγκλυδες, de la misma manera, aludiría a los esclavos.

Sin embargo, nosotros creemos que en este caso la argumentación de Dumont no es correcta, pues como señala Orena (1984), resulta conveniente vincular a los “desertores” (αὐτόμολοι) ahora admitidos por Espartaco con dos hechos: por un lado,

⁴³⁴ De manera similar a la traducción castellana de Sancho Royo 1985, p. 149: “algunos campesinos libres”.

⁴³⁵ Gabba 1958, p. 319.

⁴³⁶ Gabba 1958, p. 429.

⁴³⁷ Nuestra traducción.

⁴³⁸ Sancho Royo 1985, p. 151.

⁴³⁹ Nuestra traducción, Dumont 1987, p. 278

con las levadas improvisadas que fueron utilizadas para combatir a los gladiadores fugados, sobre todo al principio de la revuelta; por otro lado, con el establecimiento por parte de Craso de una severa medida tendiente a reinstaurar la disciplina militar, esto es, la *decimatio* (App. BC. 1.14.118). Entonces resulta probable que una parte de las tropas reunidas por Craso estuviera constituida por voluntarios o mercenarios, lo cual debe haber influido negativamente sobre su comportamiento y provocado quizás numerosos casos de insubordinación o de desertión en el difícil momento de enfrentar al enemigo⁴⁴⁰.

Por consiguiente, nosotros creemos que los tres vocablos empleados por Apiano (BC. 1.14.117) para referir a las fuerzas de Espartaco corresponden a tres grupos sociales diferentes, a saber: “esclavos”, “desertores” y “chusma”; esta última haría referencia a los “hombres libres de los campos”, señalados líneas arriba por Apiano (BC. 1.14.116).

Jean-Isaac Combes-Dounous, en la edición de Belles Lettres, traduce el término σύγκλυδες con la palabra “*aventuriers*”⁴⁴¹. Nosotros preferimos en este caso la traducción inglesa de White (en la edición de Loeb Classical Library, quien habla de “*riff-raff*”⁴⁴²); la española de Sancho Royo (en la edición de Gredos el autor propone el vocablo “*chusma*”⁴⁴³); y la italiana de Gabba (“nessuna città cooperava con i gladiatori, ma soltanto schiavi, disertori e gente raccoglietta”⁴⁴⁴), en tanto creemos que estas parecen más convenientes para vincular el vocablo σύγκλυδες con los τινες ἐλευθέρους ἐκ τῶν ἀγρῶν (App. BC. 1.14.116). En este sentido, quizás sería mejor traducir σύγκλυδες al francés como “*racaille*”.

Por lo tanto, conforme a los dos pasajes analizados de Apiano (BC. 1.14.116-7), entre los seguidores de Espartaco habría, además de esclavos, dos grupos de libres: proletarios rurales y desertores de las tropas romanas. Sin embargo, resulta interesante la observación de Orena, quien sostiene que en realidad “los libres de los campos” y los “desertores” no pertenecen a dos categorías sociales distintas, sino a un mismo sector

⁴⁴⁰ Orena 1984, 69-71.

⁴⁴¹ Combes-Dounous 1993, p. 165.

⁴⁴² White 1964, p. 219.

⁴⁴³ Sancho Royo 1985, p. 151.

⁴⁴⁴ Gabba 1958, p. 430.

social, pues se trataría del campesinado pequeño propietario que en el período tardorrepublicano sufrió la concentración y desposesión de la tierra. El autor concibe a este proceso como “una fortísima disgregación social” que ocurrió en el sur de Italia, producto de las guerras, las confiscaciones de Sila y la expansión del latifundio, todo lo cual favoreció la práctica de reclutar voluntarios en tanto esta brindaba una oportunidad para los elementos más pobres de la sociedad (Orena 1984, p. 73-5). Posteriormente matizaremos esta visión que tiende a sobreestimar la destrucción del pequeño propietario romano-italico, pues dicha imagen no se adecua con varias investigaciones recientes en la materia. De todas maneras, nos interesa señalar la posibilidad de que tal vez los dos grupos de libres tendrían un origen común en la desposesión agraria.

De cualquier manera, sea válida o no la argumentación de Orena con respecto a los “desertores”, parece posible afirmar que al menos “los libres de los campos” señalados por Apiano son unos trabajadores del campo, quienes habrían sido antiguos campesinos pequeños propietarios, pero devinieron proletarios tras la pérdida de sus parcelas de tierra. Como veremos líneas abajo, tal es la explicación que comúnmente han dado los historiadores.

Por otro lado, Plutarco (*Crass.* 9.3), conforme a la traducción castellana de Ledesma, brinda la siguiente definición: “Se les unieron [a los gladiadores], además, muchos *vaqueros* (βοτήρων) y *pastores* (ποιμένων) del lugar, hombres belicosos y ágiles [...]”⁴⁴⁵. Debemos indagar si estos “vaqueros” y “pastores” eran unos hombres libres u otros esclavos fugitivos. Al respecto se observa una variedad de posturas de los historiadores modernos del *bellum Spartacium*: desde los que afirman que se trataba de esclavos-pastores, por ejemplo, Schiavone (2011, p. 33-4); pasando por los autores que no son explícitos en aclarar si se trata de pastores libres o esclavos, tal es el caso de Strauss (2012, p. 86-7); hasta los que sostienen que eran pastores libres, por ejemplo, Orena (1984, p.74), Sánchez León (1991, p. 56).

Nosotros creemos que se trata de pastores libres por dos razones. Primero, porque ninguno de los autores que han trabajado directamente la fuente refiere explícitamente a estos pastores como esclavos, al menos las traducciones modernas que hemos consultado⁴⁴⁶, y en la traducción de Ozanam se explicita que se trata de hombres

⁴⁴⁵ Ledesma 2007, p. 355 (La inclusión de las palabras en griego y las cursivas son nuestras).

⁴⁴⁶ Véase: Flacelière (Les Belles Lettres) 1972, p. 215; Perrin (Loeb Classical Library) 1932, p. 339; Ozanam (Gallimard) 2001, p. 1015; Ledesma (Gredos) 2007, p. 355; Shaw 2001, p. 132.

libres⁴⁴⁷. En segundo lugar, porque este pasaje de Plutarco (Craso, 9.3) habla de la zona del Vesubio, el mismo lugar en el cual Apiano señala que “algunos hombres libres de los campos” se habían unido a los esclavos rebeldes. Precisamente Gabba, en su traducción del libro I de Apiano, vincula los “hombres libres de los campos” (App. BC. 1.14.116) con estos pastores de Plutarco⁴⁴⁸. Por consiguiente, siguiendo a estos autores, nosotros pensamos que los “vaqueros” y “pastores” del relato plutarquiano son hombres libres del campo cuya actividad era la ganadería. De todas maneras, es necesario reconocer que la cuestión es controversial y las dudas persisten.

Los historiadores modernos han dado distintas definiciones de los libres que participan en la revuelta de Espartaco: según Mišulin, estos eran los campesinos proletarizados del sur de Italia que formaban el grueso del ejército de Criso, así como unos tráfugas soldados romanos⁴⁴⁹; Pareti sostiene que eran “nullatenenti campagnoli”⁴⁵⁰ (campesinos desposeídos); según Brisson, estos son unos “bergers, ouvriers agricoles, paysans ruinés”⁴⁵¹ (pastores, obreros agrícolas y campesinos arruinados); según Vogt, se trata de “a stream of impoverished peasants and hired workers from the land”⁴⁵² (una oleada de campesinos empobrecidos y de trabajadores agrícolas asalariados); Bradley piensa que eran “discontented agricultural workers”⁴⁵³ (trabajadores agrícolas descontentos).

Si bien existen ciertas diferencias y matices, la tendencia predominante entre los historiadores modernos ha sido considerar a los libres que se unen al ejército de Espartaco como los sectores más pobres del agro itálico, presumiblemente proletarios rurales que vivían como asalariados agrícolas.

En conclusión, más allá del carácter controversial de dos de los tres pasajes narrativos que aluden a los libres del *bellum Spartacium* (App. BC. 1.14.117; Plut. Crass. 9.3) y de las diferentes definiciones de los historiadores modernos, parece

⁴⁴⁷ Ozanam 2001, p. 1015 n. 43: “Nombre de hommes libres de condition misérable rejoignirent les troupes initialement composées de gladiateurs et d’esclaves. Autant qu’une révolte servile, le mouvement devenait un soulèvement de la misère”.

⁴⁴⁸ Gabba 1958, p. 319

⁴⁴⁹ Citado por Raskolnikoff 1975, p. 139.

⁴⁵⁰ Pareti 1953, p. 690.

⁴⁵¹ Brisson 2011, p. 207.

⁴⁵² Vogt 1974, p. 61.

⁴⁵³ Bradley 1998, p. 93.

posible argumentar que los pobres libres que participan en la revuelta de los gladiadores eran desde el punto de vista socioeconómico unos campesinos desposeídos que trabajaban en la agricultura y la ganadería.

Desde el punto de vista étnico, jurídico y político, los agricultores y pastores libres proletarizados señalados por Apiano y Plutarco son en su mayoría italianos del centro y del sur de la península. Mientras que en las revueltas serviles sicilianas la mayoría de los libres que saquean a los ricos eran peregrinos, los libres que participan en la revuelta de Espartaco eran ciudadanos romanos. En este aspecto seguimos la afirmación de Nicolet, quien sostiene que a partir de “la guerra social” (91-89 a.C.) los italianos obtuvieron la ciudadanía romana mediante una serie de tres o cuatro leyes, entre los años 90 y 89 a.C., que les ofrecían a las diversas categorías de italianos el acceso a la ciudadanía completa (Nicolet 1989, p. 62)⁴⁵⁴.

Una vez que hemos definido lo más precisamente posible a los *aporoí* que participaron en las guerras serviles tardorrepublicanas, estamos en condiciones de pasar al siguiente problema, esto es, el de su interacción con los esclavos rebeldes. Resulta conocida la analogía que Collingwood trazó entre el trabajo del historiador y el detective⁴⁵⁵. En un sentido similar Bloch señalaba que los historiadores “Estamos en la misma situación que un juez de instrucción que trata de reconstruir un crimen al que no ha asistido”⁴⁵⁶; y el juez debe dar una sentencia. Nosotros examinaremos las evidencias primarias para cada caso y deberemos hacer lo mismo que el juez, es decir, dictaminar una sentencia: ¿“unión”, “revueltas paralelas” o “mutua hostilidad”? La siguiente sección se consagra a la tarea.

⁴⁵⁴ Nosotros tomamos como premisa la aserción de Nicolet —ampliamente compartida en la bibliografía— según la cual luego del *bellum sociale* los italianos libres devinieron ciudadanos romanos. De todas maneras, creemos que sería interesante investigar hasta qué punto esto se cumplió en la práctica, aunque dicha cuestión trasciende los límites de nuestro estudio.

⁴⁵⁵ Véase: Collingwood 1980, “¿Quién mató a John Doe?”, p. 257-9.

⁴⁵⁶ Bloch 1957, p. 42.

3. La relación entre los libres pobres y los esclavos rebeldes en las guerras serviles: ¿“causa común”, “revueltas paralelas” o “mutua hostilidad”?

La relación que establecieron los pobres libres —descritos en la sección precedente— con los esclavos rebeldes en el curso de las revueltas es un complejo problema a causa de la escasa e imprecisa información que las fuentes registran; a lo cual se debe agregar la complicación procedente de las manipulaciones ideológicas —antiguas y modernas— de los acontecimientos, tal como hemos visto en capítulos anteriores.

La mayoría de los historiadores que refieren a la cuestión en sus narrativas de las revueltas generalmente solo remiten a algunos fragmentos narrativos, a excepción de algunos trabajos que estudian con mayor detalle la cuestión, pero solo para determinadas revueltas⁴⁵⁷. Hasta donde sabemos, nuestro estudio es el primero en analizar detalladamente el conjunto de pruebas disponibles para la relación entre libres pobres y esclavos rebeldes en las tres guerras serviles.

Por otra parte, la mayoría de los historiadores postulan una teoría común de la relación entre libres pobres y esclavos rebeldes aplicable a todas las revueltas, sobre todo a las dos sicilianas, ya sea para afirmar una “colaboración” o bien defender la idea de “revueltas paralelas”. Inferimos nosotros que este procedimiento de análisis deriva de que los historiadores habitualmente piensan las guerras serviles como una unidad, cuya premisa implícita residiría en los rasgos comunes del período tardorrepublicano, y para el caso de las revueltas sicilianas el hecho de que ocurrieron en el mismo lugar. Por consiguiente, conforme a esta manera de pensar las interacciones entre los sectores subalternos deberían ser las mismas. Este razonamiento resulta cuestionable, pues hace caso omiso de las circunstancias particulares de cada revuelta y de las decisiones de los propios actores, que ante similares eventos pueden reaccionar de manera diferente. Cuanto menos se debe pensar *a priori* en la posibilidad de diversas interacciones, independientemente de si la zona geográfica es la misma.

⁴⁵⁷ Canfora (1985), pero solo el caso de las revueltas serviles sicilianas y únicamente analiza la narrativa diodorea, sin abordar las evidencias numismáticas; Dumont (1987, p. 273-281), estudia en profundidad el caso de la revuelta de los gladiadores; Orena (1984), la revuelta de Espartaco; Verbrugge (1974), la primera revuelta servil en Sicilia; Manganaro (1967; 1980; 1982; 1983), esencialmente estudia la primera revuelta siciliana; Rubinsohn (1971), el *bellum Spartacium*.

Nosotros, a diferencia de la mayoría de los analistas modernos, vamos a analizar el problema de la relación entre los esclavos rebeldes y los pobres libres tratando cada revuelta por separado, y de forma independiente entre sí. Es decir, vamos a examinar las evidencias existentes para cada caso, pues creemos que este procedimiento es el más apropiado. A continuación, realizamos lo dicho.

3.1. El problema de la relación entre “el populacho” (ὁ δημοτικὸς ὄχλος) y los esclavos rebeldes en la primera revuelta siciliana

Existen tres evidencias para este caso y deben relacionarse entre sí: dos provienen del relato diodoreo de la primera guerra servil, a saber, los fragmentos Diod. 34/35.2.14 y 34/35.2.48; y otra numismática, esto es, la serie monetaria con la efigie de Deméter de Enna acuñada por el rey rebelde Euno-Antíoco. Analizaremos en profundidad cada una de ellas.

3.1.1. El fragmento Diod. 34/35.2.14:

En este fragmento, Diodoro describe que, tras apoderarse de Enna, “la multitud de rebeldes” (τοῦ πλῆθους τῶν ἀποστατῶν) se reunió en el teatro de la ciudad, donde Damófilo y Megalis —la cruel pareja de amos cuyos malos tratos a sus esclavos desencadenaron la revuelta— fueron llevados para ser sometidos a un juicio sumario. Pero parece que en la asamblea del teatro no solo estaban los esclavos rebeldes, sino también “el populacho” (ὁ δημοτικὸς ὄχλος).

La prueba fundamental para sostener que en la asamblea rebelde del teatro de Enna estaba el “populacho”, la constituye el empleo del vocablo δῆμος por parte de Diodoro. En efecto, el historiador siciliano narra que cuando Damófilo comenzó a hablar a los rebeldes para salvar su vida, él se estaba ganando a “muchos de la multitud” (πόλλους τοῦ πλῆθους), entonces Hermias y Zeuxis, dos esclavos que lo odiaban con especial rencor, lo mataron sin esperar “el formal juicio del *pueblo*” (τὴν ἀκριβῆ τοῦ δήμου κρίσιν). El uso de *dêmos* haría referencia a una asamblea no exclusivamente integrada por esclavos rebeldes, sino también por libres. Y el asunto reviste gran importancia para entender la relación entre libres pobres y esclavos rebeldes, puesto

que, de confirmarse la presencia del “populacho”, constituiría un hecho evidente de “colaboración” o “causa común”, ya que esta asamblea es la que elige a Euno como rey.

Ante todo, la principal base para sustentar esta interpretación del fragmento 34/35.2.14 la proporciona el erudito francés Paul Goukowsky en su flamante traducción de los libros fragmentarios XXXIII-XL de Diodoro Sículo, para la edición de Belles Lettres. En efecto, Goukowsky considera que Diodoro no podía designar con δῆμος a quienes precedentemente refiere como τὸ πλῆθος τῶν ἀποστατῶν, que sin duda se trata de los esclavos rebeldes. Goukowsky cree que τοῦ δήμου haría referencia al ὀ δημοτικὸς ὄχλος del fragmento Diod. 34/35.2.48, luego retomado con la expresión οἱ δημοτικοί. E incluso el autor señala que sería a esta plebe ciudadana a la que Damófilo habría intentado persuadir para salvar su vida en la asamblea del teatro de Enna (Goukowsky 2014, p. 54).

No todos los historiadores se han percatado de la posible presencia de los sectores más bajos de condición libre en el teatro, y así, han considerado que la asamblea rebelde que elige a su rey está constituida exclusivamente por esclavos. Este es el caso de Bradley (1998, p. 58) y de Green (1961, p. 14). Nosotros ya habíamos sostenido la presencia del “populacho” en el teatro de Enna con anterioridad a la traducción de Goukowsky⁴⁵⁸, pero esta última reforzó nuestra interpretación.

Sin embargo, ya anteriormente otros historiadores habían advertido la posibilidad de la presencia del δημοτικὸς ὄχλος en el teatro de Enna. En efecto, ya Manganaro había señalado la cuestión, diciendo que además de los esclavos, probablemente la plebe proletarizada participase en la asamblea rebelde, aunque el autor no desarrolló la cuestión, solo la insinuó (1980, p. 438).

Canfora, en cambio, aseveró la presencia del ὀ δημοτικὸς ὄχλος en el teatro de Enna (Diod. 34/35.2.14), tanto en su artículo sobre las revueltas sicilianas⁴⁵⁹, como en

⁴⁵⁸ Piantanida 2012.

⁴⁵⁹ Canfora 1985, p. 159: “Nella prima rivolta, il «demo» è presente dal primo momento, in modo peraltro passivo, allo scoppio dell'insurrezione: assiste in teatro all'esecuzione capitale di Damofilo, il quale però era stato sul punto di «convincere molti del demo» (estratto *i*, p. 291, righe 4 e 7 Jacoby). Non ostante la grande invidiosa ostilità (*phthónos*), il demo rischia di farsi 'catturare' da un padrone eloquente. Non ostante, però, la terminologia adoperata sia inequivocabile («demo»), i moderni hanno dato varie e tra loro contrastanti caratteristiche di questo gruppo sociale [...] È evidente che si tratta di proletariato, o sottoproletariato, urbano”.

su propia traducción y edición erudita de la primera revuelta servil siciliana⁴⁶⁰. No obstante, curiosamente el autor omite el asunto cuando postula la no colaboración entre esclavos y libres pobres.

La Rocca (2004) ha intentado reparar la contradicción de Canfora, considerando que el vocablo *dêmos* empleado por Diodoro en el fragmento 34/35.2.14 aludiría solo a los esclavos rebeldes, con lo cual Diodoro estaría haciendo un desplazamiento semántico del término: empleando una palabra estrechamente asociada a los libres, como *dêmos*, para referir únicamente a los esclavos.

Es cierto que, como dice La Rocca, “la multitud de rebeldes” (τοῦ πλήθους τῶν ἀποστατῶν) señalados con anterioridad al término *dêmos* son los esclavos rebeldes (2004, p. 154); también es cierto que Diodoro utiliza ἐκκλησία para referirse a la asamblea de esclavos rebeldes que elige rey a Salvio en la segunda revuelta siciliana (Diod. 36.4). Sin embargo, nosotros sostenemos que la interpretación propuesta por La Rocca debe enfrentar dos problemas fundamentales.

En primer lugar, el registro semántico del término *dêmos* en la *Bibliothēke* no muestra otro ejemplo en el que el historiador siciliano utilice *dêmos* para referirse a los esclavos. El índice y *Lexicum verborum* de la obra diodorea realizado por McDougall (1997, I, p. 21-2), clasifica en cuatro categorías principales a los significados que tiene este término en la obra de Diodoro: la gente, nación; el pueblo bajo; el pueblo soberano; y el gobierno democrático. Pero no hay otra ocasión en la cual Diodoro use el término para referirse solo a los esclavos.

En segundo lugar, la interpretación de La Rocca se basa en considerar que los esclavos rebeldes masacraron en parte a los libres pobres cuando tomaron la ciudad de Enna, y en parte los capturaron y sometieron a trabajos forzados. Por consiguiente, en esas condiciones la plebe urbana no podría haber participado en la asamblea rebelde del teatro de Enna (2004, p. 155). Pero el problema en este caso reside en que La Rocca interpreta tendenciosamente algunos fragmentos imprecisos del resumen de Focio (Diod. 34/35.2.11-12; 34/35.2.15) forzando la lectura en un único sentido, a saber, que tales atrocidades se cometieron contra los pobres libres. Pero el autor no advierte los siguientes puntos.

⁴⁶⁰ Canfora 1999, p.113.

Primero, en el resumen de Focio, la violencia de los esclavos durante la conquista de Enna (Diod. 34/35.2.11-12) debe ser contextualizada con el fragmento precedente, Diod. 34/35.2.10, en donde Diodoro narra que Damófilo y Megalis maltrataban a sus esclavos de forma inhumana (τὴν [...] ἀπανθρωπίαν περὶ τοὺς δούλους); entonces, los maltratados esclavos, reducidos al nivel de bestias salvajes (ἀποθηριωθέντες), reaccionaron con odio y emprendieron la revuelta (ἀποστάσεως) para matar a sus amos (καὶ φόνου τῶν κυρίων); insistimos, a los “amos”. Acto seguido, Diodoro habla de la conquista de Enna en 34/35.2.11, señalando que los esclavos rebeldes, sumando en total unos 400 ([τοὺς δούλους] τετρακοσίους τῶν ὁμοδούλων), asaltaron la ciudad de Enna y entraron a las casas —Diodoro no dice de quiénes, pero a partir del fragmento anterior y del sucesivo se infiere que se trata de los amos— y mataron a mucha gente, incluso asesinaron bebés de pecho; en 34/35.2.12 Diodoro señala que los esclavos rebeldes también violaron mujeres, y se les unió “una multitud de esclavos de la ciudad” (πολλοῦ αὐτοῖς πλήθους τῶν ἀπο τῆς πόλεως δούλων), quienes luego de matar a sus propios amos (τῶν κυρίων), prosiguieron con otros. Por lo tanto, la violencia de la conquista de Enna había sido dirigida única o principalmente contra los amos y sus familias (34/35.2.11-12)⁴⁶¹, con lo cual “los prisioneros” que a continuación refiere Diodoro (34/35.2.15) son los amos que no habían sido asesinados durante la conquista, y a lo sumo, incluiría a quienes se resistieron. Pero la matanza, encarcelamiento y sometimiento a trabajos forzados no se aplica a toda la población libre de Enna.

Segundo, La Rocca tampoco repara en el contraste entre la versión fociana y la de los *Excerpta* con respecto al fragmento equivalente Diod. 34/35.2.15 = Diod. 34/35.2.41, pues, este último sirve para desambiguar el fragmento anterior, ya que en la versión de los *Excerpta* (Diod. 34/35.2.41) resulta claro que solo los amos de Enna son asesinados por los esclavos rebeldes en tanto eran ellos los “prisioneros” tomados en la conquista de la ciudad, tal como advierten las traducciones y ediciones eruditas de los siguientes autores, ya sea en sus mismas traducciones de estos fragmentos o en notas aclaratorias: Walton⁴⁶²; Canfora⁴⁶³; Shaw⁴⁶⁴; Goukowsky⁴⁶⁵. La interpretación correcta

⁴⁶¹ Tal como sostienen Green 1961, p. 14 y Bradley 1998, p. 58.

⁴⁶² Walton 1967, p. 85, sobre la supuesta muerte que Euno aplicó a todos los ciudadanos de Enna en el fragmento Diod. 34/35.2.41, aclara el sentido con la siguiente nota: “i. e. all the slave-owners”. Es decir,

de estos fragmentos es la de Finley (1986b, p. 146), tal como hemos visto en el capítulo III.

Por otra parte, La Rocca considera que las incursiones de saqueo del “populacho” contra los ricos descritas en el fragmento Diod. 34/35.2.48 en realidad fueron “operaciones de policía rural dirigidas contra los esclavos rebeldes” (nuestra traducción, 2004, p. 161). Razón por la cual el autor sostiene que los movimientos de esclavos y libres en la primera guerra servil siciliana no solo fueron extraños entre sí, como argumentaba Canfora (1985), sino también “recíprocamente hostiles”: la plebe no se rebeló contra la aristocracia, por el contrario, se mantuvo leal a ella y fue hostil con los esclavos, contra los cuales realizó misiones punitivas (2004, p. 163-5).

Nosotros señalamos que dicha lectura del fragmento Diod. 34/35.2.48 posee una fragilidad evidente, a saber, contradecir al propio Diodoro, quien en este caso en particular explicita sin ambigüedad alguna que los esclavos rebeldes solo fueron una “excusa” (προφάσει) para que el populacho movido “por su envidia” (διὰ τὸν φθόνον) diera rienda suelta al saqueo de las propiedades rurales de los ricos.

Pero si nuestra interpretación del fragmento Diod. 34/35.2.14 es correcta, esto es, que no solo los esclavos rebeldes se reunieron en el teatro de Enna sino también la plebe urbana, las otras evidencias existentes deberían respaldarnos. En efecto, un segundo factor para considerar que la alusión diodorea al *dêmos* involucra la participación de los pobres libres es relacionar este fragmento Diod. 34/35.2.14 con Diod. 34/35.2.48. A esta labor nos consagramos en el siguiente apartado.

la condena a muerte del rey rebelde es a todos los amos. Y, a decir verdad, tampoco a todos de ellos, pues Diodoro señala que Euno perdonó a quienes habían sido amables con él.

⁴⁶³ Canfora 1999, p.43, ya en su traducción del fragmento Diod. 34/35.2.41, aclara el sentido de los asesinatos: “Dopo essersi proclamato re, Euno fece ammazzare tutti i padroni [...]”.

⁴⁶⁴ Nótese las traducciones de Shaw (2001) de los fragmentos señalados: Diod. 34/35.2.15: “Eunus summoned a popular assembly and decreed that all the inhabitants of Enna who had been taken prisoner were to be executed [...]” (Shaw 2001, p. 83); Diod. 34/35.2.41: “After Eunus was hailed as king, he had all of them [the slave masters] killed, with the sole exception of those who [...]” (Shaw 2001, p. 92).

⁴⁶⁵ Goukowsky 2014, p. 54, sobre la relación entre 34/35.2.15 y 34/35.2.41, señala lo siguiente: “On a l'impression que les esclaves massacèrent toute la population de la ville. Mais il est question, au §5, de ‘prisonniers’ ” (nota del traductor).

3.1.2. El fragmento Diod. 34/35.2.48:

En este fragmento Diodoro narra que “el populacho” (ὁ δημοτικὸς ὄχλος) de una ciudad desconocida no solo no se compadeció de los sicilianos ricos, sino que se “regocijó” (ἐπέχαιρε) con las desgracias que estos sufrían por la revuelta servil, referida con πολλῶν καὶ μεγάλων κακῶν⁴⁶⁶. El δημοτικὸς ὄχλος no solo no ayudó a reprimir a los esclavos insurrectos, sino que, movido “por su envidia” (διὰ τὸν φθόνον) saqueó las propiedades rurales de los ricos e incluso con un mayor grado de destrucción que los esclavos rebeldes, pues él quemaba las fincas.

En este contexto entonces resulta probable que “el populacho” saqueador participara en la asamblea rebelde del teatro de Enna. Por lo tanto, puestos en relación los fragmentos Diod. 34/35.2.14 y 34/35.2.48, conducen hacia una lectura en clave de “alianza” entre esclavos rebeldes y libres pobres.

Finalmente, es llamativo cómo ὁ δημοτικὸς ὄχλος aparenta actuar conforme a la lógica dicotómica que contraponía libres y esclavos. En efecto, el “populacho” simula que iría a atacar a los esclavos fugitivos, como sucedió en la revuelta de Secia (198 a.C.), solidarizándose con los ciudadanos ricos, tal como Platón (*República*, IX, 578d-e) y Jenofonte (*Hierón*, IV, 3) habrían esperado. Pero sabemos que simulaba porque Diodoro advierte que se trataba solo de una “excusa” (προφάσει), pues la plebe urbana se dirigía al campo solo para saquear y quemar las propiedades rurales de los ricos.

Ahora bien, convendría observar cuál es el comportamiento de los esclavos rebeldes en la revuelta, de manera tal que resulte posible pensar que el “populacho” pudiera llegar a entablar una relación de colaboración con ellos o confluir en su revuelta. En este sentido, Diodoro (34/35.2.48) declara algo cuya importancia nos parece central, a saber, el historiador siciliano dice lo siguiente: “los [esclavos] rebeldes ... se abstuvieron de dañar a cualquiera cuyo trabajo era la agricultura” (οἱ μὲν ἀποστάται ... τῶν τε πρὸς τὴν γεωργίαν ὠρμηκῶτων ἀπέιχοντο)⁴⁶⁷.

⁴⁶⁶ Análogamente Diodoro habla de la revuelta servil en un fragmento anterior (34/35.2.20) como “le mal” (τὸ κακόν). Goukowsky 2014, p. 88.

⁴⁶⁷ Nuestra traducción; Diod. 34/35.2.48. Goukowsky 2014, p. 99, traduce esa parte de la siguiente manera: “les révoltés [...] se gardaient de toucher aux personnes qui s'étaient consacrées à l'agriculture”.

Inferimos de esa declaración que existió una voluntad manifiesta (¿o deberíamos decir estrategia de Euno?) por parte de los esclavos rebeldes de no provocar la antipatía y la animosidad de toda la población libre, especialmente de los sicilianos pobres. En efecto, lo dicho se constata relacionando este fragmento (34/35.2.48) con nuestro análisis previo sobre la masacre durante la conquista de Enna (Diod 34/35.2.11-12), y posterior ejecución y sometimiento a trabajos forzados de algunos hombres libres (Diod. 34/35.2.15 = 34/35.2.41). En todos estos episodios de violencia servil el blanco fundamental son los ricos terratenientes y propietarios de esclavos, no toda la población libre.

Se podría argumentar que de ningún modo la plebe siciliana podía haber participado con los esclavos rebeldes, pues antes del estallido de la insurrección, es decir, de la toma de Enna, los esclavos-pastores recorrían el campo en grupos de bandidos que, primero comenzaron asaltando a los viajeros solitarios de los caminos de la isla; y luego, saquearon las granjas de los campesinos pequeños propietarios asesinando a los que se resistían (Diod. 34/35.2.28). Sin embargo, dos consideraciones refutarían este razonamiento. En primer lugar, los esclavos actuaban promovidos por sus propios amos (Diod. 34/35.2.27; 34/35.2.38). Al respecto debe recordarse que, para los antiguos, cuando un esclavo causaba algún daño a un ciudadano el responsable era su amo. En efecto, los juristas romanos lo definían como *actio noxalis*⁴⁶⁸. Con lo cual, no necesariamente el bandidismo promovido por los grandes terratenientes habría direccionado el odio de la plebe siciliana hacia los esclavos-pastores, sino quizás, en mayor medida contra sus dueños. En segundo lugar, hemos dicho que en la primera revuelta el elemento libre que participa son proletarios urbanos; en cambio, el bandidismo de los esclavos-pastores era realizado en la campaña. Por consiguiente, si es correcto establecer una separación rigurosa entre ciudad y campo, tal como hace Canfora (1985), se trata de dos grupos diferentes.

De todas maneras, nosotros preferimos matizar la distinción entre ciudad y campo, cuyos límites a menudo eran difusos en el mundo antiguo, sobre todo para las ciudades pequeñas, si bien mantenemos en algún punto la diferencia porque el mismo Diodoro la señala. Por consiguiente, de las dos consideraciones señaladas, nos

⁴⁶⁸ La acción noxal era una medida legal en contra de un amo por el crimen o lesión cometida por su esclavo contra un tercero. El amo tenía la alternativa de pagar por el daño causado o entregar al esclavo a la parte demandante. Véase: *Inst.* 4.8.1: *De noxalibus actionibus*.

inclinamos a pensar que la más importante habría sido la primera: para la población local los principales responsables del bandidismo servil serían los grandes terratenientes y dueños de esclavos, instigadores de los delitos.

En suma, conforme a nuestro análisis de la narrativa diodorea parecería que los esclavos dirigieron su violencia fundamentalmente contra los ricos terratenientes y propietarios de esclavos, mientras que deliberadamente intentaron evitar la hostilidad de todas las personas libres de Sicilia, en especial de los sectores más pobres. Diodoro explícitamente nos indica que los esclavos rebeldes se abstuvieron de dañar a los trabajadores agrícolas. Evidentemente debemos pensar que su acción no sería con meros fines altruistas, sino una decisión estratégica para su revuelta, tendiente a hacerla triunfar. Pues si realmente se granjeaban la hostilidad del conjunto de los libres, tal como la ideología dicotómica tendía a favorecer, aumentarían los enemigos. Y no debemos olvidar algo: la revuelta triunfó, al menos durante varios años; logró un alcance hasta entonces inédito en el mundo antiguo en tanto “revuelta servil”; y se institucionalizó adoptando la forma de una monarquía helenística dentro del imperio romano.

Pero si nuestra interpretación es correcta, esto es, si realmente los esclavos rebeldes buscaron no convertir a cada libre en enemigo, tal como una lectura atenta del relato diodoreo nos permite inferir, deberíamos poder decir algo acerca del gobierno de Euno-Antíoco en su reino rebelde. Sin embargo, para esta cuestión nos topamos con una severa dificultad, correctamente señalada por Schiavone en los siguientes términos: “Le informazione di cui disponiamo riguardano soprattutto l’inizio degli avvenimenti [...]”⁴⁶⁹. En efecto, los fragmentos que se han conservado del relato diodoreo de la primera guerra servil (nuestra principal fuente) se enfocan en los inicios de la revuelta, cómo y por qué se desencadenó, pero luego de que Euno sea elegido rey prácticamente no sabemos nada más del reino rebelde. A partir de entonces los fragmentos restantes narran la guerra entre el ejército romano y los rebeldes, hasta que finalmente estos últimos son derrotados. Por lo tanto, casi nada podemos decir del gobierno de Euno que provenga de las fuentes narrativas.

Sin embargo, afortunadamente han llegado hasta nosotros unas monedas acuñadas por el mismo Euno, que constituyen una muy valiosa información. A través de las monedas podemos reconstruir el mensaje político del rey esclavo, puesto que estas

⁴⁶⁹ Schiavone 2011, p. 54.

expresan la manera en que él quería ser visto por los otros (Morton, 2009). Se trata de la representación simbólica del ejercicio del poder rebelde. Hasta cierto punto se puede inferir la propaganda rebelde en la isla. En este sentido, reviste especial importancia la serie monetaria con la efigie de Deméter de Enna (figura 1), sobre la cual se ha concentrado la atención de la mayoría de los eruditos. Si nuestra interpretación es correcta, ella no debería contradecirnos. Abordaremos la cuestión en el siguiente apartado.

3.1.3. La emisión monetaria con la efigie de Deméter Enna del rey Euno-Antíoco:

Como hemos visto en el capítulo I, solo en el caso de la primera revuelta servil siciliana disponemos de fuentes numismáticas elaboradas por los esclavos rebeldes. Se trata de cuatro tipos de series monetarias de bronce que fueron acuñadas por el rey Euno-Antíoco. Estas monedas se diferencian por las distintas imágenes de dioses cuya identificación no es segura en todos los casos, pero se cree que serían Deméter, Dioniso o Heracles, Zeus y probablemente Ares. La emisión más significativa, foco de la atención de los estudiosos y cuya crítica es unánime en el reconocimiento de la deidad representada, es la que porta la efigie de Deméter de Enna. Existen tres ejemplares de esta emisión⁴⁷⁰. Nosotros utilizamos uno de estos: la figura 1 de nuestro trabajo (tomada de Shaw 2001, p. 84), perteneciente a la colección del Museo Británico.

La información numismática de la primera revuelta siciliana ha sido analizada principalmente por parte de los autores que integran la corriente historiográfica que tiende a considerar a las guerras serviles fundamentalmente como reacciones indígenas contra la dominación romana. Esta línea de investigación sostiene que el elemento más importante de las revueltas no fue el de los esclavos sino el de los hombres libres. En el marco de esta perspectiva se tiende a desacreditar al relato diodoreo de las guerras serviles, y precisamente la serie monetaria con la efigie de Deméter ha sido interpretada en clave contradictoria con el relato diodoreo.

Conforme a nuestra investigación, nosotros encontramos que el primero en utilizar esta serie monetaria para impugnar el relato diodoreo de la primera guerra servil

⁴⁷⁰ Sánchez León 2004, p. 137.

siciliana fue Manganaro (1967). Él también habría sido el primero en interpretar que a partir de la efigie de Deméter se deduce un mensaje político concreto: el rey rebelde buscó el apoyo de los campesinos sicilianos, ya que Deméter era la antigua diosa de los sicilianos y la moneda muestra que Euno la convirtió en patrona de su reino. Según el autor, esto contradice y refuta el relato de una monarquía siria del relato de Diodoro Posidonio. No se trató de una revuelta de esclavos sirios, sino más bien del despertar de un nacionalismo siciliano (1967, p. 215-218). La moneda con la efigie de Deméter de Enna, “rivela una intenzionale integrazione del nuovo re con un culto tipicamente ennese, caro alla plebe siceliota” (Manganaro 1980, p. 439); pues Euno había organizado un reino en cuyo cuadro los esclavos y la población libre campesina “solidarizaron” (Manganaro 1983, p. 406-7).

El análisis de Manganaro de la emisión monetaria con la efigie de Deméter fue retomado por Verbrugghe (1974), quien le agregó simplemente la citación del trabajo de White (1964), cuyo autor explica que el culto de Deméter siempre jugó un rol importante en la vida política siciliana y particularmente fue un punto de encuentro entre los sicilianos y un símbolo anti-romano durante la segunda guerra púnica. Los romanos reaccionaron salvajemente destruyendo el santuario de Deméter en Morgantina en el 211 a.C. (Verbrugghe 1974, p. 54-55).

Morton (2009) ha retomado y ampliado este enfoque al punto de considerar que el análisis de la evidencia de las fuentes numismáticas nos puede servir para corregir y reinterpretar el relato diodoreo de la primera guerra servil siciliana. Conforme a la lectura que él realiza, las monedas sugieren que el rey Antíoco era muy cuidadoso con la elección de las imágenes. La presencia de Deméter en la moneda del rey Antíoco es, según él, contradictoria con el relato diodoreo, pues este último resalta su vínculo con la diosa siria Atargatis (2009, p. 100).

En el capítulo II hemos rechazado la idea principal de esta corriente historiográfica, a saber, considerar a las guerras serviles fundamentalmente como levantamientos provinciales contra la dominación romana, porque para sostener este juicio es menester desacreditar la veracidad del relato diodoreo de las revueltas sicilianas, y nosotros sostuvimos lo siguiente: por un lado, no existen razones contundentes para desconfiar de la información fáctica que nos brinda el historiador de Agirio; por el otro, que las críticas de estos historiadores a Diodoro se sustentan en perspectivas anteriores que vienen del positivismo alemán del siglo XIX, las cuales han

sido fuertemente cuestionadas por los estudios más recientes tendientes a revalorizar a Diodoro y su obra.

No obstante, consideramos que esta corriente historiográfica ha aportado cosas útiles al estudio de las guerras serviles, en especial su análisis de la moneda con la efigie de Deméter de Enna, el cual retomamos. En efecto, tal como han destacado estos autores (Manganaro, Verbrughe, Morton), para comprender la moneda con la efigie de Deméter debemos tener en cuenta la historia siciliana. La ciudad de Enna y su culto asociado de Deméter eran unos símbolos de resistencia contra la dominación romana invocados en la segunda guerra púnica. El culto de Deméter actuó como un punto de encuentro para los sicilianos en su rebelión anti-romana, plasmándose en la acuñación de una serie de monedas que celebraban la unión siciliana con la efigie de la diosa, conforme sostiene White (1964, p. 272). Antíoco, a través de la imagen de Deméter, precisamente invoca este mensaje político destinado a los sicilianos orientales de origen griego. Este análisis permite dar un cabal sentido a la serie monetaria con la efigie de Deméter y parece, a todas luces, más pertinente que considerar a dicha moneda como producto de la casualidad, ya que los esclavos tomaron Enna, tal como lo hace Dumont (1987, p. 263).

Sin embargo, rechazamos la idea según la cual a partir de esta fuente numismática se deba pensar que los principales elementos de la revuelta fueron los sicilianos libres y entonces la llamada “guerra servil” se trató esencialmente de una revuelta provincial. Es decir, nosotros consideramos que la evidencia proveniente de la moneda con la efigie de Deméter puede interpretarse como un complemento al relato diodoreo. Los trabajos de Sánchez León (2002; 2004) nos respaldan en nuestra interpretación. La autora española afirma que la información numismática confirma la tradición de las fuentes literarias (Cicerón y Diodoro) sobre el primer *bellum servile* en Sicilia. Si bien la tradición diodorea subraya la relación del rey Antíoco con la diosa siria Atargatis (Diod. 34/35.2.7), Sánchez León (también Bradley 1998, p. 57) indica que la asimilación de las dos divinidades, esto es, Deméter y Atargatis, era posible puesto que existían algunos rasgos comunes: ellas eran manifestaciones de la Gran Madre bajo su forma oriental (Atargatis) o local (Deméter), que podía ser venerada por los esclavos orientales gracias a una asimilación de su diosa, símbolo de la fecundidad de la naturaleza (Sánchez León 2004, p. 140). Entonces, la presencia de Deméter en la

moneda del rey Antíoco no es contradictoria con el relato diodoreo, tal como afirma Morton (2009, p. 100).

Además, como indica Sánchez León, Deméter de Enna representaba un instrumento óptimo para intentar legitimar la nueva construcción política. Esta diosa era un elemento integrador de los rebeldes (Sánchez León 2004, p. 142). La utilización política del culto de Deméter habría apuntado a reforzar la adhesión de la población rural y a optimizar el control de las ciudades, donde la devoción a la gran diosa — generalizada en la isla— se encuentra atestiguada por la arqueología. La moneda del *basileus* tenía una fuerte carga de propaganda. Utilizando la divinidad largamente venerada en Sicilia, Euno-Antíoco se habría asegurado el apoyo de una base social más grande y así dotaba a esta monarquía fuera de la ley de una sanción divina que la legitimara (Sánchez León 2004, p. 145).

La intención por parte de los rebeldes de no querer despertar la hostilidad de todos los sicilianos, tal como deducimos de la narrativa diodorea, y más bien la búsqueda de ampliar su base social, tal como se puede inferir de la serie monetaria analizada, se encuentra verificada por una fuente complementaria, a saber, Cicerón. En efecto, el Arpinate en su intento de descalificar el gobierno de Verres en Sicilia, señaló que los esclavos, inclinados al mal por naturaleza, habían respetado el santuario de Ceres en Enna⁴⁷¹, a diferencia de Verres que lo había ultrajado⁴⁷².

En suma, creemos que la serie monetaria con la efigie de Deméter (figura 1) constituye otra prueba para argumentar en favor de la existencia de una *alianza coyuntural* —le damos ese término— entre los esclavos rebeldes y los pobres libres de Sicilia en la primera revuelta servil. A diferencia de los fragmentos conservados de la narrativa diodorea, que se enfocan en los comienzos de la revuelta y en la guerra, diciéndonos poco del gobierno de Antíoco, la moneda de Deméter nos habla de un mensaje político del reino rebelde, ya lo suficientemente constituido como para difundir su propaganda mediante sus propias monedas. Creemos que a partir de la serie monetaria con la imagen de Deméter se puede inferir lo siguiente: el reino creado por los esclavos rebeldes parece disponer de una base social más amplia que la de los meros esclavos rebeldes. Razón por la cual no sería literalmente “un Estado de esclavos”,

⁴⁷¹ Ceres es el nombre romano de la diosa griega Deméter, con la cual se identifica completamente. Véase: Grimal 2008, p. 99.

⁴⁷² Cic., *Verr.*, 2.4.50(112); Yavetz 1991, p. 32.

como frecuentemente se dice en la bibliografía (por ejemplo, Kovaliov 1959, p. 197). Un reino circunscrito exclusivamente a los esclavos no parece haber sido el proyecto de los esclavos sublevados, ni tampoco su resultado, por lo menos hasta donde podemos reconstruirlo, pues parecerían haber tenido cierto éxito en ampliar su base social.

No obstante, tampoco se debe exagerar sobre este punto. Tanto Manganaro como Sánchez León han hablado del apoyo de los campesinos sicilianos. Nosotros preferimos ser más cautos, y limitar el elemento libre que habría apoyado al reino rebelde fundamentalmente al proletariado urbano de algunas ciudades y al campo circundante de estas. Pues, como hemos visto, es la plebe urbana la que saquea a los ricos y la que estaría presente en la asamblea del teatro de Enna. En cuanto al campo en términos generales, Diodoro solo nos habla de la actitud de los esclavos rebeldes para con los trabajadores agrícolas, esto es, su intención deliberada de no atacarlos, pero el historiador de Agirio no dice nada de la actitud del proletariado rural y del campesinado pequeño propietario para con los esclavos rebeldes. Dos consideraciones nos llevan a no extender *a priori* la base social del reino rebelde de la ciudad al campo: primero, una de carácter general, a saber, los campesinos fueron el principal bastión del apoyo de Tiberio Graco, tal como nos indica Brunt⁴⁷³ y el mismo Diodoro⁴⁷⁴; y Staerman⁴⁷⁵, por su parte, señala que los campesinos eran en general hostiles a los esclavos; segundo, un hecho particular, a saber, antes del estallido de la revuelta los esclavos-pastores robaban las pequeñas propiedades rurales por instigación de sus amos, como vimos líneas arriba, y si bien esto —en el marco del pensamiento de los antiguos— podía ser imputado directamente a los amos, señalándolos como los principales responsables —el mismo Diodoro lo hace—, sin embargo, no deberíamos esperar una simpatía de todo el campesinado siciliano a los esclavos rebeldes, que hasta hacía poco actuaban como criminales de los grandes terratenientes. Incluso probablemente un sector del campesinado siciliano haya combatido contra los esclavos rebeldes integrando la tropa

⁴⁷³ Brunt, afirma que existió un contraste entre plebe rural y plebe urbana en la época de Tiberio Graco: mientras que la primera dio su apoyo a la ley de reforma agraria, las multitudes urbanas permanecían apegadas a sus patrones y actuaron como fuerza de choque de la aristocracia para asesinar a Tiberio. Además, el autor sostiene que es un grave error pensar que los planes de reforma agraria estaban destinados a la plebe urbana o que esta se sintiera atraída por ellos (1973, p. 119-121).

⁴⁷⁴ Diod. 34/35.6.1 : “Les plébéiens affluaient de la campagne à Rome, comme des sortes de fleuves se jetant dans la mer, capable de tout recevoir”; trad. Goukowsky 2014, p. 101.

⁴⁷⁵ Staerman 1962, p. 25-6; 1975, p. 165.

comandada por Ipseo, compuesta de 8.000 soldados sicilianos, seguramente milicianos⁴⁷⁶.

Conclusión del primer caso:

Cada una de las tres evidencias que hemos analizado, y la relación entre ellas, nos llevan a sostener que en la primera guerra servil existió una relación de colaboración entre los esclavos rebeldes y los sicilianos pobres de algunas ciudades. No hemos sido los primeros en reparar en la presencia del “populacho” en el teatro de Enna (Diod. 34/35.2.14), pero sí fuimos los primeros en advertir que el asunto tiene una importancia capital para determinar la relación establecida entre los sectores subalternos durante la revuelta: la plebe de la ciudad de Enna se encuentra junto a los esclavos rebeldes en la asamblea del teatro que elige a Euno como rey. Se trata de un acto manifiesto de “colaboración” entre ambos grupos⁴⁷⁷. Nosotros preferimos hablar de una *alianza coyuntural* en el sentido de circunstancias particulares que eventualmente hicieron posible que el malestar de una parte de los sicilianos pobres se canalizara integrándose en la revuelta de los esclavos rebeldes. Nos interesa resaltar que la ruptura con la representación ideológica que contraponía libres con esclavos, conforme al pensamiento democrático clásico, fue total. En efecto, algunos sicilianos pobres no solo no colaboraron en la represión de los esclavos rebeldes solidarizándose con sus conciudadanos ricos, tal como esa ideología propugnaba; no solo aprovecharon la ocasión para saquearlos; sino que hicieron “causa común” —en los términos de Mommsen— con los esclavos rebeldes, participando junto a ellos en una asamblea en el teatro de Enna y eligiendo a un ex esclavo como su rey.

Por otro lado, el fragmento 34/35.2.48 muestra que “el populacho” saqueaba a los ricos terratenientes, y los esclavos rebeldes deliberadamente se abstenían de atacar a los trabajadores agrícolas, pues la estrategia adoptada por los rebeldes habría sido no granjearse la hostilidad de todos los sicilianos libres.

Finalmente, teniendo en cuenta que Deméter de Enna era un símbolo pansiciliano ampliamente venerado en toda la isla, la serie monetaria con la efigie de la Diosa Madre nos lleva en efecto a pensar que la base social del reino rebelde no se

⁴⁷⁶ Diod. 34/35.2.18.

⁴⁷⁷ Piantanida 2012; 2014.

limitaba exclusivamente a los esclavos, sino que incluía a la plebe urbana siciliana de al menos algunas ciudades.

3.2. El problema de la relación entre los “campesinos sin tierra” y los esclavos rebeldes en la segunda revuelta siciliana

En el caso de la segunda revuelta siciliana, disponemos de cuatro fragmentos diodoreos que nos permiten pensar la relación entre los *aporoí* y los esclavos rebeldes. Esos fragmentos podemos agruparlos en grupos de dos, conformando así dos evidencias. A saber, los fragmentos Diod. 36.3 y 36.7 señalan que los esclavos rebeldes rinden culto a los héroes Palicos. Los otros dos fragmentos, Diod. 36.6 y 36.11, son equivalentes entre sí, pues el primero es del resumen fociano y el último de los *Excerpta*. En estos se describe el saqueo que realizan unos sicilianos pobres. A continuación, agrupamos los cuatro fragmentos en grupos de dos y los analizamos por separado.

3.2.1. El culto de los esclavos rebeldes a los héroes Palicos (Diod. 36.3; 36.7):

Al comienzo de la insurrección, Diodoro indica que los esclavos a quienes el gobernador Licinio Nerva rechazó liberar, desistiendo de aplicar el *senatus consultum*, se retiraron al santuario de los Palicos, que era un asilo respetado para los esclavos fugitivos. Los esclavos refugiados en el santuario comenzaron a pensar en rebelarse (Diod. 36.3).

Posteriormente, ya establecido Salvio como rey y luego del asedio fallido de Morgantina, Salvio recorrió el país hasta la llanura de *Leontini* con un ejército de treinta mil hombres. En este momento, Diodoro nos informa que Salvio hizo sacrificios a los héroes Palicos y les consagró un manto púrpura⁴⁷⁸ para agradecerles por las victorias conseguidas (Diod. 36.7).

Para comprender el significado del vínculo entre los insurrectos y los Palicos, se debe tener en cuenta la importancia en Sicilia del culto a estos dioses. En efecto, El

⁴⁷⁸ Es posible que se trate de una toga pretexta o laticlavia capturada a los romanos.

santuario de los Palicos, situado cerca de *Leontini* y ligado al lago Naftia, era tanto un símbolo de la independencia siciliana como un recinto tradicional para el asilo de los esclavos maltratados.

Los Palicos eran unos dioses gemelos oriundos de la isla, divinidades del inframundo adoradas por los indígenas sículos. Según la mitología, a veces pasaban por hijos de Zeus y Talía, hija de Hefesto, o por hijos de este último y de Etna. Talía tenía temor a los celos de Hera, entonces los ocultó en el interior de la tierra. Finalmente, los niños nacieron. Se trataba de dos gemelos que salieron del suelo. Su culto se situaba cerca del lago de Naftia, donde se producían ciertos fenómenos volcánicos (Diod. 11.89.2-4). Se trataba de temibles divinidades: los sicilianos creían que las personas que se acercaban imprudentemente al lago podían morir, y en nombre de ellos se sellaban los juramentos, pues se creía que los Palicos castigaban a los perjuros (Diod. 11.89.5)⁴⁷⁹. A mediados del siglo V a.C., Ducetio, quien lideró una revuelta de liberación de los nativos sículos contra el dominio griego en Sicilia, centró su culto en torno a los dioses gemelos (Diod. 11.88.4). Recordemos que, según Finley (1986b, p. 41), es justamente en el ámbito religioso donde encontramos la influencia cultural más importante de los indígenas sículos sobre los colonos griegos en Sicilia.

La devoción a los héroes Palicos rendida por el rey Salvio se asemeja, aparentemente, a la de Ducetio (Finley 1986b, p. 36). Por lo tanto, cabe preguntarse si el culto de los esclavos rebeldes a los héroes Palicos se trata de una invocación a un símbolo indígena de la independencia siciliana frente a la dominación extranjera, similar a la adoración de Deméter de Enna durante la primera revuelta. Desde este punto de vista, la referencia a los Palicos parece significar un llamado a la población libre siciliana.

Sin embargo, creemos que este caso no es equivalente al culto a Deméter de Enna en la primera revuelta servil, puesto que la devoción a la Diosa Madre tenía un significado político pan-siciliano y anti-romano relativamente reciente e importante (White 1964), al que aparentemente Euno, una vez constituido su reino, buscó vincularse⁴⁸⁰.

⁴⁷⁹ Véase: Bradley 1998, p. 68; Vogt 1974, p. 57, 64; Sánchez León 1991, p. 40-1; Meurant 1998, p. 14-33; Krzystof 2004, p. 54-60; Finley 1986b, p. 30; Grimal 2007, p. 401-2.

⁴⁸⁰ Cf. Dumont 1987, p. 265.

Como dijimos en el capítulo I, se han descubierto proyectiles de plomo pertenecientes al ejército rebelde de la segunda revuelta siciliana. Ellos llevan inscripciones de nombres de dioses y de sus generales. En algunos de ellos se invoca a Deméter, pero creemos que resulta cuestionable poner a la par esta evidencia con la serie monetaria de Euno, pues un proyectil de plomo arrojado al ejército enemigo no tiene por fin difundir un mensaje político a la propia población en la misma medida que una moneda que circula en las ciudades donde se gobierna. No obstante, es lícito inferir que probablemente Deméter también fue adorada por el ejército de Salvio e invocada para obtener la victoria⁴⁸¹. Sin embargo, como la evidencia es exigua, nos limitamos al vínculo entre los rebeldes y los Palicos, subrayado por la narración diodorea.

El santuario de los Palicos, además de ser un símbolo de la resistencia sícula liderada por Ducetio, constituía un sitio tradicional para el asilo de los esclavos maltratados, tal como resalta Diodoro⁴⁸². En cierta medida el problema consiste en determinar cuál habría sido el significado más importante para los insurrectos, esto es, si la invocación a un símbolo de resistencia nativa o el derecho de asilo para los esclavos⁴⁸³.

Nosotros creemos que, antes que un intento deliberado por imitar a Ducetio, resulta más verosímil pensar que los esclavos rebeldes se vincularon con el santuario de los Palicos y su culto en tanto este les proveía un refugio para el tratamiento injusto del pretor Licio Nerva y un lugar propicio para sellar los juramentos de su incipiente revuelta. Es decir, se trataría más bien de un recurso de los rebeldes ligado con su propia esclavitud antes que un mensaje político destinado a los sicilianos libres. En efecto, resulta poco probable que Ducetio haya sido una referencia directa para los rebeldes. La

⁴⁸¹ Sobre los proyectiles de plomo de las tropas comandadas por Salvio-Trifón y Atenión, véase Manganaro 1982, p. 240-3.

⁴⁸² Diodoro (11.89.6-7) señala que el santuario de los Palicos daba una gran ayuda a los esclavos que pertenecían a amos crueles, pues si los esclavos maltratados acudían al santuario buscando refugio, sus dueños no tenían autoridad para retirarlos por la fuerza. Los esclavos permanecían allí, a salvo, hasta que los amos obtuvieran su consentimiento mediante juramentos que garantizaban que los tratarían humanamente.

⁴⁸³ En el caso de que durante la primera revuelta el santuario de Deméter ubicado en la ciudad de Enna también haya sido un recinto tradicional para el asilo de los esclavos maltratados, aún así, la narración diodorea no vincula en los comienzos de la rebelión a los esclavos con Deméter de Enna, sino que esta diosa aparece significativamente elegida en la serie monetaria del rey rebelde, una vez ya conformado su reino.

distancia temporal es ciertamente considerable, pues habían pasado más de tres siglos. De cualquier manera, resulta interesante poner en relación la cuestión del culto a los dioses Palicos con la siguiente evidencia.

3.2.2. La matanza de libres y esclavos cometida por los *aporoí* (Diod. 36.6 = 36.11):

En los fragmentos equivalentes Diod. 36.6 del resumen fociano y Diod. 36.11 de los *Extractos constantinianos*, Diodoro narra los crímenes que cometían “los pobres libres”. Tomemos el fragmento más completo, Diod. 36.11: Diodoro explicita que los pobres que carecían de tierras, a quienes nosotros definimos como campesinos, recorrían la campaña en bandas, saqueaban las propiedades de los ricos y, siguiendo la traducción de Goukowsky, “tuaient en toute liberté ceux qu'ils rencontraient, homme libres et esclaves, afin qu'aucun d'entre eux ne répande la nouvelle de leur rage et de leurs exactions” (2014, p. 166). Es decir, en el transcurso de sus saqueos mataban a cualquiera que se cruzara en su camino, ya sea libre o esclavo. Por lo tanto, la primera consideración que emerge es que en este caso no se puede hablar de una “colaboración”. Más aún teniendo en cuenta lo siguiente: si la hipótesis que planteamos sobre Diodoro en el capítulo II es correcta, esto es, si en su narrativa se encuentra presente la ideología dicotómica que tiende a contraponer esclavitud y libertad, el “esclavo” y el “libre” de este fragmento corresponderían a los bandos beligerantes, con lo cual estos campesinos desposeídos mataban a cualquiera de ellos, su único objetivo era el saqueo.

En la segunda revuelta siciliana la acción de los libres proletarizados parece consistir simplemente en aprovechar la ocasión de la revuelta servil para saquear las fincas de los ricos. Se trataría pues, de dos rebeliones diferentes y paralelas: por un lado, la de los esclavos, por el otro, la de los libres pobres, tal como lo sostiene la línea interpretativa de Canfora (1985, p. 160-1); Finley (1986b, p. 148-9); Vogt (1974, p. 54, 59); y Schiavone (2011, p. 58-9), etc.

Por lo tanto, según nuestra argumentación, la teoría de Canfora sobre la relación entre los *aporoí* y los esclavos rebeldes (1985, p. 160-1), solo se aplica en el caso de la segunda revuelta; y la aserción de Mazza que citamos en el encabezado del presente artículo es errónea, porque “l'alleanza tra schiavi e liberi proletarizzati” se dio en la primera revuelta siciliana, no en la segunda como creía el autor (1985, p. 103).

Por otra parte, si bien parece correcta la línea interpretativa de Canfora para la segunda revuelta, en tanto se trata de dos revueltas inconexas (la de los esclavos, por un lado, la de los *aporoï* por el otro), cabe hacer una breve observación desapercibida por el erudito italiano. A saber, la acción de los pobres libres no es exactamente una “*ribellione spontanea, violenta, indiscriminata*” como dice Canfora (1985, p. 160); no en cuanto a su carácter espontáneo, pues Diodoro nos dice que los pobres libres “se esparcían en bandas a través del campo” (ἐξεχέοντο κατὰ συστροφὰς ἐπὶ τὴν χώραν ...) ⁴⁸⁴. Es decir, parece que al menos tenían un cierto grado de organización para agruparse y recorrer la campaña robando y matando.

Al hacer hincapié en la matanza indiscriminada que realiza el campesinado siciliano, nuestra interpretación sigue en algún punto a la de Capozza (1956). Ella afirmaba que en las dos revueltas sicilianas la clase desposeída estaba unida con los esclavos rebeldes en contra de los propietarios ricos, pero Capozza vacilaba sobre el hecho de que existiera una verdadera colaboración porque justamente Diodoro informa que en la segunda revuelta las personas libres dedicadas al saqueo mataban a cualquiera (1956, p. 96). El problema de Capozza, creemos nosotros, al igual que el de muchos otros eruditos, incluyendo a Canfora (1985), es la tendencia a pensar en bloque las guerras serviles, sobre todo las sicilianas. Entonces, conforme a esta perspectiva de análisis, debería haber sucedido lo mismo en ambas. Y lo cierto es que las evidencias existentes apuntan en direcciones diferentes, y para percibirlo con claridad es menester adoptar un enfoque que examine cada revuelta en forma individual, tal como hacemos en el presente estudio.

Por último, si el culto a los héroes Palicos tuvo el sentido de una invocación a las masas indígenas de la isla para su lucha contra los romanos, a la luz de los fragmentos equivalentes Diod. 36.6 = 36.11 parecería que las tentativas de los esclavos rebeldes fallaron. En este caso, las bases sociales del reino de Salvio-Trifón parecen estar limitadas a los esclavos rebeldes. Ya hemos dicho que en líneas generales no hay evidencias de colaboración entre *aporoï* y esclavos rebeldes, sino de revueltas paralelas.

⁴⁸⁴ Diod. 36.11, nuestra traducción. Similares traducciones realizan los siguientes autores: Goukowsky 2014, p. 165-6: “Ceux en effet dont les biens étaient insuffisants, [...] se répandaient en dehors <des villes> à travers les campagnes, *en bandes organisées*” (las cursivas son nuestras); Shaw p. 115-6: “[...] burst out into the countryside *organized in criminal gangs*” (las cursivas son nuestras).

Pero en el contexto rural en particular: ¿qué interacciones habrían tenido los esclavos rebeldes, que en esta revuelta se centraron en la campaña, con las bandas saqueadoras de los sicilianos pobres que recorrían el campo? ¿Competencia por el botín? ¿Indiferencia? A decir verdad, no podemos responderlo.

Conclusión del segundo caso:

Las evidencias que hemos analizado nos conducen a afirmar que en la segunda guerra servil no hubo ningún tipo de “colaboración” o “causa común” entre los esclavos rebeldes y los *aporoí*, sino revueltas paralelas e inconexas. Los *aporoí* solo aprovecharon la ocasión de la revuelta servil para saquear las fincas de los ricos. Con este propósito, constituyeron bandas con las cuales recorrieron el campo matando a cualquiera que se interpusiera en su camino, sea libre o esclavo. Tampoco parece que los esclavos rebeldes hayan buscado su apoyo, pero en todo caso, si así lo hicieron, no tuvieron éxito, y la base social del reino de Salvio-Trifón se limitó a los *servi* en rebelión.

3.3. La relación entre “los libres de los campos” y los esclavos rebeldes en el *bellum Spartacium*

En el caso de la revuelta de los gladiadores no hay duda de que la relación entre los esclavos rebeldes y los pobres libres es de “unión”, “colaboración”, pues las mismas fuentes lo señalan de manera explícita. Tanto Apiano como Plutarco hablan de campesinos proletarizados (los trabajadores agrícolas o pastores) que se “unen” a los gladiadores fugitivos al comienzo de la revuelta, cuando estos se encontraban en las laderas del Vesubio. A continuación, nos proponemos dilucidar las traducciones modernas de estos pasajes, a partir de los cuales los historiadores hablan de “unión”.

En efecto, Apiano *BC.* 1.14.116 dice: [Σπάρτακος] ἔνθα πολλοὺς ἀποδιδράσκοντας οἰκέτας καὶ τινας ἐλευθέρους ἐκ τῶν ἀγρῶν ὑποδεχόμενος [...]. Con el participio ὑποδεχόμενος del verbo deponente ὑποδέχομαι (acoger, aceptar,

admitir)⁴⁸⁵, Apiano narra que voluntariamente los “campesinos libres de las campañas” vinieron a unirse a Espartaco, y este los aceptó. Por eso a menudo los eruditos traducen este pasaje con expresiones tales como “vinieron a unírsele [...]”⁴⁸⁶ o “Espartaco dio acogida a [...]”⁴⁸⁷.

En cuanto a Plutarco, *Craso*. 9.3, él señala lo siguiente: προσεγίνοντο πολλοὶ τῶν αὐτόθι βοτῆρων καὶ ποιμένων αὐτοῖς. El uso del verbo deponente προσγίνομαι (unirse, aliarse a ... [dat.])⁴⁸⁸, explica por qué los eruditos modernos traducen este pasaje con expresiones tales como “se les unieron [...]” o “vinieron a unírseles [...]”⁴⁸⁹. Por lo tanto, podemos traducir correctamente el pasaje de la siguiente manera: “Se les unieron [a los gladiadores], muchos vaqueros y pastores del lugar [...]”.

Esta “unión” de los sectores más pobres del agro de Campania es importante tenerla en cuenta a la hora de considerar las afirmaciones inflexibles de algunos historiadores (Utchenko; Frezza) sobre la absoluta incomunicabilidad entre campesinos libres y esclavos en el mundo antiguo. No obstante, será algo que desarrollaremos líneas abajo.

⁴⁸⁵ Véase: Liddell & Scott, *A Greek English Lexicon*, s.v. ὑποδέχομαι: to receive into one's house, welcome, receive hospitably; Yarza, *Diccionario griego español*, s.v. ὑποδέχομαι: recibir como huésped, acoger || aceptar, admitir.

⁴⁸⁶ Combes-Dounous 1993, p. 163: “[Le mont Vésuve] Là, de nombreux fugitifs et quelques hommes libres des campagnes *vinrent se joindre à lui* [Spartacus]”; White 1964, p. 217 = Yavetz 1991, p. 103: “There many fugitive slaves and even some freemen from the fields *joined* Spartacus [...]”; Shaw 2001, p. 140: “Many fugitive slaves and even some free men from the surrounding countryside *came to this place to join* Spartacus”; la cursivas son nuestras.

⁴⁸⁷ Gabba 1958, p. 429: “[Spartaco] *Dopo aver accolto* qui molti schiavi fuggitivi ed anche dei liberi provenienti dai campi [...]”; Sancho Royo 1985, p. 149: “Allí [Espartaco] *dio acogida* a muchos esclavos fugitivos y a algunos campesinos libres [...]”; la cursivas son nuestras.

⁴⁸⁸ Véase: Liddell & Scott, *A Greek English Lexicon*, s.v. προσγίνομαι: to come or go to, to attach oneself to another; Yarza, *Diccionario griego español*, s.v. προσγίνομαι: añadirse a; juntarse a; Urbina, *Diccionario manual griego clásico-español*, s.v. προσγίνομαι: unirse, aliarse, seguir el partido de uno.

⁴⁸⁹ Flacelière 1972, p. 215: “Alors *ils virent se joindre à eux* un grand nombre de pâtres et de bergers du pays [...]”; Perrin 1932, p. 339 = Yavetz 1991, p. 96: “They were also *joined* by many of the herdsmen and shepherds of the region, sturdy men and swift of foot [...]”; Ledesma 2007, p. 355: “*Se les unieron*, además, muchos vaqueros y pastores del lugar [...]”; Shaw 2001, p. 132: “[...] many of the herdsmen and shepherds from the surrounding regions —hard-bodied and swift-tooted men— *came to join* the slaves”; Ozanam 2001, p. 1015: “Beaucoup de bouviers et de bergers du pays *vinrent se joindre à* Spartacus [...]”; la cursivas son nuestras.

Por consiguiente, para el caso de la revuelta de los gladiadores no hay dudas de que algunos libres empobrecidos mantuvieron una relación de “unión”, “colaboración” con la banda de esclavos fugados. La discusión en este caso estriba en torno a la importancia relativa del elemento libre dentro del movimiento rebelde. Las fuentes no permiten cuantificar la proporción de esclavos y de libres que seguían a Espartaco, ni nada parecido. Pero la centralidad que las narrativas antiguas le conceden a los esclavos, tanto en la dirección de la revuelta como aparentemente en el número de los rebeldes, nos lleva a considerar que el elemento más importante fue el de los esclavos rebeldes, tal como tradicionalmente se ha pensado.

Al respecto, para el *bellum Spartacium* retomamos esencialmente la argumentación de Dumont (1987, p. 273-281), quien analiza los dos pasajes señalados de Apiano en vista a refutar la tesis de Rubinsohn, según la cual la revuelta de Espartaco fue en verdad un levantamiento del sur de Italia (1971).

El primero de los pasajes de Apiano (*BC*. 1.14.116), conforme a la traducción de Combes-Dounous, dice lo siguiente: “[Le mont Vésuve] Là, de nombreux (πολλοὺς) [esclaves] fugitifs et quelques (τινας) hommes libres des campagnes vinrent se joindre à lui [Spartacus]”⁴⁹⁰. Dumont señala que la oposición entre πολλοὺς (muchos) y τινας (pocos) marca el predominio de los esclavos fugitivos y “el carácter secundario, marginal, de la presencia de “algunos” hombres libres⁴⁹¹.

Por otro lado, Apiano (*BC*. 1.14.117), dice que Espartaco desistió de marchar sobre Roma porque él consideraba que su ejército no estaba preparado y porque “no se le había unido ninguna ciudad, sino esclavos, desertores y chusma”⁴⁹². Es decir, como dijimos en el capítulo III, la base social del ejército de Espartaco es reducida, se circunscribe a la campaña, y no llega a las ciudades. Como sostiene Strauss: “La revuelta de Espartaco continuaría siendo, de manera abrumadora, una revuelta del campo” (2012, p. 70).

De todas maneras, si bien estamos substancialmente de acuerdo con la argumentación de Dumont (1987, p. 277-8), en tanto ella destaca que los esclavos rebeldes parecen ser el componente principal, quisiéramos matizar las afirmaciones del erudito francés, más allá de nuestra discrepancia con su interpretación del vocablo

⁴⁹⁰ Combes-Dounous 1993, p. 163.

⁴⁹¹ Dumont 1987, p. 277.

⁴⁹² Sancho Royo 1985, p. 151.

(σύγκλυδες) que ya hemos tratado. A saber, si bien el elemento libre reviste un rol secundario frente a los esclavos, creemos que esto no significa que su lugar sea absolutamente marginal y carente de consideración. Por el contrario, es un hecho importante, y nos basamos en dos factores para respaldar nuestro juicio: el primero, porque la sociedad no se divide en dos bloques antagónicos, esto es, esclavos rebeldes por un lado, y libres por el otro, sino que la revuelta servil se nutre desde el principio (en el Vesubio) de libres empobrecidos (proletarios rurales), que lejos de combatir a los gladiadores se incorporan voluntariamente en su ejército rebelde, reforzándolo; segundo, porque otras dos fuentes nos conducen a pensar que la participación de los libres pauperizados, si bien aparentemente secundaria frente a los esclavos, no fue insignificante en términos numéricos. A continuación, desarrollamos lo dicho.

En primer lugar, si nuestra interpretación sobre “los pastores” que se le unieron a Espartaco en la zona del Vesubio es correcta, es decir, si eran hombres libres, debe tenerse en cuenta que ellos eran “muchos” (πολλοί). A saber, Plutarco dice lo siguiente: “muchos vaqueros y pastores del lugar” (πολλοὶ τῶν αὐτόθι βοτήρων καὶ ποιμένων)⁴⁹³.

En segundo lugar, Apiano, en su narración de las guerras mitridáticas, cuenta que el rey Mitrídates estaba planeando invadir Italia en el 64 a.C. y con tal propósito intentaba atraer a los galos⁴⁹⁴, asegurándoles que encontrarían apoyos voluntarios en la península, pues, según la traducción de White, Apiano dice lo siguiente:

“He knew also that almost all of Italy had lately revolted from the Romans by reason of their hatred and had waged war against them for a very long time, and had joined Spartacus, the gladiator, against them, although he was a man of no repute”⁴⁹⁵.

Es decir, Según Mitrídates, la mayoría de los italianos se había unido a Espartaco en virtud de su odio contra Roma, pese a la baja reputación del gladiador, pues él era un esclavo. Coincidimos con el siguiente juicio de Strauss: “Pero la jactancia es típica de los políticos en los tratos, así que la afirmación de Mitrídates merece poca credibilidad. En cualquier caso, los celtas declinaron su invitación para invadir

⁴⁹³ Plut. *Crass.* 9.3.

⁴⁹⁴ Shaw 2001, p. 144.

⁴⁹⁵ White 1962, p. 449 = Yavetz 1991, p. 103.

Italia”⁴⁹⁶. No obstante, si bien seguramente se trató de una exageración del rey del Ponto en su lucha contra Roma, creemos que, al menos algún contacto tendría con la realidad, aunque sea mínimo, pues de lo contrario su expresión carecería de cualquier sentido para los contemporáneos. Con lo cual queremos decir que al menos un sector de los italianos, y quizás no tan marginal en términos numéricos, apoyó al ejército de los gladiadores.

Conclusión del tercer caso:

En suma, la relación establecida entre esclavos rebeldes y el proletariado rural en el *bellum Spartacium* es con seguridad de “colaboración”, “unión”. Por otro lado, frente a las tesis que sostienen que la revuelta fue fundamentalmente un levantamiento provincial jerarquizando la participación de los italianos libres, creemos que el predominio de los esclavos rebeldes, tanto desde un punto de vista cualitativo como cuantitativo, parece indiscutible. De todas maneras, la participación de los libres aparentemente no fue un fenómeno absolutamente marginal, sin importancia alguna para la revuelta, pues ella se nutrió desde el comienzo con reclutas voluntarios de condición libre, y quizás no hayan sido tan exigüos.

4. Cómo pensar la participación de los *aporoï* en las revueltas serviles: hacia una interpretación de las guerras serviles en el marco de tensiones civiles preexistentes

En la presente sección nos proponemos pensar la participación conjunta de esclavos rebeldes y libres empobrecidos en una misma instancia de conflicto social. El principal interrogante que nos planteamos es por qué algunos hombres libres no se solidarizaron con sus conciudadanos ricos, e incluso en algunos casos se unieron al movimiento de revuelta de las personas con peor estatus social en su época, es decir, los esclavos, gente deshonrada por su alienación natal y socialmente muerta (en los términos de Patterson 1982). Nuestro objetivo será demostrar que podemos pensar la actuación de los *aporoï* en las guerras serviles en el marco de fuertes tensiones preexistentes dentro del cuerpo ciudadano, tensiones que podemos definir en términos

⁴⁹⁶ Strauss 2012, p. 70.

de *stáseis* (discordias civiles), las cuales revisten una dimensión económico-social y otra política. Al mismo tiempo, evaluaremos los debates historiográficos a la luz de nuestro análisis de las fuentes. Dividimos esta sección en los cinco apartados siguientes.

4.1. La actuación de los *aporoí* en las guerras serviles como síntoma de *stásis*

Hemos visto en el capítulo anterior que habitualmente dos han sido las causas dadas por los historiadores para explicar la participación de los libres en las guerras serviles: por un lado, la explicación social, esto es, que las diferencias de riqueza entre los libres, y especialmente la proletarización de los campesinos, conducen a que los libres pauperizados no ataquen a los esclavos rebeldes sino a los terratenientes ricos, y a partir de allí se comprende la “causa común” con los esclavos o “la revuelta paralela”; por otro lado, la explicación política, a saber, se trata de un resentimiento provincial contra el dominio romano, que dependiendo del autor que lo trate puede abarcar solo a los libres empobrecidos o también a las élites locales.

Con respecto a estas perspectivas de análisis nosotros rescatamos en gran medida la formulación de Pareti (1953), que explica tanto en términos sociales (las diferencias de riqueza entre los libres) como políticos (el resentimiento contra Roma) la participación de los pobres libres en las revueltas serviles. Nos resulta interesante porque limita la explicación política exclusivamente a los pobres libres.

Sin embargo, en el presente apartado nuestro objetivo consiste en aportar otro elemento a esta discusión historiográfica. A saber, queremos demostrar que la actuación de los *aporoí* en las guerras serviles puede ser comprendida en términos de *stáseis* preexistentes a las revueltas serviles. La palabra *stásis* es polisémica, pues utilizada en contextos políticos tiene una gran diversidad de significados que varían según el autor y los casos a los que refiere. Podía abarcar desde el asesinato de oponentes políticos y sus familias, a rivalidades entre facciones, hasta llegar en los peores casos a la guerra civil abierta⁴⁹⁷. Nosotros utilizamos el término *stásis* simplemente con el sentido de

⁴⁹⁷ Sobre la amplia variedad de significados del vocablo *stásis* véase: Loraux 2008, p. 102-3; Finley 1986a, p. 140; Kalimtzis 2000, p. 3-4, sostiene que ningún término del vocabulario político moderno acerca del conflicto es adecuado para traducir *stásis*, pues términos como “revolución”, “discordia civil”, “conflicto”, “sedición”, solo capturan una porción de los muchos significados que los griegos habían asignado a esta palabra y cada uno de ellos sugiere significados que el término original no siempre posee.

“discordia civil”⁴⁹⁸, en tanto esta palabra resulta conveniente para dar cuenta de tensiones al interior del cuerpo ciudadano. Pero no queremos decir que antes de las guerras serviles hubo disputas de facciones políticas o guerras civiles en todos los lugares donde se desarrollaron las revueltas —aunque este haya sido el caso del *bellum Spartacium*—, sino que existieron fuertes tensiones civiles, fundamentalmente entre los *aristoi* y el *dêmos*, conflictos latentes que al estallar las revueltas de los “muertos sociales” tomaron su expresión más violenta. Esas tensiones pueden ser comprendidas como discordias civiles, como *stáseis*, y creemos que ellas tuvieron una dimensión socioeconómica (las desigualdades sociales) y probablemente también otra política (una crisis de legitimidad de las élites), al menos para el caso de la primera revuelta siciliana. Trataremos esta dimensión política con posterioridad (4.2.2.); en este apartado nos dedicamos a analizar el aspecto económico de tales tensiones civiles.

Comencemos por la primera revuelta siciliana. En el fragmento Diod. 34/35.2.48 Diodoro narra que el “populacho” (ὁ δημοτικὸς ὄχλος) realiza incursiones al campo para saquear las propiedades de los ricos terratenientes, aludidos en este fragmento con el término “sicilianos” (τοῖς Σικελιώταις), pero anteriormente designados con la expresión: “los que explotaban la isla más poderosa” (τῶν τὴν κρατίστην νήσον τῶν ἐκκαρπουμένων)⁴⁹⁹.

En el fragmento 34/35.2.48 el antagonismo discursivo entre ὁ δημοτικὸς ὄχλος y τοῖς Σικελιώταις implica, como sostiene Sacks (1990, p. 145), que hay una lucha entre diferentes clases de la misma población, antes que un conflicto entre los conquistadores romanos y los provinciales sicilianos. Pensamos que esa tensión en el cuerpo ciudadano de Sicilia es previa a la revuelta servil, pero solo se manifiesta abiertamente cuando estalla la insurrección. Si bien Diodoro no califica explícitamente de *stásis* al saqueo de los *aporoí*, nosotros creemos que puede ser definido como tal, puesto que este término sirve para dar cuenta de fuertes tensiones y rencores en el cuerpo ciudadano.

Goukowsky considera que no se trata de una *stásis* propiamente dicha y que no se debe extender esa situación a toda Sicilia (2014, p. 54). Nosotros discrepamos parcialmente con el erudito francés, pues creemos que si bien es cierto que desconocemos el contexto de este fragmento (su ubicación en la narración original de Diodoro) y que no se debe exagerar proyectando la situación allí descrita a toda la isla

⁴⁹⁸ Pomeroy, Burstein, Donlan & Roberts (dir.) 2001, p. 525.

⁴⁹⁹ Diod. 34/35.2.25-26.

en un sentido literal, no obstante, Diodoro habla en términos generales, dando a entender que se trataba de un problema difundido. Razón por la cual creemos que el comportamiento de la plebe urbana debe haber tenido cierta importancia, y se puede hablar de *stásis* en el sentido de fuertes tensiones civiles presentes en al menos algunas ciudades sicilianas, de manera tal que la narración diodorea cobre sentido. Probablemente no sea casualidad que esta revuelta haya sido de todas las rebeliones serviles la que mayor número de ciudades cayeron en manos de los esclavos (Enna, Taormina, Morgantina, Agrigento y Catania). Pues, tal como hemos visto, los esclavos urbanos no eran muy receptivos a la insurrección, salvo excepciones (como en Enna). Por lo tanto, queremos decir que muy probablemente la plebe de esas ciudades jugó un papel importante para su captura, tal como lo señaló Manganaro (1982).

Con respecto a la causa de la participación del “populacho” urbano, Diodoro es bien explícito: las desgracias que sufren los ricos (πολλῶν καὶ μεγάλων κακῶν) provocan regocijo en la plebe urbana porque ella sentía “envidia” (φθόνος) de “la différence des conditions sociales et de l'inégalité des moyens d'existence” (ἀνίσου τύχης καὶ ἀνωμάλου ζωῆς)⁵⁰⁰. Movido por la envidia (διὰ τὸν φθόνον) el populacho saquea las propiedades rurales de los ricos. Pero esta “envidia” es solo una manera de simplificar las diferencias de riqueza entre los libres haciendo culpables a los pobres por resentimiento⁵⁰¹. En síntesis, conforme al fragmento 34/45.2.48, *la causa de hostilidad de los sicilianos pobres hacia los ricos es, en términos modernos, económica*.

En virtud de lo dicho, pensamos que carece absolutamente de todo sustento primario la interpretación según la cual la élite siciliana habría apoyado la revuelta. Esta postura es sostenida por algunos autores, tales como Guarino (1979), Verbrugghe (1974) y en menor medida Manganaro, pues ellos interpretan la revuelta como un levantamiento provincial contra la dominación romana, con lo cual abarca también a la élite. Sin embargo, esta tesis no tiene ningún respaldo en la narración diodorea. En efecto, tal como vimos, Diodoro (34/35.2.48) señala que el único elemento libre que participa en la revuelta es la plebe urbana, movida por la envidia, mientras que la élite

⁵⁰⁰ Goukowsky 2014, p. 98; la inclusión de las palabras en griego es nuestra.

⁵⁰¹ Tal como hace Herodiano 7.3.5: “Las desdichas de quienes en apariencia son afortunados y ricos no solo no preocupan al pueblo (ὄχλον), sino que en ocasiones incluso alegran a algunos individuos mezquinos y viles porque sienten envidia (φθόνον) ante el poder y la dicha”⁵⁰¹ (trad. Torres Esbarranch 1985, p. 296).

siciliana, encarnada en Damófilo, es víctima de saqueos y asesinatos por parte de los esclavos rebeldes y peor aún por parte del populacho urbano. Y, además, el fragmento 34/35.2.48 apunta hacia una explicación social de la participación de los *aporoí*.

Con respecto a la segunda revuelta servil siciliana, de nuevo Diodoro (36.11) apunta hacia un antagonismo discursivo entre pobres y ricos al interior del orden de los libres en Sicilia: “los [campesinos] libres no propietarios de tierras” (τῶν ἐλευθέρων οἱ τὰς ἐπὶ τῆς χώρας κτήσεις οὐκ ἔχοντες) se oponen a “los ricos” (τῶν εὐπόρων), y los primeros saquean las haciendas de estos últimos. Diodoro señala explícitamente que la plebe rural roba a los ricos porque se encuentra movida “tanto por la pobreza como por la ilegalidad” (διὰ τὴν ἀπορίαν ἅμα καὶ ἀνομίαν). Más bien deberíamos interpretar esa expresión de la siguiente manera: el móvil de la plebe es su “pobreza” (ἀπορίαν), y la circunstancia favorable que le permite saquear a los ricos es la “ilegalidad” (ἀνομίαν), es decir, la revuelta de los esclavos que derribó los controles represivos. En síntesis, se trata de un antagonismo de “clase” entre pobres y ricos en la isla, no de conquistadores y conquistados. Los *aporoí* (pobres) no distinguen las nacionalidades de los *euporoí* (ricos) para saquearlos.

Luego Diodoro (36.11) continúa su narración de las acciones criminales de los campesinos pobres con la siguiente expresión: “como cada región estaba llena de violencia y saqueo, causaban disturbios y disfrutaban de tener una completa licencia para saquear las propiedades de los ricos” (διὸ καὶ πᾶς τόπος ἔγεμεν ἀρπαγῆς βιαίου ταῖς τῶν εὐπόρων οὐσίαις ἐνεξουσιαζούσης). Con esta última expresión Diodoro extiende la situación —que nosotros calificamos de *stásis*— a toda Sicilia. De nuevo, creemos que no se debe tomar esta declaración en sentido literal, pero seguramente se trató de un problema bastante extendido en la isla, y bajo ningún punto de vista el fragmento debe ser descartado, tal como sugiere Bradley (1998).

En suma, en ambas revueltas sicilianas, el saqueo de los *aporoí* a los grandes terratenientes se inscribe en el marco de fuertes tensiones previas, que a nuestro modo de ver pueden ser definidas en términos de *stásis* (discordia civil), que tienen una fuerte dimensión socioeconómica: las diferencias de riqueza al interior del cuerpo civil.

A partir de la alusión diodorea a la “envidia”, la “no propiedad de tierras”, la “diferencias de riqueza”, etc., estas tensiones entre los ciudadanos sicilianos nos recuerdan a la opinión recogida por Aristóteles según la cual el origen de todas las *stáseis* se hallaba en los problemas de propiedad. A saber, Aristóteles (*La Política*,

1296a12), siguiendo la traducción de García Valdés, decía lo siguiente: “Donde la clase media es numerosa es donde menos se producen sediciones y discordias entre los ciudadanos”⁵⁰². Seguramente esta máxima sea demasiado general, tal como sostiene Finley⁵⁰³, pero resulta ilustrativa para comprender la dimensión económico-social de la *stásis* entre los *aporoi* (pobres) y los *euporoi* (ricos) durante las revueltas serviles sicilianas.

No obstante, lo dicho no quita que al menos en cierta medida el resentimiento socioeconómico de los sicilianos pobres tenga algún dejo de rencor contra el dominio romano, tal como había señalado La Lumia (1874) y luego Pareti (1953). Pero bajo ningún aspecto se puede sostener que la élite siciliana participó en las revueltas, pues no hay ninguna evidencia. Más bien lo contrario, esto es, la élite siciliana sufre los saqueos rebeldes tanto como los terratenientes extranjeros, y con mayor vehemencia de parte del elemento libre empobrecido, lo cual revela una *stásis* preexistente a las revueltas serviles.

Creemos que una de las grandes debilidades de la corriente historiográfica que concibe a las revueltas como levantamientos provinciales reside en utilizar la noción moderna de nacionalismo de forma anacrónica en el mundo antiguo. En este sentido Pittia se pregunta si la noción misma de identidad siciliana no es más que una invención moderna. A saber, la autora dice lo siguiente:

“la notion même d’identité sicilienne est-elle autre chose qu’une invention des modernes ? Diodore n’est pas un Sicilien mais un Sikéliote. Ce sont les Romains qui inventent une identité sicilienne en diluant les différences ethniques ou linguistiques dans la province et sa domination. Diodore ne fait pas l’histoire de périodes où il existait une identité sicilienne ; *ce qui existait, c’étaient des cités*”⁵⁰⁴.

En efecto, coincidimos con la erudita francesa. La identidad siciliana no existía, por lo cual presuponer un nacionalismo siciliano como hacen Manganaro o Verbrugge en su perspectiva de levantamiento provincial contra la dominación romana, resulta muy cuestionable. Más bien se debe hablar de *ciudades*, en algunas de las cuales pudo haber un resentimiento a la dominación romana por parte de la plebe urbana en la primera

⁵⁰² García Valdés 1988, P. 251.

⁵⁰³ Finley 1986a, p. 23; cf. Ste. Croix 1988, p. 100.

⁵⁰⁴ Pittia 2011, p. 219 (las cursivas son nuestras).

revuelta, y quizás su papel fuese importante para que los esclavos se apoderaran de esas ciudades. Pero bajo ningún aspecto se puede incluir a toda Sicilia en una identidad que no tenía, ni tampoco hacer partícipes a la élite, que como hemos visto sufre la violencia de esclavos y *aporoi*.

Con respecto al *bellum Spartacium*, a diferencia de Diodoro, ni Plutarco ni Apiano son explícitos para explicarnos la incorporación voluntaria de hombres libres al ejército de los gladiadores. No obstante, la mayoría de los historiadores ha supuesto, a partir de las referencias al contexto agrario, que se trataría de los elementos más pobres del agro itálico, en virtud de lo cual la explicación de la “unión” a los esclavos sería económica. Subscribimos con este razonamiento, sin embargo, creemos que es lícito incorporar también una explicación política anti-romana, tal como hace Pareti (1953), pues, si bien no podemos afirmarlo, es probable que algunas secuelas del *bellum sociale* hubiesen quedado, y aparentemente Espartaco quiso reavivarlas, conforme a la conjetura de Schiavone (2011). Pero de nuevo insistimos, no hay ninguna evidencia de un apoyo de la élite itálica, y también deberíamos hablar de una historia por regiones con respuestas disímiles, que en gran medida se no escapa. El escenario de la participación de los *aporoi*, también en este caso, creemos que se inscribe en el marco de conflictos que pueden ser descritos en términos de *stáseis*.

4.2. El contexto general y las situaciones locales

En el apartado precedente hemos definido que la actuación de los *aporoi* en las guerras serviles puede ser comprendida en el marco de *stáseis* previas, de tensiones cívicas preexistentes. Ahora bien, ¿cuál es el contexto que las determina, el general o el particular? A saber, es común en la bibliografía de las guerras serviles que algunos autores hagan hincapié en el marco general, es decir, el de la crisis de la República⁵⁰⁵, y que otros, en cambio, consideren más importante las circunstancias locales, esto es, las de Sicilia e Italia en el momento de las revueltas⁵⁰⁶.

En nuestro modo de ver se debe avanzar en un horizonte interpretativo que sepa articular el marco general con las circunstancias particulares, o, dicho de otro modo, las consecuencias y respuestas locales a procesos generales. Un desarrollo exhaustivo

⁵⁰⁵ Capozza (1956); Sánchez León (1991).

⁵⁰⁶ Siefer (1860); La Lumia (1874); Verbrugghe (1974); Rubinsohn (1971).

supera los límites del presente estudio. A continuación, simplemente nos proponemos hacer un esbozo de esta perspectiva.

4.2.1. El contexto general: la crisis de la República y la proletarización de los *assidui*

Varios estudiosos resaltan que el marco fundamental para comprender el devenir de las grandes revueltas serviles es el de la crisis sociopolítica de fines de la República, en cuya base se halla el proceso de concentración agraria, difusión del esclavismo y proletarización del campesino pequeño propietario. Si utilizamos la expresión de Nicolet podemos aludir a ese complejo proceso histórico como “la question agraire”⁵⁰⁷. Entonces, partiendo de ese contexto general algunos autores, como por ejemplo Capozza (1956), consideran a las guerras serviles como una consecuencia del proceso que se extendía sobre toda Italia y que los hermanos Graco intentaron en vano frenar con sus reformas.

No es nuestra intención abordar la problemática del esclavismo, cuya bibliografía es también inmensa y sus debates revisten diversas aristas. Simplemente nos limitamos a señalar que dicho problema se encuentra estrechamente vinculado con nuestro tema de investigación, pues precisamente una de las bases de la explicación social de la participación de los *aporoï* en las guerras serviles reside en la difusión del modelo de la *villa* esclavista en desmedro del pequeño productor libre.

Hemos visto que muchos autores subscriben a una visión según la cual la difusión del latifundio esclavista y la ruina del campesinado libre fue prácticamente completa en el agro romano-italico de los siglos II-I a.C.: desde historiadores decimonónicos como Mommsen (1955 [1854-6]), pasando por los historiadores soviéticos como Mišulin (1952), a historiadores occidentales del siglo pasado (Pareti 1953; Capozza 1956), hasta incluso actuales como Schiavone (2011). Veamos brevemente en qué consiste este enfoque para luego tomar distancia de él a la luz de algunos estudios recientes.

El problema de la disminución del número de campesinos capaces de costear su propio armamento (*assidui*) constituyó el blanco de la legislación de Tiberio Graco,

⁵⁰⁷ Nicolet 2001, “La question agraire”, p. 117-142.

que nos ha sido transmitida por Apiano en su libro primero de las *Guerras Civiles*⁵⁰⁸. El historiador alejandrino habla de la concentración de las tierras públicas en manos de los ricos terratenientes, quienes procedieron a explotarla con esclavos-mercancía, no con hombres libres, y, además, se apoderaron por la persuasión o la violencia de las pequeñas propiedades de los campesinos. Como corolario, se profundizaron las desigualdades económicas entre los libres y se debilitó el ejército romano basado en campesinos autosuficientes⁵⁰⁹. Esta narración de Apiano, centrada en los efectos sociales de la ocupación del *ager publicus*, es la base sobre la cual se construyó la explicación socioeconómica de la participación de los libres y de las modernas teorías de muchos historiadores del siglo XX para explicar un cambio más profundo y extendido en la naturaleza de la agricultura romana⁵¹⁰.

Nos limitaremos simplemente a matizar las visiones extremistas sobre la difusión del esclavismo, en tanto resultan seriamente cuestionables por muchos estudios recientes que toman en cuenta la evidencia derivada de la moderna investigación arqueológica⁵¹¹. Así, estos trabajos⁵¹² matizan la imagen general esbozada por Apiano en varios aspectos, que podemos distinguir del siguiente modo: en primer lugar, el agro italiano presenta una gran diversidad durante los siglos III y II a.C., en función de la topografía, cronología y las respuestas locales a las iniciativas romanas; por consiguiente, las condiciones y métodos agrícolas variaban extremadamente de una región a otra, y la transformación del agro italiano siguió distintas trayectorias, en ocasiones las nuevas formas de agricultura coexistieron con formas arcaicas basadas en la explotación de trabajo no-libre que persistieron en varias zonas⁵¹³; en segundo lugar, no se puede hablar de un único modelo (el de la *villa* esclavista) aplicable a toda Italia⁵¹⁴; incluso si la *villa* de Catón representó la explotación típica de la producción

⁵⁰⁸ Apiano, *Guerras civiles*, 1.7.

⁵⁰⁹ Apiano, *Guerras civiles*, 1.7; cf. Plutarco, *Vidas Paralelas*, Tiberio y Cayo Graco, 8.

⁵¹⁰ Desde T. Frank y M. Rostovtzeff en los años '20, a A. Toynbee y P. Brunt en los '60 y '70, respectivamente. Véase Linttot 2008, p. 54.

⁵¹¹ Véase: Bradley 2011, p. 248; Linttot 2008, p. 56.

⁵¹² Véase: Bradley 2011, p. 247-250; Rathbone, 1983, p. 160-168; Gabba 2008, p. 197-243; García Mac Gaw 2007, p. 87-124; Linttot 2008, p. 53-7.

⁵¹³ Véase: Bradley 2011, p. 249; Gabba 2008, p. 200; García Mac Gaw 2007, p 99.

⁵¹⁴ García Mac Gaw 2007, p 99.

mercantil a gran escala⁵¹⁵, este sistema no se difundió literalmente en toda Italia, sino que, conforme lo revela el registro arqueológico, solo se concentró en determinadas regiones, esto es, principalmente en las llanuras costeras de Campania, el Lacio y Etruria, las fértiles llanuras del valle del Po y la costa norte del Adriático, zonas que tenían una inserción estratégica en las rutas comerciales⁵¹⁶; en tercer lugar, aún allí donde la villa catoniana se difundió, las excavaciones muestran que esta manifestó diferentes características y funciones determinadas por el entorno (la pertinencia de los cultivos a la tierra de la localidad y a las demandas de los mercados urbanos aledaños⁵¹⁷); en cuarto lugar, el sistema de la *villa* aparentemente habría llenado un vacío dejado en el agro italiano antes que causar la expulsión de los pequeños campesinos⁵¹⁸, y tal vacío se encuentra relacionado con un progresivo declive poblacional en el centro y sur de Italia durante el II a.C. que favoreció la ocupación — legal e ilegal— de tierras públicas por los ricos *possessores* romanos e italianos, y el desarrollo de una ganadería extensiva⁵¹⁹; en quinto lugar, las *villae* parecen surgir en el siglo II a.C., al menos las más tempranas, pero se multiplican recién en el siglo I a.C.⁵²⁰; por último, y de vital importancia, el proceso aludido de concentración de la tierra y desarrollo de la *villa* esclavista no significó la extinción del campesinado pequeño propietario — pilar del ejército republicano hasta las reformas de Cayo Mario—, sino su articulación con la *villa* esclavista⁵²¹, dado que esta necesitaba de trabajadores libres asalariados y estacionales (especialmente durante las cosechas)⁵²²; la supervivencia del pequeño productor rural se encuentra atestiguada arqueológicamente en varias regiones (*ager Cosanus*, *ager Falernus*, Campania, el este del Samnio, etc.).

⁵¹⁵ Gabba 2008, p. 235.

⁵¹⁶ Bradley 2011, p. 249.

⁵¹⁷ Gabba 2008, p. 235.

⁵¹⁸ Rathbone 1983, p. 162.

⁵¹⁹ Gabba 2008, p. 202.

⁵²⁰ Bradley 2011, p. 249; Rathbone 1983, p. 162.

⁵²¹ Garnsey 1976, p. 225; Bradley 2011, p. 249; Gabba 2008, p. 234; Lintott 2008, p. 56-7; Rathbone 1983, p. 162.

⁵²² El mismo Catón lo señala (*Tratado de Agricultura*, 1.4); véase: Finley 1982, p. 98; Garnsey 2003, p. 72; García Mac Gaw 2007, p. 103.

Ahora bien, pese a estas necesarias correcciones que hemos realizado al relato de Apiano de la “question agraire”, él trasmite una veracidad histórica⁵²³: el desarrollo de una *tendencia* que apuntaba hacia la ocupación del *ager publicus* por parte de los ricos propietarios romanos e italianos durante el siglo II a.C., hacia un aumento de la concentración de la tierra, de la explotación a gran escala de esclavos-mercancía y hacia la expropiación de campesinos pequeños propietarios, quienes devinieron proletarios de las ciudades y/o jornaleros temporarios de la campaña o arrendatarios, aunque resulte un problema medir con precisión el alcance de este fenómeno⁵²⁴.

Otra cuestión polémica vinculada a la anterior reside en trazar la evolución de la economía siciliana tardorrepublicana y su similitud o diferencia con la italiana durante el mismo período. Resulta difícil reconstruir la historia agraria de la Sicilia romana debido a la escasez documental y a una carencia de análisis del conjunto de las investigaciones arqueológicas⁵²⁵. No obstante, algunos autores afirman que Sicilia parece seguir, aunque con sus peculiaridades, la tendencia general de la economía italiana luego de la segunda guerra púnica⁵²⁶.

A nosotros no nos interesa abordar la cuestión de si a partir del siglo II a.C. se debe pensar a las sociedades de Italia y Sicilia como esclavistas, o en términos marxistas, como el punto de inflexión que señala la dominancia de este modo de producción en las formaciones económico-sociales de esas regiones. Se trata de una problemática que supera los límites de nuestro estudio.

Más bien, nuestro enfoque centrado en el comportamiento de los pobres libres tiende a indagar sobre el efecto ideológico (deformador) que la esclavitud pudo desempeñar en el marco de otras relaciones de explotación mantenidas entre los libres, y qué circunstancias pudieron hacer posible que los *aporoí* soslayaran las representaciones ideológicas que los contraponían con los esclavos y hasta qué punto. De todas maneras, no tomamos postura con respecto al debate del esclavismo.

⁵²³ Gabba 2008, p. 203, 234, 238; Lintott 2008, p. 54-5.

⁵²⁴ García Mac Gaw 2007, p. 119; Lintott 2008, p. 57.

⁵²⁵ Mazza 1981, p. 17.

⁵²⁶ Coarelli 1981, p. 10, 17; Finley 1986b, p. 138; Mazza 1981, p. 42; cf. Verbrugge 1972.

Nos limitamos a señalar lo siguiente. Si por un lado rechazamos las visiones más exageradas de la difusión del esclavismo y la proletarización del pequeño campesino, no obstante, por el otro, nos apartamos de una postura hiper crítica del problema agrario tardorrepblicano. Pues, en el marco de un enfoque hiper crítico sería difícil explicar tanto el movimiento reformador de los hermanos Graco como las grandes revueltas serviles.

Por consiguiente, nuestra premisa de trabajo ha sido la siguiente: la concentración de la tierra y la proletarización del pequeño productor directo debió haber afectado a una franja importante del campesinado durante el período tardorrepblicano, pero de ningún modo fue total y uniforme en toda Italia y Sicilia, sino que sus efectos fueron limitados y disímiles conforme a las diversidades regionales.

En el marco de estos reparos historiográficos que toman distancia de las concepciones más extremas, sigue siendo lícito hablar de una explicación social de la participación de los *aporoí* en las guerras serviles vinculada a un contexto general, esto es, al de la crisis tardorrepblicana. Y si es cierto que la trayectoria del agro siciliano es similar a la del italiano, tal como sostienen algunos autores, entonces se podría vincular la participación de los sicilianos pobres en las revueltas serviles con las transformaciones socioeconómicas que toman lugar tras la segunda guerra púnica. En este sentido, se podría relacionar la alusión diodorea a la “envidia” de los pobres en ambas revueltas serviles (Diod. 34/35.2.48; 36.11) con la concentración de tierras descrita por Apiano en Italia (App. BC. 1.1.7).

Pero detenerse exclusivamente en una explicación general, al estilo de Capozza (1956), podría ser una simplificación de los acontecimientos. En este sentido, sin impugnar los cambios que sucedieron en el agro itálico y posiblemente también en el siciliano, creemos que resultaría fructífero ir más allá de esta perspectiva tradicional y articular el marco general con circunstancias particulares de cada contexto local, o, dicho de otro modo, indagar cómo el contexto general de la crisis tardorrepblicana se manifestó en las zonas donde se desarrollaron las revueltas. A continuación, trataremos de explorar este enfoque para el caso de la primera revuelta siciliana.

4.2.2. El contexto local: ¿una crisis de intermediación de la élite siciliana antes del estallido de la primera guerra servil? Dimensión política de la *stásis* en Sicilia

Sería interesante indagar qué circunstancias concretas determinaron en cada caso que los ciudadanos pobres sintieran una mayor hostilidad hacia las élites propietarias que hacia los esclavos, conduciéndolos a una ruptura con la ideología que propugnaba la solidaridad civil. Hemos argumentado en favor de definir esos contextos en términos de *stáseis*, las cuales tienen un fuerte contenido económico-social. Ahora bien, quisiéramos explorar otra dimensión de esa *stásis*, a saber, la política.

Algunos autores, desde diversas corrientes de análisis, han explicado la falta de solidaridad de los *aporoí* con los propietarios ricos haciendo hincapié en una “alienación” de las masas libres respecto de sus élites. A saber, Patterson, por un lado, comprende ese fenómeno de alienación a partir del impacto que en las comunidades locales causarían el arribo masivo de esclavos —notemos aquí el contexto general pero en relación con sus consecuencias locales—, cuyo efecto sería la pérdida del sentimiento comunitario sin el cual el vínculo cívico carece de sentido⁵²⁷; por otro lado, Dumont, enfatiza para el caso de Sicilia la importancia de la concentración de la tierra, lo cual socavaría la solidaridad de los agricultores desposeídos e impediría que ellos ayudaran a reprimir a los esclavos rebeldes, conduciéndolos, por el contrario, al saqueo de los ricos (1987, p. 247); algo de lo cual ya hemos hablado, y constituye el componente socioeconómico de esta *stásis*. Pero, además, ambos autores resaltan en la primera guerra servil siciliana el perjuicio que ocasionaba a los pequeños agricultores el bandidismo de los esclavos-pastores promovido por sus amos.

Sin embargo, estos planteos de Patterson y Dumont en torno a la alienación de las masas locales respecto de sus élites son solo breves comentarios en sus trabajos. Nos interesa retomarlos y profundizarlos, particularmente la siguiente reflexión de Dumont que apunta hacia una crisis de intermediación de las élites locales: “Une classe dirigeante qui brime les éléments intermédiaires ou les attaque ouvertement sape elle-même les assises de son pouvoir” (1987, p. 247). Creemos que al escenario delineado por Patterson y Dumont sería pertinente incorporar la situación provincial de Sicilia, que agravaría la alienación de la población local.

⁵²⁷ Patterson 1991, p. 228.

Constituye un lugar común entre los especialistas modernos la vinculación entre democracia e imperialismo. A saber, los beneficios materiales del Estado conquistador tienden a favorecer la concordia civil, a reforzar las jerarquías sociales y a legitimar las clases dirigentes⁵²⁸. El imperialismo, pues, es un factor que tiende a fortalecer en la realidad la ideología dicotómica que contrapone esclavos a ciudadanos⁵²⁹.

Sicilia, en su condición de provincia, sería la contracara de los beneficios materiales que el imperialismo brindaba a Estados como Atenas y Roma. Las élites locales desempeñarían un rol mediador entre la población local y el poder central romano. Observemos entonces —hasta donde lo permiten las fuentes— cuál fue su actuación como intermediarias o mediadoras.

Los fragmentos diodoreos de la primera revuelta servil son muy confusos con respecto al rol de los grandes terratenientes. Esto es, no resulta claro si los principales responsables son los latifundistas sicilianos, los italianos o los caballeros romanos. Pero conforme a la lectura que hacemos, Diodoro parece indicar lo siguiente: son los italianos los que introducen la esclavitud en gran escala en Sicilia, maltratan a sus esclavos, no les dan lo necesario para su autosubsistencia⁵³⁰, y sin dudas son ellos los que comenzaron a incitar a los esclavos-pastores al bandidismo, pero los grandes

⁵²⁸ García Mac Gaw 2003, p. 231-2.

⁵²⁹ Atenas, por ejemplo, constituía una *pólis émmisthos*, esto es, la Liga de Delos proveía el *phóros* (tributo que pagaban las *póleis* aliadas), que servía de fundamento para el *misthós* (la retribución por la prestación de un servicio al Estado), que alimentaba la participación democrática, y daba empleo a los *thetes* como remeros en la flota y en las obras públicas financiadas con los ingresos de la Liga. A su vez, el imperio proveía tierras conquistadas que permitieron dar salida a ciudadanos pobres de la *pólis*, quienes se establecieron en las cleruquías, aliviando así la tensión social. Si bien la democracia no dependió del imperialismo, pues ella continuó existiendo tras la disolución de la Liga de Delos en el 404 a.C., recibió un fuerte impulso de los beneficios imperiales. Sobre el vínculo entre la Liga de Delos y la democracia ateniense, véase: Plácido 2017, p. 21-2; Wood 2015, p. 122-3; Pomeroy, Burstein, Donlan & Roberts (dir.) 2001, p. 271. En lo concerniente a Roma, las conquistas proveyeron: *ager publicus* para la distribución de tierras; la exención de impuestos directos a los ciudadanos romanos en Italia luego del 167 a.C.; el subsidio y reparto gratuito del pan; y el ofrecimiento de entretenimiento público.

⁵³⁰ Diod. 34/35.2.31 : “la plupart des possédants [...] ils étaient des chevaliers romains” (trad. Goukowsky 2014, p. 91) ; Diod. 34/35.2.32 : “Les Italiens qui se consacraient à l'agriculture achetaient des masses d'esclaves et leur imprimaient à tous leur marque au fer rouge. Ils ne leur fournissaient pas en suffisance de quoi vivre ...” (trad. Goukowsky 2014, p. 92).

terratenientes sicilianos actúan imitándolos. Diodoro, según la traducción de Goukowsky, dice lo siguiente:

“C'est que les Siciliens possesseurs d'immenses fortunes rivalisaient avec l'arrogance, la rapacité et la perversité des Italiens. Car ce sont les Italiens possédant des foules d'esclaves qui incitèrent les gardiens des troupeaux à se comporter de façon tellement criminelle puisqu'ils ne leur fournissaient pas ce qu'il fallait pour vivre mais leur permettaient de se livrer au brigandage”⁵³¹.

Es decir, los grandes terratenientes sicilianos imitan el comportamiento de los italianos residentes en la isla: compran esclavos, los maltratan y promueven el bandidismo. Pero el agravante en el caso de los sicilianos es que su comportamiento perjudica a los viajeros solitarios y a los pequeños agricultores de su propia comunidad (34/35.2.28). El mejor ejemplo es Damófilo, cuyos esclavos comenzaron la revuelta. Sobre él, Diodoro -conforme a la traducción de Goukowsky- nos dice lo siguiente:

“Il y avait un certain Damophilos, citoyen d'Enna, immensément riche, arrogant dans ses manières, qui [...] chercha à égaler non seulement l'existence fastueuse des Italiens de Sicile, mais aussi la multitude de leurs esclaves ainsi que l'inhumanité et la dureté dont ils usaient envers eux [...] il les traitait de façon ignominieuse, marquant au fer rouge le corps [...] Il faisait enchaîner une partie de ces gens et, les fers aux pieds, il les jetait dans les ergastules ; les autres, il les désignait pour la garde des troupeaux sans leur fournir ni la vêtue ni la nourriture adéquates. Un jour, comme quelques esclaves sans rien sur le dos étaient venus le trouver et discutaient avec lui de vêtements, Damophilos d'Enna ne supporta pas cette requête et s'écria : « Comment donc ! Les gens qui cheminent dans les campagnes marchent nus et ne mettent pas à la disposition de ceux qui ont besoin de manteaux une fourniture toute prête ? » [...]”⁵³².

Como se observa en estos fragmentos, Damófilo incitaba a sus esclavos-pastores para que robaran a la gente de su propia comunidad⁵³³. Por consiguiente, podemos

⁵³¹ Diod. 34/25.2.27; trad. Goukowsky 2014, p. 90.

⁵³² Diod. 34/35.2.34-38; Goukowsky 2014, p. 93-4.

⁵³³ Aparentemente sus propiedades rurales se encontraban cerca de la ciudad de Enna, pues Diodoro (34/35.2.13) nos narra que, cuando los esclavos rebeldes se apoderaron de la ciudad de Enna, ellos se enteraron de que Damófilo y su esposa se encontraban en una finca de las afueras de la ciudad, lugar a

inferir que la élite siciliana no cumple satisfactoriamente su rol de mediadora entre la población local y el poder imperial. No solo falla en evitar el arribo masivo de esclavos introducidos por los extranjeros italianos, y el bandidismo de los esclavos-pastores promovido por los italianos, sino también, y peor aún, la élite siciliana actúa imitándolos en desmedro de la seguridad de su propia población, especialmente de la gente común.

Por lo tanto, según el análisis precedente se configura un contexto que ayuda a comprender mejor la hostilidad de una parte de las masas sicilianas hacia los ricos terratenientes (sean sicilianos o extranjeros) y la falta de solidaridad para con estos cuando estalla la revuelta servil. Ese contexto particular se caracteriza por los siguientes factores: una introducción masiva de esclavos que debilita el sentimiento comunitario; la existencia de fuertes desigualdades sociales al interior del cuerpo ciudadano — probablemente derivadas de una concentración de la tierra relativamente reciente— que nosotros definimos como la dimensión económica de la *stásis* en Sicilia; y, finalmente, el marco provincial de Sicilia, en el cual se percibe una crisis de intermediación de las élites locales, pues ellas actúan imitando el comportamiento de los residentes italianos que promovían el bandidismo de sus esclavos-pastores en perjuicio de la población local, lo cual socava la legitimidad de la élite siciliana y constituye la dimensión política de la *stásis*.

En suma, se trata de una realidad social poco propicia para que prosperase la armonía civil propugnada por la ideología que contraponía esclavos a ciudadanos. Una realidad que hacía difícil que al estallar la revuelta servil todos los sicilianos, especialmente los más pobres, se comportaran conforme a esa representación ideológica y solidarizaran con los ricos terratenientes. Es solo en este contexto excepcional, atravesado por fuertes tensiones entre los ciudadanos, que se logra comprender la inusual colaboración entre “el populacho” siciliano y los esclavos rebeldes. Nosotros hemos preferido hablar de *alianza coyuntural* en tanto este término hace referencia a circunstancias particulares en las cuales eventualmente los libres empobrecidos confluyeron en la revuelta liderada por los muertos sociales. Se trata de un contexto marcado por una *stásis* social y política previa a la revuelta servil.

donde fueron a buscarlos. Por lo tanto, el bandidismo promovido por Damófilo (Diod. 34/35.2.38) perjudica a la gente de su propia ciudad.

4.3. Analogía de la participación de los *aporoí* en las guerras serviles con un caso de solidaridad de la plebe romana con los esclavos

Entendemos que solo en circunstancias excepcionales una porción de la plebe, seguramente minoritaria, pudo aliarse a movimientos dirigidos por esclavos, tales como la primera revuelta servil siciliana y el *bellum Spartacium*. Estos dos casos constituyen la ruptura más importante con la ideología democrática clásica que contraponía ciudadanos y esclavos.

Sin embargo, hay otros casos en la historia de Roma en los cuales se observa un distanciamiento al menos parcial con esa representación ideológica. Y en este sentido, presentan un aspecto similar a lo que hemos estudiado. Es decir, las guerras serviles, aun siendo muy particulares, no constituyen las únicas excepciones donde ideología dominante y praxis popular se contraponen. Al respecto, encontramos un caso que resulta muy significativo.

Tácito (*Anales* XIV, 42-5)⁵³⁴ cuenta que en el año 61 d.C. el pretor de Roma, Pedanio Secundo, fue asesinado por uno de sus esclavos. Conforme a la antigua costumbre iban a ser ejecutados todos los esclavos que vivían en su casa (unos cuatrocientos). Sin embargo, se produjo una manifestación de la plebe (*concurso plebis*) que desembocó en sedición (*seditionem*) con el fin de impedir que los esclavos fueran sentenciados. La multitud sitió al Senado, impidiendo que se realizara el suplicio de los esclavos, amenazando con piedras y hachas. Finalmente, solo mediante el uso de una guardia militar se logró vencer la resistencia popular y ejecutar a los esclavos.

Whittaker (1989) intenta explicar lo sucedido. El autor sostiene que la solidaridad y simpatía que manifestaron esos ciudadanos pobres para con los esclavos de Pedanio Secundo probablemente se pueda explicar por el hecho de que los pobres conocían que algunos de sus hijos abandonados al nacer eran rescatados y se volvían esclavos⁵³⁵.

4.4. La participación de los *aporoí* en las guerras serviles: un elemento importante de las revueltas

⁵³⁴ Trad. Moralejo 1980, p. 189-191.

⁵³⁵ Whittaker 1989, p. 320, 330.

Nos interesa resaltar cuatro críticas posibles a la perspectiva historiográfica que tiende a descuidar o rechazar el análisis de la participación de los libres en las guerras serviles. Ante todo, subrayamos que las propias narraciones de los escritores antiguos explícitamente señalan que unos hombres libres y pobres —que para simplificar les damos el término genérico de *aporoí*— participaron en las grandes revueltas de esclavos. Más concretamente las fuentes dicen que los *aporoí* saquearon a los propietarios ricos (en las revueltas sicilianas) o se unieron voluntariamente al incipiente ejército rebelde (en la revuelta de Espartaco). Por lo tanto, su participación constituye un hecho irrefutable a partir de lo cual resulta sumamente cuestionable la línea historiográfica que se desinteresa de la cuestión considerándola un hecho absolutamente marginal, que no amerita análisis. El representante más notable de este enfoque es Bradley (1998). Creemos que ignorar la participación de los libres es una de las expresiones posibles de un error común en el estudio de las antiguas guerras serviles. Ese error es definido por Dumont en los siguientes términos:

“en raison de l'incohérence des données, on les a triées, gardant les unes, oubliant les autres, selon les besoins de la démonstration, alors que, justement, importait leur caractère contradictoire”⁵³⁶.

Tal es la postura de Bradley, que se manifiesta claramente cuando acusa a Diodoro de “retórico” en el momento en que el historiador siciliano narra los saqueos de los pobres durante la segunda guerra servil (1998, p. 78). En efecto, descuidar la participación de los *aporoí* implica no dar cuenta del conjunto de las evidencias proporcionadas por las fuentes y arbitrariamente deshacerse de las partes que no encajan en el esquema explicativo del autor.

Pero no solo es importante tener en cuenta la participación de los *aporoí* en tanto las mismas fuentes lo señalan, sino también por los siguientes motivos estrechamente relacionados. Primero, independientemente de la discusión relativa al tipo de relación establecida entre esclavos rebeldes y libres desposeídos en cada revuelta, ya sea de “colaboración” o de “revueltas paralelas”, la actuación “criminal” de los *aporoí* reviste la forma de una contradicción con el propio imaginario de los antiguos griegos y romanos, o más bien deberíamos decir con una representación ideológica antigua. A

⁵³⁶ Dumont 1987, p. 165-6.

saber, los *aporoí* no actúan como fuerza represiva en apoyo de los ciudadanos ricos, en los términos de Platón y Jenofonte, sino que los saquean. La sociedad no se divide ante la amenaza de la revuelta servil en dos bloques recíprocamente hostiles dados por sus condiciones jurídicas: libres y esclavos. En este sentido, la participación de los *aporoí* se muestra como una praxis violenta que rompe o ignora la ideología de la solidaridad ciudadana, lo cual implica la existencia de tensiones previas al interior del cuerpo ciudadano.

Segundo, y justamente en función del punto anterior, las incipientes revueltas serviles se nutren de esas tensiones entre los ciudadanos. En efecto, los pobres libres no solo no reprimen a los esclavos insurrectos, sino que se consagran al saqueo de los ricos y en algunos casos (la primera y tercera guerra servil) se unen a los esclavos rebeldes en lo que hemos llamado *una alianza coyuntural*. La participación de los *aporoí* fue al menos un factor, entre otros, que favoreció el crecimiento de las revueltas serviles. Para el caso de la primera revuelta servil, por ejemplo, esos otros factores incluirían el arribo masivo de esclavos, muchos de ellos sirios, lo cual facilitaría el entendimiento y fomentaría lazos de unidad; la peligrosa combinación de tratos sádicos contra los esclavos junto con la libertad de movimiento otorgada a los esclavos-pastores; etc. Nuestro análisis no apunta a considerar que las tensiones en el cuerpo ciudadano fuesen el factor más importante de todos, sino un componente más a considerar, pues ellas también contribuyeron al éxito rebelde.

Por último, si ya desde un punto de vista cualitativo la participación de los *aporoí* reviste un carácter significativo (en tanto contraste con la ideología dicotómica ciudadano/esclavo), desde el punto de vista cuantitativo hay indicios para creer que ella no habría sido tan marginal. No obstante, tampoco hay pruebas concretas que permitan sostener que el número de libres sería tan o más importante que el de los esclavos rebeldes, como han hecho algunos autores de la corriente historiográfica que juzga a las “guerras serviles” como levantamientos provinciales contra la dominación romana.

4.5. Los *aporoí* en las revueltas serviles: un límite del enfoque de Bradley

En este apartado quisiéramos plantear y tratar el siguiente interrogante: ¿por qué Bradley no se interesa por los *aporoí*? Teniendo en cuenta que este autor es un notable erudito y que en su narración de las revueltas sigue de cerca las fuentes antiguas, resulta

llamativo que omita los pasajes en los cuales se menciona la cuestión, o bien los rechace abiertamente. Nuestra pregunta no apunta a especular sobre las predilecciones personales del autor, sino a indagar los posibles condicionamientos de su enfoque historiográfico. Ya hemos visto que su metodología consiste en estudiar directamente la esclavitud antigua a partir de la moderna, porque el autor considera que los rasgos de las sociedades cimarronas del Nuevo Mundo pueden servir de principio rector para la investigación de las revueltas serviles de la Antigüedad (Bradley 1998, p. 17, 126). Por consiguiente, cabe preguntarse si el fenómeno cimarrón presenta analogías con el saqueo de los *aporoí* y su unión a las revueltas de los esclavos.

Sin pretender abordar en profundidad el estudio de las sociedades cimarronas en la América colonial, sugerimos a modo de hipótesis que Bradley no analiza la participación de los hombres libres en las antiguas revueltas serviles porque este punto no presenta analogías con al menos una parte del Nuevo Mundo: la experiencia de la esclavitud en los Estados Unidos del Sur, justamente una de las zonas de referencia de Bradley.

A saber, si tenemos en cuenta que en el caso de la revuelta de Espartaco los libres involucrados son ciudadanos romanos, esto significa que el cuerpo ciudadano se divide en dos: los que están en contra de los esclavos rebeldes, ya sea activamente (peleando contra ellos) o de forma pasiva (toda la masa libre que no participa en el movimiento rebelde ni lucha contra él) y aquellos que se han unido con los esclavos rebeldes (seguramente pocos en términos relativos pero muy significativo). Sabemos que en el ámbito colonial hispanoamericano la interacción entre negros fugitivos e indios fue común⁵³⁷. Pero una analogía precisa de los ciudadanos romanos (campesinos y desertores) que pasaron al bando de Espartaco sería hallar en el fenómeno cimarrón la incorporación de colonos blancos en las comunidades de esclavos (negros) fugitivos. Al respecto, tomemos el caso de las colonias de los Estados Unidos de América. No es

⁵³⁷ Reynoso Medina 2005, p. 126, señala lo siguiente: “Característica importante del cimarronaje novohispano, fue la unión de los negros con la población indígena [...] las revueltas cimarronas contaron con la amplia participación de los indios, incluso se encontraban dentro de los palenques. A pesar de que indios y negros convivían dentro de un sistema de explotación que los enfrentaba como si fuesen enemigos naturales, se dieron las alianzas entre indios y negros, la mayoría de las veces para hacer una causa común y luchar en contra de los europeos”. En el caso de Brasil, Klein señala que en los “quilombos” participaron mestizos fuera de la ley llamados “caboclos”, que habitaban en las fronteras (1986, p. 128).

nuestro propósito hacer una revisión exhaustiva, pero resulta interesante recabar el juicio de dos notables especialistas en el área.

Por un lado, Genovese (1981, p. 26-7) señala que si bien en el sur de los Estados Unidos hubo intensas divisiones y antagonismos entre los plantadores (ricos propietarios de esclavos) y los blancos pobres, quienes no poseían esclavos, sin embargo, la sociedad blanca en su conjunto apoyó el orden social existente. Incluso los blancos de todas las clases sociales cerraron filas contra los esclavos negros después de The Nat Turner Revolt, una revuelta de esclavos negros que se desarrolló en 1831 en el condado de Southampton, Virginia. Genovese indica que la población blanca constituía una milicia grande y lo suficientemente armada contra los esclavos negros, capaz de cometer toda la ferocidad que el racismo podía legitimar (1981, p. 16-7).

Por otro lado, Morgan también sostiene que en Virginia, pese a que el cultivo del tabaco sometió por igual a blancos y esclavos a un régimen opresivo de explotación, y que la primera reacción violenta contra este régimen provino de los blancos pobres en 1676, dando lugar a una guerra civil (2009, p. 245), no obstante, a medida que se amplió el número de esclavos africanos importados, el racismo —basado en la superioridad racial de los ingleses— emergió como una exitosa ideología política que permitió unificar a todos los blancos, ricos y pobres, garantizando la paz social. El racismo tomó la forma de una solución política para la élite virginiana a fines del siglo XVIII, que según el autor se fue difundiendo incluso entre los pobres blancos con el transcurso del siglo XIX.

Es decir, según el planteo de estos destacados historiadores parecería ser que en el caso de las revueltas serviles del sur de los Estados Unidos los ciudadanos pobres (blancos), pese a los conflictos de clase, no solo no simpatizaron con los esclavos rebeldes (negros), sino que además se unieron a los plantadores ricos contra los esclavos insurgentes, especialmente durante el siglo XIX.

Por lo tanto, nuestra hipótesis para responder a la pregunta planteada líneas arriba es la siguiente: Bradley no estudia la participación de los *aporoi* en las guerras serviles tardorreplicanas porque no se adecua bien con su enfoque basado en la experiencia del fenómeno cimarrón moderno. De todas maneras, es una hipótesis que deberemos verificar en estudios subsiguientes.

Por el momento nos interesa remarcar lo siguiente. Creemos que el enfoque de Bradley tiene aspectos fructíferos, sobre todo porque contempla a la esclavitud en un

marco más amplio y exhorta a los estudios históricos comparativos. Pero esta perspectiva tiene dificultades y límites, especialmente por su premisa de base según la cual debemos estudiar directamente la esclavitud antigua a partir de la moderna. Como señala Dumont, el enfoque de Bradley corre el riesgo de ser más reductor que explicativo (1990, p. 17). Creemos que precisamente en nuestra problemática de estudio se verifica el juicio del erudito francés.

El racismo en el Nuevo Mundo, al menos en los Estados Unidos, actuó como una ideología infranqueable, y en este sentido más exitosa que la antinomia ciudadano/esclavo de los griegos y romanos del período clásico. Pues el racismo parecería haber logrado unificar a nivel del imaginario social al conjunto de los blancos contra los esclavos negros, dejando en segundo plano las relaciones de explotación y conflicto entre los plantadores ricos y los colonos pobres, concernientes a la esfera de la realidad material. El racismo hizo que la participación conjunta de esclavos y ciudadanos sea más difícil. Por lo tanto, nuestro tema constituye un importante punto de diferenciación entre la esclavitud antigua y la esclavitud moderna, y un límite del modelo de Bradley, dominante en la actualidad.

5. Nuestra postura historiográfica

Consecuencia lógica de todo expuesto precedentemente, nuestra postura historiográfica es la siguiente. Frente al enfoque de Bradley que descuida la participación de los *aporoí* en las guerras serviles, y frente al que la sobreestima (Manganaro, Levi, Rubinsohn, Verbrughe, Guarino), revalorizamos una línea de investigación anterior (Vogt, Mišulin, Pareti, Brisson, cuyos precedentes datan del siglo XIX) que mantiene el carácter servil de las insurrecciones, puesto que parece que el papel principal en ellas ha sido el de los esclavos rebeldes, tanto desde el punto de vista cualitativo como cuantitativo, pero que al mismo tiempo afirma que la participación de hombres libres fue un elemento importante. Creemos que esta lectura es la más ajustada a los testimonios de las fuentes y que hemos aportado elementos para repensarla: enfocar su estudio en el marco del imaginario democrático clásico que tendía a fomentar la solidaridad ciudadana frente a la amenaza servil; abordar de manera individual cada revuelta para evaluar la relación establecida entre los sectores subalternos; y comprender la participación de los *aporoí*, ya sea su revuelta paralela o su aflujo a las

filas rebeldes, como síntomas de tensiones civiles preexistentes que podemos definir en términos de *stáseis*. En efecto, los pobres libres no solo no reprimieron a los esclavos insurrectos, sino que se sumaron al saqueo de los ricos y en algunos casos (la primera y tercera guerra servil) se unieron a los esclavos rebeldes en una *alianza coyuntural*. Por consiguiente, la participación de los *aporoí* en las revueltas serviles fue al menos un factor, entre otros, que favoreció el crecimiento de las rebeliones en auténticas guerras.

Nuestro análisis no apunta a sobrestimar el rol de los libres en las revueltas serviles. Seguramente se trató de un elemento minoritario de la población libre el que convergió con la revuelta de Euno o el que se sumó voluntariamente a la banda de los gladiadores fugados. Pues muy probablemente si esos movimientos hubieran contado con un apoyo mayoritario de las masas libres, no habrían sido derrotados por los romanos. Pero es necesario no partir del resultado final para estudiarlos. De lo contrario se comete el error de no percibir un hecho importante, a saber, las revueltas triunfaron durante un tiempo y causaron temor a los romanos. Precisamente la participación de los *aporoí* en estos movimientos ayuda a explicar, solo en parte, el éxito relativo que tuvieron las grandes revueltas serviles.

Finalmente, nuestro análisis no implica refutar completamente la opinión convencional según la cual las luchas plebeyas y las de los esclavos iban por caminos paralelos. No hubo ninguna revolución proletaria unificada, como algunos autores modernistas o soviéticos sostuvieron. Pero un estudio riguroso de los hechos, tal como hemos realizado en el presente trabajo, apunta a matizar las visiones teóricas más inflexibles, como las de Frezza y Utchenko, quienes en función de la importancia de las barreras jurídicas e ideológicas entre libres y esclavos postulan la absoluta incomunicabilidad entre ambos grupos. Quizás esa fue la norma, pero hubo excepciones, y hemos estudiado una de ellas. Pues, en circunstancias excepcionales, como las guerras serviles, atravesadas por múltiples conflictos, un sector de la masa plebeya libre hizo caso omiso de las construcciones ideológicas que representaban a los esclavos como su opuesto.

Conclusión

En este capítulo hemos hecho un estudio exhaustivo de las evidencias concernientes a la participación de hombres libres en las guerras serviles

tardorrepublicanas. Hemos planteado en la Introducción cuatro interrogantes que han actuado como ejes de nuestra investigación. Ahora estamos en condiciones de responder a cada uno de ellos.

- i) Comprobamos a partir de los pasajes de las fuentes narrativas que ciertamente unos hombres libres pauperizados participaron en las grandes revueltas serviles, ya sea saqueando a los ricos terratenientes o bien uniéndose al ejército de Espartaco. Por lo cual resulta muy cuestionable descuidar la cuestión, tal como hacen algunos autores
- ii) Definimos a esos hombres libres desde un punto de vista socioeconómico, jurídico-político y étnico. A saber, se trató esencialmente de proletarios (de las ciudades en la primera revuelta siciliana; de la campaña en la segunda y en la revuelta de Espartaco). Con respecto a la definición étnica, jurídica y política, en las revueltas en Sicilia esos proletarios eran unos indígenas sicilianos (griegos, sículos y sicanos); en la revuelta de Espartaco, se trataba de italianos. Mientras que la mayoría de los libres involucrados en las revueltas sicilianas eran unos “peregrinos” (hombres libres de las provincias del imperio, pero sin ciudadanía romana), en la revuelta de Espartaco eran ciudadanos romanos.
- iii) Hemos abordado el problema de la relación establecida entre los *aporoí* y los esclavos rebeldes. A diferencia de la mayoría de los autores, hemos estudiado cada revuelta de manera separada, analizando las evidencias existentes. Para el caso de la primera revuelta siciliana y para la revuelta de Espartaco, sostenemos la línea interpretativa de Manganaro, que postula la existencia de una “colaboración” entre los esclavos rebeldes y los pobres libres. Sin embargo, hablamos de *una alianza coyuntural*, destacando con este término circunstancias específicas en la cuales, eventualmente, los *aporoí* pudieron confluír en las revueltas dirigidas por los esclavos. En cambio, para el caso de la segunda revuelta siciliana, defendemos la línea interpretativa de Canfora, según la cual no hay relación entre los dos grupos, sino que se trató de dos revueltas paralelas; los pobres libres simplemente aprovecharon la oportunidad de la revuelta servil para saquear las propiedades de los ricos.
- iv) Hemos abordado la cuestión de cómo pensar esa participación conjunta de libres y esclavos en una misma instancia de conflicto social. Sostenemos que la participación de los *aporoí* en las guerras serviles revela fuerte tensiones civiles

preexistentes, y que pueden ser definidas en términos de *stásis* (discordia civil). Esas *stáseis* tienen una dimensión socioeconómica (las diferencias de riqueza) y probablemente también política, al menos para el caso de la primera revuelta siciliana (una crisis de intermediación de la élite siciliana). Solo en el marco de fuertes tensiones civiles es posible comprender que la ideología dicotómica del ciudadano contrapuesto al esclavo fuera soslayada a tal punto por la praxis violenta de los *aporoí*: estos no solo no reprimieron a los esclavos, tal como Platón y Jenofonte habrían esperado; no solo saquearon a los ricos terratenientes (en la primera revuelta siciliana incluso peor que los esclavos y en la segunda recorriendo la campaña en bandas criminales); sino que incluso, al menos en la revuelta de Euno y en la de Espartaco, se integraron a los movimientos rebeldes dirigidos por los esclavos. Este accionar revela un odio profundo y tensiones al interior del cuerpo ciudadano, de las cuales las revueltas serviles se nutrieron desde el comienzo. Razón por la cual creemos que la participación de los *aporoí* fue al menos un factor, entre otros, que contribuyó a que las revueltas crecieran y alcanzaran la magnitud de guerras.

CONCLUSIONES GENERALES

En el presente trabajo hemos estudiado la participación de los *aporoí* en las guerras serviles tardorrepublicanas y la relación que establecieron con los esclavos rebeldes, cuyo estudio sistemático ha sido una propuesta original. El tema que investigamos conforma un complejo problema que en ocasiones ha sido descuidado por la historiografía o tratado tangencialmente.

En la Introducción General hemos explicado el carácter problemático de la participación de hombre libres en movimientos dirigidos por esclavos rebeldes en función de la importancia que tenía la antinomia libertad/esclavitud en el pensamiento de los antiguos griegos y romanos. En efecto, los esclavos-mercancía, definidos como cosas, eran representados como unos extranjeros, los “otros” frente a los cuales todos los ciudadanos (tanto los ricos propietarios de esclavos como los pobres artesanos y campesinos) se definían a sí mismos como una unidad. El contraste entre el esclavo y el ciudadano permitía matizar desde un punto de vista ideológico las relaciones de explotación y las diferencias de riqueza entre los ciudadanos, tendiendo a suprimir el conflicto social entre ellos. El esclavo era así incorporado a la sociedad como un enemigo interno y permanente, un intruso en el espacio sagrado que simbolizaba al enemigo vencido y encarnaba la deshonra de su alienación natal. Aun así, pese a la importancia de este imaginario social y las diferencias jurídicas y políticas que separaban a los esclavos de los libres, las fuentes nos relatan que durante las grandes revueltas de esclavos algunos hombres libres no solo no colaboraron para reprimir a los insurrectos y solidarizarse con los ricos, sino que saquearon a estos últimos.

Los capítulos I y II los hemos consagrado al estudio de las fuentes. A saber, en el capítulo I hemos indicado cuáles son los diferentes tipos de fuentes que disponemos y su estado de conservación, señalando además las dificultades y posibilidades que presentan. En el capítulo II, partiendo de las modernas investigaciones que rehabilitan a Diodoro y su obra, hemos refutado la corriente historiográfica de las guerras serviles que cuestiona la veracidad del relato diodoreo de las revueltas serviles sicilianas, pues sostuvimos que no existen razones contundentes para desconfiar de la información fáctica que nos brinda el historiador de Agrigio. Nuestro enfoque consistió en estudiar a Diodoro como una fuente en sí misma en tanto pensamos que un análisis que vincule el relato diodoreo de las guerras serviles sicilianas con el resto de la *B.H.*, esto es, con el

método histórico y los principales intereses de su autor, podría resultar fructífero, haciendo más verosímiles las interpretaciones modernas sobre las revueltas serviles. Así, hemos intentado desarrollar las posibilidades heurísticas de esta metodología analizando el relato diodoreo de las rebeliones de esclavos en Sicilia a partir de tres fuerzas que modelan la narrativa del autor a lo largo de toda la *B.H.*, proveyéndole unidad temática y estructura: “el beneficio” moral para el lector, “la Fortuna” y “el comportamiento moderado”.

Pero no solo hemos enfocado nuestro tema de investigación en el marco del pensamiento de los antiguos griegos y romanos del período clásico (Introducción General), y sobre la base de una evaluación crítica de las fuentes para su estudio (los dos primeros capítulos), sino también hemos encuadrado nuestra investigación en el marco de una senda historiográfica. En efecto, los capítulos III y IV son estudios historiográficos. A saber, por un lado, en el capítulo III, partiendo de un enfoque historicista, hemos demostrado que las guerras serviles fueron estudiadas en gran medida en función de las preocupaciones e intereses contemporáneos. Así, los historiadores decimonónicos no solo se ocuparon de la cronología y las fuentes, sino que sus trabajos también manifiestan un profundo interés por dos aspectos centrales de su propia época que configuran sus intereses por las antiguas revueltas serviles: la lucha por el abolicionismo de la esclavitud negra y la emergencia de la “cuestión social”. Y durante el siglo XX, a partir de la revolución bolchevique, los intereses de los historiadores se enfocan principalmente en la cuestión de la interpretación de las revueltas, tomando como punto de partida los conceptos modernos de “lucha de clases” y de “revolución” (una transformación radical y violenta en la estructura social). En este marco se produjo una fuerte polémica entre la historiografía soviética y la occidental no marxista. Hemos visto que el enfoque del estudio de las guerras serviles tardorrepublicanas en función del concepto moderno de revolución ha traído efectos perniciosos para la historiografía: por un lado, algunos historiadores soviéticos han forzado la interpretación de las fuentes por motivos ideológicos; por el otro, algunos importantes autores occidentales han considerado las revueltas serviles como episodios menores, carentes de significación, incluso equiparables a la fuga, lo cual tiende a subestimar el impacto y significado que tuvieron en su propia época. Por último, hemos revisado críticamente algunos lugares comunes del discurso historiográfico occidental y

hemos explorado la posibilidad de comprender el significado de las grandes revueltas serviles en el marco del pensamiento de los antiguos griegos y romanos.

Por otro lado, en el capítulo IV hemos reconstruido las principales líneas de investigación histórica con respecto a la cuestión de la participación de los hombres libres en las guerras serviles tardorrepublicanas. Hemos visto que el tema se fue configurando como un problema en sí mismo solo con el transcurso del tiempo, como un derivado de otras preocupaciones. Su problematización se dio fundamentalmente en el siglo XX, pero ya durante el siglo XIX algunos historiadores advirtieron la participación de los libres en las revueltas serviles e incluso definieron su relación con los esclavos rebeldes en términos de “causa común”. El tema fue replanteado por los historiadores soviéticos conforme a la teoría de la “revolución de los esclavos”. La historiografía occidental del siglo XX y comienzos del XXI tomó varios caminos en relación con esta problemática: uno de ellos ha sido reparar en el tema y señalar que constituye un asunto importante de las revueltas, si bien estas deben ser consideradas esencialmente como “serviles”, conforme a la tradición antigua; otro fue el de omitir la cuestión, juzgándola absolutamente marginal; y el último, por el contrario, jerarquizó la participación del elemento libre sobre los esclavos y pensó que las revueltas fueron esencialmente levantamientos provinciales contra la dominación romana. Por otra parte, con el fin de ordenar el manejo de la bibliografía, los distintos autores y los debates entre ellos, hemos establecido tres criterios de clasificación de las perspectivas historiográficas existentes en torno a la cuestión de la participación de los libres en las guerras serviles tardorrepublicanas: primero, en función de la importancia relativa que los historiadores le han atribuido a la participación de los libres; segundo, por la interpretación que han hecho los historiadores de la relación entre libres y esclavos en las dos revueltas sicilianas; y, tercero, por las diferentes explicaciones de la participación de los libres, que en el planteo de algunos autores implica proporcionar las causas de su “unión” a los esclavos.

En el capítulo V hemos realizado un análisis del conjunto de las evidencias primarias sobre la participación de los *aporoí* en las guerras serviles y respondimos a los cuatro interrogantes que planteamos en la Introducción General y que han actuado como ejes de nuestra investigación:

- i) Comprobamos que ciertamente unos hombres libres pauperizados participaron en las grandes revueltas serviles, ya sea saqueando a los ricos terratenientes o bien uniéndose al ejército de Espartaco.
- ii) Definimos a esos hombres libres desde un punto de vista socioeconómico, jurídico-político y étnico.
- iii) Abordamos el problema de la relación establecida entre los *aporoí* y los esclavos rebeldes. A diferencia de la mayoría de los autores, hemos estudiado cada revuelta de manera separada, analizando las evidencias existentes en cada una de ellas. Para el caso de la primera revuelta siciliana y para la revuelta de Espartaco, sostuvimos la línea interpretativa que postula la existencia de una “colaboración” entre los esclavos rebeldes y los pobres libres. Sin embargo, hablamos de una *alianza coyuntural*, destacando con este término las circunstancias específicas en la cuales, eventualmente, los *aporoí* pudieron confluír en las revueltas dirigidas por los esclavos. En cambio, para el caso de la segunda revuelta siciliana, defendimos la línea interpretativa según la cual no hay relación entre los dos grupos, se trató de dos revueltas paralelas; los pobres libres simplemente aprovecharon la oportunidad de la revuelta servil para saquear las propiedades de los ricos.
- iv) Hemos tratado la cuestión de cómo pensar esa participación conjunta de libres y esclavos en una misma instancia de conflicto social, y sostuvimos que la praxis de los *aporoí* en las guerras serviles revela fuerte tensiones civiles preexistentes que pueden ser definidas en términos de *stáseis* (discordias civiles), que tienen una dimensión socioeconómica (las diferencias de riqueza) y probablemente también política, al menos para el caso de la primera revuelta siciliana (una crisis de intermediación de la élite siciliana). La participación de los *aporoí* fue al menos un factor, entre otros, que contribuyó a que las revueltas crecieran.

Por consiguiente, nuestra postura historiográfica es la siguiente. Frente al enfoque que descuida la participación de los *aporoí* en las guerras serviles, y frente al que la sobreestima, revalorizamos una línea de investigación anterior que mantiene el carácter servil de las insurrecciones, puesto que parece que el papel principal en ellas ha sido el de los esclavos rebeldes, tanto desde el punto de vista cualitativo como cuantitativo, pero que al mismo tiempo afirma que la participación de hombres libres fue un elemento importante. Creemos que esta lectura es la más ajustada a los testimonios de las fuentes y que hemos aportado elementos para repensarla: enfocar su

estudio en el marco del imaginario democrático clásico que tendía a fomentar la solidaridad ciudadana frente a la amenaza servil; abordar de manera individual cada revuelta para evaluar la relación establecida entre los sectores subalternos; y comprender la participación de los *aporoí*, ya sea su revuelta paralela o su aflujo a las filas rebeldes, como síntomas de tensiones civiles preexistentes que podemos definir en términos de *stáseis*.

Nuestro análisis no apunta a sobrestimar el rol de los libres en las revueltas serviles. Seguramente se trató de un elemento minoritario de la población libre el que convergió con la revuelta de Euno o el que se sumó voluntariamente a la banda de los gladiadores fugados. Pero es necesario no partir del resultado final para estudiar las grandes insurrecciones serviles. De lo contrario se comete el error de no percibir un hecho importante, a saber, las revueltas triunfaron durante un tiempo y causaron temor a los romanos. Precisamente la participación de los *aporoí* en estos movimientos ayuda a explicar, solo en parte, el éxito relativo que tuvieron las grandes revueltas serviles.

Finalmente, nuestro análisis no implica refutar completamente la opinión convencional según la cual las luchas plebeyas y las de los esclavos iban por caminos paralelos. No hubo ninguna revolución proletaria unificada, como algunos autores modernistas o soviéticos sostuvieron. Pero un estudio riguroso de los hechos, tal como hemos realizado en el presente trabajo, apunta a matizar las visiones teóricas más inflexibles (como las de Frezza y Utchenko) que en función de la importancia de las barreras jurídicas e ideológicas entre libres y esclavos afirman la absoluta incomunicabilidad entre ambos grupos. Quizás esa fue la norma, pero hubo ocasiones donde “el abismo de distancia que separaba al libre del esclavo”, en gran medida ideológico por la representación del esclavo como “ese-otro-entre-nosotros”, se redujo, y los *aporoí* hicieron caso omiso del imaginario que los contraponía a los deshonrados muertos sociales. Seguramente se trató de excepciones, y hemos estudiado una de ellas.

Sin embargo, el panorama que hemos trazado no agota la problemática de la participación de los *aporoí* en las guerras serviles tardorrepublicanas. Ni siquiera para el caso de la primera revuelta de esclavos en Sicilia. Creemos que sería interesante plantear otros interrogantes e intentar responderlos, tales como: ¿las masas plebeyas se encontrarían sometidas por deudas a los ricos, o estarían obligadas a abandonar y vender a sus hijos, como sucedía en Roma? ¿la administración provincial romana en la segunda

mitad del siglo II a.C. cometería abusos significativos contra la población local como los que denunció Cicerón durante la gobernación de Verres en la primera mitad del siglo I a.C.?

Por otra parte, sería interesante realizar estudios comparativos a los efectos de precisar en qué medida la participación de los *aporoí* en las grandes revueltas serviles tardorrepublicanas fue una especificidad de este período o si en cambio existieron varios precedentes. Así, por un lado, creemos que resultaría fructífero realizar un estudio de las interacciones entre los esclavos rebeldes y la población libre en las revueltas serviles anteriores y pequeñas, comprendidas entre el siglo V y mediados del siglo II a.C. Estos levantamientos no han sido objeto de estudios sistemáticos, con la excepción de la obra de Capozza (1966), algunos tramos de la de Dumont (1987, p. 167-193) y el análisis exclusivamente terminológico de Hoben (1978). Estas revueltas se han visto relegadas ante el mayor interés generado por las “guerras serviles”. Y menos aún, no se ha indagado sobre la problemática de la interacción entre esclavos rebeldes y libres en forma comparativa con las grandes rebeliones posteriores que hemos analizado. Nuestra hipótesis de trabajo sería que en estas revueltas no se produjo una relación de “alianza” o “colaboración” entre el elemento servil sublevado y algún sector de la población libre; al contrario, suponemos que el campesinado libre ayudó en la represión de los levantamientos, como, por ejemplo, sucedió en la revuelta de Secia (Liv. 32.26.11-2). En ellas no se produjo tal colaboración porque no se desarrollaron en un fuerte contexto de *stásis* (discordia civil) como el de fines de la República —del cual se nutrieron las guerras serviles— y que desembocó en las guerras civiles. Pero dos objeciones podrían matizar nuestra hipótesis. En primer lugar, las revueltas serviles de comienzos de la República pudieron nutrirse del conflicto entre patricios y plebeyos que marca el desarrollo de los siglos V y IV a.C. Así, por ejemplo, una revuelta de esclavos y exiliados se produjo en el 460 a.C. al mando del sabino Apio Herdonio, y los rebeldes se apoderaron del Capitolio aprovechándose precisamente del conflicto entre patricios y plebeyos, pues, la multitud plebeya, descontenta con los patricios, en principio no colaboraba con la represión de la revuelta servil tal como se esperaba (Liv. 3.15.4-3.18.11). En segundo lugar, la revuelta de pastores en Apulia entre los años 185 y 181 a.C. podría involucrar una relación entre esclavos y campesinos libres (Liv. 29.39), pues no debe excluirse la presencia de hombres libres entre los pastores (Dumont 1987, p. 195), que se repetiría en la revuelta de Espartaco (Plut. *Crass.* 9.3). También en este

aspecto, además de su magnitud, la revuelta de Apulia demuestra que debería ubicarse junto a las guerras serviles. Por consiguiente, nuestra hipótesis de investigación sería precisada en los siguientes términos: no habría colaboración entre libres y esclavos en revueltas serviles que se desarrollan en contextos de concordia civil, esto es, lejos de la *stásis* de comienzos y especialmente de fines de la República

Por otra parte, sería interesante verificar la hipótesis que hemos planteado en el capítulo V realizando un estudio comparativo con la experiencia de la esclavitud negra en los Estados Unidos. A saber, hemos señalado que probablemente la participación de hombres libres en las revueltas serviles tardorrepublicanas no ofrece substanciales analogías con el caso de las sociedades cimarronas de los Estados Unidos. Pues, las condiciones históricas de la esclavitud en el Nuevo Mundo, esto es, el hecho de que los esclavos fueran africanos negros y la construcción ideológica que de ello se hizo (el racismo), al menos en los Estados Unidos, volvieron más difícil la participación conjunta de los esclavos y los libres en las revueltas. Así, esta problemática constituye un punto de diferenciación muy significativo entre la esclavitud antigua y la moderna. A su vez, habría que analizar qué otros factores, no ideológicos, pudieron determinar las reacciones de los colonos pobres para con los esclavos rebeldes.

La respuesta a estas preguntas supera los límites del presente estudio. Estos son solo algunos de los interrogantes que se abren en la medida en que enfocamos el problema de la participación de los libres en las guerras serviles en tanto tensión entre ideología dominante y praxis popular. Esperamos continuar su estudio en próximos trabajos.

APÉNDICE: FUENTES

Fragmentos y pasajes de las fuentes narrativas sobre la participación de los hombres libres en las guerras serviles tardorrepublicanas

1. La primera guerra servil siciliana:

Diod. 34/35.2.48:

Ὅτι πολλῶν καὶ μεγάλων κακῶν ἐπισυμβάντων τοῖς Σικελιώταις, τούτοις ἅπασιν ὁ δημοτικὸς ὄχλος οὐχ οἷον συνέπασχεν, ἀλλὰ τὸναντίον ἐπέχαιρε προσεπιφθονῶν ἀνίσου τύχης καὶ ἀνωμάλου ζωῆς. ὁ γὰρ φθόνος ἐκ τῆς προγεγενημένης λύπης μετέβαλεν εἰς χαράν, ὁρῶν τὸ λαμπρὸν τῆς τύχης μεταπεπτωκὸς εἰς τὸ πρότερον ὑπ' αὐτῆς ὑπερορώμενον σχῆμα, καὶ τὸ πάντων δεινότατον, οἱ μὲν ἀποστάται προνοηθέντες ἐμφρόνως περὶ τοῦ μέλλοντος οὔτε τὰς ἐπαύλεις ἐνεπύριζον οὔτε τὰς ἐν αὐταῖς κτήσεις καὶ καρπῶν ἀποθέσεις ἐλυμαίνοντο, τῶν τε πρὸς τὴν γεωργίαν ὠρμηκῶν ἀπέιχοντο, οἱ δὲ δημοτικοὶ διὰ τὸν φθόνον ἐπὶ τῇ προφάσει τῶν δραπετῶν ἐξιώντες ἐπὶ τὴν χώραν οὐ μόνον τὰς κτήσεις διήρπαζον, ἀλλὰ καὶ τὰς ἐπαύλεις ἐνεπύριζον. (*Const. Exc.* 4, p. 384 – 385).

Diod. 34/35.2.14:

τὸν δὲ Δαμόφιλον καὶ τὴν Μεγαλλίδα εἰς τὴν πόλιν οἱ ἀπεσταλμένοι ἐλκύσαντες, ὥσπερ ἔφημεν, εἰς τὸ θέατρον εἰσήγαγον, συνεληλυθότος ἐνταῦθα τοῦ πλήθους τῶν ἀποστατῶν. καὶ τοῦ Δαμοφίλου τεχνάσασθαί τι πρὸς τὴν σωτηρίαν ἐγχειρήσαντος καὶ πολλοὺς τοῦ πλήθους τοῖς λόγοις ἐπαγομένου, Ἑρμείας καὶ Ζεῦξις πικρῶς πρὸς αὐτὸν διακείμενοι πλάνον τε ἀπεκάλουν καὶ οὐκ ἀναμείναντες τὴν ἀκριβῆ τοῦ δήμου κρίσιν ὁ μὲν διὰ τῶν πλευρῶν τὸ ξίφος ὤθει, ὁ δὲ πελέκει τὸν τράχηλον ἔκοψεν. ἐκεῖθεν αἰρεῖται βασιλεὺς ὁ Εὐνους οὔτε δι' ἀνδρείαν οὔτε διὰ στρατηγίαν, διὰ δὲ μόνην τερατείαν καὶ τὸ τῆς ἀποστάσεως ἄρξαι, ἅμα δὲ καὶ τῆς προσηγορίας οἰονεῖ τινα καλὸν οἰωνὸν ἐχούσης πρὸς τὴν τῶν ὑποταττομένων εὖνοιαν.

2. La segunda guerra servil siciliana:

Diod. 36.6:

Εἶχε δὲ τὴν Σικελίαν πᾶσαν σύγχυσις καὶ κακῶν Ἰλιάς. οὐ γὰρ οἱ δοῦλοι μόνον, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐλευθέρων οἱ ἄποροι πᾶσαν ἀρπαγὴν καὶ παρανομίαν ἐργαζόμενοι, καὶ τοὺς περιτυγχάνοντας δούλους τε καὶ ἐλευθέρους, ὅπως μηδεὶς ἀπαγγέλλοι τὴν περὶ αὐτοῦς ἀπόνοιαν, ἐφόνεον ἀναιδῶς. διὸ καὶ πάντες οἱ κατὰ τὰς πόλεις ὑπελάμβανον τὰ μὲν ἐντὸς τειχῶν μόλις εἶναι ἴδια, τὰ δ' ἐκτὸς ἀλλότρια καὶ δοῦλα τῆς παρανόμου χειροκρασίας. καὶ ἄλλα δὲ πολλὰ πολλοῖς ἄτοπα κατὰ τὴν Σικελίαν ἐτολμᾶτο. (Photius, *Bibl.* p. 387 – 389).

Diod. 36.11:

Ὅτι οὐ μόνον τὸ πλῆθος τῶν οἰκετῶν τὸ πρὸς τὴν ἀπόστασιν ὠρμημένον κατέτρεχεν, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐλευθέρων οἱ τὰς ἐπὶ χώρας κτήσεις οὐκ ἔχοντες ἐτρέποντο πρὸς ἀρπαγὴν καὶ παρανομίαν. οἱ γὰρ ἐλλιπεῖς ταῖς οὐσίαις διὰ τὴν ἀπορίαν ἅμα καὶ παρανομίαν ἐξεχέοντο κατὰ συστροφᾶς ἐπὶ τὴν χώραν καὶ τὰς μὲν ἀγέλας τῶν θρεμμάτων ἀπήλαινον, τοὺς δὲ ἐν τοῖς σταθμοῖς τεθησαυρισμένους καρποὺς διήρπαζον, καὶ τοὺς περιτυγχάνοντας ἀνέδην ἐλευθέρους τε καὶ δούλους ἐφόνεον, ὅπως μηδεὶς ἀπαγγείλῃ τὴν περὶ αὐτοῦς ἀπόνοιαν τε καὶ παρανομίαν. ἀναρχίας δ' οὐσίας διὰ τὸ μηδεμίαν Ῥωμαϊκὴν ἀρχὴν δικαιοδοτεῖν, πάντες ἀνυπεύθυνον ἐξουσίαν ἔχοντες πολλὰς καὶ μεγάλας συμφορὰς ἀπειργάζοντο· διὸ καὶ πᾶς τόπος ἔγεμεν ἀρπαγῆς βιαίου ταῖς τῶν εὐπόρων οὐσίαις ἐνεξουσιαζούσης. οἱ δὲ πρότερον ἐν ταῖς πόλεσιν πρωτεύοντες ταῖς τε δόξαις καὶ τοῖς πλούτοις τότε διὰ τὴν ἀνέλπιστον τῆς τύχης μεταβολὴν οὐ μόνον ὑπὸ τῶν δραπετῶν ὑβριστικῶς ἀπέβαλλον τὰς εὐπορίας, ἀλλὰ καὶ ὑπὸ τῶν ἐλευθέρων ἐπηρεαζόμενοι καρτερεῖν ἠναγκάζοντο. διὸ καὶ πάντες ὑπελάμβανον τὰ μὲν ἐντὸς τῶν πυλῶν μόγις ὑπάρχειν ἴδια, τὰ δὲ ἐκτὸς τῶν τειχῶν ἀλλότρια καὶ δοῦλα τῆς παρανόμου χειροκρατίας εἶναι. καθόλου δ' ἦν κατὰ πόλεις φυρμὸς καὶ σύγχυσις τῶν κατὰ νόμους δικαίων. οἱ γὰρ ἀποστάται τῶν ὑπαίθρων κρατοῦντες ἀνεπίβατον ἐποιοῦντο τὴν χώραν, μνησικακοῦντες τοῖς δεσπότηαις, οὐκ ἐμπιπλάμενοι δὲ τῶν ἀνελπίστων εὐτυχημάτων· οἱ

δὲ ἐντὸς τῶν τειχῶν δοῦλοι νοσοῦντες ταῖς ψυχαῖς καὶ μετεωριζόμενοι πρὸς ἀπόστασιν φοβερώτατοι τοῖς κυρίοις ὑπῆρχον. (*Const. Exc.* 2(1), p. 314.)

3. La guerra de Espartaco:

App. *BC.* 1.14.116:

τοῦ δ' αὐτοῦ χρόνου περὶ τὴν Ἰταλίαν μονομάχων ἐς θέας ἐν Καπύῃ τρεφομένων, Σπάρτακος Θραξ ἀνὴρ, ἐστρατευμένος ποτὲ Ῥωμαίοις, ἐκ δὲ αἰχμαλωσίας καὶ πράσεως ἐν τοῖς μονομάχοις ὢν, ἔπεισεν αὐτῶν ἐς ἑβδομήκοντα ἄνδρας μάλιστα κινδυνεῦσαι περὶ ἐλευθερίας μᾶλλον ἢ θέας ἐπιδείξεως καὶ βιασάμενος σὺν αὐτοῖς τοὺς φυλάσσοντας ἐξέδραμε: καὶ τινῶν ὀδοιπόρων ξύλοις καὶ ξιφιδίοις ὀπλισάμενος ἐς τὸ Βέσβιον ὄρος ἀνέφυγεν, ἔνθα πολλοὺς ἀποδιδράσκοντας οἰκέτας καὶ τινὰς ἐλευθέρους ἐκ τῶν ἀγρῶν ὑποδεχόμενος ἐλήστευε τὰ ἐγγύς, ὑποστρατήγους ἔχων Οἰνόμαόν τε καὶ Κρίξον μονομάχους. μεριζομένῳ δ' αὐτῷ τὰ κέρδη κατ' ἰσομοιρίαν ταχὺ πλῆθος ἦν ἀνδρῶν: καὶ πρῶτος ἐπ' αὐτὸν ἐκπεμφθεὶς Οὐαρίνιος Γλάβρος, ἐπὶ δ' ἐκείνῳ Πόπλιος Οὐαλέριος, οὐ πολιτικὴν στρατιὰν ἄγοντες, ἀλλ' ὅσους ἐν σπουδῇ καὶ παρόδῳ συνέλεξαν ὅτι γὰρ πῶ Ῥωμαῖοι πόλεμον, ἀλλ' ἐπιδρομὴν τινα καὶ ληστηρίῳ τὸ ἔργον ὅμοιον ἠγοῦντο εἶναι, συμβαλόντες ἠττῶντο. Οὐαρινίου δὲ καὶ τὸν ἵππον αὐτὸς Σπάρτακος περιέσπασεν: παρὰ τοσοῦτον ἦλθε κινδύνου Ῥωμαίων ὁ στρατηγὸς αὐτὸς αἰχμάλωτος ὑπὸ μονομάχου γενέσθαι.

μετὰ δὲ τοῦτο Σπάρτακῳ μὲν ἔτι μᾶλλον πολλοὶ συνέθεον, καὶ ἑπτὰ μυριάδες ἦσαν ἤδη στρατοῦ, καὶ ὅπλα ἐχάλκευε καὶ παρασκευὴν συνέλεγε, οἱ δ' ἐν ἄστει τοὺς ὑπάτους ἐξέπεμπον μετὰ δύο τελεῶν.

App. *BC.* 1.14.117:

καὶ τούτων ὑπὸ μὲν θατέρου Κρίξος, ἠγούμενος τρισμυρίων ἀνδρῶν, περὶ τὸ Γάργανον ὄρος ἠττᾶτο, καὶ δύο μέρη τοῦ στρατοῦ καὶ αὐτὸς συναπώλετο αὐτοῖς: Σπάρτακον δὲ διὰ τῶν Ἀπεννίνων ὄρων ἐπὶ τὰ Ἄλπεια καὶ ἐς Κελτοὺς ἀπὸ τῶν Ἀλπείων ἐπειγόμενον ὁ ἕτερος ὑπάτος προλαβὼν ἐκόλυε τῆς φυγῆς, καὶ ὁ ἕτερος ἐδίωκεν. ὁ δ' ἐφ' ἐκάτερον αὐτῶν ἐπιστρεφόμενος παρὰ μέρος ἐνίκα. καὶ οἱ μὲν σὺν θορύβῳ τὸ ἀπὸ τοῦδε

ὑπεχώρουν, ὁ δὲ Σπάρτακος τριακοσίους Ῥωμαίων αἰχμαλώτους ἐναγίσας Κρίξω, δώδεκα μυριάσι πεζῶν ἐς Ῥώμην ἠπείγετο, τὰ ἄχρηστα τῶν σκευῶν κατακαύσας καὶ τοὺς αἰχμαλώτους πάντας ἀνελὼν καὶ ἐπισφάξας τὰ ὑποζύγια, ἵνα κοῦφος εἴη: αὐτομόλων τε πολλῶν αὐτῷ προσιόντων οὐδένα προσίετο. καὶ τῶν ὑπάτων αὐτὸν αὐθις περὶ τὴν Πικηνίτιδα γῆν ὑποστάντων, μέγας ἀγὼν ἕτερος ὅδε γίγνεται καὶ μεγάλη καὶ τότε ἦσσα Ῥωμαίων.

ὁ δὲ τῆς μὲν ἐς Ῥώμην ὁδοῦ μετέγνω, ὡς οὐπω γεγονῶς ἀξιόμαχος οὐδὲ τὸν στρατὸν ὅλον ἔχων στρατιωτικῶς ὠπλισμένον 'οὐ γάρ τις αὐτοῖς συνέπραττε πόλις, ἀλλὰ θεράποντες ἦσαν καὶ αὐτόμολοι καὶ σύγκλυδες', τὰ δ' ὄρη τὰ περὶ Θουρίου καὶ τὴν πόλιν αὐτὴν κατέλαβε, καὶ χρυσὸν μὲν ἢ ἄργυρον τοὺς ἐμπόρους ἐσφέρειν ἐκώλυε καὶ κεκτῆσθαι τοὺς ἑαυτοῦ, μόνον δὲ σίδηρον καὶ χαλκὸν ὠνοῦντο πολλοῦ καὶ τοὺς ἐσφέροντας οὐκ ἠδίκουν. ὅθεν ἀθρόας ὕλης εὐπορήσαντες εὖ παρεσκευάσαντο καὶ θαμινὰ ἐπὶ λεηλασίας ἐξήεσαν. Ῥωμαίοις τε πάλιν συνενεχθέντες ἐς χεῖρας ἐκράτουν καὶ τότε καὶ λείας πολλῆς γέμοντες ἐπανήεσαν.

Plut. *Crass.* 9.3:

ταῦτ' ἠγνόουν οἱ Ῥωμαῖοι: διὸ καὶ περιελθόντες αὐτοὺς ἐξέπληξαν τῷ αἰφνιδίῳ, καὶ φυγῆς γενομένης ἔλαβον τὸ στρατόπεδον. καὶ προσεγίνοντο πολλοὶ τῶν αὐτόθι βοτῆρων καὶ ποιμένων αὐτοῖς, πληκται καὶ ποδώκεις ἄνδρες, ὧν τοὺς μὲν ὀπλιζον, τοῖς δὲ προδρόμοις καὶ ψιλοῖς ἐχρῶντο.

FIGURAS

Figura 1: La serie monetaria del rey Euno-Antíoco con la efigie de Deméter de Enna. Colección del Museo Británico: 1868,0730.156



(Tomada de Ghey & Leins 2010)

Anv.: cabeza de Deméter derecha, con corona de espiga.

Rev.: leyenda BACI der./ ANTIO izq.

Figura 2: La serie monetaria conmemorativa de la victoria de Manio Aquilio en la segunda revuelta servil siciliana. Colección del Museo Británico: R.8578



(Tomada de Ghey & Leins 2010)

Anv.: *Virtus*

Rev.: el nombre del acuñador “Manio Aquilio, hijo de Manio, nieto de Manio”

BIBLIOGRAFÍA

Diccionarios y útiles:

- Daremberg Ch. & Saglio E. (1877-1919), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, Paris.
- Ghey E. & Leins I. (eds.), *A catalogue of the Roman Republican Coins in the British Museum, with descriptions and chronology based on M.H. Crawford, Roman Republican Coins*, Londres, 2010 [1974].
- Grimal P. (2008), *Diccionario de mitología griega y romana*, Buenos Aires [orig. Grimal P., *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, 1951].
- Liddell H. G. & Scott R. (1940), *A Greek English Lexicon*, Oxford [1843].
- McDougall J. (ed.), (1997). *Lexicum in Diodorum Siculum. Pars I: A – K*, Hildesheim, Zurich y New York.
- Pabón de Urbina J. M. (2007), *Diccionario manual griego clásico-español*, Barcelona [1967].
- Yarza F. (1998), *Diccionario griego español*, Barcelona.

Ediciones y traducciones:

- Aeschylus, *Vol. I*, edición y traducción de Weir Smyth H., London, The Loeb Classical Library, 1922.
- Apiano, *Historia Romana II. Las guerras civiles: libros I-II*, traducción de Sancho Royo A., Gredos, Madrid, 1985.
- Appian, *Roman History II. The Mithridatic Wars*, edición y traducción de White H., London, The Loeb Classical Library, 1962 [1912].
- Appian, *Roman History III. The Civil Wars. Book I-III*, edición y traducción de White H., London, The Loeb Classical Library, 1964 [1913].
- Appiano, *Bellorum Civilium Liber Primus*, edición y traducción de Gabba E. Firenze, La Nuova Italia, 1958.
- Appien, *Les guerres civiles à Rome. Livre I*, edición y traducción de Combes-Dounous J.-I, Paris, Les Belles Lettres, 1993.
- Aristóteles, *La Política*, edición y traducción de García Valdés M., Madrid, Gredos,

- 1988.
- Aristotle, *Politics*, edición y traducción de Rackham H., London, The Loeb Classical Library, 1959 [1932].
- Athénée de Naucratis, *Les Deipnosophistes*, edición y traducción de Desrousseaux A. M., Paris, Les belles Lettres, 1956.
- Cicéron, *Discours, Tome III : Seconde action contre Verrès. Livre second : La préture de Sicile*, edición y traducción de Ville de Mirmont H., Paris, Les belles Lettres, 1960.
- Cicéron, *Discours, Tome V : Seconde action contre Verrès. Livre IV : Les œuvres d'art*, edición y traducción de Rabaud G., Paris, Les belles Lettres, 1964.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique, Livre I*, introducción general de Chamoux F. & Bertrac P., edición de Bertrac P., y traducción de Vernière Y., Paris, Les belles Lettres, 1993.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique, Fragments, Tome IV, Livres XXXIII – XL*, edición y traducción de Goukowsky P., Paris, Les belles Lettres, 2014.
- Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique, Vol. IV*, traducción de Hoefler F., Paris, A. Delahays, 1851.
- Diodoro de Sicilia, *Biblioteca Histórica. Libros I-III*, traducción de Parreu Alasà, F. Madrid, Gredos, 2001.
- Diodoro Siculo, *La rivolta degli schiavi in Sicilia*, edición y traducción de Canfora L. Palermo, 1999.
- Diodorus Siculus, 34, 2 en Wiedemann T. (2005, p. 192-199).
- Diodorus Siculus, 34/35.2.1-24 [= Photius, *Bibliotheca* 284-86b] en Yavetz (1991, p. 15-19).
- Diodorus Siculus, 34/35.2.25-3.8.11 [= Constantinus Porphyrogenitus, *Excerpta*] en Yavetz (1991, p. 19-26).
- Diodorus Siculus, 36 en Wiedemann T. (2005, p. 199-206).
- Diodorus Siculus, 36.1-11, en Yavetz (1991, p. 67-76).
- Diodorus Siculus, *Library of History, Volume I: Books 1-2.34*, edición y traducción de Oldfather H., London, The Loeb Classical Library, 1933.
- Diodorus Siculus, *The Library of History. In Twelve Volumes*, The Loeb Classical Library, London, 1933-1967.
- Diodorus Siculus, *The Library of History. Vol. XII: Fragments of Books 33-40*, edición y

- traducción de Walton F., London, The Loeb Classical Library, 1967.
- Dionisio de Halicarnaso, *Historia Antigua de Roma*, traducción de Alonso A. y Seco C., Madrid, Gredos, 1984.
- Eusèbe de Césarée, *Démonstrations Évangéliques. Tome Premier*, edición y traducción de Migne J., Paris, 1843.
- Florus, *Epitome of Roman History*, edición y traducción de Foster E., London, The Loeb Classical Library, 1929.
- Florus, *Oeuvres. [Epitoma de Tito Livio bellorum omnium annorum DCC]. II, Livre II*, edición y traducción de Jal P., Paris, Les Belles Lettres, 1976.
- Gaius, *Institutes*, edición y traducción de Reinach J., Paris, Les belles Lettres, 1965.
- Herodiano, *Historia del Imperio Romano después de Marco Aurelio*, traducción de Torres Esbarranch J., Madrid, Gredos, 1985.
- Jenofonte, *Obras Menores*, traducción de Gutiérrez Tuñón O., Madrid, Gredos, 1984.
- Livy, *History of Rome, Vol. VIII, Books 28-30*, edición y traducción de Moore F., London, The Loeb Classical Library, 1949.
- Orosio, *Historias, Libros V-VII*, traducción de Sánchez Salor E., Madrid, Gredos, 1982.
- Plato, *The Republic, Books VI-X*, edición y traducción de Shorey P., London, The Loeb Classical Library, 1942 [1935].
- Platón, *Diálogos IV, República*, traducción de Eggers C., Madrid, Gredos, 1986.
- Platon, *La République*, edición y traducción de Chambry E., Paris, Les belles Lettres, 1932.
- Pliny, *Natural History, Volume I: Books 1-2*, edición y traducción de Rackham H., London, The Loeb Classical Library, 1967 [1938].
- Plutarch, *Lives, III: Pericles and Fabius Maximus. Micias and Crassus*, edición y traducción de Perrin B., London, The Loeb Classical Library, 1932 [1916].
- Plutarco, *Vidas Paralelas I: Teseo-Rómulo-Licurgo-Numa*, traducción de Pérez Jiménez A., Madrid, Gredos, 1985.
- Plutarque, *Vies Parallèles*, traducción de Ozanam A.-M., Paris, Gallimard, 2001.
- Plutarque, *Vies, Tome VII : Cimon-Lucullus – Nicias-Crassus*, edición y traducción de Flacelière R., Paris, Les Belles Lettres, 1972.
- Posidonius, *Volume I, The Fragments*, edición y traducción de Edelstein L. & Kidd I., Cambridge, 2004 [1972].
- Quintilian, *The Institutio oratoria*, edición y traducción de Butler H., London, The Loeb

- Classical Library, 1921.
- Séneca, *Epístolas Morales a Lucilio*, traducción de Roca Melia I., Madrid, Gredos, 1986.
- Strabo, *Geography, Volume VI, Books 13-14*, edición y traducción de Jones H., London, The Loeb Classical Library, 1960.
- Strabon, *Géographie Tome III: Livres V et VI*, edición y traducción de Lasserre F., Paris, Les Belles Lettres, 1967.
- Tácito, *Anales. Libros XI-XVI*, traducción de Moralejo, J., Madrid, Gredos 1980.
- Thucydides, *History of the Peloponnesian War, Books I and II*, edición y traducción de Smith Ch., London, The Loeb Classical Library, 1956 [1919].
- Tite-Live, *Histoire romaine. Tome XIV, Livre XXIV*, edición y traducción de Jal P., Paris, Les Belles Lettres, 2005.
- Tite-Live, *Histoire romaine. Tome XV, Livre XXV*, edición y traducción de Nicolet-Croizat F., Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- Tite-Live, *Histoire romaine. Tome XXXIII, Livre XLV. Fragments*, edición y traducción de Jal P., Paris, Les Belles Lettres, 1979.
- Tito Livio, *Historia de Roma desde su fundación, Libros XXXI-XXXV*, traducción de Villar Vidal J., Madrid, Gredos, 1993.
- Tucídides, *Historia de la Guerra del Peloponeso, Libros I-II*, traducción de Torres Esbarranch J., Madrid, Gredos, 1990.
- Xenophon, *Scripta minora*, edición y traducción de Marchant E., London, The Loeb Classical Library, 1946 [1925].

Estudios:

- Abercrombie N., Hill S. & Turner B. (2015), *The dominant ideology thesis*, London y New York [1980].
- Alföldy G. (1996), *Historia social de Roma*, Madrid [orig. Alföldy G., *Römische Sozialgeschichte*, Wiesbaden, 1984].
- Ambaglio D. (1995), *La Biblioteca storica di Diodoro Siculo: Problemi e metodo*. Como.
- Anderson P. (1976), *The Antinomies of Antonio Gramsci*, London.
- Anderson P. (2007), *Transiciones de la antigüedad al feudalismo*, México D. F. [orig.

- Anderson P., *Passages from Antiquity to Feudalism*, 1974].
- Annequin J. (2007), “*Fugitivi, latrones, cimarrones: quelques réflexions sur les espaces du refus et de la résistance*”, *Studia Histórica, Historia Antigua*, 25, p. 45-55.
- Annequin J., Clavel-Lévêque M. & Favory F. (1975), “Présentation : Formes d’exploitation du travail et rapports sociaux dans l’Antiquité classique”, *Recherches Internationales à la lumière du marxisme*, 84, p. 3-44.
- Asensio Alonso C. (2012), “Una discusión teórica en torno al concepto de revolución”, *Nómadas. Revista de Ciencias Sociales y Jurídicas*, 34/ 2, ISSN 1889-7231.
- Astarita C. (2005), *Del feudalismo al capitalismo. Cambio social y político en Castilla y Europa Occidental 1250-1520*, Valencia.
- Austin M. & Vidal-Naquet P. (1986), *Economía y Sociedad en la Antigua Grecia*, Barcelona [orig. Austin M., Vidal-Naquet P., *Économies et sociétés en Grèce ancienne*, Paris, 1972].
- Bizière, F. (1974), “Comment travaillait Diodore de Sicile”, *Revue des Études Grecques*, 87/414-418, p. 369-374.
- Bloch M. (1957), *Introducción a la Historia*, México D. F. [orig. Bloch M., *Apologie pour l’Histoire ou Métier d’historien*, Paris, 1949].
- Botteri P. & Raskolnikoff M. (1979), “Posidonius, ‘nom de notre ignorance’: à propos de la source de Diodore de Sicile, dans les fragments consacrés aux Gracques”, *Quaderni di Storia*, 9, p. 135-155.
- Botteri P. (1989), “Stasis: le mot grec, la chose romaine”, *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, 4/1, p. 87-100.
- Botteri P. (1992), *Les fragments de l’histoire des Gracques dans la Bibliothèque de Diodore de Sicile*, Genève.
- Bradley K. (1994), *Slavery and society at Rome*, Cambridge.
- Bradley K. (1998), *Slavery and Rebellion in the Roman World, 140 B.C. - 70 B.C.*, Indiana [1989].
- Bradley K. (2011), “Slavery in the Roman Republic”, en K. Bradley y P. Cartledge (eds.), *The Cambridge World History of Slavery, Volume I: The Ancient Mediterranean World*, Cambridge, p. 241-264.
- Brisson J. P. (2011), *Spartacus*, Paris [1959].
- Brunt P. (1973), *Conflictos sociales en la República romana*, Buenos Aires, [orig. Brunt P., *Social conflicts in the roman republic*, London, 1971].

- Bücher K. (1874), *Die Aufstände der unfreien Arbeiter 143-129 v. Chr.*, Frankfurt.
- Burton A. (1972), *Diodorus Siculus Book I: A Commentary*, Leiden.
- Canfora L. (1982), “Posidonio nel libro VI di Ateneo. La schiavitù ‘degenerata’”, *Index*, 11, p. 43-56.
- Canfora L. (1985), “L’invidia dei poveri durante le guerre servili siciliane”, *Index*, 13, p. 157-161.
- Canfora L. (1999), *Diodoro Siculo. La rivolta degli schiavi in Sicilia*, Palermo.
- Capozza M. (1956), “Le rivolte servili di Sicilia nel quadro della politica agraria romana”, *Atti dell’Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti*, 115, p. 79-98.
- Capozza M. (1966), *Movimenti servili nel mondo romano in età repubblicana I. Dal 501 al 184 a. Cr.*, Rome.
- Capozza M. (1974-5), “Il brigantaggio nelle fonti della prima rivolta servile siciliana”, *Atti dell’Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti*, 133, p. 27-40.
- Carcopino J. (1906), “La Sicile Agricole au dernier Siècle de la République Romaine”, *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 4/1, p.128-185.
- Càssola F. (1982), “Diodoro e la storia romana”, *ANRW*, 2.30/I, p. 724-773.
- Chamoux F. & Bertrac P. (1993), “Introduction générale”, en Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique, Livre I*, introducción general de Chamoux F. & Bertrac P., edición de Bertrac P., y traducción de Vernière Y., Paris, Les belles Lettres, 1993, p. vii-lxxvi.
- Chamoux F. (1990), “Un historien mal-aimé: Diodore de Sicile”, *Bulletin de l’Association Guillaume Budé*, 3, p. 243-252.
- Chantraine P. (1968), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris.
- Ciaceri E. (1918), *Processi politici e relazioni internazionali*, Roma.
- Coarelli F. (1981), “La Sicilia tra la fine della guerra annibalica e Cicerone”, en Giardina A. & Schiavone A. (eds.), *Società romana e produzione schiavistica, Vol. I: L’Italia: insediamenti e forme economiche*, Roma-Bari, p. 1-18.
- Collin Bouffier S. (2011), “Introduction”, *Dialogues d’histoire ancienne, Supplément*, 6, p. 9-17.
- Collingwood R. (1980), *La idea de la historia*, México D. F. [orig. Collingwood R., *The idea of history*, London, 1946].
- Corsaro M. (1998), “Repensando Diodoro. Il problema della storia universale nel mondo antico”, *MediterrAnt*, I/2, p. 405-436.

- Croce B. (2002), *Teoria e storia della storiografia*, Milano [1917].
- Delplace Ch. (1978), “Le contenu social et économique du soulèvement d'Aristonikos: opposition entre riches et pauvres? ”, *Athenaeum*, 56, p. 20-53.
- Dockès P. (1984), *La liberación medieval*, México D. F., [orig. Dockès P., *La libération Médiéval*, Paris, 1979].
- Doi M. (1978), “A Historical Meaning of Spartacus' Uprising”, *Senshu Jinbunronshu*, 20, p. 23-90.
- Drews R. (1962), “Diodorus and His Sources”, *The American Journal of Philology*, 83/4, p. 383-392.
- Dubouloz J. & Pittia S. (dir.) (2007), *La Sicile de Cicéron. Lecture des Verrines, actes du colloque de Paris (19-20 mai 2006) Organisé par l'UMR 8585, Centre Gustave Glotz*, Besançon.
- Duby G. (1980), *Los tres órdenes o lo imaginario del feudalismo*, Barcelona [orig. Duby G., *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, 1978].
- Dumont J. C. (1987), *Servus. Rome et l'esclavage sous la République*, Roma.
- Dumont J. C. (1990), “La peine et la révolte”, *Revue des études latines*, 68, p. 10-18.
- Echeverría Rey, F. (2008), *Ciudadanos, campesinos y soldados: el nacimiento de la pólis griega y la teoría de la “Revolución hoplita”*, Madrid.
- Einwohner R. & Hollander J. (2004), “Conceptualizing Resistance”, *Sociological Forum*, 19/4, p. 533-554.
- Farrar C. (2008), *The origins of democratic thinking. The invention of politics in classical Athens*, Cambridge [1988].
- Farrington B. (1947). *Head and hand in Ancient Greece: four studies in the social relations of thought*, London [1944].
- Finley M. (1959), “Was Greek Civilization Based on Slave Labour”, *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 8/2, p. 145-164.
- Finley M. (1964), “Between Slavery and Freedom”, *Comparative Studies in Society and History*, 6/3, p. 233-249.
- Finley M. (1975a), “Entre l'esclavage et la liberté”, en *Recherches Internationales à la lumière du marxisme*, 84, p. 78-95 [orig. Finley, M., “Comparative Studies”, *Society and History*, 6, p. 233-249, 1964].
- Finley M. (1975b), *L'économie antique*, Paris [orig. Finley M., *The Ancient Economy*, California, 1973].

- Finley M. (1982), *Esclavitud antigua e ideología moderna*, Barcelona [orig. Finley M., *Ancient Slavery and Modern Ideology*, London, 1980].
- Finley M. (1986a), *El nacimiento de la política*, Barcelona [orig. Finley M., *Politics in The Ancient World*, Cambridge, 1983].
- Finley M. (1986b). *La Sicile Antique. Des origines à l'époque byzantine*, Paris [orig. Finley M., *Ancient Sicily to the Arab Conquest*, London, 1968].
- Finley M. (1986c), "Revolution in Antiquity", en Porter R., Teich M. (eds.), *Revolution in History*, Cambridge, p. 47-60.
- Finley M. (2003), *La economía de la Antigüedad*, México D.F., [orig. Finley M., *The Ancient Economy*, California, 1973].
- Frezza P. (1979), "Secessioni plebe e rivolte servili nella Roma antica", *SDHI*, 45, p. 310-327.
- Gabba E. (2008), "Rome and Italy in the second century B.C.", en Astin A., Walbank F., Frederiksen M., Ogilvie R. (eds.), *The Cambridge Ancient History. Second Edition. Vol. VIII: Rome and the Mediterranean to 133 B.C.*, Cambridge, p. 197-243 [1989].
- Gallego J. (2009), *El campesinado en la Grecia antigua. Una historia de la igualdad*, Buenos Aires.
- García Mac Gaw C. (2003), "Conclusiones. Sobre la importancia de los elementos superestructurales en la caracterización de los modos de producción", *Anales de Historia Antigua, Medieval y Moderna*, 36, p. 219-232.
- García Mac Gaw C. (2007), "La ciudad-estado y las relaciones de producción esclavistas en el Imperio Romano", en Gallego J. & García Mac Gaw C. (eds.), *La ciudad en el Mediterráneo Antiguo*, Buenos Aires.
- García Mac Gaw C. (2015a), "The Slave Roman Economy and the Plantation System", en L. Graca, A. Zingarelli (eds.), *Studies on Pre-Capitalist Modes of Production*, Leiden-Boston, p. 77-111.
- García Mac Gaw C. (2015b). "Revueltas esclavas y espacios simbólicos de libertad", en Beltrán A., Sastre I., Valdés M. (dir.), *Homenaje a Domingo Plácido. Actas del XXXV coloquio del GIREA. Los espacios de la esclavitud y la dependencia en la antigüedad* (Madrid, España), Besançon, p. 327-349.
- Garnsey P. (1976), "Peasants in ancient Roman society", *The Journal of Peasant Studies*, 3/2, p. 221-235.
- Garnsey P. (2003), "El campesinado: subsistencia y supervivencia", en J. Gallego (ed.),

- El mundo rural en la Grecia antigua*, Madrid, p. 71-102.
- Garnsey P. (2004), *Conceptions de l'esclavage. D'Aristote à Saint Augustin*, Paris [orig. Garnsey P., *Ideas of Slavery from Aristotle to Augustine*, Cambridge, 1996]
- Geertz C. (1973), "Ideology as a Cultural System", en C. Geertz (dir.), *The Interpretation of Cultures*, New York, p. 193-233.
- Genovese E. (1981), *From Rebellion to Revolution: Afro-American slave revolts in the making of the modern world*, [1979].
- Giacobbe A. (1926), "Sulle duplicazioni delle guerre servili in Sicilia", *Rendie Lincei*, 6/1, p. 655-677.
- Giovannelli-Jouanna P. (2011), "Sicile mythique, Sicile historique : la place de la Sicile dans l'histoire universelle de Diodore", *Dialogues d'histoire ancienne, Supplément*, 6, p. 21-41.
- Godelier M. (1989), *Lo ideal y lo material. Pensamiento, economías, sociedades*, Madrid [orig. Godelier M., *L'idéel et le matériel*, Paris, 1984].
- Gonzales A. (2013), "Le *beneficium*, l'esclavage et la construction d'un contrat moral stoïcien dans le *De Beneficiis* de Sénèque", en Compagno M., Gallego J. y Mac Gaw C. (dir.), *Rapports de subordination personnelle et pouvoir politique dans la Méditerranée et au-delà. XXXIV^e, Colloque international du GIREA-III, Coloquio Internacional del PEFSCA* (Buenos Aires, Argentina), Besançon, p. 283-309.
- Gramsci A. (2004), *Antología. Vol. II*, Buenos Aires [orig. Gramsci A., en italiano].
- Green P. (1961), "The First Sicilian Slave War", *Past & Present*, 20, p. 10-29.
- Green, P. (2006), *Diodorus Siculus, Books 11 – 12.37.1: Greek History 480-431 B.C., the Alternative Version*, Austin.
- Guarino A. (1979), *Spartaco. Analisi di un mito*, Napoli.
- Guzzini S. (2015/6), "El poder en Max Weber", *Relaciones Internacionales*, 30, p. 97-115.
- Guzzini S. (2015/6), "El poder en Max Weber", *Relaciones Internacionales*, 30, p. 97-115.
- Hanson V. D. (2003), "Antes de la democracia. El igualitarismo agrícola y la ideología subyacente tras el gobierno constitucional griego", en J. Gallego (dir.), *El mundo rural en la Grecia antigua*, Madrid, p. 222-268.
- Himmelman N. (1971), *Archäologisches zum Problem der griechischen Sklaverei*, Wiesbaden.

- Hoben W. (1978), *Terminologische Studien zu den Sklavenerhebungen der römischen Republik*, Wiesbaden.
- Hobsbawm E. (2007), *Historia del siglo XX*, Buenos Aires [orig. Hobsbawm E., *The Short Twentieth Century 1914-1991*, London, 1994].
- Hopkins K. (1981), *Conquistadores y esclavos*, Barcelona [orig. Hopkins K., *Conquerors and slaves*, Cambridge, 1978].
- Hunt P. (1998). *Slaves Warfare and Ideology in the Greek Historians*, Cambridge.
- Hunt P. (2011), “Slaves in Greek literary culture”, en K. Bradley, P. Cartledge (eds.), *The Cambridge World History of Slavery, Vol. I: The Ancient Mediterranean World*, Cambridge, p. 22-47.
- Jacoby, F. (1923-1958), *Die Fragmente der griechischen Historiker. Vols. I-IIIc*. Berlin-Leiden.
- Jameson H. (1994), “Class in the Ancient Greek Countryside”, en Doukellis P. N. & Mendoni L. G. (eds.), *Structures rurales et sociétés antiques*, Paris-Besançon, p. 55-63.
- Jameson M. (1977/8), “Agriculture and slavery in classical Athens”, *CJ*, 73, p. 122-46.
- Kalimtzis K. (2000), *Aristotle on Political Enmity and Disease: An Inquiry into Stasis*, New York.
- Klein H. (1986), *La esclavitud africana en América Latina y el Caribe*, Alianza [orig. Klein H., *African Slavery in Latin America and the Caribbean*, New York, 1986]
- Kovaliov S. I. (1959), *Historia de Roma. Vol. I-III*, Buenos Aires [orig. Kovaliov S. I., *Istoria Rima*, Leningrado, 1947].
- Krzystof T. (2004), “Palici – the Sicilian Twin Brothers and the Indo-European Myth about Divine Twins”, *Živa Antika*, 54, p. 45-60.
- La Lumia I. (1874), *I Romani e le guerre servili in Sicilia*, Torino [1872].
- La Rocca A. (2004), “Liberi e schiavi nella prima revuelta servile di Sicilia”, *Studi storici: rivista trimestrale dell'Istituto Gramsci, Fondazione Istituto Gramsci*, 45, p.149-168.
- Laffranque M. (1964), *Poseidonios d'Apamée. Essai de mise au point*, Paris.
- Laqueur R (1958), “Diodorea”, *Hermes*, 86, p. 257–290.
- Le Bohec Y. (2016), *Spartacus chef de guerre*, Paris.
- Levi M. A. (1972a), “La tradizione sul Bellum Servile di Spartaco”, *Actes du Colloque 1971 sur l'esclavage*, Paris, p. 171-4.

- Levi M. A. (1972b), “Schiavitù e rivoluzione nella Repubblica romana”, *Index*, 3, p. 168-174.
- Levi M. A. (1980), “Euno-Antioco”, en M. Fontana (dir.), *Philias Charin, Miscellanea di Studi Classici in onore di Eugenio Manni. Vol. IV*, Roma, p. 1347-1361.
- Lintott A. (2008), “Political history, 146-95 B.C.”, en Crook J., Lintott A. & Rawson E. (eds.), *The Cambridge Ancient History. Second Edition. Vol. IX: The Last Age of the Roman Republic, 146-43 B.C.*, Cambridge, p. 40-103 [1992].
- Lopez Barja de Quiroga P. & Lomas Salmonte F. (2004), *Historia de Roma*, Madrid.
- Loraux N. (2008), *La ciudad dividida. El olvido en la memoria de Atenas* [orig. Loraux N., *La cite divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, 1997].
- Lukács G. (2002), *Historia y consciencia de clase*, Madrid [orig. Lukács G., *Geschichte und Klassenbewußtsein über Marxistische Dialektik*, Berlin, 1923].
- Mactoux M. (1980), “Douleia. Esclavage et pratiques discursives dans l'Athènes classique”, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 250, Paris, p. 3-230.
- Manganaro G. (1967), “Über die zwei sklavenaufstände in Sizilien“, *Helikon*, 7, p. 205-222.
- Manganaro G. (1980), “La provincia romana”, en E. Gabba, G. Vallet (eds.), *La Sicilia antica*, II, parte 2, p. 411-61.
- Manganaro G. (1982), “Monete e ghiande inscritte degli schiavi ribelli in Sicilia”, *Chiron*, 12, p. 237-44.
- Manganaro G. (1983), “Ancora sulle rivolte ‘servili’ in Sicilia”, *Chiron*, 13, p. 405-9.
- Martínez Lacy R. (1995), *Rebeliones populares en la Grecia helenística*, México, D.F.
- Martínez Lacy R. (2007). “Las rebeliones serviles de la antigüedad clásica como fenómeno de sumisión, resistencia e interiorización de la dependencia”, *Studia Historica, Historia Antigua*, 25, p. 181-184.
- Marx K. (2010), *La ideología alemana*, Buenos Aires [orig. Marx K., *The German ideology*, 1932].
- Mavrojannis T. (2004), “Rébellions d’esclaves et réactions politiques de 137 à 88 av. J.C. ”, en *Actes du XXIX^e Colloque du GIREA*, p. 423-434.
- Mazza M. (1981), “Terra e lavoratori nella Sicilia tardorepubblicana”, en Giardina A. & Schiavone A. (eds.), *Società romana e produzione schiavistica, Vol. I: L'Italia: insediamenti e forme economiche*, Roma-Bari, p. 19-49.
- Mazza M., (1985), “Sul lavoro servile nella Sicilia romana. Ideologia ed antropologia in

- un passo di Diodoro (XXXIV/XXXV 2, 28-30)”, *Antike Abhängigkeitsformen in den griechischen Gebieten ohne Polisstruktur und den römischen Provinzen*, Actes du Colloque sur l’esclavage, Iéna 1981, Hrsg. H. Kreissig-F. Kühnert, Berlín.
- McKeown N. (2007), *The Invention of Ancient Slavery*, London.
- Meister K. (1967), *Die Sizilische Geschichte bei Diodor von den Anfängen bis zum Tod des Agathokles. Quellenuntersuchungen zu Buch IV- XXI* (Inaugural-Dissertation), München.
- Meurant A. (1998), *Les Paliques, dieux jumeaux siciliens*, Leuven.
- Mišulin A. (1952), *Spartacus. Abriss der Geschichte des grossen Sklavenaufstandes*, Berlin [orig. Mišulin A., en ruso, Moscú, 1936].
- Mommsen Th. (1955), *Historia de Roma. De la Revolución al Imperio*, Madrid [orig. Mommsen Th., *Römische Geschichte*, Leipzig, 1854-6].
- Montoya Rubio B. (2014), “La esclavitud como factor de corrupción en la historiografía de cultura helenística: *hybris*, *tryphé* y moral estoica”, *Dialogues d’histoire ancienne*, 40/2, p. 155-177.
- Morgan E. (2009), *Esclavitud y libertad en los Estados Unidos. De la colonia a la independencia*, Buenos Aires [orig. Morgan E., *American Slavery, American Freedom*, New York, 1975].
- Morton P. (2009), *Rebels and Slaves: Reinterpreting the First Sicilian Slave War* (tesina de maestría, MSc by Research in Ancient History, University of Edinburgh), Edinburgh.
- Morton P. (2012), *Refiguring the Sicilian Slave Wars: from Servile Unrest to Civic Disquiet and Social Disorder* (PhD in Classics, University of Edinburgh), Edinburgh.
- Morton P. (2013), “Eunus: the cowardly King”, *The Classical Quarterly*, 63, p. 237-252.
- Morton P. (2014), “The geography of rebellion: strategy and supply in the two ‘Sicilian slave wars’”, *BICS*, 57/1, p. 20-38.
- Neubert R. (1890), *Spuren selbständiger Thätigkeit bei Diodor*, Bautzen.
- Nicolet C. (1989). *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris [1976].
- Nicolet C. (2001), *Rome et la conquête du monde méditerranéen (264-27 av. J.-C.)*. Tome 1. *Les structures de l’Italie romaine*, Paris [1979].
- Niebuhr B. (1850), *Lectures on the History of Rome. Vol. II*, Londres [orig. Niebuhr B.

- Römische Geschichte*, Berlin, 1812].
- Nitzsch K. W. (1847), *Die Gracchen und ihre nächsten Vorgänger*, Berlin.
- Ober J. (1989), *Mass and Elite in Democratic Athens: Rhetoric, Ideology, and the Power of the People*, New Jersey.
- Oldfather H. (1933), “General Introduction to Diodorus”, en Diodorus Siculus, *Library of History, Volume I: Books 1-2.34*, edición y traducción de Oldfather H., London, The Loeb Classical Library, 1933, p. vii-xxv.
- Orena R. (1984), *Rivolta e rivoluzione. Il « Bellum » di Spartaco nella crisi della repubblica e la riflessione storiografica moderna*, Milano.
- Palm J. (1955), *Über Sprache und Stil des Diodoros von Sizilien*, Lund.
- Pareti L. (1927), “I supposti 'sdoppiamenti' delle guerre servili in Sicilia”, *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica*, 5, p. 44-67.
- Pareti L. (1953), *Storia di Roma e del mondo romano III. Dais prodromi della III guerra Macedonica al « primo triumvirato » (170 – 59 av. Cr.)*, Torino.
- Pareti L. (1965), “Due questioni sulla prima guerra servile in Sicilia”, en L. Pareti, *Studi minori di Storia Antica*, III, Roma, p. 57-72 [orig. Pareti L. (1919-20), “Due questioni sulla prima guerra servile”, *ASSO*, 16/17, p. 231-247].
- Patterson O. (1982), *Slavery and Social Death. A Comparative Study*, Cambridge.
- Patterson O. (1991), *Freedom. Freedom in the Making of Western Culture*, New York
- Pérez Jiménez A. (1985), “Introducción general”, en Plutarco, *Vidas Paralelas I: Teseo-Rómulo-Licurgo-Numa*, traducción de Pérez Jiménez A., Madrid, Gredos, p. 7-131.
- Petit P. (1978), “La esclavitud antigua en la historiografía soviética”, en Petit P., Vittinghof F., *et alii, El modo de producción esclavista*, Madrid, p. 23-47 [orig. Petit P., “L’esclavage antique dans l’historiographie soviétique”, *Actes du Colloque d’histoire sociale*, Besançon, 1972, p. 9-27].
- Piantanida F. (2012), “Las insurrecciones serviles en Sicilia. El relato de Diodoro Sículo y la participación de los campesinos libres”, *Sociedades Precapitalistas*, ISSN 2250-5121, 2/1.
- Piantanida F. (2014), *Esclaves révoltés et libres pauvres dans les guerres serviles du monde antique : une interprétation sociale et politique de leur participation* (Tesina de maestría), Université de Franche-Comté, Besançon, Francia.
- Pittia S. (2011), “Diodore et l’histoire de la Sicile républicaine”, *Dialogues d’histoire ancienne, Supplément*, 6, p. 171-226.

- Plácido D. (2017), *La crisis de la ciudad clásica y el nacimiento del mundo helenístico*, Buenos Aires.
- Pohlenz M. (1963), *La libertà greca*, Torino [orig. Pohlenz M., *Griechische Freiheit*, Heidelberg, 1955].
- Pomeroy S., Burstein S., Donlan W. & Roberts J., (dir.) (2001), *La antigua Grecia. Historia política, social y cultural*, Barcelona [orig. Pomeroy S. et alii, *Ancient Greece: A Political, Social, and Cultural History*, Oxford, 1999].
- Posadas J. L. (2012), *La rebelión de Espartaco*, Madrid.
- Poulantzas N. (2007), *Poder político y clases sociales en el Estado capitalista*, México D. F. [orig. Poulantzas N., *Pouvoir politique et classes sociales de l'Etat capitaliste*, Paris, 1968]
- Raaflaub K. (1983), "Democracy, Oligarchy, and the Concept of the "Free Citizen" in Late Fifth-Century Athens", *Political Theory*, 11/4, p. 517-544.
- Raaflaub K. (1985), *Die Entdeckung der Freiheit. Zur historischen Semantik und Gesellschaftsgeschichte eines politischen Grundbegriffs der Griechen*, Munich.
- Ramin J. & Veyne P. (1981), "Droit romain et société: les hommes libres qui passent pour esclaves et l'esclavage volontaire", *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 30, p. 472-497.
- Raskolnikoff M. (1975), *La recherche en Union Soviétique et l'histoire économique et sociale du monde hellénistique et romain*, Strasbourg.
- Raskolnikoff M. (1976), "Les recherches soviétiques sur l'esclavage antique depuis 1965", *KTEMA*, 1, p. 195-206.
- Raskolnikoff M. (1980), "Dix années de recherches soviétiques sur l'histoire économique et social du monde romain (1966-1975)", *KTEMA*, 5, p. 3-69.
- Rathbone D. W. (1983), "The Slave Mode of Production in Italy" [Reseña bibliográfica de *Società Romana e Produzione Schiavistica*. Giardina A. & Schiavone A. (eds.)] *The Journal of Roman Studies*, 73, p. 160-168.
- Rathke G. (1904), *De Romanorum bellis servilibus capita selecta*, Berlin.
- Reinhardt K. (1912), "Hekataios von Abdera und Demokrit", *Hermes*, 47, p. 492-513.
- Reynoso Medina A. (2005), "Revueltas y rebeliones de los esclavos africanos en la Nueva España", *Revista del CESLA*, 7, p. 125-134.
- Ricœur P. (1994), *Ideología y utopía*, Barcelona, 1994 [orig. Ricœur P., *Lectures on Ideology and Utopia*, New York, 1986].

- Rizzo F. (1976), "Posidonio nei frammenti diodorei sulla prima guerra servile di Sicilia", en *Studi di storia antica offerti dagli allievi a E. Manni*, Roma, p. 269-293.
- Robert R. (2011), "Diodore et le patrimoine mythique-historique de la Sicile", *Dialogues d'histoire ancienne, Supplément*, 6, p. 43-68.
- Rostovtzeff M. (1967), *Historia Social y Económica del Mundo Helenítico. Tomo II*, Madrid [orig. Rostovtzeff M., *The Social and Economic History of the Hellenistic World*, Oxford, 1941].
- Rubincam C. (1987), "The Organization and Composition of Diodorus' Bibliothek", *EMC/CV*, 31/6, p. 313-28.
- Rubincam C. (1989), "Cross-references in the *Bibliothek Historike* of Diodorus", *Phoenix*, 43, p. 39-61.
- Rubinsohn Z. (1971), "Was the Bellum Spartacium a servile Insurrection?", *Rivista di Filologia*, 99, p. 290-299.
- Rubinsohn Z. (1982), "Some Remarks on the Causes and Repercussions of the So-called 'Second Slave Revolt' in Sicily", *Athenaeum*, 60, p. 436-451.
- Rubinsohn Z. (1987), *Spartacus' Uprising and Soviet Historical Writing*, Oxford [orig. Rubinsohn Z., en alemán, 1983].
- Rubinsohn Z. (1993), *Die grossen Sklavenaufstände der Antike: 500 Jahre Forschung*, Darmstadt.
- Sacks, K. (1990), *Diodorus Siculus and the First Century*, Princeton.
- Salles C. (2005), *73 av. J.-C., Spartacus et la révolte des gladiateurs*, Bruxelles [1990].
- Sánchez León M. L. (1991), *Revueltas de esclavos en la crisis de la República*, Madrid.
- Sánchez León M. L. (2002), "La monarquía de Euno-Antíoco. Documentación y problemática", *Mayurqa*, 28, p. 215-222.
- Sánchez León M. L. (2004), "Adorando a Deméter. Euno-Antíoco y la diosa de Enna". *Gerión*, 22/1, p. 135-145.
- Sanders L. (1987), *Dionysius I of Syracuse and Greek Tyranny*, London-New York-Sydney.
- Schiavone A. (2011), *Spartaco. Le armi e l'uomo*, Torino.
- Schwartz E. (1903), "Diodoros 38", *RE* 5, p. 663-704.
- Scott J. (1985), *Weapons of the Weak. Everyday forms of peasant resistance*, Westford.
- Scramuzza V. M. (1937), "Roman Sicily", en Frank T. (dir.), *An Economic Survey of Ancient Rome, Vol. III*, Baltimore, p. 225-377.

- Scrofanì S. (1807), *Histoire des esclaves, en Sicile, sous les Romains*, Paris [orig. Scrofanì S., en italiano].
- Shaw B. (1984), Bandits in the Roman Empire, *Past & Present*, 105, p. 3-52.
- Shaw B. (2001), *Spartacus and the Slave Wars. A Brief History with Documents*, Boston-New York.
- Shaw B. (2008), Rebels and outsiders, en *The Cambridge Ancient History. Vol. XI*, Cambridge, p. 361-382 [2000].
- Skocpol T. (1984), *Los Estados y las revoluciones sociales. Un análisis comparativo de Francia, Rusia y China*, México D.F.
- Spoerri W. (1959), *Späthellenistische Berichte über Welt, Kultur und Götter: Untersuchungen*.
- Staerman E. (1962), “Les esclaves et les affranchis dans les luttes sociales à la fin de la République” (traducción del Institute des Sciences et Techniques de l’Antiquité, Besançon), *VDI*, 79, p. 24-45.
- Staerman E. (1975), “La Lutte de Classes à la fin de la République”, *Recherches Internationales à la lumière du marxisme*, 84, p. 159-194. [orig. Staerman E., en ruso, Moscú, 1964].
- Staerman E. (1976). “La caída del régimen esclavista”, en Bloch M., Finley M., *et alii*, *La transición del esclavismo al feudalismo*, Madrid, p. 59-107 [orig. Staerman E., en ruso, 1952].
- Staerman E. (1978), “El régimen esclavista”, en Petit P., Vittinghof F., *et alii*, *El modo de producción esclavista*, Madrid, p. 111-191 [orig. Staerman E., en ruso].
- Stampacchia G. (1976), *La tradizione della guerra di Spartaco da Sallustio a Orosio*, Pisa.
- Stampacchia G. (1980), “La rivolta di Spartaco come rivolta contadina”, *Index*, 9, p. 99-111.
- Ste. Croix G.E.M. (1988), *La lucha de clases en el mundo griego antiguo. De la época arcaica a la conquista árabe*, Barcelona [orig. Ste. Croix G.E.M., *The Class Struggle in the Ancient Greek World: From the Archaic Age to the Arab Conquests*, London, 1981].
- Strauss B. (2012), *La guerra de Espartaco*, Buenos Aires [orig. Strauss B., *The Spartacus War*, New York-London, 2009].
- Stylianou P. (1998), *A Historical Commentary on Diodorus Siculus. Book 15*, Oxford.

The Global Slavery Index 2016.

Thébert Y. (1989), “Lo schiavo”, en A. Giardina (dir.), *L'oumo romano*, Roma-Bari, p. 143-185.

Thompson E. (1952), “Peasant Revolts in Late Roman Gaul and Spain”, *Past & Present*, 2, p. 11-23.

Torrens P. (1993), “Introduction”, en Appien, *Les guerres civiles à Rome: livre I*, edición y traducción de Combes-Dounous J.I., Paris, Les Belles Lettres, p. 7-18.

Toynbee A. (1965), *Hannibal's Legacy* 2, London.

Urbainczyk T. (2008), *Slave Revolts in Antiquity*, Berkeley-Los Angeles.

Utchenko S. (1978a), *Cicerón y su tiempo*, Madrid [orig. en ruso].

Utchenko S. (1978b), “Clases y estructuras de clases en la sociedad esclavista antigua”, en Petit P., Vittinghof F., *et alii*, *El modo de producción esclavista*, Madrid, p. 111-191 [orig. Utchenko S., en ruso].

Verbrugghe G. (1972), “Sicily 210-70 B. C.: Livy, Cicero and Diodorus”, *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 103, p. 535-559.

Verbrugghe G. (1973), “The Elogium from Polla and the First Slave War”, *Classical Philology*, 68/1, p. 25-35.

Verbrugghe G. (1974), “Slave Rebellion or Sicily in Revolt?”, *Kokalos*, 20, p. 46-60.

Verbrugghe G. (1975), “Narrative Pattern in Posidonius' "History", *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 2, p. 189-204.

Veyne P. (2010), *Comment on écrit l'histoire*, Paris [1971].

Vidal-Naquet P. (2004), “Les esclaves grecs étaient-ils une classe ?”, en Vidal-Naquet P., *Le chasseur noir : formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, p. 211-221 [orig. Vidal-Naquet P., “Les esclaves grecs étaient-ils une classe ?”, en *Raison présente*, 6, 1968].

Vittinghof F. (1978), “La teoría del materialismo histórico sobre el Estado esclavista”, en Petit P., Vittinghof F., *et alii*, *El modo de producción esclavista*, Madrid, p. 49-109 [orig. Vittinghof F., “Die Theorie des historiches Masterialismus über den antikes Sklaveneltterstaat”, *Saeculum*, 1960, p. 89-131].

Vogt J. (1974), *Ancient Slavery and the Ideal of Man*, Oxford [orig. Vogt J., *Sklaverei und Humanität: Studien zur antiken Sklaverei und ihrer Erforschung*, Wiesbaden, 1965].

Volquardsen C. (1868), *Untersuchungen über die Quellen der griechischen und*

sicilischen Geschichten bei Diodor, Buch XI bis XVI, Kiel.

Wallon H. (1879), *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité. Vol. I-II*, Paris [1847].

Westermann W. (1945), "Slave Maintenance and Slave Revolts", *Classical Philology* 40/1, p. 1-10.

Whittaker Ch. (1989), "Il povero", en A. Giardina (dir.), *L'oumo romano*, Roma-Bari, p. 299-333.

Wiedemann T. (2005), *Greek and roman slavery*, London [1981].

Wiseman T. (1964), "Viae Anniae", *Papers of the British School at Rome*, 32, p. 21-37.

Wood E. (1983), "Agricultural slavery in classical Athens", *AJAH*, 8, p. 1-47.

Wood E. (2015), *Peasant-Citizen and Slave: The Foundations of Athenian Democracy*, London-New York [1988].

Yavetz Z. (1991), *Slaves and Slavery in Ancient Rome*, New Jersey [1988].